



Traduire des livres : parcours de formation à la traduction pragmatique pour l'édition

Sophie Léchauguet

► To cite this version:

Sophie Léchauguet. Traduire des livres : parcours de formation à la traduction pragmatique pour l'édition. Linguistique. Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2015. Français. <NNT : 2015BOR30056>. <tel-01310569>

HAL Id: tel-01310569

<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01310569>

Submitted on 2 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Bordeaux Montaigne

École Doctorale Montaigne Humanités (ED 480)

THÈSE DE DOCTORAT EN ÉTUDES ANGLOPHONES
(TRADUCTOLOGIE)

Traduire des livres

*Parcours de formation à la traduction
pragmatique pour l'édition*

Présentée et soutenue publiquement le 14 novembre 2015 par

Sophie LÉCHAUGUETTE

Sous la direction de Nicole Ollier

Membres du jury

Nicole Ollier, Professeur, Université Bordeaux Montaigne, directeur.

Véronique Béghain, Professeur, Université Bordeaux Montaigne.

Nicolas Froeliger, Professeur, Université Paris VII, rapporteur.

Jean-Marie Merle, Professeur, Université Nice Sophia Antipolis, rapporteur.

Judith Woodsworth, Professeur, Université Concordia, Montréal.

Remerciements

À Nicole Ollier pour son soutien indéfectible et ses encouragements dans les moments de doute,

À mes collègues, enseignants et traducteurs, pour leur compréhension bienveillante et leurs remarques stimulantes,

Aux éditeurs qui m'ont fait confiance et appris le métier,

À mes étudiants en traduction, pour leurs questions et réactions en découvrant ce volet du métier,

À mes amies et amis, pour leur écoute.

Au Collège des traducteurs en Arles, pour son accueil et sa bibliothèque

À Emmanuelle Usselman et toute l'équipe de la salle K 107 pour leur aide avec un logiciel récalcitrant.

Sommaire

<i>Remerciements</i>	3
<i>Sommaire</i>	5
<i>Introduction</i>	9
I. Pratique, enseignement et théories de la traduction	15
I.1. De la pratique de la traduction pragmatique à son enseignement	20
I.1.1. Traduire des livres.....	20
I.1.2. Théories et formation	24
I.1.3. Le formateur entre théoriciens et praticiens	34
I.1.4. Rappel historique	36
I.1.5. De la relativité de toutes typologies	38
I.1.6. Polysémie de l'adjectif pragmatique	41
I.1.7. Traductions techniques dans et en dehors de l'édition	47
I.1.8. L'édition : une communauté de discours.....	55
I.2. Enseigner la traduction pour l'édition	58
I.2.1. Terminologie et maquette.....	60
I.2.2. Stylistique et organisation graphique	60
I.2.3. Exigence de clarté et socialisation professionnelle	66
I.2.4. Conscience typographique et réflexion traductive	71
I.3. Élargir la réflexion traductologique au livre	74
I.3.1. Approche culturelle et normes	75
I.3.2. Types de textes et rapports à la norme	75
I.3.3. La notion de fidélité	79
I.3.4. Critique et formation	89
I.3.5. Connaissance du milieu professionnel	90
I.3.6. Critique génétique dans la pédagogie.....	93
I.3.7. Supports pédagogiques.....	94
I.3.8. Corpus ou échantillonnage ?	96
I.4. Conclusion partielle : Unité dans la diversité	99
II. L'édition – le livre	102
II.1. Paratexte et énonciation éditoriale	104
II.1.1. Paratexte.....	104
II.1.2. Énonciation éditoriale	107
II.1.3. Fonction auctoriale.....	112
II.1.4. Les collections.....	113
II.2. Les maquettes, un appareil multi-sémiotique	114
II.2.1. La couverture	118
II.2.2. Les titres	123
II.2.3. Passages introductifs	125
II.2.4. Textes explicatifs	134
II.2.5. Illustrations.....	137
II.2.6. Autour du texte courant.....	148
II.2.7. Interdépendance maquette et traduction.....	152
II.3. Maquette et unité de traduction	159
III. Traduction éditoriale	165
III.1. La traduction pragmatique pour l'édition : une nouvelle spécialisation ?	166
III.1.1. De la traduction pragmatique aux traducteurs pragmatiques.....	170

III.2. Les compétences du traducteur pragmatique	171
III.2.1. Des compétences généralistes	172
III.2.2. Compétence culturelle	174
III.2.3. Compétences spécialisées.....	176
III.2.4. Compétences et socialisation seconde.....	185
III.2.5. Cerner les attentes des éditeurs.....	188
III.2.6. Existe-t-il une langue de l'édition ?.....	190
III.2.7. Du côté de la profession	194
III.2.8. Stipulations implicites	216
III.3. Profil de poste.....	234
IV. Pédagogie de la traduction pragmatique spécialisée pour l'édition.....	239
IV.1. Introduction : Transmission d'un savoir-faire.....	240
IV.1.1. La traduction pragmatique : une activité physique.....	241
IV.1.2. La traduction, activité cognitive	242
IV.1.3. Recrutement et profil des groupes.	244
IV.2. La formation.....	248
IV.2.1. Objectifs	248
IV.3. Moyens.....	249
IV.3.1. Supports.....	249
IV.3.2. Méthodes	250
IV.3.3. Organisation du travail	253
IV.3.4. La relation pédagogique : un échange	255
IV.4. Expériences pédagogiques.....	256
IV.4.1. Auteur et lecteur	257
IV.4.2. Traducteur et lecteur.....	258
IV.4.3. Traducteur et relecteur.....	259
IV.4.4. Traduire des introductions : s'adresser aux lecteurs	266
IV.4.5. Traduire des passages informatifs : À la recherche des limites de la réécriture	275
IV.4.6. Traduire en changeant la visée du livre	277
IV.5. Rechercher pour traduire	283
IV.5.1. Trouver des sources.....	284
IV.5.2. Évaluer les sources	286
IV.6. Traduire quatrième de couverture et chapô.....	288
IV.7. Adaptation culturelle.....	291
IV.7.1. Quand traduire est une médiation entre trois cultures	292
IV.7.2. Quand traduire est une médiation au carré entre deux cultures	292
IV.8. Traitement de l'erreur.....	294
IV.8.1. Stratégies de prévention	294
IV.8.2. Plusieurs sources d'erreurs	297
IV.8.3. Maîtrise insuffisante de la langue d'arrivée.....	299
IV.8.4. Difficultés à suivre les consignes	301
IV.8.5. Utilisation pédagogique des erreurs	306
IV.9. L'évaluation.....	313
IV.9.1. Bref rappel.....	314
IV.9.2. À la recherche d'un système plus adapté.....	318
IV.9.3. Dans notre atelier.....	323
IV.9.4. L'évaluation : levier pour la professionnalisation	327
V. CONCLUSION.....	329
V.1. Bâtir un parcours de formation en traduction autour du livre	330
V.2. Les formations et la profession	330
V.3. Formateurs et étudiants	332

<i>Liste des tableaux</i>	335
<i>Liste des annexes</i>	337
<i>Lexique</i>	342
<i>Index</i>	346
<i>Échantillonnage</i>	347
<i>Bibliographie</i>	349
<i>Sitographie</i>	376

Introduction

Un traducteur expérimenté est-il apte à former de jeunes traducteurs ? La connaissance du métier est-elle une condition suffisante pour amener des apprenants à développer les compétences nécessaires à son exercice ? Cela dépend certainement de la personnalité des traducteurs. Certains ont probablement plus de facilités que d'autres pour entrer dans une relation pédagogique. Sans doute est-il plus facile d'aborder la formation quand le traducteur est aussi professeur d'une langue étrangère. L'habitude d'enseigner facilite probablement la transformation d'un traducteur en formateur. Les métiers de traducteur et d'enseignant ont en commun de demander un niveau élevé de formation et de s'appuyer sur la personnalité des praticiens. Ce sont des métiers de communication dont la réussite repose sur un équilibre entre les compétences professionnelles et les compétences relationnelles. Ce sont aussi des métiers très différents suivant les milieux où ils s'exercent et les spécialités choisies. La vie d'un professeur d'université n'est pas celle d'un professeur de collège et celle d'un enseignant de lettres n'est pas celle d'un autre en mathématiques. Il en va de même pour les multiples carrières possibles pour un traducteur.

Les traducteurs ont des vies professionnelles très différentes suivant les milieux professionnels où ils exercent, et quand ce milieu est l'édition, suivant les types de livres qu'ils traduisent. Contrairement à ce que beaucoup s'imaginent, un traducteur d'édition ne se confond pas nécessairement avec un traducteur littéraire. Beaucoup travaillent exclusivement pour les secteurs pragmatiques. Les traducteurs d'édition spécialisés en traduction pragmatique exercent un métier un peu différent de celui des traducteurs littéraires. Leur pratique de la traduction, si l'on entend par là leur manière de traduire, se rapproche davantage de celle de leurs collègues actifs dans les bureaux de traduction ou autres employeurs potentiels. Ces traducteurs exercent dans un entre-deux méconnu tant du grand public que des étudiants qui s'orientent vers une formation en traduction ciblée vers l'édition. Cet entre-deux est également peu exploré par la recherche universitaire.

À la suite de Jean Delisle au Canada, de nombreux traductologues se sont penchés sur la traduction pragmatique mais leur champ d'étude se situe plutôt en dehors de l'édition. Sollicitée pour assurer une initiation à la traduction non littéraire dans un Master de formation à la traduction dans l'édition, notre premier problème fut de nommer notre atelier d'une

manière plus positive. Le terme pragmatique s'est imposé à nous comme une évidence mais ne semblait l'être que pour nous. L'usage de cette expression, « traduction pragmatique » s'est vite avéré problématique. L'adjectif suscite l'incompréhension et il faut l'expliquer. Après l'évocation des différents types de livres auxquels nous collaborons, nos interlocuteurs profanes synthétisent notre liste d'exemple d'ouvrages « pragmatiques » puis reformulent, utilisant les adjectifs « techniques » ou « pratiques ». Certes, guides touristiques et livres de recettes sont des livres pratiques. Ils paraissent d'ailleurs dans des collections dites pratiques. Admettons que des livres portant sur des activités manuelles entrant dans la catégorie des loisirs créatifs puissent paraître techniques. Mais qu'en diront les techniciens, les vrais ? Et peut-on dire qu'un livre d'art est un livre technique ou pratique ?

Certainement pas. Selon son contenu, plus ou moins érudit, ce sera un ouvrage de sciences humaines ou un ouvrage récréatif que l'on pose sur une table pour le donner à feuilleter plutôt qu'à lire. Le premier problème des traducteurs d'édition actifs en dehors de la littérature est de délimiter leur domaine. Le deuxième, mais les deux vont de pair, est de le caractériser afin de justifier son existence en le différenciant des autres, mieux connus. Le troisième est de justifier l'appellation choisie, très contestée en France, au motif qu'il s'agirait d'un calque de l'allemand et que le terme pragmatique induirait un flou conceptuel (Ladmiral, préfacier de Froeliger, 2013, XI). Il est donc sans doute téméraire non seulement de revendiquer ce terme, mais encore d'étendre son application à un secteur de l'édition alors que les partisans de son utilisation l'emploient plutôt en référence aux autres métiers de la traduction où le traducteur n'est pas légalement auteur, mais travailleur indépendant.

Les incompréhensions et objections de nos différents interlocuteurs, profanes ou chercheurs, nous ont fait douter. Qu'ils soient remerciés, sans eux, cette thèse n'aurait peut-être jamais vu le jour. Notre première préoccupation était d'organiser un parcours de formation. Comme beaucoup de praticiens de la traduction, nous avons réfléchi à ce que notre expérience nous a appris pour le transmettre. Ce n'est qu'après avoir mis en place un atelier de traduction pragmatique que nous avons éprouvé le besoin de nous pencher sur la théorie pour aller plus loin. Nous avons donc retrouvé nombre de nos préoccupations chez les théoriciens allemands. Découvrant la théorie fonctionnaliste appuyée sur la catégorisation des textes avec Katarina Reiss, nous avons tenté de trouver des correspondances entre les catégories théoriques issues de la linguistique qu'elle propose et les textes sur le marché de la traduction dans le domaine de l'édition. L'entreprise nous est vite apparue vouée à l'échec. Les livres à traduire dans le secteur pragmatique de l'édition sont à dominante informative

mais différent entre eux et se démarquent des documents à dominante informative qui se traduisent en dehors de l'édition. Il fallait donc trouver un autre moyen de les caractériser. Deux observations, la première effectuée en enseignant pour la première fois la traduction pragmatique, puis la seconde, en entreprenant la lecture d'ouvrages théoriques, ont influencé notre recherche :

1. Nous confions des livres à nos étudiants afin qu'ils disposent du « livre en traduction » comme les futurs professionnels qu'ils aspirent à devenir. Or, ils en traduisaient des passages choisis en ne se souciant que du texte du passage en question. Et le résultat était un texte professionnellement inutilisable. C'est-à-dire que les traductions produites pouvaient passer pour de bonnes versions après quelques corrections, mais le texte restait bien différent de ce qu'un éditeur attend. Cherchant à comprendre ce qui n'allait pas afin d'expliquer comment faire pour que cela convienne, nous nous sommes plusieurs fois entendue dire à nos étudiants des phrases comme : « Mais, vous n'avez pas regardé la photo ? Vous voyez, ce que vous écrivez n'est pas possible, c'est en contradiction avec l'image » ou encore « Oui, ce passage n'est pas mal mais si vous utilisez l'impératif dans le texte courant comment allez-vous le différencier du pas à pas ? » Autrement dit, quand on traduit des ouvrages pragmatiques, le texte n'est pas le seul élément porteur de sens, il faut le considérer dans sa mise en page. Il s'ensuit que la réflexion porte sur le livre et non sur le seul texte. Puisque les étudiants n'utilisaient pas le livre, il fallait commencer par les familiariser avec ces ouvrages dont on se sert plus qu'on ne les lit pour leur enseigner comment les traduire.

2. Commençant notre recherche, nous ne parvenions pas à trouver de livre, ni même le moindre article consacré à la traduction des livres. Nous trouvions parfois des passages attirant l'attention sur les éléments non textuels et invitant à les inclure dans la réflexion, mais en dehors des études sur la traduction d'affiches publicitaires, les liens entre texte et image, entre le texte et sa mise en forme graphique ne semblaient guère intéresser les traductologues. Et les études sur la traduction de publicité sont dues à des sémioticiens comme Roland Barthes ou Umberto Eco plus qu'à des traductologues. La littérature traductologique s'intéresse exclusivement ou presque aux « textes ». Pas étonnant alors que nos étudiants ne sachent quoi faire d'un livre à traduire et ne s'occupent eux aussi que du texte.

Il y avait donc là un grand vide à combler. Nous ne prétendons pas que cette thèse y parvienne mais nous espérons ouvrir des pistes. Notre principale préoccupation n'est pas d'ordre théorique et nous avons parfaitement conscience de n'avoir sans doute qu'effleuré certaines idées. Notre objectif était de construire un enseignement pour introduire en temps

limité une « discipline » nouvelle pour nos étudiants. Notre principale préoccupation était d'ordre pédagogique. Nous nous sommes donc concentrée sur tous les aspects présentant des nouveautés, souvent des différences dans la manière d'aborder et de résoudre les problèmes de traduction, pour des apprenants ayant un profil littéraire. Traductrice pragmatique, c'est avec pragmatisme que nous avons abordé l'enseignement de la traduction telle que nous la pratiquons.

Il nous a donc semblé important d'insister tout particulièrement sur le développement de compétences moins ou peu sollicitées dans les cursus de traduction littéraire, d'où notre insistance sur l'apprentissage de la rédaction. Les formations en traduction littéraire proposent des cours visant à développer les qualités stylistiques des étudiants en offrant des ateliers d'écriture. La rédaction s'en distingue en ce qu'elle demande de se conformer à une charte définissant plus ou moins précisément le style d'écriture attendu. Les éditeurs emploient des rédacteurs pour « faire » des guides¹ dont ils seront les « auteurs ». Les traducteurs collaborant aux collections pragmatiques sont bien sûr assimilés à des auteurs et rémunérés en droits d'auteur, mais sont considérés comme des rédacteurs. La traduction pragmatique demande de se créer un style adéquat et d'être capable de rédiger une traduction en suivant la charte définie pour une collection.

Dans une perspective pédagogique, la conséquence de cette observation est la nécessité de donner un cadre professionnel aux activités de traduction proposées à titre d'exercices. Le traducteur littéraire négocie seul le texte. L'éditeur peut intervenir sur l'écriture au moment du recrutement du traducteur en discutant avec lui des options retenues sur le bout d'essai qui ne lui conviennent pas. Il peut y avoir une phase de négociation sur l'écriture. Un ami traducteur littéraire nous a un jour confié qu'après s'être donné beaucoup de mal pour recréer la langue violente et vulgaire d'un personnage de roman, il avait dû atténuer ces caractéristiques langagières, qui pourtant participaient de la définition du personnage et étaient porteuses de sens. L'éditeur craignait de perdre des lecteurs qui auraient été effarouchés par un tel langage ! Par la suite, l'éditeur ne devrait pas intervenir, même si on sait que certains abusent de leurs prérogatives. Le traducteur pragmatique agit dans une configuration un peu différente. Il n'est pas seul entre l'auteur et les lecteurs mais doit compter avec l'éditeur qui s'invite parfois autoritairement dans la rédaction. En amont de la

¹ Il suffit de consulter les annonces du Petit Futé sur le site de l'Asfored.

traduction, en communiquant de nombreuses instructions. Pendant la traduction, l'éditeur peut être plus ou moins présent. Certains souhaitent être avertis des difficultés au fur et à mesure tandis que d'autres préfèrent attendre de recevoir le tapuscrit terminé. Dans le cas de remises échelonnées, l'éditeur peut réagir sur le début de la traduction et demander des modifications à prendre en compte pour la rédaction de la suite. Cette pratique est courante, surtout quand les livres sont partagés entre plusieurs traducteurs. Le relecteur décèle tout ce qui doit être harmonisé d'une partie à l'autre et communique les choix rédactionnels qu'il préfère. Et enfin, en aval, en poussant le travail de correction jusqu'à la réécriture.

Il existe deux grandes différences entre le traducteur pragmatique dans l'édition et son collègue en dehors de l'édition.

1. Le premier travaille pour un donneur d'ordre qui, comme lui, est un spécialiste de l'écriture. Il est donc dégagé de la nécessité d'éduquer un client pas toujours averti des enjeux d'une traduction. Quand les traducteurs débutent, c'est l'inverse qui se produit. Les directeurs de collections du secteur pragmatique qui acceptent de donner leur chance à de jeunes traducteurs savent qu'ils devront parachever une formation universitaire qui n'est pas tout à fait adaptée à leur secteur d'activité. Contrairement aux donneurs d'ordre dans les autres secteurs, l'éditeur est un professionnel du langage. Il participe à la fabrication du livre et intervient dans la rédaction.

2. En dehors de l'édition, le traducteur pragmatique travaille pour une agence ou directement pour des clients qui lui confient des documents à traduire. À la différence du livre, ces documents ne sont pas des objets de consommation, ce qui instaure un autre rapport avec le lecteur et donc avec l'écriture. Selon le milieu où le traducteur est actif, il peut aborder des textes spécialisés au contenu informatif très similaire à celui des livres mais leur écriture sera différente.

L'apprentissage de la traduction, au-delà des années d'initiation, quand on arrive au niveau de la professionnalisation, est à moduler en fonction du milieu d'exercice visé puisqu'il conditionne le type de documents à traduire. Nous nous employons donc à montrer les spécificités de l'édition et du livre et leur répercussion sur la rédaction des traductions.

Après une réflexion sur la place du formateur entre pratique et théorie, et ses responsabilités vis-à-vis de ses étudiants, notre premier chapitre trace les limites du secteur pragmatique de l'édition pour esquisser la spécificité du travail du traducteur dans ce

contexte. Ceci amène à réexaminer les questions de normes, fidélité et équivalence à la lumière de l'exercice de la profession.

Le deuxième chapitre sur l'édition évoque le rôle de l'éditeur dans l'écriture puis présente le livre pragmatique, objet peu familier des étudiants. Les livres pragmatiques sont bien sûr des livres dont le texte a une visée communicative, mais nous nous intéressons ici à l'objet-livre et pas uniquement à son texte. Nous retenons pour cette recherche tout livre non littéraire pour lequel le dispositif graphique imaginé pour présenter l'information ajoute une dimension intersémiotique au travail de traduction. L'aboutissement de ce chapitre est une réflexion sur l'unité de traduction et la proposition d'une unité hybride qui permette d'inclure les composantes non linguistiques du livre dans la réflexion traductive. L'étude des différentes rubriques préfigure l'organisation pédagogique de nos ateliers.

La redéfinition de l'unité de traduction et la prise en compte du visuel amènent à se demander s'il faut des compétences spécifiques pour traduire ce type d'ouvrage. Le troisième chapitre rappelle les sous-compétences dont l'ensemble forme la compétence traductive puis insiste sur deux compétences particulièrement sollicitées dans l'édition pragmatique : la compétence sémiotique et la compétence rédactionnelle. C'est le moment de présenter les documents professionnels dont l'analyse permet à la fois de mieux cerner ce que les éditeurs attendent sous le nom de traduction et ce qui fait la qualité de l'écriture d'une traduction.

Le quatrième chapitre fait la synthèse de ce qui précède sous forme d'expérience pédagogique. Les activités proposées demandent aux apprentis de travailler sur leur conception de la traduction, ce qui demande aussi un travail sur soi-même. Elles visent à développer les aptitudes des apprenants par des exercices englobant la construction d'une identité professionnelle de traducteur, donc l'aspect socialisation, et le perfectionnement des techniques de traduction. Ce chapitre se termine par un bref rappel des problèmes liés à l'évaluation, mais nous la détournons de son objectif premier pour l'utiliser comme un outil de socialisation.

Commençons donc par nous intéresser aux différents acteurs en présence pour réfléchir à la mise en place d'une relation pédagogique centrée sur l'apprentissage de la traduction des ouvrages pragmatiques dans l'édition.

I. Pratique, enseignement et théories de la traduction

Aujourd'hui, universitaires et professionnels de la traduction sont quasi unanimes à reconnaître le caractère structurant de la théorie dans la transmission d'un savoir-faire et à l'intégrer dans leur enseignement même si tous s'accordent à en reconnaître les limites. (*Traduction – histoire, théories, pratiques*, Chartier).

Préliminaire

Le titre de cette partie évoque trois approches de la traduction. L'activité traduisante, au cœur du métier des traducteurs professionnels, n'est pas tout à fait la même que celle du dilettante ou de l'étudiant. En tant que métier, la traduction, activité, devient un objet de droit. Elle est régie par des lois qui confèrent des statuts professionnels spécifiques selon le secteur d'exercice : édition ou l'audio-visuel, bureaux de traduction ou encore institutions internationales pour ne citer que les principaux « employeurs » de traducteurs. Les contrats de traduction prévoient les conditions financières (rémunération) et matérielles (lieu du travail, outils à utiliser, délais, support du texte traduit) de la transaction entre donneurs d'ordre et traducteurs². Ils évoquent aussi des critères qualitatifs, exprimant une obligation de résultat, mais restent muets sur les processus intellectuels et les démarches à mettre en œuvre pour y parvenir.

Comment bien traduire est le problème des praticiens qui exercent dans les différents milieux professionnels leur offrant des débouchés. Jusqu'à la création de formations universitaires de niveau BAC+5, tous apprenaient leur métier en autodidacte. C'est aussi celui des théoriciens, souvent des universitaires approchant la traduction par le biais de l'apprentissage des langues étrangères, de la littérature et de la linguistique. Ce sont aussi souvent des personnes ayant la double expérience de traducteurs et d'enseignants. La réflexion théorique sur la traduction apporte des éclairages multiples, autant sur les processus, les produits et l'histoire de la traduction. Ces connaissances restent souvent sans retombées directes sur l'activité traduisante par manque de passerelles entre la réflexion théorique et la pratique. Les formations, malheureusement encore limitées aux langues les plus fréquentes de l'union européenne, sont un lieu pour faire bénéficier les futurs traducteurs des apports de la théorie. Il ne s'agit pas de transmettre la théorie en soi, mais de la solliciter pour imaginer des dispositifs pédagogiques propres à amener les personnes en formation à développer les compétences nécessaires à l'exercice de leur futur métier. Une formation professionnalisante se doit d'établir un lien entre la théorie et les besoins de l'apprentissage. L'enseignant dont les étudiants se destinent à la recherche les initie à la réflexion théorique en leur transmettant les idées et problématiques qui l'animent afin qu'ils puissent y participer, sans nécessairement

² Comme beaucoup d'autres avant nous, « nous parlons du traducteur au masculin grammatical.../... par commodité : le traducteur est le plus souvent une traductrice » (Ryan 2012, 57). Nous utilisons souvent le pluriel pour tenter de le rappeler. Il en va de même des formateurs, souvent des formatrices.

devenir traducteurs. La réflexion prend un tour philosophique aussi passionnant qu'éloigné des problèmes des praticiens, surtout débutants. Le même enseignant, devant des aspirants traducteurs fait la synthèse des enseignements tirés de sa pratique de traducteur et de ses connaissances théoriques. Traduisant livre après livre dans le secteur pragmatique, le professionnel repère des constantes là où le novice ne voit encore que des problèmes ponctuels. En position de formateur, il systématise ses observations pour conduire ses étudiants à ébaucher des stratégies de résolution des problèmes transférables d'un cas à l'autre. Former revient à tenter de condenser en quelques mois l'expérience construite en plusieurs années par la pratique de l'activité, indissociable de la connaissance du milieu dans lequel elle s'exerce.

Les intervenants extérieurs sont les ambassadeurs de leur milieu professionnel, édition ou autre. Il entre dans leur rôle de conduire une réflexion sur l'activité traduisante en la contextualisant socialement, car on ne traduit peut-être pas tout à fait de la même façon selon le milieu dans lequel on exerce. Dans une recherche appliquée à la formation des traducteurs, la théorie ne vaut que par ses retombés sur une pratique qu'elle est censée améliorer. Le théoricien se pose en observateur extérieur. Il cherche à comprendre et décrit pour expliquer afin d'élargir la connaissance d'un processus auquel il ne participe pas. Il doit donc se garder de formuler des jugements ou d'adopter une posture prescriptive. À l'inverse, pour répondre aux questions de ses étudiants, le formateur doit sinon leur dire quoi faire, du moins, les amener à le comprendre, et il doit aussi formuler des jugements sur la qualité de leur travail. Il accompagne et stimule la réflexion des apprenants en leur proposant des problèmes puis en les guidant vers des solutions. Enfin, il leur apprend à évaluer la recevabilité de leur traduction en fonction des contraintes extérieures liées à la situation de traduction. Transmettre les exigences des éditeurs, au risque de sembler donner des recettes, est nécessaire dans une formation professionnalisante visant le secteur pragmatique de l'édition.

L'enseignement nous semble encore trop souvent focalisé sur l'aspect « traduction » au détriment de l'aspect « professionnalisation », qui est abordé, mais traité à part. Il est souhaitable que la pédagogie intègre ces deux aspects pour former des traducteurs capables de s'adapter aux conditions d'exercice de l'activité en milieu professionnel. Les formateurs désireux de renouveler la pédagogie de la traduction trouveront de nombreuses idées en rapprochant pensée théorique et vécu professionnel. Le croisement de ces deux expériences stimule l'imagination pour diversifier les activités de formation en intégrant des contraintes

que les exercices de traduction et leur correction centrés sur les seuls textes négligent, à savoir l'impact du support du texte sur le processus traductif.

L'organisation de la formation au métier de traducteur ne peut être pensée en faisant abstraction de l'environnement dans lequel elle se déroule. Dans le milieu universitaire français, la séparation de l'enseignement des langues en deux grandes filières, classique et appliquée, laisse un vide dans la formation des traducteurs. Les spécialistes d'une langue s'inscrivent dans les filières classiques où les cours de thème et version en premier cycle s'appuient majoritairement sur des extraits d'œuvres littéraires. Ceux qui aiment ces activités au point d'envisager en faire leur métier envisagent tout naturellement l'édition sans penser que ce secteur ne se confond pas avec les collections littéraires. Les étudiants souhaitant travailler avec deux langues s'orientent vers la filière Langues Étrangères Appliquées qui, au niveau des master de traduction, conduit vers les autres secteurs économiques demandeurs de traductions. Quand les filières L.E.A enseignent la traduction dès le premier cycle, les intitulés des cours suggèrent une éventuelle évolution professionnelle vers la traduction spécialisée et/ou technique. La division au sein des formations universitaires recoupe partiellement celle du monde du travail pour les métiers de la traduction. D'un côté les traducteurs dits littéraires, plutôt destinés à travailler dans l'édition et de l'autre, les traducteurs dits techniques qui majoritairement s'orientent vers différents secteurs d'activité, selon leur spécialisation. Il résulte de ce schéma que tout le pan non littéraire de l'activité éditoriale, qui n'est pas pour autant technique, peine à trouver des traducteurs compétents. Ce constat suggère la nécessité de s'intéresser à ce secteur oublié pour offrir une meilleure possibilité d'insertion aux jeunes diplômés en les préparant à répondre à une demande non satisfaite sur un marché de l'emploi par ailleurs saturé.

Après une réflexion sur la place du formateur entre pratique et théorie, et ses responsabilités vis-à-vis de ses étudiants, notre premier chapitre esquisse les limites du secteur pragmatique de l'édition, si mal connu que l'on a souvent reproché d'utiliser le terme pragmatique pour le désigner. Il s'agit de le définir ou du moins d'en délimiter les contours et d'esquisser la spécificité du travail du traducteur dans ce contexte. Ceci amène à réexaminer les questions de normes, fidélité et équivalence à la lumière de l'exercice de la profession. Au risque d'anticiper sur le chapitre quatre consacré à la pédagogie, ce chapitre évoque les problèmes méthodologiques de cette recherche et de l'enseignement que nous avons mis en place.

Le deuxième chapitre sur l'édition s'intéresse au rôle de l'éditeur dans l'écriture puis présente le livre pragmatique, objet finalement peu familier, des étudiants, et peut-être du monde universitaire. Les livres pragmatiques sont bien sûr des livres dont le texte a une visée communicative, mais nous nous intéressons ici à ce qui fait le livre et pas uniquement à son texte. Nous retenons pour cette recherche tout livre pour lequel le dispositif graphique imaginé pour présenter l'information ajoute une dimension intersémiotique au travail de traduction, ce qui conduit à conclure ce chapitre en proposant une unité de traduction hybride.

Cette conception plus large de la traduction amène à s'interroger sur les compétences spécifiques nécessaires pour traduire les ouvrages présentant des unités de traduction mixtes. Le troisième chapitre rappelle les sous-compétences dont l'ensemble forme la compétence traductive puis insiste sur deux compétences particulièrement sollicitées pour traduire dans l'édition pragmatique : la compétence sémiotique et la compétence rédactionnelle.

Le quatrième chapitre fait la synthèse de ce qui précède sous forme d'expérience pédagogique. Les activités proposées demandent aux apprentis de travailler sur leur conception de la traduction et sur eux-mêmes. Elles visent à développer les aptitudes des apprenants par des exercices englobant la construction d'une identité professionnelle de traducteur, donc l'aspect socialisation, et le perfectionnement des techniques de traduction. Ce chapitre se termine par un bref rappel des problèmes liés à l'évaluation des traductions, mais nous la détournons de son objectif premier pour l'utiliser comme un outil de socialisation.

I.1. De la pratique de la traduction pragmatique à son enseignement

“Prime numbers are what is left when you have taken all the patterns away. I think prime numbers are like life. They are very logical but you could never work out the rules, even if you spent all your time thinking about them” *The Curious Incident of the Dog in the Night-time*. (Haddon, 2004)

Les nombres premiers sont ce qui reste quand on a enlevé tout ce qui présente une régularité. Je crois que les nombres premiers sont comme la vie. Ils sont très logiques, mais on ne réussira jamais à comprendre les règles, même en passant tout son temps à y réfléchir. [notre trad.]

I.1.1. Traduire des livres

Notre titre pose le livre comme objet de réflexion là où le discours théorique parle unanimement du texte. Serait-ce parce qu'ils ne parlent pas de la même chose que le dialogue entre théoriciens et praticiens est parfois difficile ? Le traducteur d'édition signe des contrats dont l'objet est le livre et non le texte. Et l'expérience professionnelle des traducteurs pragmatiques les amène à considérer qu'ils travaillent à la traduction de livres. Quand on discute avec des traducteurs, ils parlent des livres qu'ils traduisent, ont traduit ou vont traduire, mais pas des textes. Les traducteurs ne sont probablement pas tous victimes d'une illusion collective. Leur discours reflète une réalité professionnelle qui découle de la signature de contrat de co-édition entre deux éditeurs. Signés avant la mise en traduction d'un livre, ces contrats changent les délimitations de l'opération traduisante. Objet juridique, le livre est un ensemble qui comprend le texte, parmi d'autres éléments signifiants. Tout ce qui entoure le texte, "ce par quoi le texte se fait livre"³ est inclus dans le contrat de co-édition, et passe donc dans le contrat de traduction. Son objet est un texte mis en page dans une maquette. Ce n'est pas du tout la même chose qu'un texte. Le livre place pavés textuels et images dans une relation d'interdépendance puisque les lecteurs ont la possibilité de les associer dans leur effort de construction du sens. Si, comme cela arrive parfois, l'image contredit le texte, rendant la compréhension malaisée au lieu de la faciliter, le traducteur qui le constate corrige

³ Gérard Genette, *Seuils*, 1987. Notre deuxième chapitre met en relation cette notion avec l'activité traduisante en milieu professionnel.

la contradiction pour rétablir la séquence logique formée par le texte et l'image. La cohabitation des messages linguistiques et visuels demande une réflexion qui porte sur ces deux systèmes de signification, la traduction devient intersémiotique. Suivant les couples de langues en présence, les textes n'ont jamais tout à fait la même longueur. Dans les livres, le nombre de signes utilisés en langue de départ devient souvent un nombre de signes maximum correspondant à l'espace disponible pour le texte en langue d'arrivée. Un texte en français risque de se trouver un peu à l'étroit dans une maquette conçue pour un texte en anglais puisqu'un taux de foisonnement positif de dix pour cent est normal pour ce couple de langues dans ce sens. Avant même les problèmes d'interprétation et de mise en relation des textes et des illustrations, la première conséquence sur la traduction est la limite spatiale dans lequel le texte doit s'inscrire. Les observations portant sur les livres pragmatiques peuvent avoir quelques utilités pour la traduction d'œuvres littéraires hybrides que sont par exemple les bandes dessinées, la littérature enfantine voire des œuvres littéraires illustrées. Nous laissons ce domaine aux spécialistes. Nous nous limitons au secteur pragmatique moins étudié dans l'édition que dans d'autres milieux professionnels, comme celui des agences et des bureaux de traduction. Un consensus silencieux semble exclure le milieu de l'édition, peut-être justement parce que les conditions d'exercice sont entièrement différentes. Tous ces facteurs modifient les enjeux de la traduction.

Les travaux de Roland Barthes (1964), un des premiers sémioticiens à s'intéresser à la rhétorique de l'image, ont nourri notre réflexion. Barthes souligne la polysémie de l'image dont le texte qui l'accompagne limite les interprétations possibles. Il guide le lecteur vers le sens voulu par l'auteur et limite sa subjectivité interprétative. Ces observations peuvent se muer en instructions pour un traducteur chargé de traduire du texte en rapport avec une image. Umberto Eco consacre un chapitre de *La structure absente* (1968), à l'étude d'affiches publicitaires sur lequel nous reviendrons car cette réflexion éclaire aussi les rapports entre les rubriques d'un livre et l'iconographie au sein d'une maquette. L'étude de la traduction publicitaire, focalisée sur un objet dont la fonction communicative est de modifier les comportements du lecteur en lui faisant acheter un produit, présente de nombreux points communs avec la traduction de livres conçus pour communiquer des instructions.

À de rares exceptions près, les étudiants recrutés au niveau de la deuxième année des masters de professionnalisation en traduction n'ont aucune expérience de la traduction de ce type d'ouvrage. Cette formation d'un an s'appuie sur un substrat de connaissances linguistiques et culturelles et sur une certaine aisance pour l'expression écrite dans la langue

traduisante. Pour tous les traducteurs d'édition, les principaux objectifs sont à développer : (1) la finesse de la compréhension, (2) les connaissances culturelles, (3) le style et plus spécifiquement pour le secteur pragmatique, (4) l'aptitude à se documenter et (5) à adapter. Les formateurs présentent aux étudiants les paramètres présents dans le cadre professionnel que le thème et la version ignorent. Assimilables aux gammes des musiciens, ces deux exercices restent une forme de traduction pédagogique. Les étudiants ont développé leur pratique et leur notion de la traduction en travaillant sur des extraits, le plus souvent littéraires. La plupart des formateurs déplorent les conséquences néfastes de ces habitudes de travail :

Or les « ciseaux du pédagogue » mettent en jeu beaucoup plus qu'une délimitation quantitative de la tâche à remplir. De la traduction à la version, il y a une différence de nature qualitative, du fait que certains problèmes fondamentaux de la traduction sont par là totalement occultés par cette première scotomisation manifeste. La clôture pédagogique du texte réagit sur la démarche et la structure de la traduction comme activité traduisante et comme produit. (Ladmiral, 1972, 30).

Le découpage décontextualise le passage d'une langue à l'autre en ne proposant que de brefs extraits autrefois reproduits sur des feuilles volantes. La disparition de la mise en page des livres, d'où ils sont tirés, a des conséquences encore plus graves quand le texte est solidaire d'illustrations en couleur. La mise à disposition des supports passant aujourd'hui par les plateformes pédagogique et la mise en ligne de pages scannées permet la transmission des couleurs mais ne résout pas le problème de la séparation d'un extrait.

La seule solution, dans une démarche centrée sur l'objet livre, est de confier aux apprentis les livres dans lesquels sont choisis les passages fournissant les exercices de traduction. Avoir le livre en main favorise le déplacement de la réflexion vers cet objet qui comprend le texte sans s'y réduire. Il associe messages linguistiques et visuels. Les traducteurs pragmatiques font souvent des choix stylistiques induits par la matérialité du support du texte de la traduction. Ainsi, pour certaines collections de fiction grand public, le nombre de cahiers composant le livre est une donnée fixe. La limitation du nombre de pages impose une contrainte de non foisonnement. Quand les textes partagent l'espace des pages avec des illustrations, d'autres contraintes, indépendantes des messages linguistiques, émergent. La réflexion théorique en traduction pragmatique signale l'influence des facteurs externes au texte mais les ouvrages de pédagogie ne se sont pas emparés de cette information

pour imaginer des activités de formation⁴. Des études sur des formes graphiques littéraires apportent l'éclairage sémiotique qui manque souvent à la traduction pragmatique. Dans les albums de Bandes Dessinées, la forme et les dimensions des phylactères limitent la longueur des textes apportant des contraintes spatiales comparables à celles des rubriques dans les ouvrages pragmatiques.

Pareille manipulation rend pertinente la matérialité de la feuille, sa texture, aussi bien que la superficie et le contour de l'espace clôturé par la bulle. (Folkart, 1991, 76).

Les études sur la traduction d'affiches publicitaires montrent le lien indissociable entre textes, supports et cultures. Leurs observations méritent d'être élargies au livre, évidemment plus difficile à appréhender qu'une affiche en raison du nombre de pages. Pourtant, indépendamment de leur contenu, les livres, comme les publicités, sont conçus pour séduire. L'habillage du texte et sa mise au point définitive sont la responsabilité des éditeurs. Ils apportent un surplus de sens aux textes des auteurs en l'adaptant à un lectorat dont les caractéristiques sociales délimitent un sous-ensemble du grand public. Il s'ensuit des contraintes portant sur le niveau de langue à prendre en compte au cours des phases ultimes de la réflexion traductive, qui porte sur les choix stylistiques et rhétoriques faisant suite aux phases préliminaires de l'élucidation du sens et de la recherche documentaire et lexicale. C'est le moment où le traducteur a réuni toutes les informations nécessaires pour entamer la rédaction de la traduction.

Les informations internes à tout texte donnent des pistes pour en aborder la traduction mais s'avèrent insuffisantes pour rédiger des traductions publiables. Les traducteurs ont besoin de compléments d'informations externes aux textes. Beaucoup peuvent être déduits des documents supports du texte tandis que les autres sont à chercher dans le contexte social de production de la traduction. Les livres, en eux-mêmes des objets culturels, ne sont pas conçus exactement de la même manière d'une culture à l'autre. Sans aborder pour l'instant les livres utilisant d'autres alphabets que l'alphabet latin, avec d'autres sens de lecture, signalons simplement une petite différence souvent irritante pour les bilingues français anglais tentant de mettre de l'ordre dans leur bibliothèque. Quand les livres sont rangés sur des étagères, l'orientation du texte des reliures oblige à pencher la tête à droite pour les lire de haut en bas quand il est en anglais, et à gauche pour les lire de bas en haut quand il

⁴ À notre connaissance, seul l'ouvrage de F. Grellet, *Apprendre à traduire Typologie d'exercices de traduction* consacre une page à la traduction de symboles (Nancy : Presses Universitaires de Nancy; 1991).

est en français avec pour conséquence une inversion de la place des informations que sont les noms d'auteur et les titres. Quand on empile des livres tout en souhaitant lire les tranches, la première de couverture d'un livre français se retrouve sur le dessus et la première de couverture d'un livre anglais sur le dessous. Leur facture génère des habitudes : les lecteurs ne cherchent pas les informations à la même place. De même, la préférence pour des pages aérées n'est universelle ni dans le temps ni dans l'espace. L'esthétisme des pages a une incidence sur la rédaction et la traduction des parties textuelles.

Par ailleurs, dans le cadre juridique qui régit la profession, c'est le livre et non le texte qui fait l'objet des contrats passés entre traducteurs et éditeurs. S'appuyer sur les documents légaux énonçant les droits et obligations respectives des traducteurs et de leurs donneurs d'ordre pour définir l'activité ancre le métier dans sa réalité juridique et sociale, concourant à la professionnalisation des étudiants. Ce premier pas vers la nécessaire intégration de la dimension relationnelle inhérente aux rapports sociaux dans le monde du travail demande d'envisager la socialisation seconde des traducteurs dès leur formation. Rarement abordée en traductologie, cette notion nous semble fondamentale puisqu'elle détermine la conception que le traducteur se fait de sa fonction et des qualités d'une traduction. En complétant les représentations du métier fondées sur l'expérience des étudiants et les définitions théoriques de la traduction par des descriptions issues du milieu professionnel de l'édition, notre approche ouvre quelques perspectives sur la réflexion pédagogique dans le domaine plus large de la professionnalisation, appliquée ici à la formation des traducteurs.

1.1.2. Théories et formation

A minimalist approach should ideally enable a clearer distinction between translator training and language learning. The latter should be at least to some extent analytical, rule-bound and grammar-oriented, whereas the training of translators should be relatively non-analytical, context-bound, and example-oriented. (Pym, 2003, 31)

Dans l'optique d'une formation, la réflexion théorique la plus féconde donne naissance à des activités pédagogiques s'inscrivant dans des scénarios qui préparent à la vie professionnelle. Le didacticien/praticien effectue un retour théorique sur sa pratique et sa carrière. Il transmet des techniques de traduction, si l'on entend par technique, dans ce contexte, l'aptitude du traducteur à se positionner par rapport à un livre en traduction pour décider quelles stratégies adopter afin de satisfaire à la fois donneur d'ordre et lectorat, rendre justice au texte et à son auteur, et on l'oublie trop souvent, à lui-même en assurant par la

qualité de son travail la pérennité de son activité. Dans ce sens, acquérir des techniques de traduction c'est apprendre à se poser des questions qui vont au-delà de l'activité traduisante comprise comme une activité purement textuelle et langagière. Le formateur transmet aussi la connaissance de la traduction en tant que métier, ce qui ajoute quelques considérations pratiques à l'activité souvent évoquée mais rarement traitées dans les ouvrages consacrés à la traduction :

Le présent ouvrage s'intéresse à des aspects plus fondamentaux de la traduction, et ne traite donc pas ces questions pratiques. Il ne fait toutefois aucun doute que dans une formation professionnalisante qui se veut complète, elles ne sauraient être ignorées (Gile, 2004a, 18).

Savoir bien traduire ne fait pas un traducteur professionnel. L'exercice de la profession demande des compétences de chef d'entreprise, comprenant un volet commercial et de suivi administratif, comptable et juridique des contrats. D. Gouadec insiste sur la connaissance du marché, mais décrit surtout la traduction professionnelle en entreprise. Or le marché de l'édition et celui de l'entreprise ont leur structuration propre dont les différences aboutissent à scinder le métier en deux univers qui communiquent très peu. Le pourcentage de traducteurs d'édition également actifs en libéral serait⁵ de 9%. La polyvalence ne semble pas être la règle. Les formations sérieuses dispensent aujourd'hui des cours parfois intitulés « Connaissance du marché » où les étudiants reçoivent de nombreuses informations déconnectées de leurs préoccupations immédiates puisqu'ils sont encore extérieurs à la profession. Le formateur en atelier peut faire la transition et assurer l'intégration de ces savoirs théoriques à l'activité quand ils ont une incidence directe sur la pratique.

La connaissance du marché actuelle est nécessaire mais insuffisante pour concevoir un enseignement susceptible de préparer les plus jeunes à vivre des transformations déjà annoncées. Les étudiants en formation connaîtront un milieu professionnel où l'informatisation entraîne des adaptations tant pour la lecture que pour la pratique du métier. À terme, l'apparition de nouveaux outils peut entraîner une diminution de la part du support papier au profit des écrans de divers appareils. La photocomposition a quasiment fait disparaître la composition au plomb et le métier de typographe. À l'échelle d'une génération, les progrès de la traduction automatique vont profondément transformer le métier de traducteur. Beaucoup deviendront des spécialistes de la post-édition, c'est-à-dire des relecteurs/correcteurs de textes produits par des logiciels. Dans un contexte de changements

⁵ Il est très difficile de réunir des chiffres fiables sur l'activité des traducteurs.

rapides, l'expérience passée risque de devenir caduque. L'accumulation d'exemples concrets repousse les limites de situations vécues et fait apparaître des fonctionnements systématisables indépendamment du contexte de l'observation première. Les études de cas sont l'un des meilleurs outils pour stimuler la réflexion des étudiants et leur permettre de se construire les compétences requises pour s'intégrer à un marché du travail dont les mutations suivent les évolutions des technologies de l'information.

Potentiellement riches en enseignement, les textes théoriques paraissent souvent abstraits et suscitent parfois le scepticisme des traducteurs qui n'y retrouvent pas leur activité telle qu'ils la pratiquent. Le didacticien se place en intermédiaire entre la pensée théorique et ses applications pratiques. Il peut être à la fois traductologue et traducteur, ou devenir traductologue au moment où il se fait formateur. Il cherche dans la réflexion théorique des outils pour organiser et créer des contenus pédagogiques qui répondent au problème concret que se posent et lui posent ses étudiants. Il lui appartient d'imaginer des activités ou des exercices visant à développer les compétences traductives et les qualités personnelles nécessaires pour réussir dans le métier. Il se crée ainsi un mouvement de va-et-vient entre théorie et pratique. Les apports des recherches axées sur les processus traductifs apportent au formateur des moyens pour transformer son expérience de l'activité en concevant un enseignement visant à former de futures générations de traducteurs. Sur la chaîne des savoirs, le didacticien est un médiateur entre pratique et théorie. Issu de la pratique, le formateur se met à côtoyer la théorie, non pour faire de la théorie mais pour y puiser des éléments qui viendront fertiliser sa propre expérience.

Il s'ensuit que la théorie ne vaut que si elle résiste à l'épreuve du réel, c'est-à-dire quand elle apporte des éléments de réflexion dont les apprenants peuvent se saisir pour améliorer leur pratique. Le formateur opère une incessante confrontation entre les idées émises et leur efficacité pour résoudre des problèmes de traduction ponctuels. La réflexion au départ de cette thèse portait sur la conception de séquences pédagogiques de quelques heures d'initiation à la traduction pragmatique. L'objectif était de présenter ce secteur de l'édition à des étudiants de formation littéraire pour élargir leurs perspectives professionnelles. Dans le cadre d'un atelier, il ne s'agissait pas de donner des conférences sur la traduction pragmatique, mais bien d'initier à sa pratique. Les conférences contraignent les étudiants à une écoute passive. Notre but n'était pas de faire le récit de notre expérience professionnelle mais de l'utiliser pour rendre les étudiants actifs.

La traduction a beaucoup en commun avec le jeu d'échec. Elle demande le goût du sport cérébral. C'est une activité qui demande des stratégies de résolution de problèmes. L'enseignement de l'anglais au sein d'un département communication dans une université scientifique, nous a montré que les étudiants mobilisent leur savoir pour les transformer en savoir-faire devant des tâches concrètes. La traduction étant un savoir-faire complexe, notre pédagogie se fonde sur des activités exigeant l'interaction, et donc la participation active des étudiants. Ces idées ne nous ont sans doute pas empêché d'aborder la transmission de l'expérience professionnelle avec une certaine naïveté. La distance parcourue depuis une formation initiale proche de celle de nos étudiants, davantage tournée vers la traduction littéraire, nous est apparue à leur contact. Nous avons appris la traduction pragmatique sur le tas, par les échanges avec les donneurs d'ordre. Autodidacte dans ce domaine, nous n'avions pas toujours conscience que des comportements traductifs qui nous semblaient spontanés résultaient de la construction de notre identité professionnelle. Ces comportements développés par la pratique renvoient à des habitudes d'écriture acquises et intériorisées au fur et à mesure d'un apprentissage quotidien. Nos premiers étudiants nous ont fait redécouvrir la difficulté du métier de traducteur pour les secteurs pragmatiques de l'édition. Leurs questions ont orienté notre recherche. Leur réactions de surprise voire d'indignation motivées par la différence entre ce que nous présentions comme des exemples de bonne traduction – ou du moins de traductions acceptées et publiées – et leur notion de ce qui aurait été une bonne traduction des passages choisis nous ont conduit à penser la formation en terme de socialisation et à concevoir des activités de traduction, ou périphériques à la traduction, visant à déconstruire une conception de l'activité en décalage avec les attentes des donneurs d'ordre.

L'écriture de la traduction est la phase finale de la réflexion traductive. Pour bien l'aborder, il faut commencer par travailler sur la construction d'une représentation de l'activité de traduction en milieu professionnel, distincte de la même activité en milieu universitaire. Cela revient à répondre à la question, « que faut-il faire ? » avant de répondre à la question, « comment faut-il faire ? ». Les premières tentatives de traduction des participants à nos ateliers sont généralement acceptables dans la mesure où elles restituent le sens malgré parfois quelques erreurs inquiétantes comme celle de cette étudiante qui semble ignorer la différence entre un encadreur et un vitrier (voir annexe 1.1). Toutefois, une réflexion complémentaire portant sur la rédaction s'impose pour que la traduction corresponde à un texte de qualité « éditoriale ». Le bout d'essai remis en fin de formation témoigne autant du travail de traduction proprement dit restant à effectuer sur le texte, que du travail de

socialisation pour entrer dans le métier. La lecture des observations du formateur fait mesurer le chemin restant à parcourir à cette étudiante pour avoir une chance de réussir un essai et d'obtenir son premier contrat de traduction. En l'état, le grand nombre d'inexactitudes réclame trop de réécriture de la part d'éventuels correcteurs payés par un éditeur pour être rentable. Mue par un désir d'excellence, elle s'est appliquée à reproduire la présentation du livre en traduction ignorant la consigne de taper au kilomètre des feuillets de 1 500 signes comme il est d'usage dans la profession. Cette erreur n'est pas une erreur de traduction. Elle témoigne d'une inadaptation du comportement. C'est en ce sens que la socialisation seconde s'impose comme composante des activités de traduction et pas uniquement en complément dans d'autres cours dédiés à la connaissance du marché. Elle libère l'apprenant de ses conceptions erronées sur l'activité telle qu'elle est pratiquée au cœur de son futur métier pour lui permettre d'assumer les fonctions et comportements de rédacteur-adaptateur attendus de la part d'un professionnel fiable. Pour la plupart des métiers, la socialisation intervient après l'entrée dans la profession, sur le lieu de travail, au contact des supérieurs et collègues. Ce schéma classique ne s'applique pas aux traducteurs d'édition, expression regroupant tous les traducteurs sous contrat avec une maison d'édition, que ce soit dans le secteur littéraire ou pragmatique, puisque les uns et les autres travaillent chez eux et non dans l'entreprise. Le parcours de formation est celui d'une réconciliation entre fausses représentations et réalités du métier. Le dialogue suscité par les activités et exercices de traduction proposés par le formateur sont les moyens de réduire l'écart. L'évolution des travaux rendus (voir quatrième chapitre) témoigne des changements qui se produisent chez les apprenants. Dans le cadre d'une formation spécifique à la traduction pragmatique, la structuration du cours-atelier et des exercices d'initiation, autour des rubriques des ouvrages en traduction contribue à favoriser le développement de la compétence traductive en situation professionnelle. Les différences entre la traduction d'extraits de textes, d'ordre essentiellement linguistique, et la traduction de livres, apparaît très vite aux apprenants. Mais passer d'une pratique à l'autre demande du temps.

Les guides pratiques, pragmatiques par essence, fournissent la majorité de nos supports de cours. En effet, par la richesse de leur maquette, ils réunissent tous les problèmes qu'un traducteur d'édition est susceptible de rencontrer dans sa vie professionnelle même s'il étend son activité à d'autres collections. Certains des enseignements de la traduction pragmatique peuvent être réinvestis dans d'autres formes de traduction car ils développent des

compétences susceptibles de s'exprimer en la traduction littéraire, et dans des formes orales comme le sous-titrage, qui mêle lui aussi messages linguistiques et visuels.

L'expérience de l'enseignement d'une langue étrangère prépare à la relation pédagogique entre formateurs et étudiants. Mais, didactiser une expérience de traducteur spécialisé dans la traduction pragmatique pose des problèmes spécifiques différents de ceux de l'enseignement d'une langue étrangère. Il convient de bien distinguer la traduction pédagogique, conçue comme un exercice d'apprentissage d'une langue ou un test de connaissance, souvent abusivement appelée « traduction universitaire », de la traduction professionnelle. Le traducteur se doublant d'un enseignant en langue a une expérience de la relation pédagogique mais ne devient pas spontanément un formateur en traduction. Transmettre une expérience professionnelle demande d'élaborer un parcours dont le point de départ est le public d'apprenants. Il faut faire un bilan de compétences en début de formation, dresser la liste des compétences nécessaires en sortie de formation, pour entrer dans la profession puis voir comment combler l'écart entre les deux. Certaines compétences déjà présentes sont à développer, d'autres sont à créer. Les livres du secteur pragmatique font entrer la compétence sémiotique dans la réflexion traductive (voir deuxième chapitre). Il est d'autant plus nécessaire de s'intéresser aux livres en tant qu'objets que les étudiants se déclarent ne pas être lecteurs et donc peu familiarisés avec ces ouvrages. La compétence globale de traduction recouvre en réalité de multiples sous-compétences qui font l'objet d'une partie du chapitre trois. Enfin, la formation du futur professionnel exige qu'il s'approprie l'aptitude à juger de la qualité d'une traduction (voir quatrième chapitre). Un traducteur, quel(s) que soi(en)t son ou ses domaines de spécialité, est d'abord un individu autonome. Une formation bien conçue développe ses compétences cognitives, rédactionnelles et personnelles afin de lui permettre de s'affirmer et d'imposer ses choix de traduction.

Certaines erreurs de traduction fréquentes chez les étudiants en début de parcours suggèrent qu'ils n'exploitent le livre qui leur est confié comme source de documentation pour résoudre les problèmes de compréhension que leur pose la traduction d'un passage du début. Loin de le parcourir pour trouver les informations qui leur manquent, ils donnent l'impression de se contenter de traduire les quelques pages choisies à titre d'exercice sans les situer dans le contexte plus large fourni par le livre. Ils semblent aussi traduire leurs quelques pages (ensemble de messages linguistiques et visuels) d'essai, sans s'appuyer sur les illustrations accompagnant les textes. Ces constats incitent à penser la formation en insistant sur la présence matérielle du livre dans la réflexion. Notre expérience correspondant à une niche

bien particulière dans les métiers de la traduction, nous nous appuyons sur les travaux d'autres enseignants de la traduction, travaillant sur des langues différentes ou sur la traduction dans d'autres milieux pour situer la traduction pragmatique dans l'édition et en repérer les singularités. Que ce soit lors d'échanges informels entre collègues ou par la lecture de publication, nous retrouvons des observations proches des nôtres, ce qui laisse entrevoir une possibilité de comparer et de trouver des invariants, voire de systématiser, des comportements chez les apprenants. Nos observations, effectuées au contact d'une dizaine de promotions réunissant une dizaine d'étudiants, portent sur un échantillon trop restreint pour en tirer des statistiques mais suffisant pour dégager des tendances. Indépendamment de leur langue et culture, les étudiants semblent tous en quête de certitudes :

Hönig (1991 : 87) noted that trainees: "love to learn and apply systemic language rules. But by applying these 'absolute' micro-strategic rules, they leave the mental reality of translating". Trainees (in particular first year) tend to translate like machines, according to absolute semantic equivalence and, like machines, translate at the level of technical culture (Katan, 1999,197).

Hönig remarque que les traducteurs en formation: « sont heureux d'apprendre et d'appliquer des règles systémiques portant sur les deux langues en présence. L'ennui est que la stratégie consistant à appliquer de prétendues règles fait oublier la réalité intellectuelle de l'opération traductive ». Les étudiants (en particulier en première année) ont tendance à traduire comme des machines, en cherchant des équivalences sémantiques absolues et, comme des machines, ils traduisent au niveau d'une culture technique. [notre trad.]

Le désir de règles systémiques s'explique par les perspectives vertigineuses qu'ouvre la perte des repères habituels. Il n'est pas lié au couple de langues en présence. Ce comportement signalé par Hönig, qui travaille avec l'anglais et l'allemand, se retrouve chez des étudiants qui traduisent de l'anglais vers le français. Toutefois, à de rares exceptions près, leur parcours ne leur a pas donné l'occasion d'acquérir une culture technique. En revanche, ils persistent à rechercher des équivalences sémantiques absolues, comportement semble-t-il assez universel. En effet, Viaggio, traducteur à l'ONU, qui enseigne la traduction à partir de l'espagnol vers plusieurs langues dont le russe, fait le même constat :

Todas las exhortaciones pedagógicas a traducir el "sentido" en vez de la palabras no son, de hecho, mas que exhortaciones a inferir el LPI [linguistic percept intended] o a traducir sobre la base de un LPI coherente. (Viaggio, 2004, 65).

Toutes les incitations des pédagogues à traduire le « sens » et non les mots, ne sont de fait que des exhortations à inférer le LPI (linguistic percept intended) ou à traduire sur la base d'un LPI cohérent. [Notre trad.]

Dans des contextes différents, Hönig et Viaggio signalent la tentation du mot-à-mot à laquelle les aspirants traducteurs, aux prises avec des textes à contenu informationnel plus ou moins spécialisé ou technique, cèdent trop facilement. Souvent observé, ce réflexe est comparé à une régression, commentaire qui évoque la part psychologique qui fait irruption dans le travail de traduction, chez tous les traducteurs :

Ce dérapage traductologique est au reste une tentative constante chez chacun de nous, et pas seulement chez ceux que j'appelle les sourciers. Quand il se trouve confronté à un problème qu'il maîtrise mal, l'apprenti traducteur est enclin à chercher l'assurance illusoire d'un repli sur la lettre du texte-source, qui lui semble alors être la seule chose solide sur laquelle il puisse faire fond.../...Dépassé par la difficulté, il en revient aux trompeuses facilités du mot-à-mot, ce qui correspond à un état antérieur du développement de sa compétence bilingue. C'est on le voit, très exactement le schéma même de la régression. Il y a là une expérience que nous avons tous faite, comme débutants, comme débutant qu'il a bien fallu que nous ayons été et comme ceux qu'il nous arrive encore peut-être de redevenir parfois quand nous sommes en difficulté. (Ladmiral, 1990, 111).

Le « dérapage traductologique » signale la nécessité de ne pas négliger les facteurs personnels qui participent de la formation et des changements des comportements traductifs. Maintes fois répétées, ces observations suggèrent que la professionnalisation du traducteur déborde la formation en traduction stricto-sensu. La mise en place d'une méthode de travail adaptée au milieu professionnel peut être un moyen de faire évoluer ce comportement traductif qui est l'aboutissement d'habitudes acquises en pratiquant la traduction en milieu universitaire. Il convient donc d'inviter les étudiants à penser leur expérience de la traduction à l'université en termes de culture universitaire. Il faut ensuite les amener à s'en distancier et à mesurer l'écart entre cette culture si familière qu'elle en est invisible et la culture d'entreprise, encore inconnue, qui est celle de l'édition. Le passage du stade pré-professionnel au stade professionnel exige une évolution personnelle relevant de la socialisation seconde au sens de Dubar (2010). L'aspirant traducteur réévalue son image du métier et des responsabilités des traducteurs pour aborder l'activité de traduction en professionnel. Cette découverte conditionne le succès du parcours.

Le métier du traducteur d'édition englobe les spécialisations en traduction littéraire et pragmatique mais la seconde est peu étudiée dans ce milieu professionnel. Il faut aller chercher du côté de la traduction publicitaire et de l'exercice de la traduction en agences ou bureaux avec le statut de profession libérale, pour trouver des études sur la traduction pragmatique. En tant que formateur, il nous semble nécessaire de décroiser les deux secteurs pour tenter de remédier au vide créé par l'organisation des formations en deux filières distinctes. Nos étudiants en traduction dans la filière classique (LCCE) ont beaucoup à apprendre des réflexions théoriques proposées par des enseignants chercheurs actifs dans les filières appliquées (LEA). Le secteur pragmatique de l'édition a besoin de traducteurs formés à l'intersection des deux filières. Au cours d'une vie professionnelle, les traducteurs se spécialisent ou passent d'un secteur à l'autre. La frontière est fluctuante. Bien traduire dans les deux secteurs exige des compétences littéraires et pragmatiques.

Jean-René Ladmiral souligne le « pragmatisme méthodologique » (2009) nécessaire à la pratique de ce métier. Quel que soit leur avenir professionnel, les futurs traducteurs bénéficient de l'élargissement de perspective qu'apporte la traduction pragmatique. La traduction des textes informatifs demande la prise en compte de la relation pragmatique au sens linguistique du terme. Il faut donc s'intéresser à la relation qui se noue entre l'auteur et ses lecteurs dans l'original et privilégier la vocation à communiquer des textes. Traduire est une forme de communication un peu particulière qui comprend le passage d'une langue dans une autre. En termes de théorie de la communication, il faut tenir compte de l'émetteur et du récepteur. On le néglige trop souvent, il faut aussi tenir compte du canal de communication qui véhicule le message. Pour le traducteur pragmatique dans l'édition, ce canal est encore pour quelque temps un support papier : le livre, où cohabitent des messages linguistiques et textuels. Notre objet est donc bien la traduction de livres et non de textes.

Le terme « traduction » offre une grande plasticité dont se saisissent les théoriciens pour donner des définitions correspondant à une vision souvent influencée par la discipline dont ils sont issus et leur propre expérience en tant que traducteur. Et c'est exactement notre démarche. Simplement, dans la perspective d'une formation ciblant l'édition, nous pensons souhaitable de recourir à la définition juridique du métier telle qu'elle est matérialisée par les contrats de traduction. Elle nous sert de référence pour présenter et évaluer les activités tout au long de la formation. Y renvoyer les étudiants constitue un moyen de les amener à ajuster leur représentation idéalisée du métier à sa réalité. Pour rester au plus près du vocabulaire professionnel, c'est un moyen de rédiger une description de poste faisant ressortir les responsabilités du traducteur. L'étude du livre fait émerger un profil exigeant des compétences plus diversifiées qu'on ne se l'imagine. Une étude propose six types de traducteurs assez représentatifs de la réalité. Le « créatif débordant » semble un bon candidat pour la spécialisation en traduction pragmatique.

Le créatif débordant, résolument cibliste, est à son aise dans l'adaptation et la localisation commerciale, qui valorisent la « trouvaille » (s'il est poète, la traduction littéraire « créative » offre quelques rares débouchés...). La traduction audiovisuelle, qui exige une grande aptitude au transfert culturel, est susceptible de l'intéresser, mais les contraintes techniques qui lui sont inhérentes (temps, espace, rapport parole-image...) entravent l'expression personnelle, (Ryan, 2012, 64).

Notons toutefois que, comme la traduction audiovisuelle, le livre impose des contraintes techniques plus ou moins fortes selon les rubriques. Nous les voyons davantage comme un cadre susceptible de guider que comme une entrave à l'expression personnelle. C'est pourquoi nous structurons la formation autour des principales rubriques des ouvrages

pragmatiques. Les modalités actuelles de recrutement dans les filières classiques créent des promotions réunissant probablement une majorité de « voyageurs passionnés ». Leur penchant naturel, « essentiellement un littéraire à tendance sourcière, attiré par d'autres cultures et enclin à endosser une mission culturelle (faire connaître d'autres cultures, enrichir la sienne) » est renforcé par l'enseignement universitaire dans ces filières. Certaines erreurs commises, et parfois l'inaptitude à tenir compte de conseils pour améliorer les premiers jets rendus, suggèrent davantage un refus inconscient d'accomplir l'exercice qu'une véritable incapacité à le réussir. Conscient des réticences d'un public que rien n'a préparé à la traduction pragmatique, le formateur pense sa pédagogie en terme de motivation pour contrer le prévisible manque d'intérêt, voire la résistance, qui se manifestent. La revalorisation de cette spécialité demande la déconstruction des clichés de la fin du XIX^e siècle qui conduisent à l'assimiler abusivement à la traduction technique laquelle serait « facile » alors que la traduction littéraire serait « difficile » et surtout artistique, donc seule digne de reconnaissance sociale. La recherche en Traduction Automatique, qui permettrait de traiter des textes techniques, fait perdurer cette vision erronée au XX^e siècle. La motivation demande la construction de représentations positives de la traduction pragmatique qui démontent l'équation implicite, texte littéraire = texte le plus difficile à traduire et donc le plus valorisant. À contrario, ne peut-on argumenter que les qualités d'un texte littéraire en font un objet plus facile à traduire qui porte et aide le traducteur dans sa tâche. La traduction des auteurs de second ordre et d'écrits médiocres demande de remédier aux faiblesses du texte et de le réécrire, sollicitant au moins autant l'intelligence et la créativité des traducteurs. Il faut se rappeler que les traducteurs pragmatiques traduisent des livres dont les auteurs sont des spécialistes, mais pas des écrivains. La traduction se confond souvent avec une réécriture. Nous parlons d'écriture de la traduction pour désigner la phase finale du processus, après les efforts de compréhension et de mise en langue d'arrivée, il faut réécrire selon les normes du milieu commanditaire de la traduction. Cette ultime phase exige la créativité signalée par Ryan. Paradoxalement, la motivation peut passer par une démonstration de la difficulté prise comme gage de la valeur d'une activité. À condition de graduer les difficultés pour éviter de décourager en allant trop vite. La mise en place d'activités stimulantes dans une logique de simulation de la pratique du métier demande de l'imagination. Elle oriente l'enseignement vers des mises en situation tels les jeux de rôle. Des activités brèves et ludiques autour de la traduction stimulent la réflexion et conduisent les étudiants à modifier leurs comportements traductifs parce qu'elles créent une véritable nécessité. Le chapitre consacré à la pédagogie propose des scénarios qui intègrent la dimension socialisante aux activités proposées aux

futurs traducteurs. Ce dernier chapitre apporte des idées qui seront, on l'espère, utiles à des étudiants en traduction et à leurs formateurs.

1.1.3. Le formateur entre théoriciens et praticiens

La traduction devient traductologie quand le traducteur réfléchit sur sa pratique, en fait – ou tente d'en faire – le discours. Et la traductologie est nécessaire pour bien comprendre l'opération traduisante et mieux traduire. Comme dans toute œuvre humaine, il s'établit un rapport dialectique entre pratique et théorie. Tout traducteur doit être un peu traductologue, s'il veut garder suffisamment de distance par rapport à son texte. Il apprend à réfléchir, à analyser. (Flamand, 1983, 40-41).

Le formateur, à la fois traducteur professionnel et enseignant, occupe une position unique. Son expérience personnelle des pratiques du milieu dans lequel il exerce son activité, que ce soit les agences de traduction, l'édition, les institutions internationales ou encore l'entreprise lui permet de contextualiser l'activité dans le cadre professionnel alors qu'il exerce dans le milieu universitaire, qui est, ne l'oublions pas, un milieu professionnel avec ses codes et sa socialisation propre. Chacun de ces deux milieux génère une culture professionnelle assimilable à une culture d'entreprise. Le formateur de traducteur se retrouve dans la position de médiateur entre deux cultures, position qu'il connaît bien en tant que traducteur. Transmettre son expérience dans le cadre d'une formation structurée revient à amener des jeunes gens dont la vision initiale de l'activité de traduction et du texte a été modelé par celle du milieu professionnel de leur formation – qu'ils vont bientôt quitter – en décalage avec celle du milieu professionnel de la traduction. La formation à quelque métier que ce soit comporte une part de préparation à l'acculturation au milieu professionnel visé. Elle est d'autant plus nécessaire pour les métiers où le travailleur indépendant exerce en dehors de l'entreprise. La réflexion pédagogique se nourrit de réflexion théorique, latente ou assumée. Dans un article de 1986, publié dans un recueil plaidant pour une nouvelle orientation de la recherche théorique en traduction, on lit :

Ein häufig gegen eine Translationstheorie vorgebrachter Einwand lautet etwa : Man habe bisher ohne (viel) Theorie übersetzt – und gut übersetzt ; man brauche keine Theorie (Vermeer, 1986, 30).

"Un argument fréquemment opposé à l'idée d'une théorie de la traduction est le suivant...: Jusqu'ici, on a traduit sans (beaucoup) de théorie; on n'a pas besoin de théorie. (Trad. Olivier Mannoni)"

Introduction facile et provocante pour un ouvrage visant à démontrer tout le contraire de ce qu'elle annonce. Près de trente ans plus tard, la traductologie cherche encore sa place. Curieusement la traduction universitaire, réduite aux exercices de traduction pratiqués à des fins de formation en langue et de sélection, est souvent opposée à la traduction

professionnelle. C'est oublier que l'université est un vivier de traducteurs professionnels. De nombreux enseignants chercheurs exerçant dans les départements de langue ont une activité de traducteurs littéraires. Ce sont souvent eux qui œuvrent pour la formation en traduction et la reconnaissance de la traductologie auprès de leurs collègues. En voie de reconnaissance dans le milieu universitaire, la traductologie peine à remporter l'adhésion des traducteurs :

Une petite enquête informelle auprès de traducteurs aguerris et bien établis montrent que ceux-ci sont nombreux à pratiquer leur métier sans s'être jamais intéressés (ou sans avoir été formés) à un modèle théorique, et il n'est pas du tout prouvé qu'un tel modèle leur manque. Ils peuvent même y être carrément hostiles. (Lavault-Olléon, 2007, 52).

L'auteur de ce constat, angliciste, ne précise pas les langues de travail des traducteurs contactés mais le contexte permet de supposer qu'il s'agit surtout de l'anglais. Or c'est la langue pour laquelle la traduction professionnelle est la plus enseignée, autant dans les filières classiques, aujourd'hui appelées LCCE que dans les filières LEA. À terme, un nombre croissant de traducteurs, diplômés des universités, aura bénéficié de cours de traductologie, du moins pour le couple de langues anglais-français, et dans une moindre proportion, ceux qui travaillent avec l'espagnol, l'allemand et quelques rares autres langues pour lesquelles il existe des masters. Les autres continueront à se former en dehors de l'université. Les formations professionnalisantes en traduction sont sous l'autorité des départements de langues, quelle que soit leur appellation exacte. Non seulement la traductologie peine à sortir du milieu universitaire d'où elle est issue mais ce milieu dans les faits continue souvent à l'ignorer.

En effet, le discours universitaire crée ou entretient, involontairement sans doute, une confusion entre les exercices de thème et de version et la traduction. Quelques précautions oratoires pourraient éviter que les étudiants de premier cycle s'imaginent que ces deux exercices présentent des ressemblances avec la traduction en tant que métier. Mais pour cela, il faudrait que les personnes chargées de ces cours en soient bien conscientes. Comme elles sont souvent sans expérience de la traduction professionnelle, on ne peut leur reprocher de peut-être mal mesurer l'écart entre les exercices de formation en langue et le métier. Le problème n'est pas que la traduction pédagogique prépare mal à la traduction professionnelle, ce n'est pas sa raison d'être. Le problème, c'est que le discours autour de ces activités puisse conduire à penser qu'elles y préparent. Les conséquences de cette confusion seront examinées au début de notre chapitre sur la pédagogie. Un bref rappel des grandes questions qui préoccupent toute personne s'intéressant à la traduction s'impose pour mieux caractériser la

traduction pragmatique pour l'édition et la distinguer de la traduction technique avec laquelle on la confond souvent.

I.1.4. Rappel historique

Dans l'antiquité romaine, la problématique du rapport entre texte en traduction et texte traduit se posait sur le plan de la rhétorique, qui n'était pas encore la communication. Dans un passé relativement récent, la traductologie restait inféodée à la linguistique et donc limitée à une réflexion sur les langues. Affirmant son autonomie par rapport à cette science mère, la traductologie s'est affirmée pluridisciplinaire. Les traducteurs travaillent avec au moins deux langues différentes, mais pas uniquement : ils travaillent aussi avec la langue faite textes et livres, à savoir ces instanciations de discours d'auteurs et de rédacteurs dont les tapuscrits (le manuscrit appartient au passé) sont relus, revus et améliorés par les éditeurs dont les collaborateurs successifs deviennent des co-énonciateurs de l'auteur pour aboutir à la fabrication d'un livre. À la différence de l'écrivain, artiste créateur d'une œuvre qui vaut par l'originalité du style, l'auteur d'ouvrage pragmatique est une entité collective dont l'écriture adhère aux normes pour se fondre dans le discours collectif d'une profession. Il s'ensuit que la comparaison des seuls textes de départ et d'arrivée n'explique pas le passage de l'un à l'autre. Pour comprendre les éventuelles transformations du texte de départ, il faut tenir compte d'éléments extérieurs. La multiplication des intervenants participant d'une manière ou d'une autre à la fabrication du livre s'accompagne de la multiplication des paramètres à prendre en compte car chacun aborde le texte avec une perspective et des priorités légèrement différentes.

L'évolution de la traductologie correspond d'ailleurs à l'intégration de variables toujours plus nombreuses pour analyser l'activité traduisante. Puisant dans l'histoire de leur discipline, les traductologues contemporains rendent hommage aux anciens. Mainte fois citée, l'explication de Cicéron « non converti ut intrepres sed ut orator » (commentée par Bolduc 2013, 132) invoque le recours à la rhétorique pour traduire en conservant les qualités communicatives des textes. Elle polarise le débat. Les termes « sourcier » et « cibliste » le modernisent sans en changer la nature :

Et là je ne fais que reprendre une très vieille opposition qui traverse toute l'histoire de la traduction, depuis Cicéron – comme l'a opportunément rappelé André Clas dans son allocution d'ouverture – jusqu'à G. Mounin, E. A. Nida, D. Seleskovitch, J. -R. Ladmiral et tant d'autres... (Ladmiral, 1990) ,103

Les sourciers d'aujourd'hui sont les littéralistes d'antan. Ils écrivent en postulant un lectorat désireux de consentir un effort de lecture pour découvrir dans sa langue les

particularités linguistiques et stylistiques de l'auteur du texte source. C'est donc la posture la plus adaptée à la traduction littéraire. À l'inverse, davantage dans une démarche communicative, les ciblistes écrivent pour un lecteur intéressé par des contenus peu soucieux d'accéder via la traduction aux qualités de la langue de départ. Ils privilégient la facilité de lecture. Indépendamment de leur préférence intellectuelle pour une attitude ou l'autre, les traducteurs s'adaptent aux livres qui leur sont confiés. Les traducteurs techniques traduisent des textes réputés exempts de marque auctoriales. Le genre fait loi et évacue l'individualité du scripteur. L'écriture doit être celle du type de document, une notice ou contrat par exemple. Les traducteurs de livre traduisent des textes qui portent la marque d'une présence auctoriale individualisée, malgré l'harmonisation voulue par le genre du livre ou sa publication dans une collection répondant à un cahier des charges. Indépendamment du genre du livre en traduction, la qualité de son écriture, imputable à son auteur, va induire des postures traductives différentes. Envoyé par une traductrice littéraire formatrice, un témoignage sur la liste de diffusion de l'ATLF, suggère que le problème des débutants se situe au niveau de l'appréciation du livre qui conditionne l'approche traductive, donc avant même l'étape des choix de traduction :

Je suis en train de relire deux traductions d'étudiantes. L'une a choisi un livre de sous-fantasy, écrit avec deux pieds gauches aussi insupportable que du Dan Brown, et elle n'ose toucher à rien. L'autre s'attaque à un tout beau texte, *Riverrun* de Peter Such (remarque en passant je découvre à cette occasion qu'il en existe deux versions) et là non seulement elle ne comprend pas la moitié, mais elle complète des phrases, ajoute des verbes, aplatit, normalise, du coup bien sûr c'est sa traduction qui devient illisible⁶.

Et comme même le texte d'une œuvre n'est pas exempt de faiblesses, vouloir par désir de cohérence intellectuelle, adopter la même perspective de la première majuscule au point final pourrait aboutir à une incohérence esthétique. En ce sens l'apprentissage de la traduction demande à remplacer une certaine rigidité, rassurante sans doute, par la souplesse et l'adaptabilité aux circonstances. C'est autant l'apprentissage de savoir-faire que d'une manière d'être basée sur les compétences critiques des apprenants. Intervenant en fin de parcours, la formation en traduction pragmatique s'appuie sur les acquis théoriques dispensés en amont. Elle cherche à développer les savoirs théoriques par des mises en situation qui demandent aux apprenants de les exploiter, par exemple en reliant leurs choix à des

⁶ Christine P <cpagnouille@ulg.ac.be 24 Fév 2014>

paramètres extérieurs au texte. Il faut parfois les pousser dans leurs retranchements pour déclencher une progression. Cette manière de travailler a pour ambition d'apporter quelques éléments nouveaux aux formateurs et chercheurs qui, à l'instar de Ladmiral, appellent de leurs vœux une « prático-théorie ».

1.1.5. De la relativité de toutes typologies

La distinction entre les textes littéraires et tous les autres semble évidente tant que l'on n'essaye pas de la définir précisément. Elle résiste mal à l'analyse des pratiques professionnelles. Schleiermacher (1899) pouvait à la fin du dix-neuvième siècle rapprocher traduction littéraire et scientifique parce que l'on écrivait encore la science comme de la littérature. Ce n'est plus le cas au début du XXI^e siècle et l'association surprend. Pour ce traducteur de Platon, les autres écrits, « tout le reste, » de nature « technique » ne constituaient « qu'une activité mécanique » dont la traduction « ne demanderait qu'une connaissance moyenne des deux langues » (Bocquet, 2007, 11). Le penseur allemand ouvrait ainsi l'ère du mépris social qui détourne les aspirants traducteurs de la traduction pragmatique. Dans la deuxième moitié du XX^e siècle, l'idée de la différence radicale des œuvres avec les autres écrits avec, comme corollaire, la notion que la langue littéraire serait plus difficile à traduire que les autres perdure, entretenue par la recherche en traduction automatique :

Comme nous excluons dès le début la possibilité de traduire automatiquement des textes littéraires, il nous reste donc trois candidats possibles pour la traduction automatique : les textes sous-langagiers, les textes spécialisés et les textes généraux (Melby, 1993, 35).

Ce tri grossier prolonge l'ancienne division binaire de Schleiermacher en mettant à part la catégorie littéraire et en l'opposant aux trois autres. L'auteur précise ce qu'il entend par texte « sous-langagier » mais laisse aux lecteurs le soin d'imaginer ce que recouvrent les termes spécialisés et généraux. Ces deux visions hissent le littéraire sur un piédestal en oubliant que ce que le XIX^e siècle considérait comme littéraire ne l'est pas nécessairement au XX^e siècle. L'écriture scientifique était alors perçue comme littéraire mais les choses ont bien changé. Autant l'évolution de l'écriture scientifique que les sujets abordés aujourd'hui par la science explique la tendance actuelle qui serait plutôt de rapprocher l'écriture scientifique de l'écriture technique et par ricochet la traduction de ces textes. On n'écrit pas la science aujourd'hui comme il y a deux siècles. Les qualités d'écriture constatées dans les publications des scientifiques humanistes des siècles passés sont moins manifestes dans les articles publiés aujourd'hui. D'autre part, il en est de l'écriture comme du vêtement. Elle suit des modes. Après le gongorisme dans l'Espagne du XVII^e siècle ou le début du XX^e siècle, avec les

phrases proustiennes en France, le court est de rigueur à l'époque où nous écrivons. Rien n'est immuable. Les mots restent mais leur référent change. Ce que le philosophe allemand désignait par « technique » est probablement assez éloigné du sens prêté aujourd'hui à cette notion élastique qui évolue avec les technologies.

Que signifie « texte technique » ? *Tout et rien*. Il catégorise un type de texte par un certain contenu (la spécialisation du thème) et par une certaine forme. Cette catégorisation est peu discriminante, car la taxinomie des domaines du savoir (les spécialisations) compte des milliers de classes (Kocourek, 1990, 27) qui renvoient à des objets très variés. Aussi faut-il, pour éviter de se perdre dans cette diversité, quitter le niveau de la phénoménologie des textes et de leurs contenus pour rechercher un mode de classification et de désignation plus abstrait (Zafio 1996, 204).

La division envisagée par Katharina Reiss (1971, trad. 2002) va vers la plus grande abstraction invoquée par Zafio puisqu'elle s'appuie sur les critères linguistiques proposés par Bühler. Elle échappe ainsi à la vision binaire jusque là prédominante en proposant trois catégories – esthétique, incitatif et informatif – qui renvoient à la fonction communicative dominante dans les textes. La fonction est indépendante de toute thématique et de toute notion de spécialisation langagière. L'auteur insiste sur la coexistence de ces trois fonctions à des degrés divers selon les textes et invite à envisager un continuum. Son hésitation à insérer certaines fictions (roman à l'eau de rose ou littérature de gare), difficiles à considérer comme des œuvres, dans une catégorie ou l'autre montre les limites de ce classement dès que l'on tente de l'appliquer aux catégories du réel extralinguistique, c'est-à-dire pour l'édition, à la grande division entre les secteurs littéraire et pragmatique. La subjectivité d'un critère comme la valeur esthétique du texte reste problématique. Par ailleurs, cette division fonctionnelle rapproche le texte religieux prosélyte de la publicité puisque ces deux activités, et les écrits qu'elles suscitent, ont pour objectif la modification du comportement du lecteur incité à adopter une religion ou un produit. Il ne s'agit pas de ravalier les grands textes fondateurs des cultures au niveau des messages d'évangélistes de tous bords mais de montrer que les différences qualitatives entre texte relevant d'une même catégorie linguistique font apparaître une faiblesse inhérente aux critères retenus. Il suffit de tenter de superposer les catégories linguistiques abstraites au réel extra-linguistique, qui trouve une instanciation dans la production éditoriale, pour s'apercevoir de l'impossibilité de l'opération. Cette remarque n'invalide pas la valeur de la théorie fonctionnaliste pour le didacticien, à qui elle peut suggérer diverses activités pédagogiques (voir chapitre 4). Un de ses principaux apports est la contextualisation de l'activité traduisante selon son objet. Dans le courant de la linguistique textuelle, la théorie du *skopos* suggère que les textes sont porteurs d'« instructions de traduction » qu'il suffirait de découvrir pour savoir comment traduire. Les caractéristiques

langagières observables dans les textes complètent leur contenu informationnel en renseignant par exemple sur leur destinataire. Ainsi, le niveau de qualité littéraire des œuvres est une instruction de traduction interne au texte. Plus il est élevé, plus les traducteurs sont tenus de restituer le style de l'auteur et d'éviter toute reformulation qui ne seraient pas motivées par des différences structurelles entre les deux langues en présence. À l'inverse, les écrits de faible qualité littéraire, quel qu'ils soient, fiction comprise, sollicitent la créativité des traducteurs et les encouragent à réécrire pour favoriser la réception du texte. C'est ici que la matérialité du livre intervient. Objet signifiant, il apporte un surcroît d'informations aux traducteurs, leur indiquant notamment le lectorat visé et pointant par conséquent un registre et un lexique adaptés à un groupe social, que celui-ci se définisse par l'âge des lecteurs (littérature jeunesse), le genre (*chick lit* ou littérature à l'eau de rose), un milieu (coût du livre) ou une plus ou moins grande connaissance du thème de l'ouvrage (débutant ou spécialiste). Les livres pragmatiques avec leurs maquettes qui font éclater le « texte » linéaire pour le remplacer par une multiplicité de rubriques sont eux-mêmes des systèmes signifiants complexes qui se superposent aux messages dont ils sont les supports. Cette imbrication de plusieurs systèmes demande une approche associant fonctionnalisme et sémiotique que Reiss réclamait dès sa sixième conférence :

Pour les textes écrits qui ne constituent une offre d'information complète que combinés avec des images ou avec des représentations graphiques (livres d'images, bandes dessinées, légendes de diapositives, p. ex) ou avec de la musique (chansons, œuvres lyriques, etc.), il faut savoir que le texte a été mis en forme d'une manière telle que les divers systèmes sémiotiques sont interdépendants. Or, négliger ces interdépendances, c'est se condamner à produire des traductions inadéquates (1995, 116).

Les livres publiés dans les secteurs non littéraires de l'édition sont dans ce cas. L'offre d'information textuelle incomplète demande une étude plus approfondie de la maquette et sa mise en relation avec la rédaction de la traduction. Science inter et pluridisciplinaires, la traductologie appliquée à l'enseignement gagne à s'ouvrir aux apports des sciences de la communication. Les études existantes sur les dispositifs graphiques s'intéressent à leurs effets sur les processus cognitifs du lecteur. Leurs incidences, en amont, sur les rédacteurs retiennent moins l'attention. Il est vrai que lors du processus de fabrication d'un livre, les auteurs n'en disposent pas toujours. Mais de plus en plus, les traducteurs travaillent avec la mise en page, à la fois lieu de nouvelles contraintes et source d'éléments non linguistiques porteurs de sens.

Dans cette perspective, il ne s'agit plus de caractériser un « texte » dans sa globalité, mais les rubriques qui le composent, chacune ayant une fonction communicative distincte.

Ainsi, au sein d'un ouvrage pragmatique, chaque bloc textuel demande une approche traductive particulière selon sa fonction communicative. La traduction de la rubrique principale ou texte courant qui représente en volume l'essentiel du message linguistique exige une rédaction soignée restituant l'intégralité des contenus informationnels pertinents. La traduction des autres rubriques, qui l'entourent et contiennent souvent des informations plus techniques, ou des « illustrations verbales », exige une grande concision.

Dans l'optique d'une formation professionnalisante, il semble donc pertinent de privilégier l'usage des classements en vigueur dans la profession aux typologies textuelles théorique issue de la linguistique. Mise en place à des fins statistiques et économiques, la classification du syndicat national de l'édition traduit la production éditoriale en chiffres, (voir annexe 1.2). Comme toute taxonomie, elle est nécessairement imparfaite. Les catégories « religion » et « ésotérisme » se chevauchent. Des rapprochements de genres différents « théâtre, poésie » ou la séparation « Album de Bandes Dessinées et mangas/comics » peuvent surprendre. Ce côté aléatoire du classement, une fois reconnu, ne doit pas dissuader de s'y référer. Présenter les livres comme objet d'études, et contextualiser cet objet en évoquant les catégories professionnelles ainsi que les collections fait entrer le milieu professionnel au sein de la formation. Évoquer dans le contexte universitaire, le futur contexte social d'exercice du métier favorise l'évolution des représentations et la redéfinition des activités de traduction. En incitant les étudiants à procéder comme s'ils étaient déjà des traducteurs en recherche de contrat, on leur donne des moyens supplémentaires pour améliorer leur pratique traduisante et se muer en professionnels indépendants prêts à s'insérer sur un marché concurrentiel.

1.1.6. Polysémie de l'adjectif pragmatique

« Du grec *pragmatikos*, relatif à l'action. Qui est adapté à l'action sur le réel, qui est susceptible d'applications pratiques, qui concerne la vie courante ; » extrait de la *définition Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paul Robert, 1971, Tome V, 395.

Bien accepté au Canada, en France, en dehors du cercle restreint des traductologues, le concept de « traduction pragmatique » suscite encore sinon le rejet du moins le besoin d'explications. La définition du terme fonctionne pour décrire d'une part, les livres concernés et le secteur éditorial qui les publie, ainsi que la démarche traductive adoptée. Le traducteur pragmatique n'est pas uniquement celui qui traduit des livres pragmatiques quand il travaille dans l'édition, et toutes sortes de documents quand il exerce son métier dans d'autres secteurs. C'est surtout celui dont la démarche par rapport au texte est pragmatique en ce qu'il le traduit

dans la perspective de la communication, en s'intéressant à l'effet produit sur les destinataires.

Nous l'appelons pragmatique parce qu'elle l'est au sens courant du terme ("qui est adapté à l'action, susceptible d'applications pratiques"), comme elle l'est au sens que ce terme a pris en linguistique, (Forges et Braun, 1998, 17).

Ces deux chercheurs rejoignent Delisle qui explique avoir adopté ce terme parce que : « ... dans la terminologie des logiciens, ce terme s'applique à l'usage du langage par des interlocuteurs en situation réelle de communication. » (Delisle, 1984, 23). Loin d'être un inconvénient, la polysémie du terme est bienvenue. Au-delà de l'étude du message, de l'élucidation du sens et de son transfert, la pragmatique fait entrer des variables extralinguistiques dans la réflexion traduisante. En envisageant la traduction comme une forme particulière de communication, la recherche s'est focalisée sur les acteurs que sont les émetteurs (auteur, traducteur) et les destinataires du message (donneur d'ordre, lecteur). Nous reprenons donc le terme pragmatique pour les secteurs non littéraires de l'édition tout en reconnaissant son utilisation pour désigner toutes les formes de traduction spécialisée en dehors de l'édition. Les problématiques et démarches des traducteurs d'édition agissant dans le secteur pragmatique sont tantôt proches de celles de leurs collègues actifs en dehors de l'édition tantôt proche de celles de leurs collègues en littéraire. La nature littéraire ou pragmatique des livres mis en traduction n'est pas le seul facteur déclenchant une approche traductive. Leurs qualités esthétiques intrinsèques et la renommée de leurs auteurs sont aussi déterminantes. Ainsi, les fictions sans qualité littéraire sont traitées et traduites comme des textes pragmatiques. Inversement, des ouvrages d'idées bien écrits émanant de spécialistes reconnus sont abordés comme des textes littéraires. Indépendamment de la nature du texte, la notoriété de son auteur influe sur son traitement en traduction. Et, quel que soit le parti pris global, traduction littéraire ou pragmatique, le texte final de la traduction présente des passages proches du texte de départ par leur syntaxe et d'autres très éloignés. Tout est question de dosage. L'approche typologique donne au mieux une première grande orientation au projet de traduction mais pas toutes les instructions nécessaires à un traducteur pragmatique, en particulier débutant.

Le traducteur dans le domaine pragmatique est un « communicant ». Les choix de traduction sont des choix rhétoriques. Les formulations choisies sont l'aboutissement d'une série de décisions déterminées par des paramètres spécifiques à la situation de traduction, l'édition dans notre cas. Les traducteurs sont des acteurs dans la chaîne du livre et participent à la mise sur le marché d'un produit qui n'est autre que le canal de communication. À ce titre,

le livre influence le processus traductif, d'où la nécessité de tenter de comprendre comment pour former de jeunes traducteurs. Placer le livre au centre de la réflexion complète l'analyse des recherches textuelle dont l'insuffisance nous est apparue en lisant les traductions de nos étudiants. Constatant l'écart entre leur texte et les traductions publiées, organiser notre enseignement de la traduction pragmatique autour du livre nous a paru un moyen de faciliter l'apprentissage de la traduction pragmatique pour l'édition, et nous l'espérons au-delà. Les spécificités liées à l'organisation du travail dans le secteur de l'édition et à l'objet produit n'interdisent pas de nombreux recoupements avec d'autres secteurs économiques qui font travailler des traducteurs sur des documents associant textes et images.

Les choix de traduction aboutissent à la rédaction de textes publiés dans des livres qui renvoient le lecteur au réel. La lecture, et donc la compréhension du message, se traduit par des actions. À en juger par les corrections sur des tapuscrits trop proches des structures linguistiques de la langue de départ, les professionnels du livre privilégient la clarté du message et la reformulation. L'écriture éditoriale semble faire sien le style journalistique, dans ses multiples déclinaisons. Elle se distingue donc de l'écriture technique qui est celle des notices d'utilisation, pour prendre un exemple de document accessibles au lecteur, à la différence de documents strictement professionnels. Le document représentatif d'un « genre » se substitue entièrement à l'auteur qui s'efface derrière le style inhérent à ce document. Notices et manuels s'adressent à un public captif, techniciens qui lisent dans le cadre de leur activité, ou non techniciens qui viennent d'acquérir un objet fourni avec une notice, mais n'auraient jamais fait l'achat de la notice. La traduction pragmatique pour l'édition se distingue donc de la traduction pragmatique en dehors de l'édition par ses destinataires et par la présence auctoriale possible dans les textes. Elle s'en rapproche en ce qu'elle porte sur des textes qui « servent essentiellement à véhiculer une information et dont l'aspect esthétique n'est pas l'aspect dominant. ». C'est la seule ressemblance. Les traductions sont des productions discursives qui portent la marque du milieu où elles sont produites. Le discours technique se distingue du discours éditorial par sa phraséologie et sa rhétorique. Le discours de l'édition demande un registre de langue soutenu, caractérisé par une hypercorrection grammaticale et un usage normatif de la langue. Il s'adresse à un public le plus large possible. Delisle suggère d'utiliser la traduction pragmatique au niveau de l'initiation parce que la langue employée dans les textes pragmatiques lui semble plus proche de la langue quotidienne des étudiants que la langue littéraire et, donc plus facile d'accès. Cette proximité lui semble offrir un terrain d'entraînement plus favorable à la gymnastique intellectuelle

qu'est la traduction qu'une langue littéraire, objet esthétique, qu'il n'est pas donné à tous les locuteurs d'une langue de maîtriser. Ce raisonnement parfaitement logique se heurte à une réalité un peu différente. La langue de l'édition n'est guère plus proche de la langue des étudiants que la langue littéraire. Dans le contexte français, la traduction pragmatique est peu enseignée. Quelques universités proposent des cours de traduction journalistique dès le premier cycle, mais elle intervient le plus souvent en fin de deuxième cycle. Dans une formation de traducteurs d'édition, ses exigences sont nouvelles pour la grande majorité des étudiants à qui elle apparaît aussi difficile, voire davantage, que la traduction littéraire qu'ils pratiquent depuis plus longtemps sous forme de version. La difficulté peut se décomposer en deux niveaux, celui de la compréhension, et celui de la restitution dans la langue de l'édition qui appartient à la sphère publique. On n'écrit pas comme on parle, surtout quand il s'agit d'être publié. Or privé du support du style littéraire, les étudiants ont tendance à traduire les textes pragmatiques en écrivant comme ils parlent, ou à l'inverse, cherchant un registre soutenu, à produire des formules ampoulées ou précieuses. Il s'agit entre autre de trouver le ton juste.

En France, la traduction pragmatique est associée à la pratique de la traduction en libéral, dans les bureaux de traduction ou au service de donneurs d'ordre issus du milieu industriel ou institutionnel (ONU). Froeliger analyse la traduction pragmatique dans ce secteur où les traducteurs traduisent toutes sortes de documents. Il évoque quelques passerelles entre sa pratique dans ce milieu et celui de l'édition :

C'est une définition restrictive [la définition de la traduction littéraire] en ceci qu'elle exclut notamment la littérature de jeunesse ou les romans sentimentaux, qui font vivre, à côté des guides touristiques et autres livres de cuisine, d'importants bataillons de traducteurs d'édition, souvent formés initialement à la traduction littéraire. Mais à vrai dire, nous ne sommes pas loin de penser que les problématiques de ces domaines relèvent plutôt de la traduction pragmatique (Froeliger, 2013, 218).

Nous le pensons aussi. Quand cet auteur explique l'utilisation des illustrations accompagnant un texte d'architecture pour élucider le sens des termes en langue de départ puis trouver leur traduction en langue d'arrivée pour une traduction, il décrit aussi le travail du traducteur d'édition. Il souligne la différence de qualité de traduction requise au sein d'une société selon qu'il s'agit de transmettre des informations techniques, qu'un ingénieur peut traduire, ou de publier « une brochure sur papier glacé », ce qui requiert un traducteur. Il est très significatif que cet auteur signale la tendance actuelle à remplacer « texte » par « document » : « En pratique, néanmoins, ce sont toujours des textes (et l'on a de plus en plus tendance à dire des documents) que l'on traduit. (Froeliger, 2013) ». Cette observation dit,

sans s'y attarder, que le document qui est le support matériel de la traduction – contrat, brochure, maquette, dépliant – n'est pas neutre. Comme les mots « traduction » et « pragmatique », « document » est polysémique, puisqu'il renvoie autant à un support et à des genres, qu'à son contenu. Le livre est un document tout à fait particulier comparé aux autres : c'est le seul qui soit en même temps un produit destiné à la vente. Il est à la fois un support du message et objet commercial. Sa fonction économique se superpose à la fonction de support de communication et sa réussite dépend en partie de la qualité du message. L'auteur est responsable des contenus, le traducteur et son éditeur sont responsables de la forme qui leur est donnée. Cette spécificité justifie de distinguer dans le vaste champ de la traduction pragmatique, le secteur de l'édition des autres.

L'adjectif pragmatique, on l'a compris, glisse des textes ou documents en traduction sur l'activité traduisante, pour finalement qualifier les traducteurs. Ce déplacement de la portée de l'adjectif lève l'objection de Berman, citée plus haut. Elle répond à un linguiste qui, dans un souci de rigueur et pour éviter toute confusion avec la pragmatique, nous proposait d'utiliser l'adjectif « procédural ». Accepter cette suggestion nous aurait obligée à travailler avec un corpus réduit, plus homogène que notre échantillonnage qui comprend aussi des ouvrages qui n'expliquent aucune « procédure ». Ces guides représentent certes un gros volume de l'activité d'un traducteur pragmatique, mais c'est moins leur caractéristiques quantitatives que qualitatives qui nous incitent à les prendre comme des objets emblématiques de la production éditoriale non littéraire. Ils partagent leurs caractéristiques qualitatives avec des ouvrages publiés dans des collections pour lesquelles le terme procédural est inenvisageable, comme les beaux livres que les catégories professionnelles placent avec les guides pratiques. Du point de vue de la traduction, leur point commun est la qualité de l'écriture. Le terme « procédural » présente aussi l'inconvénient d'évoquer le domaine juridique⁷. Ces constats soulignent que les différences d'acception des termes ne sont pas problématiques seulement entre langue et langue-culture, mais aussi au sein d'une même

⁷ Notons au passage que s'il existe des cours intitulé « traduction juridique », les traducteurs spécialisés trouvent le concept trop général. Ils distinguent trois sous-domaines : traduction authentique dont la fonction est la diffusion de la règle, c'est-à-dire la traduction des textes de lois, normes et règlements, traduction juridique, au service de la doctrine et du droit comparée, c'est la traduction du commentaire savant de la règle traduction judiciaire, qui porte sur l'application de la règle et peut donc se subdiviser en traduction et interprétation lors des procès Lenzen, T. « Pluralisme des méthodes en traduction juridique. Vers une méthodologie cohérente ? » Dans : *De la méthode en traduction et en traductologie*. Timisoara; 2012.

langue dès lors que l'on se penche sur les idiolectes employés par les spécialistes de différents domaines qui redéfinissent les termes.

Pour nous, les livres pragmatiques se caractérisent par une mise en page où texte et image se mêlent pour former un objet hybride qui n'est pas uniquement linguistique. Prendre en compte l'interdépendance de plusieurs systèmes sémiotiques s'impose. Relativiser l'importance du texte, c'est déjà suivre une des « instruction(s) de traduction » contenue dans le texte, au sens où l'entend Reiss, (1971, trad. 2002) puisqu'elle suggère de le mettre en rapport avec son environnement.

La conséquence de ce qui a été dit jusqu'ici est que si le critique se borne à considérer les exigences propres au type de textes et les instructions intra-linguistiques, il se met dans l'impossibilité de donner d'un produit de traduction une évaluation exhaustive, qui prenne en compte tous les facteurs qui agissent dans le texte. D'ailleurs, les instructions intra-linguistiques ne peuvent souvent être interprétées de manière concluante que si l'on interroge, outre le contexte linguistique, le contexte situationnel. (Reiss trad. Bocquet 2002, 112)

Nord (2008) reprend et tire les conséquences pédagogiques de cette remarque :

Si nous voulons transformer les considérations ci-dessus en outils pour la formation des traducteurs, il est clair que nous ne pouvons pas prétendre qu'un texte source puisse contenir toutes les instructions nécessaires à sa traduction. Nous avons vu comment la finalité d'un texte traduit peut souvent s'inférer à partir de la situation traductionnelle, qui sera interprétée dans le cadre de l'expérience du traducteur. Sans une telle expérience, les apprentis traducteurs ne sont pas en mesure d'interpréter une situation qui, dans le contexte d'un cours de traduction ne serait pas précisée. Toute tâche de traduction devrait ainsi être accompagnée d'une consigne de traduction qui définisse les conditions dans lesquelles le texte traduit doit fonctionner (77).

Une des principales instructions de traduction du texte source est son appartenance à un genre littéraire ou éditorial. La traduction conserve normalement ce genre ou devient une adaptation. Un roman peut être traduit pour devenir une pièce de théâtre ou un film. Les textes littéraires, objets esthétiques porteurs de toutes les instructions nécessaires à leur traduction, sont des cas particuliers puisqu'ils sont indépendants de toute situation de communication. Les livres pragmatiques en revanche sont liés au contexte de leur diffusion et par conséquent de nombreuses instructions de traduction sont à inférer en analysant le hors texte où elles se situent. Il en résulte qu'un important volet de la formation vise à sensibiliser les étudiants à l'extra-linguistique ou hors texte qui se subdivise en éléments internes au livre (co-texte) et externes (contexte de communication). Nous empruntons cette distinction entre co-texte et contexte à la linguistique pour l'appliquer à la traduction comprise comme activité intersémiotique :

.../... je crois préférable de commencer par remplacer contexte par co-texte, pour désigner la portée à gauche ou à droite d'unités linguistiques comme les

connecteurs argumentatifs, les organisateurs textuels et autres marqueurs de prise en charge énonciative (ou point de vue d'un énonciateur), (Adam, 2006, 2).

Les éléments visuels à gauche ou à droite du texte s'associent aux unités linguistiques pour former des unités hybrides. Pour la traduction d'ouvrages pragmatiques, ces unités renferment les instructions internes qui aident à trouver le ton et le registre du message textuel convenant au genre de discours social matérialisé par le livre. Le message graphique à côté du texte et sa disposition même véhiculent des contraintes spatiales porteuses d'instructions à décoder pour bien traduire. Selon le taux de foisonnement, positif ou négatif, le différentiel de longueur entre le texte en langue de départ et d'arrivée dicte la nécessité de pratiquer la traduction résumante, ou l'inverse. La présence d'espace dans la maquette peut se lire comme la nécessité de générer du texte pour éviter du vide.

Plus encore que les intervenants dans des cours sans finalité professionnalisante, les formateurs se garderont de procéder à des collages de pavées textuels à traduire. L'élimination de la mise en page dénature l'objet de la traduction. Dans l'idéal, les étudiants travaillent sur des passages de livres à leur disposition, puisque dans le secteur pragmatique de l'édition, l'objet de la réflexion s'étend au-delà du texte, au livre. L'analyse textuelle ne suffit plus à apporter toutes les informations nécessaires à la prise de décision. Les traducteurs doivent élargir leur réflexion à une analyse multisémiotique des livres.

1.1.7. Traductions techniques dans et en dehors de l'édition

Les contenus des ouvrages servant de supports pédagogiques sont parfois très techniques, du moins dans certaines rubriques. Toutefois, ni leur thématique, ni leur lectorat cible ne relèvent de la traduction dite « technique » au sens de cet adjectif au début du XXI^e siècle.

Technical translation is fundamentally domesticating: intended to support scientific research, geopolitical negotiation, and economic exchange, it is constrained by the exigencies of communication and therefore renders foreign texts in standard dialects and terminologies to ensure immediate intelligibility. (Venuti, 1998, 244).

Par essence, la traduction technique domestique puisqu'elle a pour vocation de favoriser la recherche scientifique, les négociations géopolitiques et les échanges économiques. C'est une modalité de la traduction soumise aux exigences de la communication qui par conséquent s'attache à rendre les textes étrangers dans une langue et une terminologie normalisées pour les rendre immédiatement intelligibles [notre trad.].

Les traducteurs techniques sont des prestataires de services qui exercent dans l'industrie sous divers statuts, travailleurs indépendants, en profession libérale ou auto-entrepreneurs, plus rarement salariés mais jamais auteurs. Il n'est pas inutile de le rappeler car selon leur statut juridique, les traducteurs sont soumis à des contraintes externes plus ou

moins fortes. Rapidité d'exécution et rémunération peuvent influencer sur la qualité des traductions. La posture consistant à les balayer d'un revers de main comme si cela ne relevait pas de la formation, manque de réalisme. Il faut apprendre à bien traduire avant d'apprendre à traduire vite, mais il faut traduire vite et bien pour exister professionnellement. L'édition exigeait peut-être un peu moins de rapidité que l'industrie il y a encore quelques années, c'est de moins en moins vrai, surtout dans le domaine pragmatique où les contrats de co-édition prévoient souvent des sorties simultanées pour un ouvrage en plusieurs langues. Tous les traducteurs d'édition en témoignent, y compris dans le domaine littéraire où les conditions carcérales imposées aux traducteurs de Dan Brown ont défrayé la chronique⁸.

En revanche, les critères de qualité en vigueur dans l'industrie et dans l'édition ne sont pas nécessairement identiques. Les traductions sont en partie jugées en fonction des lectorats à qui elles sont destinées. Les lectorats visés différencient la traduction pragmatique de la traduction technique. La seconde s'adresse à un lectorat formé et captif. Le lecteur est un employé obligé de lire les documents traduits (manuels, instructions, notes de service...) dans le cadre d'une activité professionnelle. La première s'adresse à un public non spécialiste le plus large possible, même quand la visée des ouvrages est la transmission de contenus informationnels s'apparentant à des savoir-faire ou des techniques, comme peuvent l'être le tournage sur bois, la sculpture ou la vannerie. Les difficultés posées par ces textes à leurs traducteurs peuvent se ressembler. Il faudra dans les deux cas élucider le lexique et acquérir une compréhension minimum du domaine abordé. Au-delà des recherches nécessaires à une bonne compréhension du texte à traduire, la reformulation demande une adaptation du style au lectorat. C'est toute la différence entre un manuel d'utilisation vendu avec un appareil ou un logiciel, par exemple un appareil photo, dont la présentation est peu attractive et le style rebutant et un livre expliquant l'utilisation des appareils numériques. La présentation d'une collection des éditions First témoigne de l'insatisfaction présumée de ses lecteurs cibles à la lecture des notices techniques fournies par les fabricants d'appareils photo numériques :

Résumé

Vous venez de faire l'acquisition d'un appareil photo numérique et après avoir déballé les différents éléments contenus dans la boîte, vous êtes saisi d'une angoisse. Comment vais-je pouvoir me lancer avec une documentation aussi pauvre et si mal faite ? Pas de panique,

⁸ Témoignage d'un des traducteurs de *Inferno* « J'ai traduit Dan Brown dans un bunker, il y avait deux gardes armés ». *L'obs*, 31 mai 2013.

Avec cette nouvelle collection pour les Nuls dédiée aux appareils photo numériques, vous allez maîtriser parfaitement votre nouveau bijou de technologie.
<http://www.pourlesnuls.fr/catalogue/1622-informatique/1624-graphisme-photo-video/nikon-d7100-mode-d-emploi-pour-les-nuls-EAN9782754058650.html>

Bernard Jolival, l’auteur, communique à ses lecteurs les mêmes informations que celles fournies dans la notice. Le contenu informationnel est identique. Le livre se distingue de la notice par son style. Le succès de la réécriture de notices et modes d’emploi, créneau qui assure le succès de ces collections, témoigne du rôle de la mise en forme du texte dans la réussite de la communication. La notice et les livres rédigés pour le NikonD7100 – les éditeurs Pearson et Dunod en proposent également un – sont des textes techniques en raison de leur contenu informationnel très spécialisé quasiment identique. Pourtant les messages écrits diffèrent autant l’un de l’autre qu’un livre d’une notice d’utilisation.

L'appareil photo offre les modes indiqués ci-dessous. Pour choisir un mode, appuyez sur la commande de déverrouillage du sélecteur de mode et tournez le sélecteur de mode (34).	La grande molette permet le choix des modes d'exposition, et la couronne inférieure permet de sélectionner des modes de déclenchement (rouge) (6)
Texte de la notice	Texte d'un livre <i>Premier pas avec le D7100</i> Vincent Lambert Pearson 2013

1. Traduction technique, traduction pragmatique

Les notices sont illustrées de croquis en noir et blanc, les livres, de photos en couleur. Leur présentation est aérée, claire. Celle des notices paraît surchargée (voir p. 6 et 7 consacrées au sélecteur de mode ; voir annexe 1.3). Le texte de la notice sacrifie le style et ne s’interdit pas les répétitions pour être précis mais manque de clarté. Le lecteur ignorant ce qu’est « un mode » ou à quoi ressemble « la commande de déverrouillage » ne peut comprendre cette information. Le texte extrait du livre décrit l’appareil, « la grande molette » et renvoie à une illustration en couleur qui permet de comprendre qu’il faut tourner la molette. Il est donc inutile de l’écrire. L’instruction reste dans l’implicite du texte.

Pour réelle qu’elle soit, la composante technique des livres publiés dans des collections pratiques ne suffit pas à placer leur traduction dans le domaine de la traduction technique. Ces ouvrages s’apparentent aux ouvrages d’autres secteurs de l’édition, comme les livres d’art ou les guides touristiques que nous regroupons ici dans le cadre plus large de la traduction pragmatique. Notre échantillonnage pourrait comporter des beaux livres consacrés aux voitures ou aux avions, mais pas d’ouvrages appartenant à des domaines actuellement réputés techniques, comme l’aéronautique ou la construction automobile. Le profane nous affirme souvent que nous faisons de la traduction technique, ce qui ferait sourire les traducteurs techniques. Les sources des exercices proposés dans les formations à la traduction

technique sont des documents techniques, pas des livres. Si l'adjectif « technique » ne convient ni aux livres, ni à leur traduction, il ne saurait convenir à leurs traducteurs. À moins de considérer qu'il renvoie autant à une manière de penser qu'à des contenus. Au-delà des diverses spécialités et problèmes lexicologiques, le raisonnement technique peut se voir comme analogue au « fonctionnement de la traduction pragmatique ». En ce sens, traduction technique et traduction pragmatique demandent des démarches similaires. La première étape exige en effet : « la prise de conscience de la langue (il s'agit de s'en affranchir), du discours (il s'agit de s'en approprier les structures), du visuel (il s'agit de s'en inspirer) et du réel (il s'agit de s'en servir). »(Froeliger, 2008b, 9).

Si par « prise de conscience de la langue », on entend les contraintes syntaxiques qui président à l'élaboration des énoncés dans la langue de départ, s'affranchir de la langue consiste à être capable de reformuler des énoncés dans la langue d'arrivée en échappant à ce qu'un autre praticien-théoricien, (Viaggio, 2004), appelle le « fétichisme du signifiant ». Prendre conscience du discours, c'est d'abord repérer ses modalités spécifiques dans la langue de départ et d'arrivée afin de comprendre les différences qui appellent une médiation de la part des traducteurs. Suivant les couples de langues concernées, des différences culturelles apparaissent dans les modes d'expression, non pas au niveau des formes syntaxiques mais au niveau des choix rhétoriques. Suivant les cultures, la distinction entre oralité et écrit est plus ou moins nette ou les seuils ne se situent pas au même niveau. Il s'ensuit dans l'usage des manières plus ou moins formelles de s'adresser au lecteur. L'emploi de l'humour ou de répétitions suscite des réactions différentes auprès des lectorats en anglais et en français. Bienvenu dans les livres en anglais, l'humour, au mieux, tombe à plat quand on tente de le traduire en français ou, pire, suscite la méfiance et conduit le lecteur à s'interroger sur le sérieux de l'auteur. Résultat selon toute vraisemblance contraire à son intention. Comme le sème est la plus petite unité de sens, le culturème est la plus petite unité véhiculant une préférence culturelle. Lungu-Badea (2014) reprend ce concept pour expliquer les difficultés de traduction indépendantes du transfert du sens qui résultent de l'emploi de formes discursives exigeant une réécriture. La transmission des contenus est dans ce cas à dissocier de la forme du message. Le traducteur extrait le sens selon les codes culturels de la langue de départ pour les transmettre selon ceux de la langue d'arrivée. Des langues comme l'anglais ou l'espagnol, parlées par des locuteurs de cultures différentes et l'expérience de la traduction, révèlent des différences dans l'écriture des ouvrages pragmatiques selon leur lieu de publication. Sans aller jusqu'à généraliser et donner force de loi à une observation, il nous

semble que les auteurs canadiens et américains s'adressent plus familièrement à leurs lecteurs que les britanniques. Et au sein d'un groupe culturel, d'un livre à l'autre, leur personnalité, manifestée par leurs choix rhétoriques et stylistiques, introduit des variantes, un fait occulté par les typologies de textes qui évacuent la personnalité des auteurs d'ouvrages pragmatiques. Pour Delisle, rejoint par Reiss, l'« écrasante majorité des textes que les futurs traducteurs auront à traduire une fois sur le marché du travail » (1984) sont écrits par des anonymes, en dehors des journalistes engagés. En théorie, le scripteur d'un ouvrage pragmatique n'est pas censé laisser de traces. Quand c'est un rédacteur technique produisant modes d'emploi ou notices c'est peut être le cas mais pas pour l'auteur d'un ouvrage pragmatique. Les livres pragmatiques portent l'empreinte de leurs auteurs (voir chapitre 2). Certains s'effacent derrière leur sujet tandis que d'autres écrivent. Les auteurs de langue anglaise multiplient le recours à la fonction phatique du langage, telle que l'a définie Roman Jakobson. Ils tentent d'établir une connivence avec leur lecteur pour apporter une touche d'humanité au livre. Les éditeurs anglophones favorisent cet usage de la langue tandis que leurs homologues français lui reprochent une oralité de mauvais aloi. Ils s'attendent à ce que les traducteurs rendent d'eux-mêmes, sans qu'on le leur demande, des textes plus impersonnels. Il en résulte l'effet de surtraduction que font ressortir les comparaisons entre les ouvrages pragmatiques en anglais et en français. Les futurs traducteurs pragmatiques ont besoin d'apprendre à reconnaître les marques de cette présence pour évaluer son acceptabilité et décider de traduire ou de traiter la phrase autrement. Voici deux exemples pris au hasard dans un ouvrage sur la construction d'escalier en bois.

Your stairs will only be as square as your treads and risers, so be careful as you cut them.../... Calculating width is not hard. (Engel, Building stairs, 71)
Vos escaliers ne seront d'équerre que si vos marches et contremarches sont bien droites alors faites bien attention quand vous les découpez.../... Calculer les largeurs n'est pas difficile.

Cette traduction littérale restitue le sens mais n'est pas celle qui est publiée, que voici :

Pas d'escalier d'équerre si les marches et les contremarches ne le sont pas. Soyez précis dans vos découpes. .../... Les calculs des largeurs sont simples. (Escaliers en bois, 71)

Le segment « alors faites bien attention quand vous les découpez » est trop oral pour un ouvrage publié. Le traducteur pragmatique propose une formulation moins infantilisante. Ce constat signale la nécessité de « faire travailler » le texte. La traduction pragmatique ne s'arrête pas au transfert du sens, c'est souvent le point de départ de la réécriture selon les normes culturelles du pays destinataire. Il faut traduire une écriture appartenant encore à la

sphère privée du traducteur en une écriture recevable dans la sphère publique. L'appropriation des normes stylistiques de l'édition donne le moyen d'y parvenir. La traduction publiée coupe la première phrase en deux. Elle élimine l'apostrophe au lecteur par une reformulation à la forme impersonnelle du premier segment. Dans le second, l'utilisation de l'impératif en étend la portée pour en faire un conseil plus général que le conseil ponctuel de la phrase en anglais. La troisième phrase témoigne de la préférence des éditeurs pour les phrases à la forme affirmative.

Les premières étapes d'une formation à la traduction pragmatique consistent à sensibiliser les étudiants à ces habitudes d'écriture en milieu professionnel. Le pédagogue peut évidemment compiler la liste de ce que son expérience lui a appris. Il peut fournir des témoignages et des documents professionnels pour l'étayer. Dans les deux cas, il adopte la posture prescriptive du donneur d'ordre et l'expérience montre l'échec du procédé. Les premières traductions proposées par les étudiants seraient refusées par un éditeur parce que leur désir d'adopter ces nouvelles règles ne suffit pas à les empêcher d'appliquer les fruits d'un enseignement passé destiné à un autre objet. Les étapes suivantes consistent à montrer comment, à partir de ce travail, aller plus loin. La découverte de la liberté rédactionnelle s'accompagne de celle de ses limites, qui sont fournies par l'analyse du sens cadré par le projet de traduction (terminologie universitaire) ou cahier des charges (terminologie professionnelle). Les débutants n'osent pas ou vont trop loin. Ils produisent alors des phrases qui modifient le sens de l'original. Certains se croient libres de procéder à des coupes dans le texte. Ces erreurs d'appréciation ou « réécritures sauvages » tiennent souvent plus à une difficulté à apprécier les attentes du donneur d'ordre qu'à l'écriture en elle-même. La méthode des essais et des erreurs permet aux étudiants de tester les limites et d'avancer par petites touches successives mais n'est possible qu'à condition de mettre en place une relation de confiance avec les étudiants et de ne pas pénaliser les premiers travaux ce qui conduit à repenser la manière d'évaluer (voir chapitre 4).

Dans le cadre qui nous intéresse, l'ensemble du dispositif visuel constitué par la maquette – y compris les espaces vides – sont à prendre en considération pour décoder, puis ré-encoder les informations partiellement transmises par les blocs de textes. Comme il s'affranchit de la chaîne sémantique du texte source, le traducteur peut parfois, en concertation avec le donneur d'ordre, revoir la disposition du texte pour le redistribuer dans l'espace comme on l'observe notamment dans la traduction d'un livre de sculpture par encoches (*Chipcarving*) avec le transfert de nombreuses remarques humoristiques de l'auteur

initialement dans le texte courant dans des rubriques marginales. Pour ainsi jouer avec la mise en page, les traducteurs d'ouvrage pragmatiques appréhendent la double-page comme un objet multisémiotique. Partant du texte dans sa mise en page, entre images et illustrations, les traducteurs participent à la création d'un manuel destiné à fonctionner dans la culture réceptrice comme un original.

Guides pratiques et guides touristiques demandent à leurs lecteurs d'activer des processus cognitifs pour réaliser ce que leur lecture propose. Cette lecture déclenche de multiples actions observables dont l'exécution réussie permet d'atteindre l'objectif fixé et, par là même, de mesurer la compréhension du lecteur (voir expérience pédagogique). Or le lecteur/traducteur ne passe pas par l'étape concrète de la réalisation mais la conceptualise pour la restituer, comme s'il en avait effectivement fait l'expérience. Son écriture est donc un véritable travail de composition qui lui demande d'exercer sa créativité et de mettre en œuvre des stratégies de résolution des problèmes.

L'adjectif « pratique » présente l'avantage d'être plus descriptif et plus immédiatement compréhensible que « pragmatique ». Il mérite d'autant plus qu'on y réfléchisse qu'il est entériné par l'édition. Nous nous référons à de nombreux ouvrages publiés dans des collections dites « Vie pratique », notamment ceux sur les métiers du bois – des plus utilitaires comme celui de menuisier ou d'escaliéteur, aux plus artistiques comme ceux de tourneur ou sculpteur. Ce sous-ensemble forme un groupe cohérent pour un travail lexicologique sur les outils et le matériau qu'est le bois. Toutefois ne retenir pour notre enseignement que ces ouvrages unifiés par leur contenu thématique reviendrait à former les étudiants à une spécialisation bien trop étroite pour constituer un débouché. La responsabilité du formateur est (1) de préparer ses étudiants à la diversité des demandes possibles sur le marché et (2) de lui donner les moyens de poursuivre sa formation par lui-même. Former des traducteurs pour l'édition interdit de se contenter d'un domaine de spécialité au sens étroit du terme. Ce débouché exige l'aptitude et le désir d'apprendre dans un domaine nouveau à la signature de chaque contrat ou presque. C'est la raison pour laquelle nous n'excluons rien et préférons présenter un échantillonnage aussi large que possible, quitte à encourir le reproche de manquer de rigueur. Il nous arrive parfois, dans notre pratique pédagogique, de sortir du cadre strict du livre pour puiser dans notre expérience de la traduction audio-visuelle. Sans vouloir en enseigner les techniques, nous exploitons ses points communs avec la traduction pragmatique. Notre démarche rejoint d'ailleurs celle d'une spécialiste de l'enseignement du sous-titrage. Dans un bref article intitulé « Traductologie et enseignement de la traduction

sous-titrée », elle fait ressortir les parallèles entre adaptation audiovisuelle et traduction montrant ainsi son utilité pour développer la méthodologie chez les apprenants :

... le travail d'adaptation n'est pas supérieur à celui de la traduction, mais différent. En revanche, il constitue un excellent moyen propédeutique qui permet de travailler les fondements de la méthodologie de la traduction (Baldo, 2009, 165).

Moins technique que le sous-titrage puisqu'elle ne demande pas l'utilisation de logiciels dédiés, la traduction de scripts destinés à la lecture en voice-over demande la mise en rapport de l'image et de la langue faite parole, ce qui oblige à réfléchir à la traduction dans le cadre d'une communication prenant en compte personnalité des locuteurs, temps de parole et sonorités. La courte séquence qui suit illustre bien le travail de contextualisation nécessaire pour proposer une traduction acceptable en milieu professionnel :

Luxembourg USA	Traduction jugée inexploitable pour l'enregistrement de la voice-over	Retraduction Luxembourg USA Production : Les Films de la Mémoire
/tc 00 :10 :03 :10 If you look on a big map of Europe and try to find Luxembourg /tc 00 :10 :07 :24 you'll have to look in very small cracks like Belgium. /tc 00 :10 :11 :16 This is so tiny. /tc 00 :10 :12 :18 I can't believe how tiny it was. I thought it was like big. /tc 00 :10 :17 :13 When I saw it on the map I was like "that can't be Luxembourg". /tc 00 :10 :21 :10 I thought it was huge! /tc 00 :10 :27 :20	/tc 00 :10 :03 :10 Sur une carte d'Europe, pour trouver le Luxembourg, /tc 00 :10 :07 :24 il faut vraiment bien regarder les petits coins comme la Belgique. /tc 00 :10 :11 :16 Parce que c'est tout petit... /tc 00 :10 :12 :18 C'est incroyable comme c'est petit. Je croyais que c'était grand. /tc 00 :10 :21 :10 Quand je l'ai cherché sur la carte, je n'en croyais pas mes yeux. /tc 00 :10 :27 :20 Moi je croyais que c'était énorme !	/tc 00 :10 :03 :10 Pour voir le Luxembourg sur une carte de l'Europe, /tc 00 :10 :07 :24 il faut chercher dans les plis, comme la Belgique. /tc 00 :10 :11 :16 C'est tout riquiqui. /tc 00 :10 :12 :18 J'arrivais pas à croire que c'était si petit. Je croyais que c'était grand comme ça. /tc 00 :10 :17 :13 Quand je l'ai vu sur la carte, j'ai pensé : "Ça peut pas être le Luxembourg". /tc 00 :10 :21 :10 Je croyais que c'était énorme!

2. Utilité de la traduction audiovisuelle dans la formation à la traduction écrite

La première traduction, très littérale, utilise mal les informations externes au texte. Le locuteur est une petite fille. La seconde traduction s'efforce d'exprimer les choses avec des mots d'enfant, « riquiqui », en tenant compte de la gestuelle à l'écran « grand comme ça », expression que la traduction rejetée n'avait pas conservée. Plus idiomatique, la seconde traduction est aussi plus proche du texte : « j'ai pensé : Ça peut pas être le Luxembourg ». Elle n'éprouve pas le besoin d'une surtraduction comme « je n'en croyais pas mes yeux » qui ne

correspond ni à l'image ni au locuteur. L'évocation en cours de formation à la traduction écrite de l'audiovisuel se justifie par la place prépondérante de la communication et de l'oralité. La qualité d'un texte écrit se juge aussi à son euphonie. Les copies d'étudiants recèlent des phrases dont la diction, comme dans cet exemple, demande une révision :

Il n'y a rien de mieux pour un apprenti jardinier qu'un bon guide pratique qui décrit ce que vous voyez, qui vous en explique les causes probables et qui vous donne des conseils sur les possibilités de traitement adaptés à votre manière de jardiner.

L'étudiant après révision a proposé une autre phrase. Le problème est résolu mais une rupture de construction apparaît :

À défaut de connaître un jardinier aguerri, un bon guide de jardinage vous décrira ce que vous observez, vous en expliquera les causes probables et vous donnera des conseils sur les possibilités de traitement adaptés à votre manière de jardiner.

Malgré l'anacoluthie, c'est un progrès par rapport au problème initial. La comparaison de plusieurs versions quand elles existent conduit à une discussion qui fait émerger des critères de qualité valables pour l'écrit. Un extrait peut aussi être proposé à titre d'exercice, avec bien sûr la vidéo, dont les exigences euphoniques sont très utiles pour développer la justesse des dialogues à l'écrit. Toutefois, leur utilisation restant très marginale nous n'approfondirons pas davantage.

I.1.8. L'édition : une communauté de discours

Dans une perspective communicationnelle, les traducteurs s'attachent à restituer des contenus, ce qui exige la maîtrise du lexique correspondant et du style propre à satisfaire la finalité du livre. La rédaction demande l'utilisation de la forme discursive attendue dans la culture réceptrice, ce qui conduit à effacer celle de l'original quand elle en est très éloignée. L'évaluation de l'écart et de la possibilité de se contenter de traduire ou la nécessité de réécrire le texte en traduction demande de procéder à une médiation culturelle :

Le texte d'origine étant destiné à un public X déterminé, son transfert linguistique doit l'adapter à un nouveau public X, lui-même déterminé ; – le texte d'origine ayant une structure discursive déterminée, jusqu'à un certain point par la « grammaire culturelle » (Gouadec) de son lieu de production, sa traduction est tenue de remanier, jusqu'à un certain point, cette structure discursive, de manière à l'adapter à la grammaire culturelle de son lieu de destination, afin qu'il soit stricto sensu recevable. (Berman, 1991, 11)

La notion de grammaire culturelle, liée ici à une aire géographique, peut être étendue aux microcosmes socio-professionnels, producteurs d'une culture professionnelle rendue manifeste par l'emploi d'une langue qui la caractérise. L'édition n'échappe pas à ce mécanisme. Elle crée une communauté de discours au sens où l'ensemble des intervenants au service d'une maison d'édition qui participent à la fabrication d'un livre forme « un groupe

d'individus qui partagent des pratiques langagières, des pratiques stylistiques, (qui gèrent les interactions sociales), et des pratiques épistémiques (les savoir canoniques qui gèrent les points de vue, les croyances, les mode d'interprétation de l'expérience)» (Bizzell, 1992, 45). À la différence de la langue d'autres communautés de discours, la langue de l'édition ne se caractérise pas par un jargon ou un lexique incompréhensible au profane⁹. Elle ne se confond pas avec les limites d'un sous domaine langagier et la maîtrise d'un lexique. Elle porte sur la maîtrise stylistique des caractéristiques discursives du milieu de production (l'édition) du support de la traduction (le livre) dont le texte est destiné au plus grand nombre possible de lecteurs. Il s'ensuit que la formation des traducteurs d'édition comprend l'apprentissage de l'adaptation des structures discursives du texte et, si nécessaire, s'élargit à la capacité à proposer des adaptations de la maquette car le livre en traduction porte en lui des marques de la culture étrangère d'où il est issu et de la culture professionnelle de l'éditeur qui l'a publié. Cette compétence essentiellement critique sous-tend l'exercice de la compétence traductionnelle. Elle exige la capacité à prendre du recul pour identifier les difficultés et apporter les réponses appropriées. Un problème lié à la maquette ne se résout pas comme un problème lexical, rhétorique ou stylistique, même si en dernier ressort il se résout par l'écriture. La bonne réponse est parfois d'en référer au donneur d'ordre. Les traducteurs adaptent leurs stratégies à la visée de l'ouvrage pour rendre compte des éléments qui ne passent pas en traduction (emprunt, suppression, explicitation, etc.). Ce qui résiste à la traduction peut relever du culturel ou être imputable à l'auteur-rédacteur. Sans être écrivains, certains développent un style propre qui pose un problème de traduction, non pas dans le sens où il est difficile de le traduire, mais dans le sens où la traduction est un texte inacceptable, parce qu'en décalage avec les attentes du donneur d'ordre. D'un ouvrage à l'autre, le traducteur traite des écrits de plus ou moins bonne qualité. Certains rédacteurs anglophones illustrent, voire structurent, des ouvrages techniques autour de métaphores. Leur transfert est d'autant moins nécessaire que leur usage est inhabituel dans la culture destinataire de la traduction. Les traducteurs expérimentés savent reconnaître ces caractéristiques saillantes du discours d'un rédacteur. Nous dirons qu'elles forment des unités de traduction problématiques. Par son utilisation de la langue, le milieu professionnel dans lequel s'effectue une traduction est producteur d'un discours dont la connaissance informe les choix de

⁹ Elle utilise toutefois le lexique spécialisé de la typographie (voir lexique) que le traducteur doit connaître pour communiquer avec ses interlocuteurs, mais pas pour traduire, à moins de faire un livre sur ce sujet.

traduction. Les exigences des donneurs d'ordre relaient celles de leur culture professionnelle. Ils exercent une médiation entre les traducteurs et les lecteurs en communiquant les attentes supposées du lectorat et en veillant à ce que la langue de la traduction les satisfasse. À l'issue de leur formation, les jeunes traducteurs savent écrire sur commande, en utilisant le registre de langue approprié à la sphère publique et aux catégories socio-professionnelles visées.

La plupart des formations en traduction spécialisée associe travail sur les compétences en traduction et les connaissances de la spécialité, comme l'économie ou le droit. Il faut distinguer les compétences, dont la somme aboutit à un savoir-faire utilisable et les connaissances, bagage cognitif dont la somme permet une compréhension d'un domaine auquel le traducteur est extérieur. Des formations spécialisées existent pour les domaines offrant des débouchés. L'espoir d'une carrière incite à investir temps et énergie pour se former, tant sur les plans syntaxique, lexical et stylistique, que non linguistiques, compréhension des concepts et/ou mécanismes internes. Il est par conséquent souhaitable qu'un enseignement de la traduction spécialisée comprenne une part de formation à la spécialisation comme le souligne Merzljakova (2009) en étudiant des traductions issues du domaine de l'écologie. La compréhension d'un domaine, qui s'appuie sur la lecture et l'étude de textes ou discours de ce domaine, donne des exemples d'utilisation de la langue par les spécialistes. Outre une meilleure compréhension des processus et opérations qui lui sont liés, la formation disciplinaire apporte des modèles de langue en action dont les apprenants peuvent s'inspirer. Elle est inenvisageable dans la perspective de la spécialisation pour l'édition puisque fonder la formation sur une thématique traitée dans les ouvrages reviendrait à condamner le traducteur à travailler très épisodiquement. À la différence des spécialisations thématiques associées à un bagage cognitif minimum et un sous-langage, la spécialisation pragmatique réside dans l'appréhension du livre comme objet porteur de significations qui s'ajoutent et complètent les messages linguistiques. Si l'on accepte que tous les ouvrages pragmatiques sont porteurs d'une intention pragmatique exprimée dans le texte par l'auteur, et relayée dans sa mise en page, par l'éditeur, alors il apparaît nécessaire d'organiser les contenus de la formation de traducteurs d'édition autour de la notion de communication en accordant autant d'importance au message linguistique qu'à la forme qui lui est donnée pour devenir livre, c'est-à-dire au support de la communication.

1.2. Enseigner la traduction pour l'édition

Une formation a vocation à préparer les personnes en formation à exercer leur activité et à s'intégrer dans le milieu professionnel visé. Savoir traduire est une compétence nécessaire mais, à elle seule, insuffisante pour devenir traducteur d'édition. L'édition offre un débouché particulier qui est moins étudié que la clientèle des bureaux de traduction, les éventuels employeurs dans l'industrie ou la fonction publique internationale. Les nombreuses études consacrées à la profession et aux rapports entre traducteurs et clients font ressortir la nécessité pour le traducteur d'éduquer un client parfois très naïf au niveau de la langue, un donneur d'ordre qui n'a pas toujours conscience de ce que traduire veut dire et des démarches d'adaptation nécessaires. Les éditeurs se différencient de ces clients ignorants du fait linguistique car ils sont, comme les traducteurs, des spécialistes du langage. Cette communion d'intérêt pourrait faciliter les rapports. Ce n'est pas toujours le cas. Les éditeurs se considèrent souvent, du moins pour les éditeurs français, comme les gardiens de leur langue et les traducteurs reprochent parfois aux relecteurs-correcteurs une hyper correction qui peut aller à l'encontre de projets d'écriture littéraire où l'art est précisément dans l'écart à la norme. En matière de traduction pragmatique, l'adhésion aux normes discursives de bon aloi dans la sphère publique est de rigueur, ce qui n'interdit pas toujours un peu de créativité et suivant les types de publication. On peut tenter de donner un ton enjoué à un contenu sérieux afin de le rendre plus accessible aux lecteurs en quête à la fois d'information et de distraction, comme c'est souvent le cas des lecteurs d'ouvrages pragmatiques. Le désir d'apprendre est bien là, mais dans un contexte récréatif.

La professionnalisation dans l'édition demande une réflexion sur le livre. L'objet qui rend le texte visible en lui servant de support est en lui-même porteur de contraintes matérielles et culturelles qui ont leur place dans la réflexion traductive. Le message linguistique est à adapter au public visé et au type de documents à traduire. La présentation plus ou moins soignée du support de la traduction apporte de nombreuses informations pertinentes pour l'écriture, notamment sur le destinataire des contenus et sa manière de lire. Le succès des collections qui proposent des réécritures de manuels d'utilisation suggère l'insatisfaction des lecteurs devant ces documents qui leur sont imposés. Pourquoi achèteraient-ils des livres leur donnant des informations qu'ils ont déjà dans le manuel si celui-ci leur convenait ? C'est que le livre, par la qualité de son texte et de sa maquette, apporte un supplément considérable à l'information brute du manuel. Aujourd'hui, l'offre éditoriale se diversifie, et la page papier du livre se mue en écran. Pages et écrans sont des

espaces visuels où s'organise un dispositif de communication complexe. Plusieurs systèmes signifiants y cohabitent. Le texte original et le futur texte traduit qui le remplacera n'en sont qu'une composante. Les formations de traducteur d'édition négligent le livre, peut-être amené à disparaître à très long terme, mais encore bien présent. Et quand bien même le livre serait condamné, les traducteurs formés à intégrer la matérialité du support et l'imbrication de plusieurs systèmes signifiant dans la réflexion traductive pourraient transférer leur compétence à la traduction pour des supports de type écran. Il ne resterait plus qu'à acquérir la maîtrise des outils nécessaires.

Auteurs et imprimeurs savent depuis longtemps que l'aspect des livres joue un rôle dans la communication. Ainsi au XVIII^e siècle, Gillipsie rapporte :

Marat avait une conscience très aiguë de l'impact de l'apparence matérielle des livres, indépendamment de leur contenu. (Baillon, 2008, 87).

Il n'y avait pas encore d'éditeurs pour jouer le rôle d'intermédiaires et apporter leur contribution à la transformation du texte en livre. Les auteurs participaient davantage à la fabrication des livres. L'activité du traducteur s'exerce principalement sur le texte mais rédiger une traduction en aveugle, sans voir sa future mise en page revient à se priver d'informations cruciales. L'espace visuel délimité par une double-page s'impose à l'œil du lecteur, et avant lui du traducteur. Avec le texte qu'il contient, il participe à la construction du sens. Ce supplément de signification de nature non linguistique se répercute, le plus souvent inconsciemment, sur la réflexion traductive. Nous tentons avec cette thèse, comme dans nos ateliers, d'inclure cette part de réflexion inconsciente en la rendant consciente afin de donner un outil supplémentaire aux traducteurs.

Au-delà de la multiplicité des collections concurrentes, les étalages des librairies révèlent une certaine homogénéité dans la conception des ouvrages mêlant messages textuels et visuels. Qu'on aille ensuite en bibliothèque consulter des ouvrages comparables parus vingt ou quarante ans plus tôt et l'on perçoit leur évolution. La quadrichromie s'est imposée alors qu'autrefois les coûts de fabrication justifiaient la prépondérance du noir et blanc. Devenu ancillaire, le texte cède parfois la place aux illustrations. Un traducteur qui compulse des ouvrages pratiques du milieu du XX^e siècle pour se documenter sur son sujet devrait percevoir des différences terminologiques et stylistiques.

1.2.1. Terminologie et maquette

Une récente expérience dans le domaine de la couture, qui utilise une langue spécialisée très technique, nous a fait constater la caducité d'une documentation réunie une douzaine d'années plus tôt. L'expression « surplus de couture » disparaît, remplacée par les mots « marge » ou « valeur ». En constante évolution, la terminologie s'adapte aux destinataires. La relectrice spécialiste précise que « marge », d'un niveau de langue grand public, relève de l'oralité ou des blogs. Plus spécialisé, le terme « valeur » est davantage attesté dans l'édition mais les professionnels, nous informe-t-elle, lui préfèrent « couturage ». Elle insiste sur la construction, précisant qu'on ne dit/n'écrit pas « marge de couture », éventuellement « valeur de couture » mais plus souvent « valeur ». Notre spécialiste conclut ses explications en attirant l'attention sur le type de publication et l'âge du lectorat visé, qui justifient des choix terminologiques différents. La langue des domaines sous-langagiers n'est donc pas purement technique puisqu'elle est aussi façonnée par des déterminations sociologiques.

Le livre en anglais était en fabrication quand l'éditeur français l'a mis en traduction. Les traducteurs disposaient de fichiers stylés des chapitres et d'épreuves en anglais. Il aurait été impossible de réaliser la traduction demandée sans avoir les schémas correspondant aux textes. La consultation des illustrations était nécessaire pour comprendre les instructions données et a par ailleurs permis de signaler plusieurs erreurs de mise en page puisque schémas et explications étaient intervertis. La lecture des seuls pavés textuels ne permettait pas toujours de s'apercevoir du désordre. Quand elle est juste, la maquette est une aide à la traduction puisqu'elle contribue à l'élucidation du sens. Quand elle est fautive, c'est un obstacle qui apporte un surcroît de travail. Cet exemple ponctuel n'est pas si rare. Il révèle un aspect du travail du traducteur rarement explicité dans son contrat mais qui entre pourtant dans ses attributions. Être capable de déceler ces erreurs demande, au-delà des compétences linguistiques, une bonne compréhension du sujet et exige d'accepter de se positionner en critique du livre en traduction dans sa globalité.

1.2.2. Stylistique et organisation graphique

Parallèlement aux évolutions terminologiques, le style visé par l'édition connaît aussi des mutations. La phrase autrefois réputée bien écrite paraît aujourd'hui ampoulée. L'espérance de vie des ouvrages pragmatiques varie selon les catégories éditoriales auxquels ils appartiennent, ceux de la catégorie Sciences Humaines et Sociales peuvent espérer une

plus longue présence sur les étagères des libraires que les produits diffusés dans des collections pratiques. Toutefois, la mise en traduction d'un ouvrage pragmatique, indépendamment de sa valeur intellectuelle, est aussi un investissement dont on espère des retombées financières :

Quand au bout du processus éditorial, un ouvrage de SHS est traduit et mis sur le marché, c'est parce que l'éditeur a pu anticiper sur des chances raisonnables de valorisation. Celles-ci dépendent d'une configuration dans laquelle entrent en compte les caractéristiques de l'ouvrage notamment économiques (sujet, format, notoriété de l'auteur) mais aussi celle du contexte intellectuel (prise en compte du corpus intellectuel global, anticipation du contexte de réception, et construction dans le temps du lectorat), (Cartellier et Dufrene, 2007, 80).

Les éditeurs tentent de repérer des ouvrages susceptibles d'être retirés ou réédités pour constituer un fond exploitable sur une dizaine d'années. Les retraductions sont rares, aussi est-il difficile de fournir des exemples. Un contrat de relecture nous a toutefois conduit à reprendre des textes cinq ans après leur première édition en traduction. Publiés individuellement en 1998 dans de petits carnets à spirales (Allan et Gill Bridgewater *Les Guides du menuisier*, tome 1, trad. Marie-Anne Tattevin, traductrice pragmatique, tome 2, trad. David Fedullo, auteur et traducteur pragmatique, Eyrolles) les deux guides devaient reparaître comme chapitres d'une encyclopédie (Mark Ramuz, *Encyclopédie du travail du bois Techniques et Modèles*, Eyrolles, 2003). Le texte et les images sont repris dans une nouvelle maquette, ce qui modifie leur positionnement respectif.

La relecture/réécriture des premières traductions se justifie moins par l'évolution de la langue sur une période aussi courte ou par l'évolution de la maquette que par une nécessaire harmonisation stylistique entre les chapitres. Les deux passages suivants correspondent à la première traduction publiée et à la proposition rendue par les traducteurs de la seconde, qui font un lissage stylistique du texte sur l'ensemble du livre. Leur comparaison permet d'apprécier le « travail du texte » après remise d'une traduction. On remarque l'ajout de précision dans le titre et l'emploi du terme « Cette technique » en introduction du texte courant. La première phrase présente l'objectif de l'opération décrite. Son remaniement peut être motivé par le désir d'éliminer la répétition de « pour ». La seconde donne les outils et précise les gestes à accomplir à l'impératif. Le traducteur la réorganise, remplaçant « utilisez » par « avec », ce qui permet de donner l'instruction « repassez sur le trait ». Il termine par un terme plus technique « côté rebut » que l'explication du carnet, peut-être destiné à un public moins connaisseur. La dernière phrase apporte une précision supplémentaire Les modifications ultérieures signalées par l'attribut « barré », sont apportées

par l'éditeur. On remarque qu'il accepte l'ajout de précision venant conclure ce bref paragraphe.

<p>Titre Le blocage de la lame</p> <p>Texte courant Pour éviter le blocage des lames des scies à main et pour obtenir une coupe parfaite, utilisez un cutter ou une lame bien affûtée pour pratiquer une encoche du côté de la partie à débiter. Elle servira non seulement de repère mais également de guide à la lame. Servez-vous d'une équerre pour marquer l'angle de coupe ainsi que l'encoche sur toute la longueur de la pièce. Cette technique permet également d'éviter les éclats.</p> <p>Légende Pour une découpe précise, réalisez les traits de coupe avec une lame bien affûtée.</p>	<p>Titre Les blocages de lames de scie</p> <p>Texte courant Cette technique permet d'éviter les blocages des lames de scies à main et <d'obtenir des découpes parfaitement nettes et d'équerre lorsque c'est indispensable. Avec un cutter ou une lame bien affûtée repassez sur le trait de coupe pour couper les fibres, puis taillez une encoche en biais côté rebut. Elle servira non seulement de repère mais également de guide à la lame. Servez-vous d'une équerre pour marquer l'angle de coupe ainsi que l'encoche sur toute la longueur de la pièce. Cette technique permet d'éviter les éclats ce qui [est] particulièrement utile lors des coupes d'assemblages.</p> <p>Légende Pour une découpe précise, repassez sur le trait de coupe avec une lame bien affûtée.</p>
--	---

Les Guides du menuisier, Tome 1 Trad. 1998 Eyrolles, 21

Encyclopédie du bois, Trad. 2003 Eyrolles, 484

3. Harmonisation stylistique

Dans la légende, le verbe abstrait, « réaliser » laisse la place à « repasser » plus précis. Le lecteur comprend mieux qu'il y a d'abord un trait de crayon et que la lame ensuite vient inciser le bois. Les consignes données stipulaient d'harmoniser les styles sans refaire la traduction. Les traducteurs n'avaient d'ailleurs ni le temps, ni l'incitation financière pour entreprendre une retraduction. Ils intervenaient le moins possible sur le fichier de la traduction initiale. Personne n'a remarqué l'oubli de l'auxiliaire ajouté entre crochets. Il ne figure pas dans le livre.

Les quelques différences entre ces deux états de la traduction du même livre font plutôt ressortir leur proximité. L'écriture privilégie la clarté pour communiquer des informations qui s'apparentent à des instructions. Il suffit pour tester la compréhension des lecteurs de leur demander de joindre le geste à la lecture. Cette particularité des guides pratiques en fait une catégorie d'ouvrages emblématiques de la traduction pragmatique. L'uniformité stylistique qui se dégage invite à parler de style éditorial, comme on parle de style journalistique. Ces adjectifs soulignent l'influence normalisatrice des milieux professionnels ou « institutions » sur l'écriture. À chaque type de productions écrites correspond un style. Le processus de traduction se découpe en plusieurs phases distinctes pouvant être successives ou simultanées selon les conditions de travail, les aptitudes et l'expérience du traducteur. Le premier jet est souvent très littéral, le second intègre le résultat des recherches et amorce la phase de relecture/réécriture du troisième. Postérieurement à la

remise du tapuscrit, les autres intervenants, selon leur corps de métier, poursuivent le travail de normalisation entrepris par le traducteur.

Toutefois, la co-existence de ces deux traductions témoigne de la marge de manœuvre laissée aux rédacteurs, traducteurs ou auteurs. Les deux passages sont acceptables. Ils montrent deux exemples possibles de ce que l'on appelle parfois, par dérision, le français d'édition. Le second signale une propension à éliminer les adverbes et à préférer des termes précis et concrets. Le second traducteur aurait peut-être poursuivi l'effort de réécriture s'il avait suivi une consigne moins contraignante. Il apparaît souhaitable d'abrégier la phrase suivante et d'éviter la répétition du verbe se servir :

Servez-vous d'une équerre pour marquer l'angle de coupe ainsi que l'encoche sur toute la longueur de la pièce
Marquez l'angle de coupe et l'encoche sur toute la longueur de la pièce avec une équerre.

Volontairement choisies de manière aléatoire, ces quelques phrases signalent peut-être une propension de l'anglais à commencer par énoncer le but, puis la façon d'y parvenir. L'instruction arrive donc en fin de phrase. Ainsi, pour donner une instruction, beaucoup d'auteurs anglophones rédigent des phrases où l'objectif précède la consigne, du type « Pour obtenir... faire ». Cette formulation est recevable en français, autant grammaticalement que stylistiquement. Pourtant, les correcteurs inversent quasi-systématiquement l'ordre des propositions. Conscients de la fréquence de ce réagencement des informations, ils la transforment en instructions pour le traducteur, demandant de donner l'instruction en début de phrase et de terminer par le résultat. L'ordre d'apparition des informations dans le texte semble devoir être mimétique de l'ordre dans lequel se déroulent les opérations dans l'extralinguistique. Il semblerait qu'il s'agisse là de préférences culturelles indépendantes des structures grammaticales ou syntaxiques des deux langues en présence. Faute d'études lexicologiques susceptibles de venir étayer cette remarque fondée sur l'expérience, nous ne poursuivrons pas ici cette discussion du ressort de la linguistique contrastive. Dans une perspective didactique, leurs conclusions apporteraient une base plus scientifique au pédagogue, qu'elles corroborent ou non ses intuitions. En attendant, le formateur peut communiquer ses observations tout en s'abstenant de les généraliser. Il ne s'agit pas d'en tirer des lois qui s'apparenteraient plutôt à des recettes mais d'inviter les étudiants à réfléchir à ce qui fait la qualité de la langue dans les livres pragmatiques.

Le repérage de réagencements similaires, découverts après la remise de nos tapuscrits de traductrice débutante dans les livres publiés, a contribué à la formation de notre

habitus de traducteur, ou de nos propres automatismes d'écriture. Loin de refléter les préférences personnelles d'un correcteur ou secrétaire d'édition, ces corrections témoignent d'un apprentissage de l'écriture dans les formations pour l'édition. Axée sur la correction grammaticale et le respect des règles de syntaxe, la formation des correcteurs est exigeante. Les professionnels de l'édition apprennent non seulement à détecter et corriger les fautes (typo, oublis, coquilles en tous genres) mais aussi à réécrire selon les normes en vigueur dans la presse écrite. Leur parcours développe une préférence pour une écriture normalisée qui peut conduire à des conflits avec les traducteurs littéraires quand la correction préconisée va à l'encontre du travail stylistique volontairement hors normes de l'auteur, puis de son traducteur. À proscrire en littérature, cette tendance à la normalisation est souhaitable en traduction pragmatique. Outre son aptitude à assurer le transfert du sens, le traducteur écrit sa traduction pour devancer les corrections du correcteur. L'apprentissage du métier est l'apprentissage de la rédaction autonome d'un livre en français, à partir d'un livre écrit dans une autre langue. Le sens s'exprime dans et par une langue, mais a une existence détachée de sa formulation linguistique. Pour l'auteur, le sens précède l'écriture, et pour le traducteur il se conçoit à la lecture et doit avoir une brève existence conceptuelle, dégagé de la langue de départ pour permettre une réécriture spontanée qui mobilise les ressources de la langue d'arrivée. D'ailleurs, si ce n'était le cas, toute traduction serait impossible.

Au premier stade du travail, les textes à traduire sont la source du texte traduit. Au second, ce sont des référents utilisés pour vérifier l'exactitude du sens traduit. Les textes à traduire s'effacent derrière le texte en gestation qui devient la matière sur laquelle travaille le traducteur. Ceci est littéralement vrai lorsque la frappe écrase le texte du fichier de départ pour le remplacer par sa traduction. Les fichiers peuvent être déjà stylés, les futures rubriques – titres, intertitres, chapeaux et légendes – sont alors matérialisées par des polices et des corps de caractère différents assortis ou non de divers enrichissements. Dans le premier cas, le traducteur tape son texte en écrasant le texte de départ et en conservant les styles. Dans le deuxième, l'éditeur peut demander au traducteur de styler la traduction à l'aide de la feuille de style correspondant à la collection, en prenant comme modèle un ouvrage déjà paru. Le palimpseste est la procédure courante pour la traduction d'ouvrage pragmatique. À partir de cette étape, le traducteur s'affranchit du texte de départ. Lorsqu'il s'en est libéré, l'effort rédactionnel prend le pas sur l'effort traductionnel. Au dernier stade du travail qui échappe au traducteur puisqu'il se produit après la remise de la traduction, les relecteurs ne devraient plus avoir à consulter le texte de départ. Ils n'en ont d'ailleurs pas toujours la possibilité car, en

dehors de l'anglais, l'espagnol ou l'allemand, ils n'ont pas nécessairement de connaissances dans la langue de départ.

Toutefois, les notions recouvertes par le syntagme « travailler son texte », et « publiable » restent encore mal définies. Nous utilisons le terme publiable, de préférence à « acceptable » pour sa référence concrète à un seuil qualitatif à partir duquel un éditeur peut envisager publier une traduction. Ce travail vise à les préciser en comparant plusieurs états d'une traduction, qu'il s'agisse de brouillons successifs produits par un traducteur et revus par l'éditeur ou par des étudiants. La critique génétique des traductions avec les étudiants participe de leur formation. Elle facilite un apprentissage dont une partie consiste à trier entre plusieurs bonnes solutions, laquelle convient au cas particulier qu'est le livre en cours de traduction. Les enseignants intervenant dans des formations professionnalisantes trouveront dans notre quatrième chapitre quelques idées d'activités pédagogiques autour de la traduction.

Traduction journalistique et traduction pragmatique ou éditoriale ont plus de points communs que de différences. Les termes « journalistique » et « éditorial », contrairement à « technique » ou « pratique » évoqués ci-dessus, renvoient à des styles d'écriture définis par rapport aux supports de l'écrit. Quels que soient les sujets abordés par un journaliste, sa prose, destinée à une publication dans la presse peut, par définition, toujours être qualifiée de journalistique. Certains journaux comportent des rubriques jardinage ou cuisine, des revues se consacrent au bricolage, à la broderie et aux beaux-arts. La zone de partage entre journalistique et éditorial est floue. Ainsi les revues de bricolage publient-elles des textes, similaires par leur forme et leur contenu, aux pages des ouvrages pragmatiques. Et pourtant, l'adjectif journalistique n'est pas plus satisfaisant que les adjectifs technique et pratique. Il renvoie au journal, qui n'est qu'un des supports de la presse. Le mode de publication auquel une traduction est destinée est aussi une variable à prendre en compte pour procéder à des choix rédactionnels, que l'on soit journaliste ou traducteur. Indépendant du texte à traduire, ce facteur externe s'explique par le rapport social dans lequel s'inscrit le type de discours concerné. Il vaut d'ailleurs autant pour les auteurs que pour les traducteurs. Après les compétences rédactionnelles attendues d'un professionnel de l'écriture, le meilleur atout du traducteur d'édition est sa capacité à continuer d'apprendre en permanence. C'est en autodidacte qu'il se forme très vite sur n'importe quel sujet afin de bien traduire tous les livres qu'on lui propose. Une solide formation traductologique donne des outils conceptuels pour résoudre les problèmes de traduction ponctuels qui émaillent la journée du traducteur.

1.2.3. Exigence de clarté et socialisation professionnelle

Dans tous les cas, la mission du traducteur est de communiquer les informations clairement, y compris quand le texte original est confus. L'exigence de clarté est bien partagée, mais les stipulations pour y parvenir sont variables et parfois mal définies. Elles varient en fonction de la représentation que l'on se fait des destinataires des textes. Souvent selon leur âge et leur niveau de formation, ils sont crédités d'une connaissance plus ou moins approfondie des sujets abordés et d'une relative habitude de la lecture. La vulgarisation scientifique – qui propose des parutions jeune et grand public comme *Science et Vie* et la version junior, et des titres demandant un sérieux bagage comme *Pour la science* – décline une large palette de possibilités stylistiques. Les critères définissant la qualité de l'écriture ne sont pas des universaux. Outre les différences entre langue-culture, ils varient selon l'exigence de lisibilité pour un lectorat donné. Plus le public cible est jeune ou peu instruit, plus les phrases courtes, faciles à comprendre, sont préférables. Toutefois une succession de phrases courtes sur le modèle sujet/verbe/complément devient vite lassant. La qualité de la syntaxe réside aussi dans la variété. L'alternance de phrases longues et courtes et l'usage pertinent de structures parallèles sont en général considérés comme un signe qualitatif. Un autre critère d'évaluation de l'adéquation d'un texte à son lectorat est le niveau de spécialisation du lexique employé. La somme de ces choix syntaxiques et lexicaux, associée à une hypercorrection grammaticale, produit un style qui n'échappe pas aux déterminations culturelles. Nous l'assimilons à la forme du discours. Fond et forme, le dit et la manière de le dire, sont indissociables en littérature puisque l'œuvre naît de leur association. L'écrivain existe par l'originalité d'une écriture, forme singulière. Dans les domaines pragmatiques, au contraire, le lecteur ne s'intéresse qu'au message. La visibilité de l'écriture même, pour quelle que raison que ce soit – trop grande élégance, maladresse ou irruption du culturel par exemple – est gênante. Ainsi, une langue trop littéraire apparaît « déplacée » dans un manuel pratique. Que l'auteur soit autochtone ou traducteur, les éditeurs révisent leurs tapuscrits d'une manière identique allant dans le sens des consignes données aux auteurs et traducteurs, qui sont souvent les mêmes. Cette observation nous incite à envisager la consubstantialité du fond et de la forme pour les écrits pragmatiques, comme un culturème. Le traducteur trouve dans cette notion la justification de son travail d'adaptation dont la première étape est l'extraction du fond, c'est-à-dire du sens du message tel qu'il est exprimé dans sa forme en langue étrangère, et la seconde, sa projection dans la forme attendue dans la langue de la traduction.

Et ici le terme « forme » pourrait être remplacé par « moule » avec un inévitable aspect normatif.

En tant qu'institution, le milieu éditorial demande un discours recevable par un lecteur présenté comme rétif aux traits d'humour ou à la familiarité bienvenus dans les livres écrits en anglais, en particulier américain. Le registre approprié varie d'une culture à l'autre pour une situation donnée, d'où une nécessaire réécriture du texte en traduction. L'adaptation évite de présenter un livre dont le texte se démarquerait de celui des livres comparables, du même genre éditorial, chez d'autres éditeurs ou dans la même collection. Remarquons au passage que le tapuscrit d'un auteur autochtone bénéficie (ou souffre, c'est une question de point de vue) exactement du même travail de révision. Ainsi, le contexte social dans lequel se situe la traduction apporte des informations externes aux textes qui viennent compléter celles qui lui sont internes. On ne traduit pas pour des maisons d'édition comme on traduit pour d'autres commanditaires.

La prise en charge de l'institution au sein de laquelle se situe l'activité traduisante, en modifie les contours et s'impose donc dans le cadre d'une formation professionnalisante. Quand l'institution en question est l'édition, le texte s'écrit en fonction du livre auquel il est destiné, ce qui justifie d'organiser la formation autour de cet objet. La manière de traduire est déterminée par sa fonction et son statut social, objet utilitaire fournissant de l'information, divertissement ou œuvres d'art. Ce critère externe, basé sur l'utilisation du livre, résout le problème du traitement des fictions, à la charnière entre le domaine littéraire et le domaine pragmatique. Les romans reconnus comme des œuvres littéraires se traduisent dans le respect du texte et du style de leur auteur, les autres, récréatifs, se traduisent comme des livres pragmatiques. Leur récit vaut par sa fable et par son inscription dans le discours du genre. Il suffit pour s'en convaincre de lire des romans sentimentaux, genre où l'adaptation s'impose. Les genres éditoriaux, tels qu'ils sont définis par le syndicat de l'édition, servent mieux l'organisation d'un parcours de formation à la traduction éditoriale que la notion de types de texte. Le fait que ces catégories restent critiquables d'un point de vue théorique n'invalide pas leur utilité pour ancrer la formation des traducteurs dans leur futur milieu professionnel. Les prendre comme principe organisateur favorise le travail de socialisation seconde qui s'accomplit entre le moment où l'étudiant renonce à cette identité pour assumer celle de professionnel, quelle que soit la profession choisie. Simplement, les traducteurs travaillent à domicile, pas en entreprise, lieu habituel de la socialisation des jeunes diplômés. C'est donc durant la formation qu'il faut pallier ce manque en concevant des activités de traduction qui

intègrent cette dimension pour préparer les étudiants à la découverte du milieu professionnel. Les quelques semaines de stage prévues, seul véritable moment de contact entre le milieu professionnel et les futurs traducteurs, ne suffisent pas. D'autant moins que les traducteurs-stagiaires effectuent des tâches diverses, dont éventuellement des relectures de traduction, mais pas de la traduction. Conjointement au cœur de métier, la formation doit aborder la gestion de l'activité professionnelle. La socialisation professionnelle qui est une socialisation seconde au sens de Dubar (2010) et Petijean (2002) est liée au développement des compétences de traduction. L'entrée dans la profession demande d'assumer une identité sociale à construire lors de la formation pour que les lauréats soient à même d'obtenir et d'honorer leurs premiers contrats de traduction.

En début de formation, les travaux de traduction rendus par les étudiants trahissent leur profond désaccord avec l'affirmation suivante :

Cela dit, il est bien clair que toute cette agitation polémique ne concerne guère ceux qui s'occupent de traduction technique, c'est-à-dire de traduction spécialisée.../ ... ce sont tous des ciblistes.../... La traduction technique est ciblisme, par nature, tout le monde en est d'accord ; non seulement eux, les praticiens-traducteurs techniques eux-mêmes, mais aussi ceux qui font la théorie de la traduction, les théoriciens-*traductologues*, qui sont des intellectuels et des chercheurs, pratiquant souvent la traduction littéraire.(Ladmiral, 1990, 106).

La validité de cette remarque peut être étendue à l'ensemble des secteurs de la traduction éditoriale mais les étudiants ne le savent pas encore. Il est nécessaire de les amener à y adhérer pour lever la résistance résultant de la déstabilisation inhérente à tout changement. C'est à cette condition qu'ils deviennent capables de modifier leurs comportements traductifs. Contrairement à beaucoup d'idées reçues, la traduction pragmatique dont il est question ici, et dans le contexte français, n'est pas plus facile que la traduction littéraire. Les difficultés sont d'une nature autre, mais ne sont pas moindres, au contraire. Plus le discours est spécialisé, plus les difficultés de compréhension se multiplient. La primo-traduction révèle les recherches lexicales et documentaires à effectuer pour aborder la phase de rédaction. On obtient une traduction lacunaire suffisante pour aborder la seconde phase. Le texte de départ, à la différence d'un texte littéraire, cesse de servir de point de référence au traducteur. C'est le moment où le traducteur « fait travailler le texte ». Il incorpore le fruit de ses recherches et modifie si nécessaire la formulation initiale pour adapter les contenus au contexte de réception. Cette différence de formulation peut être attribuable à des différences entre les deux langues cultures en présence ou au choix rédactionnel des auteurs dont la personnalité ne disparaît pas entièrement derrière le genre comme cela peut être le cas pour les textes techniques de type notice, ce que les ouvrages pratiques ne sont pas.

La naissance de la traductologie entérine la scission avec la linguistique puisqu'il ne suffit pas de s'attacher à la langue pour rendre compte de tous les aspects de l'opération traduisante. Il n'est donc pas étonnant qu'une des premières grandes théories développée à l'ESIT pour la formation des interprètes, dite de l'école de Paris, mette en avant le sens, indépendamment du message linguistique, d'où la préconisation qu'une bonne traduction passe par une déverbalisation du message. Cette perspective libère le traducteur de la prétendue nécessité de reproduire autant possible les structures linguistiques de la langue de départ dans la langue d'arrivée (Seleskovitch et Lederer, 1984/2001). Il s'agit, à partir de l'écrit, de retrouver la pensée pré-langagière exprimée, de la comprendre, puis libres de toutes contraintes grammaticales ou linguistiques comme la fidélité à la chaîne sémantique, de restituer cette pensée dans des termes qui seront aussi naturels aux destinataires de la traduction que la formulation initiale l'était pour les destinataires de l'original.

Cette approche mérite peut-être le reproche d'évacuer les dimensions linguistiques et culturelles du processus traductif en postulant l'existence d'une pensée en dehors de son expression dans une langue :

La diversité des langues et des textes est niée d'emblée et il reste à savoir ce que pourrait bien être « une pensée non verbale » : s'il s'agit d'un niveau universel délié des cultures, c'est qu'il relève de la nature. Cette orientation théorique rejoint donc les multiples tentatives de naturalisation du sens auxquelles nous assistons aujourd'hui (cf. Rastier 2004) cité par Canon-Roger (2009).

Cette affirmation repose sur l'idée qu'il n'est de pensée qui ne soit verbale. Il s'ensuit que le culturel est subordonné au linguistique. Pourtant, l'expérience quotidienne des traducteurs atteste de l'existence d'une pensée non verbale. Elle est certes suscitée par un message linguistique, celui exprimé en langue de départ, mais avant sa reformulation en langue d'arrivée, elle existe en dehors du linguistique. Le travail du traducteur consiste justement à trouver une formulation convenant dans la langue d'arrivée. À chaque fois qu'ayant compris un message, le professionnel exprime des difficultés à le traduire, avec des phrases du type « je vois ce que cela veut dire, mais je ne sais pas comment le dire », le contenu informationnel existe dans son cerveau mais cherche encore sa forme linguistique. Les difficultés tiennent aux différences entre les systèmes linguistiques et au fait que les langues renvoient à des catégories d'un réel extra-linguistique empreint de culturel. Lors du processus traductif, le traducteur, bilingue et biculturel, sait à quoi renvoie le message linguistique, immédiatement ou après avoir procédé à des recherches. Condition nécessaire, la compréhension est insuffisante pour permettre la transmission du message linguistique dans une autre langue. Il existe dans un état sinon antérieur au langage, du moins antérieur à la

formulation. Pour l'enseignant chargé non de transmettre des connaissances mais de créer les conditions de l'acquisition de savoir-faire, l'approche de l'école de Paris constitue un apport décisif à la traductologie appliquée à l'enseignement.

À peu près au même moment, d'autres théoriciens approfondissaient la dimension communicative de la traduction. Prolongeant la théorie de la pertinence (Sperber et Wilson, 1986), Gutt pense que la théorie de la communication englobe la traduction qu'il assimile à une forme de discours rapporté, avec en plus, le passage d'une langue dans une autre (Gutt, 2000). Ses travaux excluent les traductions pragmatiques ici concernées du champ de la réflexion traductologique dans la mesure où ces traductions peuvent être très éloignées du texte de départ : en effet, elles jouent le rôle d'un original dans la culture où elles circulent. La part de recreation et de libre-arbitre laissée aux traducteurs est telle que l'on comprend ce point de vue. Toutefois puisque les commanditaires préfèrent s'adresser à des traducteurs et non à des rédacteurs techniques ou spécialisés, une formation aussi complète que possible ne saurait négliger de préparer ses étudiants à répondre à cette demande aussi. Il est utile de se placer dans une perspective communicative pour aborder l'enseignement de la traduction professionnelle. Mais ce n'est pas suffisant car l'incidence du support des informations sur la communication écrite n'est pas analysée. En dehors des cas particuliers que sont la bande dessinée et le message publicitaire, la traductologie s'est désintéressée des rapports entre la partie textuelle du message et son environnement. Il faut pour cela suivre les pistes ouvertes par Beguin-Verbrugge (2006). Cette spécialiste en sciences de la communication s'est interrogée sur le rôle de tout ce qui est au bord du texte – cadre ou fond tramé par exemple – dans les processus interprétatifs de lecture. S'appuyant sur l'analyse de la presse de vulgarisation scientifique, dont les pages ressemblent à celles des ouvrages pragmatiques, elle met en relief les fonctions rhétoriques des indications fournies par la maquette : favoriser le confort de lecture et organiser la dynamique de construction du sens. Elle souligne que « l'aspect esthétique de l'ensemble intervient dans la captation du lecteur (159). L'organisation des double-pages forme une « syntaxe visuelle très élaborée » (161). S'intéressant aux lecteurs, elle affirme :

Étroitement associée à certains genres éditoriaux, elle [la maquette] permet de les identifier avant même la lecture. En permettant au lecteur une qualification précoce du texte qui lui est proposé, elle [la maquette] engage le choix même de la lecture. (166)

La maquette agit aussi sur la lecture du traducteur. Elle s'invite dans le processus traductif en apportant des éléments facilitant la compréhension du texte et des contraintes de réécriture au moment de la traduction afin de conserver l'adéquation entre le texte ou plus

exactement un message linguistique scindé en rubriques qui n'est plus tout à fait autonome. Ce texte éclaté s'inscrit dans un dispositif signifiant complexe où chaque bloc de texte entre en interaction avec les messages visuels qui l'accompagnent. Son propre découpage matérialisé par des polices ou des corps de caractères distincts ou encore des fonds tramés et autres mises en valeur typographiques fait partie de ce dispositif. C'est la raison pour laquelle il nous semble qu'une réflexion sur le texte est forcément incomplète pour rendre compte de l'opération traduisante quand elle porte sur des ouvrages pragmatiques, caractérisés par des maquettes complexes. Dans le cadre d'une réflexion sur la formation des traducteurs d'édition, nous préférons laisser la réflexion théorique sur la maquette aux concepteurs et inviter les traducteurs à étendre leur réflexion du texte au livre dans sa globalité afin de penser le texte dans son environnement visuel. Même si leur tâche première est la traduction du seul texte, les traducteurs sont de fait associés à la fabrication du livre quand son existence physique crée des contraintes sur la mise au point des textes. L'idée d'une interaction entre le livre et la rédaction des contenus n'est d'ailleurs pas tout à fait neuve, mais jusque là, elle a été envisagée par rapport aux auteurs.

Motivé par notre pratique du métier, l'élargissement de l'objet de réflexion, du texte au livre se justifie également par des considérations historiques sur la fabrication des livres. Dans le processus de fabrication du livre, l'activité des maisons d'édition se situe entre un auteur, qui apporte un texte et un imprimeur qui imprime le texte pour en faire un livre. Entre les deux, l'éditeur s'occupe de la mise au point du texte, de la conception de la maquette, avec le cas échéant la recherche iconographiques et la négociation des droits, de la préparation de copie et des relations avec l'imprimeur. Il délègue aujourd'hui parfois le processus de création des ouvrages à un nouvel intermédiaire, le *packager*, chargé de recruter les différents collaborateurs – dont les traducteurs – nécessaires à la fabrication d'un livre. Il s'occupe rarement de la commercialisation, la confiant aux diffuseurs. Autrefois, les auteurs étaient en contact direct avec leurs imprimeurs. Ils étaient donc plus proches de la transformation de leur texte en livre que les auteurs d'aujourd'hui qui s'en remettent à leurs éditeurs.

1.2.4. Conscience typographique et réflexion traductive

Roger Chartier dans un entretien évoque l'auteur, « habité par les règles de construction du livre telles qu'il les a héritées ». Son interlocuteur, Jean Lebrun lui répond dans la perspective des mutations engendrées par le multimédia :

Peut-être les auteurs [...] seront-ils gouvernés non plus par la tyrannie des formes de l'objet-livre traditionnel, mais, dans le processus même de la création, par la

pluralité des formes de présentation du texte permise par le support électronique. [...] Entre le XVI^e et le XVIII^e, ou même au XIX^e siècle, il y a des auteurs plus sensibles, plus ouverts à cette 'conscience typographique' que d'autres : ceux qui jouent avec les formes [...] Par analogie, la 'conscience multimédia' contemporaine pourrait s'apparenter à cette conscience typographique trop oubliée. On pourrait aussi penser que, progressivement, c'est la conception du texte qui va s'en trouver modifiée et qui portera, dès le moment du processus de création, les traces des usages et interprétations permis par ses différentes formes. (Chartier, 1997, 47-73).

À l'instar des auteurs d'hier, les traducteurs d'aujourd'hui se doivent de développer une « conscience typographique » pour mener à bien leur activité. La réflexion traduisante porte sur le texte dans sa mise en forme et non sur le seul texte. Qu'il s'agisse du dispositif graphique de la page papier ou de l'ergonomie de l'écran, le positionnement des textes les uns par rapport aux autres n'est pas anodin. Il influe sur les choix de traduction.

Aujourd'hui, les auteurs ne sont plus en contact avec les typographes. Les éditeurs s'occupent de la mise en page de leur tapuscrit. Par contre, les traducteurs qui travaillent avec des livres mis en page (ou encore en fabrication, sous forme de fichiers au format pdf indiquant les emplacements réservés au texte et montrant les illustrations) ont besoin de cette « conscience typographique ». L'organisation de leur formation autour du livre, pris à la fois comme objet social et comme objet signifiant, favorise leur nécessaire éveil à la conscience typographique dans un monde où :

Translators must deal with typography and layout in several parts of the translation process.../... To understand the translated text as a communication tool which transfers a message, we must consider that every text consists of several levels: (1) communicative structure, (2) verbal content and (3) visual form. (Schopp, 2002, 271).

Les traducteurs sont obligés de tenir compte de la typographie et de la mise en page à plusieurs moments du processus de traduction.../... Pour comprendre le texte traduit comme un outil de communication qui véhicule un message, il faut considérer que chaque texte comprend plusieurs niveaux : (1) structure communicative, (2) message verbal, et (3) forme visuelle [notre trad.]

En conclusion de l'article cité ci-dessus, qui attend encore de trouver un écho en France, Schopp recommande la création de modules spécifiques destinés à donner aux futurs traducteurs des notions de base en typographie et une compétence minimale dans ce domaine. Il n'est peut-être pas utile de proposer des cours dédiés afin d'éviter d'alourdir les emplois du temps des étudiants et pour ne pas séparer le traitement de la typographie de celui de la traduction. Il semble préférable d'aborder ces aspects conjointement, en intégrant la réflexion typographique aux activités de traduction proposées. Le terme « texte », dont le référent est le message linguistique, constitue un obstacle à la prise en compte de la « forme visuelle ». L'utilisation du terme « livre » souligne la nature particulière de la traduction du livre, objet complexe, par opposition à celle d'un texte isolé, extrait d'une maquette et donc privé de co-

texte. Un ouvrage de sculpture par encoches évoque la gravure de lettres dans le bois et attire l'attention des lecteurs sur la signification des espaces plus ou moins grands entre les lettres. Messages visuels et textuels se confondent littéralement. Une de nos étudiantes a rendu un remarquable essai témoignant de ses facultés d'adaptation et de sa conscience typographique (Voir annexe 1.4) Dans son activité professionnelle, le traducteur participe à la fabrication d'ouvrages dont les messages linguistiques ne sont interprétables qu'en relation avec les illustrations placées en regard. La traduction des livres présentant cette configuration, typique des beaux livres, demande une observation attentive de l'image. Cette observation est également nécessaire dans le domaine moins attendu des livres de cuisine :

Si une rubrique « Pour servir (facultatif) » se présente, ou si l'un des ingrédients est facultatif, veiller à indiquer dans le déroulé : « Servez éventuellement accompagné de... » ou « ajoutez, éventuellement... ». Si l'accompagnement ou l'ingrédient en question est visible sur la photo, retirer le « (facultatif) » Larousse

Cette consigne montre que cet éditeur attend du traducteur un travail d'intégration des messages textuels et visuels et lui demande la suppression d'un terme quand l'objet est représenté. D'ordre social, culturel ou extralinguistique, les facteurs extérieurs aux textes que sont leurs illustrations et les consignes de travail complètent les instructions de traduction implicites contenues dans le texte même. La traduction de rubriques exige une compréhension préalable de leur apport pour la compréhension du message par le lecteur. Les différentes rubriques se lisent individuellement ou dans leur complémentarité. Le lecteur construit le sens en allant de l'une à l'autre. Il fait des allers et retours et établit des liens entre les textes et les illustrations qui les accompagnent. L'éclatement du texte en une pluralité de textes privilégiant chacun une fonction communicative stimule la démarche cognitive en rendant le lecteur actif. Sans être un spécialiste de la cognition, si le traducteur veut à son tour produire des textes qui jouent pour ses lecteurs le même rôle que pour les lecteurs du texte initial, sa rédaction doit s'emparer des possibilités offertes par la langue traduisante pour favoriser ces processus. Dans une encyclopédie sur les chevaux, la traduction d'une légende de photo montrant un jockey à cheval illustre le parti à tirer de sa complémentarité avec le texte courant :

The famous horseauthor Dick Francis was also a champion jockey	L'auteur anglais Dick Francis fut un jockey de haut niveau
<i>Horses and Ponies</i>	<i>Encyclopédie des chevaux Parragon (154)</i>

4. Exploitation de la complémentarité des rubriques pour répartir les informations et adapter

Dick Francis est peut-être célèbre en Grande-Bretagne, son nom est probablement inconnu des lecteurs français. Traduire *famous* par célèbre serait un contresens culturel puisque cela reviendrait à affirmer une contre-vérité. Il est plus pertinent, pour un lecteur français à qui l'on présente un auteur inconnu, d'indiquer sa nationalité. Pour traduire le terme *horseauthor*, on peut envisager des périphrases comme : auteur de romans se situant dans le monde équestre, auteur de romans où les chevaux jouent un grand rôle, dont les chevaux sont les principaux protagonistes... La légende en français perd cette précision. Faut-il en conclure que le lecteur en est privé et déplorer une perte ? Le titre de la double-page *Horses in literature*, traduit par « Chevaux et littérature » suffirait à compenser et à suggérer que l'auteur en question écrit des histoires de chevaux. Le texte courant, en regard, précise que les romans de Dick Francis sont : « des romans policiers peuplés de personnages hauts en couleur et ayant le monde des courses pour décor. » (154) La complémentarité de la légende et du texte courant autorise le traducteur à choisir d'éviter une redondance et à ne pas répéter la même information dans deux rubriques, surtout quand les deux phrases sont composées côte à côte sur la page. L'emplacement du texte devient donc une variable à intégrer au processus de décision permettant d'aboutir à la rédaction d'une phrase. Aux côtés de l'aspect typographique, cet exemple illustre le fait que la réflexion traductive ne porte pas sur le seul texte, mais bien sur le texte dans sa mise en page.

1.3. Élargir la réflexion traductologique au livre

Cette extension d'une réflexion principalement centrée sur les textes à une réflexion dont l'objet est le livre, n'importe quel livre comportant du texte et des illustrations, demande de transposer les concepts habituellement appliqués au seul message linguistique à un objet qui est aussi un produit de consommation. La nature commerciale des livres pragmatiques, conçus pour exercer une séduction visuelle, rejaille sur leurs textes, essentiellement à visée informative ou récréative. L'écriture doit séduire le chaland, lecteur potentiel. Quand un éditeur mise sur une œuvre, il n'en attend parfois qu'un succès d'estime qui valorisera son travail. Si un éditeur décide d'acheter les droits d'un ouvrage pragmatique, c'est parce qu'il espère un profit. Le succès du projet repose en partie sur l'écriture de la traduction et semble conditionné par la mise aux normes culturelles du livre, quand il est possible d'en refaire la maquette, et du texte, dans tous les cas.

1.3.1. Approche culturelle et normes

De nombreux traductologues se sont penchés sur la question de la norme que Toury définit comme :

The translation of general values or ideas shared by a community as to what is right or wrong, adequate or inadequate – into performance instructions appropriate for and applicable to particular situations. (cité par Froeliger, 2010, 14).

La traduction de valeurs communes ou d'idées partagées dans un groupe quant à ce qui est bien ou mal, acceptable ou inacceptable, en instructions à mettre en œuvre et à appliquer dans des situations données [notre trad.].

Mettre un livre aux normes, c'est le présenter de manière à répondre aux attentes des lecteurs. Ce qui est bien, acceptable, c'est ce qui respecte les habitudes. En matière d'habitude de lecture, on s'attend à trouver les informations d'un répertoire ou d'une encyclopédie par ordre alphabétique. D'une langue à l'autre, les mots commencent rarement par la même lettre. La traduction perturbe cet ordre. Éditeur d'un ouvrage en anglais, destiné à une publication internationale, Oceana utilise le nom latin des arbres dans la partie glossaire. Cette stratégie permet de conserver le même ordre dans les différentes langues et d'éviter de devoir choisir entre une repagination coûteuse de l'ouvrage ou une présentation dans un apparent désordre. La traduction française précise : « La liste qui suit est classée dans l'ordre alphabétique selon les noms latins », (17). *Encyclopédie du travail du bois*, Eyrolles. Dans son édition en anglais d'une encyclopédie consacrée aux chevaux destinée à être traduite en plusieurs langues étrangères, Parragon ne prend pas la même précaution. Dans le livre en français, le merens, (en anglais Ariègeois) précède l'assateague ; le pottock (en anglais Basque), s'intercale entre deux races commençant par la lettre B. Contraint par les référents, le traducteur de livres pragmatiques n'a pas la liberté du traducteur littéraire¹⁰ d'exercer sa créativité et de proposer d'autres titres qui permettraient de conserver l'ordre alphabétique. La maquette préexistante limite la liberté du traducteur.

1.3.2. Types de textes et rapports à la norme

L'analyse et l'étude des textes reste un point de départ obligé, à condition de les considérer comme composantes d'un ensemble plus grand, le livre. Les rattacher à un groupe aux caractéristiques connues permet d'aborder une nouvelle traduction avec un cadre de

¹⁰ Saluons au passage la créativité de Marianne Million, traductrice de Lucia Etxebarria, dont les titres de chapitre, dans sa traduction du roman *Amor, curiosidad, prozac y dudas*, (Plaza et Janes editores, SA, 1999) suivent l'alphabet, comme en espagnol.

référence. Toutefois, à la différence des formes contraintes tels des formulaires, des contrats ou des documentations techniques dont la rédaction est impersonnelle, les livres portent la marque de la présence auctoriale visible dans les choix rhétoriques et stylistiques. Il s'ensuit que les prédictions résultant de la typologie sont à relativiser : des « textes », relevant à priori d'un même type, s'avèrent des livres exigeant de leurs traducteurs des traitements très différents pour des ouvrages publiés dans des collections similaires.

La question qui se pose est donc celle du facteur déclenchant la réécriture. Pourquoi un traducteur, ou s'il ne l'a pas fait dans son tapuscrit, l'éditeur par l'intermédiaire d'un relecteur ou secrétaire d'édition interviennent-ils sur un texte ? La comparaison du traitement du texte de deux ouvrages traduits apporte un élément de réponse. Publiés à cinq ans d'intervalle chez le même éditeur et rédigés par le même traducteur, ces paramètres identiques interdisent d'imputer les différences de traitement constatées aux intervenants. La comparaison des deux passages suivants – où deux auteurs-artisans évoquent les motivations ayant présidé à la création d'un objet – permet d'émettre l'hypothèse que la non-conformité des choix expressifs d'un auteur aux habitudes culturelles françaises déclenche la décision de réécriture.

Livre	Tapuscrit	Traduction publiée
THE INSPIRATION FROM NATURE - The idea came during an autumn holiday in southern France, staying in a town where the streets were lined with plane trees. I don't know whether leaves grow more vigorously in Mediterranean areas, but those falling to the ground appeared larger than I had ever seen before. As they dried they curled to form fascinating shapes, and the idea of trying to carve one became irresistible. I made drawings of the outline and of the crinkled shape (Figs. 2.1 et 2.2), and tried to bring a leaf home, though it did not survive well in the luggage (14-16).	S'INSPIRER DE LA NATURE Cette idée m'est venue en automne dans le midi de la France. Les rues de la ville où je passais mes vacances étaient bordées de platanes. J'ignore si le climat méditerranéen favorise la croissance des feuilles mais celles que je voyais tomber au sol me parurent énormes comparées à celles que j'avais vues précédemment. Elles se recourbaient et prenaient des formes fascinantes en séchant ; c'est ainsi que l'idée d'en sculpter une s'empara de moi. Je fis des croquis des contours de la feuille encore plate, puis sèche (Figs. 2.1 et 2.2). J'ai même tenté d'en rapporter une, mais elle n'a pas très bien supporté le voyage.	S'INSPIRER DE LA NATURE Cette idée m'est venue en automne dans le midi de la France. Les rues de la ville où je passais mes vacances étaient bordées de platanes. J'ignore si le climat méditerranéen favorise la croissance des feuilles mais celles que je voyais tomber au sol me parurent énormes en comparaison de celles que j'avais vues précédemment. Elles se recourbaient et prenaient des formes fascinantes en séchant ; c'est ainsi que l'idée d'en sculpter une s'empara de moi. Je fis des croquis des contours de la feuille encore plate, puis sèche (Figs. 2.1 et 2.2). J'ai même tenté d'en rapporter une, mais elle n'a pas très bien supporté le voyage. (14-16)
The project is very much in the tactile category. In fact, the original idea was to produce a carving for a blind friend. He once asked me what waves on the seashore "looked like". While swimming, he had often felt the sudden pressure and movement of waves rolling in, he could hear the crash and the undertow on the shingle, but having been blind from birth he had no way of visualizing	Le projet proposé ici s'inscrit complètement dans la perspective d'une approche tactile puisque je destinais cette sculpture à un ami aveugle qui m'avait un jour demandé à quoi ressemblaient les vagues sur la grève. En nageant, il avait souvent senti le choc soudain et perçu le mouvement des vagues, il les avait entendues se briser avant de refluer, mais,	Le projet proposé ici s'inscrit complètement dans la perspective d'une approche tactile puisque je destinais cette sculpture à un ami aveugle qui m'avait un jour demandé à quoi ressemblaient les vagues sur la grève. En nageant, il avait souvent senti le choc soudain et perçu le mouvement des vagues, il les avait entendues se briser avant de refluer, mais,

what was going on. I wondered whether it would be possible to produce some kind of representation of waves in wood – and this was the result(64-65).	aveugle de naissance, il n'avait aucun moyen de visualiser ce qui se passait. Je me suis demandé s'il serait possible de représenter les vagues en bois, et voilà le résultat.	aveugle de naissance, il n'avait aucun moyen de visualiser ce qui se passait. Je me suis demandé s'il serait possible de représenter les vagues en bois, et voilà le résultat.
<i>Frank Fox-Wilson, Carving nature, Guild of Master Craftsman, 2000</i>		<i>Frank Fox-Wilson, Sculpter le bois, Eyrolles, 2000</i>

5. Traduction fidèle à l'auteur

Le « je » auctorial et les souvenirs personnels de cet auteur ne déclenchent aucune réécriture. Le traducteur respecte ces choix rhétoriques. L'éditeur les valide et n'apporte qu'une modification mineure au tapuscrit. Cette traduction est fidèle au texte de départ. Aucun des intervenants n'a souhaité opter pour une écriture, plus impersonnelle à la troisième personne, réputée plus conformes aux normes du français de l'édition. Même la fin de la dernière phrase de la première introduction est traduite, malgré son aspect anecdotique et l'absence de contenu informationnel nécessaire à la réalisation de la feuille. Ces passages, qui peuvent faire figure de contre-exemples, témoignent que la norme n'est pas un carcan. Faire constater la fréquence de certaines modifications est une incitation à les envisager pour résoudre certains problèmes, pas à les utiliser systématiquement. Les indications ne sont pas des recettes mais des guides destinées à aider les aspirants traducteurs à s'approprier la rhétorique discursive du milieu de l'édition. Les étudiants n'en sont pas encore au stade où l'adhésion à la norme pourrait présenter le risque d'affadissement de la langue, ils en sont à découvrir la langue de l'édition.

L'utilisation de la norme comme élément de référence demande de l'interpréter avec souplesse si l'on ne veut pas réduire l'éventail des possibilités discursives. La première personne est utilisée dans un ouvrage écrit en français pour la collection *Le Geste et l'Outil* confié au traducteur comme modèle par l'éditeur. On la trouve dans une légende et dans le texte d'une instruction sous une photo (rubrique nommée « pas à pas ») dans un livre où les pas-à-pas sont à l'infinitif :

Légende : Je me sers de mon tablier pour prendre la distance entre le montant de la presse et le bord des cahiers (pas les ais) de chaque côté et vérifier le centrage.
Pas à pas 2 : Je préfère placer plusieurs ais en bois ou en carton dans la presse à percussion pour être à bonne hauteur et centrer les battées plus facilement (*L'Art de la reliure*, Eyrolles, 2003, 43)

Le corps du texte est rédigé essentiellement à la troisième personne. Les deux rubriques sont ainsi différenciées. Les auteurs de langue française jouissent d'une certaine latitude pour communiquer leur savoir-faire. Les auteurs traduits aussi. La réécriture n'est pas systématique. Il ne suffit pas d'apprendre à réécrire, il faut aussi le faire à bon escient.

Certains livres pragmatiques passent bien et les traducteurs peuvent rester très proches de la formulation initiale de l'auteur, y compris quand il fait des choix inhabituels. Ainsi par exemple, Frank Fox-Wilson inclut un poème dans son livre (199). Son contenu justifie sa présence, il contribue à la valorisation de l'activité du sculpteur sur bois et du medium. L'éditeur n'intervient pas, en revanche, quand un autre auteur reprend *Les Dix commandements* et leur consacre une pleine page au début de son livre, le même éditeur réduit l'espace dévolu au pastiche religieux et choisit un corps de caractère plus petit. La différence de traitement de ces deux choix d'auteur semble davantage refléter un jugement de valeur sur les contenus qu'une normalisation systématique. Davantage que l'écart en lui-même, c'est sa qualité qui est problématique :

Livres	Tapuscrit	Range-lettres
<p>My work desk is always cluttered. My wife's writing desk at home is always cluttered. Apparently my entire family lives in clutter. While I am not convinced that this little project will rid us of the problem, it sure will help to keep a few things in order. The shape of this project will start to challenge your design skills. Use the pattern I offer or challenge yourself to create your own. Whichever you choose, your project may help to unclutter your life and let you live happily ever after. (90 mots, 497 caractères) p. 90</p>	<p>A-t-on jamais vu un bureau qui ne disparaisse pas sous des piles de papier ? Sans avoir la prétention de régler définitivement le problème, ce range-lettres apportera sa modeste contribution à la lutte contre le chaos. Ses formes arrondies et sa rosace fort simple en apparence, vous donneront l'occasion de vous surpasser. à moins que votre imagination ou votre déco ne vous suggèrent un tout autre motif.</p>	<p>A-t-on jamais vu un bureau qui ne disparaisse pas sous des piles de papier ? Sans avoir la prétention de régler définitivement le problème, ce range-lettres apportera sa modeste contribution à la lutte contre le chaos. Ses formes arrondies et sa rosace fort simple en apparence, vous donneront l'occasion de vous surpasser. à moins que votre imagination ou votre déco ne vous suggèrent un tout autre motif. p. 122</p>
<p>Design inspiration</p> <p>When I was first introduced to Peg Couch, the mother of the recipient, she told me that she likes patterns with a foliage theme. Peg is a young woman with two children to look after – one is a husband and the other is a toddler by the name of Sam. Knowing these things, I had lots of information for a project : the theme (foliage), the wood (butternut) because it displays free-style motifs well), the recipient (Sam, because I love children), and the item (a trinket box because all boys and girls need a place to keep their treasures).</p> <p>(101 mots, 556 signes)</p>	<p>Quand vous entreprenez un projet avec l'intention de l'offrir, ou sur commande, pensez à la personne à qui l'objet est destiné et si vous ne la connaissez pas, poser quelques questions pour avoir une idée de ses goûts. Préfèrent-elles les motifs figuratifs ou géométriques ? Est-elle fascinée par un animal, a-t-elle une collection dans laquelle votre travail trouvera naturellement sa place ?</p>	<p>Quand vous entreprenez un projet avec l'intention de l'offrir, ou sur commande, pensez à la personne à qui l'objet est destiné et si vous ne la connaissez pas, poser quelques questions pour avoir une idée de ses goûts. Préfèrent-elles les motifs figuratifs ou géométriques ? Est-elle fascinée par un animal, a-t-elle une collection dans laquelle votre travail trouvera naturellement sa place ?</p>

Chipcarving		Sculpture au couteau, Dennis Moor Eyrolles 2005, 126
-------------	--	---

6. Traduction réécriture fidèle aux normes et style inhérente au genre « guide pratique »

L'absence de différences entre le tapuscrit et le texte publié montre l'accord de l'éditeur avec les choix du traducteur qui a opté pour une traduction réécriture. Le titre de la rubrique *Design inspiration* disparaît dans l'édition en français. Ces observations conduisent à réfléchir à ce qui est jugé souhaitable à un moment donnée. Il peut s'agir de normes explicites, transmises comme telles par une formation, ou de normes implicites que le traducteur découvre (ou redécouvre) grâce à ses propres observations sur son travail. Les documents internes distribués par les éditeurs aux traducteurs définissent des critères linguistiques applicables à l'ensemble des ouvrages d'une collection. L'écriture ainsi balisée confère une identité textuelle qui conforte l'identité visuelle du livre afin de créer une image de marque facilement identifiable par les lecteurs.

1.3.2.1. Polysémie et culture professionnelle

La polysémie semble régner sur la métalangue de la traduction, à commencer par le terme traduction, à la fois activité et produit de l'activité. Les mots ont plusieurs sens et aussi des sens différents pour ceux qui les utilisent. Ainsi le mot « traduction » ne veut pas dire tout à fait la même chose pour tous les théoriciens, chacun s'appliquant à le redéfinir dans le cadre de sa théorie. Les professionnels de l'édition lui donnent eux aussi des sens différents selon les collections dont ils sont responsables. Il s'ensuit que le problème de l'étudiant en traduction, à la charnière de deux mondes, n'est pas tant d'apprendre à traduire que d'identifier le résultat attendu par le demandeur d'une traduction. Le formateur qui est traducteur et par conséquent médiateur culturel entre deux cultures (nationales) continue à agir en médiateur, mais entre deux cultures (socio-professionnelles), celle de l'université et celle de l'édition. Le concept clé est celui de fidélité que nous abordons en commençant par approfondir le problème de l'orientation de la traduction déjà évoqué.

1.3.3. La notion de fidélité

Analogie à la vue naïve, ou spéculaire, du langage, qui ferait de celui-ci un pur calque de l'extralinguistique, et donc un non-travail, le discours de la fidélité ferait de la traduction un non-travail par rapport au texte de départ, une simple réplique déterminée uniquement par « l'original ». (Folkart, 1991, 76)

Si l'on en croit Folkart, le concept de fidélité est au mieux pré-scientifique (11). Dans ce cas, ne vaudrait-il pas mieux l'éliminer de toute formation en traduction ? Il serait sans doute possible de former des traducteurs sans avoir recours à cette métaphore usée qui n'exprime plus grand-chose, du moins en rapport avec la traduction, si les étudiants n'y avaient été confrontés avant de commencer leur formation. Construire un parcours de formation professionnelle sans aborder la notion de fidélité serait maladroit dans la mesure où les apprenants en ont une notion précise, peut-être à déconstruire pour aborder la traduction pragmatique. Folkart voit dans la fidélité en traduction un obstacle à la valorisation du travail des traducteurs et dénonce la mystification (13) de leur prétendue invisibilité. Ces travaux semblent avoir une audience limitée dans la communauté des enseignants de thème et version puisque vingt-cinq ans plus tard, les aspirants traducteurs revendiquent toujours la fidélité pour défendre leurs choix de traduction, des choix souvent malencontreux dans le domaine pragmatique. L'idéal de fidélité serait moins gênant s'il n'entraînait des comportements traductifs ne permettant pas de bien traduire, en tout cas, pas de bien traduire les textes pragmatiques. Il convient donc de reposer la question de la fidélité en fonction de la nature pragmatique ou non de ce que l'on traduit.

1.3.3.1. Fidèle ? À qui ou à quoi ?

Puisque la fidélité reste un critère, dans le cadre d'une réflexion visant la pratique de la traduction et non la théorie sur la traduction, il semble plus utile d'interroger le concept en le liant au cadre d'exercice de l'activité. La fidélité n'existe pas en elle-même, ce concept relatif ne prend son sens que par rapport à quelque chose : fidèle à l'auteur, fidèle à la forme du texte, fidèle au sens, fidèle aux normes discursives de la langue traduisante, aux attentes des lecteurs. Toutes ces fidélités sont différentes. Les apprentis traducteurs réfléchissent sur la langue du texte. Leur approche est très marquée par la stylistique comparée qui correspond à un moment de leur formation en langue. Leur fidélité est un attachement au lexique et aux formes syntaxiques de la langue de départ. Elle peine à se défaire de l'idée qu'il faut traduire tous les mots. Par conséquent, la recherche lexicale est souvent la première démarche de ces jeunes traducteurs. C'est parfois la seule. Dans le doute, il est certes prudent de vérifier le sens des mots dans les dictionnaires bilingues, puis unilingues – ce que tous ne font pas encore spontanément – mais c'est insuffisant. Ce début de démarche traduisante aboutit à des traductions non recevables. Pour aller plus loin, il faut passer de la vision strictement linguistique à une vision communicative, ce qui demande d'envisager les acteurs de la

communication et donc de s'interroger sur l'auteur à l'origine de l'écriture, question traitée plus en détails dans le deuxième chapitre. Pour l'instant, nous nous contentons de rappeler que, dans le cas de la traduction pragmatique, le texte publié a été revu et corrigé avant d'être livré à ses futurs lecteurs. Ce n'est déjà plus le manuscrit initial fourni par le ou les auteurs dont les noms figurent en couverture. Quand nous parlons d'auteur, nous désignons l'ensemble des intervenants ayant participé à la rédaction du texte mis en traduction. C'est déjà le produit d'un travail collectif. Le traducteur capable de se situer dans cette chaîne d'intervenants, à la charnière entre l'éditeur de l'original et celui de la traduction, est déjà plus à même de relativiser la notion de fidélité. Paradoxalement, le traducteur, assimilé à un auteur en droit français, devient vraiment auteur en s'insérant dans cette succession d'intervenants qui vide le terme auteur de sa référence à la personne dont le nom figure en page de couverture pour renvoyer à la fonction auteur théorisée dans un débat retranscrit sous le titre « Qu'est-ce qu'un auteur ? »:

Le nom d'auteur n'est pas situé dans l'état civil des hommes, il n'est pas non plus situé dans la fiction de l'œuvre, il est situé dans la rupture qui instaure un certain groupe de discours et son mode singulier. (Foucault, 1969, 826)

Cette théorisation de la fonction auteur permet de mieux situer les enjeux de l'écriture pour un traducteur. Il s'agit de produire une traduction capable d'accéder au « groupe de discours et à son mode singulier ». Rapprochée du discours de la fidélité, cette proposition évacue l'auteur pour le remplacer par la notion de « groupe de discours ». Pour un traducteur d'édition, il s'agira donc de produire un texte fidèle aux formes discursives qui sont celles du groupe social que sont les éditeurs. L'appartenance à un groupe se signale par une relation de ressemblance. Le texte en traduction ne peut servir de modèle pour tout ce qui entre dans la partie rédactionnelle de la traduction – lexique, phraséologie, style et rhétorique – qu'à la condition de présenter les caractéristiques d'un texte écrit directement dans la langue traduisante. Quand il s'en démarque, le discours de l'édition vient le remplacer comme modèle. Il ne s'agit plus, à travers son texte, d'être fidèle à la personne de l'auteur mais au discours du milieu professionnel à l'origine de la traduction. Il convient maintenant de se demander à quelle composante de l'original la traduction doit être fidèle.

La réponse de l'école de Paris est sans appel. Il faut être fidèle au sens. Elle se fonde sur une approche de la traduction dans sa forme orale, l'interprétation, où le traducteur n'a pas toujours de support écrit. L'absence de support visuel, remplacé par le seul support sonore de la voix, avec la contrainte temporelle inhérente, oblige à se dégager de la langue pour se concentrer sur le sens :

Entre la compréhension et la réexpression se situe une étape non verbale : le sens en attente de reformulation. Dans la réexpression il s'agit de trouver dans l'autre langue l'équivalent qui exprime le même sens ; c'est pourquoi on l'appelle « équivalence de sens ». La traduction ainsi conçue peut se définir comme l'opération qui permet la transmission d'un discours ou d'un texte, énoncé dans une langue, en utilisant les moyens d'une autre langue tout en maintenant le même sens. La fidélité en traduction reste donc définie dans la conception interprétative de la traduction comme une fidélité au sens et non à la langue. (Albir, 1990, 72).

Traduisant dans le flux de l'oralité, les interprètes ne mémorisent pas les structures linguistiques, mais se saisissent du sens. Produit avec une langue, ses contraintes grammaticales, ses formes rhétoriques, et son histoire, le sens et lui seul est à réexprimer dans une autre langue, qu'elle soit proche ou lointaine de la langue de départ par ses structures. Il se produirait donc une opération un peu mystérieuse dans le cerveau, cette boîte noire que les neurosciences nous aident à comprendre un peu plus chaque jour. Toutefois, dans ce domaine, la recherche sur l'activité traduisante est encore à ses débuts. Une thèse pionnière (Momaour, 2004) établit que ce ne sont pas les mêmes zones du cerveau qui s'activent chez les bilingues et les interprètes mais les expériences conduites pour parvenir à ce résultat portent sur la traduction de mots isolés. On est encore loin de pouvoir observer et isoler les opérations mentales de traducteurs aux prises avec des livres entiers sur des périodes de plusieurs semaines pour expliquer comment le sens mis à nu, hors de toute structure linguistique, serait ensuite rhabillé dans la tenue seyant à sa nouvelle langue. La théorie du sens qui affirme l'antériorité du sens sur le linguistique est contestée parce qu'il est difficile d'envisager ce que peut être « une pensée non verbale ». (Rastier, 2004). Pour ce linguiste, cette orientation théorique postule une structure profonde qui interviendrait avant la pensée en langue, et donc avant l'emprise des déterminations culturelles qui s'expriment par le langage. Cette pensée échappant au culturel relèverait alors de la nature, ce qui ouvre un vaste débat philosophique. Sans entrer dans cette dimension, Veermer envisage un rapprochement de la traductologie et des neuro-sciences. Les textes de départ deviennent de simples stimuli déclencheurs de l'activité neuronale. Ce traductologue invite à constamment réexaminer l'attitude du traducteur envers son travail :

La neurobiologie constate que ce n'est pas un « moi » qui décide, mais des activités neurophysiques inconscientes à 80, voire 90%, et que la conscience constitue une « boucle » permettant de réexaminer des décisions et éventuellement de prendre des mesures correctives. (Veermer, 2007, 13).

Ce débat touche à l'essence de l'être mais les réponses à venir n'apporteront aucune aide aux formateurs d'aujourd'hui réduits à s'adresser aux 10 ou 20% du moi conscient des apprentis-traducteurs. Les objections à la théorie du sens n'interdisent pas de l'utiliser comme un outil pédagogique, ce qu'elle est au départ. Pouvant « être présentée en une petite heure »

(Gile, 2004a, 31), elle apporte des éléments pour amener les apprenants à revoir leur notion de fidélité, en même temps que le statut de l'original. La nature pragmatique des livres accentue la primauté du sens sur la forme. Il découle de la formulation linguistique du message qui fait l'objet de la communication sans pour autant s'y réduire. Les éléments co-textuels non linguistiques, à côté du texte, aident le lecteur, et donc le traducteur à comprendre le message à communiquer. Ce message vaut essentiellement par les informations qu'il apporte : les éditeurs demandent aux traducteurs de recentrer les contenus informationnels sur l'objet du message dès que ses contenus paraissent digressifs. La tâche du traducteur comporte donc une part de tri entre les informations restant pertinentes en traduction et celles qui ne le seraient pas (mais l'étaient dans le contexte culturel de départ où les rapports sociaux entre « auteurs » et « lecteurs » font l'objet d'une médiation éditoriale différente de celle pratiquée dans la culture française). En étant chargé de trier, le traducteur est investi d'une part de la fonction auteur qui s'ajoute à sa fonction de traducteur. Cette charge supplémentaire relativise davantage la notion de fidélité qui ne saurait être exigée puisque le texte apparaît maintenant comme ne répondant pas tout à fait aux attentes de l'éditeur. S'il n'y a plus vraiment d'auteur, la langue et le style sont indifférents, si l'original est imparfait, même le sens n'est peut-être pas à traduire intégralement. On comprend que les apprentis traducteurs soient en perte de repères et expriment des difficultés à conceptualiser la tâche vraiment attendue sous le nom de traduction. Certains théoriciens considèrent d'ailleurs que cette forme de travail n'est pas de la traduction mais un cas particulier de transfert linguistique où le passage d'une langue à l'autre est un simple accident de parcours :

In summary, I have tried to show in this chapter [3] that there are instances of interlingual communication that have often been referred to as « translation » and that translation theorists have tried to account for, but that differ from other instances of translation in that the source language original is incidental rather than crucial to the communication act. I have tried to argue that in relevance theory these instances of interlingual communication can be accounted for in terms of descriptive use. If this is correct, then there will be no need for a general theory of translation to concern itself with such cases. (Gutt, 2000, 67-68).

Pour résumer, j'ai entrepris de démontrer dans ce chapitre [3] que de nombreux cas de communication interlinguale sont pris pour des « traductions ». Les traductologues s'efforcent de les expliquer, mais ces traductions sont différentes des autres en ce que la langue source est marginale et non centrale à l'acte de communication. Dans ce cas, dans le cadre de la théorie de la pertinence, ces cas de communication interlinguale relèvent du discours rapporté. Si cette affirmation se vérifie, une théorie générale de la traduction n'a pas à en rendre compte. [notre trad.]

Le traducteur responsable de sa propre énonciation agit comme le rapporteur du discours d'un autre. Cette thèse exclut la traduction pragmatique du champ de la traductologie. D'un point de vue théorique, cette proposition peut séduire mais tant que les

donneurs d'ordre demanderont à des traducteurs de pratiquer cette forme de « communication interlinguale » en matérialisant leur demande par un contrat de traduction, ou parfois de traduction-adaptation, il faudra que les traducteurs s'en chargent. Il vaut donc mieux qu'ils y soient formés. Cette théorie élargit le champ d'action des traducteurs à une forme de communication interlinguale à laquelle elle refuse le nom de traduction. Qu'importe ! Elle autorise un positionnement libérateur par rapport au texte de départ. Présenter l'écriture d'une traduction comme un acte de communication s'apparentant à un discours rapporté peut convaincre les apprenants d'assumer la part d'énonciation qui revient au traducteur et les aider à aborder la traduction pragmatique avec réalisme.

Quand la ressemblance avec le texte source cesse d'être le critère d'excellence, des perspectives vertigineuses s'ouvrent pour les novices qui, privés de leurs repères habituels, ne savent jusqu'où aller dans la réécriture. Le parcours de formation consiste en un balisage visant à poser de nouveaux jalons. Ils sont parfois extérieurs au texte et au livre mais inhérents à la relation pragmatique entre les lecteurs et le livre, et parfois externes au texte mais présents dans le livre. Il faut apprendre à les reconnaître. Ces repères liés à la situation de communication particulière qu'est la lecture justifient les écarts entre les textes. L'excellence de ces traductions, que House appelle des traductions masquées, réside dans la pertinence des interventions du traducteur et la qualité de sa réécriture. Par des études de cas précis portant sur des ouvrages représentatifs, les étudiants apprennent à identifier les passages nécessitant une réécriture et la manière d'intervenir. Le formateur, pivot entre l'université et l'édition ou d'autres débouchés professionnels, guide l'effort de reformulation. Il dispense un enseignement pratique favorisant la construction des savoir-faire que réclame le marché de l'emploi sans pour autant lui être soumis. C'est ce qu'exprimait Katan 2007, cité par Scarpa, en opposant les notions de *market aware* et *market driven* (2010).

1.3.3.2. Sens et contenu informationnel

Le sens est une notion globale, insécable. Nous lui préférons donc la notion de contenu informationnel qui permet de trier les contenus en informations pertinentes, à traduire, et en informations parasites, non pertinentes, à ne pas traduire, suivant les instructions du donneur d'ordre. Pour les distinguer, le traducteur inclut dans sa réflexion un acte de médiation culturelle. Quand le contenu du texte de départ participe de l'offre d'information et est suffisamment proche du style souhaité, il faut traduire avec un minimum d'intervention. Quand le contenu est nécessaire, mais exprimé d'une manière s'écartant du

style souhaité, (souvent un registre trop familier pour les originaux en anglais) il faut conserver le sens et reformuler dans le style éditorial de la culture d'arrivée. Le traitement des informations parasites demande davantage de réflexion. Le concept de traduction masquée décrit la complexité des problèmes :

A covert translation is a translation which enjoys the status of an original text in the receiving culture. The translation is covert because it is not marked pragmatically as a translation at all, but may, conceivably, have been created in its own right. A covert translation is thus a translation whose original is, in terms of status not particularly tied to the target culture. An original and its covert translation are – one might say – “universal” in the sense that they differ “only” accidentally in their respective languages. While it is thus clear that certain texts designed for “ready consumption”, ephemeral and transitory texts, such as e.g. instructions, commercial circulars, advertisements, and other “pragmatic texts” such as journalistic and scientific texts, are not culture-bound, it is the covert type of translation such texts (normally) require which presents much more subtle and intricate cultural translation problems than overt translation. (House, 2008, 161).

Une traduction masquée¹¹ est une traduction qui jouit du statut de texte original dans la culture destinataire de la traduction. Elle est masquée parce qu'elle ne s'annonce pas en tant que traduction, mais pourrait fort bien avoir une existence autonome. Une traduction masquée est donc une traduction dont l'original, en termes de statut, n'est pas véritablement lié à la culture cible. Un original et sa traduction masquée ont en quelque sorte une valeur universelle puisque c'est par accident qu'ils sont écrits dans des langues différentes. Il est parfaitement clair que certains textes destinés à une consommation immédiate, à durée de vie éphémère, comme des manuels, des brochures commerciales, des dépliants publicitaires et autres « textes pragmatiques » comme les textes journalistiques et scientifiques ne sont pas liés à une culture. La traduction masquée que ces textes demandent, normalement, pose des problèmes culturels bien plus complexes et plus délicats qu'une traduction qui s'affiche comme telle. [notre trad.]

La traduction pragmatique pour l'édition, non évoquée dans cette liste, y a sa place. Les collections pragmatiques ne différencient pas les livres rédigés en français et les traductions. Ce sont des originaux. Il n'y a pas mensonge. Les livres traduits sont présentés comme des traductions, mais lus comme des originaux. L'utilisateur d'un guide touristique s'intéresse au pays qu'il va visiter, pas au point de vue d'un auteur étranger, donc le traducteur neutralise ce point de vue. Les livres pragmatiques sont écrits comme des textes journalistiques. Ce sont souvent des livres dont l'objet même est la présentation d'une autre culture (livre de voyages ou de recettes d'ailleurs, catalogue d'exposition pour la monographie d'un artiste étranger...) mais il convient de présenter ces autres cultures dans le respect des normes de la culture réceptrice. Par conséquent, les informations qui n'apportent rien de précis au propos sont souvent éliminées. Ce sont en général des contenus visant à créer une connivence entre l'auteur et ses lecteurs, connivence qui ne peut être instaurée entre

¹¹ Larose (1989) traduit le concept dû à Julian House par « traduction déguisée » (213).

l’auteur et les lecteurs de la traduction puisqu’elle repose sur des culturèmes non partagés. L’effacement des informations parasites qui servent souvent la fonction phatique de la communication peut prendre plusieurs formes : adaptation, déplacement dans une rubrique secondaire, suppression ou remplacement par une information équivalente. Ces différents cas seront illustrés par des exemples dans les parties suivantes.

Pour l’instant, commençons par observer le traitement d’un passage obligé, présent dans tous les ouvrages pratiques. S’initier à une technique artisanale demande d’investir pour acheter les outils et matériaux nécessaires et peut revenir très cher. Au début, dans l’introduction ou les premiers chapitres, les auteurs affirment qu’il est possible de commencer sans engager de trop grosses dépenses (l’inverse, trop dissuasif, compromettrait les ventes).

Traduction étudiant	Texte livre	Texte livre traduit	Tapuscrit traducteur
Les gens qui vivent de leur art ne sont généralement pas riches, et les tourneurs ne font pas exception à cette règle. C’est peut-être la raison pour laquelle les tourneurs, amateurs ou professionnels, sont en général doués pour fabriquer avec presque rien des gabarits et des dispositifs peu coûteux. En effet, le tour, de même que les outils les plus rudimentaires impliquent de dépenser une somme d’argent non négligeable. (69 mots)	People who rely on their craft alone for their income are rarely wealthy, and woodturners are no exception. Perhaps this is why, traditionally, woodturners are good at making inexpensive jigs and devices and making do with what they have. <i>This applies not only to professionals but also to amateurs who pursue woodturning as a hobby.</i> Even the most unsophisticated lathe represents a considerable outlay of money, and tools are also expensive. (71 mots) p. 8	Comme beaucoup de travailleurs manuels, les tourneurs sont doués et inventifs pour fabriquer avec trois fois rien les outils et l’équipement dont ils ont besoin, et savent se débrouiller avec ce qu’ils ont. Et c’est vrai pour les professionnels comme pour les amateurs qui pratiquent le tournage pour leur plaisir. Même le tour le plus simple représente déjà un investissement financier, et les bons outils sont généralement assez chers. Il est donc sage de s’équiper progressivement et de tirer parti au mieux de l’équipement de base. (85 mots)	Ceux qui ont pour seul revenu le produit du travail de leurs mains sont rarement riches, et les tourneurs ne font pas exception. C’est certainement pour cette raison qu’ils sont si doués pour se fabriquer pour trois fois rien leurs outils et équipements et pour se débrouiller avec ce qu’ils ont. Et c’est vrai autant pour les professionnels que pour les amateurs qui pratiquent le tournage pour leur plaisir. Même le tour le plus simple coûte une somme coquette et les outils sont également assez onéreux. (86 mots)

7. Des traductions exprimant des fidélités diverses

La maquette n’impose pas de contrainte d’espace. L’éditeur en profite pour ajouter une dernière phrase rassurante après l’annonce que le matériel est coûteux. Il reformule le tapuscrit, minorant « somme coquette » et « onéreux » qu’il remplace par « assez chers », plus banal et moins effrayant pour le lecteur. Sensibilisé au problème par le travail préparatoire du cours, l’étudiant avait effectué cette démarche et proposé « non négligeable ». Pour respecter

la consigne générale de traduire en restant proche du nombre de signes en langue de départ, il avait supprimé la phrase en italiques qui n'apporte pas de véritable information mais désignait indirectement les lecteurs. Ces deux décisions témoignent d'une conception de la traduction en voie de professionnalisation. L'étudiant commence à arbitrer pour décider de ce qui va être traduit et comment, de sorte que, grâce au texte, le livre joue son double rôle de support d'informations et soit un objet vendeur. La fidélité au texte de départ se transforme en fidélité à la norme discursive exigée par les commanditaires de la traduction. Cet étudiant pourra bientôt rejoindre une équipe éditoriale qui attend des traducteurs capables d'assumer la réécriture d'un original devenu matière première dont il faut extraire les idées. Cette observation permet d'approfondir l'analyse des textes et de leur fonction lors de la correction. On remarque aussi la reformulation de la phrase de départ, « travailleurs manuels », plus concise, et l'élimination du segment à connotation négative, « rarement riches ».

La réflexion sur les procédés visant à expliciter des faits culturels présents dans tous types d'écrits, y compris dans les domaines spécialisés ou techniques, repose inévitablement sur la question de l'orientation de la traduction qui traverse toute la réflexion traductologique. Des plus humbles pratiquants de la traduction aux théoriciens les plus chevronnés, toute personne confrontée un jour à l'activité de traduction s'est demandé s'il vaut mieux que la traduction reste proche de la syntaxe du texte de départ ou s'en éloigne pour mieux en rendre le sens. Dans le premier cas, sourcière, la traduction risque de manquer de naturel dans la langue d'arrivée et de déplaire au lecteur. Dans le second, cibliste, le texte traduit suit les normes et conventions en vigueur dans la culture d'arrivée. Le traducteur assume les différences avec le texte de départ pour rendre le texte de la traduction plus accessible. Ce qui est vrai pour la traduction pragmatique ne l'est pas pour la traduction littéraire. Tous les lecteurs n'ont pas envie que des œuvres traduites aient l'air d'avoir été écrites dans leur langue. Le témoignage d'un auteur hispanophone est sans équivoque :

Un amigo trae un libro de David Foster Wallace. Mientras lo hojeo, él comenta: «Esta muy mal traducido». Le pregunto por qué. «Porque suena español», contesta en nombre de un continente entero. (Neuman, 2010, 170).

Un ami apporte un livre de David Foster Wallace. Pendant que je le feuillette, il remarque : « il est très mal traduit ». Je lui demande pourquoi. Parce qu'on dirait qu'il est écrit en espagnol, répond-il au nom d'un continent entier. [notre traduction]

L'opposition, dramatique selon Meschonnic, qui renvoie dos à dos « sourblistes et ciriciés » (2007), est à relativiser à l'aune du culturel. La représentation d'un lecteur paresseux est moins universelle qu'on le prétend :

En revanche, sur le compte d'une responsabilité fautive, nous pouvons certes, reprocher aux éditeurs d'avoir une idée quelque peu réductrice des capacités des

lecteurs, qu'ils imaginent probablement plus culturellement démunis qu'ils ne le sont (Quaquarelli, 2013, 377).

Les traducteurs d'édition spécialisés en traduction pragmatique souvent issus de formations à la traduction littéraire, conservent peut-être une tentation sourcière qui ressort dans leurs tapuscrits. Les éditeurs demandent des traductions ciblistes. Les relecteurs-correcteurs rectifient l'orientation des tapuscrits qui ne le sont pas assez pour que les textes publiés le deviennent. En début de formation, les étudiants issus des formations en langue utilisant des extraits littéraires sont donc plutôt sourciers. Le parcours de formation est le cheminement d'une position à l'autre. Ce lent travail est une métamorphose qui demande une maturation. Ces deux termes ne veulent d'ailleurs pas dire grand-chose si l'on en juge par la présence dans un même livre de passages très proches du texte de départ et d'autres très éloignés. Un bon traducteur sait être l'un et l'autre, l'un ou l'autre, selon les exigences fluctuantes du livre qui lui est confié. Curieusement assimilés à des méthodes de traduction, ces deux adjectifs indiquent tout au plus une orientation générale de la démarche traductive. Les étudiants ont besoin de directives plus précises pour aborder une traduction. Le parcours de formation comporte nécessairement des aspects prescriptifs puisque le formateur relaie la demande des futurs donneurs d'ordre qui attendent que les traducteurs soient capables de suivre des instructions. Les étudiants soulèvent des objections tout à fait recevables pour défendre des traductions qui ne correspondent pas aux attentes des professionnels. C'est le moment de rappeler les obligations découlant des politiques éditoriales et du cahier des charges d'une collection. La liberté d'un traducteur en désaccord avec la politique d'un éditeur est de ne pas signer de contrat. La signature oblige à traduire en suivant des instructions qui, il faut bien le reconnaître, réduisent parfois le rôle du traducteur à celui d'exécutant. Contextualiser les activités de traduction proposées et relier les consignes et critiques au projet de traduction d'une maison d'édition évite au formateur de se voir reprocher un dirigisme dont il n'est que le messenger. L'objectif de l'atelier est d'amener les futurs traducteurs au niveau de compétence minimum requis pour obtenir un premier contrat. Le saut qualitatif nécessaire ne peut s'accomplir qu'en parallèle à une maturation sociale.

1.3.3.3. Fidélité en traduction pragmatique

Le concept de fidélité tel qu'il est défini en traduction littéraire empêche de produire des traductions pragmatiques satisfaisantes car la qualité du texte traduit est liée à la transmission des éléments stylistiques qui expriment l'art de leur auteur. En traduction pragmatique, pour conserver la notion de fidélité, qui semble rassurer les apprenants, il

convient de remplacer le texte de départ par celui d'ouvrages comparables écrits dans la langue traduisante : les comparants. Leur analyse conduit à percevoir les normes rhétoriques présidant à l'écriture des différentes rubriques pour les utiliser lors de la rédaction de la traduction. La quête du mimétisme stylistique suggère d'introduire l'écriture de pastiches dans la gamme d'exercices d'écriture pour libérer les apprentis de la tyrannie du texte de départ. La traduction intralinguale présente l'avantage de faire travailler la rédaction en langue d'arrivée. Elle incite à rechercher un vocabulaire précis, des formules heureuses et suscite l'emploi d'expressions ou de tournures auxquelles un texte en langue étrangère ne fait pas spontanément penser. L'écriture d'imitation sert deux objectifs à la fois : familiariser avec les normes d'écriture et prévenir contre les défauts de cette même norme. La traduction intralinguale est un bon exercice d'introduction à la rédaction de traductions publiables. Tentant de trouver le registre soutenu qu'ils savent nécessaire, les étudiants proposent parfois des formules ampoulées ou désuètes. D'autres s'efforcent de conserver le ton amical, oral qui ne choque pas les éditeurs anglophones, plus souvent américains qu'anglais, mais gêne leurs homologues français. Ces deux approches inappropriées témoignent de la nécessité d'une réflexion conduisant à l'appropriation des normes culturelles professionnelles liées au secteur d'activité des donneurs d'ordre. Ensuite, il est temps d'inciter à retrouver aussi une créativité et un sens de la transgression bienvenue pour dynamiser les textes.

1.3.4. Critique et formation

Quand la traduction est utilisée dans les formations en langue, la critique prend surtout la forme de comparaison d'une traduction et de son original pour évaluer les compétences de son auteur. Dans les cours de traduction littéraire, la comparaison de plusieurs traductions publiées d'une même œuvre permet de sensibiliser les étudiants aux qualités et défauts d'une traduction, avec ou sans comparaison à l'original. Elle permet de faire le lien entre l'écriture des traducteurs et l'époque à laquelle ils traduisaient. L'appréciation qualitative comprend nécessairement une part de subjectivité. Les correcteurs tentent de se garder par soucis d'équité. Outre l'utilisation de grilles d'évaluation informatisées ou non, les logiciels de lexicométrie qui fouillent les textes apportent des éléments quantitatifs objectifs sur les traductions. Les comptages des formes utilisées peuvent confirmer ou infirmer le ressenti d'un lecteur (ou correcteur) concernant par exemple la richesse du vocabulaire employé par un étudiant dans sa traduction. L'alignement des textes facilite la lecture en parallèle quand texte de départ et traduction suivent la même organisation syntaxique. Ces possibilités nous ont incitée à tester les apports de la lexicométrie. Les

chiffres produits ne nous ont toutefois pas donné d'éléments pour décrire la langue de l'édition à nos étudiants afin de les aider à se l'approprier lorsqu'ils rédigent leur traduction. Les renseignements fournis par ces outils ne sont pas adaptés aux livres pratiques parce qu'ils traitent exclusivement l'aspect linguistique sans qu'il soit possible d'intégrer aux données l'entourage graphique des textes et leur découpage, éléments à prendre en compte pour comprendre les écarts de formulation, les ajouts, les suppressions ou les déplacements de passages constatés entre un livre et sa traduction. L'analyse sémiotique vient souvent compléter l'analyse linguistique, dès la phase de compréhension, puis dans la phase de rédaction. Une vision globale, humaine, du livre est nécessaire pour intégrer les multiples paramètres extérieurs au texte qui viennent le déterminer. Le formateur, grâce à son vécu professionnel, peut expliquer les décisions prises pour aboutir à une traduction publiée dont certaines phrases semblent ne pas être des traductions de l'original. La compréhension du processus de traduction demande d'apprécier (1) la place du traducteur dans la chaîne du livre, (2) la dimension communicative des livres et (3) le fonctionnement du dispositif graphique. Notre étude ne se situant pas dans le champ de la linguistique mais de la traductologie appliquée à l'enseignement, la comparaison « manuelle » de passages de textes présentés dans une double-page, unité de base des maquettes, nous semble une meilleure méthode pour faire découvrir aux apprenants la dimension multisémiotique de la traduction pour l'édition.

1.3.5. Connaissance du milieu professionnel

Les multiples consignes données aux traducteurs éveillent à la réalité de l'activité traduisante en milieu professionnel. Les directives données en amont s'apparentent parfois à une demande de travail éditorial complémentaire, à effectuer par le traducteur, en préalable ou simultanément, lors de la phase de rédaction. Elles expliquent les différences souvent constatées entre les textes d'un livre en version originale et en traduction. Ni la subjectivité, ni l'arbitraire du traducteur n'en sont responsables. Le travail des intervenants notamment du correcteur, du secrétaire d'édition voire du maquettiste, après la remise du tapuscrit, apporte des modifications à la traduction.

Le critique peut se prononcer sur la qualité intrinsèque du texte, mais pas sur sa qualité en tant que traduction. Observateur extérieur, son regard apporte un éclairage salutaire. Toutefois, son ignorance des contraintes matérielles ayant pesé sur la rédaction de la traduction relativise ses observations. Elle interdit de se prononcer sur la compétence d'un

traducteur à la seule vue du texte publié. Les aléas de la vie professionnelle obligent parfois l'auteur d'une traduction à accepter des modifications dont il se désolidarise. S'en souvenir permettrait d'éviter les tensions parfois observées entre praticiens et théoriciens. La critique gagnerait en puissance explicative si elle disposait d'étapes intermédiaires de la traduction, notamment du tapuscrit avant l'intervention des relecteurs. S'en priver interdit d'évaluer l'action du milieu professionnel sur l'établissement du texte définitif. Les critères de qualité d'une maison d'édition ne sont pas ceux de l'université. La connaissance du terrain et l'accès à cette documentation privée, rarement à la disposition des chercheurs, enrichissent la recherche des praticiens-théoriciens. Par documentation, il faut comprendre les brouillons et documents non publiés qui permettent de suivre l'évolution d'une traduction, depuis le premier jet, celui de la découverte du texte et des difficultés de traduction, au tapuscrit, dernier jet exclusivement imputable au traducteur. Cette littérature grise, absente des bibliothèques, est plus accessible aux praticiens. Les modifications apportées aux tapuscrits (des traducteurs comme des auteurs autochtones) avant publication peuvent être une simple correction ortho-typographique ou une réécriture. Les corrections « interventionnistes » proches du *rewriting* sont assez courantes dans le secteur pragmatique et concernent autant les auteurs que les traducteurs. Certains correcteurs d'édition peut-être trop zélés procèdent de même dans le domaine littéraire, au grand scandale des traducteurs. Il suffit de donner la parole aux professionnels pour s'en convaincre. Que ce soit lors de discussions privées, dans les revues spécialisées comme *Translittérature* ou sur les listes de diffusion des associations professionnelles, les témoignages semblables à celui-ci se multiplient :

Il me semble que le pauvre Evenwrite confond "punitive" avec "puny" et avec "pungent"... J'avais traduit par un jeu de mots (je le garde sous le coude pour n'influencer personne...), mais le correcteur me le remplace par un banal "il se rappela qu'il ne savait pas exactement ce que "punitif" voulait dire." Je suis donc preneur de tout jeu de mots qui pourrait faire mouche (du coche ! ce correcteur ne fait que normaliser, normaliser, raboter les angles et affadir...) (Antoine Cazé 19 juillet 2013 Liste ATLF Vol 104 parution 70)

Mécontent des changements introduits par le correcteur, qu'il découvre à la relecture des épreuves précédant la signature du Bon à Tirer, le traducteur renonce à une solution qu'il juge meilleure, pour satisfaire à l'exigence du donneur d'ordre. Il recherche un autre jeu de mots, acceptable pour le correcteur, afin de préserver la qualité du texte original banalisé par la correction proposée. Si une critique de la traduction publiée devait être faite, il serait injuste de blâmer le traducteur pour une faiblesse dans la traduction de ce jeu de mots puisqu'elle résulte d'une négociation postérieure à la remise du tapuscrit. Elle ne lui est pas imputable. Ainsi, les œuvres publiées dans le secteur littéraire de l'édition recèlent la présence

d'interventions éditoriales. On peut espérer que ces interventions restent rares et discrètes malgré l'abondance de témoignages du contraire.

En revanche, dans le secteur pragmatique où l'envoi des épreuves pour relecture avant signature du Bon à Tirer (B. A. T). est rare, ces interventions sont habituelles. Le traducteur redécouvre « sa » traduction en recevant ses exemplaires de courtoisie du livre (si encore l'éditeur consent à les lui envoyer). La traduction publiée est donc le fruit d'une collaboration dont une partie est asynchrone. L'éditeur, par l'intermédiaire des intervenants qui reprennent le tapuscrit, le modifie. Certaines corrections sont effectivement des corrections d'erreurs du traducteur tandis que d'autres apparaissent davantage comme des modifications du texte initial de l'auteur. Cette part de correction relève de l'énonciation éditoriale.

L'idée d'énonciation éditoriale a été initialement formulée dans le cadre d'un champ précis, celui de la génétique textuelle et de la critique littéraire dont elle s'est nourrie puis affranchie par nécessité sémiologique et communicationnelle (Souchier, 2007, 24).

On la voit à l'œuvre dans les passages commercialement sensibles que sont les quatrièmes de couverture ou les introductions :

The best substitute for an expert gardener is a really good book that describes what you are seeing, tells you what the possible causes are and offers advice on alternative treatments according to how you choose to garden.	À défaut d'avoir sous la main un expert en jardinage, votre meilleur ami sera un excellent livre, décrivant les dégâts que vous observez, vous expliquant leurs causes possibles et vous conseillant sur des traitements en accord avec votre philosophie du jardinage.	C'est pourquoi durant cet apprentissage, ce livre vous sera d'un précieux secours. En fonction des dégâts que vous constaterez, vous découvrirez les causes possibles et les traitements adaptés en fonction de votre philosophie du jardinage.
<i>Steven Bradley What's wrong with my plants? Hamlyn, 2003 (6)</i>	<i>Tapuscrit traducteur</i>	<i>Comment guérir ses plantes? Steven Bradley, Eyrolles, 2003</i>

8. Énonciation éditoriale

Le traducteur conserve la syntaxe de cette longue phrase et traduit les trois verbes au présent dont le sujet est « un livre » par trois participes présents. Le lecteur est le complément indirect des deux derniers. La phrase est grammaticalement correcte mais déplaît à l'éditeur. Il préfère deux phrases plus courtes. Il remplace l'article « un » par le démonstratif « ce » afin de désigner au lecteur le livre qu'il a entre les mains. Il modifie la syntaxe et le point de vue en s'adressant directement au lecteur qui devient le sujet des verbes. L'effet produit est sans doute plus « vendeur ». La comparaison de ces deux phrases signale l'orientation commerciale de l'écriture. Si l'objectif premier de l'auteur est la transmission d'informations, celui de l'éditeur est d'assurer un débouché commercial au produit qu'est le livre. La prise en

compte de cet objectif oriente sinon les décisions de traduction, du moins les décisions de rédaction.

C'est au moment de la correction du tapuscrit où l'éditeur prend une part active à la rédaction de la traduction, qu'il devient un co-énonciateur, de l'auteur ou du traducteur. Voir une traduction comme lieu d'une co-énonciation, au sens linguistique du terme, permet d'envisager le texte comme le lieu d'expression de plusieurs intentions. Les intervenants successifs abordent le texte en fonction d'objectifs définis par leurs métiers. Le regard du correcteur n'est pas tout à fait celui du maquettiste. L'instauration d'un dialogue avec le traducteur pour modifier la traduction après sa remise n'est pas systématique. Seule une critique génétique des traductions pragmatiques peut mettre au jour la part prise par les uns et les autres dans l'établissement du texte définitif. Basée sur la comparaison de brouillons successifs, la critique génétique peut difficilement être mise en place dans ce secteur parce que la modification des fichiers élimine les versions antérieures. Les chercheurs dans ce domaine disposent rarement de péri-textes (notes du traducteur), de brouillons ou d'états antérieurs dans des éditions plus anciennes. Pour envisager une critique génétique des traductions, la seule capable d'équité envers le traducteur, il faut avoir au minimum le tapuscrit, les épreuves et les consignes de traduction. Il est également souhaitable d'avoir accès aux différentes étapes ou jets de traduction ainsi qu'aux notes et échanges du traducteur avec son donneur d'ordre ou sur les listes de diffusions et forums de traduction. Faute de réunir cet ensemble de documents, le critique se condamne à n'avoir qu'une vision partielle, suffisante pour formuler un jugement sur la qualité du livre traduit, mais pas pour juger des compétences du traducteur. Ces documents nécessaires pour une critique éclairée font découvrir aux novices les coulisses de l'édition. Ils permettent de montrer le traducteur en collaborateur de l'éditeur au sein d'une équipe.

1.3.6. Critique génétique dans la pédagogie

La consultation des brouillons montre une certaine résistance des traducteurs professionnels à la position résolument cibliste censée être celle de tous les traducteurs pragmatiques. Les révisions effectuées sur les tapuscrits de *Chipcarving*¹² et *Fleurs* par les éditeurs, sont analysées chapitre trois. On constate que l'effacement des métaphores

¹² Titre abrégé. Voir références complètes « Ouvrages utilisés comme supports pédagogiques » p. 346

structurantes intervient après la remise des traductions. Les attentes prêtées au lectorat motivent des choix qui, au-delà de choix de traduction, sont des choix de rédaction. Les décisions prises reflètent des arbitrages entre les instructions de traduction internes et externes au texte. Même si d'un point de vue théorique, la réécriture-adaptation ne relève pas de la traduction, c'est exactement ce que la pratique professionnelle demande sous l'appellation de « traduction », et pas uniquement dans le domaine pragmatique. Il faut donc préparer les futurs traducteurs à assumer la plus ou moins grande part d'adaptation inhérente à toute traduction selon le projet éditorial.

Dans la perspective de la transmission d'un savoir-faire, nous mettons en œuvre une pédagogie basée sur une critique génétique des traductions. La présentation des ouvrages à traduire qui suit est illustrée d'exemples de traduction tirés de notre pratique de traductrice et que nous utilisons en formation. Selon les cas, les tableaux comparatifs montrent différentes étapes du texte de la traduction et le texte définitif publié ; ou des travaux d'étudiants. Les traductions proposées sont révélatrices de ce que l'apprenant pense être une bonne traduction. Elles constituent le point de départ d'une réflexion pédagogique fondée sur l'échange entre le formateur et ses étudiants. La formation peut être vue comme un parcours destiné à amener les étudiants à modifier une notion du « bien traduire » en décalage avec les attentes des professionnels. Des séances de critique de traductions permettent aux apprentis de comparer leurs propres textes à ceux de traductions publiées. L'analyse des différences qui les séparent montre comment rédiger. La critique génétique des traductions révèle l'activité invisible des traducteurs. En donnant à voir ce que les textes publiés cachent, elle permet aux étudiants de mieux appréhender la réalité du rôle du traducteur. Ils découvrent qu'il n'est pas isolé mais se situe dans une succession de collaborateurs. Actif dans les secteurs non littéraires de l'édition, où le livre est plus un objet de consommation qu'une œuvre participant à la formation d'un patrimoine culturel immatériel, le traducteur pragmatique fait œuvre d'adaptateur, voire comme on dit de plus en plus de localisateur. Chacun de ces rôles lui apporte une liberté plus grande par rapport au texte de départ, qu'il ne se contente pas de traduire, mais sur lequel il intervient.

1.3.7. Supports pédagogiques

Toute activité professionnelle donne une expérience immatérielle des relations de pouvoir dans le monde du travail et génère quantité de documents. Consignes, notes *ad hoc* rédigées en accompagnement d'une traduction et courriels forment une abondante littérature

grise qui est au didacticien de la traduction, ce que sont les documents authentiques au professeur de langue. Ces documents font pénétrer le milieu professionnel dans l'atelier de traduction au sein de l'université. Leur utilisation en atelier prolonge les interventions de professionnels invités à donner des conférences où l'étudiant reçoit des informations mais reste passif. Plusieurs activités complémentaires sont envisageables : analyse ou commentaire ; mise en pratique des consignes pour un exercice de traduction. Dans ce cas, la traduction produite permet de vérifier l'aptitude à suivre des consignes. Ce travail amorce la socialisation professionnelle du traducteur. À l'issue de la formation, le jeune diplômé travaille seul, chez lui. Il est par conséquent privé de la socialisation seconde qui se développe « naturellement » au contact de collègues sur le lieu de travail. La présentation des activités de traduction comme des bouts d'essai, plutôt que comme des exercices, par exemple, participe d'une mise en condition du futur traducteur en quête de contrat. Une évaluation faite selon les critères de qualité des maisons d'édition complète ce dispositif de simulation de la transaction nécessaire à l'obtention d'un contrat. À travers les activités proposées, la formation fait entrer les apprenants dans la culture de l'édition. La lecture de « Notes aux traducteurs », *brief* et courriels professionnels situe les traducteurs par rapport à leurs interlocuteurs dans l'édition. Les documents de travail manifestent un vouloir-dire éditorial que le traducteur puis les intervenants successifs expriment dans leur mise en forme du vouloir-dire auctorial dans la préparation du texte d'une traduction. Petit à petit, les rôles de chacun et les rapports de pouvoir se précisent pour les apprenants. Des documents juridiques, contrats et chartes professionnelles définissent les comportements éthiques et moraux des traducteurs dans leur vie professionnelle complètent les documents de travail.

Puisque nous ne travaillons pas avec des extraits, mais avec des livres, n'importe quel livre pragmatique peut devenir un outil de formation. Nous utilisons surtout ceux que nous avons traduits parce que nous disposons de tous les documents liés à leur production. Les traductions produites par les étudiants deviennent à leur tour des documents de travail dont l'analyse permet au pédagogue d'affiner son enseignement en général et de l'adapter au besoin de son public. La présentation du péri-texte constitué des échanges professionnels auxquels la traduction a donné lieu complète l'analyse critique des traductions, les exercices et/ou les textes publiés. Les étudiants découvrent ainsi la part prise par l'éditeur dans le processus traductif.

1.3.8. Corpus ou échantillonnage ?

L'essor de l'informatique a permis la constitution et l'exploitation lexicométrique de corpus qui réunissent un grand nombre de textes rigoureusement sélectionnés selon de stricts critères d'homogénéité intra-textuelle pour caractériser la langue de leur texte. Ils enrichissent la connaissance des domaines sous-langagiers en livrant des données numériques comme la longueur des phrases ou la fréquence d'occurrence de termes ou de tournures. Ce sont surtout des outils pour le linguiste mais la traductologie peut aussi les mettre à profit comme le démontrent des contributions réunies dans *Les corpus en linguistique et en traductologie*. À la question posée dans cet ouvrage (Mayaffre, 2007, 67) sur la fonction des corpus, nous suggérons qu'ils ont une utilité dérivée dans la formation des traducteurs. Les données résultant des études de corpus apportent des chiffres qui peuvent se transformer en instructions d'écriture. Les différences quantitatives constatées entre texte autochtones et traductions donnent lieu à une appréciation qualitative. Dans le cadre d'un atelier de traduction, savoir que les phrases des textes traduits sont plus longues que celles du texte source peut se transformer en consigne de rédaction. Suivant les cas, ce sera une qualité à imiter ou un défaut à éviter. Le plus faible pourcentage de mots lexicaux dans les traductions italiennes de textes sources en anglais permet de corroborer l'hypothèse d'une tendance à la simplification en traduction (Scarpa, 2006, 164). De notre point de vue de traducteur habitué à entendre les donneurs d'ordre demander d'aller vers une plus grande vulgarisation du texte de départ, ce résultat chiffré peut signifier que les traducteurs des textes de ce corpus simplifient volontairement le lexique pour respecter les consignes de simplicité et de clarté. Tous les éditeurs demandent simplicité et clarté. Ils fournissent ainsi le thème d'un atelier de traduction. Simplicité n'est pas simplification. Proposer la lecture d'une traduction coupable de simplification et inviter à une discussion critique pour préparer une réécriture peut être un bon exercice préparatoire à une traduction. S'il en ressort des textes appauvris et truffés de répétitions, la correction-révision engage les étudiants à trouver des stratégies de relecture pour apprendre à les repérer, puis des stratégies de correction pour améliorer leur prose. En ce qui concerne nos supports pédagogiques et les livres sur lesquelles nous nous appuyons, nous nous préférons le terme échantillonnage. Il convient mieux à notre travail en ce qu'il permet d'inclure une plus grande diversité d'ouvrages, voire des traductions audiovisuelles dans la réflexion. L'échantillonnage reflète mieux la diversité du travail éditorial qu'un corpus qui serait constitué uniquement de guides pratiques. Ils forment l'essentiel de notre échantillonnage mais nous n'avons pas réduit notre étude à ces collections parce que les

qualités d'écriture qui assurent la recevabilité d'une traduction se retrouvent dans les sous-catégories du secteur pragmatique.

De plus, les traducteurs d'édition travaillent dans plusieurs domaines. La spécialisation « pragmatique » ne se confond pas avec une spécialisation technique comme ce peut être le cas des traducteurs pragmatiques en dehors de l'édition qui bâtissent des carrières liées à dans un secteur économique et à la terminologie afférente. Pour les traducteurs d'édition, la spécialisation est l'écriture. Il est plus facile de pallier à son ignorance de la langue de départ que d'apprendre à rédiger dans la langue d'arrivée. Leur principale compétence est la compétence rédactionnelle qui permet d'adapter une traduction (style et registre de langue) au discours du milieu d'exercice de la profession (l'édition), au support (le livre) et à ses destinataires (relecteurs professionnels et lecteurs, consommateurs de biens culturels). L'ingénieur bilingue rédigeant une traduction pour des collègues n'est pas tenu aux mêmes exigences. Les traducteurs dépendent des éditeurs qui leur proposent des ouvrages abordant toutes les thématiques possibles et imaginables. Le traducteur d'édition commence par se forger une écriture « publiable ». Quand il a développé cette compétence, il peut la transférer de livre en livre. Il ne lui reste plus qu'à mobiliser sa compétence à l'auto-formation pour se familiariser avec le lexique spécialisé et acquérir un bagage minimum de connaissances sur le domaine traité par le livre. Il ne sait pas tout, mais en sait assez pour comprendre et commencer à traduire. Il fait son apprentissage en traduisant. Pour préparer à la polyvalence exigée, il est souhaitable d'exposer les étudiants à autant de domaines et de langages spécialisés que possible. Les sous-domaines langagiers utiles pour traduire des livres pour les collections de loisirs créatifs sont au langage spécialisé ce que sont les langues modèmes aux autres langues naturelles. Ils sont peu étudiés pour des raisons d'ordre économique. Le faible nombre de leurs locuteurs explique l'absence de formation dans ces langues. Il en va de même pour la langue de la sculpture sur bois, de la couture ou du jardinage. Aucune n'offrira de débouchés suffisants pour assurer une carrière à un traducteur. L'aptitude à passer d'un sujet à l'autre au fil des contrats, c'est-à-dire savoir apprendre, est sous-tend l'exercice du métier.

Par ailleurs, les langages spécialisés, même modèmes, obéissent à deux déterminations. Il existe d'une part le discours interne de la spécialisation, employé par les spécialistes pour les spécialistes, et le discours externe qui émane d'un scripteur – spécialiste ou non – qui prend le relais pour s'adresser à des non-spécialistes. Dans le cadre de l'édition, auteurs ou rédacteurs sont souvent chargés d'écrire à l'intention de lecteurs désireux d'une

initiation. Le discours de vulgarisation, avec ses explications superflues pour les spécialistes, simplifie le discours d'un auteur nécessairement plus spécialisé que ses lecteurs. Dans notre perspective, tout échantillonnage construit en quelques années de pratique suffit à donner une image représentative du métier. Le nôtre réunit le fruit d'une vingtaine d'années de pratique et a posteriori, malgré sa diversité s'avère moins aléatoire qu'il n'y paraît au premier abord. La récurrence de problèmes de traduction souvent semblables face à des textes dans des livres issus de genres éditoriaux aussi différents que les beaux arts, les encyclopédies, les guides pratiques ou le tourisme montre que la vraie difficulté tient plus à l'écriture éditoriale qu'à la diversité ou la technicité des contenus.

Par souci de rigueur et pour réduire le « dogmatisme autobiographique » (Froeliger, 2009, 385) que nous n'éliminerons sans doute pas totalement, nous citons également des ouvrages ou chapitres d'ouvrage traduits par d'autres traducteurs. Nous ouvrons ainsi notre exemplier aux contributions de nos co-traducteurs pour un même ouvrage et de collègues, relus par nos soins – à titre professionnel ou amical. Ces traductions ne sont pas présentées comme des modèles mais font découvrir le processus traductif collectif qui aboutit à la publication de la traduction d'un livre dans les secteurs non littéraires de l'édition. La critique génétique possible sur cet échantillonnage montre les étapes successives du travail rédactionnel effectué sur un texte. Elle révèle la grande littéralité des premiers jets, parfois lacunaires, qui signalent souvent les recherches lexicales restant à accomplir. Passé cette première étape qui est plus un déchiffrement écrit du texte de départ qu'une traduction, les professionnels s'accordent à dire que l'essentiel du travail s'accomplit lors de la rédaction du deuxième jet. C'est à ce moment qu'à partir du matériau brut, les professionnels font travailler le texte. Ils l'enrichissent en sollicitant les ressources de la langue traduisante. Ils réécrivent en incorporant des éléments lexicaux, stylistiques et rhétoriques pour masquer l'influence de la langue de départ. Pour jouer pleinement son rôle dans la communication, la traduction doit se lire comme un original.

C'est ainsi que l'on passe d'une phrase marquée par une familiarité bonhomme à une phrase impersonnelle factuelle :

<p>While I am not convinced that this little object will rid us of the problem, it sure will help to keep a few things in order (Moor, 90)</p>	<p>Si je ne suis pas sûr que ce petit objet va nous débarrasser du problème, pour sûr, il nous aidera à mettre un peu d'ordre</p>	<p>Sans avoir la prétention de régler définitivement le problème, ce range-lettres apportera sa contribution à la lutte contre le chaos. (Moor, 122).</p>
--	---	---

9. S'adresser au lecteur, en anglais et en français

Savoir réexprimer le message indépendamment du style distingue les traducteurs pragmatiques des traducteurs littéraires chargés de transmettre un message indissociable du style. Dans un roman, la phrase participe de la caractérisation du personnage. La traduction de la deuxième colonne serait donc meilleure puisqu'elle serait conforme à l'idiolecte du personnage. Le modèle d'un traducteur littéraire est l'original. Dans un ouvrage pragmatique, une traduction du type de celle de la troisième colonne est meilleure. Le modèle d'un traducteur pragmatique est un ouvrage comparable écrit en français. Leur lecture fournit tout le vocabulaire et le lexique en contexte. Elle aide à rédiger un texte conforme au style, au registre et à la rhétorique attendus. L'exemple précédent montre comment le traducteur recentre le message sur l'objet. Il le désigne avec précision : « range-lettres » remplace « ce petit objet ». Il reprend le titre du chapitre et renvoie à l'illustration voisine. Ce choix renforce la cohésion du dispositif graphique. Suivre l'évolution d'une traduction révèle le travail invisible pour le lecteur dont le texte final est la partie émergée de l'iceberg. Le travail accompli est par contre bien visible pour le donneur d'ordre. Il apprécie les initiatives des traducteurs capables de s'émanciper de la chaîne syntagmatique, en ajoutant si nécessaire des compléments d'information ou en modifiant en fonction de la disponibilité des ingrédients ou matériaux, des ustensiles ou outils dans le pays de diffusion de la traduction. Les traducteurs ont une force de proposition qui s'exprime dans la rédaction du texte avant la fabrication d'un livre. Il est difficile de rendre compte de ce processus sans disposer des étapes intermédiaires ou de messages écrits au sujet des modifications apportées par l'éditeur sur le livre à l'instigation du traducteur, puis sur le tapuscrit. La nature multisémiotique des messages est un élément supplémentaire commun à tous les ouvrages de notre échantillonnage.

En se familiarisant avec les ouvrages qui le composent, les apprentis traducteurs construisent un profil de poste nécessitant des compétences plus diversifiées qu'ils ne se l'étaient imaginés. La part des recherches lexicologiques et documentaires ne les surprend pas. En revanche, les aspects liés à l'exercice du métier, et non à la seule pratique traduisante, ouvrent quelques perspectives. Il ne suffit pas d'apprendre à traduire pour devenir traducteur, il faut aussi adopter les comportements sociaux attendus dans le cadre d'une relation professionnelle.

I.4. Conclusion partielle : Unité dans la diversité

Au-delà d'une apparente diversité irréductible qui tient à la variété thématique des sujets abordés, et des différents genres éditoriaux qui ensemble forment le secteur

pragmatique, l'unité des ouvrages procède de leurs caractéristiques matérielles et de leur écriture. Le travail éditorial opère une mise en valeur du texte pour le donner à lire dans l'environnement visuel créé par la maquette avec lequel il entre en interaction. La compréhension des relations entre les parties textuelles et les éléments visuels sont nécessaires pour bien traduire un ouvrage pragmatique. En ce sens, la maquette constitue le noyau de la spécialisation en traduction pragmatique pour l'édition. Il faut donc l'intégrer à la « carte mentale » ou représentation que le traducteur se fait à la fois du livre original, existant ou en cours de fabrication, et du livre dans lequel paraîtra la traduction en devenir. Cette représentation donne un cadre de référence qui permet d'imaginer le produit fini et donc de guider sa réalisation (Holmes, 1988). Or le public des formations en traduction pour l'édition, majoritairement issu, des formations en langues à dominante littéraire, manque de familiarité avec les livres pragmatiques. Ce sont des objets semble-t-il peu utilisés par les plus jeunes. Et ceux qui s'en servent le font en lecteurs, sans réfléchir à leur fonctionnement. Ce travail autour du livre est transposable à d'autres écrits associant texte et image. Les plaquettes publicitaires sur papier glacé dont le texte est aussi lisse – entendre : facile à comprendre – que le support présentent des problématiques communes. Des traducteurs pragmatiques en dehors de l'édition retrouveront sans doute quelques-uns de leurs problèmes.

II. L'édition – le livre

Le propos de l'écrivain ne s'éteint pas dans l'abstraction, il s'imprime dans les cœurs et les têtes par le biais d'un objet concret. (Riffaud, 2010, 19).

Le livre papier reste l'objet emblématique de l'édition même s'il co-existe aujourd'hui avec le livre numérique. La nécessité d'adjoindre au mot livre un complément du nom entérine une évolution et fait craindre qu'il ne subisse à plus ou moins long terme le même sort que la photo, qui du jour où elle est devenue « argentique » s'est mise à régresser au profit de la photo numérique. L'évolution de l'offre technologique, des appareils numériques toujours plus performants, a favorisé l'essor de ce marché. Le livre numérique entre dans les mœurs avec les liseuses. Un des arguments pour leur développement est leur format comparable à celui d'un livre de poche et leur capacité de stockage comparable à celle d'une bibliothèque. On peut dans ce contexte se demander si placer le livre au centre de l'organisation d'une formation de traducteurs n'est pas une entreprise un peu passéiste.

Cette interrogation laisse présager l'objection des plus technophiles qui pourraient évoquer la nécessité dans un avenir proche d'organiser la formation des traducteurs en fonction des contraintes ergonomiques de la lecture à l'écran. Nous leur répondons que notre proposition concerne des ouvrages, richement illustrés, dont l'unité visuelle est la double-page. Les dimensions volontairement réduites des écrans des liseuses, téléphones et tablettes limitent leur utilisation pour ce type de livres. Ces supports conviennent mieux à un message exclusivement textuel. De plus, le travail de réflexion sur la double-page illustrée forme un solide substrat à la réflexion sur la traduction de sites web. Il prépare à une évolution vers les métiers de la traduction/localisation puisqu'il s'intéresse au processus de construction du sens par le lecteur à partir d'un message relevant de plusieurs systèmes de signification.

Une seconde objection pourrait émaner des traductologues qui situent le texte au centre de la réflexion traductive. Nous leur répondons que notre démarche pédagogique reste dans le prolongement de l'analyse textuelle et de l'analyse du discours. Il ne s'agit ni de décentrer le texte ni de remettre le bien fondé de ces méthodes en cause. Il s'agit plutôt de le penser dans, avec et sur, son support matériel, le livre qui reste l'objet emblématique de la production éditoriale. Sa matérialité devenant un paramètre central de la réflexion traductive, une formation ciblant les métiers de l'édition doit s'en saisir. La place qui lui est faite ici souligne l'aspect professionnalisant de la formation. Notre réflexion pédagogique porte sur un aspect particulier d'une formation globale plus longue. Elle se situe en bout de chaîne et s'intéresse à la transition qui intervient à la fin de cette étape. Elle vient clore la formation universitaire pour ouvrir sur le monde du travail. Placer le livre au centre de la réflexion donne un champ d'application concret aux méthodes d'analyse linguistique et textuelle enseignées en cours de traduction quand l'activité est encore un exercice de formation en

langue étrangère. L'avantage de cette démarche est d'intégrer l'ensemble du dispositif de lecture – texte et iconographie – à la réflexion traductive. Novatrice pour la traduction éditoriale, la démarche consistant à prendre comme paramètre dans la réflexion traductive les interactions entre messages textuels et visuels s'inspire de la réflexion sur la traduction publicitaire qui postule une unité de traduction multisémiotique.

II.1. Paratexte et énonciation éditoriale

Mais il faut au moins garder à l'esprit la valeur paratextuelle qui peut investir d'autres types de manifestations : iconiques (les illustrations) matérielles (tout ce qui procède, par exemple des choix typographiques, parfois très significatifs, dans la composition d'un livre), ou purement factuelles. (Genette, 1987)

II.1.1. Paratexte

Dans *Seuils*, Gérard Genette (1987) présentait la notion de paratexte, « ce par quoi un texte se fait livre ». Il le définissait comme tout ce qui entoure le texte, dans le livre, le péritexte, et en dehors du livre, l'épitéxte. La distinction entre les deux fait intervenir la notion d'intention auctoriale. Celle-ci est présente dans le péritexte, puisqu'en dehors d'éléments paratextuels explicitement attribués à un autre auteur que celui du livre, comme c'est souvent le cas des préfaces, tout ce qui se trouve dans le livre est réputé être de l'auteur. En revanche, le discours sur le livre, critique ou argumentaire de vente, n'est pas imputable à l'auteur. Il ne saurait traduire une quelconque intentionnalité de sa part.

Genette terminait cet essai consacré à l'œuvre littéraire en faisant remarquer avoir laissé de côté trois pratiques dont la pertinence paratextuelle lui paraissait indéniable. « La première est la traduction, en particulier lorsqu'elle est plus ou moins revue ou contrôlée par l'auteur.../... 2 publication en feuilleton et 3 l'illustration.../... » (409). Et il précisait plus loin que la fonction de l'illustration n'était pas esthétique. Il ne s'agissait pas de faire joli, mais d'assurer au texte un sort conforme au dessein de l'auteur (ou de l'éditeur) (211). La traduction et l'illustration sont deux pratiques à l'œuvre dans l'édition. Les traducteurs littéraires font œuvre paratextuelle quand ils écrivent des préfaces ou assortissent leur traduction de notes. Les traducteurs pragmatiques inscrivent le paratexte dans le texte de la traduction. La pratique paratextuelle pourra se mesurer à l'écart entre texte de départ et texte d'arrivée. C'est cet écart qui donne une mesure du travail d'adaptation culturel et de la créativité du traducteur.

La notion d'énonciation éditoriale offre un outil pertinent pour comprendre l'activité professionnelle des traducteurs au-delà de sa dimension strictement traductologique, dans sa dimension sociale qui comprend leur relation avec les autres intervenants participant à la fabrication d'un livre. Les traducteurs occupent une position charnière entre l'auteur et l'éditeur. Juridiquement auteurs des livres traduits, les traducteurs d'édition ne se placent pas exactement au même niveau de la chaîne éditoriale selon les secteurs de l'édition pour lesquels ils travaillent, ni même selon les éditeurs. Certains délèguent la correction d'éventuelles inexactitudes de l'auteur au traducteur tandis que d'autres se réservent cette mission, attendant du traducteur qu'il les signale. Traducteurs et éditeurs entretiennent un rapport différent avec les textes des livres en fabrication. Les traducteurs littéraires assument et revendiquent l'obligation de fidélité stylistique à leurs auteurs. Ils défendent donc leur traduction contre toute révision semblant porter atteinte à l'intégrité esthétique du texte source. Les traducteurs pragmatiques produisent des textes stylistiquement assimilables à ceux écrits directement en français. Il s'ensuit que le concept de fidélité ne conserve de sens qu'en évoquant la fidélité à la norme d'un genre éditorial et non au style d'un auteur. Il s'agit donc d'apprendre à rédiger comme d'autres livres écrits en français, ou n'importe quelle langue cible d'une traduction pragmatique, par des auteurs dont les textes publiés auront été remaniés s'ils s'écartaient des normes attendues pour le genre auxquels ils appartiennent.

Les traducteurs du secteur pragmatique sont chargés d'assurer le transfert des contenus informationnels. Leur responsabilité est engagée au niveau pragmatique, cette fois-ci dans l'acception linguistique du terme. Quand ils traduisent des manuels de loisirs créatifs, toutes les instructions nécessaires à la réalisation des objets donnés à titre d'application d'une technique sont à traduire. La transmission des instructions données dans la langue traduisante peut exiger de donner des compléments d'information pour pallier les différences entre les cultures dans lesquelles circulent les ouvrages. Les modifications préviennent une éventuelle incompréhension du lecteur. Le ton des ouvrages de loisirs créatifs diffère de celui des manuels de formation professionnelle. Les uns et les autres ont pour objectif commun la transmission d'un savoir-faire à leurs lecteurs, mais pour les premiers dans un cadre récréatif, sans contraintes. Cette liberté de choix intervient au moment de la décision d'achat, puis par la suite dans la sélection entre les réalisations proposées. Personne n'achète un livre de cuisine avec l'intention d'en tester toutes les recettes. Il en va de même dans un livre pratique où les réalisations proposées dans le cadre de l'apprentissage d'une activité de loisirs sont facultatives. Un lecteur captif, personne en formation ou employé, n'entretient pas le même

rapport au livre qu'un lecteur libre. La différence de contexte social dans lequel le livre est utilisé se manifeste dans l'écriture qui montre que, consciemment ou pas, les auteurs établissent des rapports différents avec leurs lecteurs. Le ton d'un ouvrage pragmatique n'est pas tout à fait celui d'un ouvrage technique, même si les contenus se ressemblent. Dans les premiers, les auteurs utilisent davantage la fonction phatique du langage que dans les seconds où la fonction référentielle prime. Les ouvrages d'auto-construction¹³ à l'usage du grand public, qu'ils traitent de plomberie ou d'électricité permettent de s'en rendre compte. Or le relationnel, plus ou moins formel, établi via l'écriture entre auteurs et lecteurs, reflète des pratiques culturelles distinctes. Les ouvrages rédigés en anglais sont souvent perçus comme plus familiers que des ouvrages similaires en français. Les éditeurs demandent donc aux traducteurs d'effacer une familiarité déplacée dans la culture française. La traduction passe par une réécriture pour adapter, sinon les contenus, du moins la manière de les transmettre. Les livres pragmatiques ont vocation à être reçus comme des ouvrages écrits en français, sans que leur nature de traduction ne soit cachée. La provenance étrangère n'apporte aucune valeur ajoutée au livre. Les lecteurs de guides Lonely Planet savent qu'ils lisent des traductions, sans pour autant souhaiter le point de vue des auteurs anglophones. Ils lisent un guide Lonely Planet comme ils liraient un guide publié par Le Routard. Il en va de même des livres de cuisine. Même s'ils sont consacrés à une cuisine étrangère, les traducteurs s'assurent que le matériel et les ingrédients nécessaires sont accessibles aux lecteurs. Dans le cas contraire, ils intègrent dans les explications le moyen de se servir d'ustensiles un peu différents et proposent des ingrédients de substitution pour parvenir au même résultat ou presque. Traduire des recettes sans donner à son lecteur le moyen de les réaliser est un non-sens professionnel. Si la formulation du message, de par son registre – trop soutenu ou trop familier – comparé au registre usuel dans les livres écrits en français, l'adaptation s'impose. S'en dispenser conduirait à produire une traduction dont le texte serait en décalage avec les attentes des lecteurs. Le regard de l'auteur des originaux à traduire, quand ils parlent de cultures qui ne sont pas les leurs, constitue une information parasite pour les lecteurs de la traduction. Les traducteurs veillent donc à éliminer les commentaires intempestifs de l'auteur qui apparaissent parfois sous forme de stéréotypes propres à cette culture tierce. Pour prendre un exemple précis, lors de la traduction d'un guide sur le Portugal de la plume d'auteurs

¹³ Terme en usage dans l'édition pour désigner les collections expliquant comment construire soi-même sa maison. Ces collections ont connu un grand essor dans l'après-guerre où il fallait faire face à une grave crise du logement.

anglophones, gênée par un paragraphe désobligeant envers les Portugais, nous en avons proposé une traduction très édulcorée tout en signalant le problème à la secrétaire d'édition. Elle a finalement éliminé le paragraphe en question. Cet exemple de suppression illustre la notion d'« énonciation éditoriale », utile pour réévaluer la notion d'auteur pour les traductions pragmatiques.

II.1.2. Énonciation éditoriale

Tout livre résulte d'un travail éditorial dont la mise en page du texte est l'aspect le plus visible. Grammage du papier, format des pages, largeur des marges de droite, de gauche, supérieure et inférieure ainsi que la taille des lettres ou corps de caractère, en langage typographique ont un impact visuel pour le lecteur du texte. Le format de numérotation des chapitres, en chiffres romains ou arabes ou encore en toutes lettres, modifie l'aspect de la page. De nos jours, le choix de chiffres romains, que beaucoup de lecteurs ne savent plus lire, signale une volonté élitiste qui se retrouvera dans les choix de rédaction. Le texte d'un livre fait ainsi l'objet d'une double prise en charge énonciative, celle de l'auteur qui est ensuite relayée par celle de l'éditeur. Celui d'une traduction fait peut-être l'objet d'une triple prise en charge énonciative, celle de l'auteur, de l'éditeur puis du traducteur. Chacun aborde le texte avec un projet qui lui est propre. L'auteur d'ouvrages pratiques veut communiquer son savoir-faire et sa passion. L'éditeur veut accroître son capital économique et social en mettant sur le marché un livre qui se vende et contribue à la création d'une image de qualité dans son domaine. Satisfaisant à ces deux conditions, le livre permet la constitution d'un fond exploitable plusieurs années. Le traducteur veut prouver sa compétence en rendant une bonne traduction, qui lui vaudra d'autres contrats et assurera la pérennité de son activité.

La définition d'une bonne traduction varie d'un secteur à l'autre de l'édition. Un conflit peut survenir en cas de mélange des genres, quand le relecteur d'une œuvre littéraire applique à sa relecture les critères de qualités valables pour une collection pragmatique. Les raisons invoquées pour vouloir « lisser » un texte jugé trop « rugueux » renvoient en général à une construction du lecteur. Les directeurs de collection pragmatiques refusent une langue argotique ou vulgaire, ou simplement familière, même si pour des raisons qu'il ne nous appartient pas d'examiner, ces caractéristiques étaient passées dans la langue de départ. Pour éviter de s'aliéner un lectorat supposé vite effarouché, l'édition demande une langue soutenue, mais pas ampoulée. Nous ne tenterons pas ici de vérifier si cette image du lecteur correspond à autre chose qu'un fantasme. Nous remarquons simplement que par

l'intermédiaire des correcteurs et préparateurs de copie, l'éditeur intervient sur les tapuscrits et tend à normaliser les textes et à aller vers l'hypercorrection grammaticale. Contrairement à ce que leur titre suggère, les correcteurs ne se limitent pas à éliminer fautes d'orthographe et coquilles. Ils révisent les tapuscrits et parfois à travers le tapuscrit, la réécriture porte sur le texte de départ. Les traducteurs littéraires reprochent aux plus interventionnistes de normaliser et donc de dénaturer le style de l'auteur. Ce comportement à combattre en traduction littéraire est plutôt celui que le traducteur pragmatique doit apprendre à adopter de lui-même en sachant que par la suite, les tapuscrits sont relus, corrigés et révisés comme s'ils avaient été écrits directement en français par des rédacteurs, et non par des écrivains.

L'exemple de la série noire des années cinquante sous la direction de Georges Duhamel est bien connu. Il encourageait les traducteurs sous ses ordres à forger une langue argotique absente des originaux. Les traducteurs auteurs de ces « noires infidèles » suivaient les instructions du patron et mobilisaient les ressources de la langue verte pour connoter, dans et par le discours, la violence inhérente au genre qu'est le roman policier. Et tant pis si l'auteur n'avait pas eu recours à ce moyen. Il était incontournable en français à l'époque des films noirs aux dialogues savoureux de Michel Audiard. Cette trahison, à la demande du directeur de collection, a participé au triomphe du genre. C'est finalement grâce à elle si ces auteurs, aujourd'hui reconnus, sont retraduits selon les critères de qualité qui sont ceux de l'édition littéraire. Cette différence de traitement à une cinquantaine d'années d'écart suggère que la notoriété des auteurs influence la façon dont ils sont traduits, indépendamment du genre de leurs écrits. L'idée sous-jacente de l'adéquation d'un registre de langue – littéraire, soutenue, argotique – à un genre dépasse le domaine de la fiction. Elle conduit pour les autres collections à la recherche d'une langue bien écrite mais anonyme. La neutralisation du style auctorial s'avère parfois nécessaire pour que les livres traduits ne se distinguent pas des ouvrages autochtones dans une collection. D'ailleurs les auteurs, rédacteurs et traducteurs publiant dans des collections sont priés de suivre des consignes (voir chapitre 3) qui restreignent leur liberté d'écriture. La recherche d'une langue consensuelle privilégie les contenus informationnels. Ses détracteurs lui reprochent son côté aseptisé. C'est que dans le discours pragmatique, la langue disparaît sous le message. L'art du traducteur pragmatique est de rendre son travail d'adaptation et la langue de la traduction invisibles aux lecteurs du livre. En revanche, les différents intervenants de la chaîne du livre savent voir et apprécier le travail accompli.

Les traducteurs pragmatiques traduisent un texte dans une forme graphique qui lui donne une présence physique. Le texte existe donc dans un système de signes complémentaire de l'écrit destiné à faciliter la compréhension du message. Son décryptage donne aussi des informations sociologiques sur le lecteur visé. Le traducteur apprend à décoder ces signes qui deviennent pour lui autant d'instructions de traduction externes au texte et internes au livre. Elles lui indiquent comment calibrer son écriture. Produit d'une réflexion esthétique et commerciale, le livre est porteur de surcroît de sens. Il semble d'autant plus agréable qu'il est plus aéré et que son papier est de meilleure qualité. Les éditions reliées sont plus volumineuses que les éditions de poche brochées. Le corps de caractère plus gros facilite la lecture pour des yeux fatigués. Certains éditeurs fournissent un livre, traduction ou rédigé en français, en guise de modèle sans s'apercevoir qu'un interlocuteur inexpérimenté ne sait pas les lire. Le décodage des informations implicites contenues dans les livres s'apprend. La conception d'une maquette pour une collection participe d'une offre de communication fondée sur des messages mixtes. Avant toute lecture, la mise en page constitue un univers sémiotique dont le déchiffrement renseigne sur le devenir du livre et le lectorat visé. Rédacteurs et traducteurs ne vont peut-être pas rédiger tout à fait le même texte s'il est destiné à être imprimé avec tous les attributs du luxe ou sur les pages d'un produit de consommation courante. Les ouvrages bon marché économisent l'espace. Le corps de caractère se réduit, les chapitres commencent dans le haut des pages. Une traduction trop longue est raccourcie. Au contraire, les éditions brochées affichent leur prodigalité. Les lettres sont bien visibles et les pages aérées laissent davantage d'espace au rédacteur. Les choix des éditeurs investissent le texte d'une matérialité qui lui est consubstantielle. L'expérience enseigne au traducteur-rédacteur à intégrer l'environnement du texte à sa réflexion traductive. Tout ce qui apparaît autour, sur l'espace des pages, signale la prise en charge énonciative de l'éditeur. Titraill¹⁴, rubricage¹⁵ ainsi que découpage et positionnement des pavés de texte participent au dispositif iconographique en codifiant l'espace de la page. Ces marques de la réflexion sur la conception du livre relèvent du péri-texte. Mais à la différence des péri-textes décrits par Genette dans *Seuils*, ils peuvent être antérieurs à l'écriture. Il ne s'agit pas ici d'annonces mais du formatage qui accueille les futurs textes. Produit de l'activité des maquettistes, la double-page est un espace géographique signifiant avant même l'inscription de tout texte dans les zones

¹⁴ Liste des titres des rubriques pour les ouvrages d'une collection.

¹⁵ Liste des rubriques utilisées dans une maquette.

matérialisées par le *dummy text*¹⁶. Le concept du livre en devenir guide le traducteur en lui fournissant une macro-structure physique dans laquelle son travail va littéralement s'inscrire. Cette représentation mentale accompagne le traducteur soucieux d'éviter redites et répétitions dans des passages voisins sur les pages du livre mais distants de plusieurs écrans quand on tape au kilomètre.

Habitué à travailler à partir de photocopies en noir et blanc de textes littéraires sans illustration, les étudiants ignorent tout de cette carte. Comment pourraient-ils l'exploiter sans mode d'emploi pour la déchiffrer ? L'éditeur qui, sans autres explications, se contente de confier un livre comme modèle n'a pas conscience de ce besoin. Il fournit un corpus parallèle, indiquant par là que la qualité du texte de la traduction se juge par rapport à celui du texte de livres similaires, originaux dans la langue traduisante. L'élément de référence, le comparant, cesse d'être le texte du livre de départ. L'éditeur présuppose une compétence négligée par la plupart des formations professionnalisantes. Un atelier conduit par un professionnel dont la réflexion s'ancre dans le vécu du métier peut apporter le complément de connaissance nécessaire en organisant une partie des enseignements autour du livre et non du seul texte.

Posant comme prémices que bien traduire dans les domaines pragmatiques exige une réflexion sur la matérialité du livre, ce chapitre explore plusieurs manuels de loisirs créatifs. Au sein de la production éditoriale, ces manuels forment un genre exemplaire parce qu'ils ont les maquettes les plus complexes. Ils réunissent une multiplicité de rubriques aux fonctions communicatives spécifiques dont certaines se retrouvent, en moins grand nombre, dans d'autres ouvrages. Les enseignements que l'on en tire sont transposables à toutes les publications non littéraires, voire à certaines situées dans un entre-deux sur ce continuum non borné de l'écriture éditoriale. L'examen du texte et du co-texte, conjointement à l'analyse de la production de traductions en devenir, permet de mieux saisir ce qui est considéré comme souhaitable pour l'écriture éditoriale. Le texte linéaire fait place à un découpage en rubriques qui oblige à penser la traduction de fragments autonomes et en interaction les uns avec les autres. Sans renier les approches plus traditionnelles de la linguistique, centrée sur la langue, et de la linguistique textuelle, centrée sur le texte, notre démarche, axée sur le livre, rapproche la formation de la réalité du métier. Elle considère les pages comme des espaces empreints de marques culturelles dont la présence est une variable agissant sur la fabrique du texte. Autant

¹⁶ Le terme technique en français « Maquette en blanc » est moins utilisé que l'anglais. La répétition des termes « *dummy text* » sur une page marque l'endroit où le maquettiste insère le texte définitif, qui ne doit pas déborder.

que le texte, et avec le texte, la double-page est porteuse de sens et de culture. Le premier matériau du traducteur est la langue, mais le message linguistique ne prend pleinement son sens que dans son environnement, véritable co-texte non verbal. Nous reprenons en l'étendant à notre propos, la proposition du linguiste Jean-Michel Adam, mais suggérons le remplacement du mot texte par le mot livre :

Un texte [livre] est pourtant une unité qui fait sens comme forme à condition d'en percevoir la structure systémique. C'est tout le problème que pose une « mauvaise » traduction : le mauvais traducteur peut avoir une mauvaise connaissance du système de la langue de départ et/ou de celui de la langue d'arrivée, mais il est encore plus fréquent que la cohérence systémique du texte [livre] à traduire lui échappant sa traduction ne reflète pas des choix cohérents respectant la systémique du texte [livre] ou en propose une nouvelle. Un traducteur mauvais, pressé ou distrait ne traduit que des mots, voire des phrases, mais pas un texte [livre]. Nos crochets (Adam, 2006 , 23).

Toute communication écrite ou orale, mêle informations linguistiques et non linguistiques. Dans l'oralité, diction, gestuelle, mimiques et expressions volontaires ou involontaires des interlocuteurs contribuent à la construction du sens. L'une ou l'autre peuvent révéler que le destinataire s'exprime par anti-phrases. Son vouloir dire est alors le contraire du dit. Le procédé signale une attitude non neutre, ironie ou colère. De nombreuses études font la démonstration de la pluralité de sens possibles, au niveau du mot, du syntagme, ou de la phrase. Dans le rapport écrit, le livre apporte au traducteur de nombreux compléments non verbaux qui modifient l'information textuelle. S'il semble aller de soi de prendre en compte le contexte de la prise de parole et d'intégrer les éléments externes à la langue, comme l'intonation du locuteur ou simplement la situation d'énonciation, pour moduler le sens des énoncés linguistiques, il n'en va pas de même dans le contexte écrit. Le traducteur est chargé de transmettre le vouloir-dire auctorial augmenté de l'énonciation éditoriale. Le livre présente des compléments visuels au message écrit sans lesquels la construction du sens et l'exactitude s'avèrent presque impossible. Il est extrêmement difficile de traduire « en aveugle » pour citer une secrétaire d'édition incapable de fournir autre chose qu'un fichier texte à son traducteur alors même que le message textuel avait vocation à mettre les illustrations, en l'occurrence des photos d'architecture, en valeur. La communication de photocopies en noir et blanc ou l'absence d'illustrations compromettent la qualité de la traduction. Quand l'édition originale est encore en fabrication, la fourniture des épreuves en couleur ou de fichiers en format pdf avec les illustrations positionnées sur les pages et l'emplacement des textes marqué par les blocs de *dummy text* compense l'absence du livre et des compléments d'information qu'il apporte pour bien comprendre et réexprimer le texte. Les illustrations sont d'autant plus nécessaires aux traducteurs que les ouvrages en traduction

sont plus techniques. Les livres en traduction sont leur première source d'information. Certains éditeurs confient à titre de documentation un ouvrage traitant d'un tout autre sujet, mais de la collection dans laquelle le livre en traduction sera publié à titre de documentation. Cette démarche n'a de sens que si le traducteur sait « lire » le livre lui-même indépendamment de son texte. Il faut apprendre à en tirer le maximum avant de recourir à d'autres sources. Cela ne va pas de soi. Les étudiants confrontés pour la première fois à l'exercice se focalisent sur le texte et négligent les informations non verbales disponibles sur la page ou ailleurs dans le livre. L'observation de ce comportement plaide pour l'association d'une réflexion sémiotique à la réflexion traductive. Le recentrage des activités pédagogiques sur le décodage des éléments constitutifs du livre dans sa globalité est un moyen d'y parvenir.

II.1.3. Fonction auctoriale

Le référent du terme « auteur » renvoie dans le langage courant à une personne. C'est généralement vrai pour les œuvres littéraires. Dans la réalité de la fabrication des livres pragmatiques, le terme « auteur » est un raccourci commode pour désigner l'ensemble des acteurs de la chaîne éditoriale. L'auteur est une entité collective qui inclut la part d'énonciation éditoriale, autant dans les livres en langue originale qu'en traduction. Dans ce cas particulier, le traducteur est, par le volume de texte de sa main, sans conteste le plus important de ces intervenants. Il a en droit français le statut d'auteur, sans pourtant être le détenteur de l'autorité qui se trouve plutôt du côté du donneur d'ordre. Réputé ne pas compter (Delisle, 1984), l'auteur d'un ouvrage pragmatique est moins anonyme que l'auteur d'une notice par exemple, genre plus technique que pragmatique. Et davantage que les contenus, sa présence dans le texte est une des grandes différences entre ces deux genres. Nous considérons comme technique un texte dans lequel rien ne permet d'identifier le scripteur. L'auteur d'une notice technique est neutre, comme si sa prose était soluble dans la technicité du genre. L'auteur d'un livre pragmatique n'est pas neutre. L'individualité des auteurs transparait dans l'écriture. C'est cette présence, parfois entre les lignes, qui oblige les traducteurs à recourir à l'adaptation culturelle pour traduire. Les choix que les traducteurs apportent aux problèmes que posent les différents textes varient en fonction de leurs caractéristiques imputables à leurs auteurs, indépendamment du genre éditorial pour lequel ils écrivent. Cette observation relativise, sans l'invalider, l'utilité des typologies des textes. L'appartenance d'un livre à une catégorie donne un cadre général mais pas de recettes, comme le voudraient parfois les débutants. Il faut être prêt à revoir toute notion du bien traduire préexistante en fonction de l'écriture du texte en traduction, au cas par cas.

II.1.4. Les collections

La publication d'un livre hors collection exige la conception d'une maquette unique ce qui représente un investissement coûteux. Outre qu'il est plus économique d'inclure des ouvrages dont on vient d'acheter les droits de traduction dans une collection, cela permet de les inscrire dans un ensemble plus large porteur d'une valeur ajoutée. Ouvrages autochtones ou traduction, la collection donne une apparence identique à des titres de provenance différente. Elle concrétise l'apport de l'éditeur à la transformation du tapuscrit, d'un auteur ou d'un traducteur, en livre. Elle devient une marque de fabrique et un gage de qualité. Le lecteur satisfait des titres précédemment achetés est prédisposé à accorder sa confiance au dernier paru et à en faire l'acquisition. La collection offre un habillage extérieur que le regard appréhende au seul vu de la couverture et de la tranche quand le livre est présenté sur une étagère. Cette identité visuelle se poursuit à l'intérieur, par l'apparence des pages, puis dans le texte même. Si l'on faisait lire des extraits de guides touristiques issus des collections les plus présentes sur le marché sans indiquer la source, il est probable que les lecteurs reconnaissent l'éditeur rien qu'au ton des passages. L'identité linguistique prolonge l'identité visuelle du livre. Quand les auteurs sont des rédacteurs contractés pour rédiger un guide, ils suivent une charte contraignante qui assure l'harmonisation stylistique d'un titre à l'autre, rédigée par différentes personnes. Les traducteurs pragmatiques reçoivent aussi des instructions parfois très précises quant à la langue à employer dans leur traduction. Ce cadrage préempte certains choix de traduction et impose ceux de l'équipe éditoriale à tous ses collaborateurs.

Toutefois, les instructions restent muettes sur les stratégies traductives à mettre en œuvre pour aboutir au produit fini désiré. C'est le traducteur qui décide en fonction de la matière première fournie. Quand le texte est empreint de la personnalité et de la culture de son auteur, il traduit en l'effaçant. L'objectif prioritaire d'un éditeur mettant un livre en traduction est d'apporter aux futurs lecteurs un ouvrage qui aurait pu être écrit dans leur langue. Plus les stratégies rhétoriques et communicationnelles de l'auteur sont fortement marquées et en décalage par rapport aux attentes du futur lectorat, plus la stratégie traductive adéquate privilégie transfert du sens et adaptation de la forme. La traduction restitue l'intégralité des contenus informationnels pertinents et supprime les informations qui, au passage d'une culture à l'autre, deviennent parasites. Savoir les reconnaître et les éliminer est un des aspects de la médiation culturelle et demande une bonne connaissance des codes de communication des deux cultures en présence. Le repérage des informations pertinentes dans la culture de

départ mais inutiles, voire susceptibles de nuire à la communication dans la culture d'arrivée, est une compétence à développer chez les futurs traducteurs. Par exemple les segments :

Si je travaille sur commande.../...alors je ne compte pas (Moor, 55) sont une traduction publiable de « ...how much the recipient means to me (Moor, 33) ». De même, la suppression de la phrase digressive « politician cut » (début ch. 6 *standard-size borders*), qui est reliée à l'explication d'un geste technique « flip-flop », semble dans ce contexte la meilleure option de traduction. Pourtant la traduction de l'image des politiciens retournant leur veste, présente dans la culture de l'original et de la traduction, et sans doute bien d'autres ne présentait aucun obstacle culturel et l'on pouvait jouer sur « je tourne ma veste, je tourne mon couteau » pour rendre « le flip-flop » indicatif du mouvement. Mais cette solution de traduction est difficile à défendre dans un livre de bricolage.

En ce sens la formation à la traduction pour l'édition, plus qu'un apprentissage linguistique, est une socialisation seconde ou si l'on préfère une sensibilisation à la culture du milieu de l'édition et un apprentissage culturel proprement dit puisque le traducteur est aussi un médiateur entre deux cultures. S'intéresser aux maquettes, c'est-à-dire à l'ensemble du dispositif graphique, c'est s'intéresser à la mise en page d'un texte qui s'appuie sur plusieurs systèmes de signes, et est donc multisémiotique. La lecture, et à fortiori, la traduction, sont intersémiotiques puisque le sens se construit à partir des deux systèmes pris ensemble.

II.2. Les maquettes, un appareil multi-sémiotique

« En effet, les textes à traduire (présentés sous forme écrite) sont souvent intégrés dans un outil de communication plus vaste, incluant des éléments non verbaux tels que la gestuelle, les mimiques, les images, la musique. Ce supplément de complexité n'est bien sûr pas sans incidence sur la manière de traduire... et de critiquer les produits de traduction. » (Reiss, 1971, trad. 2002)

Comprendre la conception et la fabrication du livre donne des éléments pour évaluer la part des impératifs commerciaux sur l'écriture. Le chiffre des ventes mesure le succès de l'ouvrage. Dans le domaine pragmatique, il n'y a pas de succès d'estime. L'esthétique des pages de couverture, plus immédiatement perceptible que la qualité du texte, est le premier argument commercial. La maquette des pages de texte avec sa mise en page graphique est le second, dont le texte n'est qu'une composante.

Dans le monde de la page imprimée, les images et les éléments graphiques sont généralement considérés comme de simples compléments ou des exemplifications de la partie verbale du texte, ce qui va à l'encontre non seulement des principes fondamentaux de la sémiotique, mais aussi des règles de la communication,

puisque le lecteur ne perçoit pas le texte comme une somme d'éléments indépendants (par ex. verbale, visuelle, tactile) mais comme un tout dont les composantes sont intimement liées et interdépendantes. (Torresi, 2008, 62).

La réussite du dispositif dépend de l'adéquation du texte et de l'iconographie dans la mise en page. Or, axées sur la composante linguistique et proposées par les départements de langue, les formations négligent cet aspect primordial dans le secteur pragmatique. Nous tentons ici de remédier à cette lacune qui prive les jeunes diplômés d'une compétence nécessaire à leur insertion professionnelle. Complexe par le nombre de ses rubriques, cet « outil de communication plus vaste » qu'est la maquette offre un espace riche d'enseignements pour comprendre l'interaction entre, d'une part, le texte et l'image, et d'autre part, entre les différentes rubriques. La distribution des textes en rubriques matérialisées par des encadrés, des colonnes, ou tout moyen visuel permettant de les séparer et de les identifier, parfois un simple filet au dessus du texte, entraîne la juxtaposition spatiale sur la page de différents fragments de textes. Ce texte éclaté dessine une géographie de la page que le lecteur est invité à appréhender comme un système signifiant second qui se superpose à la langue et à l'iconographie. Conçue pour alléger l'effort cognitif du lecteur et rendre le livre attractif, la maquette se complexifie tant que de nombreux livres en donnent un mode d'emploi (voir annexe 2.1). Il faut indiquer au lecteur comment s'en servir, dans quel ordre lire, et lui dire où il trouvera tel type d'information. Les chercheurs en communication ont montré que leur décodage sollicite des processus métatextuels complexes, comme la hiérarchisation des informations, qui apparaissent vers douze ou treize ans et que les adultes ne mettent pas spontanément en œuvre (Gombert, 1990)¹⁷. Mise en abyme de l'objet qu'est le livre, la double-page explicative contient une reproduction d'une double-page type qui forme l'unité de base du dispositif graphique. Devenue image, elle est légendée et commentée, révélant le travail d'énonciation éditoriale qui transforme les textes en livre. Les auteurs ne l'ont pas toujours car une maquette peut-être conçue en fonction de leur tapuscrit. En revanche, les traducteurs en disposent (ou à défaut ont au moins un fichier pdf avec les illustrations et l'emplacement des textes). Il s'ensuit que la transmission de l'expérience du traducteur pragmatique porte aussi sur ces paramètres périphériques au texte. En conjonction avec le texte, le dispositif graphique donne lui aussi des informations sur le lectorat et ses attentes supposées. Dans la phase préliminaire de lecture, le dispositif graphique participe de la

¹⁷ Cité par Beguin-Verbrugge, A. *Images en texte, images du texte : dispositifs graphiques et communication écrite*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion ; 2006.

construction du sens en aidant le traducteur à visualiser les opérations expliquées. Être obligé de traduire sans disposer de cette aide visuelle fait comprendre à quel point elle manque.

Les dimensions du livre, la qualité du papier, puis la présence d'un dispositif graphique incluant iconographie et choix typographiques ne sont pas sans incidences sur la réflexion traductive. L'ensemble des décisions conduisant à la fabrication d'un livre font de celui-ci un objet proposé à un lecteur appartenant à un groupe par son milieu, son âge, son genre, ses intérêts. Le livre en traduction – ou à défaut, sa représentation par un fichier pdf présentant les illustrations du futur livre et indiquant les emplacements des textes – porte en lui les signes de cette transaction sociale également véhiculée par la langue. Tout ceci intervient dans les dernières phases de la réflexion traduisante, et informe les choix de traduction afin d'obtenir un message linguistique en phase avec le message visuel et l'aspect matériel du livre. Ainsi la préférence pour un système de la translittération n'est sociologiquement pas neutre. Tous les traducteurs, et pas seulement ceux travaillant avec des langues utilisant un autre alphabet que le nôtre, peuvent avoir à y réfléchir. Il suffit de devoir traduire un guide sur la Russie ou la Chine pour y être confronté à chaque toponyme. Pékin et Beijing renvoient au même signifié, mais le choix du signifiant inscrit le livre dans un créneau correspondant à des lectorats plus ou moins érudits. Il entraîne l'usage de graphies plus ou moins complexes utilisant des signes diacritiques suscrits (accents au dessus des lettres) et souscrits (comme la cédille en français) pour restituer la phonétique de mots étrangers venant par exemple de l'hindi. C'est ce qui explique la diversité des graphies possibles pour les noms des divinités indiennes, l'une avec un accent circonflexe qui indique une voyelle longue : Kâlî, Durgâ (Ajit Mookerjee, *La Force au féminin*, Thames & Hudson, 1995) suivant l'orthographe du *Dictionnaire de la Civilisation indienne*, (Louis Frédéric, Robert Laffont, 1987), et l'autre sans accent (Guides Lonely Planet sur l'Inde). L'utilisation des signes diacritiques est coûteuse puisqu'elle entraîne une augmentation de l'espace entre les lignes pouvant aboutir à une multiplication du nombre de pages.

Dès qu'un auteur utilise des mots provenant de langues utilisant des idéogrammes – chinois, coréen, japonais – ils apparaissent translittérés dans son texte. Traduire demande de passer de la translittération en langue de départ à celle retenue dans la langue d'arrivée. La lettre russe Ч s'écrit /Ch/ en anglais, mais /Tch/ en français, les deux graphies reproduisant chacune dans sa langue la prononciation de la lettre initiale de l'auteur russe Chekov en anglais et Tchekhov en français (ce qui demande de revoir les index puisque l'auteur passe de C à T). La question du graphisme ramène à la conscience typographique. Aborder l'écriture

du texte dans son rapport au graphisme des lettres et à l'image oblige à s'intéresser au jeu entre espaces vides et pleins. Comparer les couvertures des ouvrages de l'édition originale et de celles des traductions dans différentes langues fait constater que les éditeurs de traductions ne se contentent pas d'apposer leur logo à la place de celui de l'éditeur de l'original. Ils les refont. Et le texte est traité de la même manière, il s'agit aussi de le « refaire », par la rédaction de la traduction. Le travail graphique traduit à la fois des différences culturelles au sens large et des différences culturelles plus intimement liées au secteur de l'édition que l'on peut assimiler à la culture d'entreprise. Ces aspects de la fabrication du livre concernent indirectement les traducteurs puisqu'elles contiennent des déterminations qui vont rejaillir sur le style. Le texte publié n'appartient plus à l'auteur car il peut avoir été déjà considérablement remanié par l'éditeur de l'original. Dans le cadre de la pratique professionnelle de la traduction pragmatique, la référence à la notion de fidélité semble hors de propos, à moins de l'envisager par rapport au style de la collection pour laquelle on traduit. Dans ce cas, l'analyse textuelle préparatoire à la traduction ne porte pas sur le texte du livre en traduction, mais l'analyse du texte d'ouvrages comparables écrits en langue traduisante. Les traducteurs construisent des instructions de traduction à partir du constat de l'écart entre les deux. Plus il est grand, plus la traduction comporte d'adaptation. L'écart constaté est un écart culturel au sens habituel du terme, et dans un sens plus restreint, un écart entre les cultures professionnelles de deux éditeurs qui ont leur vision de ce qu'est un livre bien fait.

Les éditeurs apprécient que les traducteurs s'emparent du livre, et non du seul texte, ne s'interdisant aucune remarque susceptible d'améliorer le livre. Le repérage des erreurs s'étend à celles liées aux illustrations. Proposer des solutions entre aussi dans les responsabilités des traducteurs. Ces opérations s'ajoutent à l'activité traductive au sens stricte qui porte sur le message verbal. Voici deux cas qui illustrent l'aspect intersémiotique entant dans l'activité des traducteurs : Une traductrice du japonais au français signale que le sens des pointillés et lignes continues diffèrent dans les ouvrages de couture français et japonais. L'éditeur modifie les schémas des patrons qui, sinon, seraient illisibles par les utilisateurs du livre. Une encyclopédie du cheval publiée en anglais présente un squelette sans le légènder. La traductrice lit le vide autour du croquis comme un déficit d'informations qui dévalorise le livre et propose à l'éditeur d'ajouter les noms des os. L'éditeur accepte et incruste les légèndes manquantes dans la maquette pré-existante (voir annexe 2.2). Dans ce cas la traductrice réagit à ce qu'elle perçoit comme un défaut de l'original. Quand le lexique de la langue traduisante dispose d'un terme technique absent dans la langue de départ, il faut

l'utiliser. Plus précis, le terme technique risquant de ne pas être connu des lecteurs, une explication devient nécessaire. Il suffit parfois d'ajouter quelques mots dans la phrase mais le traducteur pragmatique peut aussi exploiter d'autres espaces. La définition peut être incluse dans le lexique ou glissée dans un espace laissé vide par une maquette aérée. Ce fut la solution choisie pour expliquer au lecteur ce qu'est un « tour mort » en vannerie (Voir annexe 2.3).

La présence de l'iconographie scinde le texte à traduire au minimum en deux parties jouant des rôles différents dans l'offre d'informations : le texte courant et les légendes. Destinées à une lecture différente par leur fonction communicative, ces deux rubriques demandent un style approprié. À cette première subdivision du texte peuvent s'ajouter de nombreuses autres, matérialisées par une association de choix typographiques liés ou non à la présence d'encadrés, à l'usage de trames colorées pour les fonds et/ou à l'emploi de l'espace libre laissé par les marges. Les ouvrages pratiques montrent que le texte à traduire se divise en un minimum de quatre ou cinq rubriques aux fonctions communicatives différentes et complémentaires. La liste qui suit ne prétend pas épuiser l'imagination des concepteurs de maquettes qui inventent des rubriques spécifiques répondant au besoin de chaque ouvrage. Elle présente simplement les plus courantes. Nous espérons ainsi donner un cadre théorique à la comparaison de traductions publiées et de propositions d'étudiants pour des pavés de texte représentatifs des différentes rubriques. À une époque où l'on s'interroge sur l'avenir du livre papier menacé par les liseuses électroniques ou par la multiplication de sites professionnels et amateurs qui concurrencent les collections pratiques, notre démarche n'est pas passéiste. Un enseignement adapté à la traduction de livres pragmatiques, objets multi-sémiotiques, plus complexes que des textes, prépare aussi les traducteurs à penser leur activité en fonction de l'ergonomie de la page, puis éventuellement de celle de l'écran. La maîtrise des logiciels nécessaires à l'aspiration des sites en vue de leur traduction ou localisation est une composante technique supplémentaire nécessitant un apprentissage. Comme la maîtrise d'un traitement de textes, il est nécessaire à la pratique professionnelle mais ne nous semble pas participer de la réflexion traductive.

II.2.1. La couverture

La couverture a une vocation de séduction quasi publicitaire explique Stéphane Darricau (2006) dans *Le livre en page*. Son dispositif graphique et le texte d'accompagnement sont à traiter comme une micro-affiche. Elle nous fait entrer dans le livre. Les pages de

couverture sont au nombre de quatre, la première et la quatrième étant visibles de l'extérieur, quand le livre est fermé. La première de couverture, par convention, comporte toujours le titre de l'ouvrage, le nom de l'auteur et celui de la maison d'édition, généralement suivi de son logo. Lorsqu'il s'agit d'une traduction, elle devrait mentionner également le nom du traducteur, mais seules les collections littéraires les plus sérieuses respectent cette obligation. Message linguistique et iconographie sont une invitation à ouvrir le livre, le parcourir, l'acheter et le lire ou susciter l'envie de le mettre dans sa bibliothèque. La couverture est le lieu où l'éditeur imprime sa marque de fabrique et signale par la suite les rééditions (à distinguer des retirages) d'un ouvrage. Les illustrations retenues pour la couverture d'un ouvrage traduit sont rarement identiques à celles de l'ouvrage de départ. Leur choix postérieur à la remise de la traduction n'influe pas sur elle puisque le traducteur n'en a pas connaissance. Il peut en revanche être familier avec la présentation de la collection dans laquelle l'ouvrage va paraître, qu'il ait déjà traduit pour elle ou que l'éditeur lui confie un titre sorti dans cette collection en guise de modèle. Ces livres contiennent toutes les informations nécessaires mais le traducteur inexpérimenté dans ce domaine risque de passer à côté s'il n'a pas appris à les décoder à travers la lecture de la maquette. L'analyse des principales composantes des ouvrages pragmatiques qui suit prépare l'intégration du dispositif graphique à la réflexion traductive. Elle suggère de nombreux exercices de traduction que nous présentons dans notre chapitre sur la pédagogie.

II.2.1.1. Quatrième de couverture

La quatrième de couverture apporte des informations supplémentaires à celles figurant en couverture. Suivant les collections, les éditeurs de littérature choisissent de présenter un extrait du roman, d'en donner un résumé ou des réactions de lecteurs, ou encore, de ne rien offrir au lecteur, l'obligeant ainsi à ouvrir et parcourir le livre pour avoir une idée de son contenu. Les directeurs de collections pragmatiques utilisent souvent la quatrième de couverture pour présenter la collection par un bref texte qui inscrit un livre dans un ensemble plus large.

La couverture et en particulier la quatrième de couverture, incitent le lecteur à ouvrir le livre. Muettes pour certaines collections littéraires, les quatrièmes offrent un extrait ou proposent un résumé de l'histoire propre à susciter l'intérêt. Celles des collections pragmatiques sont une présentation toujours laudative accompagnée d'illustrations. Ces éléments prennent le relais du titre. La fonction matérielle de la quatrième de couverture est

de protéger, sa fonction communicative est appellative. Qu'elle donne à lire un extrait, un résumé du livre, une présentation de la collection ou reste vierge, la quatrième de couverture sert l'intention commerciale de l'éditeur qui en est souvent le rédacteur. Pour prolonger la remarque de Ladmiral liant titre et publicité, c'est la page du *teasing*. Elle appâte le consommateur potentiel. Si elle provoque sa curiosité, il ouvre le livre et passe peut-être à l'achat. Tout fabricant a pour objectif de vendre son produit. Les biens culturels n'échappent pas à la règle. Le succès du projet éditorial qui se superpose au projet auctorial est lié à la qualité du texte. Le projet aboutit quand le livre réussit à convaincre un lecteur potentiel que c'est cet ouvrage-là qui répond à ses attentes. Ses arguments sont un texte qui donne l'envie de lire, et les caractéristiques physiques du livre, dimensions, épaisseur, poids et, plus abstraites, tel son esthétisme. Réelles ou supposées, les attentes des destinataires des ouvrages constituent une variable qui influence la réflexion traductive et l'écriture. Auteurs et traducteurs d'ouvrages pragmatiques reçoivent les mêmes instructions de la part des éditeurs qui traitent les tapuscrits des auteurs autochtones et des traducteurs de la même manière. Leurs textes font l'objet de révisions visant à les améliorer en privilégiant la clarté ou, si l'on préfère, en réduisant l'effort cognitif demandé au lecteur pour s'approprier le texte.

Davantage que la première, la quatrième de couverture apporte aux lecteurs et par là même aux traducteurs des informations sur le contenu des ouvrages et leur écriture. Participant de l'habillage du livre destiné à séduire le consommateur, la quatrième de couverture présente l'ouvrage. Elle décrit son contenu, à l'instar d'une notice dans un catalogue, destinée à vanter un produit. Elle évoque le sujet et l'écriture, insistant souvent sur la présentation des informations. Quelques couvertures choisies parmi les ouvrages pragmatiques du corpus définissent le style idéal : « clear, comprehensive, concise sections on techniques, inspirational projects » (voir annexe 2.4). L'essentiel du projet éditorial qui va guider le traducteur dans sa tâche est ainsi résumé sur l'ouvrage en anglais. Les deux premiers adjectifs – clarté, concision – renvoient directement au style et à l'écriture. Ces termes définissent un objectif qualitatif pour les apprentis traducteurs. L'exhaustivité et la capacité à libérer la créativité du lecteur portent sur les contenus. Indirectement, la fluidité du texte participe à la réussite des projets. Des instructions longues et peu claires risqueraient de démotiver un lecteur séduit par les photographies d'un objet terminé et désireux de le réaliser. Si le lecteur renonce, l'écriture aura échoué. Que la traduction soit irréprochable dans le sens où elle restitue fidèlement le sens et soit écrite dans une langue cible dépourvue de la moindre erreur de syntaxe n'en fait pas une traduction publiable. La correction de la langue cible est

une condition nécessaire mais non suffisante à la réussite de la communication avec le lecteur qui attend un style ni trop ardu ni trop familier ou condescendant. Négliger la dimension pragmatique (au sens linguistique du terme) revient à produire des traductions inaptes à communiquer. C'est souvent la faiblesse des traductions proposées par les étudiants.

Avant d'analyser ces productions, continuons notre description de l'environnement dans lequel elles vont s'insérer en comparant la mise en page des éditions anglaise et française d'un ouvrage d'initiation à la vannerie. La quatrième de couverture de l'édition anglaise centre quatre photos d'objets dont la réalisation est expliquée à l'intérieur de l'ouvrage. Le message visuel est complété par un message linguistique consistant en lignes d'écriture intercalées entre les images. Elles ne sont pas droites mais sinueuses, peut-être pour rappeler par une métaphore visuelle la souplesse des brins que les lecteurs vanniers sont appelés à travailler. L'ensemble se détachant sur un fond dans les tons rose connote un univers plutôt féminin, peut être inspiré par l'identité des auteurs. La couleur peut-être inconsciemment perçue comme une invitation à un lectorat féminin et l'on peut craindre qu'elle n'éloigne le lectorat masculin. Cette rhétorique visuelle tout en courbes disparaît de l'édition française qui instaure un alignement très cartésien. Sagement disposé à la gauche de quatre photos superposées, un paragraphe évoque le contenu du livre, enjoignant à l'utilisateur de « se laisser guider par des explications claires accompagnées de photos et de croquis. » La dernière ligne présente la collection Idées et Modèles « tout en couleur, pour renouveler la vie » indiquant par là que l'ouvrage s'adresse à tous les publics.

Dans une collection plus technique, le même éditeur brosse le portrait du lecteur type (voir annexe 2.5). La vignette descriptive de la collection précède celle du contenu de l'ouvrage en insistant sur la technicité, même s'il s'agit toujours d'artisanat de loisir. Nécessité commerciale exige, le lectorat visé, bien que nécessairement plus restreint, est identifié de manière aussi large que possible : artisans, artistes, spécialistes, amateurs, professionnels. La réorganisation de la quatrième de couverture, sur laquelle de nombreux lecteurs vont chercher des informations avant d'ouvrir l'ouvrage annonce le travail effectué à l'intérieur par les différents intervenants de la chaîne éditoriale. Elle révèle comment l'éditeur considère l'ouvrage dont il a acquis les droits de traduction pour sortir un nouveau titre. Si la quatrième de couverture est à l'ouvrage pragmatique ce que l'incipit est à l'œuvre littéraire, la comparaison entre les deux, telle une mise en abyme, livre une image du travail à accomplir pour passer de l'un à l'autre. La couverture d'ouvrages de type encyclopédique qui

représentent un volume non négligeable de l'activité des traducteurs d'édition fournit un second exemple de manipulation.

Les concepteurs d'une collection d'encyclopédie animalière utilisent le même texte pour les différents titres, se contentant de substituer le nom d'un animal à un autre. Cette stratégie unifie la présentation des ouvrages de la collection. Elle est également avantageuse puisqu'elle réduit les coûts de fabrication en faisant l'économie de l'écriture d'une quatrième de couverture à chaque nouveau titre. L'image à droite du texte sur la couverture en anglais passe à sa gauche sur celle en français. Le déplacement de la photo de l'animal auquel procède l'éditeur de la traduction n'est pas anodin. L'effet de miroir produit par la mise en regard de ces deux quatrièmes de couverture rappelle une collection littéraire intitulée « lire en bilingue » dont le principe de couverture présentait des tâches, obtenues en pressant une feuille de papier pliée en deux sur de la peinture, évocatrices de papillon. Cette métaphore visuelle de la traduction annonçait la présentation du texte en deux langues. L'inversion du texte et de l'image est révélatrice de préférences culturelles présentes à toutes les étapes de la fabrication d'un livre.

Les quatrièmes de couverture de cette collection animalière valorisent davantage la mise en page du livre que l'écriture. Déjà signalée, la prétention à l'exhaustivité du contenu est un passage obligé pour un ouvrage encyclopédique. Les autres arguments soulignent la présentation des informations, insistant sur la présence d'une codification matérialisée par des icônes et des encadrés facilitant l'identification des espèces. Suivant les titres, l'éditeur français rebaptise « chapitres préliminaires » et « partie de l'ouvrage » les passages introductifs, apportant un degré de précision supplémentaire à la description de l'organisation de chaque livre. Le dispositif inter-sémiotique d'emblée mis en place encadre le texte de départ et l'activité du traducteur. Il lui fournit des consignes implicites et impose des contraintes spatiales bien réelles. Cette présentation de la maquette, ici sur la quatrième de couverture, figure parfois à l'intérieur même de l'ouvrage, dans les pages d'introduction, devenant un véritable mode d'emploi sur lequel nous reviendrons après l'analyse des rubriques plus fréquentes.

Les couvertures donnent à lire le titre et le nom de l'auteur de l'ouvrage aussi nous arrêterons-nous sur ces éléments extérieurs avant d'entrer dans le livre.

II.2.2. Les titres

Avant même d'ouvrir le livre, le lecteur potentiel réagit au titre. Préfaçant la traduction d'un ouvrage de traductologie, Jean-René Ladmiral (Reiss, 1995) précise :

De fait, on ne traduit pas un titre à proprement parler : il ne s'agit pas de rendre la sémantique de son libellé. En réalité, on pourrait dire qu'un titre remplit une fonction analogue à celle d'un nom propre, qui désigne une entité, ici le livre : il fait signe vers le contenu de ce dernier, un peu comme est censée le faire une publicité. Et c'est dans cette direction que doit aller l'équivalent proposé.

Cette remarque suggère que traduire, c'est « rendre la sémantique d'un libellé » et que le titre demande un autre travail. Il faut lui trouver un équivalent capable d'accomplir la même fonction, en l'occurrence une fonction de désignation. Mais l'équivalent proposé n'est-il pas une traduction de plein droit ? Et le titre est-il le seul endroit du livre où la quête d'une équivalence soit préférable à la transposition du sémantisme d'un terme ? Manifestement, il n'en est rien.

À la différence des titres de fiction qui sont pris comme des noms, au point qu'aujourd'hui seuls les puristes utilisent encore le verbe s'intituler et non se nommer, les titres d'ouvrages pragmatiques sont des descriptions :

Encyclopédie du travail du bois techniques et modèles, Eyrolles
Séchoirs solaires, construction et utilisation, La plage
Jeunes pousses, cultiver, récolter, consommer ces superaliments, La plage
Boîtes et objets en carton, La Maison Rustique
Bijoux en bois tourné, Eyrolles
Vannerie jonc, paille, raphia rotin, osier..., Eyrolles

Les titres descriptifs satisfont les lecteurs utilisateurs qui ont besoin de savoir si leur contenu est susceptible de leur convenir. En revanche, à l'intérieur de l'ouvrage, quand les titres de chapitre se confondent avec un projet à réaliser, ils le nomment : objet ou recette, voire destination à visiter. Le titre se confond alors avec la valeur dénotative du terme :

Cadre à photo pliant, Colliers, Anses

II.2.2.1. Nom de l'auteur – Nom du traducteur

Comme Delisle, Reiss souligne le caractère "anonyme" des ouvrages pratiques, mais elle concède que la personnalité de l'auteur transparaît dans son écriture. C'est un artisan dont l'expertise et parfois la notoriété dans son domaine justifie la prise de risque d'un éditeur. Connue du petit cercle susceptible d'acheter le livre, son nom devient un argument de vente. La présentation de l'auteur, illustrée d'une photo, s'inscrit on l'a vu, dans une stratégie d'accréditation auprès du lectorat. Quand elle est trop culturellement marquée, par des références à des émissions de télévision ou à des manifestations inconnues dans le pays cible,

elle ne fonctionne plus auprès du lectorat en traduction (voir annexe 2.6). Le recadrage de la photo, un buste en anglais, un portrait en français, est l'équivalent visuel du recadrage du texte, plus factuel en français qu'en anglais. Une traduction intégrale et fidèle de ce message irait à l'encontre de la visée du message et serait contreproductive. L'adaptation s'impose. Le passage remanié sert mieux sa fonction communicationnelle que ne le ferait une traduction « fidèle ». Différentes cultures ne placent pas au même niveau les limites en matière d'éloge et de politesse. Une révision est de mise quand le ton de la langue de départ s'écarte trop de celui attendu dans la langue traduisante. Dans cet exemple, le côté dithyrambique et l'aspect commercial du texte ont déclenché le réflexe normalisateur. Les modifications de l'ordre des pages, le redimensionnement des illustrations et le choix d'un corps de caractères plus petit sont des décisions éditoriales qui montrent que le livre est une matière première perfectible. Le texte, qui en est un élément, est traité de la même manière.

Les révisions évoquées plus haut suggèrent, en France, une préférence pour des présentations factuelles. Un texte sobre, dénué de références personnelles, paraît plus convaincant. Quand les codes culturels du pays de l'édition originale s'éloignent de cette préférence, comme on le constate parfois dans les ouvrages publiés par des éditeurs anglophones, l'éditeur français normalise le texte. Remarquer et comprendre les raisons justifiant les interventions éditoriales sur le tapuscrit sont des étapes nécessaires à l'apprentissage de la traduction-réécriture. Elles préparent l'analyse des décisions prises lors de la révision qui permet de formuler des instructions de traduction implicites commentées dans le troisième chapitre. Après en avoir référé au responsable de la traduction, le traducteur peut prendre l'initiative de la réécriture. Le troisième chapitre reprend l'analyse pour tenter de caractériser le français de l'édition. La comparaison entre les éditions en anglais et en français révèle de nombreuses instances de réécriture du texte aussi édifiantes sur le plan de l'adaptation culturelle que de l'écriture.

Le nom de l'auteur figure sur la couverture, et en page de faux titre. L'éditeur peut remédier l'absence de notoriété d'un auteur en lui adjoignant le nom d'un préfacier ou d'une personne jouissant d'une notoriété similaire dans le domaine. Il peut mettre en avant le nom du relecteur technique d'un ouvrage puisque le nom du traducteur est placé dans l'ours (sur la page de copyright, avec la liste des collaborateurs ayant pris part à la fabrication du livre). Ainsi peut-on lire sur la page de faux titre de *Encyclopédie du travail du bois*, Traduit de l'anglais, et immédiatement en-dessous, la mention « Adaptation française Yves Benoit Formateur en lycée professionnel – filière bois ». L'éditeur capitalise sur le nom d'Yves

Benoit déjà connu de sa clientèle, puisque c'est un des auteurs de la maison. L'édition en anglais omet les noms des différents auteurs dont les ouvrages sont regroupés dans cette encyclopédie. La première de couverture mentionne seulement le nom du « consultant editor », repris sur la couverture en français sans précision et donc lu comme un nom d'auteur. Il ne paraît ni sur la page de titre, ce qui est conforme à l'usage, ni sur la page de faux titre, ce qui l'est moins. L'éditeur rend justice aux traducteurs des ouvrages déjà traduits en français et repris dans l'encyclopédie en indiquant leurs noms dans l'ours, avec celui des traducteurs des ouvrages traduits pour devenir des chapitres de cette encyclopédie qui n'étaient pas sortis en français.

II.2.3. Passages introductifs

Suivant les maquettes, le texte peut se diviser en plusieurs rubriques introductives : le chapô qui forme une rubrique à part et l'introduction dans le texte courant. L'écriture des chapô introductifs sollicite plus que d'autres rubriques la créativité des traducteurs. Ils offrent un lieu où procéder aux adaptations culturelles requises en quelques lignes pour glisser des informations ou commentaires propres à susciter l'intérêt du public destinataire de la traduction.

II.2.3.1. Les chapô

Selon le *Trésor de la Langue Française*, le chapô, est un « terme de presse. Bref commentaire placé en tête d'un article ». Dans les ouvrages pragmatiques, il prend le relais du titre pour détailler et valoriser l'objet du chapitre. Composé dans un corps de caractères inférieur à celui du titre mais supérieur à celui du texte courant, parfois mis en relief par un enrichissement, italique ou gras, il apparaît entre les deux et comporte deux ou trois lignes. Il se dédouble parfois et sert en même temps de légende d'une illustration s'il y en a une. C'est un texte appellatif destiné à valoriser le projet proposé, donner envie de le réaliser ou de s'en inspirer pour laisser libre cours à sa créativité. Purement descriptif, le chapô se rédige à la troisième personne. Incitatif, il s'adresse directement au lecteur en faisant usage de la deuxième personne du pluriel et plus rarement de l'impératif souvent réservé aux instructions. Le chapô ne contient pas d'information d'ordre technique, il cherche à établir une connivence avec le lecteur. Il se prête bien à recevoir une adaptation culturelle nécessitant une

modification de son contenu. Ainsi, un ouvrage d'idées de décoration pour chambre d'enfants¹⁸ propose un mobile représentant une vache qui saute par-dessus la lune. Le lectorat britannique reconnaît dans le motif l'illustration d'une célèbre comptine. À moins qu'elle n'ait été traduite et ne soit connue dans la langue culture¹⁹ destinataire de la traduction, la référence est perdue pour les lecteurs. Le traducteur compétent perçoit l'allusion, puis décide de la pertinence de glisser une phrase explicative ou de s'en abstenir. Une critique de l'objet selon des critères culturels, qui prennent le pas sur ses préférences personnelles, motive ce choix qui n'a rien d'arbitraire. Si le traducteur n'intervient pas sur le contenu du chapô, le lecteur passera à côté de la référence culturelle. Instrumentale en anglais, la référence culturelle n'est pas indispensable en français mais il peut sembler judicieux de la rajouter, pour donner un intérêt supplémentaire à un objet qui risque au mieux de laisser indifférent, au pire de déplaire. Le traducteur introduit des arguments externes au texte, cherchant en priorité dans le livre, dans les illustrations ou dans les autres rubriques, puis si nécessaire en dehors du livre, dans sa culture personnelle, pour réécrire le chapô afin d'atténuer ou d'éviter une réaction négative prévisible. L'ajout de la phrase « Cet abat-jour s'inspire d'un comptine » qui explique le motif prépare davantage à l'apprécier. Le traducteur arbitre entre différents niveaux de fidélité. Il privilégie ici la fidélité à la fonction communicative de la rubrique à la fidélité sémantico-syntaxique. La dimension pragmatique de la communication guide le traducteur d'ouvrages pratiques dans sa prise de décision. Sans explicitation, la traduction de l'original perd la référence culturelle. La conserver passe par une traduction-réécriture avec ajout/suppression d'informations. La réécriture des chapô permet d'atténuer les effets des différences culturelles en matière de goût et de combler des lacunes dans le bagage cognitif des destinataires de la traduction les mettant à égalité avec les lecteurs de l'original. La stratégie d'adaptation choisie ici est documentaire puisqu'elle explique l'allusion. La légende poursuit le travail d'explicitation entamé dans le chapô : Comme l'animal de la comptine, cette vache en carton saute par-dessus la lune à chaque fois qu'on allume la lumière. Une autre stratégie possible était de l'effacer complètement pour lui substituer une référence ethnocentrique, par exemple à la « Vache qui rit ». Chaque phrase offre au traducteur

¹⁸ Linda Barker, *La Chambre des tout-petits*, Hachette 1995, 66.

¹⁹ Concept introduit par Henri Meschonnic (1973) Pour la poétique II, Épistémologie de l'écriture, Poétique de la traduction, Paris, Gallimard.

pragmatique la possibilité d'opter pour une solution plutôt sourcière ou cibliste au sein d'une traduction tournée vers les lecteurs.

Suivant la même logique de compensation, confronté à un modèle de pull proposé dans un livre de tricot (Buller, 146), le traducteur tente de le valoriser par sa prose : « Les bordures au point de riz et le bord délicatement festonné adoucissent l'impact de cet audacieux motif floral. » L'adjectif « audacieux » valorise un motif en décalage avec les goûts du public français²⁰. De même, sachant que la superposition de tissus à motifs floraux et de rayures est au mieux perçue comme discutable, indépendamment de ses goûts partiellement façonnés par sa culture, la traductrice insiste sur l'originalité de l'idée. Ce type de manifestation d'une subjectivité maîtrisée devant les contenus des livres en traduction témoigne de l'action du traducteur dans l'écriture. L'initiative prise est bien visible pour les relecteurs, qui apprécient, et invisible pour les lecteurs. Maîtriser sa propre subjectivité demande de savoir s'entourer de conseillers de préférence ignorants tout de la culture de départ. Leurs réactions sont des guides fiables. Il est également souhaitable de solliciter les responsables d'édition. La traduction est un travail moins solitaire qu'on veut bien le croire. La collaboration est nécessaire pour établir si une réaction est vraiment personnelle ou induite par la culture du traducteur, et largement partagée. Quand c'est le cas, à travers ses représentants, l'éditeur encourage les traducteurs à effectuer toute réécriture-adaptation. Souvent, les traducteurs novices n'osent pas chercher la validation auprès des donneurs d'ordre en cours de travail. D'une part, ils redoutent de passer pour incompetents en posant des questions et d'autre part, ils sont encore dans la logique des comportements sociaux à l'université où l'on remet un travail fini au professeur qui n'est pas un partenaire de travail alors que la relation professionnelle avec l'éditeur est une forme de collaboration. Les premiers tapuscrits rendus en formation montrent des chapô sémantiquement justes, mais insatisfaisants sur le plan de la communication. Dans la vie professionnelle, ces chapô seraient réécrits. Il nous est arrivé de devoir écrire des chapô²¹ alors que le livre en traduction n'en avait pas. Ce cas particulier suggère un exercice d'écriture sans texte de départ. La reproduction d'une situation professionnelle réelle où l'éditeur a demandé de générer du texte

²⁰ Une récente étude de marketing (2015) réalisée pour une marque de vêtements allemande atteste que les françaises de plus de soixante ans pensent que les motifs avec de grandes fleurs ont un effet grossissant. Elles n'apprécient pas les vêtements réalisés avec ce type d'imprimé et s'étonnent d'en voir au catalogue (Source, relecture amicale pour le cabinet Pssit - Lille).

²¹ *Le Tricot facile*, Kate Buller, Soline, 2000

sans ajouter un avenant au contrat de traduction ni en conclure un nouveau. Le procédé relativise le sens du mot traduction dans le cadre de l'exercice du métier. Constaté que la tâche d'écriture-crédation s'est trouvée assimilée et rémunérée exactement comme l'écriture-traduction suggère l'assimilation de ces deux formes de rédaction. Les photos des vêtements ont fourni matière à description ou commentaire pour cette tâche dont la réalisation a consisté littéralement à traduire les illustrations en mots, réalisant ainsi une traduction intersémiotique. Le didacticien peut l'exploiter et proposer des exercices similaires afin de développer les qualités rédactionnelles des apprenants tout en faisant évoluer leur regard sur le métier de traducteur et donc en intégrant un aspect socialisation à la formation. L'apprentissage du métier consiste aussi à découvrir que le traducteur est un collaborateur. Plus il fait preuve d'autonomie, plus il obtient la confiance de son éditeur et peut espérer pérenniser son activité. En contexte professionnel, le terme traduction englobe des activités qui ne sont pas à strictement parler de la traduction. Passage obligé de toutes les maquettes, les chapô sont d'un grand intérêt pédagogique pour développer l'esprit critique et les compétences rédactionnelles des aspirants traducteurs. La brièveté de cette rubrique permet de la traiter en entier dans un laps de temps assez court. Elle sollicite les capacités créatives et encourage les étudiants à s'affranchir de la formulation du texte de départ pour rédiger en respectant sa visée.

Parfois composés en regard d'une liste de fournitures ou d'ingrédients, les chapô précèdent ou tiennent lieu d'introduction. Ce sont des rubriques complémentaires ou parfois redondantes et dans ce cas la créativité du traducteur peut être sollicitée et les illustrations deviennent sources d'inspiration à la génération d'un texte adéquat pour la rubrique. Nous ne parlerons pas des listes ici car leur traitement, notamment pour les livres de cuisine, fait l'objet de consignes lexicales précises que le traducteur est prié de suivre comme nous le verrons dans la partie plus précisément consacrée à l'étude des consignes.

Chapeaux et introductions se confondent parfois, ou disparaissent au profit d'un texte plus long qu'il vaut mieux considérer comme une introduction, rubrique que nous aborderons après avoir comparé quelques chapeaux.

Original	Tapuscrit	Texte publié
<p>As a natural product of the earth – Indeed it is earth – clay is a resource that is familiar to us all and draws a creative response from most people who handle it.</p> <p>(32 mots, 164 signes)</p>	<p>Choisir son argile Produit naturel de la terre, [suppression] l'argile est un matériau connu de tous. La tenir dans ses mains éveille un désir de création chez la plupart d'entre nous.</p>	<p>(1) Produit naturel de la terre (elle provient de la décomposition des roches), l'argile est un matériau connu de tous. (2) La tenir dans ses mains éveille un désir de créativité chez la plupart d'entre nous.</p> <p>(34 mots, 201 signes)</p>

	(29 mots, 168 signes)	
<i>La poterie en toute simplicité – Simply pottery, Sara Pearch et Geraldine Christy – Soline 1999 (16)</i>		

10. Réécriture d'un chapô : la fonction de la rubrique guide la réécriture

Le texte publié développe et précise le texte de départ. Son unique phrase de 32 mots est coupée en deux. Le relecteur remplace les tirets de l'original par des parenthèses et précise l'origine de l'argile. Il rend compte d'un syntagme répétitif que le traducteur avait éliminé sans pour autant le rétablir. Dans sa forme définitive, ce chapô est à la fois informatif et incitatif.

II.2.3.2. Les introductions

Chapeaux et introductions sont des rubriques très voisines par leur fonction pragmatique. Précédant les explications techniques, elles incitent le lecteur à choisir un projet. Chapeaux et introductions se distinguent surtout à leur longueur. Plus détaillées, les introductions incluent des informations culturelles ou contextuelles. Elles présentent parfois des problèmes d'ordre stylistique et/ou lexical. Le premier exemple fait ressortir la tendance connue de l'anglais à ne pas craindre la répétition, voire à s'appuyer sur elle pour transmettre le message.

Livre	Tapuscrit traducteur	Passage correspondant publié
<p>Starlight hanging lampshade</p> <p>Perhaps the most ethereal and yet tactile of papers are Japanese lace papers. Their intricate webs of threading suggest a delicacy unlike any other. Yet these papers can be crumpled up and tugged upon and still maintain structural integrity. The see-through nature of lace papers works particularly well with this hanging shade, in which miniature lights twinkle through the paper's open weave. Consider this more a decorative night-light than a functional source of illumination. (35 mots)</p> <p>Lace papers do not adhere well with glue to shade wires, particularly when there is no backing to the shade, as is the case for this shade. For this reason, the paper in this project is treated like a fabric and actually stitched to the wires.</p>	<p>Poussière d'étoiles</p> <p>(1) Les papiers japonais, extrêmement sensuels au toucher, sont aussi les plus éthérés. (2) L'enchevêtrement de leurs fibres suggère une délicatesse sans pareille. (3) Et pourtant ils peuvent être froissés ou manipulés brutalement sans se déchirer.[22 mots] (4) Leur aspect de dentelle et leur transparence s'accordent particulièrement bien à cette suspension, dans laquelle des ampoules miniatures scintillent au travers de la trame lâche des fibres, en faisant une sorte de décor lumineux plus proche d'une veilleuse que d'une véritable source lumineuse.(43 mots)</p> <p>(5) Ce type de papier se colle assez mal sur les fils des carcasses, surtout lorsqu'il n'est pas doublé, comme c'est le cas ici. (6) C'est pour cette raison</p>	<p>Poussière d'étoiles</p> <p>(1) Les papiers japonais, extrêmement doux au toucher, sont particulièrement intéressants. (2) L'enchevêtrement de leurs fibres est d'une délicatesse sans pareille, ils peuvent pourtant être froissés sans se déchirer [17 mots] (3) Leur aspect de dentelle et leur transparence conviennent bien à cette suspension, dans laquelle des ampoules miniatures (guirlandes de Noël) créent un scintillement mystérieux. (4) Cette suspension crée une sorte de décor lumineux plus proche d'une veilleuse que d'un plafonnier.</p> <p>(5) Ce type de papier se colle assez mal sur les fils des carcasses, surtout lorsqu'il n'est pas doublé, comme ici. (6) C'est pour cette raison qu'il est cousu</p>

(125 mots, 761 caractères)	qu'il est utilisé comme un tissu et cousu aux cercles. (115 mots, 753 caractères)	comme un tissu. (p. 98, 96 mots, 666 caractères)
<i>Abat-jour et luminaires en papier – Maryellen Driscoll – Éditions Eyrolles 2002, traducteur Jean-Sarane Fusi</i>		

11. De l'anglais au français : de la traduction à la réécriture

Dès la première phrase, le traducteur entreprend le travail de simplification, qui sera poursuivi à la relecture par l'éditeur. Il place le sujet en premier, ce qui normalise la première phrase où l'auteur avait fait une inversion afin de placer le sujet en dernier, pour ménager un certain suspens et enchaîner avec sa deuxième phrase. Le rétablissement de l'ordre Sujet/verbe évite une première répétition et supprime l'opposition introduite par « yet ». Courantes en anglais, les répétitions sont perçues comme les symptômes de l'indigence du scripteur en français. Le traducteur, sensible à la prescription culturelle sur l'usage de la langue, réussit à n'utiliser que deux fois « papier », contre sept occurrences de « paper » en anglais. La relecture entérine cet allègement puisque le mot n'est pas réintroduit. Elle poursuit la réécriture selon deux logiques apparemment contradictoires : Les phrases 2 et 3 sont réunies au prix d'une suppression de la redite « tugged upon » dont le sens est déjà présent dans « crumpled up ». La phrase 4, longue de quarante-trois mots, est scindée en deux. Sa syntaxe était correcte et le sens exact, mais sa longueur en rendait la lecture difficile. Elle ne répondait pas à l'exigence de simplicité du style éditorial.

Ces quelques remarques suggèrent des hypothèses sur les propriétés d'un texte jugé publiable. Le sujet de la première phrase « paper » qui est aussi le sujet principal du paragraphe, passe en début de phrase alors qu'en anglais il n'apparaissait qu'à la fin. Les adjectifs « sensuels » et le comparatif « les plus éthérés » sont respectivement remplacés par « doux » et « particulièrement intéressants ». La première modification porte sur le lexique. Les deux adjectifs proposés sont de bons candidats pour rendre le sémantisme de « tactile » mais la connotation relève davantage du registre poétique. L'option prise par l'éditeur « sont particulièrement intéressants » prépare la seconde intervention qui porte sur le lexique, la forme et le sens. Là où le texte anglais joue sur les sensations, le texte français est plus concret. La phrase sous-entend « pour l'usage qu'on veut prévu ». Le passage du verbe « suggérer » à l'auxiliaire « être » renforce le mode assertif. Les deux phrases sont réunies et la fausse alternative présentée dans la seconde – il s'agit plutôt d'une redondance – est évacuée. La réécriture recentre le texte sur la qualité du papier. La suppression de l'adverbe va dans le sens de la concision souhaitée et crée un espace pour « guirlandes de Noël ». La seule lecture du texte n'explique pas cet ajout probablement dû à la perception qu'une

information manque. La précision évite au lecteur de s'interroger sur le type d'ampoule à utiliser en lui suggérant le modèles pour les guirlandes, que le texte de départ ne mentionne pas et que la photographie de l'abat-jour page 99 ne montre pas. Le traducteur puise dans ses connaissances encyclopédiques pour compléter le texte. Le remplacement de « s'accorde » par « conviennent » favorise la fluidité de cette phrase. L'ajout de l'adjectif « mystérieux » après scintillement – substantif remplaçant le verbe initialement proposé – favorise l'enchaînement des deux phrases qui n'en faisaient qu'une dans le tapuscrit. Dans la seconde, le terme « plafonnier » remplace « véritable source lumineuse », périphrase vague de trois mots. Comme les précédentes révisions, elle souligne la préférence éditoriale pour des formulations concises et concrètes prévenant toute incertitude chez les lecteurs. Les dernières, la suppression de « c'est le cas » – formule vide de contenu informationnel – et la simplification de « qu'il est utilisé comme un tissu et cousu aux cercles²² » en « qu'il est cousu comme un tissu » montrent comment aller vers la concision en évitant la répétition d'informations.

L'exemple qui vient d'être traité indique comment retravailler le texte de la traduction pour le rendre publiable. Il ne faut pas hésiter à remanier la syntaxe pourvu d'aboutir à une reformulation fidèle au contenu informationnel. Le suivant montre un cas où le travail effectué sur le texte aboutit à une révision radicale de son sémantisme, mais pas de son contenu informationnel, rendu au contraire plus accessible. La première traduction, rendue par un étudiant, passe à côté d'un trait d'humour de l'auteur qui suggère que le père de famille a un comportement infantile, et contient une erreur de compréhension sur le qualificatif « free-style » dans ce contexte technique.

Livre	Extrait travail étudiant	Passage correspondant publié
Design inspiration When I was first introduced to Peg Couch, the mother of the recipient, she told me that she likes patterns with a foliage theme. Peg is a young woman with two children to look after – one is a husband and the other is a toddler by the name of Sam. Knowing these things, I had lots of information for a project : the theme (foliage), the	Inspiration de la Création : La première fois que l'on m'a présenté à Peg Couch, la mère du garçon pour lequel l'objet a été conçu, elle m'a dit qu'elle aimait les motifs à base de feuilles. Peg est une jeune mère de deux enfants, l'un est marié, l'autre est encore un bambin prénommé Sam. Sachant cela, j'avais les informations nécessaires à un	non traduction du titre Quand vous entreprenez un projet avec l'intention de l'offrir, ou sur commande, pensez à la personne à qui l'objet est destiné et si vous ne la connaissez pas, posez quelques questions pour avoir une idée de ses goûts. Préfère-t-elle les motifs figuratifs ou géométriques ? Est-elle fascinée par un animal, a-t-elle

²² Peu évocateur hors contexte, le terme cercle, qui désigne une partie de la carcasse d'un abat-jour est familier au lecteur du livre.

<p>wood (butternut) because it displays free-style motifs well), the recipient (Sam, because I love children), and the item (a trinket box because all boys and girls need a place to keep their treasures).</p> <p>(101 mots, 556 signes)</p>	<p>nouveau projet : le thème (le feuillage), le bois (du noyer cendré parce que cela rend bien les motifs improvisés), le destinataire (Sam, parce que j'adore les enfants) et l'objet (une boîte à trésors parce que tous les enfants en ont besoin pour cacher leurs petits secrets).</p> <p>(109 mots, 621 signes)</p>	<p>une collection dans laquelle votre travail trouvera naturellement sa place ? (126)</p> <p>(64 mots, 402 signes)</p>
<p><i>Chip Carver's Workbook, Dennis Moor, Fox Chapel Publishing, 2005 - Sculpture au couteau, Eyrolles, 2008</i></p>		

12. Réécriture : Réviser le sémantisme pour restituer le contenu informationnel

Ce passage, qui en anglais correspond à une rubrique indépendante intitulée « Design inspiration » présentée en regard de l'introduction, constitue en français la fin de l'introduction. Au-delà de l'anecdote, le traducteur a séparé le vouloir-dire et la manière de dire. Il a extrait le contenu informationnel, pour le restituer en fournissant un passage en accord avec les attentes définies plus haut pour une introduction. Là où le novice traduit le message explicite, le professionnel va chercher l'implicite, ce qui pose le problème de l'identification de l'implicite :

This gap in the approach is significant from two perspectives: from the practical point of view it leaves the translator without needed guidance when it comes to identifying what information is or is not implied in a text; this is one of the reasons why among translators following the idiomatic approaches the matter of implicit information has been a perennial topic of debate. (Gutt, 2000, 87).

Cette approche laisse un vide qui pose deux problèmes : d'un point de vue pratique, ce vide prive le traducteur du principe directeur dont il a besoin pour distinguer l'information implicite de l'information absente. C'est l'une des raisons pour lesquelles, parmi les traducteurs suivant l'approche idiomatique, le problème de l'implicite est depuis longtemps l'objet de débat. [notre trad.]

Le premier travail du formateur est précisément de définir le travail attendu et le second de proposer des activités pour aider les apprenants à combler ce vide. Le commentaire d'exemples montrant le but à atteindre et de travaux qui n'y parviennent pas encore peut être un outil pour le pédagogue. S'appuyer sur des textes effectivement publiés, qui ont donc reçu la validation d'un éditeur permet de raccrocher l'exercice à la réalité professionnelle. Dans l'exemple ci-dessus, la traduction exprime de manière explicite ce qui était implicite dans le texte de départ. Sans le recours à cette notion, l'explicitation pourrait sembler n'avoir rien à voir avec le texte de départ. Elle relève davantage d'une révision du texte de l'auteur que d'une traduction mais, malgré leur sémantisme différent, les deux passages véhiculent de fait un même contenu informationnel. Quelles raisons poussent le traducteur professionnel à se montrer créatif dans le cadre défini par les usages professionnels, pour réécrire suivant ce principe ?

Par son humour sexiste, et tellement poussif que l'étudiant est passé à côté, « tous les hommes sont de grands enfants » et son illogisme « puisque sa mère aime les feuilles, je vais en sculpter pour faire plaisir au petit garçon », le message explicite risque d'aliéner le lecteur qu'il veut séduire. Son contenu est ce que nous appelons une « information parasite », qu'il faut éliminer. Cet extrait qui comporte trois usages du pronom personnel « I » et une du pronom complément « me » suggère une présence auctoriale envahissante. Cette entrée en matière masque quelques informations pertinentes sur les qualités du projet proposé au lecteur derrière un verbiage inutile où la fonction phatique domine alors que la fonction appellative est attendue dans cette rubrique. Le sens implicite caché (le bon sens) peut se paraphraser de la façon suivante : si vous fabriquez quelque chose pour quelqu'un d'autre et si vous souhaitez que cet objet lui plaise, intéressez-vous à ses goûts. L'implicite du message ainsi extrait, le traducteur plus expérimenté ose reformuler pour rédiger une introduction conforme aux attentes avérées des représentants de l'éditeur chargés du suivi de la traduction. L'identité du tapuscrit et du passage publié reproduit ci-dessus prouve que l'initiative convient. Nous retrouveront ce passage qui se prête bien à une exploitation pédagogique dans notre dernier chapitre.

Lors de la refonte de la maquette, ce passage qui, en anglais, était une rubrique indépendante, est intégré au texte courant plus linéaire que dans le livre en traduction. La recatégorisation du pavé textuel n'est pas le fait du traducteur puisqu'elle intervient après remise de la traduction. Constater cette opération éditoriale peut se traduire en instruction de traduction pour ce milieu professionnel. Les étudiants découvrent ainsi la possibilité de procéder à des redistributions de l'information entre les rubriques. À eux par la suite de l'exploiter et d'en prendre l'initiative, soit par le biais d'un échange préalable avec leur futur responsable, soit en agissant directement dans leur texte, en ajoutant un commentaire explicatif destiné au relecteur, toujours libre de valider ou refuser. Le texte publié effectue un recentrage sur le lecteur, en s'adressant directement à lui à la deuxième personne du pluriel. Il suggère plusieurs questions à poser et conclut par une formule adressée au lecteur : « votre travail ». Inutile, la description du motif disparaît du texte sans priver le lecteur qui dispose de la photo en regard du message linguistique.

Faute de décomposer toutes les étapes du raisonnement conduisant à passer des phrases anglaises aux phrases françaises, le débutant, saisi par leurs différences, risque d'en tirer l'enseignement qu'il a toute latitude de réécrire à sa guise. Or il n'en est rien, il a signé un contrat de traduction, pas de *rewriting*. Loin d'être un parti-pris systématique, la réécriture

doit rester une réponse ponctuelle, suscitée par la perception d'une inadéquation du texte de départ à son nouveau lectorat ou aux normes en vigueur dans la culture destinataire de la traduction. Cet exemple de traduction d'un implicite renfermant des informations parasites par l'explicite est un moyen de rester proche du texte de départ tout en l'adaptant. En l'absence d'une telle motivation, le traducteur se garde de toute intervention « gratuite ». Il prend moins de risques et gagne probablement mieux sa vie – puisqu'il va plus vite – quand il peut se contenter de traduire sans prendre en charge une part de réécriture qui anticipe sur le suivi éditorial. Ce qui ne veut pas dire traduire de manière littérale en se contentant de calquer.

Cet exemple, à rapprocher de ceux présentés plus haut pour évoquer l'influence de la norme sur la réécriture, invite à une grande prudence en matière de généralisation. Assortir un texte d'un qualificatif générique prédispose à l'aborder d'une manière ou d'une autre selon les normes perçues comme relevant du genre en question mais cette première information est à relativiser par une analyse textuelle plus précise. Pas plus que les traducteurs, les rédacteurs d'ouvrages pratiques ne sont, ni ne doivent être transparents. Leur prose est marquée par un style et une façon personnelle de transmettre leur savoir-faire. On considère que la publication de l'ouvrage atteste de leur acceptabilité dans la langue-culture de l'original, mais elle ne saurait la garantir dans la langue-culture de la traduction comme en témoigne la comparaison des deux premiers extraits d'introduction évoqués ci-dessus. La partie consacrée aux différences culturelles tente de montrer ce qui résiste à la traduction et incite traducteurs, ou relecteurs, à réviser le texte de départ à travers sa traduction. Il est à noter que l'intervention du donneur d'ordre peut aussi se produire en amont de la traduction. Elle prend alors la forme de consignes générales, applicables à tous les ouvrages d'une collection, ou de consignes spécifiques motivées par une première lecture du livre, ou de quelques pages, qui alertent sur son écart par rapport à l'attente concernant le produit fini. Les différents intervenants qui participent au suivi éditorial abordent le texte et l'améliorent selon leurs professions. Leurs relectures successives aboutissent à un texte jugé bon pour publication. Contrairement aux usages en matière de traduction littéraire, le traducteur signe rarement le bon à tirer, puisque le texte lui a échappé depuis longtemps.

II.2.4. Textes explicatifs

Faisant suite aux titres, chapô et introduction, les textes explicatifs sont souvent distribués en deux rubriques complémentaires. Ainsi la maquette d'un livre de recettes réunit

des conseils généraux en page paire à droite, sous des photos, et les développe dans une recette en page impaire, à gauche, ne pouvant éviter un effet de redondance :

6. Brush the slices with butter and grill them over medium heat. (266)	2 Brush the pine apple rings with the melted butter. Grill them over direct medium heat, with the lid open, until nicely marked, 4 to 6 minutes, turning once. (267)
6 Beurrez les rondelles et grillez-les à feu moyen direct.	2 Badigeonnez les tranches d'ananas de beurre fondu. Faites les griller de 4 à 6 minutes à feu moyen direct jusqu'à ce qu'elles soient bien marquées, couvercle ouvert, en les retournant une fois.
<i>Guide Weber Jamie Purviance, Sunset, 2008 - Tapuscrit trad. pour Larousse</i>	

13. Redondance des informations d'une rubrique à l'autre

L'illustration des étapes successives à accomplir en page de droite s'appelle le « pas à pas » ou « déroulé » de la recette. Les textes se composent dans un corps de caractère souvent plus petit en raison de la contrainte spatiale pour donner une identité visuelle aux rubriques. L'explication plus longue correspond au texte linéaire généralement rédigé dans une langue plus soutenue et porte le nom de texte courant. C'est l'essentiel du « texte ». Il se compose dans un corps de caractère intermédiaire entre celui des titres et des légendes. Quand le texte courant et les pas à pas du livre en anglais sont redondants, le traducteur tente de les différencier par l'écriture. Ici, la consigne de l'éditeur exigeait l'emploi de l'impératif dans le pas à pas. Ne pouvant différencier par les formes grammaticales, le traducteur s'est efforcé de varier le lexique, rendant *brush* par « badigeonnez » et « beurrez » pour atténuer l'effet répétitif. La syntaxe offre une autre possibilité de contraster deux rubriques aux contenus similaires. La syntaxe des instructions est très simple. Les phrases sont courtes. La syntaxe du texte courant est plus complexe et les phrases, plus longues, sont écrites dans un style plus recherché.

11.2.4.1. Le texte courant

Le texte courant véhicule du contenu informationnel et, dans un guide pratique, des instructions. Il constitue, par son nombre de signes, l'essentiel du message textuel. Il est plus linéaire que le texte des autres rubriques. Il communique un savoir plus théorique que celui des déroulés. Il peut servir de commentaire aux exercices de mises en pratique que sont les projets ou réalisations proposées aux lecteurs. Quand l'information est dédoublée entre texte courant et « déroulé », le texte courant s'apparente à un cours magistral tandis que les « déroulés ou pas à pas » seraient les séances de TD, objet de la section suivante. Le style soutenu privilégie l'emploi du mode indicatif et s'adresse au lecteur à la deuxième personne

du pluriel. L'espace alloué permet d'incorporer d'éventuels compléments d'informations nécessaires à l'adaptation de l'ouvrage à ses destinataires. C'est le lieu de la médiation culturelle où le traducteur a le plus de latitudes pour mettre les contenus de l'ouvrage en conformité avec les attentes du commanditaire. Ainsi, dans un guide touristique, gommerez-vous un regard par trop anglo-saxon sur le lieu visité tandis que certains passages des encyclopédies animalières déjà mentionnées ont fait l'objet d'une révision afin d'introduire des informations spécifiques à la culture d'arrivée où leur absence aurait été perçue comme un manque. Dans le paragraphe consacré aux épreuves équestres, la traduction résume le texte de départ afin de gagner quelques lignes pour évoquer le TREC, discipline qui n'existe pas en Grande-Bretagne (voir annexe 2.7) Les passages consacrés au saut d'obstacles sont condensés pour permettre d'inclure un paragraphe sur le trot, qui donne des informations historiques et recentre le passage sur le pays de destination de la traduction. Les pages évoquant les chiens dans la littérature ont été partiellement réécrites afin de réduire la place faite aux écrivains anglais et d'introduire des auteurs français. La présence des illustrations, dont le texte ne peut faire abstraction, limite l'ampleur de ces interventions, qu'elles soient de la plume du traducteur ou postérieures à la remise du manuscrit (voir annexe 2.8)

II.2.4.2. Les déroulés ou pas à pas

Le texte des déroulés ou pas à pas se caractérise par la juxtaposition d'images et de blocs de texte. Bien qu'en relation directe avec l'illustration, le texte des pas à pas se distingue de la légende par sa fonction communicationnelle. Le message linguistique reprend et détaille sous des illustrations les informations du texte courant, opération par opération. Fréquentes dans les ouvrages communiquant des savoir-faire, ces rubriques sont brèves. La contrainte spatiale est d'autant plus forte que le format du livre est petit (*Mouches et leurres de pêche*). L'écriture vise concision et précision. Plus la maquette du livre de départ est redondante, plus la différenciation stylistique est souhaitable. Dans les instructions, la rédaction est au mode impératif ou infinitif. Pour les livres publiés dans une collection, ce choix précède la traduction puisqu'il est inscrit dans le cahier des charges prédéfini par l'éditeur. Si la rédaction du texte courant fait appel à l'impératif, l'infinitif, qui autorise des constructions plus elliptiques, est préféré pour les pas à pas.

Rédiger la traduction d'un pas à pas demande une lecture de la photo, problème plus traité dans la section sur les illustrations. Le texte renvoie parfois à quelque chose d'invisible, ce qui laisse supposer que l'auteur disposait d'une image plus large dont le recadrage au

moment de la mise en page a fait disparaître un élément significatif. S'en apercevant, le traducteur donne dans le texte l'information qui n'apparaît plus sur l'illustration. Il recourt à la stratégie d'incrémentation, qui consiste à ajouter une information dans la traduction, pour solutionner un problème lié à la fabrication du livre et non aux différences culturelles. La description dans le message textuel restitue la totalité de l'information initialement transmise au lecteur par le message visuel.

II.2.4.3. Dédoublement de l'information

Le voisinage des deux rubriques oblige les traducteurs vers le français à se montrer créatif pour éviter les répétitions présentes dans un original en anglais, langue-culture où la répétition paraît plutôt une bonne stratégie pour des ouvrages conçus pour permettre aux lecteurs de choisir de ne pas tout lire. Certains se contentent du pas à pas, voire des images, et se dispense de la lecture plus exigeante du texte courant. Les exigences stylistiques habituelles, formulée pour des textes linéaires, valent aussi pour des textes formés de rubriques superficiellement autonomes mais en fait, en interaction. Le rapprochement sur la page de deux pavés de texte redondants fait ressortir les répétitions. Or, si elles passent bien dans les textes anglais, ce n'est pas le cas en français. Il s'agit là d'une différence culturelle qui n'est pas linguistique mais se manifeste dans la langue. Le refus des répétitions abolit le cloisonnement entre les pavés de texte et déclenche une intervention des traducteurs. Ils évaluent sans cesse ce qui est nécessaire pour que le livre, grâce aux qualités du texte, répondent aux attentes des lecteurs. Leurs décisions ne sont pas arbitraires mais motivées par des raisons précises, qu'il s'agisse des contraintes techniques inhérentes au dispositif graphique ou du différentiel culturel entre lecteurs de l'original et de la traduction. Plus celui-ci est élevé, plus le traducteur devra expliciter le texte pour transmettre les mêmes contenus informationnels. Une traduction du texte de départ qui se contente d'en restituer le sens peut ainsi s'avérer lacunaire.

II.2.5. Illustrations

Déjà abordées, puisque présentes dans les déroulés, les illustrations influencent la traduction de toutes les rubriques et pas seulement celle des légendes. Au même titre que le texte, elles apportent des informations qui participent à la construction du sens. Comme ses futurs lecteurs, dans la phase de lecture, le traducteur averti s'en sert pour s'appropriier le contenu de l'ouvrage qu'il est chargé de transmettre aux lecteurs. Les illustrations permettent

l'identification des référents quand les signifiés employés renvoient à plusieurs signifiants possibles : « là encore, l'iconographie nous montrera que le premier de ces éléments surplombe le second d'une bonne trentaine de mètres... » explique Froeliger (2013, 35) dans une démonstration de l'utilité des dessins pour comprendre un texte spécialisé en architecture et trouver le terme juste. Une étude sur les dispositifs graphiques et la communication écrite remet en question la séparation du texte et de l'image à des « fins d'analyse ». Mieux vaut parler de la textualité de l'image :

L'image serait donc virtuellement porteuse d'un « prolongement » linguistique. Il arrive, du reste, que le cadre, parce qu'il relève de l'ostension, « arrête » l'image et la livre à une parole potentielle, celle du titre, de la légende, du récit ou du commentaire. Annette Beguin-Verbrugge (2006, 28-29).

Dessins ou photos prennent le relais du texte pour pallier l'impossibilité de montrer inhérente à l'écrit. Le concepteur de l'ouvrage y recourt pour apporter un supplément d'information par l'image. L'explication donnée dans le corps du texte reprise en offre un approfondissement signalé par un renvoi de type « voir illustration n°XX ».

Le problème de la répétition, déjà abordé du fait de la séparation des explications en deux rubriques explicatives, se repose du fait de la présence d'illustrations. Elles appellent des légendes, qui souvent, dans les éditions en anglais ou en espagnol, reprennent des phrases du texte ce qui renforce la cohésion entre les deux et peut être rassurant pour le lecteur. Comme précédemment, le souci de la pédagogie dans des « ouvrages didactiques²³ » justifie ce choix puisque si l'on en croit un proverbe russe, la répétition est la mère de la connaissance. Les éditeurs français sollicitent la créativité des traducteurs et demandent une réécriture des phrases utilisées deux fois, soit dans le texte courant soit dans la légende. Ainsi l'édition française d'un livre traduit de l'espagnol montre que la même phrase apparaissant page 132 en grisé et entre guillemets comme une citation de l'instruction de la page 134 donne lieu à deux traductions en français :

Al afinar las tiras en el centro y ganar espacio en el aro se consigue ir acercando los dos lados en paralelo. Cestería, Eva Pascual, Parramón, 2006	
Il faut tricher en réduisant la largeur des éclisses au centre et en faisant des tours morts autour du moule pour amener les éclisses à être parallèles entre elles.	Les éclisses arrondies au départ sont à ce stade parallèles entre elles.

²³ Expression figurant sur la quatrième de couverture d'un livre intitulé *Construction d'escaliers en bois*, Eyrolles, 2014.

14. Une phrase, deux rubriques, deux traductions

Ces deux phrases ne s'expliquent que par l'interaction entre le texte et l'image. La photo 49 montre l'opération appelée « tour mort » qui est un moyen d'atteindre le résultat décrit à côté de la photo 54. Cette photo montre le positionnement en arrondi des éclisses, qui deviennent progressivement droites. Sachant ce qu'est une éclisse, puisque le livre donne l'explication en amont, le lecteur comprend que l'adjectif dans « éclisses arrondies » porte sur le positionnement l'éclisse et non sur sa forme. Un lecteur ignorant de la vannerie et privé du co-texte que sont les images pourrait s'y méprendre.

Des normes culturelles différentes imposent la rédaction d'une légende appropriée qui s'appuie sur l'illustration. Le traducteur peut profiter de cet espace libre, à remplir, pour glisser une information qui lui semble manquante si l'illustration s'y prête. Son autonomie est grande mais il n'a pas carte blanche pour autant. Comme dans le livre de départ, la légende renforce le lien entre le texte courant et l'image. Il peut s'agir d'une paraphrase, d'une description de l'image, d'une explicitation du moment figé par la photo. L'apparente liberté est en fait cadré par une double contrainte, 1) le contenu informationnel à transmettre et 2) le style éditorial requis pour ce pavé textuel.

II.2.5.1. Les légendes

Les légendes comportent en général une ou deux phrases qui précisent les illustrations associées au texte courant. L'image ne se suffit pas à elle-même.

Paradoxalement, il [le sujet] peut être extérieur à l'image : c'est la légende. En effet, de nombreuses expériences et notamment celle de la sociologue Evelyne Sullerot, ont montré que l'image sans légende est mal lue et mal comprise (Duplan et Jauneau, 1986, 231).

À la différence des textes sous les photos des pas à pas, les légendes ne communiquent pas d'instructions. Elles constituent un microcosme révélateur de la manière dont il faut aborder le traitement des différents pavés textuels d'un ouvrage maqueté. La légende donne l'impression d'offrir une unité de traduction autonome. Pourtant, sa rédaction demande de tenir compte à la fois du texte courant et du contenu de l'illustration puisqu'elle entretient un rapport intertextuel avec le premier et intersémiotique avec la seconde. Selon les

maquettes, le texte de la traduction doit s'inscrire dans un espace limité à quelques lignes ou ne doit pas excéder un nombre de signes prédéfini pour éviter la chasse²⁴.

La légende prolonge le texte courant. Elle accentue le côté « invitation au voyage » de tout guide touristique. Le ton autoritaire résultant de la traduction des verbes à l'impératif, voulus en anglais par la rédaction de Lonely Planet, est en contradiction avec l'incitation à admirer la beauté d'un site. La rédaction en France demande une reformulation sans injonction. Il serait intéressant de connaître celles données aux traducteurs dans d'autres langues. Le fait que cet éditeur, pour cette collection, impose son choix en matière de forme grammaticale aux traducteurs suggère qu'il considère les traducteurs comme des exécutants. Ce n'est pas le cas le plus fréquent et il faut se souvenir que les rédacteurs de la version originale, dont les tapuscrits peuvent être copieusement revus avant publication, sont logés à la même enseigne. Les uns et les autres sont priés de fournir un texte en adéquation avec le ton voulu pour la collection. Traducteurs et rédacteurs fournissent les textes, les secrétaires d'édition qui assurent la coordination prennent les décisions finales.

Dans les manuels communiquant des techniques, les premiers chapitres présentent les outils et matériaux utilisés. L'image montre. Le texte nomme. Par sa présence visuelle, l'image impose l'emploi des termes correspondant à ce qu'elle montre, ce qui est problématique quand l'objet montré n'existe pas dans la culture réceptrice, ou n'existe plus du tout parce que sa fabrication a cessé. La disparition du référent dans l'extra linguistique, entre la parution du livre en langue originale et sa traduction demande une adaptation car l'éditeur de la traduction ne met pas des informations périmées sur le marché²⁵. Quand dans un ouvrage de technique artisanale ou artistique, des photos présentent des exemples de réalisation, les textes complètent l'information visuelle. Ils disent ce que la photo ne montre pas – nom du créateur, matériaux utilisés – et s'apparentent aux vignettes accompagnant les objets présentés dans un musée. Il est d'ailleurs de plus en plus fréquent que l'ouvrage pratique comprenne un chapitre intitulé, « Galerie » dont les pages évoquent une visite de musée, brouillant au passage la distinction entre guide pratique et beau livre. La légende est souvent factuelle. Parfois elle dirige le regard sur une partie de l'illustration, celle qui fait

²⁴ Terme typographique. Un texte chasse quand le nombre de signes ne tient pas dans l'espace qui lui est imparti.

²⁵ La comparaison de *Chip carver's Workbook* et de sa traduction permet de constater la disparition de l'illustration de la page 70 et du contenu du paragraphe de l'édition en anglais qui présentait un produit non disponible en France, qui cessa vite d'être fabriqué. Comme le livre ne mentionnait son utilisation dans aucun autre chapitre, il était inutile de rendre compte de son existence éphémère.

l'objet de l'argument du texte courant. Ces remarques ont toutefois leur limite et il ne faut pas en tirer de généralisation hâtive.

La comparaison de deux encyclopédies animalières publiées dans la même collection amène à percevoir une différence dans l'usage des formes grammaticales par les scripteurs des deux ouvrages. Dans un des deux titres, la forme BE+ING, est systématiquement employée dans les légendes des photos. Aisément repérable, la surreprésentation de cette forme grammaticale, peu fréquente dans la langue parlée ou écrite, est frappante dans l'ouvrage consacré aux chevaux mais pas dans celui consacré aux chiens. Cette différence dans deux ouvrages comparables alerte à nouveau sur la limite du classement des ouvrages par types qui évacue toute trace de la personnalité des auteurs dans l'écriture. Elle se justifie en traduction technique. La notice d'un mode d'emploi ne porte pas la marque d'un auteur. Elle ne se justifie pas en traduction pragmatique. L'influence du style des auteurs est réduite et cadrée par les consignes, mais leur respect n'abolit pas totalement les idiolectes. La théorie vise à proposer des généralisations pour éclairer des phénomènes fréquents, mais en matière d'écriture et de traduction, les régularités perceptibles dans un ouvrage peuvent ne renvoyer qu'aux préférences d'un auteur et d'un traducteur. Il vaut mieux s'abstenir de formuler des lois en se basant sur des observations ponctuelles. Les récurrences détectables dans plusieurs ouvrages signalent peut-être simplement une tendance à l'imitation de la part des rédacteurs. N'étant pas écrivains, ils ne cherchent pas à créer leur propre style mais plutôt reproduire le modèle d'autres ouvrages qu'ils ont lus. Les auteurs artisans cherchent, consciemment ou non, à s'inscrire dans la norme correspondant à leur domaine d'expertise.

En dernier ressort, chacun possède son idiolecte et écrit en fonction de sa représentation du type de texte qu'il rédige. Au-delà des regroupements et catégorisations, quels que soient les critères choisis (thématiques, linguistiques, basés sur les fonctions communicatives), l'analyse du style, du ton, de l'emploi de formes syntaxiques et du choix du lexique, peut donc permettre de déceler des normes mais aussi ne renvoyer qu'aux préférences personnelles des auteurs ou de toute personne intervenant ultérieurement sur le livre de départ. Les hésitations des novices qui cherchent encore à traduire dans le respect de la chaîne sémantique trahissent leur ignorance des attentes précises de l'éditeur. Le traducteur confirmé réécrit. Il a appris à mieux cerner les attentes des donneurs d'ordre. Il faut du temps pour que l'expérience façonne une notion de la qualité en adéquation avec le milieu d'exercice de l'activité. Le dialogue avec ses donneurs d'ordres et une analyse des différences entre les tapuscrits rendus et le texte final dans les livres publiés sont les meilleurs outils de

formation continue du traducteur en exercice. L'analyse des corrections, rubrique par rubrique, convainc de l'inutilité de traduire les légendes en recherchant une fidélité formelle. Mieux vaut s'attacher à rédiger une légende qui prenne sa place dans la relation triangulaire qu'elle entretient avec le texte courant et l'image. La notion de rédaction et non de traduction du texte de la légende prend pleinement sa valeur dans les cas où l'auteur (ou son éditeur) anglophone reprend une phrase du texte courant. Malgré leur apparente autonomie, les pavés textuels sont interdépendants, ce qui permet de redistribuer leur contenu.

La formation incite les futurs traducteurs d'édition à évacuer tout sentiment de culpabilité à l'idée de reformuler. Son but n'est pas de dire « presque la même chose²⁶ » mais de dire différemment la même chose, voire autre chose quand l'illustration corrige le texte. Il faut alors que cette « autre chose » corresponde à l'un des trois côtés du triangle (texte courant, illustration, légende). Ce nouveau texte, produit par le traducteur, explicite, illustre, prolonge, complète, développe, précise le contenu du texte courant et de l'image ou de leur relation. Le traducteur se mue en co-auteur. Sa contribution invisible se fond dans la traduction qui devient un nouvel original, dérivé du premier.

Malgré sa concision et sa fonction subalterne, la légende s'avère une rubrique riche d'enseignements sur les mécanismes à l'œuvre dans la traduction ou réécriture de textes maquetés. Une formation strictement littéraire n'offre pas aux jeunes traducteurs l'occasion de découvrir cette interaction dynamique et d'en extraire les instructions de traduction qu'elle comporte. Un exercice de traduction portant sur quelques pages d'un ouvrage pragmatique mis en page les confronte pour la première fois à ces textes courts, souvent en marge du texte courant. Une première réaction bien normale est de les traduire comme des unités indépendantes. Une part du travail de formation sera donc de les amener à percevoir (1) que cette indépendance est illusoire et (2) à envisager comment intégrer l'interaction à la réflexion sur la traduction, ce qui en termes théoriques repose la question de l'unité de traduction qui sera traitée en conclusion de ce chapitre.

11.2.5.2. L'image, source d'informations et de contraintes

La présence des illustrations demande quelques compétences en analyse visuelle. Toutes les images n'ont pas la même fonction. Dans les collections qui nous occupent,

²⁶ Titre souvent cité d'un livre de Umberto Eco dont le sous-titre est *Expériences de traduction* (2003).

l'image peut avoir une valeur référentielle, dans les livres d'art par exemple, où la reproduction d'une œuvre fonctionne comme un signifié dont le signifiant est l'œuvre d'art dont parle le texte. Par la qualité de reproduction, elle acquiert aussi une valeur esthétique. Elle participe de la démarche de séduction à l'œuvre dans la conception du produit. Dans des ouvrages pratiques, l'image se joint au texte dans une démarche explicative. Elle vaut mille mots, surtout quand il s'agit d'amener le lecteur à réaliser une succession de gestes techniques. Les images illustrent les étapes d'un processus ou montrent son résultat. Dans les ouvrages pratiques, elles peuvent entrer en rapport de complémentarité ou de redondance avec le texte. On a vu comment les représentations de modèles à tricoter ont permis à un traducteur de rédiger des chapô alors que le livre de départ n'en avait pas. L'image est tantôt source d'inspiration où le traducteur puise la substance de son texte, tantôt source d'enrichissement du texte :

<p>If a top collar and undercollar are required, add 2.5–5cm (1–2in) to the neck and outer edge of the top collar. This addition will ensure the top collar rolls under out of sight, so the bagged-out edge does not show upon wear.</p> <p>44 mots, 226 caractères</p>	<p>Pour un modèle avec un col et un sous-col comme le col Claudine, ajoutez 2,5-5 cm au cou et au bord extérieur du dessus du col. De cette façon, la couture d'assemblage entre col et sous-col passe sous le col et est donc invisible.</p> <p>Couture 124, 44 mots, 229 caractères</p>
--	---

15. Ajout d'une précision motivée par l'iconographie

Ce passage est extrait d'un livre sur le patronage. L'ajout de la précision en français s'explique par la proximité d'une illustration montrant une robe à col Claudine en marge de droite.

Les lecteurs achètent souvent les beaux livres pour leurs illustrations plus que pour le texte, qui n'est pas nécessairement destiné à être lu mais apporte simplement par sa présence une caution de sérieux à des ouvrages conçus pour être feuilletés. Le rapport hiérarchique entre textes et images s'inverse : les premiers servent les secondes. Dans un manuel, images, photos, dessins ou croquis apportent un supplément à visée explicative. Les reproductions d'œuvres d'art ou photos par exemple sont la matière principale des ouvrages d'architecture assimilés à des beaux-livres, dans des collections grand public où le commentaire est souvent secondaire aux yeux des acheteurs, voire de certains éditeurs qui ne semblent pas accorder une grande importance à la qualité des textes, simples vignettes traités comme quantité négligeable, dont la rédaction initiale, puis parfois la traduction, paraissent bâclées.

<p>Texte de départ 00101_72</p>	<p>Traduction vers l'anglais communiquée au traducteur vers le français pour information Green Axis 13</p>	<p>Proposition du traducteur vers le français, acceptée et publiée sans correction par l'éditeur</p>
-------------------------------------	--	--

Green Axis 13		
<p>En el terreno, que anteriormente ocupaba un campo de aviación, se creó un gran eje verde que conecta el parque público y los edificios residenciales. El espacio se compone de diferentes elementos. El más destacado es una superficie de grava plantada flanqueada por una arboleda de plataneros. Se alternan parterres con instalaciones para juegos infantiles en forma de grandes anillos moldeados en el suelo.</p>	<p>On land, formerly occupied by an airfield, a large green hub connecting the public park and residential buildings was created. The space is composed of different elements. The most prominent is a gravel surface surrounded by a grove of banana trees. Areas in the form of large rings molded into the ground with children's play facilities were installed.</p>	<p>Le terrain, qui fut un aéroport, est devenu un grand axe vert reliant le jardin public aux immeubles d'habitation. L'espace se compose de plusieurs éléments. On remarque l'esplanade de gravier bordée de platanes. Les parterres alternent avec des aires de jeux pour enfants en forme d'anneaux géants modelés dans le sol.</p>
<p><i>Atlas d'architecture écologique Éditions place des victoires, Paris 2011, p. 684</i></p>		

16. Réécriture : Quand l'image contredit le texte

Il suffit de regarder la photo de la page suivante pour voir qu'il n'y a pas de bananier, et que les arbres ne sont pas plantés en bosquet (*grove*) mais en rangées. La traduction en anglais suggère que le traducteur n'en disposait pas. Il a correctement traduit le mot *platanero* par bananier. Le texte de départ semble donc fautif. Une coquille passée inaperçue explique probablement la présence du mot *platanero* alors que les arbres, pour autant que la photo permette de les identifier, semblent être des *platanos*, terme polysémique en espagnol, qui signifie à la fois bananier et platane (Larousse bilingue français/espagnol, 1986). L'utilisation de l'iconographie pour contrôler la validité des définitions des dictionnaires s'avère souvent nécessaire pour résoudre un problème de traduction dans les domaines spécialisés comme dans des domaines semblant généraux.

Les réalités de la vie professionnelle privent parfois les traducteurs des illustrations. Dans un monde parfait, il serait possible de décliner les propositions de travail quand l'éditeur n'est pas en mesure de fournir les documents nécessaires mais, la nécessité de gagner sa vie impose parfois de les accepter. Ces vicissitudes ne dispensent pas de la plus grande rigueur et d'une exigence d'exactitude. Traduire « en aveugle », d'après l'expression d'une secrétaire d'édition, c'est-à-dire sans disposer des photos ou en ayant de piètres photocopies en noir et blanc exige de procéder à des choix que l'image ne vienne pas contredire par la suite, notamment en matière de rendu des couleurs. L'exercice est particulièrement périlleux quand il faut décider entre plusieurs termes évoquant une nuance très précise (fuschia, lilas, mauve, parme ou violet très pâle) pour rendre compte de la palette d'un peintre ou des nuances d'ocre d'une poterie. Le premier impératif consiste à se documenter en cherchant les informations nécessaires en dehors du texte, ce qui suffit à prouver qu'il n'est pas complet en lui-même.

Appeler le responsable d'édition afin de lui demander une description de la photo en couleur s'il en dispose, est parfois le seul moyen d'obtenir une réponse. S'il s'agit d'un tableau connu, on peut tenter de le localiser sur un site ou de le trouver dans un livre, tout en sachant que le rendu des couleurs varie suivant les écrans et les réglages d'un ordinateur et suivant la qualité du papier et de la quadrichromie. Dans tous les cas, ces situations réelles témoignent de la complémentarité des deux systèmes de signification. Faire l'impasse sur l'image au profit du seul texte pour traduire un livre est un non-sens méthodologique et revient à omettre une partie des informations contenues dans le livre. La présence d'illustrations oblige également à réagir en fonction des différences culturelles entre les cultures de départ. Les exemples suivant montrent comment la présence des images oblige à exercer une médiation.

Les Japonais font cuire les fines omelettes qui seront découpées en bandelettes pour confectionner des sushi dans des poêles carrées. Ustensile banal pour les destinataires de l'ouvrage original, l'image présente un objet inhabituel aux lecteurs de la traduction. Par son texte, le traducteur atténue l'étrangeté de l'objet et explique comment s'en passer pour parvenir au résultat. Il peut intervenir dans la légende ou dans une autre rubrique selon la longueur et la précision des explications à fournir. Sans cesse confronté à des situations inédites, le traducteur se laisse guider par l'idée de minimiser l'effort cognitif du lecteur. Dans un pays où les poêles sont rondes, il faut couper un carré inscrit dans l'omelette circulaire pour arriver au même résultat. Le lecteur, comme avant lui, le traducteur n'a pas besoin de le lire pour le déduire, mais le texte doit rendre compte de la présence de l'image. L'illustration appelle un commentaire. Suivant les recherches effectuées par le traducteur, il indique où se procurer l'outil ou ustensile peu courant si c'est une possibilité réaliste et pas trop onéreuse. Dans le cas contraire, il peut être préférable d'expliquer comment s'en passer pour parvenir au résultat escompté. Quelle que soit la solution alternative retenue, elle modifie le texte de départ pour satisfaire à la réalité culturelle des lecteurs. Elle sollicite la créativité du traducteur qui agit en rédacteur. À lui de présenter ce procédé, qu'il aura trouvé seul ou en concertation avec l'éditeur et des spécialistes du domaine concerné. Ce livre de cuisine pose le problème connu de la différence de référent dans l'extra-linguistique dans des cultures différentes pour un signifiant unique dans la langue. La recherche iconographique ou la réalisation des photos vient après la rédaction du texte initial mais précède l'écriture de la traduction. L'auteur peut s'en passer puisqu'il sait de quoi il parle. Le traducteur en a besoin pour construire ce savoir.

Même quand une illustration perd sa pertinence pour la culture cible, il faut en rendre compte dans l'une des rubriques disponibles. Dans une encyclopédie du bricolage, une illustration montre l'emploi d'une machine dangereuse sans la protection nécessaire : elle contrevient aux dispositions législatives en vigueur dans la culture cible. Contraint par la mise en page, l'éditeur conserve l'image. Toutefois dans l'édition française, elle apparaît barrée d'une croix et un encadré qui constitue une mise en garde est ajouté en-dessous. Le conseil « de pro » donné au menuisier américain est illégal en France. Se dispenser de l'utilisation de protections facilite peut-être la manipulation de certaines machines-outils, mais peut conduire le bricoleur directement aux urgences. Une recherche documentaire ne permet pas toujours de trouver ce type d'informations. Dans ces cas, le travail du traducteur devient un travail d'équipe et demande une concertation avec l'éditeur. Il est révélateur du type de décision à prendre pour mettre un livre sur un marché différent de celui d'origine. Dans ce cas, l'éditeur anticipant ce type de problèmes, avait veillé à ce que le traducteur puisse s'appuyer sur un spécialiste. Même sans un tel accompagnement, il est de la responsabilité du traducteur de déceler les conflits entre le contenu du texte à traduire et ce qu'il est acceptable de dire pour la culture destinataire de la traduction. Il ne lui appartient pas nécessairement de trancher, mais d'en référer au donneur d'ouvrage. Apporter des solutions lors de la rédaction de la traduction est plus efficace qu'attendre le stade de la correction, surtout quand les modifications à apporter ne sont pas ponctuelles mais structurelles. Il arrive en effet que la récurrence d'un problème conduise à revoir la structuration même d'un livre (voir partie sur les métaphores structurantes). Même avec des compétences dans le domaine de spécialités plus restreintes que celles de l'auteur, il faut que le traducteur puisse apprécier la qualité des informations transmises et du livre en lui-même. L'ouvrage premier qui arrive entre les mains du traducteur a déjà fait l'objet d'un suivi éditorial. Son texte n'est déjà plus le tapuscrit initial remis par l'auteur puisqu'il a été relu, corrigé, réécrit découpé, illustré et maqueté.

Le traducteur arrive donc dans une chaîne éditoriale déjà longue. Il peut en toute quiétude relativiser la notion de fidélité à l'auteur qu'il a parfois tendance à transférer de son expérience de la traduction littéraire. Le texte qu'il a en main n'est déjà probablement plus tout à fait celui que l'auteur a confié à son éditeur. Il n'y a par conséquent aucune raison, au nom d'une fidélité mal comprise, à éprouver des scrupules à poursuivre un processus éditorial destiné à élargir le public cible. Dans cette perspective, le traducteur évalue l'adéquation du texte qui lui est confié à son futur lectorat. Quand il constate un écart entre ce que l'ouvrage apporte et les attentes de son public potentiel, il lui appartient d'estimer si l'intervention

nécessaire est de son ressort ou de celui de l'éditeur. Quand la rédaction peut résoudre un problème ponctuel sans entraîner de changements majeurs dans l'ouvrage (exemple de la poêle carrée), il s'en charge. Dans le cas contraire, il en réfère à l'éditeur si celui-ci ne lui a pas déjà signalé un aspect à corriger, par exemple un manque de précision dans des instructions. Lorsque la traduction d'un livre fait l'objet d'un contrat de co-édition entre deux ou plusieurs éditeurs, la maquette sera identique dans les différentes langues. La contrainte spatiale et visuelle explique parfois le recours à la traduction-adaptation. Le texte traduit peut corriger une information qui ne passe pas en traduction, d'une langue-culture à l'autre, un conseil peut se muer en interdiction formelle. Quand le contrat autorise à modifier ou refaire la maquette, l'éditeur est libre d'ajouter des informations pour rendre l'ouvrage utilisable. La rédaction d'une introduction de plusieurs pages sur le calcul du déroulé d'un abat-jour a permis la poursuite d'une traduction menacée quand le traducteur a signalé que les photos montraient des carcasses d'abat-jour américaines, peu usitées en France, et donc difficilement accessibles aux lecteurs. D'une langue-culture à l'autre, l'objet abat-jour n'est pas tout à fait le même. Si de l'extérieur il n'y a guère de différence, l'intérieur n'est pas conçu de la même façon. Les douilles sont montées dans la partie inférieure en France, mais dans la partie supérieure aux États-Unis. Il s'ensuit que les photos montraient des abat-jour montés sur des carcasses d'un modèle existant, mais rare. Le traducteur traduit en adaptant l'explication au matériel disponible pour les lecteurs.

Un dernier exemple montre comment des décisions éditoriales portant sur l'iconographie rejaillissent sur la rédaction de la traduction. L'éditeur qui achète les droits de traduction, peut être contractuellement obligé de conserver toutes les illustrations mais rester maître de certaines décisions, comme celle de préférer le noir et blanc à la mise en couleur.

II.2.5.3. Images du corps et contraintes culturelles

La traduction d'un ouvrage sur l'équitation nous a fait découvrir l'aspect problématique de l'image du corps. L'éditeur américain avait axé sa stratégie de communication sur la représentation de deux cavalières, l'une en rouge, l'autre en bleu pour faciliter la lecture de l'image. Malheureusement, ces quadragénaires n'avaient pas la taille mannequin et leur ventre ressortait. L'éditrice responsable du projet, gênée par ces représentations du corps féminin qu'elle jugeait disgracieuse et en désaccord avec les canons, a renoncé à la couleur, estimant que le noir et blanc gommait un peu les rondeurs. Les photos les moins sexy ont été reproduites dans un format réduit (Voir annexe 2.9) Les éventuelles

références à la couleur des vêtements dans le texte en anglais n'ont pas été traduites puisqu'elles perdaient toute fonction signifiante en français.

La manière dont l'éditeur aborde l'iconographie annonce sa manière de considérer le texte. L'éditeur fabrique un livre en français à partir d'un livre dans une autre langue et le texte source est soumis au même regard critique. Il est important de le comprendre avant d'aborder la traduction d'un ouvrage pragmatique. Travailler avec l'ensemble du livre et non le seul texte est un moyen de convaincre un public d'apprenants de modifier son approche vis-à-vis du texte. Il faut ébranler bien des certitudes acquises auparavant par la pratique de la traduction littéraire pour obtenir la modification de comportement traductif nécessaire pour la traduction pragmatique. L'analyse des opérations possibles sur le dispositif iconographique – réagencement des photos, alignement sur texte explicatif, suppression numérotation, passage de la couleur au noir et blanc – montre le travail à accomplir sur le texte pour rédiger la traduction du texte correspondant.

11.2.6. Autour du texte courant

11.2.6.1. Les encadrés

Un dispositif visuel signale les encadrés : cadre, simple filet, trait tiré au dessus d'un texte composé dans la marge ou trame colorée qui tranche avec le reste de la page. On les trouve au-dessus, au-dessous, à côté du texte courant, ou encore intercalé entre deux paragraphes de celui-ci. Leur localisation sur la page signale l'importance accordée à l'information. Ils ressemblent visuellement aux rubriques composées dans les marges (voir infra) mais leur contenu entretient un rapport différent avec celui du texte courant. Les encadrés reprennent ou développent l'argument principal. Ils servent une fonction explicative et font ressortir l'essentiel, notamment dans les manuels. La syntaxe est simple, les phrases courtes. La langue facilite la compréhension du message et sa mémorisation.

Leur rôle varie selon la nature de l'ouvrage. Dans les manuels les plus pédagogiques, ce sont des rappels, des mises en garde ou des conseils de portée générale. Ils renforcent et/ou complète le texte courant. Attiré par le cadre, le regard du lecteur y revient alors qu'il a déjà pris ses outils pour mettre en œuvre les explications données.

II.2.6.2. Les marges

Selon la définition du Robert, la marge est « dans une page, l'espace blanc autour du texte écrit ou imprimé ». Les maquettes actuelles les remplissent. Elles en font un espace de signification linguistique par l'utilisation de l'espace. De larges marges vides encadrent et valorisent le texte placé en vedette au centre. L'occupation de l'espace se décrypte comme un signe. Pour Genette (1987), la vraie marque du luxe est l'utilisation somptuaire de l'espace qui se caractérise par la présence de pans entiers de pages vides et un texte très aéré. Dans des collections qui misent sur l'économie de moyens, la multiplication de rubriques marginales s'oppose à cette conception. Les éditions qui tirent les prix vers le bas en limitant le nombre de pages exploitent cet espace. Quand elles ne le réduisent pas, elles le remplissent comme si le vide faisait horreur. Dans des ouvrages encyclopédiques ou des beaux livres, ces mentions marginales accueillent des anecdotes dont les contenus renvoient à un socle culturel commun à l'auteur et au lecteur. Leur présence renforce le lien affectif qui se tisse entre le livre (et non son auteur) et son lecteur. Leur multiplication suggère une abondance qui connote la richesse et valorise l'ouvrage. Les informations données rappellent, dupliquent ou illustrent le texte courant. Ces petits encadrés enjolivent la marge. Leur rôle est plus visuel qu'informationnel, aussi les traducteurs sont-ils souvent encouragés à les localiser, c'est-à-dire à effacer la marque de l'étranger pour franciser le livre :

'Ride a cock horse to Banbury Cross, to see a fine lady upon a white horse With rings on her fingers and bells on her toes, She shall have music wherever she goes' Nursery rhyme	Le cheval a inspiré de multiples poètes et chanteurs. Qui ne se souvient du gentil courageux petit cheval blanc de Georges Brassens, de Stewball, naturalisé et importé en français par Hughes Aufray ou de Bucéphale de Thomas Fersen ?
<i>Encyclopédie des chevaux, 93</i>	

17. Réécriture : localisation

La traduction de la chanson enfantine anglaise semblerait incongrue au lecteur qui n'a jamais entendu parler de Banbury et de sa croix. Le traducteur conserve le procédé mais recherche des chansons issues de sa culture. Il cite plusieurs titres là où le livre anglais n'en évoquait qu'un seul, ce qui ne modifie pas le procédé. Suivant la même stratégie de recherche d'équivalences, une information sur l'école vétérinaire de Maison-Alfort remplace dans un encadré marginal une autre sur le collège vétérinaire de Londres (Encyclopédie des chevaux, 83). Elle entretient un rapport implicite avec le contenu de la double-page intitulé « Le poulinage ». Toujours dans cette encyclopédie, une référence à Ourasi, un trotteur

français légendaire, inoubliable pour qui s'intéresse aux courses, remplace une référence à un crack inconnu des turfistes hexagonaux. Suivant les cas et l'espace disponible, le traducteur puise dans le socle culturel commun qu'il partage avec ses lecteurs pour donner une information apte à susciter une réponse analogue. Les trois exemples ci-dessus montrent que le traducteur part du contenu et s'efforce de reproduire la démarche auctoriale, ce qui le conduit à écrire autre chose et non la même chose ou presque. La fonction de l'encadré guide la recherche d'équivalences. Ses propositions ne sont ni arbitraires ni subjectives. Le contenu du livre de départ apparaît comme un déclencheur pour la rédaction de la traduction. La connaissance encyclopédique du traducteur éventuellement complétée par des recherches fait le reste.

Dans le doute quant à la meilleure option, traduire ou pas, les traducteurs inexpérimentés ont tout intérêt à se concerter avec le donneur d'ordre et lui demander d'indiquer ses préférences. La consigne est souvent de signaler les passages qu'il vaut mieux ne pas traduire et de proposer des équivalences en laissant la décision finale au secrétaire de rédaction. Dans la vie professionnelle, le partage des responsabilités dépend de la qualité de la relation entre les intervenants. Quand l'éditeur connaît le traducteur et lui fait confiance, il est heureux de lui déléguer la recherche d'équivalences, tâche supplémetaire qui s'ajoute à la traduction « pure ». Éventuellement l'éditeur, à travers ses représentants – secrétaire d'édition ou relecteur – lui demande de signaler ces interventions qui allègent leur travail. Le travail de communication s'ajoute à la traduction sans être pour autant comptabilisée dans la rémunération de la traduction.

Les textes des marges participent de la rhétorique visuelle de séduction. Ils incitent les futurs lecteurs à picorer ces miettes de textes pour l'amener à la lecture du véritable plat de résistance qu'est le texte courant. Ces brefs rappels ou anecdotes plaisantes à vocation distrayante relèvent plus de la fonction phatique du langage que de sa fonction référentielle. La meilleure stratégie traductive est l'omission quand l'information donnée au lecteur de la version originale, ancrée dans un vécu culturel partagé avec l'auteur, perd sa pertinence en traduction. Venant d'un autre horizon culturel, le lecteur de la traduction comprendrait les phrases traduites, mais pas la raison de leur présence. Enfreignant la maxime de la pertinence énoncée par Grice et développée dans la théorie de la communication (Sperber et Wilson, 1986), ces phrases pourraient susciter sa perplexité ou son indifférence et ne joueraient donc pas pour lui la même fonction de communication que les phrases de l'original.

L'espace des marges offre à l'éditeur et au traducteur un lieu susceptible d'accueillir les suppléments d'informations et modifications inhérentes au processus d'adaptation. Ainsi, des contenus jugés inadéquats dans le texte courant peuvent être conservés mais rejetés aux marges du texte courant. La fonction informationnelle le cède à une dimension esthétique, ils enjolivent la page. Plus l'auteur de l'original s'écarte des conventions de la culture réceptrice, plus ses traces seront effacées ou renvoyées dans les marges. Ces différences culturelles qui émergent rubrique par rubrique invitent à envisager le livre comme le produit d'un secteur économique qui reproduit à l'échelle du microcosme les différences culturelles que l'on constate au niveau du macrocosme.

Les marges étant par définition un espace réduit, la contrainte spatiale y est forte. Plus les petits textes superposés dans une marge se multiplient, plus la concision s'impose puisque le nombre de lignes disponibles pour les caractères n'est pas extensible. Suivant la nature de l'ouvrage, les rubriques marginales – parfois intitulées : rappel, astuces, truc... – ponctuent et rythment l'ensemble. Les contenus placés dans les marges peuvent être des illustrations plaisantes du propos développé dans le texte courant ou très précises, des listes de prix en regard d'un paragraphe sur le coût de la vie par exemple.

Dans une perspective didactique, ces courts textes sont utiles pour susciter la réflexion sur la recherche d'équivalents culturels et entraîner les étudiants à l'écriture. Leur brièveté en fait un atout pour des activités visant à développer créativité et concision. La traduction des rubriques marginales est un terrain propice à l'apprentissage de l'adaptation et de la recherche d'équivalence. Elles donnent aussi l'occasion d'évoquer les relations entre éditeurs et traducteurs. Beaucoup d'éditeurs s'attendent à des échanges avec les traducteurs avant la remise de la traduction à la date convenue. Ce n'est pas un devoir que l'on rend au professeur, mais un travail fait en collaboration avec le donneur d'ordre. Il faut encourager les jeunes traducteurs à solliciter leurs interlocuteurs par mail ou téléphone, pour parachever leur professionnalisation.

11.2.6.3. Titraillage et rubricage

Souvent fourni par l'éditeur, le traducteur n'a qu'à les appliquer. Sa créativité est sollicitée lors de la création d'une nouvelle collection pour laquelle il faut trouver les titres qui seront repris par la suite. Les différents traducteurs collaborant aux premiers titres proposent et le responsable dispose. Les brèves rubriques qui remplissent les marges peuvent se passer de titre ou avoir un titre *ad hoc* suggéré par leur contenu « Rappel », « Attention »,

dont l'emploi ne sera pas systématique. Dans une encyclopédie animalière, des encadrés sur fond tramé qui apparaissent en marge sous le titre « Horse facts », pour lequel le traducteur avait proposé « trivia » en référence au jeu *trivial pursuit* n'ont pas de titre en français.

11.2.7. Interdépendance maquette et traduction

D'où l'importance, trop souvent occultée par ceux qui n'ont de ces textes qu'une vision linguistique, des aspects non verbaux : la traduction est une affaire intersémiotique. » (Froeliger, 2013, 39).

La prise en compte du livre, avec sa mise en page ou maquette, espace associant des messages linguistiques et visuels, entérine l'éclatement du message linguistique. Le texte se fragmente en rubriques autonomes qui renvoient les unes aux autres dans l'espace de la double-page créant une géographie textuelle. Il faut le penser comme un des éléments constitutifs de l'ouvrage, autant sur le plan du contenu informationnel que de la forme graphique qui lui est donnée (Bokor, 1998). Comme la traduction de publicité, la traduction d'ouvrages présentant une alternance de blocs de texte et d'illustrations demande une part d'analyse intersémiotique :

Il est donc largement temps de revenir sur l'idée de Jakobson et d'intégrer dans la recherche traductologique la traduction intersémiotique, jusqu'à présent ignorée ou sous-estimée, tant au niveau pratique que théorique (Tomaszkiewicz, 2005, 167).

L'iconographie sert le texte ou l'inverse. L'écrit ne prime pas nécessairement sur l'image. Il s'en fait parfois l'illustration, lui devenant assujéti dans une inversion du rapport traditionnel entre les deux. Dans les beaux-livres, la place dévolue au texte est parfois très réduite par rapport à celle des photos. Le traducteur capable de se projeter dans la manière dont les lecteurs vont lire le livre est plus à même de rendre une traduction adaptée au support. Il n'est pas inutile de savoir que les utilisateurs d'un ouvrage perçoivent d'abord la présence de blocs de lettres et d'illustrations sur la page. C'est seulement ensuite qu'ils lisent les pavés de texte qui constituent les rubriques et accèdent au message linguistique. Ils peuvent très bien chercher dans le texte des clés pour comprendre les illustrations. Incapable d'empathie avec ses futurs lecteurs, le traducteur risque de passer à côté d'un aspect essentiel de sa mission, comme un localisateur (traducteur de pages web) qui serait insensible à l'ergonomie du site qu'il traduit. L'analyse textuelle reste nécessaire mais ne suffit plus puisqu'il faut ajouter les interactions des différentes rubriques entre elles, l'iconographie et la distribution spatiale du texte et de l'image sur la page :

La realidad textual presente en las diversas lenguas nos indica que los textos no están formados únicamente por signos verbales, es decir, por palabras, sino que, a menudo y dependiendo del tipo de texto, están acompañados de signos no verbales (imágenes, ilustraciones, tablas, gráficas, etc.), por lo cual la semiótica

también está llamada a desempeñar un papel crucial en lo que podríamos denominar un segundo nivel de interdisciplinariedad en la descripción y explicación del proceso traductor. (Bolaños-Cuéllar, 2004, 177).

La réalité textuelle présente en diverses langues révèle que les textes ne sont pas formés exclusivement de signes verbaux, c'est-à-dire de mots, mais que, bien souvent, et selon le type de texte, ils s'accompagnent de signes non verbaux (images, illustrations, tables, graphiques, etc.). C'est pour cette raison que la sémiotique a également un rôle fondamental à jouer dans ce que nous proposons de considérer comme un second niveau d'interdisciplinarité, dans la description et l'explication du processus traductif [notre trad.].

L'évocation du rôle de la sémiotique dans l'explication du processus traductif offre une autre application aux travaux de Béguin-Verbrugge. Sa méthode « ...d'analyse sémiotique et pragmatique des documents pour évaluer leur lisibilité » dans une démarche sur l'apprentissage de la lecture peut être utilisée dans l'analyse des livres à traduire. Tout comme « elle questionne les approches purement linguistiques de la lecture et de son apprentissage », il nous semble utile de compléter l'enseignement axé sur la dimension linguistique et communicative des textes par l'utilisation de l'analyse sémiotique. Loin de complexifier la tâche, il nous semble qu'elle la facilite en apportant des informations manquantes pour appréhender la traduction éditoriale. Une formation bien conçue s'efforcera de proposer des activités visant à stimuler les compétences sémiotiques et communicationnelles des professionnels dont la spécialité est la traduction d'un objet hybride, le livre.

S'intéresser aux différences entre un livre chez l'éditeur de l'original et chez les éditeurs des traductions est un moyen de prendre la mesure du travail éditorial que l'on peut considérer comme une co-énonciation au côté de l'énonciation de l'auteur et du ou des traducteurs. L'éditeur se réserve un certain nombre de prérogatives pour imprimer sa marque de fabrique sur toutes ses publications, originales ou traduction. Certains présentent l'auteur. Sa photo, accompagnée d'une brève notice biographique, figure en quatrième de couverture, ou sur un rabat à moins qu'une page, en fin ou au début de l'ouvrage, lui soit consacrée. L'emplacement choisi révèle l'importance et la fonction commerciale que l'éditeur accorde à ces informations. Même dans le cas de coédition stipulant que la maquette du livre reste identique, on constate quelques modifications dans les pages encadrant les chapitres du livre. Le déplacement de la biographie d'un auteur s'explique par son absence de notoriété dans la culture destinataire de la traduction. Les auteurs d'ouvrages pragmatiques, en dehors du petit cercle des pratiquants de son activité, exception faite, peut-être de ceux qui jouissent d'une forte présence médiatique, sont rarement connus du grand public. On s'attend à ce que le nom de l'éditeur de la traduction se substitue à celui du livre original et à ce qu'il appose son logo ainsi que, comme le stipule le *Code des usages*, le nom du traducteur. Cette prescription est rarement suivie pour les livres pragmatiques où le nom du traducteur figure dans l'ours,

parfois avec celui de l'auteur. On s'aperçoit aussi que les pages de couverture sont entièrement refaites et leurs illustrations déplacées, modifiées ou changées. L'éditeur de la traduction choisit dans les pages de l'ouvrage des illustrations pour la couverture différentes de celles de l'édition originale. Il puise parfois en dehors du livre quand il ne trouve pas d'image qui lui plaise ou les réorganise pour donner à l'ouvrage en fabrication un air de famille avec les précédents titres de la collection. Le titre de l'ouvrage traduit choisi par l'éditeur est rarement la traduction sémantique du titre original. L'éditeur ajoute souvent un sous-titre explicatif absent de l'édition première.

Auteurs et traducteurs sont libres de proposer des titres mais la décision finale leur échappe. C'est presque toujours l'éditeur qui choisit le titre des traductions, littéraires ou pragmatiques, et souvent celui des œuvres. C'est encore lui qui décide d'inclure tel ouvrage dans telle collection dont le nom constitue un sous-titre de fait comme par exemple chez Eyrolles, « Le geste et l'outil ». Il ajoute parfois un label générique, empiétant ainsi « sur les prérogatives de l'auteur, qui se croyait essayiste et se retrouve sociologue, linguiste ou poéticien » (Genette, 1987). Faute de stipulations éditoriales précises, il arrive que, se basant sur le seul titre, libraires ou bibliothécaires procèdent à d'involontaires recatégorisations fantaisistes. On connaît le désarroi de Georges Orwell à la publication d'*Animal Farm*, apprenant que les libraires plaçaient ce roman dans les livres pour enfants. Les lecteurs d'un recueil de nouvelles de Campanile imprudemment intitulé *Manuale di Conversazione* (Manuel de conversation) s'étonnent de le trouver catalogué avec les manuels de langue d'une bibliothèque universitaire²⁷. À contrario, ces péripéties témoignent de l'utilité du paratexte et plus précisément du péri-texte, pour mémoire tout ce qui dans le livre s'ajoute au texte proprement dit (Genette, 1987).

Les traducteurs d'œuvres littéraires ont rarement à se préoccuper de l'habillage du texte même si le texte linéaire :

[...] se présente rarement à l'état nu, sans le renfort et l'accompagnement d'un certain nombre de productions, elles-mêmes verbales ou non, comme un nom d'auteur, un titre, une préface, des illustrations, dont on ne sait pas toujours si l'on doit ou non considérer qu'elles lui appartiennent, mais qui en tout cas l'entourent et le prolongent, précisément pour le présenter, au sens habituel de ce verbe, mais aussi en son sens le plus fort : pour le rendre présent, pour assurer sa présence au monde, sa "réception" et sa consommation, sous la forme, aujourd'hui du moins, d'un livre » (Genette, 1987, 7).

²⁷ Babord, catalogue en ligne de l'université de Bordeaux

Son traducteur ne reçoit normalement pas de consignes explicites quant à la longueur de la traduction à rendre. En revanche, le traducteur de fictions publiées directement en poche dans des collections très grand public sait que son texte doit tenir dans le nombre de pages résultant du nombre de cahiers prévus. Suivant Genette, nous nous intéressons ici à « ce par quoi un texte se fait livre mais notre propos porte sur des ouvrages souvent absents des bibliothèques universitaires dont la prétention esthétique ne se situe pas dans l'écriture. Ce qui ne signifie nullement qu'ils soient mal écrits dans leur langue originale. Et encore moins, si tel était le cas, que la traduction doive reproduire cette faiblesse stylistique. L'éditeur attend un texte bien écrit selon des critères dont certains reflètent des préférences personnelles, d'autres la nécessité de suivre les normes imposées par une collection, entité que l'on peut considérer comme un sous-ensemble du discours éditorial. Difficile à saisir ou à décrire, ce discours peut être perçu à partir de l'analyse de ses productions et des documents de travail, diversement appelés consignes ou *briefs*, distribués aux auteurs et aux traducteurs afin de cadrer leur écriture. Le travail de traduction commence après la prise en compte de ces facteurs externes aux textes qui constituent des instructions de traduction. Celles-ci varient d'un éditeur à l'autre, voire d'une collection à l'autre. Leur application demande d'autant plus de malléabilité que les consignes obligent à s'éloigner de sa propre conception du bien-faire, ou du bien-écrire. Les identifier, les comprendre et manifester cette compréhension par un style rédactionnel approprié sont des difficultés souvent bien plus grandes que le transfert linguistique pour des novices, qui abordent la formation totalement ignorants de cet aspect de la profession.

Avant d'atteindre son public, le livre mis en traduction, achevé ou en cours de fabrication, est confié au traducteur. Il y a encore quelques années, le support du texte pouvait être un jeu d'épreuves en couleur, corrigées ou non, ou des photocopies en noir et blanc. Aujourd'hui, les traducteurs reçoivent des fichiers au format pdf du livre ou un simple tapuscrit transmis sous forme de fichiers, sans aucune illustration. Quand le texte se compose de légendes apportant un commentaire ou une description, comme c'est souvent le cas des beaux livres ou des *coffee table books*, le traducteur travaille « en aveugle ». L'absence du message non verbal le confronte à l'insuffisance du message linguistique. Cette expérience fait mesurer combien la rédaction de la traduction s'appuie autant sur l'iconographie que sur le rédactionnel. Dans la pratique, le traducteur peut tenter de trouver l'illustration sur internet. S'il n'y parvient pas, la réflexion traductive se rapproche dangereusement d'un jeu de devinettes. L'absence d'illustration oblige à recourir à des stratégies minimisant la prise de

risques. Quand le texte à traduire ne se suffit pas à lui-même, ce qui est fréquent dans les légendes, mieux vaut le rendre par une phrase vague que poser une affirmation trop précise au risque d'être par la suite démenti par l'image.

Les traducteurs d'ouvrages pragmatiques, de manuels, de beaux livres, de la vaste majorité des livres fabriqués aujourd'hui, ne traduisent pas un texte linéaire mais un texte éclaté en rubriques complémentaires ou volontairement redondantes et souvent richement illustrées. Chaque rubrique peut-être assimilée à un genre avec ses propres règles d'écriture et une fonction communicative dominante. Plus complexe que celle d'un ouvrage littéraire, la maquette des ouvrages dans les autres secteurs de l'édition n'est pas un simple entourage du texte. Les illustrations – croquis, dessins ou photos – sont souvent nécessaires à la compréhension d'un texte lacunaire. Elles sont chargées de montrer ce que les mots disent, voire de s'y substituer. Il est parfois difficile d'expliquer l'accomplissement d'un geste, tandis qu'une ou plusieurs photos, en montrant une succession de moments, donnent au lecteur les moyens de restituer la séquence pour atteindre le résultat décrit et désiré. En ce sens, les illustrations et la présentation en rubriques deviennent des éléments constitutifs de l'ouvrage.

L'imbrication de pavés de textes hiérarchisés au sein d'un dispositif visuel à la fois textuel et iconographique constitue une mine de renseignements d'ordre extra-linguistiques. La lecture de ce dispositif fournit des instructions de traduction à qui sait les voir. L'ensemble, texte et iconographie, crée un contexte interne au livre, qui renvoie au contexte externe plus large : celui de l'activité traitée et du domaine spécialisé auquel elle appartient. Certains utilisateurs de l'ouvrage s'appuient sur le texte, regardant les photos comme des illustrations complémentaires destinées à enjoliver la page. Pour d'autres, les illustrations se substitueront aux textes, par exemple dans les « déroulés » également appelés « pas à pas » ou « étape par étape », rendant possible, du moins ponctuellement, l'économie de la lecture.

La prise en compte de la maquette amène à envisager le rapport entre fond et forme un peu différemment puisque la forme intègre maintenant, outre les données stylistiques, des éléments visuels relevant du découpage du texte et de la maquette. Il s'ensuit que l'unité de traduction devient aussi une unité mixte. Il devient possible d'intégrer le support de la traduction, ou canal de communication, à la réflexion. La spécialisation pour les secteurs non littéraires de l'édition demande de se familiariser avec le dispositif de communication. Il faut le comprendre pour rédiger une traduction dont le texte assure ses fonctions communicatives. Le levier d'intervention du traducteur pour parvenir à ce résultat étant sa maîtrise du style

réductionnel et sa capacité à intervenir en médiateur culturel pour transmettre les contenus informationnels pertinents.

II.2.7.1. Fond et forme

Si pour un traducteur littéraire forme et fond sont un tout indissociable, la situation est différente pour le traducteur pragmatique. Quand le premier vise l'équivalence formelle dans sa traduction, le second procède à deux opérations : 1) Extraction de contenu informationnel, le fond, 2) Refonte dans la forme attendue sur le marché auquel le livre est destiné. L'utilisation de maquette commune constitue un facteur d'homogénéisation culturelle fort pour les éléments visuels. Le travail effectué sur le texte permet de moduler cet effet puisque la rédaction de la traduction assure l'expression du fond selon les normes rédactionnelles du commanditaire de la traduction. Le texte traduit devient le lieu du passage de la norme culturelle rhétorique du texte de départ à celle du texte d'arrivée. Le traducteur recrée une nouvelle unité fond/forme culturellement compatible qui n'est plus celle de l'original. En traduction pragmatique, cette réécriture ethnocentrique apparaît plus comme une défense de la culture traduisante menacée de colonisation mentale par la diffusion massive de livres en provenance du marché anglophone que comme une tentative d'annexion, comme on peut le lui reprocher en traduction littéraire. Le traducteur s'appuie sur ses compétences de médiateur culturel et sa connaissance du livre pour prendre les décisions qui s'imposent. L'examen des différentes rubriques montre deux niveaux de fonctionnement. Elles sont superficiellement autonomes. Certains lecteurs se contentent de feuilleter l'ouvrage, piochant ici ou là des informations. Regarder les images et leur légende peut suffire. D'autres lisent le pas à pas et négligent le texte courant préparatoire. D'autres encore s'arrêtent après le chapeau et tournent la page. La traduction d'un ensemble de pavés de textes demande de prêter attention à une cohérence textuelle fondée dans la relation entre les rubriques. La compréhension de leur fonction respective et de leurs articulations est nécessaire pour rédiger des textes convenant à chaque rubrique tout en préservant la cohésion visuelle du dispositif graphique.

La maquette dans laquelle s'inscrit le texte, le plus souvent divisé en rubriques hiérarchisées assorties d'un dispositif iconographique est pour le traducteur source de 1) contraintes supplémentaires et 2) d'informations sur le texte à traduire. C'est aussi 3) un espace avec lequel jouer pour éventuellement contourner certaines normes en effectuant des déplacements : c'est le cas de l'humour, mis en marge dans les ouvrages en français.

II.2.7.2. Les contraintes supplémentaires (non linguistiques ou communicationnelles) liées au support

Le texte traduit vient remplacer le texte en langue originale dans la page. Le traducteur s'efforce de rédiger un texte au nombre de caractères prédéterminé. Dans les cas où le taux de foisonnement est positif, il est de 10% de l'anglais au français, le texte traduit résume. Il synthétise et omet les éventuelles redites ou répétitions fussent-elles le fruit d'un effet de style et non d'une négligence de l'auteur. Le traducteur produit une traduction résumante. Les traducteurs apportent des solutions différentes adaptées aux couples de langues en présence. Quand le taux de foisonnement est négatif, peut-être faut-il parfois développer le texte de départ. L'éditeur peut aussi apporter une solution typographique en agissant sur le corps de caractère du texte. Le choix peut dépendre du lectorat. Un ouvrage destiné à un lectorat âgé, présumé avoir besoin de lunettes, doit être composé dans un corps assez gros. Ce choix peut avoir des répercussions stylistiques induites par l'effort de concision et par le registre de langue qui évitera des mots ou expressions à la mode connotés « jeune ».

II.2.7.3. Traduire le geste (savoir-faire)

Il peut arriver que des recadrages successifs et incidents de mise en page ne donnent aux lecteurs qu'une vue tronquée de la photo initiale. Le traducteur peut alors suppléer au manque iconographique en indiquant dans la légende ce que l'image ne montre plus. Parfois, dans les pas à pas, les images présentent le résultat. Elles donnent à voir l'objet terminé au lieu d'illustrer le geste évoqué dans le texte courant. Là aussi, le traducteur peut améliorer l'ouvrage original. Il puise dans le texte courant les éléments nécessaires pour restituer l'information manquante dans le déroulé des instructions données sous l'illustration.

Traduire un livre demande donc d'apprendre à jouer avec l'espace de la maquette qui apporte des libertés et des contraintes. Les traducteurs sont souvent appelés à « générer » du texte en complément de la traduction. Il est courant de devoir rédiger des légendes au lieu de les traduire. En effet, dans les livres en anglais, il est assez fréquent que les légendes soient des phrases tirées du texte. La répétition est valorisée en tant qu'outil pédagogique tandis que dans le livre en français elle serait malvenue. Contrairement à l'auteur (en admettant que ce soit lui qui écrive les légendes, ce qui n'est probablement pas toujours vrai), le traducteur n'a pas le droit de reprendre une phrase traduite dans le texte courant. La comparaison des différences de maquette entre un livre anglais et le même en français, quand il est remaqueté

donne à voir le travail éditorial sur l'objet livre. En montrant à des étudiants toutes les transformations qu'un éditeur français, libre de refaire la mise en page, opère sur un livre, on montre aussi le travail attendu sur le texte. L'approche du texte par le biais du dispositif graphique donne à voir la part d'énonciation éditoriale, illustrant en quelque sorte le travail de transformation aussi attendu sur le texte. La réorganisation des photos et leur déplacement donnent à voir des opérations qu'il peut être légitimes de faire sur les textes. L'étude de la réorganisation des maquettes permet d'inférer des préférences culturelles chez les éditeurs étrangers et les éditeurs français. À l'instar de la maquette, le texte en traduction est une matière première à transformer pour livrer un produit fini. La maquette est de moins en moins souvent refaite pour des raisons d'économie. Le texte est toujours traduit. Il devient donc souvent le seul lieu possible pour procéder aux adaptations culturelles rendues parfois nécessaires par une iconographie gênante. Traduire dans le secteur pragmatique demande donc de ne pas s'intéresser au seul texte, mais au texte maqueté, ce qui modifie la conception de l'unité de traduction.

II.3. Maquette et unité de traduction

Soucieux de se doter d'outils scientifiques et de procéder dans leurs analyses avec autant de rigueur que les chercheurs dans les sciences dites dures, les traductologues se sont employés à définir une unité de traduction (UT). Une première approche, issue de la linguistique, consiste à segmenter les éléments constitutifs des énoncés du texte de départ en syntagmes formant une unité de sens. Toutefois, ni le syntagme ni le mot ne sont des unités de traduction. En effet, l'exemple suivant rappelle que le sens des mots est indissociable de leur contexte. Ainsi sans indication contextuelle, la phrase : « Prenez une fraise » est impossible à traduire vers une langue où le terme fraise n'aurait pas les trois significations courantes qu'il a en français. La fraise des livres de cuisine n'est ni celle du vêtement ni celle des ouvrages de bricolage. Il faut savoir d'où elle provient pour la traduire. Ce terme simple et apparemment peu ambigu a pourtant trois sens dénotatifs – fruit, col, outil – et un sens connotatif basé sur une métaphore dans les expressions argotiques du type « ramener sa fraise ». Sans contexte, le sens ne peut être déterminé avec certitude. Le livre fournit les informations contextuelles nécessaires pour lever toute ambiguïté. La présence d'une illustration à côté d'une telle phrase appelle un sens précis, sauf à imaginer un livre illustré sur la polysémie qui montrerait quatre photos pour illustrer ces différents sens. S'emparer du livre et de sa mise en page demande d'élargir la notion d'unité de traduction.

Comparant deux traductions, Ballard (2008, 103-104), démontre qu'il s'agit d'une construction intellectuelle à géométrie variable puisqu'elle est le fait des traducteurs. Chacun identifie différentes unités de sens en fonction de sa lecture. De même, l'unité se modifie et se construit progressivement durant le travail de traduction quand apparaissent des reprises, des rappels ou des effets d'écho significatifs. L'unité de traduction ne se stabilise qu'à l'achèvement d'une traduction. En cours de travail, les unités de traduction sont des hypothèses considérées comme vérifiées, jusqu'à preuve du contraire. Celles qui n'interviennent qu'une fois posent des problèmes ponctuels souvent liés aux différences morpho-syntaxiques entre les deux langues en présences. D'autres révèlent leur complexité par leur récurrence. Une reprise d'une occurrence bien des pages plus loin dans un contexte différent, la requalifie en première occurrence. La seconde entre en relation avec le segment jusque là identifié à une unité de traduction et le redéfinit. L'interprétation initiale et le choix de traduction qui en résultait s'en trouvent parfois modifiés. Cette construction progressive différencie l'unité de traduction du segment qui est figé. La perception des liens unissant des segments textuels signale l'activité interprétative du traducteur. C'est l'émergence d'une deuxième occurrence qui rétrospectivement fait prendre conscience de l'existence de la première. Leur réunion crée une unité de traduction. Arrivant à la page 25, le traducteur découvre une comparaison imagée : « The actual results look a lot like the cuts were made by a beaver with a loose tooth. » Le résultat ressemble à / évoque une trace d'arrachement faite par un castor à la dent déchaussée / qui bouge. Il est inenvisageable d'écrire une telle phrase dans un livre de bricolage, le traducteur élimine l'image. Elle réapparaît, exprimée un peu différemment cinq pages plus loin en titre et dans une phrase : « Beaver tooth - If you are seeing a beaver tooth in a cut, you are not cutting deep enough » (30). Cette deuxième occurrence oblige à trouver une traduction qui fonctionne dans les deux contextes pour garder ce qui devient une métaphore filée ou à y renoncer. C'est l'option retenue dans un ouvrage pragmatique, jusqu'à la découverte d'une troisième occurrence, illustrée par une photo : « ... He had the loose-toothed beaver dilemma I spoke of in chapter Five » (79) (voir annexe 3.7). La présence de l'illustration repose le problème en introduisant la dimension multisémiotique de la traduction. Sans la métaphore dans le texte, la photo devient absurde. Il est impossible de donner de bonnes solutions sans connaître le contrat liant les éditeurs. S'il contient l'obligation de conserver la maquette, le traducteur doit imaginer un moyen de rendre compte de la présence de la photo. Dans le cas contraire, l'élimination de la métaphore reste préférable. Cet exemple illustre la construction progressive d'une unité de traduction intersémiotique qui réunit les trois occurrences réparties sur une quarantaine de pages. Cet

exemple est repris plus en détail dans le troisième chapitre pour envisager l'écriture et le développement de la compétence rédactionnelle.

Conçue comme une construction abstraite, l'unité de traduction s'ouvre aux messages visuels autour du texte. Elle permet également de prendre en compte la présence d'éléments textuels présents dans plusieurs rubriques et apparaissant en différents endroits sur une même double-page ou plusieurs pages plus loin pour construire une unité de traduction. Cette construction théorique a une portée pratique réelle : elle apporte une aide concrète à la résolution du problème posé, à condition d'intégrer à la réflexion traductive des paramètres extérieurs au texte, comme le type de contrat passé entre les éditeurs. Ce qui souligne que la spécialisation de traducteur d'édition exige une bonne connaissance du milieu professionnel.

D'un point de vue pédagogique, les unités de traduction isolant des segments problématiques ou composés de l'association de plusieurs segments textuels et ou d'éléments graphiques dispersés dans le livre sont les plus intéressantes. Ce sont les *rich points*²⁸ dont se servent les concepteurs d'examens pour tester les compétences en traduction de leurs étudiants en langue ou aspirant traducteur. Nous préférons les appeler « unités de traduction résistantes ». Ce sont celles qui sollicitent la capacité créative des traducteurs. Les autres segments ou ensemble formant des unités de traduction textuelles ou mixtes traduisibles à vue, quasi automatiquement au fil de la lecture, constituent des « unités de traduction faciles ». La difficulté est une valeur relative dépendant de l'expérience et des compétences rédactionnelles ou de l'imagination des traducteurs. Les unités résistantes comprennent les formulations pour lesquelles calques et traductions littérales sont impossibles, ce sont celles qui demandent des réagencements syntaxiques, des recatégorisations grammaticales ou des solutions plus imaginatives. L'image peut à elle seule former une unité résistante quand ce qu'elle montre est problématique. La légende ou le passage du texte y faisant référence peuvent alors être modifiés pour résoudre une difficulté. résultant souvent de différences culturelles. Dans les livres de cuisine, ce sont des ingrédients introuvables ; dans des livres de bricolage, des outils non commercialisés en France.

Quand l'unité de traduction procède de la réunion d'une photo et de sa légende, une partie de l'information est visuelle, l'unité est donc mixte. Le traducteur dispose des deux

²⁸ Communication d'Iris Schrijver présentée lors du 1^{er} forum Théorie & Réalité en Traduction et Rédaction, 16 décembre 2011, à l'UBO Brest. L'auteur hésite sur la traduction de ces termes, proposant « pierre d'achoppement/point cruciaux/points riches, avant d'opter pour l'importation du terme anglais.

éléments appartenant à des systèmes signifiants différents. Quand il s'agit de deux rubriques textuelles, il les traite conjointement et décide s'il convient de maintenir ou pas dans la traduction la reprise d'une même formulation au risque de commettre une répétition. S'il préfère des formulations distinctes, il peut recourir à la paraphrase pour éviter cet écueil. La duplication d'informations dans plusieurs rubriques oblige à chercher des reformulations et stimule la capacité créatrice. C'est un excellent exercice de style qui sollicite la créativité du traducteur et conduit par là même à relativiser la notion de fidélité. En agissant indirectement sur la conception de la traduction, ce travail participe de la socialisation du jeune traducteur.

Outre l'entourage iconographique, l'image même du texte a valeur de signe. Le corps de caractère est porteur de sens. Il indique la fonction de la rubrique et sa plus ou moins grande importance dans le dispositif de lecture. Les choix typographiques matérialisent les rubriques. Polices, corps de caractères et parfois trames ou filets définissent des cadres et leur donnent une identité visuelle. Il en résulte une double-page où texte et iconographie fournissent un espace dans lequel la dimension culturelle de la traduction des textes pragmatiques fait irruption. Elle apparaît d'une part dans les contenus informationnels, d'autre part dans le support même qu'est le livre. Un traducteur d'édition investi de son rôle de médiateur ne se contente pas de traduire. « !Pobre del mediador que no sabe o no osa mas que 'traducir'! » (Viaggio, 2004, 181). [Malheureux médiateur qui ne sait ou n'ose faire plus que traduire ! notre trad.]. Il utilise l'espace support du texte pour contribuer à améliorer le livre sur lequel il travaille. Les éditeurs apprécient qu'un traducteur prenne l'initiative et fasse des remarques sur la mise en page ou sur l'adéquation entre texte et image. Étant souvent le premier lecteur de la totalité du livre, acheté par l'éditeur sur présentation d'un dossier ou d'extraits, il détecte les éventuels problèmes dans la maquette. Il lui revient d'alerter l'éditeur et, dans la mesure du possible, de suggérer des solutions. Le traducteur n'est pas décisionnaire mais étant le premier à travailler sur le livre, il découvre les problèmes. Il est en ce sens véritable auteur second dont le travail rappelle parfois celui d'un auteur révisant un de ses livres en vue d'une réédition, pour tenir compte d'évolutions depuis la première.

Les compétences nécessaires à l'exercice du métier de traducteur pragmatique pour l'édition s'appuient sur une maîtrise des deux langues en présence, celle de la langue traduisante devant être supérieure à celle de la langue traduite. Viennent s'ajouter aux compétences linguistiques, les compétences communicationnelles et rédactionnelles ainsi qu'une compétence sémiotique. La rédaction de la traduction exige de savoir inscrire son texte dans le cadre imposé par la maquette. Il serait dommage de se priver d'exploiter les

possibilités du dispositif pédagogique qu'elle constitue. Mise en page et réception encadrent le processus de traduction fournissant des jalons qui guident la réflexion du traducteur. Ces contraintes externes aux textes sont autant d'éléments objectifs qui encadrent la subjectivité des traducteurs. C'est en découvrant comment s'en jouer que les novices apprennent à prendre de bonnes décisions, très éloignées des premières tentatives maladroitement où l'apprenti n'ose pas encore prendre d'initiatives et se contente de transposer ou à l'inverse en prend trop et modifie les contenus informationnels.

III. Traduction éditoriale

Nous nous proposons ainsi d'instaurer l'appellation "traduction éditoriale" pour désigner en traductologie **un champ** (Bourdieu) de l'activité traduisante où des textes traduits destinés à la publication sont élaborés par des traducteurs professionnels pour le compte des maisons d'édition à partir de textes publiés dans une autre langue. (Dragovic-Drouet, 2005, 153).

III.1. La traduction pragmatique pour l'édition : une nouvelle spécialisation ?

Le fait d'inscrire la traduction dans le champ éditorial permet d'observer le travail du traducteur professionnel comme partie intégrante de la « chaîne du livre » par laquelle passe tout manuscrit destiné à la publication avant qu'il n'atteigne la qualité diffusable certifiée par l'apposition du bon à tirer. (Dragovic-Drouet, 2005, 154).

Les traducteurs pragmatiques rédigent des textes faits pour communiquer. Leur rôle est de transmettre des contenus informationnels en rédigeant des tapuscrits de « qualité diffusable ». Pour y parvenir, l'adaptation est de rigueur. Elle demande une médiation de la part du traducteur à chaque fois que surviennent des différences culturelles, liées au contenu ou à la forme du message, susceptibles de nuire à la compréhension du lecteur. Les traducteurs agissent à travers l'écriture. Ils adoptent un registre de langue qui détermine des choix grammaticaux, syntaxiques et lexicaux. Les traducteurs pragmatiques sont des rédacteurs dans la mesure où leur tâche n'est pas la reproduction du style d'un auteur mais la retranscription du sens dans le style défini par l'éditeur de manière explicite dans le cahier des charges d'une collection ou de manière implicite dans un style semblable à celui des ouvrages déjà publiés dans cette collection. Les traducteurs sont censés s'en inspirer pour produire une écriture que l'on peut voir comme un pastiche. L'apprentissage du métier se confond partiellement avec l'apprentissage de cette écriture. Toutefois, la mise en œuvre des compétences rédactionnelles s'appuie sur la maîtrise de compétences d'un autre ordre. Une récente synthèse sur l'évolution de la définition des compétences souligne la différence entre compétence traductionnelle et compétences du traducteur, la première étant l'activité en dehors de tout contexte social, la seconde l'activité dans un cadre professionnel (Scarpa, 2010). Nombre des observations de Scarpa concernant l'enseignement de la traduction spécialisée, au sens technique, sont transférables à la traduction pragmatique.

Les particularités susceptibles de justifier une spécialisation en traduction pragmatique pour l'édition, comme le montre le chapitre deux tiennent au support matériel du texte. La réflexion traductive serait incomplète et inadaptée si elle n'intégrait les spécificités du livre. Les éditeurs hésitent autant à confier un ouvrage que nous qualifierons de pragmatique – en retenant le sens que les linguistes donnent à ce mot – à un traducteur littéraire qu'à contacter un traducteur spécialisé dans les domaines pratiques pour traduire un roman. Cette réticence constatée justifie pleinement la réflexion sur le secteur pragmatique de l'édition. Il ne suffit pas d'opposer les postures sourcières et ciblistes assimilées à tort à des

méthodes de traduction, pour rendre justice à cette spécialisation. L'adjectif pragmatique passe ainsi du texte au traducteur. Ce glissement caractérise une attitude par rapport au livre en traduction. Plus que le texte, c'est la manière de l'aborder en traduction qui se caractérise par son pragmatisme. La traduction pragmatique en vient à désigner le raisonnement le plus adapté à la traduction des textes pragmatiques. Les auteurs de textes pragmatiques, contrairement aux rédacteurs de textes techniques, marquent leur texte de leur présence. Les traducteurs sont obligés d'effectuer un arbitrage pour décider s'il est possible (souhaitable) de la conserver ou non. La question se repose constamment au fil de la traduction. Vouloir adopter une posture unique du début à la fin est une attitude dogmatique impropre à donner un résultat satisfaisant, quelle que soit la forme de traduction pratiquée.

D'un point de vue scientifique, la classification du Syndicat national de l'édition²⁹ basée sur des critères hétérogènes est très discutable mais sert mieux notre objectif puisqu'elle correspond aux différents segments de l'édition. La notion de « genre du livre » nous est plus utile que celle de « type de textes » puisque les livres sont des ensembles composites formés de rubriques correspondant à plusieurs types de textes. De plus, à la différence de notices techniques comme celles qui accompagnent les médicaments, leur écriture n'est pas homogène. Marquée par le style et les choix rhétoriques des auteurs, qu'il s'agisse de choix individuels ou imputables à leur culture, elle varie d'un ouvrage à l'autre. Les traducteurs recherchent une écriture convenant au genre éditorial du livre en traduction. Le segment « Beaux livres et livres pratiques » (qui se subdivise en Beaux arts, Loisirs, vie pratique, Voyage, tourisme et régionalisme) fournit l'essentiel de notre échantillonnage. L'expérience de la traduction acquise par cette pratique est généralisable à d'autres segments comme par exemple « Documents, actualités, essais », « Religion, ésotérisme, occultisme », dans la mesure où les ouvrages présentent des maquettes hybrides mêlant textes et images. Elle s'étend même aux romans sentimentaux, pourtant rangés dans la catégorie « Littérature », à en juger par le traitement préconisé chez Harlequin (voir infra écriture 3.3.1).

Les critères présidant à la segmentation du secteur manquent d'homogénéité. Les termes « Documents ou essais » renvoient à des genres textuels ; « Religion, ésotérisme, occultisme et actualité » correspondent à des thématiques, et « jeunesse » au lectorat cible. Malgré cette incohérence taxinomique, la segmentation professionnelle désigne des objets

²⁹ Pour mémoire reproduite en annexe au chapitre 2.

précis. C'est un avantage par rapport aux tentatives de classification des textes partant de critères linguistiques, à priori plus scientifiques qui aboutissent à ranger la Bible aux côtés des publicités si l'on assimile sa visée évangélisatrice à une action sur les comportements. Il s'agit pour les premières de déclencher l'impulsion d'achat, pour la seconde, en particulier dans les textes prosélytes qui s'en réclament d'inciter à la conversion.

Quel que soit l'angle d'approche, les catégories se chevauchent, ce qui ne pose pas un vrai problème dans notre domaine puisque les livres regroupent des rubriques aux fonctions communicatives distinctes. Ils offrent non pas une mais plusieurs rubriques à traduire selon leur visée communicative, en veillant à les différencier les unes par rapport aux autres. L'écriture, comme le dispositif graphique, contribue à matérialiser la structure d'une communication qui n'est pas uniquement verbale. L'activité traduisante porte sur la langue et sur le système sémiotique créé par la maquette et la typographie.

Reconnaître les limites des classements existants ne les invalide pas totalement car ils fournissent des indications opératoires, jusqu'à un certain point, dans la perspective de la didactique. Théorie, didactique et usage s'accordent à distinguer les textes, en fonction de spécialités professionnelles – traduction médicale, juridique, journalistique – et leur font correspondre des spécialisations en traduction. Il n'échappe à personne que, si le troisième membre de cette énumération (journalistique) est bien une profession, il définit un rapport au texte d'ordre stylistique tandis que les deux premiers (médicale, juridique) renvoient en outre à des lexiques et savoirs professionnels couvrant une large palette de métiers. De nombreux articles de presse, rédigés selon les normes du style journalistique, traitent de médecine ou de droit. Cela n'en fait pas des textes médicaux ou juridiques. Indépendamment du domaine, le degré de spécialisation du texte, qui renvoie au lectorat envisagé, constitue aussi un critère discriminant pour élaborer une classification finie. L'initiation à la traduction spécialisée peut commencer par la traduction de texte de vulgarisation du domaine visé. L'apprenant commence par manipuler les connaissances et le lexique commun aux spécialistes et aux profanes pour se préparer à traduire des textes de spécialité, rédigés par des spécialistes, pour d'autres spécialistes. Au-delà de l'exigence de précision terminologique, la difficulté s'accroît parce que ces écrits se caractérisent par un style de plus en plus éloigné de celui des publications grand public. L'apprentissage du métier de traducteur passe par la faculté d'adapter l'écriture de la traduction au lectorat et au support choisi. On n'écrit pas de la même manière pour publier un livre, des documents internes à l'entreprise destinés au personnel, ou les pages d'un site. Ces critères, extérieurs au message linguistique, relèvent du canal de

communication et des destinataires. Ils complètent les informations que les traducteurs peuvent retirer des typologies de textes ou des analyses linguistiques du texte.

De nombreuses informations nécessaires à la réflexion traductive sont à rechercher dans le contexte (environnement culturel dans lequel le texte s'inscrit), le co-texte (l'entourage d'un pavé textuel sur une page) et en dehors du texte, dans la culture ou les micro-cultures relevant de spécialisations professionnelles, sportives ou de loisirs. Dans ce cas, l'en-dehors du texte renvoie à ce que l'on appelle la connaissance encyclopédique ou le bagage cognitif des traducteurs dont on attend des connaissances spécialisées dans de multiples domaines et une double-culture générale très poussée. D'autres déterminations extérieures au texte relèvent de l'exercice du métier. La plus forte est la contrainte de temps, qu'elle soit définie contractuellement par des délais de remise souvent très courts et/ou induites économiquement par des tarifs à la baisse générant pour le traducteur un revenu notoirement insuffisant pour vivre de son métier dans de nombreux pays³⁰.

Si la théorie portant sur la seule activité traduisante peut éluder l'aspect matériel de l'exercice du métier, il appartient à la formation de s'en saisir car les contraintes matérielles sont inséparables du métier et les jeunes diplômés ont besoin de les connaître et de savoir travailler avec pour réussir leur insertion. Dans la vie professionnelle, les contrats portent sur la traduction de livres. Il n'est pas anodin de constater qu'au moment de la signature du contrat, censé intervenir avant le commencement de la traduction, c'est l'éditeur (voire le diffuseur) qui fournit le titre provisoire de l'ouvrage. D'emblée, cet usage marque une relation sociale inégale entre les deux contractants. Elle n'est d'ailleurs pas spécifique aux traducteurs et concerne aussi les auteurs. Si le traducteur littéraire ne fait pas, mais écrit une traduction : « Je ne traduis pas : j'écris des traductions »³¹ alors le traducteur actif dans les autres secteurs ne traduit pas mais rédige une traduction.

³⁰ Malgré les difficultés sociales bien réelles, c'est en France que les traducteurs sont les mieux rémunérés et bénéficient d'un statut plus avantageux que leurs collègues dans beaucoup d'autres pays.

³¹ Pour citer Claro dans un entretien donné le 6 octobre 2013 lors de la manifestation « Lire en poche » à Gradignan, qui reprenait une citation d'Émmanuel Hocquard qu'il doit affectionner puisqu'on la retrouve dans *Le clavier cannibale*, 185 (cf note 15 Chartier, 31).

III.1.1. De la traduction pragmatique aux traducteurs pragmatiques

On l'a vu au début de ce travail, l'adjectif pragmatique réunit sous un même vocable la plupart des livres relevant des secteurs éditoriaux non littéraires répertoriés par le Syndicat National de l'Édition. Or, beaucoup de traducteurs d'édition passent de l'un à l'autre, aucun n'offrant à lui seul un débouché suffisant. L'exercice demande une grande faculté d'adaptation pour répondre à des propositions de travail exigeant des approches traductives opposées. Au-delà de la diversité thématique, l'ensemble du travail éditorial ; qui transforme les textes en livres, constitue le facteur unifiant une démarche traductive autour du support pour lequel elle s'exerce. Autre traducteur spécialisé, le localisateur de sites internet apprend à traduire avec les moyens techniques appropriés et en tenant compte de l'ergonomie de l'écran. L'un et l'autre incorporent la distribution spatiale des différentes rubriques dans l'unité de traduction. La compréhension de leur fonction communicative et de leur interaction est nécessaire à la traduction de rubriques différenciées et immédiatement identifiables à leur écriture par le lecteur. L'analyse des messages linguistiques est une première étape destinée à donner des repères stylistiques aux apprentis traducteurs. Seconde étape, l'étude des mises en page les amène à intégrer la dimension intersémiotique de la traduction puisque la rédaction dépend des messages visuels. Bien conçus, ces messages apportent une aide à la compréhension puis à la rédaction. Dans le cas contraire, ils perturbent la compréhension par exemple, quand une photo montre le résultat d'un geste au lieu de montrer le geste expliqué dans les instructions, les traducteurs peuvent rétablir le lien entre texte et illustration par la rédaction d'une légende appropriée. Cette intervention, demande une réécriture et relève du travail de traduction telle que l'activité professionnelle l'envisage. D'autres problèmes, comme par exemple s'apercevoir qu'une photo est à l'envers³², ne peuvent être résolus par l'écriture. La légende ne peut corriger le problème en disant au lecteur que la photo est à l'envers. Dans ce cas, la responsabilité du traducteur est d'en référer au donneur d'ordre. Dans les deux cas, les traducteurs traitent les problèmes de cohérence entre texte et illustrations. Cette interaction de messages linguistiques et visuels conduit à mobiliser quelques notions de

³² C'est le cas de la photo d'un mors de bride dans une encyclopédie du cheval. Le profane ne peut pas savoir dans quel sens présenter cet objet. Pour le cavalier, l'erreur saute aux yeux. En l'occurrence, le packager n'a pu obtenir rectification de l'erreur pour la première édition de la traduction. Il a fallu attendre une réimpression pour que la photo soit mise à l'endroit (*Chevaux et poneys*, Parragon, 2003, 91).

sémiotique pour traduire des messages dont le support associe plusieurs systèmes de signes. L'activité traduisante devient une activité hybride.

III.2. Les compétences du traducteur pragmatique

La compétence est une caractéristique individuelle ou collective attachée à la possibilité de mobiliser, d'adopter et de mettre en œuvre de manière efficace dans un contexte donné un ensemble de connaissances (=savoir), de capacités (savoir-faire) et d'attitudes comportementales (savoir-être), (Aubret, 1994).

Appliquée au traducteur d'édition, cette définition signifie que les traducteurs ont la possibilité de mobiliser leurs savoirs linguistiques des deux langues mises en présence par la traduction, qu'ils ont le savoir-faire nécessaire pour résoudre les problèmes de traduction et de réécriture ainsi qu'un comportement social qui leur permet d'évoluer avec aisance dans leur milieu professionnel pour trouver et négocier des contrats ou de s'entourer de personnes susceptibles de leur apporter les informations nécessaires et de livrer leur traduction en cours dans les délais.

Ces compétences débordent la seule activité traduisante. Afin de développer une pédagogie préparant la professionnalisation dans le milieu de l'édition, nous plaçons le livre au centre de la réflexion ce qui permet d'élaborer une liste plus précise des attentes des donneurs d'ordre (voir annexe 3.1). Trois des six professionnels ayant répondu à notre questionnaire signalent attendre du traducteur un rôle éditorial. L'un d'eux déclare apprécier que soient signalées les éventuelles incohérences ou erreurs, d'autres souhaitent qu'elles soient corrigées. Un autre souligne « l'esprit d'équipe » et presque tout insiste sur le respect des délais. Témoignages de professionnels et documents de travail produits pour cadrer des équipes de traducteurs recèlent de précieuses informations pour construire un profil de poste. Ils répondent aux questions que se posent les étudiants confrontés pour la première fois à la traduction de livres pragmatiques pour l'édition : « Comment faut-il traduire ? » Une première réponse indirecte reformule la première question qui devient : « Que faut-il traduire ? ». Passer de l'une à l'autre est déjà l'aboutissement d'un changement de conception de l'activité puisque cela sous-entend que tout n'est pas à traduire. Enseigner demande de convaincre les apprenants :

Il faut leur prouver que les mots ne sont que des instruments dans la formulation du sens et que le sens n'est pas seulement dans les mots (Laplace, 1998, 86-87).

Le traducteur d'édition traduit le sens, rien que le sens. Il doit faire preuve de discernement pour traiter le texte en répondant à la demande du donneur d'ordre. Cette

demande n'est pas uniforme suivant les secteurs dans lesquels le traducteur exerce son activité et l'édition présente un cas particulier au sein de la traduction pragmatique.

"Wills (1976 cité par Kiraly, 1995, 14.) pointed out another problem with translation competences, noting that organizations requiring translation services have their own criteria of adequacy and quality. Therefore "translation competence as a uniform qualification for the professional activities of translator does not exist."

Will a montré une difficulté supplémentaire pour décrire la compétence traductive. Il fait remarquer que les organisations utilisatrices de services de traduction définissent l'adéquation et la qualité selon leurs propres critères. Par conséquent, « la compétence traductive ne saurait se réduire à une qualification identique pour les différents métiers de la traduction. [notre trad.]

Considérer les différents secteurs de l'édition comme des « organisations » permet de mieux définir les compétences spécialisées qui s'ajoutent aux compétences généralistes requises pour toute traduction.

III.2.1. Des compétences généralistes

Delisle termine un article consacré à l'étude de 49 manuels de traductions publiés entre 1952 et 1992 en reprenant cinq compétences proposées par Roda P. Roberts à développer chez les aspirants traducteurs. Les formateurs de traducteurs semblent s'accorder. Ce sont les compétences linguistique, traductionnelle, méthodologique, disciplinaire et technique. Et il renvoie à *Text Analysis in Translation Theory* de Christiane Nord, qui un an plus tôt isolait des compétences quasiment identiques.

La compétence qu'il appelle linguistique porte sur la compréhension du texte de départ et sur la maîtrise de la langue d'arrivée, ce qui correspond aux capacités de réception et d'analyse évoquées par Nord. Distincte de la compétence linguistique qui évoque la maîtrise des deux langues, la compétence traductionnelle porte exclusivement sur les processus mentaux et les opérations nécessaires au passage d'une langue dans une autre. C'est ce que Nord appelle la compétence de transfert, terme qui englobe la dimension culturelle de l'opération traduisante. Elle correspond chez les théoriciens qui présentent la traduction comme une activité portant sur deux cultures à la compétence de médiation (Katan, 1999). La compétence méthodologique de Delisle correspond à la compétence de recherche chez Nord, c'est l'aptitude à se documenter sur le sujet de la traduction. À cette compétence qui relève de l'auto-formation inhérente à presque tout nouveau contrat de traduction pour un traducteur pragmatique, Delisle ajoute la compétence disciplinaire. L'introduire dans une formation est nécessaire si l'offre de travail le justifie comme c'est le cas dans les domaines qu'il cite, économie, informatique ou droit. Ce n'est pas le cas pour les traducteurs d'édition appelé à se constituer des micro-spécialités au fur et à mesure de leurs contrats. Tout travail préparatoire

est inutile car le traducteur pragmatique ne sait jamais à quel domaine appartiendra son prochain ouvrage. Il ne peut donc se former par anticipation. La compétence technique est chez Delisle l'aptitude à utiliser les outils du métier de traducteur et non une compétence dans les domaines disciplinaires des livres en traduction. Nord ajoute à cette liste la compétence à juger de la qualité d'une traduction, fondamentale pour un professionnel qui a besoin d'auto-évaluer son travail avant de le rendre à son commanditaire. Nous verrons (chapitre 4 évaluation) comment le formateur peut transférer la responsabilité de l'évaluation du travail des étudiants qui est la sienne en début de formation, aux étudiants eux-mêmes, en fin de formation afin de les préparer à assumer cette responsabilité.

Des recherches plus récentes élargissent ce tableau initial en séparant la dimension linguistique de l'extra-linguistique, ce qui fait intervenir des notions comportementales et donc la psychologie des traducteurs. Kim (2006) souligne l'importance des connaissances extralinguistiques et du comportement des traducteurs face aux problèmes posés :

A translator draws on all kinds of knowledge while translating, and such knowledge falls broadly under two types: linguistic and extralinguistic. In addition, s/he must be equipped with translation methodology, i.e., knowledge and skills involving problem identification, problem-solving, decision-making, subject research skills, etc. A translator's competence might also involve self-concept, aptitude and personality, attitudes and affective factors (Laukkanen 1996), translation effort, understanding of translation, etc. (Kim, 2006, 285).

Un traducteur au travail puise dans de multiples sources de connaissances que l'on peut grossièrement diviser en deux catégories : les connaissances linguistiques et extralinguistiques. Ils ou elles doivent de plus disposer d'une méthodologie de la traduction et de compétences mobilisant la capacité à identifier et résoudre les problèmes, prendre des décisions, savoir se documenter, etc. La compétence du traducteur pourrait aussi inclure son image de lui-même, ses aptitudes et sa personnalité, des attitudes et des facteurs affectifs. [notre trad.]

Quelques travaux s'intéressent aux motivations prédisposant les individus à s'orienter vers tel ou tel type de textes quand ils deviennent traducteurs. Nous les citons car ils ont le mérite d'identifier des fonctionnements humains à prendre en compte dans une démarche pédagogique. Toutefois, leur valeur reste limitée car ce ne sont pas des études menées par des psychologues selon des protocoles expérimentaux bien définis.

Un inventaire des sous-compétences aboutissant à la compétence traductionnelle insiste sur la compétence de raisonnement (Williams 2011). Cet auteur conçoit comme l'aptitude à comprendre et restituer la chaîne argumentative du texte en traduction, conception que d'autres nomment compétence textuelle. Le terme n'apparaît pas dans les travaux du groupe PACTE (Melis et Albir, 2001) mais la notion apparaît comme la « capacité à établir des liens conceptuels » tandis que chez Ballard, la compétence de raisonnement désigne l'aptitude à expliquer et motiver les choix de traduction. Ce foisonnement terminologique

autour des compétences tend à occulter l'accord de la plupart des chercheurs autour des mêmes notions. Le tableau suivant récapitule les différentes compétences :

Delisle	Nord	PACTE
linguistique	Text reception and analysis	communicative
traductionnelle	Research competence	transfert
méthodologique	Transfer competence	instrumental
disciplinaire	Text production	professionnel
technique	Translation quality assessment	psychophysiological
	Linguistic source and target side	Stratégique
	Cultural source and target side	

18. Compétences et sous-compétence traductives

On remarque que seul le groupe PACTE mentionne les dimensions psychologiques et stratégiques qui nous semblent primordiales en traduction pragmatique. Les paragraphes suivants recensent et développent les compétences plus spécifiques nécessaires à la traduction de livres pragmatiques. L'apprentissage de la traduction, en tant que métier, s'appuie sur des compétences linguistiques. Une connaissance approfondie des deux langues mises en présence par l'activité de traduction est évidemment nécessaire mais insuffisante. Elle est à compléter par des connaissances culturelles pour envisager la réception du livre sur le marché qui en est destinataire et par la connaissance de l'institution dans laquelle on exerce son métier. La médiation culturelle s'exerce à deux niveaux. La culture de l'institution édition se superpose à la culture au sens anthropologique du terme.

III.2.2. Compétence culturelle

La technicité des contenus n'exclut pas la présence de marques culturelles. Dans un texte informatif, à visée pédagogique, leur présence passe par la manière dont l'auteur s'adresse à ses lecteurs. La plus ou moins grande distance entre le maître (auteur) et l'élève (lecteur) constatée dans différents ouvrages relève partiellement de la personnalité des auteurs. Mais celle-ci résulte de leur culture, si l'on prend ce terme dans le sens qu'il a en anthropologie, à savoir un ensemble de valeurs enseignées de manière consciente, ainsi que tout ce qui se transmet de manière informelle, par le simple fait d'être dans un environnement culturel donné :

Anthropologists believe that culture may be learned through formal or unconscious parenting, socialization or other inculcation through long term contact with others. (Katan, 2009, 88).

Les anthropologues pensent que la culture s'apprend grâce à l'action consciente ou inconsciente des parents, la socialisation ou toute autre forme de contact prolongés avec l'autre susceptible d'inculquer des valeurs [notre trad.]

Le rapport à la langue, forgé par l'histoire personnelle de chacun, n'échappe pas à cette transmission formelle et informelle. La distinction entre oral et l'écrit, moins marquée en anglais qu'en français, conduit les auteurs à utiliser dans leur texte les formes de l'oralité. Certains reprennent des formulations qui laissent imaginer la connivence entre l'artiste et ses élèves dans l'atelier. La conception que les auteurs/artisans ont de la transmission de leur activité apparaît dans l'organisation du livre. Un découpage en chapitres de longueur à peu près égale, correspondant à un programme soigneusement dosé, dénote une approche méthodique chez Chris Pye, auteur d'un manuel d'apprentissage de la sculpture de lettres dans le bois. Un autre auteur, spécialiste reconnu de la sculpture au couteau, Todd Moor, propose un découpage logique quant au contenu mais déséquilibré quant à la longueur et la présentation des chapitres. Alerté par la traductrice, l'éditeur français le modifie pour harmoniser la présentation du livre. Moor fonde le rapport enseignants/enseignés sur une convivialité teintée d'humour qu'il restitue très bien à l'écrit, posant un problème non de traduction du sens, mais de la pertinence de traduire des saillies ironiques qui facilitent la communication en anglais mais risque d'agacer le lecteur de la traduction en français. Dans la culture française, l'humour est plus difficilement compatible avec le sérieux. Ses manifestations trop fréquentes risquent de décrédibiliser l'ouvrage. Il appartient donc au traducteur de tenter de trouver un équilibre entre son désir de traduire le texte tel qu'il est, au risque de trahir l'intention présidant à l'écriture, et la nécessité de le réécrire pour préserver cette intention et rendre le texte acceptable pour ses destinataires. Les jeunes traducteurs peinent à s'ériger en critiques du texte de départ, surtout si leur formation initiale sur des extraits littéraires leur a inculqué une grande déférence vis-à-vis d'œuvres, parfaites par définition. Les livres pragmatiques sont perfectibles, le traducteur poursuit le travail éditorial. N'étant pas eux-mêmes, lecteurs/utilisateurs d'ouvrages pratiques, les étudiants manquent d'éléments de référence. Extérieurs au domaine de spécialité, ils le sont aussi au type de discours requis. Traduire exige dans ce cas le double apprentissage d'un lexique spécialisé et d'une écriture de commande marquée par l'institution, au sens que Jean Peeter donne à ce terme, pour laquelle rédacteurs et traducteurs écrivent.

Bref, le service rendu par une maison d'édition, qui n'est pas seulement la transmission de connaissances, mais aussi une diffusion plus large et une rentabilité financière – inexistante ou limitée pour la thèse et les publications

universitaires –, ne correspond pas terme à terme avec celui que l'on attend de l'université. Il n'en restera pas moins que le document sera toujours de linguistique ou de physique.

En raison du type de service en cause, on assistera à la production de ce que d'aucuns pourraient nommer un « microlangage » (celui de l'université, de l'édition, mais aussi de la Sécurité Sociale, de l'entreprise, de l'Église, etc.), et qui correspond en termes de la théorie de la médiation, à la composition de tout document et de toute parole par une institution. (Peeters, 1999, 114).

Le terme « microlangage » permet de qualifier la langue de l'édition en terme sociologique sans la confondre avec les langues spécialisées à utiliser dans les livres abordant des sujets techniques. C'est le style qui permet de reconnaître le micro-langage éditorial et non l'utilisation d'un vocabulaire spécialisé. L'apprentissage de cette écriture se superpose au perfectionnement des techniques de traduction et est sans doute ce qui demande le plus d'efforts à l'apprenant.

III.2.3. Compétences spécialisées

Les compétences spécialisées du traducteur pragmatique dans l'édition résident en sa capacité à interpréter les textes en fonction de leur environnement matériel. Ils doivent donc analyser le texte par rapport à l'iconographie. Ce sont aussi des compétences liées à la position du traducteur dans la chaîne du livre, qui relèvent de la qualité des rapports avec ses interlocuteurs. Cette partie aborde ces différents aspects en détail.

III.2.3.1. Compétence sémiotique

Pour que les jeunes traducteurs soient bien préparés à aborder le monde du travail, ils ont besoin d'une compétence sémiotique, c'est-à-dire, la capacité à analyser le dispositif graphique entourant et partageant le texte. Cette analyse conditionne la rédaction d'une traduction en symbiose avec l'iconographie. La langue utilisée et la maquette, entrent en résonance. C'est une telle évidence pour les professionnels que rares sont les éditeurs qui donnent des instructions à cet égard. Écouter les traducteurs donne des pistes pour envisager des contenus de la formation. Leurs témoignages recueillis sur une liste de diffusion professionnelle prennent le relais d'échanges verbaux informels. Ils réagissent et complètent les consignes de traductions distribuées aux traducteurs sous contrat pour une collection. La nécessité d'harmoniser les choix de plusieurs traducteurs – qu'ils collaborent à un même ouvrage ou interviennent sur plusieurs – donne de plus en plus souvent lieu à la production de documents écrits, ce qui est rarement le cas pour des livres publiés hors collection, et, faut-il le rappeler, jamais pour des œuvres littéraires, mais parfois pour des fictions relevant de la « littérature sentimentale ».

III.2.3.2. Compétences relatives au livre

Les différents pavés de textes se complètent mutuellement. Ils permettent de reformuler l'information en jouant essentiellement sur les fonctions du langage décrites par Jakobson. Le texte courant fait une large place à la fonction référentielle, qui renvoie à l'extralinguistique et en anglais plus qu'en français à la fonction phatique, qui entretient le contact entre auteurs et lecteurs. Les chapôts et introductions font appel à la fonction conative puisqu'il s'agit d'inciter le lecteur et donc d'agir sur le destinataire. Nous préférons à ce terme, les adjectifs « incitatif » ou « appellatif » dont le sens est plus immédiat. Les glossaires sont le lieu où la fonction métalinguistique domine mais elle intervient dans les différentes rubriques, à chaque fois qu'il s'agit d'expliquer un terme spécialisé. Les fonctions expressive et poétique apparaissent peu dans les livres pragmatiques. Une traduction réussie restitue le contenu des messages en conservant la fonction communicative la plus marquée dans chaque rubrique. Pour y parvenir, les traducteurs mobilisent des stratégies distinctes :

(1) changer le registre de langue comme ici dans le texte courant :

The trouble with the miter cut is that it has to be dead accurate, but there is no way to make the cut with a miter saw. (*Building stairs*, 52)

La coupe d'onglet de la marche doit être absolument précise, mais ne peut pas être faite à la scie à onglet électrique (*Escalier en bois*, 50)

(2) modifier la rhétorique pour répondre aux attentes culturelles des lecteurs :

Combining housed and notched stringers is by far my favorite approach to building formal stairs. It takes the work out of the chaos of a job site and places it in the controlled environment of a shop. Working on stairs in a house that's under construction is akin to road repairs. Somebody always wants to get through, and you're always an inconvenience to them. The reverse is true as well – like a road crew, you have to make allowances to keep the traffic flowing, which cuts into the time you can devote to just doing your job. (idem 77)

En dehors de la première phrase, seule traduite, les suivantes disparaissent de l'introduction du chapitre 5. La comparaison entre les différents corps de métier est en anglais une illustration plaisante du propos, si tous les lecteurs n'ont pas l'expérience de travailler sur un chantier et de gêner, tous ont probablement celle de l'automobiliste sur une route en travaux. Le traducteur avait conservé ce passage en l'adaptant à la réalité française :

Associer limon et crémaillère est de loin ma manière préférée de construire des escaliers principaux. Cela permet de travailler dans l'environnement contrôlé d'un atelier et non dans le chaos d'un chantier. Travailler sur un escalier dans un chantier est comme réparer une route. Il y a toujours quelqu'un qui veut passer et que vous gênez. Et l'inverse est tout aussi vrai : comme les équipes de la DDE, vous devez vous interrompre pour laisser circuler les autres, ce qui diminue votre temps de travail effectif et donc prolonge sa durée. (tapuscrit)

Traduire ce passage n'est pas une faute professionnelle, mais sa disparition peut se construire comme une incitation à supprimer les passages digressifs n'ajoutant aucun réel contenu informationnel. Le traitement de l'introduction du chapitre neuf où l'auteur évoquait ses débuts confirme cette stratégie éditoriale. Trois phrases, environ un tiers du texte en anglais, servent d'introduction au chapitre neuf. Le tapuscrit donne à lire une traduction complète dont l'éditeur conserve ce qui lui paraît essentiel :

Tapuscrit	Escalier, 159
<p>Dans les années 1980 les premiers garde-corps que j'ai installés étaient des balustrades à mains-courantes entre poteaux très simples, et j'ai bien mis un an à oser affronter les mains-courantes sur poteaux. C'est un promoteur qui me faisait beaucoup travailler qui m'a forcé la main. Comme c'est souvent le cas quand on s'aventure en terrain inconnu, on s'en fait un monde. Les difficultés étaient moindres que ce que j'avais craint. L'expérience acquise en montant des balustrades entre poteaux s'ajoutant aux instructions fournies par les fabricants m'a permis de garder la tête hors de l'eau.</p>	<p>Les premiers garde-corps que j'ai installés étaient des balustrades à mains-courantes entre poteaux très simples. Longtemps, je n'ai pas osé affronter les mains-courantes sur poteaux. En réalité les difficultés sont moindres que ce que j'imaginai avant de me lancer.</p>

19. Réécriture : recentrage thématique

L'aspect autobiographique, signalé par l'usage de la première personne, est conservé. La contrainte d'encombrement n'explique pas les suppressions, attribuables à la nécessité de recentrer le texte trop digressif sur l'objet du chapitre.

L'éditeur du livre en français s'est servi des débuts de chapitre du livre anglais pour rédiger des introductions composées dans un corps de caractères supérieur et placée en regard du plan du chapitre, qui réunit illustrations et titres des parties, en page de droite, séparées du texte courant qui commence sur la page suivante, et donc à gauche. Cette manipulation de la forme physique du livre est à l'image des manipulations à effectuer sur le texte. Elles ne sont pas systématiques. Il vaut mieux préférer au parti pris dogmatique, de traiter chaque unité de traduction individuellement. Ce travail de repérage et d'analyse sur plusieurs ouvrages permet aux apprenants de mieux comprendre le travail d'adaptation. Il leur montre également que le tapuscrit est l'avant-dernière étape dans la mise au point du texte et qu'il est normal, en contexte professionnel, que l'éditeur procède à des remaniements. Ce constat aide à mieux appréhender les limites de l'activité de traduction dans un cadre professionnel et à relativiser la notion d'aboutissement. Le traducteur expérimenté peut devancer quelques choix éditoriaux et prendre l'initiative d'adaptations sans toutefois remanier entièrement le texte, ce qui reste du ressort exclusif de l'éditeur comme le montre l'exemple suivant :

Encadré, 61	Tapuscrit	Encadré, 63
<p>Housed Stringers of Old</p> <p>I've seen housed-stringer stairs in Victorian houses, built with the same wedged-mortise construction used today. The difference then, I suspect, is that brawny apprentices were used in place of a router to cut mortises.</p> <p>Back in the day, each entire mortise – riser, tread, wedge angle, and nosing – would have been laid out on the stringers. Lines bisecting the tread and riser would have been drawn. Then, the mortise would have been roughed out using a brace and a series of ever larger bits to create the angle for the wedge. Cleanup would have been with a chisel, and the wedges must have been ripped by hand.</p> <p>I suspect housed stingers were used only for the best class of work, as I've only ever seen them used in old houses for the main, formal stairs.</p>	<p>Escaliers à la française d'antan</p> <p>Il y a des escaliers à la française dans les vieilles maisons américaines. Ils sont fabriqués exactement comme ceux aujourd'hui. La différence étant qu'à l'époque, en l'absence d'électricité et de défonceuses, des apprentis creusaient les entailles.</p> <p>L'ensemble des évidements du degré, marche, contremarche, cales, était alors certainement dessinés sur les limons. Les bissectrices des entailles de marches et contremarches étaient tracées. Puis les entailles étaient dégrossies avec des vilebrequins et une série de mèches de plus en plus grosses pour usiner l'entaille en trapèze dans laquelle se place la cale. Le nettoyage était ensuite fait au ciseau et les cales fendues à la main.</p> <p>Je suppose que les escaliers à la française étaient réservés aux constructions luxueuses, car je n'ai vu ce type de construction que dans des demeures historiques.</p>	<p>Variante sans-contremarche</p> <p>Il m'arrive de faire des escaliers à la française avec des débits de section plus importante. C'est presque toujours un choix esthétique. J'en fais par exemple avec des limons et des marches de 300 X 100 mm pour accentuer le charme campagnard de maisons en bois massif. Ce type d'escaliers a souvent des contremarches ouvertes d'une hauteur inférieure à XX mm et restent donc conformes aux normes (voir la norme française). L'absence de contremarches rendant les entailles apparentes, il faut procéder un peu différemment de manière à ne pas utiliser de cales de blocages qui sont fort peu esthétiques. Les entailles doivent être aux dimensions exactes des marches qui sont maintenues en place par des tirefonds fixés dans le bois de bout au travers du limon.</p>
Building stairs	Tapuscrit	Escalier en bois

20. Réécriture : à l'initiative du traducteur et prérogative éditoriale

Le texte d'un encadré, que le traducteur avait commencé à adapter, disparaît, remplacé par ce qui était dans le livre en anglais un paragraphe du texte courant. L'éditeur accepte la traduction de pas à pas où l'auteur utilise l'impératif et des formules impersonnelles en adéquation avec la rhétorique en usage dans les ouvrages pratiques :

Building stairs, 167	Tapuscrit et Escalier en bois, 167
<p>This isn't a cut to be handheld, so use a hold-down to clamp the quarter turn to the saw for safety and accuracy. Note the block to the left and the bridging piece of wood that actually bears on the quarter turn.</p>	<p>Il hors de question de tenir le débit à la main si on veut conserver tous ses doigts. La cale bloquée par un serre-joint le maintient et garantit votre intégrité physique et la précision de la coupe. Remarquez la cale sur la gauche et le montage en pont assurant l'appui sur le quart-tournant.</p>

21. Renforcer la cohérence entre message textuel et visuel

Le traducteur précise la raison pour laquelle le débit ne doit pas être tenu, ce qui lui donne l'occasion d'utiliser une formule relevant d'un registre légèrement familier qui signale

l'effort de communication avec le lecteur. Ce pas à pas renvoie à l'illustration correspondante où le lecteur voit effectivement le positionnement de la pièce d'angle de la balustrade sur la scie, maintenue par un serre-joint posé sur une cale. Un lecteur habitué au maniement de ces outils peut probablement se passer de l'explication qui accompagne la photo alors qu'un lecteur plus novice s'appuie peut-être davantage sur le texte pour comprendre ce qu'il voit.

III.2.3.3. Compétence cognitive

La traduction est une activité complexe qui s'organise autour de la compréhension. La compétence cognitive est pour nous essentiellement la compétence de compréhension et la mise en place des stratégies sur lesquelles elle s'appuie. Dans une situation de communication normale, le lecteur est le destinataire du message. Le lecteur lit parce qu'il s'intéresse au sujet traité. La lecture des contenus répond à un besoin et lui permet de relier les informations à des connaissances préexistantes. Les traducteurs sont dans la situation de lire pour traduire sans être les destinataires cibles des livres pragmatiques qui leur sont confiés. Leur lecture détourne le livre de sa fonction initiale. Traduisant un manuel, ils en ignorent la force d'illocution puisqu'ils n'utilisent pas le texte. Étant extérieurs au domaine, ils sont en situation d'infériorité par rapport à l'auteur et aux lecteurs, quand les ouvrages s'adressent à des lecteurs initiés. Ils abordent parfois la traduction d'un livre sans avoir les pré-requis nécessaires à sa compréhension. Les exemples utilisés ci-dessus tirés d'un livre sur la construction d'escalier en bois utilisent un lexique inconnu d'un traducteur qui n'a pas déjà traduit un livre sur le même sujet. Le traducteur découvre à la fois la terminologie dans les deux langues et les connaissances thématiques liées au domaine. Le traducteur compense son ignorance du domaine par son aptitude à effectuer les recherches nécessaires et son savoir-faire scriptural. Il rétablit l'équilibre en exploitant toutes les informations contenues dans le livre. Aussi le terme infériorité utilisé plus haut ne concerne-t-il que les apprentis et les plus novices. Avec un peu d'expérience, le traducteur met en place des stratégies lui permettant de se satisfaire d'une compréhension partielle pour réécrire. Il accepte parfois de ne pas tout comprendre, sachant qu'il comprend assez. Quand on traduit des explications sur l'utilisation d'une machine, comprendre ce que l'utilisateur doit faire peut suffire, il n'est pas nécessaire de savoir comment fonctionne la machine. Cette compétence stratégique, associée à sa compétence rédactionnelle, lui permet de rétablir un certain équilibre et de réussir des essais de traduction alors qu'il ne dispose que de quelques pages pour convaincre le futur donneur d'ordre qu'il saura faire les recherches nécessaires pour s'acquitter de la tâche.

Par la suite, une fois le contrat signé, contrairement à toutes les préconisations des théoriciens et didacticiens, en situation professionnelle, le traducteur ne lit pas l'intégralité de l'ouvrage. C'est inutile, il ne comprendrait pas. La saisie du premier jet en langue traduisante est le moment de la découverte des difficultés de compréhension et/ou de reformulation. Les connaissances se construisent au fur et à mesure de la traduction. Les premiers chapitres d'ouvrages de loisirs créatifs présentent les outils et matériaux nécessaires. Ils concentrent l'essentiel des difficultés lexicales. Une fois qu'elles sont résolues, les chapitres suivants expliquent des savoir-faire et demandent donc la compréhension de processus, ce qui exige de la part du traducteur un effort de compréhension dans l'abstraction, là où le lecteur comprend en réalisant. L'important est d'avancer vite sans se laisser arrêter par les passages problématiques pour lesquels la suite de la lecture apporte les éléments qui manquent au début. Simples difficultés lexicales, problèmes de compréhension syntaxiques ou notionnelles ou encore défaut d'appréciation de la réalité extra-linguistique, il vaut mieux continuer le défrichage du livre. D'une part, la suite apporte souvent des réponses qui éviteront de devoir effectuer des recherches et d'autre part, à force de lire et réexprimer des explications au départ abstraites, le traducteur finit par visualiser les opérations qu'il décrit de manière concrète, sans les effectuer lui-même. En relisant les passages problématiques du début quelques jours plus tard, après avoir avancé dans la rédaction du premier jet, on s'aperçoit que l'on est devenu capable de les traduire parce que l'on a intégré les informations lues entre-temps. Par souci d'efficacité et de rapidité, il faut apprendre à exploiter le livre que l'on traduit, comme une ressource, avant de chercher des informations complémentaires en dehors.

III.2.3.4. Compétence critique : évaluation du livre en traduction

Quand le texte s'est fragmenté en plusieurs pavés assortis d'illustrations, l'opération de construction du sens mobilise des processus cognitifs qui demandent des compétences spécifiques, distinctes des compétences linguistiques. Il faut savoir construire et interpréter l'information constituée par le message mixte puis concrétiser l'information. C'est là où le travail du traducteur cesse de se confondre avec la lecture du livre qui est celle des lecteurs utilisateurs qui joignent le geste à la lecture et concrétisent leur compréhension en suivant les instructions dans le monde réel. S'ils ont mal compris, ils s'en apercevront vite car ils n'obtiendront pas le résultat voulu. Le traducteur quant à lui passe de l'appréhension de l'information à sa restitution par l'écriture, via une concrétisation qui reste virtuelle. Il imagine les gestes dans sa tête pour en expliquer la réalisation. Les illustrations du texte lui en

donnent les moyens. Il est donc fondamental d'intégrer la lecture des images dans leur rapport au texte pour rédiger la traduction. Quand une photo faite pour illustrer un geste présente le résultat de son accomplissement, le traducteur peut suppléer au déficit d'information visuelle en rédigeant une légende plus explicative que celle de l'original, voire en la rajoutant s'il n'y en avait pas.

Le deuxième chapitre a signalé que le texte des légendes des livres en anglais reprend souvent une instruction figurant dans le texte courant. La phrase mise en évidence en légende dispense le lecteur averti de la lecture de la totalité du texte. Dans la conception du livre en anglais, cette mise en relief de l'instruction est bienvenue puisqu'elle sert un objectif pédagogique. En revanche dans la conception du livre en français, la technique de la reprise mot pour mot est à éviter parce que la phrase reproduite fait figure de répétition. Guidés par les consignes éditoriales ou leur connaissance des normes du milieu, les traducteurs paraphrasent, s'inspirant des représentations graphiques qui se substituent au texte de départ pour suggérer un texte d'arrivée. La rédaction du texte est aussi un moyen d'adapter le livre à ses destinataires en traduction. La rédaction d'une autre phrase renforce la cohérence entre message textuel et visuel tout en adaptant la présentation de l'information aux normes de la culture française. Une légère variante suffit souvent.

Texte courant Be careful to keep these screws away from the points where holes for balusters will be later drilled, 86.	.../en veillant à ne pas placer de vis à des endroits où elles gêneraient lors de la pose des balustres.
Pas à pas Take care not to screw where you'll later drill for balusters, 87.	Attention, placez les vis de manière qu'elles ne gênent pas les futurs perçages des balustres !
<i>Building stairs</i>	<i>Escaliers en bois</i>

22. Vers la langue de l'édition : manipulation d'une phrase

La traduction publiée regroupe deux phrases et offre une explication là où la phrase en anglais donnait simplement une instruction. Elle est rédigée dans un style plus soutenu que la reprise dans le pas à pas correspondant (87), où l'omission de « à ce » pourrait paraître comme une faute au puriste. Elle reste plus explicite que le texte de départ.

La part d'adaptation culturelle comprise dans le travail de traduction peut se voir comme la poursuite du travail éditorial réalisé pour la fabrication du livre en langue originale. Premier lecteur de l'ouvrage en traduction, le traducteur découvre les erreurs commises. Il en subsiste toujours. Le livre traduit s'apparente à une seconde édition, revue et corrigée. L'ouvrage en traduction est un document de travail perfectible contrairement à l'œuvre

littéraire réputée parfaite. Cette réalité de la vie professionnelle surprend les étudiants qui se déclarent choqués de découvrir des erreurs parfois grossières dans les livres publiés que nous soumettons à leur critique pour les familiariser avec ce type d'ouvrages. L'objectif second est de lever le blocage résultant de l'injonction de fidélité et de respect du texte de départ qui, en traduction pragmatique, constitue un frein à l'exercice du sens critique et à la réécriture. Il s'agit aussi d'inciter ceux qui pensent que le rôle du traducteur n'est pas d'améliorer le texte de départ à revenir sur cette opinion. Elle peut se défendre d'un point de vue philosophique mais n'est pas acceptable professionnellement, du moins en traduction pragmatique. Des textes bien écrits ou d'une grande complexité syntaxique, comme les textes philosophiques peuvent devenir des outils pédagogiques pour faire travailler le style. « Par ailleurs, et surtout, il convient de souligner la valeur de la traduction philosophique comme élément de formation fondamentale » (Ladmiral, 2005a, §3). Au niveau de la professionnalisation, on espère recueillir le bénéfice de telles stratégies utilisées les premières années, mais il n'est plus temps d'y recourir. Les activités proposées sont conçues pour favoriser le développement d'une écriture professionnelle en libérant les étudiants de la tyrannie d'un original parfait. Les responsables de collections pragmatiques attendent que les traducteurs « poursuivent l'effort de vulgarisation ». Aller plus loin que le rédacteur de l'original, c'est faire mieux, ce qui demande un positionnement autonome critique par rapport à l'objet traduit. L'atelier de traduction pragmatique peut être le lieu où se façonne le savoir-être, condition préalable à l'exercice du savoir-faire qui s'exprime dans la rédaction de la traduction. En utilisant des livres présentant des défauts, nous rejoignons Pym :

Emphasis on interaction as a part of translation competence should in turn influence general principles like the normality of extremely heterogeneous student groups, the need to use "authentic" or badly written texts as bases for discussion and debate, and the desirability of involving students in a wide range of professional or semi-professional activities. §36 (Pym, 2003)

Insister sur la place des échanges dans le processus traductif pourrait influencer des principes généraux, comme par exemple la formation de groupes d'étudiants très hétérogènes, la nécessité d'utiliser des textes « authentiques » ou des textes mal écrits comme base de discussion et débat. Il est souhaitable de donner aux étudiants l'occasion de prendre part à un large éventail d'activités professionnelles ou semi-professionnelles. [notre trad].

Il ne s'agit pas de tendre des pièges aux apprenants. Il faut au contraire les prévenir en leur montrant des erreurs dans des livres, ou dans les jeux d'épreuves, qui sont parfois le support du texte en traduction. Le positionnement du texte d'un pas à pas sous un croquis qui ne correspond pas apparaît normalement au traducteur qui tente de comprendre le texte, à l'aide de l'image. Ne pas repérer ce type d'erreur de composition revient à commettre un faux-sens visuel. L'observation de plusieurs promotions montre que, spontanément, les

étudiants s'appuient beaucoup sur le texte et peu sur l'image. Intégrer le message visuel à la réflexion traductive n'est pas une opération spontanée, intervenir dessus l'est encore moins. Pourtant, les éditeurs attendent aussi ce travail du traducteur. Certains exigent l'utilisation de la fonction commentaire pour les leur signaler. Le texte du commentaire du tapuscrit est ici reproduit entre crochets :

Plier la manche en plaçant la couture du dessous de bras sur la ligne du milieu, et épingler ou fixer avec un adhésif. Mesurer [À partir de cette phrase, l'explication correspond au croquis suivant, le 3] de chaque côté 2,5 cm à partir du pli au niveau du tour de bras et 1 cm au poignet. Relier ces deux points par une droite qui définit la nouvelle ligne de piqûre de la manche tailleur. Indiquer les crans de repère au-dessus et en dessous du coude, à environ 8 cm sur le dos de la manche et à 16 cm sur le devant.

Couper [Sous le 3, mais devrait correspondre au 4!] sur la ligne du coude, et faire pivoter le bas de la manche de 2 cm, épingler ou fixer avec un adhésif. Après cette transformation la couture du dos est plus longue que celle du devant. Cette différence disparaîtra au moment de l'assemblage.

Couper sur le tracé des lignes de piqûre créées à l'étape 3 pour diviser votre manche en deux morceaux. Ouvrir les plis formés à l'étape 2, pour obtenir le patron du dessus et du dessous de manche.

Extrait du tapuscrit « couture » envoyé à l'éditeur.

Les conditions de production exigeant de toujours tirer les coûts vers le bas en maximisant le profit, le grand nombre d'erreurs dans les éditions grand public bon marché justifie d'attirer l'attention des futurs traducteurs sur cette tâche supplémentaire qui font d'eux les derniers relecteurs-correcteurs du livre en traduction. (Voir annexe 3.2.) Les pages reproduites font constater :

Une mauvaise utilisation des unités métriques, puisque les relecteurs ont laissé passer une erreur grossière consistant à exprimer un poids...en centimètres ! (10a p. 335)

La répétition d'un même fragment de phrase en deux pages du texte (10b p. 345 et 346)

Des oublis : dimensions p. 328 et *Dummy text* à la place d'une légende (10c p. 350)

L'incohérence entre l'information donnée en sous-titre et dans le corps du texte p. 351.

Ces erreurs grossières sont facilement repérables. D'autres sont plus difficiles à déceler. Ainsi une photo prévue pour illustrer la tenue d'un outil perd beaucoup de son utilité si un cadrage trop resserré masque les doigts sur le manche. Rédigeant sans s'apercevoir que la photo est tronquée, le traducteur ne peut restituer le contenu informationnel perdu dans l'image par son texte. Il faut bien regarder les illustrations pour déceler des erreurs. Que les légendes soient de la main des auteurs ou rajoutées lors de la fabrication de la maquette par les éditeurs, le traducteur apprend à les évaluer avant de les exploiter pour écrire.

III.2.3.5. Vérification et traitement de l'information

De nombreux éditeurs considèrent que la vérification des informations entre dans le travail des traducteurs. Tous les collaborateurs intervenant dans la fabrication de livres pratiques savent par exemple que les conversions des mesures anglo-saxonnes ne sont pas fiables. Il faut toujours les recalculer. Pour les étudiants, « ce n'est pas le boulot du traducteur mais celui du correcteur³³ ». Peut-être n'ont-ils théoriquement pas tort, mais il en va autrement dans la vie professionnelle. L'usage pédagogique de documents de travail authentiques permet d'intégrer l'aspect socialisation professionnelle au développement des compétences traductives.

III.2.4. Compétences et socialisation seconde

L'exercice du métier de traducteur demande des compétences traductionnelles au sens strict qui s'appuient sur de solides connaissances des deux langues et cultures en présence. Il demande aussi des compétences personnelles de nature psychologique et sociale qui participent à la définition de la conception que le traducteur se fait de sa tâche et de ses responsabilités vis-à-vis des donneurs d'ordre et/ou des auteurs. En ce sens le volet socialisation du futur traducteur nous semble lié à sa formation aux techniques de traduction et d'écriture. Le dossier réuni dans l'annexe 3.3 fournit des informations sur les relations du travail et peut être exploité comme support pédagogique pour préciser les responsabilités des traducteurs. L'utilisation de documents professionnels dégage le formateur du risque d'énoncer ses préférences personnelles et atteste auprès des étudiants l'authenticité du travail qu'il demande. En les utilisant, les apprenants intègrent les contraintes du milieu de l'édition pour la traduction pragmatique. En renvoyant au milieu professionnel, une formation ciblant l'édition peut amorcer ce qu'il est convenu d'appeler la socialisation seconde, à savoir l'apprentissage des comportements sociaux attendus dans le cadre de l'exercice d'une profession dans un milieu donné. La transmission de l'expérience par un formateur issu de l'édition favorise l'insertion des novices en facilitant la transition entre la formation initiale et le monde du travail. Former des traducteurs, c'est donner des outils de réflexion intellectuels qui permettront ensuite aux personnes d'évoluer dans un environnement changeant. Mais on oublie souvent que dans cet environnement, le donneur d'ordre ne s'interdit pas d'être

³³ Souvenir de commentaires entendus en cours, citation approximative.

prescriptif. Certains directeurs de collection apprécient les traducteurs comme des collaborateurs dont ils apprécient les initiatives mais d'autres les considèrent comme des exécutants dont ils attendent un strict respect de la charte éditoriale. Or les apprentis traducteurs n'ont pas cette vision, une des raisons mises en avant pour le choix de ce métier est l'indépendance. Un apprenant qui envisage de travailler seul chez lui n'a pas envie de se soumettre aux ordres d'un supérieur. Cette apparente indépendance dissimule la réalité d'une relation sociale dans laquelle le traducteur n'est pas en position de force. Les futurs traducteurs doivent aussi apprendre à composer, sans se renier. En ce sens, l'évocation de situations de conflit professionnel autour du texte de la traduction peut avoir une valeur pédagogiques.³⁴ Il ne s'agit pas de raconter sa vie mais d'exploiter des situations réelles représentatives d'une réalité plus générale. Provoquer une réflexion sur les injonctions traductives les plus fréquentes, comme l'élimination des modaux – demandée par la rédaction française de *Pour la Science* (Léchauguette, 1998) – certes contestable d'un point de vue linguistique, favorise l'émergence d'une écriture publiable. L'utilisation de certaines des consignes données par les éditeurs, que nous allons bientôt examiner, permet de donner des exercices de traduction avec contraintes. C'est un moyen concret d'orienter l'écriture de la traduction et de guider les étudiants vers le style éditorial. Un bon exercice de sensibilisation serait de donner des consignes à une partie du groupe et de laisser les autres libres de traduire comme ils pensent devoir le faire. La comparaison des traductions de chaque groupe pourrait contribuer à la formation d'une idée plus juste de la prose attendue.

Les premiers exercices rendus en formation sont souvent aux yeux des professionnels un premier jet encore très littéral. Dans le meilleur des cas, ils restituent le sens, dans le pire faux-sens et contresens révèlent des problèmes au niveau de l'élucidation. Dans tous les cas, le travail d'écriture reste entier et parfois les recherches sont à compléter. L'expérience professionnelle, qui rejoint l'habitus décrit par Bourdieu, s'acquiert par la pratique, c'est-à-

³⁴ Jeune traductrice ayant accepté un contrat pour le catalogue d'un musée situé à Jérusalem, j'avais traduit toute les dates en utilisant « avant notre ère » pour les dates avant l'an zéro, les suivantes n'ayant besoin d'aucune précision. Ce système, moins employé que « avant Jésus-Christ » mais attesté en français, est culturellement plus neutre. Il semblait préférable pour un ouvrage sur le judaïsme qui serait vendu en Israël. Commencant la relecture, la secrétaire d'édition m'a priée de modifier toutes mes dates et d'écrire « normalement ». J'ai bien tenté de relativiser la portée de cet adjectif et de motiver mon choix en exposant ces arguments, mais sans convaincre. D'un point de vue éthique, le traducteur a fait son travail. Si son « supérieur » ne veut pas se rendre à ses raisons, il n'y peut rien. Sa responsabilité s'arrête où commence celle de l'éditeur. Par la suite, cette secrétaire d'édition m'a avoué, en râlant contre la relectrice du musée, que celle-ci avait exigé le rétablissement des dates comme je les avais initialement proposées. Elle n'avait toujours rien compris ! Mais ce n'est pas une raison pour se fâcher et perdre un donneur d'ordre.

dire au contact des ouvrages à traduire mais aussi au contact des éditeurs via leurs représentants puisqu'il s'agit d'apprendre à inscrire l'écriture de la traduction dans le champ social de l'édition. Les phases de négociation du contrat, la présentation faite de l'ouvrage proposé en traduction, puis les discussions qui s'ensuivent sont des moments clé de l'activité des traducteurs. Autant que la compétence traductionnelle, la qualité du relationnel conditionne l'insertion professionnelle. L'écriture vient ensuite. Quelle que soit la part de subjectivité des intervenants et les marottes des uns et des autres, il y a consensus implicite sur ce qui fait la qualité d'une écriture. Les novices ont besoin d'apprendre à rédiger pour intégrer cette communauté structurée par des normes discursives à découvrir pendant la formation. Le stage accompli en fin de parcours est parfois l'unique moment dans leur carrière où les traducteurs rencontrent et collaborent directement avec les divers intervenants chargés de relire, corriger et mettre en page les tapuscrits qu'ils rendront s'ils réussissent à se professionnaliser. C'est leur seul contact en direct avec le suivi des traductions, surtout quand paradoxalement, le stagiaire a pour mission d'effectuer la relecture d'une traduction remise par un professionnel. L'analyse des corrections apportées au tapuscrit en concertation avec le maître de stage, quand il prend à cœur l'accompagnement du stagiaire, est un outil précieux pour l'aider à cerner les attentes des éditeurs et parachever sa formation.

III.2.4.1. La compétence rédactionnelle est-elle l'apprentissage de la « désécriture » ?

« À l'heure où, parmi les principaux critères de traduction, le 'ce n'est pas français', ou le 'ça ne sonne pas français' sont toujours en vogue comme critères décisifs, tout traducteur devrait méditer ce que nous dit Steiner. Car que ne fait-on pas en traduction pour faire français ? On modifie la ponctuation. On bouleverse le rythme. On enlève les répétitions. On coupe ce qui, pour un 'esprit français' paraît superflu. À l'inverse, on ajoute, car il faut flatter le 'génie' de la langue française (mais de quoi s'agit-il précisément? Personne ne peut le dire). On redistribue les phrases et les paragraphes. On rationalise ce qui heurte trop la raison française. On clarifie. On détruit les réseaux signifiants. On désystématise. On efface les connotations culturelles que le lecteur français ne 'comprendrait' pas, ou qui risqueraient de le choquer. Car on a un grand souci du lecteur. Duquel ? Du lecteur français. Point. Comme s'il existait un lecteur type. Comme si l'auteur du texte avait écrit pour un lecteur type. En un mot donc: *on désécrit* » (Cordonnier, 1995 : 162 cité par Vrinat-Nicolov, 2001).

Tirée d'un article sur l'inconscient du traducteur littéraire, cette citation dénonce de mauvaises pratiques aboutissant à la « désécriture » de l'œuvre. Au risque de choquer les puristes, il suffit de la retourner pour obtenir une liste de procédés de traduction à mettre en

œuvre pour fournir une bonne traduction pragmatique. Peu importe que le lecteur type existe ou non dans la réalité. Déjà évoquée dans notre second chapitre, les quatrièmes de couverture des collections pragmatiques postulent son existence et donnent des informations pour construire son portrait robot.

III.2.5. Cerner les attentes des éditeurs

Les traducteurs d'édition n'ont souvent d'autres consignes que la formulation du *Code des usages* en guise de critères de qualité de la traduction à livrer :

Le traducteur remet un texte de qualité littéraire consciencieuse et soignée, conforme aux règles de l'art et aux exigences de la profession, ainsi qu'aux dispositions particulières du contrat. Article 3 *Code des Usages* (2012)

Ce document, rédigé à l'intention des traducteurs littéraires, fixe un objectif global sans énoncer ce qui fait la qualité « littéraire ». L'absence d'instructions plus précises pénalise tout particulièrement les débutants. Les dispositions particulières du Code, susceptibles de concerner les traducteurs pragmatiques, comblent partiellement cette lacune :

Lorsque la traduction doit respecter des critères particuliers, ces critères sont spécifiés au contrat. Ces critères peuvent être, à titre indicatif :

- l'adaptation du style à un certain public (public jeune, public spécialisé, juriste, financier, etc.) ;
- l'adaptation à un format, une collection (ce qui peut entraîner des coupures) ;
- l'adaptation de l'ouvrage à un contexte français. Article 1 Contrat - *Code des Usages* (2012)

Elles ont le mérite de faire apparaître le terme « adaptation », la liberté de « couper », la notion de lectorat et la notion de « collection ». Aucune ne dit comment traduire pour respecter ces critères. Une directrice de collection italienne fait une observation similaire après avoir lu douze contrats d'édition dans le domaine littéraire. Les clauses incitent les traducteurs à remettre des traductions aussi faciles à lire que possible, le critère de qualité semblant être la normalisation, voire la banalisation de la langue, ce qui est paradoxale dans le domaine littéraire puisque une écriture qui irait « vers une langue standard, reviendrait à refuser au texte source le droit à la différence » (Quaquarelli, 2013). Les contrats évoquent l'obligation de résultat mais restent muets sur les moyens à mettre en œuvre, c'est que les traducteurs qui les signent sont censés les connaître. N'est-ce pas leur métier ? Ceux qui suivent une formation sont en droit d'attendre qu'elle leur donne ces moyens. L'utilisation de documents professionnels à des fins pédagogiques permet aux formateurs de transmettre des instructions sans devenir eux-même prescriptifs. Le formateur se contente de relayer les exigences du milieu professionnel sans nécessairement y souscrire totalement. Durant le cours, moment de discussion, les étudiants apprennent à se situer et à défendre leur position,

mais aussi à traduire dans le respect du cahier des charges quand il en existe un. Entre les mains du pédagogue, les témoignages oraux et la littérature grise, à savoir les documents de travail non publiés issus du milieu de l'édition, deviennent des outils pour aider les apprenants à rapprocher leur image du métier de la réalité de sa pratique en se construisant une représentation plus réelle du travail des traducteurs.

Les éditeurs ou leurs représentants travaillent avec des critères objectifs et avec leur subjectivité. Leurs témoignages reflètent des visions divergentes, ou complémentaires de ce qui confère ses qualités à une traduction. Les traducteurs chevronnés font écho à cette pluralité d'opinions, déroutante pour des novices en quête de certitudes. Les consignes, notes et mails *ad hoc* rédigés par les directeurs de collection pour harmoniser les ouvrages, autant à l'intention des auteurs que des traducteurs, permettent de dégager les préférences actuellement dominantes dans l'édition. Fruits de la réflexion collective de plusieurs équipes éditoriales, ces consignes font découvrir aux apprenants encore extérieurs à l'édition les réalités d'un métier qui demande bien plus que de traduire. Comme les auteurs, chez Eyrolles, les traducteurs sont invités à suivre les Consignes pour la préparation de copie (voir annexe 3.3). La diffusion de ce document indique que l'éditeur attend mise en page et formatage. Textes écrits directement en français et traductions reçoivent un traitement identique. Le correcteur qui relit et corrige les tapuscrits effectue le même travail d'harmonisation stylistique sur les textes d'auteurs français et les traductions. Les conseils plus spécifiques donnés aux traducteurs visent à améliorer la qualité du travail en tentant de prévenir quelques erreurs fréquentes repérées dans de précédentes traductions. Dans le document destiné aux traducteurs, les consignes typographiques précèdent les consignes stylistiques comme si elles étaient prioritaires (voir annexe 3.3). Plus les auteurs s'écartent des normes stylistiques, plus la correction s'apparente à une réécriture. Or l'expérience montre que les auteurs traduits ont une écriture marquée par leur culture. En cela la traduction pragmatique se distingue nettement de la traduction technique puisque la rédaction des textes techniques interdit toute marque auctoriale. Les traducteurs constatent souvent de grandes différences entre le style et la rhétorique des auteurs étrangers et ceux des auteurs français. La mise en relation des consignes et des productions générées par les traducteurs tentant de les suivre permet d'approcher au plus près de la réflexion traductive. L'accès à des étapes intermédiaires, produites par des professionnels, aide à isoler différentes phases de l'élaboration du texte. Par la suite, la comparaison de brouillons successifs d'exercices de traduction proposés à des étudiants donne à voir l'évolution de leur notion de ce qu'est une bonne traduction éditoriale.

III.2.6. Existe-t-il une langue de l'édition ?

Ses détracteurs s'accordent à la fustiger tandis que les éditeurs, en la personne des correcteurs, déplorent que beaucoup de tapuscrits n'en aient pas toutes les qualités. Mais quoi que bien reconnaissable, cette langue ne se laisse pas décrire aisément. Pour l'approcher, en préliminaire à l'étude des consignes distribuées par huit maisons d'édition, nous proposons une analyse détaillée de la traduction de la première phrase de l'introduction d'un ouvrage sur le jardinage qu'il nous a été donné de relire professionnellement et que nous utilisons dans nos formations. Nous le reprendrons et poursuivrons ce travail après l'examen des consignes pour montrer son exploitation pédagogique. La comparaison des différentes traductions montre le travail sur la langue effectué à la demande de l'éditeur et permet de préciser la notion de traduction professionnelle. Nous poursuivons en commentant les points explicites récurrents dans les consignes, en commençant par les aspects techniques avant d'aborder les aspects linguistiques du travail de traduction. Nous complétons cette première approche par la comparaison d'extraits de deux ouvrages pratiques de sculpture sur bois, *Chipcarving* et *Nature*, qui malgré leur appartenance à une même catégorie de texte et au même genre éditorial, exigent des approches traductives différentes.

III.2.6.1. Préliminaire : analyse détaillée d'une phrase

Please give up the idea that by picking flowers you're somehow depleting the beauty of what you have outside your window (21 mots, Raven, *Fleurs coupées*).

Cette phrase au lexique relevant de la langue courante ne semble pas présenter de grandes difficultés de traduction. Aucune règle syntaxique dans la langue française n'interdit d'en donner des traductions proches des structures de la langue de départ :

S'il vous plaît, abandonnez l'idée qu'en cueillant des fleurs, vous diminuez de quelque manière la beauté de ce que vous avez devant votre fenêtre. (24 mots)

S'il vous plaît, abandonnez l'idée qu'en cueillant des fleurs, vous diminuez de quelque manière la beauté de ce qui se trouve devant votre fenêtre. (24 mots)

Le correcteur d'une version devrait sans doute attribuer une note élevée à cette proposition respectueuse des conseils prodigués par les rapports des jurys de concours qui pénalisent les omissions. Il pourrait toutefois lui reprocher de calquer la syntaxe de la langue de départ et de manquer d'aisance en langue d'arrivée. Le formateur va s'employer à la déconstruire pour sensibiliser son public à l'écart entre exercice de version et traduction professionnelle. La maladresse du style interdit de la publier en l'état. La double imprécision « de quelque manière » et « de ce que vous avez/qui se trouve » passe mieux en anglais qu'en français. Le choix de « devant » pour rendre la préposition « outside » induit une perte de

précision qui aurait pu être évité par l'utilisation de « sous » car « devant la fenêtre » peut être à l'intérieur. L'emploi d'un terme comme parterre, massif ou bordure qui partagent le trait sémantique d'être en extérieur lève l'ambiguïté pour rendre « what you have outside ». Le mot « pot » ne conviendrait pas puisque l'objet peut aussi bien être dedans que dehors. Le recours à la nominalisation du syntagme « what you have » évite une structure lourde et imprécise. Il faut choisir un terme dont le sémantisme implique une localisation extérieure, puis la préposition en conséquence :

S'il vous plaît, abandonnez l'idée qu'en cueillant des fleurs, vous diminuez de quelque manière la beauté du massif/parterre/de la bordure sous votre fenêtre. (21 mots)

Pour aller dans le sens d'un allègement de la phrase, le traducteur pourrait chercher à remplacer le segment « vous diminuez de quelque manière la beauté » par un verbe plus précis comme « abîmer » « altérer » ou « défigurer » à la forme négative, suivi de « en rien ».

Ces variantes illustrent une méthode de traduction où le processus de pensée part des mots de la langue de départ et s'attache à reproduire son organisation. C'est celle la plupart des étudiants. Comment pourraient-ils produire la phrase suivante proposée par la traductrice ?

Vous qui croyez que couper les fleurs revient à gâcher la beauté de la nature ou de votre jardin, oubliez vos préjugés. (22 mots)

L'éditeur accepte cette phrase, ce qui montre qu'elle est bien à ses yeux une traduction même si le débat théorique reste ouvert dans un monde parallèle à celui de la pratique professionnelle. Il se borne à apporter deux modifications, le remplacement de « Vous qui », par « si » et l'ajout de « tous ».

Si vous croyez que couper les fleurs revient à gâcher la beauté de la nature ou de votre jardin, oubliez tous vos préjugés. (23 mots) *Fleurs coupées*, 6.

Cette version publiée illustre l'absence de valeur de référence de l'original. Pour les lecteurs de la traduction, c'est un original. La clarification des attentes des donneurs d'ordre est un préliminaire à la mise en place de stratégies pédagogiques destinées à aider les étudiants à assumer l'identité d'un traducteur professionnel. Dans cette perspective, la théorie de la déverbalisation évoquée plus haut, explique le travail accompli par la traductrice. L'opération traduisante est d'abord l'appropriation du sens, indépendamment des structures linguistiques du texte de départ. C'est ensuite la restitution du sens, à partir de cette compréhension et non des mots du texte. Paraphrases et reformulations répondent aux attentes des éditeurs qui sont dans une logique d'adaptation.

Pour plus de clarté, nous récapitulons le cheminement d'une version à l'autre sous forme d'un tableau et segmentons la phrase pour faciliter la comparaison des résultats produits par ces deux méthodes. Ce découpage ne donne pas des unités de traduction. Il s'apparente à celui effectué parfois pour la notation des phrases de version proposées comme exercices dans le cadre de cours de langue.

		Traduction littérale (Version)		Tapuscrit après 1 ^e relecture	Phrase publiée
1	Please	S'il vous plaît,	1	Vous qui croyez que	Si vous pensez que
2	give up the idea that	abandonnez l'idée qu'	5	oubliez vos préjugés	oubliez tous vos préjugés
3	by picking flowers	en cueillant des fleurs,	2	couper les fleurs	idem
4	you're somehow depleting the beauty	vous diminuez de quelque manière la beauté	3	revient à gâcher la beauté	nuit à la beauté
5	of what you have	du parterre	4	de la nature ou de votre jardin	idem
6	outside your window	devant votre fenêtre			

23. Vers la langue de l'édition : tapuscrit, révision et texte publié

Le découpage induit par la première proposition (traduction quasi littérale) interdit la mise en regard des segments de la phrase de départ et de ceux de la phrase publiée. Cette divergence illustre la plasticité de l'unité de traduction. Elle est induite par la langue de départ, mais définie par le traducteur et exprimée dans la langue d'arrivée. Le processus traductif passe par une réorganisation de la phrase initiale. Le segment initialement en deuxième position (2) glisse en fin de phrase (segment 5). Les segments initialement 5 et 6 se fondent en un et passent ensemble en quatrième position. Le résultat produit montre que le traducteur assume la réécriture. En dehors de tout contexte, les deux phrases ont des sens différents. Mais dans le contexte de cette introduction à un ouvrage sur les fleurs à couper, elles transmettent un contenu informationnel identique. L'identification de ces contenus, puis leur extraction et leur reformulation sont des opérations de traduction propres à la traduction pragmatique. Les lecteurs de l'édition française comme ceux de l'édition anglaise sont conviés à revenir sur l'idée reçue que l'on dépare son jardin en cueillant des fleurs.

Le traducteur conserve la stratégie rhétorique consistant à s'adresser directement au lecteur. Le premier relecteur accepte la reformulation globale de la traductrice mais place le

deuxième segment en fin de phrase. La nouvelle information, qui invite le lecteur à revenir sur ses préjugés— il ajoute « tous » ses préjugés —, occupe maintenant la dernière position dans la phrase. Elle est là où les lecteurs s’attendent à la trouver :

It is a linguistic commonplace that readers naturally emphasize the material that arrives at the end of a sentence (Gopen et Swan, 1990).

Destiné à des scientifiques écrivant en anglais, cet article contient de nombreux conseils d’écriture également valables en français.

Le premier relecteur perçoit la nécessité d’éliminer la traduction littérale de *please*, formulation orale déplacée dans le registre écrit qui est celui du livre. Sa proposition, « Vous qui », d’une rhétorique un peu ampoulée, relève de l’injonction. Le second relecteur retient l’idée et l’améliore grâce à une entrée en matière plus conciliante « Si vous ». L’hypothèse évite une mise en cause directe du lecteur qui n’est plus obligé de s’identifier à une personne pleine de préjugés. Le remplacement de « revient à gâcher » par « nuit » est plus simple. La formulation est plus naturelle. La première intervention veille à la courtoisie. La deuxième, à la concision. L’emploi d’un terme est toujours préférable à celui de plusieurs à chaque fois que la possibilité existe. Ces deux interventions ne reflètent pas une préférence personnelle pour un terme plutôt qu’un autre, mais sont motivées par des raisons précises. La notion d’intervention motivée fournit un outil pédagogique opératoire pour aider les étudiants à reconnaître une traduction-réécriture correspondant aux attentes des éditeurs et satisfaisant aux critères de qualité en vigueur, ainsi que pour la distinguer d’une réécriture arbitraire, qui refléterait des préférences personnelles gratuites dépourvues de professionnalisme. L’intervention motivée aboutit à l’écriture d’une phrase dont le sens littéral s’éloigne de celui de la phrase de départ pour mieux en restituer l’intention et les contenus informationnels. Elle traduit un vouloir-dire qu’une traduction plus fidèle pourrait dissimuler. Elle remplit le contrat, à l’inverse de l’intervention gratuite à proscrire parce qu’elle prive le lecteur de contenus informationnels essentiels.

Cette phrase de 21 mots illustre les divergences entre deux manières théoriques de penser la traduction. Elle fait émerger les interrogations quotidiennes des apprentis-traducteurs d’ouvrages pragmatiques. Il ne s’agit plus de traduire les mots et la syntaxe pour restituer le sens dans le style de l’original comme on le demande pour les exercices de thème ou de version. Il s’agit de retravailler le texte pour conserver le sens en écrivant dans le style voulu par l’éditeur. Ce travail, se superpose au travail de traduction. C’est aussi ce que font les traducteurs de fictions, ces récits qui sans être des chefs-d’œuvre sont publiés dans des collections dites littéraires. Quand on traduit de la littérature de genre, le projet de traduction

est défini par le terme « genre », plus que par le terme « littérature ». Considérés comme traducteurs littéraires, ces traducteurs d'édition agissent en traducteurs pragmatiques. Ils rédigent leur traduction en suivant les indications de leurs directeurs de collection. Les modèles communiqués par Harlequin aux traducteurs qui font des essais de traduction sont édifiants (Voir annexe 3.3). L'intervention de Karine Reignier, éditrice chez Harlequin aux 26^e assises de la traduction littéraire donne un aperçu de la nature du travail d'acculturation à effectuer sur le texte de départ.

Mais ce qui fonctionne outre-Atlantique peut se détraquer dans l'Hexagone...où le rapport au corps est beaucoup moins mécaniste et hygiéniste qu'aux États-Unis. Amour courtois oblige, nous aimons aussi dire ces 'choses là' avec esprit.../ C'est ainsi que l'énoncé suivant : '*She took his hard shaft between her lips*' deviendra 'Après lui avoir lancé un regard plein de désir, elle prit son sexe dur entre ses lèvres, lui arrachant un gémissement de plaisir'. La lectrice doit comprendre ce que les héros sont en train de faire (et surtout d'éprouver) sans avoir le sentiment d'assister à une opération chirurgicale ! (Reignier, 2010, 149).

Les traducteurs pragmatiques sont plus des co-auteurs que des auteurs seconds. Leur sens critique est sollicité pour libérer leur créativité tout en la cadrant.

L'initiation à la traduction éditoriale commence par une redéfinition du sens de l'activité de traduction quand il s'agit d'un métier. S'appuyant sur les acquis linguistiques et les techniques de traduction acquises avant l'entrée en formation professionnelle, elle se poursuit par l'apprentissage de l'écriture éditoriale. Il s'agit d'apprendre à reformuler en s'affranchissant de la chaîne syntaxique mais pas des contenus informationnels ou du sens, qui passe parfois mieux en disant autrement. La méthode des essais et des erreurs assortie de discussions critiques sur les options de réécriture prises par les étudiants reste un excellent outil pédagogique sur lequel nous reviendrons. Comment faire oublier les réflexes incitant à produire une traduction littérale de type version (notre deuxième colonne) pour adopter ceux permettant d'aboutir à une traduction-réécriture (notre troisième colonne), publiable après quelques corrections inévitables ?

III.2.7. Du côté de la profession

De nombreux témoignages oraux ne peuvent malheureusement être rapportés ici faute de pouvoir être correctement documentés. Nous en citons tout de même quelques-un, rapportés par écrit, sur la liste de diffusion de l'ATLF, avant de passer à l'étude des documents professionnels qui fournissent un paratexte abondant sur la fabrique des traductions.

III.2.7.1. La parole des éditeurs

Souvent exprimées oralement et rapportées comme de plaisantes anecdotes, des préférences d'éditeur expriment des ressentis réels. Elles trahissent l'exaspération de certains correcteurs retrouvant toujours les mêmes faiblesses dans les traductions.

Dans les années 1980, Belfond (à l'époque de Pierre Belfond) remettait une feuille au traducteur avec des instructions aussi farfelues que "ne pas utiliser le verbe avoir", ne pas mettre "fit-il" pour "dit-il", ne pas utiliser le participe présent... (J'ai fini par jeter cette feuille). Yves Berger, qui sévissait chez Grasset, était opposé aux adverbes : "au troisième adverbe dans une page, je jette la traduction répétait-il..." (Liste de diffusion ATLF, 23 Feb 2009 Jacqueline Lahana)

D'autres traducteurs signalent des interlocuteurs allergiques à « mais » ou « avec ». Même si ces excès prêtent à sourire, ils disent en creux la difficulté à communiquer les normes du bien-écrire. Suivre ces conseils à la lettre n'aurait guère de sens. Ce sont toutefois des avertissements. Ils incitent à identifier ses propres tics de langage et à varier vocabulaire et structures sans tomber dans le maniérisme.

La mésaventure d'un traducteur littéraire d'une langue imaginaire confronté à un éditeur particulièrement intrusif lui permet d'esquisser dans un bref article les contours de ce qu'il nomme « le français d'éditeur » (Marounian, 2013). Mettant côte à côte ses propositions et les révisions, Michel Volkovitch, qui se cache derrière ce pseudonyme, fait ressortir des injonctions qui semblent spécifiques à la littérature : une méfiance envers les mots simples et concrets ou les auxiliaires au profit de « synonymes plus élaborés ». D'autres annoncent les consignes destinées aux traducteurs pragmatiques, « fuir les répétitions comme la peste », « privilégier la clarté », « ponctuer abondamment ».

Marounian s'étonne de constater que l'éditeur littéraire/relecteur procède comme s'il relisait un texte pragmatique. Exception faite d'une propension à rallonger, cet éditeur semble réserver le même traitement aux œuvres littéraires et aux ouvrages pragmatiques. Cet article est un texte d'opinion qui exprime la frustration d'un traducteur dont les efforts pour recréer le style d'un auteur sont détruits par celui-là même qui devrait avoir le plus à cœur de le restituer à ses lecteurs en français. Il conclut par une phrase à l'ironie mordante :

Je comprends que le dialecte éditorial semble terne et insipide à certains ; mais il a ses vertus : aseptisé, linguistiquement correct et consensuel, il facilite la communication en produisant des énoncés mieux formatés, plus homogènes. (Marounian, 2013, 31).

On ne peut que le rejoindre dans cette critique d'une pratique de la traduction littéraire où le texte en traduction est soumis aux caprices d'un éditeur qui se laisse aller à de nombreuses interventions gratuites. Le témoignage de ce traducteur dépité recèle pourtant

quelques enseignements pour les traducteurs du secteur pragmatique de l'édition puisque la fidélité au style auctorial n'est pas une nécessité. Vouloir le conserver quand il entre en conflit manifeste avec les préférences du genre de l'ouvrage en traduction est un contresens pragmatique. Cette volonté révèle une mauvaise appréhension du rôle du traducteur. Avant de pouvoir développer les compétences traductives et rédactionnelles, la formation consiste à redéfinir le profil du métier de traducteur, en faisant ressortir la compétence rédactionnelle. Comme les journalistes et les rédacteurs, les traducteurs sont les auteurs d'une écriture de commande. Signer un contrat de traduction place l'activité dans un cadre juridique contraignant où le traducteur effectue sa tâche, de la manière prescrite par les donneurs d'ordre et selon les critères de qualité indiqués.

L'analyse de consignes destinées à cadrer le texte de la traduction à des fins d'harmonisation avec le travail d'autres traducteurs montre qu'elles préconisent une écriture étrangement semblable à celles des phrases revues et corrigées par l'éditeur-relecteur trop interventionniste dénoncé par Sacha Marounian. Les corrections empiètent sur le travail du traducteur et affadissent les textes d'auteur mais constituent un bon indicateur de ce qui est considéré comme un texte publiable. Les déboires de ce traducteur montrent le travail de normalisation de l'écriture souhaitable dans les domaines où le tapuscrit est traité comme un original rédigé par un scripteur dont la spécialité n'est pas l'écriture. Cet article ne dénonce malheureusement pas un cas isolé. Il fait écho à des propos que nous entendons régulièrement exprimés par nos amis traducteurs : aussi nous a-t-il semblé important de signaler cette dérive même si elle déborde de notre sujet. La nécessité de trouver un accord fait entrevoir la difficile gestion du relationnel professionnel inhérent à la position sociale de tout travailleur indépendant et suggère l'inclusion de cet aspect qui revêt un caractère déterminant pour la pérennisation de l'activité dans la formation.

III.2.7.2. Documents professionnels

Produites en équipe et diffusées sur plusieurs années à de nombreux collaborateurs, notes et consignes sont représentatives des attentes des donneurs d'ordre. Le dossier reproduit (voir annexe 3.2) réunit les instructions de huit éditeurs et couvre six domaines spécialisés pratiques (art, bricolage, cuisine, histoire médicale et tourisme) et deux domaines spécialisés de fiction (héroïque fantaisie et littérature sentimentale) dont le traitement éditorial s'apparente davantage à celui réservé aux ouvrages pragmatiques qu'à celui des œuvres. Il concerne trois langues, l'allemand, l'anglais et l'italien. Sans prétendre à l'exhaustivité, cet

échantillon indique les critères de qualité aujourd'hui en vigueur dans l'édition française en matière d'écriture. Il laisse entrevoir la variété des tâches annexes qu'englobe la définition professionnelle du mot traduction. Leur repérage permet de préciser le profil du poste de traducteur d'édition et les compétences à développer chez les candidats. Leur lecture éveille les étudiants à des réalités insoupçonnées de leur futur métier. La place prépondérante accordée au volet technique, c'est-à-dire tout ce qui concerne l'utilisation avancée des traitements de texte et des règles de composition, les surprend. Ils découvrent une langue spécialisée, celle de la typographie, dont la maîtrise, si elle n'est pas nécessaire, est un plus pour les aspirants au métier de traducteur d'édition : « Le texte doit être drapeau au fer à gauche³⁵. » Comprendre cette phrase ou : « écrire les chiffres au long³⁶, titrilles, chapô, page d'ours » demande une familiarité avec le vocabulaire de la typographie et des préparateurs de copies. D'emblée, ces instructions placent le traducteur du côté des intervenants de la chaîne du livre. Ce que marque symboliquement l'inscription du nom des traducteurs pragmatiques, dans l'ours tandis que celui du traducteur littéraire devrait figurer sur la couverture. Le lieu où s'inscrit le nom du traducteur reflète sa position dans la chaîne de production.

Nous recensons les points abordés dans les consignes par ordre alphabétique en réunissant d'abord celles dont l'incidence sur la langue est indirecte puis celles portant directement sur la langue. Nous en citons les extraits les plus significatifs (suivis du nom de l'éditeur) pour l'organisation d'une formation. Pour respecter ces consignes, les traducteurs font appel aux compétences que l'étude du livre a permis de faire ressortir.

Consignes techniques et stratégies communicatives

Calibrage/encombrement

La nécessité de conserver la mise en page du livre entraîne la nécessité de conserver le même nombre de signes dans le texte de la traduction que dans l'original. Suivant que le taux normal de foisonnement entre les deux langues est positif ou négatif, des stratégies différentes s'imposent. Dans le cas de l'anglais vers le français, un taux de foisonnement de 10 à 15% est considéré comme normal. Ces chiffres sont d'ailleurs utilisés pour établir des devis. Dans le secteur littéraire, l'usage reste d'ajouter entre 10 et 15% au nombre de signes

³⁵ Comprendre aligné à gauche.

³⁶ Comprendre en toutes lettres.

de l'original pour estimer le total final. Dans le secteur pragmatique, c'est de moins en moins possible. Les extraits de consignes reproduits ci-dessous sont éloquentes :

L'encombrement

Bien que l'anglais soit une langue plus synthétique que le français (on estime à 10% le coefficient de foisonnement du français par rapport à l'anglais), nous devons nous efforcer de rester dans le même encombrement. Aussi, nous vous demandons d'avoir du recul sur le texte et, chaque fois que vous le pouvez, de *synthétiser l'information, en évitant les répétitions de la version anglaise.*

INDE

5. Oui, c'est bien la révolte des cipayes, aussi appelée "Grande Mutinerie". Donc *selon l'encombrement, tu peux mettre les deux noms ou un seul*, auquel cas je préfère la révolte des cipayes. Réponse par mail à une question. Lonely Planet

MAJORQUE DÉPART IMMINENT

Bien respecter l'encombrement : le texte doit rentrer dans la même maquette que la VO, ce qui veut dire que tout ce qui dépasse devra être coupé. Donc essayer de limiter le nombre de mots en +. CONCISION est le maître mot ! Lonely Planet

NORVÈGE 1

Le nombre de mots de la VO est indiqué à la fin de chaque chapitre. Veillez à ne pas dépasser +5%. Merci de vérifier par le menu Outils > Statistiques.

Cartes

N.B.1 : *Pour des raisons d'encombrement, nous ne faisons pas figurer les articles dans le titre de la carte.* Exemple : "Centre du Manitoba" (et non "Le centre du Manitoba"). Font exception à cette règle les titres du type : Le Sud, L'Est, Le Nord, etc.

Chiffres arabes

8 jours, 8 chambres, 8 nuits, 8 bus, 8 km, etc. *pour réduire l'encombrement* lorsque ce sont des informations pratiques. Respecter le code typo dans les autres cas : les dix années du règne de XXX, les neuf sections du CCC, les 10 000 ans d'histoire, etc.

Lonely Planet

Veiller à respecter le calibrage du texte d'origine (le nombre de signes de votre traduction ne doit pas dépasser le nombre de signes du texte italien, la mise en pages ne pouvant pas être modifiée).

White Star [nos italiques]

Dans le domaine pragmatique, la norme est la traduction « résumante ». Le dernier exemple montre qu'elle ne s'applique pas qu'à l'anglais. Cet éditeur précise la stratégie pour y parvenir :

Afin de s'approcher de l'encombrement du texte en anglais, le traducteur pourra

1) Revoir son texte dans un souci de concision.

2) Supprimer tous les « nous » et « vous » (de généralité, d'adresse au lecteur, etc.) et/ou *supprimer une partie des expressions utilisées par l'auteur pour nuancer sa pensée.* Si le début du passage en question doit maintenir cette idée de nuance, la suite pourra en faire abstraction. S'il subsiste des doutes quant à certains points de traduction, merci de nous remettre une liste de questions qui sera soumise au relecteur ou à l'auteur, selon les cas.

[nos italiques] Phaidon

Il est parfois possible de jouer sur la longueur du texte, notamment pour la rubrique la plus linéaire qui occupe l'essentiel de la page, en diminuant le corps de caractère mais les éditeurs préfèrent éviter de recourir à la typographie comme variable d'ajustement. Respecter l'encombrement prime sur la restitution de l'intégralité du message. Ce constat, révélateur du statut de matière première du texte, est une donnée objective. Rien n'interdit de la critiquer ou

de s'insurger pour des raisons théoriques et éthiques mais c'est l'une des premières informations à transmettre à de futurs traducteurs pragmatiques. L'outil statistique du traitement de texte est l'un de ses outils. Se professionnaliser dans le métier, c'est apprendre à traduire d'abord dans le respect des consignes, puis de l'auteur ou du texte. Les formules utilisées, telles : « des nuances sont sans importance » ou : « des phrases ou paragraphes incohérents ou inutiles », montrent que le texte cesse d'être une référence absolue à l'aune de laquelle la traduction est jugée. Au moment de confier une traduction, le secrétaire d'édition souligne parfois la médiocrité du texte en demandant au traducteur de l'améliorer pour que le livre soit bon. Le traducteur a une part de responsabilité éditoriale. Son écriture valorise le contenu pour séduire les lecteurs tout en gagnant de l'espace. Invisible pour les futurs lecteurs, son travail est bien visible pour les relecteurs.

Véritable cadrage de la réflexion traductive, ces contraintes techniques et commerciales définissent un style. Certains éditeurs fournissent des instructions d'écriture précises. Ici, Phaidon demande de modifier la manière dont l'auteur s'adresse à ses lecteurs et explique comment s'y prendre. Pour répondre à sa requête, le traducteur dissocie fond et forme, et s'appuie sur ses compétences nouvelles qui vont à l'encontre d'une conception de la traduction forgée sur la pratique de la traduction littéraire. Le comportement attendu, celui d'un exécutant, va aussi à l'encontre du fantasme du traducteur artiste qui serait entièrement maître du texte qu'il produit. Obéir aux instructions ne fait pas partie des représentations habituelles des tâches du traducteur. Pourtant, n'y a-t-il pas une certaine naïveté à s'imaginer que ce métier permettrait d'échapper aux relations hiérarchiques considérées par ailleurs normal dans le monde du travail ? Accepter de suivre des instructions ne diminue pas les mérites du professionnel capable de produire un texte enrichi par des qualités rédactionnelles qui s'appuient sur sa connaissance technique du livre et sa sensibilité aux différences culturelles. Il n'est donc pas réaliste de juger de la qualité du produit fini en le comparant au texte de départ puisqu'il en est différent, par la volonté des commanditaires. Des ouvrages comparables par leur thème, par le lectorat visé, provenant si possible de la collection où sera publié le livre traduit, fournissent un modèle plus juste.

La traduction résumante demande un travail de reformulation qui exige des opérations de pensée supplémentaire à une traduction pour laquelle le taux de foisonnement normal est accepté. L'effort de concision se superpose à l'effort de traduction. Le strict calibrage du texte de l'ouvrage en traduction a des conséquences négatives sur les conditions de travail. En faisant baisser la rémunération horaire du traducteur, il augmente les cadences.

De surcroît, il interdit de calculer le paiement sur la base du nombre de signes dans la langue d'arrivée et non dans la langue de départ. Le refus de calculer la rémunération au feuillet papier et l'imposition d'une rémunération sur la base de tranches informatiques de 1 500 signes – sans ajouter le pourcentage de majoration visant à compenser la perte subie comme le préconisent les associations de traducteurs – entraînent aussi une diminution de revenus. Il faut donc travailler plus, plus vite, sans sacrifier la qualité des traductions. Transiger sur la qualité revient à risquer de passer pour incompetent. Un moyen de gagner en vitesse est l'utilisation efficace d'outils informatiques, qui exige une formation continue pour s'appropriier les nouveaux logiciels. Les conditions contractuelles de la réalisation d'une traduction et les évolutions technologiques sont des variables qui agissent sur le processus traductif.

Consignes culturelles

Cité dans le *Code des Usages*, le problème du transfert culturel se pose à tous les traducteurs mais demande des réponses différentes suivant les secteurs. Le lecteur des œuvres de fiction ou de réflexion est engagé dans un rapport de compréhension intellectuelle qui reste au niveau de la pensée. Les lecteurs d'ouvrages pragmatiques joignent le geste à la lecture. Traduire des instructions portant sur la manipulation d'outils potentiellement dangereux ou l'utilisation de substances pouvant s'avérer toxiques engage la responsabilité des auteurs, traducteurs et éditeurs. La dimension pragmatique des enjeux de la communication oriente la réflexion traductive et par conséquent la rédaction du texte. L'édition demande une écriture soignée, tournée vers le lecteur, c'est-à-dire cibliste. Le terme porte globalement sur une traduction, mais les traducteurs passent d'une attitude à l'autre, au cas par cas, en fonction du contenu informationnel à transmettre et de la manière dont il est rédigé au départ. Les consignes portant sur l'adaptation culturelle apportent des éléments de décision objectifs et extérieurs au seul traducteur. Le souci d'éviter les clichés et préjugés culturels, très marqué chez un éditeur de guides de voyages, l'amène à souffler des idées à ses traducteurs, ramenant toujours les propositions à l'effet produit sur le lecteur :

De manière générale, on francise au maximum. On peut mettre la traduction [mot dans la langue du pays auquel le guide est consacré] entre parenthèses *si elle apporte quelque chose au lecteur.*[mes ital.] N'hésitez pas à me signaler les paragraphes, passages ou encadrés qui contiennent des préjugés. Nous déciderons ensemble de ce qu'il faut faire... couper ou adapter ?

Note ortho Berlin, reprise avec une précision pour un autre guide :

N'hésitez pas à me signaler les paragraphes, passages ou encadrés qui contiennent des préjugés sur les Tchèques et les Slovaques. Nous déciderons ensemble de ce qu'il faut faire... couper ou adapter ? .../... Quand les Australiens font des jeux de mots, des blagues, essayez de trouver un équivalent en français

« qui fonctionne bien », sinon, supprimez (signalez quand même la suppression dans une note pour la révision.

Note ortho République Tchèque et Slovaquie

Ces suggestions attirent l'attention des traducteurs sur les « verres colorés³⁷ » des auteurs de guides de voyage qui sont étrangers au pays qu'ils décrivent. La traduction élimine ce filtre pour donner une présentation neutre, exempte des préjugés culturels de l'auteur et de ceux de sa propre culture. D'autres consignes visent à diversifier le lexique et à éviter le simple transfert linguistique de signification. Les formulations désobligeantes, voire racistes ou à relent colonialiste, à l'encontre des populations étrangères, qui accueillent les touristes, sont des informations parasites. Leur présence dans le texte n'en fait pas des contenus informationnels à transférer. Les termes conseillés dans les instructions données par cet éditeur de guide de voyages contribuent à forger une langue politiquement correcte :

- 19 • Termes déconseillés ou à n'utiliser qu'avec beaucoup de délicatesse...
- aux termes "indigènes", "locaux" (pour traduire l'anglais *locals*) ou "autochtones", préférez : les habitants du pays, les peuples natifs, la population locale, les Stanbouliotes, etc.
- le terme "race" appliqué aux êtres humains est à proscrire.
- l'adjectif "grouillant", s'appliquant à une ethnie ou à un quartier. Ne dites pas un "quartier chinois grouillant" mais un "quartier chinois animé". D'une façon générale, évitez tous les termes péjoratifs s'appliquant à une ethnie, un peuple ou une religion.

Ces listes attirent l'attention sur les connotations idéologiques associées aux mots, qui varient d'une langue à l'autre. Neutre en langue de départ, leur charge connotative en langue d'arrivée peut prendre un tour négatif auquel il faut sensibiliser les apprentis traducteurs. La prise en charge de la valeur connotative qui se superpose à la valeur dénotative distingue peut-être la traduction pragmatique de la traduction technique puisque les textes techniques sont présumés exclusivement dénotatifs. L'analyse du discours permet d'affiner la compréhension et d'identifier la présence du culturel qu'une lecture rapide peut dissimuler. Le dernier chapitre suggère des activités propices au développement de la compétence de médiateur culturel qui sous-tend l'ensemble du processus traductif.

Le soin d'éviter tout contenu politiquement incorrect, s'il est de mise de la part d'un éditeur de guide touristique, surprend de la part d'un éditeur de romans :

« Merci de nous signaler les propos homophobes, racistes, etc. » Bragelonne, fiction

³⁷ Expression de Georges Mounin qui s'applique au traducteur, et que nous reprenons pour évoquer cette situation particulière du double filtre culturel que pose la traduction de guide de voyages portant sur des pays dont l'auteur n'est que visiteur.

Cette requête laisse présager une modification ou un effacement des paroles des personnages intervenant après la remise du tapuscrit. Les éditions Harlequin sont elles aussi bien connues pour leur pratique d'une traduction particulièrement ethno-centrique. La conclusion de l'atelier animé par Karine Reignier³⁸, éditrice pour cette maison d'édition pourrait être que, des menus commandés par les personnages jusqu'à leur gestuelle érotique, tout est à revoir. D'autres éditeurs attirent l'attention des traducteurs sur les manifestations d'humour jugées malvenues :

GÉNÉRALITÉS

Le traducteur remettra au service éditorial de Phaïdon une traduction, dans un français correct et soutenu, de l'ouvrage en question. Si chaque texte a sa particularité et qu'il revient au traducteur de retranscrire en français le style et le ton de l'auteur anglais, certains *traits d'humour sont maladroits* en français. *D'une manière générale, le traducteur devra éviter toute tournure familière, mais aussi tout anglicisme, non-sens ou contresens. [nos italiques]*

Cette consigne générale offre un bel exemple d'injonction contradictoire. Tout en insistant sur la correction du français, l'éditeur demande une fidélité au style et au ton passage en même temps que la suppression des traits d'humour dont l'expression caractérise le ton et le style de l'auteur. Plus loin, il insiste :

Consigne orale : Ne pas faire d'adaptation. Pas gênant qu'on voie que l'auteur baigne dans un autre bain culturel.

Il est ici en contradiction totale avec l'éditeur de guides de voyages. D'un donneur d'ordre à l'autre, les traducteurs pragmatiques répondent à des exigences opposées. La faculté d'adaptation nécessaire relève ici davantage d'un savoir-être que du savoir-faire. Elle renvoie à la socialisation professionnelle puisqu'elle fait appel à une faculté comportementale liée à la personnalité, plus qu'à la maîtrise de techniques de traduction ou de rédaction.

Références au lecteur/lectorat

L'évocation du lectorat invite à réfléchir au décalage culturel entre le lecteur de l'original supposé avoir la maîtrise des codes culturels et celui d'une traduction supposée ne pas l'avoir. En termes de technique traductive, il s'agit de distinguer entre enrichissement et ajout. Enrichir, c'est apporter un supplément d'information nécessaire au lecteur de la traduction pour qu'il puisse comprendre la même chose que le lecteur de l'original. Ajouter, c'est donner une information supplémentaire, que le lecteur de l'original n'a pas. Le livre traduit, par définition, s'adresse à un lecteur qui n'est pas celui de l'original et lui parle d'une

³⁸ 26^e Assises de la traduction littéraire en Arles (8 novembre 2009).

autre culture. À cet égard, les livres de voyages, y compris les guides, sont exemplaires. Ils concentrent tous les problèmes liés au traitement des noms propres et à l'importation de termes en langue étrangère. L'enrichissement par exemple est nécessaire dans le cas où la traduction conserve un mot en langue de départ. L'explication donne le sens des mots étrangers importés immédiatement accessible au lecteur de l'original. Ainsi le traitement des toponymes étrangers dépend de la rubrique où ils paraissent. Ils sont conservés dans les titres et expliqués dans les autres :

Nous traduirons, selon le contexte par "la gare Zoologischer Garten" (lorsqu'il s'agit d'informations pratiques) ou par "la gare du/proche du jardin zoologique" (quand il s'agit de donner un point de repère dans l'espace au lecteur). Pour la francisation : laisser le titre en langue locale (ex : Castell de Capdepera), mais franciser le nom dans le texte courant, afin de l'expliquer (Le château de Ou encore : Ce fort...). Il faut que le lecteur sache de quoi il s'agit à la lecture du texte.

Note orthographique, Lonely Planet Berlin

La rubrique détermine le choix de traduction. Le positionnement d'un terme dans le dispositif graphique est la variable décisive. Le lecteur a besoin de savoir de quoi il s'agit et comment prononcer des mots en langue étrangère. Par conséquent, les indications phonétiques, nombreuses dans les rubriques « guide de conversation », et fréquentes ailleurs, sont elles aussi à traduire ou adapter :

Indications phonétiques

Les indications phonétiques données en anglais – notamment pour la prononciation des noms de lieux – sont adaptées à un lectorat anglophone. Il est indispensable de les adapter pour les francophones – elles pourront être supprimées dans certains cas.

Les éditeurs n'utilisent pas l'*Alphabet de Prononciation Internationale*, outil fiable mais dont l'usage nécessite un apprentissage. Chacun confectionne un système approximatif immédiatement accessible à tous les lecteurs. La consigne suivante invite à moduler les choix stylistiques en fonction de l'âge du lectorat. L'infinitif est acceptable dans les livres destinés aux adultes. On peut en déduire que l'utilisation de l'impératif à la deuxième personne du singulier ou du pluriel est recommandée dans les livres pour jeune public.

Dans les livres pour adultes, on peut préférer l'infinitif, mais cela peut être trop sec.

Un « vous » systématiquement peut aussi devenir lassant. Pour certains conseils, on peut mettre : "si vous voulez, faites comme ceci..."

Phaïdon

Les livres écrits pour des lecteurs étrangers parlent parfois du pays destinataire de la traduction ou font des commentaires méta-linguistiques sur la langue de départ. L'explication

du terme « silkscreen » en anglais à un sens, mais la transférer au terme « sérigraphie »³⁹ sans explication complémentaire donne à lire une phrase peu convaincante :

La soie naturelle était la matière utilisée à l'origine en sérigraphie ; de là provient d'ailleurs l'emploi du mot « sérigraphie », qui signifie littéralement « dessin sur soie » (131)

Il aurait ici fallu proposer une explication pour éclairer le sens des termes moins transparents en français qu'en anglais, par exemple

La soie naturelle était la matière utilisée à l'origine en sérigraphie ; ce terme vient du latin *sericum*, la soie, et du grec *graphein*, la graphie et signifie littéralement « dessin sur soie »

Dans ce cas, il aurait été judicieux d'ajouter l'information métalinguistique nécessaire à une bonne compréhension. Dans d'autres, le texte de départ fournit des informations superflues pour les lecteurs de la traduction. La meilleure traduction est une suppression :

Afin d'adapter le texte au public français, supprimer la plupart des références culturelles, géographiques, etc. connues du grand public français. Par exemple, inutile de préciser que Zola est un romancier français. Idem lorsque l'auteur situe la Normandie au bord de la mer : cela pourrait faire sourire le lecteur français.
Phaïdon

La référence au lecteur est constante. À en croire ces consignes ce serait un être prompt à se moquer et douter du sérieux de son éditeur ou à s'inquiéter. Larousse préconise de s'adresser à lui quand tout va bien et de préférer l'impersonnel pour les situations désagréables.

Dans l'emploi de « les parents » et/ou «vous », faites preuve de discernement : « les parents » plutôt face à une situation problème ; « vous » face à une situation de la vie quotidienne qui ne présente pas de gravité.

Toujours soucieux de ne pas froisser les susceptibilités et de produire des textes à l'image d'une société en mutation, où le mariage n'est plus la référence unique, on préfère aujourd'hui le terme « compagnon » à mari.

La question est généralement posée par la maman, mais ne pas hésiter à faire parler le papa ; préférer parler du compagnon plutôt que du mari. Éviter les sigles peu courants en France.

Consigne Larousse pour le *Petit Larousse des Mamans*

Ces consignes soulignent la nécessité d'avoir un regard critique sur sa propre culture pour traduire des textes pragmatiques. Les étudiants manquent souvent du recul nécessaire parce qu'ils sont souvent encore très jeunes et viennent de consacrer plusieurs années à

³⁹ Vu dans *Graver et imprimer*, John Dawson, Bordas, 1983 consulté à titre de documentation pour traduire *Printed Patterns*.

l'apprentissage d'une langue et d'une culture étrangère. Jusque là, les consignes suggèrent qu'à côté de l'analyse du discours des livres en traduction, les apprenants bénéficieraient d'une analyse du discours de livres représentatifs du style éditoriale écrit dans la langue traduisante. Des commentaires axés sur la dimension sociologique des livres suivies d'un exercice rédaction de pastiches pourraient être proposées en préparation à un réinvestissement des connaissances dans une traduction. Outre la manière de s'adresser aux lecteurs, la traduction d'un livre exige de s'intéresser aux aspects techniques de la composition du texte qui ont un impact visuel sur le lecteur.

Typographie

La plupart des éditeurs suivent le Guide de la typographie de l'Imprimerie nationale sauf pour l'accentuation des capitales. La règle remonte à l'époque du plomb dans l'impression, où les fontes pour les polices de caractères ne comportaient pas d'accents. Elle tombe en désuétude puisque les infographistes inventent aujourd'hui des polices de caractères incluant les signes diacritiques (accents et cédilles en français et tous signes modifiant une lettre et s'inscrivant au dessus – suscrit – ou en dessous – souscrit). Leur utilisation ne vient plus rompre l'harmonie des lignes. L'insistance des éditeurs sur l'emploi du tiret cadratin (plus long que le tiret simple) et des guillemets français (« x ») suggère l'absence de ces ponctuations dans des tapuscrits rendus avant la diffusion des consignes. En les demandant, et en expliquant comment les obtenir avec un traitement de texte, les éditeurs indiquent que les traducteurs, comme tous les auteurs, sont responsables de la ponctuation jusque dans ces aspects typographiques.

La composition des chiffres relève de la typographie. La règle veut qu'ils s'écrivent en toutes lettres, ce qui se dit « au long » en jargon typographique mais les contraintes d'encombrement demandent d'y déroger. Contrairement à la règle, Larousse préfère éviter la prolifération d'italiques dans les textes comportant de nombreux mots étrangers et dans les titres. La consigne fait implicitement référence à un effet visuel déplaisant :

PÂTES ALIMENTAIRES :

=> Il faudra peut-être revoir cette règle générale dans Pasta (ça va faire beaucoup d'ital...)

Larousse

Les mots tels que « patch », « kit », « mug », etc., qui sont entrés dans le langage sont à mettre en romain : ça évite une surcharge d'italiques.

Bragelonne

L'esthétisme de la page l'emporte sur les usages typographiques. Les traducteurs ont besoin de savoir tenir compte de ces critères externes au texte et internes au livre dans la

rédaction de leur traduction. Les règles ne sont pas immuables : chaque livre est un cas particulier, qui invite à les réviser. Ainsi la responsable du titre sur les pâtes s'interroge sur l'application de la règle aux italiques. Suivant le moment où l'arbitrage tombe, il incombe ou non au traducteur de mettre son tapuscrit en conformité avec la consigne élaborée en cours de travail, tâche fastidieuse qui prend du temps et ne donne lieu à aucune rémunération complémentaire. Ces décisions sont souvent prises en concertation avec les traducteurs qui signalent les problèmes au fur et à mesure qu'ils les découvrent lors de la rédaction du premier jet. La méconnaissance des usages typographiques et des fonctionnalités des logiciels apparaît à la lecture du fichier rendu. Elle est perçue comme un manque de professionnalisme et porte à croire que le traducteur se défausse sur le correcteur.

La connaissance des règles typographiques est l'une des compétences techniques des traducteurs. Tous les éditeurs ne donnent pas de consignes précises, mais tous attendent une correction typographique à laquelle il faut aussi savoir déroger si nécessaire. Savoir quand appliquer ou ne pas appliquer des consignes souvent non-exprimées demande une connaissance des exigences de présentation des tapuscrits. Les premiers échanges de fichiers avec les étudiants révèlent parfois un manque de maîtrise des règles typographiques ou des logiciels de traitement de textes. Comme les traducteurs ne renvoient plus du papier mais des fichiers, il ne suffit pas que le texte semble bien présenté sur papier ou à l'écran. Il faut aussi que le fichier soit traité de manière à faciliter le travail du maquettiste chargé de la mise en page du texte. L'utilisation d'une feuille de style ou d'espaces insécables entre chiffres et unités par exemple signalent le professionnalisme du traducteur. À l'inverse, l'envoi de fichiers contenant de nombreux doubles espaces entre les mots est du plus mauvais effet. Les étudiants négligent souvent ces aspects, certes périphériques à l'activité de traduction, mais utiles pour maximiser ses chances de professionnalisation. En signalant les défauts d'utilisation du logiciel et les problèmes typographiques, en relisant des traductions, le formateur favorise la professionnalisation.

Consignes et relations hiérarchiques

Le statut d'auteur ou de travailleur indépendant des traducteurs ne les affranchit pas d'une hiérarchie professionnelle. Collaborateurs externes aux maisons d'édition, ils jouissent d'une véritable force de proposition mais les responsables éditoriaux ont le dernier mot. Ce sont eux qui imposent les ouvrages de référence et fixent l'orthographe. Outre *Larousse*, la plupart des autres éditeurs représentés ici choisissent le dictionnaire de cet éditeur, en particulier pour la graphie des noms propres. Après plusieurs années de fidélité au

dictionnaire *Larousse*, l'arrivée d'un nouveau responsable de collection provoque un changement de politique et les collaborateurs de Lonely Planet sont priés d'utiliser le dictionnaire *Le Robert*. Le traducteur n'a plus qu'à modifier ses habitudes en matière d'orthographe. Phaïdon fournit une bibliographie pour vérifier les noms des œuvres d'art car il n'y pas d'uniformisation dans ce domaine. Le secrétaire d'édition d'une collection de livre de cuisine demande un travail supplémentaire qui n'est pas de la traduction, tout en laissant la possibilité de s'y soustraire :

Les temps de préparation et de cuisson ne sont pas indiqués dans la version UK nous devons le faire en distinguant bien les temps de préparation, de cuisson, de marinade, de repos de pâte ou de viande... ; si vous pouvez prendre le temps de le faire, tant mieux, mais ce travail sera revu en préparation de copie. Je ne vous en voudrais pas si vous ne le faites pas ; je préfère que vous consacriez de l'attention sur (sic)-l'adaptation des ingrédients...

Ce passage évoque la répartition du travail entre les différents intervenants. La mise au point définitive du texte se fait au stade de la « préparation de copie », postérieure à la remise du tapuscrit. Elle échappe donc au traducteur. Toutefois, puisque la maquette du livre en français comporte une rubrique de plus que l'original, les traducteurs sont invités à « prendre le temps de le faire ». La suite de la phrase tempère cette demande en précisant que le travail sera revu en préparation de copie. La tâche première des traducteurs est ici « l'adaptation des ingrédients ». La formulation non contraignante fait quand même craindre que les traducteurs acceptant ce surcroît un travail soient plus appréciés et aient plus de chances de retravailler pour cet éditeur malgré la formule rassurante « je ne vous en voudrais pas » qui protège son auteur du reproche de demander aux traducteurs de faire plus que la définition de leur tâche ne l'exige.

Vérification et correction des informations

Les stipulations précises concernant l'écriture empiètent sur le travail de traduction, en préemptant les choix des traducteurs, ce qui réduit l'expression de leur potentiel de créativité. En revanche, la vérification des informations sollicite leur sens critique :

Ne cherchez pas à coller absolument au texte : si une phrase, voire un paragraphe, vous semble incohérente ou inutile, n'hésitez pas à me proposer de couper du texte. Prévenez-moi si le cas se présente.
(LP Bulgarie)

La présupposition que le texte de départ comporte des informations inutiles, que nous appelons informations parasites, est bien partagée chez les éditeurs :

Si certaines phrases n'apportent pas d'information utile, les mettre entre crochets en signalant qu'elles pourraient être supprimées ou en proposer une synthèse.
• Merci de lister sur un fichier à part les erreurs d'information significatives que vous auriez rencontrées et rectifiées ! (Charte traducteurs Editions White Star)

Un public de formation littéraire n'est pas préparé à considérer la vérification comme étant la responsabilité des traducteurs. Par conséquent, des activités de socialisation sont nécessaires pour convaincre les étudiants de cette autre « évidence » professionnelle. Leur mise en place permet ensuite d'aborder fructueusement des activités où la définition du mot traduire comprend une part de travail éditorial et la vérification des contenus informationnels. Le texte de la traduction apparaît comme une première révision du texte de l'auteur. On en déduit que le traducteur d'édition occupe un poste-charnière situé entre l'auteur-rédacteur et l'équipe éditoriale. À l'instar d'un journaliste, il est prié de vérifier les informations en puisant dans d'autres sources que le livre en traduction :

Indiquer vos sources, si elles vous conduisent à vous éloigner du texte original et s'il ne s'agit pas du *Larousse médical* ou de *Bien vivre votre grossesse*.

Petit Larousse des Mamans

L'original est critiquable et perfectible. Le soupçon est de rigueur. La détection d'informations inutiles ou fausses est d'autant plus difficile que le traducteur en sait normalement moins que l'auteur sur le sujet. Une grande vigilance et des vérifications constantes, en confrontant le texte en devenir de la traduction au réel extra-linguistique, s'imposent. Cette consigne ajoute un travail documentaire découlant du devoir de citer ses sources à chaque fois qu'elles sont extérieures au texte et à la documentation fournie par l'éditeur. L'organisation du travail, qui exige une communication entre les traducteurs et les intervenants ultérieurs (secrétaire d'édition, correcteur) chargés de valider ou modifier les tapuscrits, impose cette charge de travail supplémentaire. Apprécier ce qui constitue une erreur significative, réécrire puis rédiger un fichier explicatif⁴⁰, sont trois tâches annexes fréquentes. La recherche des citations originales, quand ce sont elles-mêmes des traductions, en particulier du français, incombe aux traducteurs :

Remarque : Les traducteurs rechercheront un maximum de citations. L'équipe éditoriale de *Phaïdon* se chargera, en interne, de rechercher les citations et références qui n'auront pu être retrouvées.

Les six points abordés jusque là esquisse le positionnement du traducteur dans ses rapports avec le donneur d'ordre et au contenu informationnel. Au risque de quelques redites

⁴⁰ Tâche non rémunérée puisque le nombre de signes n'est pas compté dans la traduction.

inévitables, les instructions de rédaction⁴¹ complètent ce tableau du travail d'un traducteur d'édition.

Consignes linguistiques

Les consignes linguistiques portent sur la grammaire, le lexique, et le style au service des stratégies communicationnelles. Formulées à des fins d'harmonisation entre différents ouvrages d'une même collection, ou entre différents traducteurs collaborant à un même ouvrage, elles donnent un caractère concret à la notion abstraite de « textes de qualité littéraire consciencieuse et soignée ».

Grammaire et orthographe

Il peut s'agir de rappels grammaticaux visant à prévenir des fautes :

Il faut se garder de confondre le subjonctif plus-que-parfait (appelé aussi : seconde forme du conditionnel passé) avec le passé antérieur de l'indicatif.

Exemple : « il eût été plus normal... » est correct et peut-être remplacé par « il aurait été plus normal... » mais, en aucun cas, on ne peut remplacer cette phrase par « il eut été normal... ».

Bragelonne

Les consignes les plus fréquentes imposent des choix entre plusieurs possibilités correctes :

Emploi des pronoms. Le « on » est accepté, mais pas le « nous »

Petit Larousse des Mamans

Emploi des temps : Utiliser l'infinitif

Belle Page /Parragon/Série Easy (cuisine)

Texte principal : Merci de rédiger toutes les descriptions d'œuvres au présent (intemporalité de l'objet).

Phaïdon

Le rejet de la première personne du pluriel, qui évoque la célèbre phrase de Louis XIV, peut-être mythique, « le roi dit nous voulons », marque le rejet du ton pompeux qu'elle connote. L'usage de l'infinitif de préférence à l'impératif permet de gagner de la place. L'emploi du présent dans la rubrique comportant l'essentiel du texte simplifie la rédaction et la lecture tout en actualisant l'objet décrit, et par extension le livre. D'autres consignes se justifient par l'absence de consensus dans l'usage du français, particulièrement épineux en cas d'importation de termes étrangers :

Représentation de règles de grammaire pour des cas où il y a matière à interprétation personnelle

PÂTES ALIMENTAIRES :

⁴¹ Parfois, également distribuées aux auteurs.

Entrée dans le Larousse = accord + romain (ex : des tagliatelles mais des *penne* (sans S))

Absent du Larousse = pas d'accord + en italique (des *tortellini*, des *farfalle*, des *linguine*...)

La difficulté de l'accord au pluriel ne se limite pas à ces cas particuliers. À en juger par la longue liste donnée par Lonely Planet, la graphie des noms composés et des syntagmes nominaux reste à unifier :

Enfin, voici quelques termes pour lesquels nous avons choisi une orthographe :

agence de voyages

des antennes satellite

un curry, des curries

un cybercafé

e-mail

un fast-food, des fast-foods

des gays

du goulasch

le rapport qualité/prix

des snack-bars

des stations-service

un tour-opérateur, des tour-opérateurs

Malheureusement, *ferry*, qui pourrait figurer à côté de *curry*, est absent de cette liste. Certains correcteurs considèrent que le mot est anglais et utilisent le pluriel anglais *ferries*, tandis que d'autres le considèrent comme un mot de la langue française et ajoutent un s : *ferrys*. Aux traducteurs de s'adapter à la perception du coordinateur de l'ouvrage ou de tenter de défendre leurs propres préférences. L'extrait de correspondance entre traducteur et une secrétaire d'édition pour l'édition de 2005 du guide Lonely Planet *Inde du Nord* évoque un problème voisin, celui du genre des mots étrangers importés en français :

Question : Dans la note ortho je vois des *mela* (fêtes musulmanes) masc, invariable.

Est-ce également vrai pour *Kumbh Mela*, qui est une fête hindoue et qui est considérée fém dans l'ancienne édition (et par Louis Frédéric⁴²) ?

Réponse : – *Khumb mela* : dans l'ancienne édition les *Khumb mela* de Allahabad et de Haridwar sont au masculin et celui de Ujjain au féminin. J'avoue que ça m'embête un peu. Est-ce que tu peux souligner les occurrences pour le moment et je te donne une réponse dans la journée ? (l'argument Louis Frédéric pèse assez lourd)

Le texte d'une traduction professionnelle est l'aboutissement de négociation entre le traducteur et ses interlocuteurs. Malgré son poids, « l'argument Louis Frédéric » n'a pas été retenu. Le traducteur a fait consciencieusement son travail en donnant les informations à sa disposition. Une bonne collaboration exige la neutralité des participants qui seraient malavisés

⁴² Spécialiste et auteur d'un *Dictionnaire de la Civilisation indienne* publié dans la collection Bouquin qui fait référence.

de s'offusquer d'un choix contraire à leur préférence. La traduction pragmatique demande l'apprentissage d'un certain détachement, à ranger parmi les compétences sociales.

Les nombreux rappels de règles de construction suggèrent que les éditeurs reçoivent des tapuscrits présentant les erreurs qu'ils tentent d'éviter. La présence d'une rupture de construction dans le texte de départ ne justifie pas l'anacoluthie dans la traduction :

Grammaire

Attention à la construction de phrase avec l'emploi d'une apposition : le sujet du verbe doit toujours être le même que l'élément placé en apposition. Exemple
« Peintre, il était également passionné de photographie » est correct,
mais « Artiste méconnu, ses toiles se vendaient difficilement » ne l'est pas.
Phaidon

Ce même éditeur ne préconise pas l'emploi d'un temps particulier mais demande une justification des choix effectués :

Tout choix de mise en forme ou de traduction (choix dans l'emploi des temps par exemple) devra être signalé par écrit.

Le traducteur est ici sommé de produire un commentaire de sa traduction. Il reste à espérer que les justifications à signaler ne portent que sur les cas où le traducteur aura usé de sa créativité en proposant autre chose que le transcodage le plus littéral.

Lexique

Le choix d'un niveau plus ou moins élevé de technicité dans le vocabulaire employé dépend du lectorat visé, novice ou familier par rapport au sujet du livre. Par exemple, dans le domaine culinaire, « Verser la pâte dans le moule » est une phrase accessible à tout public tandis « verser l'appareil dans le moule » demande de connaître le sens culinaire du mot « appareil », qui veut dire « préparation » et ne figure pas dans les dictionnaires familiaux. Les deux formulations sont synonymes. Elles transmettent un contenu informationnel identique mais ne s'adressent pas tout à fait au même lecteur. Le lexique est aussi un outil pour forger une image de marque. Parragon fournit à ses traducteurs une longue liste de termes à employer. En harmonisant les choix d'un ouvrage à l'autre, son usage assure la cohérence de la collection. L'emploi récurrent de certains termes dans les ingrédients contribue à forger l'image de la collection, assimilable à une marque de fabrique.

noix muscade (non de muscade)
servir immédiatement (non aussitôt)

Larousse demande l'inverse : Écrire « noix de muscade » et non pas « noix muscade ». Cette version nous semble correcte tandis que celle de Parragon nous surprend, de même que la préférence pour l'adverbe immédiatement, qui va à l'encontre de la prévention contre les adverbes longs prêtée aux éditeurs. Ces deux exemples résultent peut-être d'une

volonté d'utiliser l'écriture pour imposer une unité et différencier ses livres des produits concurrents. Les traducteurs pragmatiques spécialisés dans la cuisine passent d'un éditeur à l'autre. Se garder d'importer des habitudes d'écriture valables chez l'un mais pas chez l'autre est aussi un aspect du métier. La consigne prévient ce réflexe.

Les traducteurs pragmatiques passent d'un sujet à l'autre, de la cuisine au domaine médical, qui est une spécialisation en traduction. Mais les éditeurs ne trouvent pas toujours de traducteurs spécialisés et s'adressent aussi à des traducteurs d'édition « généraliste ». Voici les consignes de Larousse pour l'adaptation du lexique médical au lectorat choisi. Dans un livre pour le grand public, l'emploi des termes les plus simples est préférable :

Éviter des termes tels que « primipare » et « post-partum ».
Si une maladie est connue sous plusieurs noms, les citer en précisant le plus courant et privilégier le plus « simple » (exemple : préférer prééclampsie à hypertension artérielle gravidique, préciser que toxémie est un terme employé autrefois)
Petit Larousse des Mamans

Phaïdon anticipe et tente d'éviter les anglicismes. Quelques fautes de débutants surprennent sur une liste adressée à des professionnels — sans doute parce que ces calques sont passés dans la langue de nombreux journalistes :

Vocabulaire
Afin d'éviter quelques anglicismes,
Préférer le mot « célèbre » à « fameux »
Préférer « homme politique » à « politicien »
Traduire « Private collection » par « Collection particulière » et non par « Collection privée »
Traduire le mot « decade » par « décennie » et non « década », qui s'emploie pour une période de 10 jours.
• Éviter l'emploi du mot « establishment » en français, et préférer des termes français équivalents plus précis.
Dans la mesure du possible, préférer le terme « photographie » à « photo ».
Préférer le mot « fondateur » à « de base ».
• Lorsque l'on parle de l'auteur d'une œuvre, préférer une construction de phrase du type « œuvre que l'on doit à untel » ou « œuvre de untel » plutôt que « telle œuvre due à untel ».

L'éditeur de guides veille au registre de langue en demandant de proscrire des termes comme « arnaque » ou les adjectifs « miteux » ou « primitif » s'appliquant à des chambres d'hôtel :

- au terme « arnaque », préférez : entourloupe ou escroquerie.
- à l'adjectif « miteux », préférez : médiocre, peu reluisant, délabré, insalubre...
- à l'adjectif « primitif », préférez : sommaire, au confort spartiate...

Probablement constaté dans les tapuscrits, l'usage fautif des verbes : « (r)apporter » /vs/ « (r)amener » : « amener » / « emmener » : « ramener », « amener » : « rapporter » /vs/ « apporter » : « se souvenir » / « se rappeler » conduit Bragelonne à en préciser l'usage dans un paragraphe intitulé « Petits rappels ». Ces erreurs sont fréquentes dans la presse, orale et

écrite, et probablement dans les tapuscrits de traduction. Peut-être un jour finiront-elles par passer dans la langue. En attendant, les éditeurs, qui s'érigent en gardien de la langue, réagissent et tentent de les prévenir. Les choix grammaticaux et lexicaux participent de la définition d'un registre de langue adapté au lecteur. Ils sont complétés par des prescriptions stylistiques qui visent autant à minimiser l'effort cognitif du lecteur qu'à mettre sur le marché un livre de qualité, attestant du sérieux de son fabricant.

Style

Phaïdon réunit les indications stylistiques et les consignes de présentation du tapuscrit. Cet éditeur demande, exemples à l'appui, des phrases courtes exprimant une seule idée :

Style

Nos livres doivent rester dans un style simple et direct.

Les phrases doivent être courtes et ne pas multiplier les informations (ne pas dire par exemple : "faire ceci après avoir fait cela, sans oublier de...", mais : "Faire cela. Puis faire ceci. Attention, ne pas oublier de...")

Couper une phrase en 2 si elle a une structure trop compliquée : une vraie information par phrase, c'est souvent suffisant).

Utiliser une ponctuation simple.

Éviter de séparer un verbe de son sujet et de son complément d'objet direct (renvoyer éventuellement les incises en début de phrase...)

S'il faut relire 3 fois une phrase pour la comprendre, il faut la reformuler, avec ou sans virgule !

Ne pas abuser des formes passives

Préférer : "découper le papier aux ciseaux", plutôt que "le papier est découpé aux ciseaux".

S'il est bon d'éviter les répétitions, ne pas compliquer le vocabulaire.

Par exemple, il vaut mieux ne parler que de "patrons" et ne pas chercher à varier en parlant une fois de "patron", une fois de "gabarit", une fois de "module"... sauf si chacun de ces mots désigne un élément différent (un gabarit en carton peut être copié sur un module et servir à tracer un patron en papier).

Éviter les "celui-ci", "celui-là", "ce dernier", etc.

Les adjectifs possessifs (son, sa, ses, leur) et les pronoms personnels (il, lui, elle, eux) sont plus élégants. Pour plus de clarté, ne pas hésiter à répéter le mot lui-même.

20 • Tournures de phrases anglaises

Évitez toutes les tournures anglaises, comme :

- les phrases démarrant par "Mais..." ou par "Et". Utilisez plutôt : Néanmoins, toutefois, cependant...
- les informations reliées systématiquement par "et" à l'intérieur d'une phrase : préférez les propositions relatives.
- les longues phrases entrecoupées de points virgule.

Document de 20 pages, rédigé par Lonely Planet, la « Note aux traducteurs et adaptateurs » résume la demande des éditeurs :

Le langage

Nous veillons au niveau de langage utilisé dans les traductions : en effet, si le ton employé en anglais est quelquefois familier (notre lectorat anglophone y est habitué), nous lui préférons un style en français plus soutenu (mais surtout pas ampoulé !), afin de convenir à tous nos lecteurs.

Comme de nombreuses remarques présentes dans ces documents, celle-ci porte sur le registre de langue et renvoie aux différences culturelles dans l'expression de la politesse.

Ces consignes font émerger toute la problématique du positionnement professionnel du traducteur et de sa responsabilité vis-à-vis des textes et des auteurs, des lecteurs, et on l'oublie trop souvent, de lui-même. Leur lecture ouvre de nouvelles perspectives sur le métier de traducteur d'édition. Elle attire l'attention sur le grand nombre d'instructions motivées par des considérations externes au texte. Pour un professionnel, la traduction comporte une part de révision. Au-delà du texte, le traducteur peut émettre des remarques portant sur la fabrication du livre (voir plus bas : ouvrage sur la sculpture). Ces attentes définissent ce qu'il faut reconnaître comme une nouvelle forme de traduction spécialisée. La spécialisation n'est liée ni à la thématique des livres en traduction ni à l'éventuelle utilisation d'un sous-domaine langagier spécialisé, comme c'est le cas des spécialités aujourd'hui reconnues ; comme la traduction juridique ou médicale. Le livre, support du texte traduit, cristallise la spécialisation du traducteur d'édition. Les critères de qualité et les contraintes inhérentes au dispositif graphique de mise en page du texte appellent des comportements traductifs adaptés à ce débouché. Les traducteurs d'édition, et bien sûr ceux qui, en libéral, collaborent à la traduction de brochures illustrées, savent inscrire leur traduction sur un support préformaté.

Documents professionnels et socialisation

Les étudiants manifestent leur étonnement à la lecture de ces documents professionnels (voir annexe 3.4). Leur surprise est généralement suivie d'un rejet diversement formulé par des expressions du type « Ce n'est pas de la traduction. Ça devrait être le travail du correcteur. C'est pas à nous de faire ça. C'est à l'éditeur de décider. » Ces remarques livrent en creux l'image pré-professionnelle de l'activité du traducteur. L'utilisation des consignes comme support de cours permet de travailler à la fois les compétences traductives et la socialisation du futur traducteur. La découverte et l'acceptation des tâches mises en évidence par la lecture de ces documents sont des pré-requis nécessaires à la production de traductions de qualité diffusable. Le parcours de formation doit combler l'écart entre l'image

du métier et sa réalité. L'atelier de traduction intègre le développement des compétences sociales à celui des compétences techniques et linguistiques pour atteindre cet objectif.

Parallèlement à l'indignation devant des exigences jugées excessives, s'exprime également une susceptibilité blessée. Certains étudiants se sentent méprisés par les rappels grammaticaux. « Les éditeurs nous prennent vraiment pour des demeurés par moments ! » D'autres s'insurgent contre l'interventionnisme des éditeurs dans le travail de traduction.

Je suis étonnée de l'aspect pointilleux de certaines consignes. Par exemple, cinq pages pour une recette de cuisine ! Tous les termes techniques sont indiqués, à tel point que je me demande si ça ne déborde pas sur le travail du traducteur.

La remarque de cette étudiante montre qu'il s'agit bien de définir les limites et les prérogatives des différents maillons de la chaîne éditoriale. Une autre découvre avec réalisme la notion de hiérarchie : « .../... et il faut (comme dans chaque travail) se conformer aux attentes des supérieurs hiérarchiques pour faire son trou... ». En tant que professionnel indépendant, le traducteur a effectivement comme objectif d'assurer la pérennité de son activité. Y parvenir lui demande de livrer des traductions rédigées respectant des instructions explicites comme on vient de le voir, ou implicites, parce qu'un professionnel devrait connaître la marche à suivre sans qu'on la lui dicte, ce qui est encore plus difficile.

L'utilisation pédagogique de ces documents authentiques issus du milieu professionnel permet de faire de discrets rappels grammaticaux pas toujours inutiles et prépare les futurs traducteurs d'édition à penser leur écriture en tant que rédacteurs. Elle participe à la construction d'une représentation de la langue de l'édition à partir d'injonctions explicites. Leur réitération chez différents éditeurs et par différents secrétaires d'édition interdit de les attribuer à des préférences personnelles dénuées de fondement, comme c'est le cas de propos oraux rapportés par les traducteurs dont nous avons cité les témoignages. Il ne faut pas en conclure que les traducteurs n'ont aucune marge de manœuvre comme le craignait un de nos étudiants :

En résumé, il semble que la traduction pragmatique soit parfois, voire souvent, régie par des règles strictes. En comparaison avec la traduction littéraire, le rôle du traducteur est visiblement envisagé d'une manière différente, et le terme d'adaptation paraît souvent plus approprié pour décrire ce type de travail. La lecture de ces consignes me pousse donc à m'interroger en particulier sur la marge de manœuvre (parfois quasi-inexistante) qui est laissée au traducteur.

Pour tenter de lui répondre en délimiter une marge de manœuvre, nous poursuivons notre tentative de caractérisation de la langue de l'édition en observant la mise en œuvre de ces consignes à travers un travail de révision sur un tapuscrit de traduction.

III.2.8. Stipulations implicites

Les consignes apportent des informations culturelles et linguistiques sur la fabrication d'une traduction. Elles précisent les critères qualitatifs des éditeurs et font entrevoir le partage des responsabilités entre eux et les traducteurs. L'étude des consignes serait incomplète sans un regard sur leur mise en œuvre. Cette section fait entrer dans les coulisses de la fabrication de deux ouvrages pratiques. Ils ont été réalisés à quelques années de distance sous l'autorité d'un même directeur éditorial mais suivis par deux responsables et traduits par deux traducteurs différents. Le texte final risque moins de refléter des préférences personnelles que si les deux ouvrages avaient été réalisés par une même équipe. Représentatifs du même genre éditorial (les guides pratiques), ils appartiennent aux domaines jardinage et de la sculpture sur bois et mobilisent des sous-langages spécialisés. La traduction du premier *Coin jardin pour fleurs coupées* est réalisée dans le cadre d'un contrat de co-édition, ce qui signifie que l'éditeur français remplace le texte de départ par la traduction sans intervenir sur la maquette contrairement au *Sculpture au couteau* pour lequel l'éditeur a acheté les droits de traduction et décidé de refaire la maquette car celle de l'ouvrage de départ ne lui convenait pas. Le premier donne l'occasion de voir quelques choix dictés par la contrainte spatiale ; le second, de dégager l'apport critique du traducteur à la fabrication du livre, au-delà de la rédaction de la traduction. L'un et l'autre sont des cas d'école, présentant les problématiques stylistiques et rhétoriques du discours éditorial. L'écriture est le lieu d'intersection du travail de tous les intervenants successifs, de l'auteur au personnel artistique et technique responsables de la transformation du texte en livre. L'accès aux différentes étapes des traductions et aux deux maquettes montre la fabrication du livre et les apports des différents intervenants de la chaîne éditoriale. La comparaison des mises en page permet de saisir le lien entre la redistribution spatiale des illustrations et la réécriture. Les modifications apportées s'expliquent par des contraintes liées au milieu de production du livre.

III.2.8.1. Coin jardin pour fleurs coupées : révision de traduction

Mise en place de la mission du relecteur

Le relecteur était un traducteur confirmé mais effectuait sa première relecture professionnelle. Son travail a donc commencé par une phase de formation consistant en un échange avec le responsable afin de déterminer la nature du travail attendu sur le texte et l'extension des corrections souhaitées. Il était au départ entendu que la traduction était correcte au sens où sa traductrice, digne de confiance, avait fait une recherche documentaire

sérieuse dans un domaine particulièrement difficile. La traduction du lexique botanique exige de passer par les noms latins. L’aval d’un spécialiste est souvent nécessaire pour valider les résultats, mais en l’occurrence, la relecture n’était pas une vérification de l’exactitude de la traduction des noms de fleurs. Le problème venait de l’écriture. Il n’y avait rien à redire au niveau de la correction grammaticale ni de l’orthographe pourtant, l’éditeur refusait le texte en l’état. Il attendait une reprise stylistique. Il s’agissait de faire travailler la langue, pour parachever le travail rédactionnel sans nécessité de revenir au texte de départ. La comparaison des quatre états du début de l’introduction, le texte en anglais, le tapuscrit, la révision et le texte publié, après une ultime relecture par un intervenant interne à la maison d’édition, permettent de mieux définir le travail attendu et le style visé. Le soulignement fait ressortir les interventions sur le texte.

<p>Please give up the idea that by picking flowers you’re somehow depleting the beauty of what you have outside your window. The very opposite is the case. In fact, that’s what this book is about. If you grow the right plants, picking their buds and blooms will ensure the garden will go on looking fuller and brighter for longer. You can fill your house with flowers, have enough to take bunches to friends, and have a garden that will still look superb for most of the year. A phrase I’ve known since I was a child, ‘It’s the generous gardener who has the most flowers’, remains a governing principle for me. (111 mots)</p>		
<p><u>Vous qui</u> croyez que couper les fleurs revient à gâcher la beauté de la nature ou de votre jardin, oubliez vos préjugés. C’est <u>justement</u> le contraire : comme vous le verrez dans les pages suivantes, si vous cultivez les bonnes plantes, le fait de couper leurs boutons et leurs fleurs leur donne un coup de fouet. Votre jardin restera beau et coloré pendant plus longtemps et vous aurez suffisamment de bouquets pour en décorer toute la maison et en offrir à vos amis en toute saison sans le <u>déparer le moins du monde</u>. Dans mon enfance, on disait que « le jardinier généreux a plus de fleurs que les autres » et c’est un principe qui doit désormais vous guider. (120 mots)</p>	<p>(1) <u>Si vous croyez</u> que couper les fleurs revient à gâcher la beauté de la nature ou de votre jardin, oubliez vos préjugés. C’est (2) <u>tout</u> le contraire : comme vous le verrez dans les pages suivantes, si vous cultivez les plantes (3) qu’il faut, couper leurs boutons et leurs fleurs leur donne un coup de fouet. Votre jardin restera beau et coloré pendant plus longtemps et vous aurez suffisamment de bouquets pour en décorer toute la maison et en offrir à vos amis en toute saison sans (4) dégarnir le moins du monde vos parterres. Dans mon enfance, on disait que « le jardinier généreux a plus de fleurs que les autres » et c’est un principe qui doit désormais vous guider. (119 mots)</p>	<p><u>Si vous pensez</u> que couper les fleurs nuit à la beauté de la nature ou à celle de votre jardin, oubliez tous vos préjugés. <u>Bien</u> au contraire, comme vous le verrez dans les pages suivantes, en cultivant certaines plantes, vous leur donnerez un coup de fouet en coupant boutons et fleurs. Vous ferez ainsi d’une pierre deux coups : non seulement votre jardin restera beau et coloré pendant plus longtemps mais vous aurez suffisamment de bouquets pour en décorer toute la maison et en offrir à vos amis en toute saison sans dégarnir vos parterres. Laissez-vous donc guider par ce vieil adage : « le jardinier généreux a plus de fleurs que les autres » ! (110 mots)</p>

24. Vers la langue de l’édition : Suivi d’un tapuscrit

Le relecteur novice procède à quatre interventions :

La première est motivée par l’euphonie et le tact. L’éditeur l’accepte et poursuit l’amélioration sur le plan de la communication. Il remplace croire par penser. Neutre, ce second verbe risque moins de mettre le lecteur sur la défensive que le premier, qui renvoie au

domaine des affabulations. Il substitue au syntagme de trois mots « revient à gâcher » le verbe « nuire. »

La seconde consiste à éliminer « justement », adverbe long, pour le remplacer par le monosyllabique « tout ». Cette correction mécanique vise la concision. Elle s'explique par les consignes orales ou verbales souvent données par les éditeurs pour réduire le taux de foisonnement. À nouveau, l'éditeur est d'accord sur le principe et opte pour un syntagme encore plus bref en supprimant le verbe, ce qui fait gagner une ligne.

La troisième modifie le registre, « les bonnes plantes » semblant relever davantage de l'oral que d'un texte publié. La suppression de « le fait de » abrège une phrase longue. Là encore, l'éditeur procède à un remaniement plus complet que celui proposé par la relectrice. Il introduit l'expression « faire d'une pierre deux coups ». Ce choix rédactionnel francise le texte tout en l'explicitant. Les termes en français passent mieux dans le contexte du jardinage que ceux de l'expression anglaise équivalente « to kill two birds with one stone » aux connotations meurtrières et que l'auteur n'a pas utilisée.

La quatrième réintroduit un complément concret, vos parterres, à la place du pronom « le », qui renvoyait à l'antécédent jardin, trop éloigné dans la phrase pour une compréhension immédiate. Le verbe « dégarnir » est peut être plus concret, et moins ampoulé, que « déparer ». L'éditeur est satisfait de cette proposition. Une fois de plus, il incite à encore abrégé la phrase par la suppression du syntagme, « le moins du monde ». On observe une fois de plus, en anglais, la grande place faite à la fonction phatique du langage destiné à créer une complicité entre l'auteur et le lecteur, mais dont la manifestation semble superflue en français.

L'éditeur en ajoute une : Il élimine la référence à l'enfance de l'auteur, la remplaçant par « un vieil adage » qui renvoie à un passé plus universel.

Les interventions de l'éditeur peuvent s'analyser comme des consignes. En acceptant les corrections soumises, tout en effectuant une modification supplémentaire, le responsable d'édition incite le correcteur à plus d'interventionnisme. Les changements proposés font gagner en concision et en clarté. L'élimination des syntagmes ressortissant plus à la langue orale qu'écrite lui permet d'ajouter une phrase sans allonger le paragraphe qui compte dix mots de moins que le tapuscrit et un de moins que l'original en anglais. Le travail de réécriture effectué sur ce paragraphe contient en germe les instructions nécessaires pour passer d'une bonne traduction à une traduction publiable. Nous le reprenons dans le chapitre

suisant pour montrer comment le transformer en outil d'enseignement destiné à stimuler la démarche critique aboutissant à une traduction-réécriture publiable. Nous reproduisons maintenant un autre paragraphe également tiré de l'introduction avant et après révision, assorti de commentaires de l'éditeur (en italiques) sur la révision :

<p>If you are already half-converted and use bedding annuals and biennials in patches between your perennials and shrubs to add more interest to your garden, why not replace these with different varieties, in clear, single colours, with tall, straight stems, rather than the usual, mixed-colour, pigmy forms? You'll have as much colour as before – if not more – and with these, you'll have flowers ideal for picking and arranging. They can decorate your house as well as your garden</p> <p>Introduction 8.</p>	<p>Si vous êtes déjà presque converti et que vous cultivez des annuelles et des bisannuelles entre les vivaces et les arbustes pour embellir votre jardin, remplacez par innovez avec d'autres variétés. Au lieu de vous en tenir aux variétés plus courantes, de petite taille ou multicolores, privilégiez, par exemple, les couleurs unies et les tiges hautes. Vous ne limiterez en rien l'assortiment de couleurs – au contraire – et vous disposerez de fleurs idéales pour la cueillette qui orneront aussi bien le jardin vos massifs que la maison votre intérieur.</p>	<p>Si vous êtes déjà presque converti et cultivez des annuelles et des bisannuelles entre les vivaces et les arbustes pour embellir votre jardin, innovez avec d'autres variétés. Au lieu de vous en tenir aux plus courantes, de petite taille ou multicolores, privilégiez, par exemple, les couleurs unies et les tiges hautes. Vous ne limiterez en rien l'assortiment de couleurs – au contraire – et vous disposerez de fleurs idéales qui orneront aussi bien vos massifs que votre intérieur.»</p> <p><i>« Commentaire éditeur 1 : Attention à ne pas introduire de typos (doubles espaces, par exemple), lorsque vous entrez vos corrections.</i></p>
<p>Supplement what they provide with some spring and summer flowering bulbs – tulips, hyacinths, alliums and lilies – and you'll have flower arrangements for the picking from March until November, and they're right there, within a minute of your kitchen table.</p> <p>You don't need huge amounts of space; in fact, you can grow your own cut flowers in pots on a windowsill. You don't need a big budget; all these plants are cheap and easy to grow. All you need is some packets of seed, and a few bulbs and tubers.</p>	<p>Ajoutez quelques bulbes à floraison printanière et estivale – tulipes, jacinthes, alliums et lis – et vous pourrez composer ainsi des bouquets du mois de mars jusqu'au mois de novembre en vous fournissant à quelques pas de votre porte.</p> <p>Si l'espace vous fait défaut, pas de problème. Vous pouvez parfaitement cultiver avoir des fleurs à couperées dans des bacs et des pots ou sur un appui de fenêtre. En outre, toutes les plantes proposées sont de prix très abordable et faciles à cultiver à partir de graines, de bulbes ou de tubercules.</p>	<p>Ajoutez quelques bulbes à floraison printanière et estivale – tulipes, jacinthes, alliums et lis – et vous pourrez composer ainsi des bouquets de mars à novembre en vous fournissant à quelques pas de votre porte. Toutes les plantes proposées sont de prix très abordable et faciles à cultiver à partir de graines, de bulbes ou de tubercules.</p> <p><i>« Commentaire éditeur 2</i></p> <p><i>Cette phrase n'était pas à sa place (pas de logique avec la précédente ni la suivante). je n'arrive pas à lui trouver une meilleure place »</i></p>

25. Vers la langue de l'édition : relecture éditoriale, et commentaires

Le premier attire l'attention du relecteur sur le problème des doubles espaces involontairement introduit par l'usage de la fonction de suivi des corrections du logiciel ou simplement en saisissant la traduction rappelant que l'usage des outils est une des sous-compétences nécessaires pour être traducteur. La remise d'un fichier témoignant d'une maîtrise limitée de l'outil suffit à donner l'impression d'un manque de professionnalisme. Le deuxième commentaire témoigne du désir de conserver l'information contenue dans la phrase

tout en étant gêné par son positionnement. À travers la traduction, la révision porte sur la structuration du texte de départ, opération que ni la traductrice ni sa relectrice n'avaient osé entreprendre. Cet exemple place clairement le travail du traducteur au début de la chaîne éditoriale, et lui demande de se poser en réviseur. Il n'est pas le seul comme le montre l'extrait suivant qui conserve la mise en page du fichier de travail en anglais. Il est stylé, de façon à préparer le traitement du texte dans un logiciel d'édition. Lorsqu'il saisit, le traducteur écrase le texte de départ et conserve la mise en forme. Le texte de l'édition anglaise, dans le tableau, coiffe trois étapes du travail en français : le tapuscrit (1^e colonne, traduction remise par le traducteur) la première relecture (2^e colonne) envoyée à l'éditeur pour se mettre d'accord sur la nature et l'ampleur des révisions attendues. Le texte définitif après révision de l'éditeur et ses réponses et remarques (initialement dans les bulles de commentaires insérés dans le fichier) cadrent le travail du relecteur. Le passage comprend un titre de chapitre, un chapeau, un titre de partie et le paragraphe introductif en texte courant. Proposés par l'éditeur, titre et chapeau sont reproduits sans autres modifications. Deux changements mineurs, indiqués par le soulignement interviennent en début de chapitre. Les commentaires, explications et suggestions de l'éditeur (en italiques) incitent à réécrire des passages du tapuscrit.

<p>cut-and-come-again flowers</p> <p>The term is self-explanatory: you pick them and, within days, the flowers have come again. To get bucketsful of cut flowers from a small plot of ground, you need to devote most of the soil to growing cut-and-come-again flowering plants.</p> <p>Creating a cutting patch -Pages 10-11</p> <p>I use three groups of cut-and-come-again flowers: they are all 'king' producers – plants that will go on to produce buckets of flowers for several months at a stretch. Annuals, such as sunflowers, sweet peas, scabious and snapdragons; biennials, such as sweet Williams and Iceland poppies; and rich, intensely coloured dahlias.</p>		
Tapuscrit traducteur	Premier relecteur	Texte publié
<p>chapitre 1</p> <p>des fleurs à couper sans éliminer</p>	<p>chapitre 1</p> <p>des fleurs à couper sans éliminer</p>	<p>Des fleurs à couper qui se régénèrent</p> <p><i>[Ou si c'était un peu long comme titre : Cueillez-les, elles refleurissent (et dans ce cas plutôt "qui se régénèrent" dans la première ligne – J'ai conservé la formule presque partout ailleurs]</i></p>
<p>Le concept est clair : il s'agit de plantes qui refleurissent quelques jours après que vous en avez coupé les fleurs. Afin de récolter des brassées pour</p>	<p>Le concept est clair : il s'agit de plantes qui refleurissent quelques jours après que vous en avez coupé les fleurs. Afin de récolter des brassées pour</p>	<p>Le concept est clair : il s'agit de plantes qui refleurissent quelques jours après la coupe. Si vous souhaitez récolter des brassées pour vos bouquets à</p>

<p>vos bouquets à partir d'un petit carré de terrain, ce sont les espèces qu'il faut privilégier.</p>	<p>vos bouquets à partir d'un petit carré de terrain, ce sont les espèces à privilégier.</p>	<p>partir d'un petit carré de terrain, privilégiez ces espèces.</p> <p><i>[Commentaire éditeur 3. Je ne suis pas très à l'aise avec la formule après que vous en avez (je me pose toujours la question de savoir si c'est correct ou s'il faut mettre que vous en ayez). Je propose de simplifier.]</i></p>
<p>Pages 10-11</p> <p>La conception du jardin de fleurs coupées</p> <p>Il existe trois groupes de plantes pour bouquets qui sont toutes extrêmement prolifiques, c'est-à-dire qu'elles continuent à produire des brassées de fleurs pendant des mois sans faillir.</p> <p>Les annuelles, comme les tournesols, les pois de senteur, les scabieuses et les gueules-de-loup ; les bisannuelles, comme les œillets de poète et les pavots d'Islande, ou les dahlias avec leurs riches couleurs soutenues.</p>	<p>La conception du jardin de fleurs coupées</p> <p>Il existe trois familles de plantes pour bouquets qui sont toutes extrêmement prolifiques, c'est-à-dire qu'elles continuent à produire des brassées de fleurs pendant des mois sans faillir.</p> <p>Les annuelles, comme les tournesols, les pois de senteur, les scabieuses et les gueules-de-loup ; les bisannuelles, comme les œillets de poète et les pavots d'Islande, ou les dahlias avec leurs riches couleurs soutenues.</p>	<p>Le coin jardin pour fleurs coupées</p> <p>Il existe trois catégories</p> <p><i>[Commentaire éditeur 4.</i></p> <p><i>On ne peut pas utiliser famille ici, car pour les plantes famille est un mot qui a une autre signification.]</i> de plantes pour bouquets qui sont toutes extrêmement prolifiques, c'est-à-dire qu'elles refleurissent continuellement pendant des mois.</p> <p><i>[Commentaire éditeur 5. Page : 221</i></p> <p><i>Ici, il faut gommer le côté un peu ampoulé.]</i></p> <p>Tout d'abord, on trouve les annuelles, comme les tournesols, les pois de senteur, les scabieuses et les gueules-de-loup, puis les bisannuelles, comme les œillets de poète et les pavots d'Islande et, finalement, les dahlias avec leurs riches couleurs soutenues. <i>[Commentaire éditeur 6. Page : 221</i></p> <p><i>Cette phrase n'avait pas de verbe. De plus, on ne comprenait pas d'emblée que les dahlias étaient le troisième groupe de plantes]</i></p>

26. Vers la langue de l'édition : relecture éditoriale et commentaires

Des conversations téléphoniques non retranscrites sont venues compléter l'échange de fichiers lors de cette phase de mise en route. Il s'agissait en particulier de convenir d'un titre pour rendre « cut-and-come-again flowers », concept récurrent dans le livre. L'auteur joue sur l'allitération et profite de la plasticité de l'anglais. L'emploi des tirets lui permet de forger un mot composé pour désigner le concept qui fait l'objet du livre. Dans sa culture, la création d'un néologisme est vue de manière positive comme l'expression de la créativité tandis que dans la culture française, le souvenir du mot écrit en rouge dans la marge à côté

d'un mot barré par le professeur qui corrigeait les rédactions et dissertations écrites dans le secondaire décourage parfois à jamais l'inventivité. Ce fait culturel s'ajoute au fait linguistique et intervient dans la réflexion traductive mise au jour par la discussion entre relecteur et éditeur. L'éditeur préfère une phrase explicite à une formule elliptique plus proche de la formulation en anglais. Son choix prévisible exprime le réflexe normatif inhérent à sa fonction. La reformulation du titre entraîne une réécriture de la phrase suivante puisqu'il n'y a plus de terme à commenter. La cohérence textuelle est ici recrée par l'usage du mot « concept » qui permet d'embrayer et met en valeur le fait qu'il s'agit bien d'une notion clé. L'expression revient quinze fois dans le livre en anglais. Le chapô apporte au lecteur du livre en traduction les mêmes contenus informationnels qu'à celui de l'original.

Ponctuellement renumérotés, les commentaires permettent de relever sept points importants pour l'éditeur dont deux d'ordre technico-typographique. Le premier déjà signalé et le septième (plus loin dans le livre), qui demande l'usage d'une espace insécable entre les nombres et les unités. Les cinq autres, d'ordre linguistique, portent sur des aspects grammaticaux, textuels et lexicaux :

Le deuxième comporte une remarque critique sur le positionnement d'une phrase dans le texte en anglais. L'éditeur remédie à une incohérence de structure en déplaçant une phrase, allant plus loin dans la révision que la traductrice et la relectrice.

Le troisième esquivait un problème grammatical. La phrase qui en résulte règle en outre un problème de dysphonie.

Le quatrième apporte une précision lexicale. Le relecteur avait tenté de supprimer le calque de « groupe » en proposant « famille ». Le terme est rejeté au profit de « catégorie » afin de réserver l'emploi de « famille » au sens du mot dans son acception botanique stricte dans le contexte de cet ouvrage sur les fleurs.

Le cinquième attire l'attention du correcteur sur le style.

Le sixième explique une proposition de reformulation. Là où traductrice et relectrice avaient accepté la phrase elliptique de l'auteur, l'éditeur demande l'introduction d'un verbe. La correction grammatico-stylistique prime. Il aurait pu introduire cette énumération par une ponctuation (deux points). L'usage du point virgule proposé par la traductrice et accepté par la relectrice lui semble insuffisant pour distinguer les trois catégories de fleurs. On remarque l'ajout des éléments temporels « tout d'abord, puis et finalement » pour mieux structurer la phrase et faciliter sa compréhension.

Ces corrections, mises en lumière dans le cadre de la phase de formation d'un relecteur novice, sont en phase avec les consignes linguistiques données par d'autres éditeurs, notamment Phaïdon. Le travail effectué ici par l'éditeur aide à cerner les contours de la langue éditoriale. Ses commentaires ont ici une valeur pédagogique propre à inspirer les formateurs.

III.2.8.2. Sculpture au couteau

L'étude d'une maquette rejetée et la conception d'une nouvelle maquette durant la traduction et après remise du tapuscrit révèle des facettes du travail éditorial dont les interactions sur le processus traductif sont particulièrement méconnues. Le traducteur gêné par une métaphore filée présente dans le texte et reprise par une illustration a pris l'initiative d'en parler à l'éditeur. Il a ainsi appris en cours de travail que la maquette serait refaite ce qui a permis de résoudre la difficulté. La photo illustrant la métaphore gênante en français, malgré sa fonction dans le livre en anglais, cessait d'imposer une contrainte sur le texte puisqu'elle pouvait être supprimée (voir III.3.4.3 et annexe 3.7). La disparition de l'illustration autorisait l'élimination d'une métaphore dont la conservation était contreproductive puisque susceptible de compromettre le sérieux du contenu informationnel. Par la suite, sachant que la maquette cessait d'être contraignante, le traducteur a signalé à l'éditeur des défauts d'uniformité dans la présentation des chapitres, ce qui a permis d'améliorer l'édition traduite. Ces soucis de mise en page sont souvent découverts par les traducteurs dont le rôle est d'en référer à l'éditeur, en proposant éventuellement une solution. Savoir que le livre en fabrication sera remaqueté encourage à s'investir au-delà du seul travail de traduction, dans une appréciation critique du texte dans sa mise en forme et ses rapports à l'iconographie. Le travail sur ce livre fait ressortir les cinq problèmes suivants, récurrents dans les ouvrages pragmatiques et particulièrement aigus dans les guides pratiques.

Interaction entre maquette et écriture

La mise en forme du texte et la mise en page font ressortir des différences culturelles dans la conception des maquettes d'un pays à l'autre. Des considérations esthétiques et économiques induisent des choix propres à chaque éditeur. Il est difficile d'isoler le goût des intervenants des préférences culturelles plus larges qui s'expriment à travers eux. Nous éviterons donc des hypothèses hasardeuses à ce sujet. Il nous semble toutefois intéressant de signaler l'incidence des transformations de la maquette sur l'écriture pour faire ressortir cet aspect peu étudié de la réflexion traductive. Il s'agit de la médiation culturelle portant sur le livre. Elle demande une réflexion sur les dispositifs graphiques étudiés par les sciences de la

communication pour leurs effets sur la lecture. La traductologie a besoin de les étudier dans leurs effets sur la réécriture postérieure à la lecture particulière des traducteurs qui lisent des livres en les détournant de l'usage pour lequel ils sont conçus. Ce détournement ne concerne pas les traducteurs littéraires qui font l'expérience de l'œuvre, il est spécifique à la spécialisation des traducteurs pragmatiques qui contribuent à la fabrication d'un livre en tant qu'objet porteur de valeurs culturelles. L'édition américaine permet de constater plusieurs choses inhabituelles :

Les chapitres commencent indifféremment sur les belles pages impaires, à droite, ou sur les fausses pages, paires, à gauche. Rare en France, ce positionnement signale des éditions bon marché.

Certains sont divisés en plusieurs parties et commencent par un paragraphe introductif distinct du texte courant.

Une coquille est passée inaperçue dans la reprise du titre en haut des pages paires : *Chip Carver's Wookbook*.

Cette dernière remarque laisse entrevoir une certaine négligence dans la fabrication à laquelle est peut-être aussi imputable la précédente. Différence culturelle ou négligence, quelle que soit sa cause, c'est l'impact du manque d'homogénéité qui nous intéresse pour ses répercussions sur le processus traductif. Dans l'édition française, les chapitres uniformisés commencent tous par une introduction dont la présence témoigne d'une redistribution des paragraphes du livre en anglais pour aboutir à la réorganisation spatiale souhaitée. Le titre du premier paragraphe des chapitres sans introduction a été déplacé pour dégager une introduction à partir du texte existant. Ce titre s'insère entre l'introduction ainsi créée et le texte courant, après le ou les paragraphes de début promus au rang d'introduction. L'inégalité de la longueur des chapitres est également perçue comme un déséquilibre. Le plus court ne compte que quatre pages et ne comporte aucune subdivision. Averti par le traducteur, l'éditeur décide d'intégrer le contenu du chapitre au précédent, auquel il est thématiquement lié. Pour conserver la numérotation des figures et les renvois aux numéros inclus dans le texte, il aurait fallu renuméroter toutes les illustrations suivantes et vérifier tous les renvois pour modifier tous ceux portant sur les chapitres affectés par la renumérotation. Ce ne fut pas le cas parce que l'une des raisons du remaniement de la maquette était de faciliter la lecture en rapprochant les illustrations des textes s'y rapportant. Le positionnement des illustrations de la maquette anglaise, parfois au verso de la page du texte, n'est pas très pratique pour le

lecteur obligé de tourner les pages (illustrations 6.11 à 6.16 pages 35-36). On s'aperçoit, en comparant les pages correspondantes de l'édition en français (56-57) ainsi que plus loin 59 (p. 38 de l'édition en anglais), que l'éditeur a procédé, après remise du tapuscrit, à une synthèse du texte courant et du texte des légendes sous les figures numérotées. Il évite ainsi redondances et redites justifiées en anglais par la démarche pédagogique de l'auteur mais perçues en français comme des répétitions inutiles. Seul le début de la traduction du texte courant en anglais est conservé en guise d'introduction à cette partie plus technique composée dans un corps de caractère plus petit, qui signale habituellement les rubriques pas à pas. Ce remaniement n'est pas du ressort du traducteur. Elle est la prérogative de l'éditeur mais nous nous le mentionnons parce qu'il illustre le traitement que l'éditeur apporte au tapuscrit. La traduction remise devient un document de travail dont le texte doit être aussi abouti que possible et qu'il est normal de modifier. Certains changements sont davantage des corrections du texte ou du livre de départ effectués à travers sa traduction que des corrections de la traduction elle-même.

Poids et mesures

Également imputables à des différences culturelles, l'utilisation de systèmes de poids et mesures différents dans les pays anglophones explique certaines bizarreries parfois constatées dans des livres français. Le tableau explicatif des mesures métriques, page 29, est inutile dans un livre destiné au marché francophone. La meilleure solution consiste à le supprimer et avec lui, le texte correspondant. Pourtant, malgré l'absence de pertinence pour le lecteur, le traducteur est contraint de traduire, ou de rendre compte de la présence de ce type d'information quand le contrat de co-édition interdit toute modification. La suppression du tableau libérerait de l'espace. La présence du tableau des équivalences dans (*Bijoux en bois tourné* p. 150) n'a d'autre utilité que d'éviter le vide. Les éditions anglophones prévues pour une diffusion multilingue donnent souvent entre parenthèses la conversion dans le système métrique des mesures employées. Ces chiffres sont à vérifier systématiquement par le traducteur. Ils sont souvent faux ou inutilisables. Les convertisseurs automatiques donnent des résultats d'une grande justesse mathématique mais pouvant de ce fait être absurdes : inviter un bricoleur ou une couturière à marquer un trait à 2, 54 cm n'a pas grand sens. Ils ne disposent pas d'outils assez précis, ni pour le tracé, ni pour la coupe à effectuer ensuite. Il faut donc arrondir le calcul à 2,50 cm pour le rendre utilisable. Traduire, c'est aussi recalculer des dimensions afin de rendre l'exécution d'une tâche proposée possible, quitte à légèrement modifier les dimensions finales de l'objet à réaliser.

Les différences culturelles liées à la fabrication du livre s'invitent dans la réflexion traductive. Elles appellent des traitements différents selon leur nature et le genre des livres en traduction.

Irruption du religieux

On ne traduit pas de la même façon les références religieuses dans les œuvres littéraires et les ouvrages pragmatiques. L'exemple qui suit, issu d'un guide de voyages, sera commenté dans le chapitre consacré à la pédagogie. Contentons-nous pour l'instant de remarquer le passage d'un registre religieux à un registre laïc entre le texte en anglais et sa traduction publiée.

Let us all repent and be educated	Erreur regrettable qu'il va falloir corriger
-----------------------------------	--

27. Adaptation culturelle et réécriture : Effacement du religieux

Proverbes, adages ou citations bibliques émaillent plus souvent les propos des anglophones que des locuteurs du français. L'auteur-rédacteur de ce livre de sculpture cite un pastiche des dix commandements écrit par un de ses anciens stagiaires pour prodiguer de bons conseils à ses futurs lecteurs. L'éditeur américain leur réserve un encadré sur fond de couleur occupant une page entière. L'éditeur français conserve ce passage, mais le compose en petits caractères de sorte qu'il n'occupe qu'une demi-page (Voir annexe 3.5). La tendance à minorer le religieux se retrouve dans un domaine moins pragmatique comme en témoigne la fabrication du catalogue réalisé pour une exposition au musée Bourdelle, consacrée en 2002 au sculpteur tchèque Frantisek Bilek⁴³. L'éditeur ne modifie pas le texte mais redistribue les chapitres. L'édition en anglais s'ouvre sur un chapitre traduit du Tchèque où le sculpteur exprime ses convictions religieuses. L'édition en français relègue ce chapitre à la fin de l'ouvrage, après ceux rédigés par des critiques et historiens de l'art, craignant que la prose confuse, mystique et au style alambiqué, n'ait un effet dissuasif sur les lecteurs.

Des ouvrages encyclopédiques s'intitulent souvent *Bible of*.... En français, il existe quelques *Bibles de*..., souvent un peu anciennes mais les traductions des titres gommant la référence au religieux, même si l'utilisation du terme s'apparente à celui des métaphores mortes et n'indique pas nécessairement le prosélytisme de celui qui l'utilise. Ainsi *Fly-tying Bible* devient *Mouches et leurres de pêches* et *Knitter's Bible* *Le tricot facile*.

⁴³ Frantisek Bilek, Somogy, Paris 2002.

Mise en vedette de l'auteur

Évoquée dans le second chapitre, la mise en vedette de l'auteur pour des raisons commerciales se traduit ici par une pleine page placée en regard de l'introduction dans le livre en anglais. L'éditeur français réduit les dimensions de la photo et place texte et portrait sur le rabat de la quatrième de couverture. Le traducteur, après consultation avec l'éditeur, résume le texte de présentation et par la suite supprime les passages publicitaires pour la société de distribution de l'auteur. La lecture de l'ouvrage suggère que son auteur pourrait en avoir entrepris la rédaction avec des motivations mercantiles. Il souhaite, certes partager sa passion et diffuser ses connaissances, mais aussi vendre les fournitures et outils nécessaires dont il est fabricant et distributeur. La traduction modifie la visée du livre en gommant l'aspect catalogue puisque le lecteur de la traduction, même s'il fait ses courses sur internet, est peu susceptible d'utiliser un site uniquement en anglais. Il n'a aucun intérêt à commander son matériel à l'étranger, ce qui augmente les frais de port et les durées de livraison. Ce choix éditorial demande une réécriture de la présentation d'outils de la marque de l'auteur afin de généraliser à tous les produits similaires. Un long passage consacré à une technique nécessitant un matériel introuvable, parce qu'ayant cessé d'être fabriqué depuis la parution du livre disparaît de la traduction, exactement comme il disparaîtrait d'une réédition. La traduction d'un livre pragmatique est aussi une mise à jour.

Illustration et humour

Dans la logique de sa politique commerciale, l'auteur se met en scène comme un sympathique grand-père. Il écrit comme il parle à ses stagiaires, évoquant copieusement sa vie familiale et son entourage. Il émaille les propos techniques d'anecdotes et traits d'humour qui n'apportent rien au contenu informationnel. Cette stratégie, présente chez de nombreux auteurs anglophones dans des genres aussi différents que les ouvrages pratiques, les essais ou la vulgarisation scientifique est bienvenue en anglais mais génère des textes qui passent mal en français. Du moins dans le discours formel de l'édition, il vaut mieux recentrer le texte sur son objet et éviter toutes digressions personnelles. À l'inverse, les éditeurs anglophones qui traduisent des livres français les trouvent un peu « froid ». Au fait de ces différences de perception, les éditeurs attendent que les traducteurs agissent en médiateurs et réécrivent le texte. Cette compétence spécifique à ce domaine va à l'encontre de ce qui est demandé aux traducteurs littéraires. Sans formation appropriée à la traduction pragmatique, les apprentis appliquent l'approche littéraire et leur respect malvenu du texte les conduit à produire des textes qui trahissent le *skopos* de l'ouvrage par une rhétorique qui souligne des qualités qui

deviennent des défauts en traduction. L'humour sympathique en anglais dérange en français. Sa présence, loin d'agrémenter un message à contenu technique, tend à le décrédibiliser. Traduire l'humour et les onomatopées facétieuses de l'auteur reviendrait à le desservir. La fidélité à son intention demande de gommer son style pour réécrire les contenus informationnels selon les normes françaises qui exigent recentrage technique et effacement de la personnalisation du message (Léchaugette, 2011).

III.2.8.3. Traitement de la métaphore filée structurante

L'emploi de métaphore n'est pas rare chez les auteurs artisans. Les deux exemples que nous allons commentés, relevés dans un ouvrage sur la confection des bouquets et un autre sur la sculpture par encoche, sont assez représentatifs. Les auteurs de guides pratiques mobilisent des éléments culturels extérieurs au champ de compétences couvert par l'ouvrage pour structurer leur pédagogie. Les traducteurs s'efforcent de préserver les métaphores afin de conserver la cohésion textuelle tandis que les éditeurs cherchent à normaliser le texte en explicitant les figures de style. Les titres des deux parties suivantes sont les traductions littérales des deux métaphores que nous examinons.

La mariée, les demoiselles d'honneur et les pique-assiettes

L'auteur désigne par cette triple métaphore les trois types de fleurs entrant dans la composition d'un bouquet. La traductrice souhaite conserver cette stratégie rhétorique. La référence au mariage ne pose pas de problème d'adaptation culturelle. Les rites du mariage chrétiens, avec des variantes selon les religions, sont identiques dans les cultures concernées par la diffusion de ce livre en anglais et en français. La mariée est traditionnellement entourée de demoiselles d'honneur, par définition, sinon moins belles, aux atours moins somptueux que ceux de la mariée, et l'irruption de quelques pique-assiettes ou trouble-fêtes est parfois inévitable. Le mot *bride* apparaît 8 fois ; *bridesmaid*, 31 fois et *gatecrasher* 7 fois. Les termes de cette métaphore filée sont récurrents et sont parfois utilisés séparément. On les retrouve notamment dans les pages récapitulatives en fin de chapitre (voir annexe 3.6) dans la rubrique « Rôle » qui se trouve sous une photo de chaque fleur. Elle occupe une colonne de 2,8 cm qui, selon les lettres, autorise des lignes comprenant au maximum 23 caractères. La contrainte spatiale sur le texte est donc forte à cet endroit. Il faut l'anticiper dès la traduction du passage explicatif qui occupe une demi-page à un endroit où la contrainte est faible. Les états successifs du texte montrent son évolution et les priorités des différents intervenants, du traducteur, relecteur puis éditeur.

The bride

The BRIDE is really the main focus of the bunch – the dominant flower. Add them in uneven numbers, spreading the flowers throughout the bunch. (26 mots)

The bridesmaid

This is the sidekick to the BRIDE, with flowers of a similar colour, but smaller. This flower will emphasize and back up the BRIDE, but not compete for centre stage. If, for example, I am using an orange parrot tulip, or lily-flowered tulip, as the BRIDE, I might add orange calendulas, or the wallflower, *Erysimum cheiri* 'Fireking'; if using crimson-black sweet Williams, I add crimson-black cornflowers; with white Iceland poppies, I would choose white sweet rocket (*Hesperis matronalis*) and with pink dahlias, pink zinnias are perfect. (88 mots)

The gatecrasher or rebel

This is the punchy contrast to make the bunch sing – something that sticks out, even clashes with the rest of the flowers. Without this, the arrangement ends up too polite and boring. With it, the bunch captures your attention and looks complete. I tend to use strong, contrasting colours. Look at the colour choices and juxtapositions in the compositions of great paintings, such as those of Howard Hodgkin, Titian or Matisse. Artists often make great gardeners and flower arrangers because they understand colour theory – what goes with what. Try to experiment with the way colours work with each other. For example, if you've used orange flowers, add blue, or even braver, cerise pink; if you've used crimson, add gold; if you've used white, add blue, or bright lime-green; if you've used bright pink, add turquoise; if you've used primrose, add smokey-purple. Take a look at the colour combinations on the following page to see what I mean. (161 mots)

Tapuscrit traducteur	Premier relecteur	Texte publié
<p>La mariée</p> <p>C'est la fleur dominante du bouquet, son centre d'intérêt principal. Placez-en un nombre impair en répartissant bien les tiges dans la composition. (24 mots)</p>	<p>Variété vedette</p> <p>C'est celle dont les fleurs sont les pièces maîtresses du bouquet. Placez-en un nombre impair en équilibrant bien les tiges dans la composition. (25 mots)</p>	<p>La variété vedette</p> <p>C'est la fleur dominante du bouquet. Placez-en un nombre impair en équilibrant bien les tiges dans la composition. (21 mots)</p>
<p>La demoiselle d'honneur</p> <p>Les fleurs qui accompagnent la mariée sont là pour la mettre en valeur, tout en la soutenant, mais sans rivaliser avec celle-ci. Elles sont de la même couleur mais de taille inférieure. Par exemple, avec une mariée telle que la tulipe perroquet orange ou la tulipe fleur de lis, ajoutez des soucis orangés ou des <i>Erysimum cheiri</i> 'Fireking'; avec des œillets de poète noir cramoiisi, ajoutez des centaurées noir cramoiisi; avec des pavots d'Islande blancs, optez pour la julienne des dames blanches (<i>Hesperis matronalis</i>); et avec des dahlias roses, les zinnias roses sont parfaits. (100 mots)</p>	<p>Fleurs assorties</p> <p>Ce sont des faire-valoir, elles font ressortir la beauté de la variété principale, un peu comme des starlettes. Elles sont assorties mais plus petites. Par exemple, vous entourerez la tulipe perroquet orange ou la tulipe fleur de lis, de soucis orangés ou d'<i>Erysimum cheiri</i> 'Fireking'; les œillets de poète noir cramoiisi, de centaurées noir cramoiisi; et si les pavots d'Islande blancs font figure de stars, optez pour la julienne des dames blanches (<i>Hesperis matronalis</i>); rehaussez des dahlias roses, avec des zinnias assortis. (87 mots)</p>	<p>Le faire-valoir</p> <p>Ce sont des fleurs assorties à la variété principale qui en font ressortir la beauté, un peu comme les seconds rôles. Elles sont de même couleur mais plus petites. Par exemple, vous entourerez la tulipe perroquet orange ou la tulipe fleur de lis, de soucis orangés ou de vélar fausse-girolée (<i>Erysimum cheiri</i> 'Fireking'); les œillets de poète noir cramoiisi, de centaurées de même couleur; et si le pavot d'Islande blancs tient le premier rôle, optez pour la julienne des dames blanches (<i>Hesperis matronalis</i>); et rehaussez des dahlias roses, avec des zinnias assortis. (97 mots)</p>
<p>L'invité de dernière minute</p> <p>C'est la note vive qui fait chanter le bouquet, une plante qui contraste avec les autres, qui détonne même avec le reste des fleurs. Sans elle, la composition risque d'être trop terne et banale; avec elle, le bouquet retient l'attention et</p>	<p>La touche de contraste</p> <p>C'est la note vive qui relève le bouquet, une plante impertinente au milieu des autres, voire qui détonne avec le reste des fleurs. Terne et banale sans elle, la composition, une fois complète, devient captivante. Utilisez des</p>	<p>La touche de contraste</p> <p>C'est la note vive qui relève le bouquet, une plante impertinente au milieu des autres, voire qui détonne avec le reste des fleurs. Terne et banale sans elle, la composition, une fois complète, devient fascinante. Utilisez des</p>

<p>paraît complet. Utilisez des couleurs fortes, très contrastées en vous inspirant, par exemple, de la palette des tableaux de maître tels que ceux de Howard Hodgkin, Le Titien ou Matisse. Parce qu'ils maîtrisent la théorie des couleurs, les artistes font généralement d'excellents bouquets. Faites des essais en juxtaposant les couleurs. Par exemple, si vous commencez par des fleurs orangées, ajoutez des fleurs bleues, voire rouge cerise pour accentuer les contrastes ; avec le cramoisi, ajoutez de l'or ; si vous avez opté pour le blanc, ajoutez du bleu ou du vert citron ; associez le rose vif et le bleu turquoise ou encore le jaune paille et le mauve fumé. Pour mieux comprendre les associations de couleurs, observez les photographies des pages 22 et 23. (171 mots)</p>	<p>tons éclatants, très contrastés en vous inspirant, par exemple, de la palette des tableaux de maître tels Le Titien, Matisse ou Howard Hodgkin. Intimes avec les couleurs, les artistes créent généralement de superbes bouquets. Faites des essais de juxtaposition : si vous commencez par des fleurs orangées, jouez avec des fleurs bleues, voire rouge cerise pour souligner les contrastes ; avec le cramoisi, ajoutez de l'or ; si vous avez opté pour le blanc, tentez du bleu ou du vert citron ; associez le rose vif et le bleu turquoise ou encore le jaune paille et le mauve fumé. Pour mieux comprendre les mariages de couleurs, observez les photographies des pages 22 et 23. (155 mots)</p>	<p>tons éclatants, très contrastés en vous inspirant, par exemple, de la palette des tableaux de maître tels Le Titien, Matisse ou Howard Hodgkin. Intimes avec les couleurs, les artistes créent généralement de superbes bouquets. Faites des essais de juxtaposition : si vous commencez par des fleurs orangées, jouez avec des fleurs bleues, voire rouge cerise pour souligner les contrastes ; avec le cramoisi, ajoutez de l'or ; si vous avez opté pour le blanc, tentez du bleu ou du vert citron ; associez le rose vif et le bleu turquoise ou encore le jaune paille et le mauve fumé. Pour mieux comprendre les mariages de couleurs, observez les photographies des pages 22 et 23. (155 mots)</p>
--	---	---

28. Adaptation culturelle et métaphore filée textuelle

Conserver les deux premiers termes de la métaphore ne pose pas de problème. Le troisième est plus délicat. La traductrice choisit un rendu euphémistique pour le troisième, comme si en français la pratique consistant à s'incruster dans une fête sans y avoir été invité n'existait pas. De pique-assiette ou rebelle, le *gatecrasher* devient un « invité de dernière minute ». Le terme est traduit par un groupe nominal de quatre mots, qui est un contresens par rapport au sémantisme de *gatecrasher*. Si le terme fonctionnait bien, ce serait une bonne idée mais il présente ici deux inconvénients. Son sémantisme éloigne du sujet et, du point de vue typographique, il est long (27 caractères).

L'éditeur ayant indiqué que ce choix ne convenait pas, la relectrice cherche à son tour à conserver la stratégie rhétorique de l'auteur. La rubrique « Rôle » dans les colonnes, évoque le cinéma et les termes « vedette », « starlette », et « figurant ». L'unité de traduction se construit à partir d'éléments de plusieurs rubriques. La métaphore est internationale. À nouveau, les deux premiers termes fonctionnent bien, et le troisième semble possible. L'éditeur adopte partiellement cette solution mais préfère remonter en titre la notion de faire-valoir et fait passer le titre proposé dans l'explication. Il remplace « starlette » par « second rôle », renforçant la cohérence textuelle avec la rubrique de la page récapitulative qui reprend

ces concepts. Il refuse la métaphore pour le troisième terme⁴⁴ et l'explícite : « la touche de contraste ».

En dehors du travail sur la métaphore, la comparaison avec le texte en anglais fait ressortir deux autres interventions relevant de l'adaptation culturelle. La traductrice gomme la marque de la présence auctoriale qui donne une tonalité trop orale à la dernière phrase sans apporter de contenu informationnel. La relectrice poursuit l'adaptation en modifiant l'ordre des noms des peintres. L'Anglais Howard Hodgkin, peut-être moins connu en France, passe en troisième position. L'éditeur accepte ces deux initiatives. Les remaniements syntaxiques vont vers une plus grande concision. Les trois occurrences du verbe « ajouter », stylistiquement justifiées en anglais par la structure parallèle, déclenchent chez la relectrice, le réflexe d'élimination des répétitions. Collectivement, les initiatives des différents intervenants participent de l'inscription du texte dans le genre éditorial auquel il appartient.

Le castor à la dent déchaussée

L'auteur de l'ouvrage sur la sculpture au couteau affectionne une métaphore pour désigner la trace d'arrachement laissée sur le bois par un débutant maladroit. Utilisée à trois reprises, la métaphore du « loose-toothed beaver » devient un élément de cohésion textuelle qui structure l'ouvrage en anglais. Lors de la troisième occurrence, elle paraît dans un encadré avec une photo laissant apparaître les dents d'un castor. Dénuée de tout intérêt informatif, l'image se veut facétieuse (voir annexe 3.7). La présence de ce dispositif graphique laisse supposer que l'ensemble – métaphore, image et l'humour – n'enfreint aucune norme en anglais. En revanche, sa présence aurait été embarrassante dans le livre français, car la photo semble plus ridicule qu'amusante. Sachant pertinemment que cette séquence de trois occurrences a peu de chance d'être acceptée en français, la traductrice tente de conserver la référence au castor, qui lui semble plutôt bienvenue sous la plume d'un sculpteur sur bois canadien. Elle signale cependant en marge du tapuscrit dans un commentaire à l'éditeur, « Attention, image récurrente dans tout le livre. Devient le nom d'un défaut et donne lieu à un encadré avec photo, peut-être à supprimer chapitre 14 p 79 » :

⁴⁴ Le terme figurant n'apparaît pas dans le tapuscrit car il avait été refusé lors d'une discussion intervenue avant la correction du passage.

Livre	Tapuscrit	Texte publié
The actual results look a lot like the cuts were made by a beaver with a loose tooth. p. 25	La troisième encoche présente un progrès, l'éclat n'est plus là, mais au lieu de sauter sans difficulté, le fond montre qu'il s'est plutôt arraché. On dirait la marque laissée par un castor sur le point de perdre une incisive (Tapuscrit trad. p. 29)!	La troisième encoche présente un progrès, l'éclat n'est plus là, mais au lieu de sauter sans difficulté, le fond montre qu'il s'est plutôt arraché. (Phrase suivante supprimée p. 45)
Beaver tooth If you are seeing a beaver tooth in a cut, you are not cutting deep enough. p. 30	La dent du castor Ah cette incisive qui ne tient pas ! En général cette vilaine trace d'arrachement se trouve dans le fond des encoches. (Tapuscrit trad. p. 30)	« La dent du castor » En général cette vilaine trace d'arrachement se trouve dans le fond des encoches. (p. 49)
... He had the loose-toothed beaver dilemma I spoke of in chapter Five... p. 79	Attention Un de mes élèves a eu beaucoup de difficultés à "soigner les dents de son castor" mais il est revenu me voir en me disant avoir trouvé le coupable !	Attention Composé en marge sous un filet, le paragraphe s'arrête avant cette phrase p. 108

29. Adaptation culturelle et métaphore filée textuelle et visuelle

La suppression des métaphores, malgré les tentatives du traducteur pour les préserver, rend la photo inutile. Le titre est compréhensible en français grâce aux explications renvoyant à la trace d'arrachement mais la cohésion textuelle disparaît. Il aurait mieux valu éliminer cet unique vestige d'un système cohérent à trois termes qui formait une unité de traduction intersémiotique.

Suivre l'évolution de la traduction de ces deux métaphores met en évidence la manière dont la démarche traductive repose sur la mise en relation du texte et du co-texte puisque les éléments textuels et visuels donnent naissance aux unités de traduction hybrides caractéristiques des ouvrages illustrés. L'accès aux brouillons des deux traducteurs suggère une démarche moins cibliste que les ouvrages publiés ne le portent à croire. Sans doute encore influencés par leur formation initiale à la traduction littéraire, les traductrices tentent de conserver la métaphore. Le suivi éditorial montre l'inutilité de cet effort. Elles recherchent une fidélité à la rhétorique des auteurs et prennent le risque d'introduire un élément qui passe mal et signale l'origine étrangère des textes aux lecteurs avertis. Davantage d'exemples et de témoignages seraient nécessaires pour passer de l'observation à la généralisation et formuler une règle. Ces deux études de cas autorisent cependant le formateur à inciter les étudiants à

s'interroger sur les effets produits par ce qu'ils écrivent avant de soumettre leur traduction à l'éditeur. Ces exemples montrent l'évolution d'une traduction, du tapuscrit à la version publiée. Les différentes étapes du processus de validation d'une traduction font intervenir plusieurs personnes ayant chacune une fonction différente. Ce parcours, par l'intermédiaire des correcteurs et relecteurs successifs, aboutit à la normalisation des tapuscrits. Ils finissent par sembler avoir été écrits directement en français. Les intervenants qui prennent le relais des traducteurs ne sont pas gênés par le souvenir d'un impératif de fidélité au texte de départ. Ils considèrent la traduction comme n'importe quel autre texte proposé par un auteur. La nature même de leur travail est de faire travailler ce texte pour l'améliorer et le rendre publiable. Ces deux positions sont plus complémentaires qu'antagonistes. En faisant découvrir ces étapes, la formation prépare l'aspirant traducteur à accepter ce travail ultérieur sur sa traduction, prévenant une éventuelle frustration et les conflits auxquels elle peut donner lieu. Ce qui ne veut pas dire que le traducteur pragmatique soit obligé d'accepter toutes les corrections. Il a donc besoin d'apprendre à argumenter ses choix de traduction pour les défendre.

Savoir résister à des interventions intempestives fait appel à la compétence de négociation nécessaire aux traducteurs d'édition, toutes spécialités confondues. Il faut la mobiliser à bon escient, des débutants qui défendraient des choix de traduction allant contre les normes d'écriture de l'édition se disqualifieraient d'où, notre insistance sur le rôle socialisant des commentaires de traduction en atelier. L'usage de documents professionnels et leur critique apportent des arguments pour justifier les choix de traduction en situation professionnelle. En s'y référant, les apprenants comprennent la nécessité de revoir les premiers jets encore très littéraux et lacunaires qu'ils rendent en pensant avoir fourni le travail demandé pour aboutir à traductions publiables.

Si les traducteurs présentent la « langue des éditeurs » sous un jour négatif, les éditeurs de leur côté sont prompts à critiquer la « langue des traductions ». Trop influencées par la langue de départ, certaines traductions mobilisent peu de ressources de la langue d'arrivée. Ce sont les traductions « anémiques » contre lesquelles Delisle (1980) propose de se prémunir à l'aide de quelques exercices de réflexion et exemples (*L'Analyse du discours comme méthode de traduction*, chapitre XX). Les résultats des études lexicométriques qui quantifient des comparaisons entre les textes en langue de départ, des textes comparables écrits directement en langue d'arrivée et des traductions fournissent des données chiffrées dont le formateur peut se saisir pour alerter ses étudiants sur certaines faiblesses des traductions et pour leur proposer des exercices afin d'y remédier.

III.3. Profil de poste

Ce chapitre a mis en lumière la spécificité du travail des traducteurs d'édition. Il en ressort que le métier exige les compétences d'un chef d'entreprise. Les compétences traductionnelles ne garantissent pas l'entrée dans la profession et encore moins la pérennisation de l'activité. Outre les compétences linguistiques et culturelles qui forment le socle commun à tous les traducteurs, ceux qui s'orientent vers les collections pragmatiques ont besoin de compétences intersémiotiques liées à l'objet, vecteur de la communication et support du texte traduit. Dans ce secteur, le texte de départ devient une matière première. Les traducteurs pragmatiques rédigent un nouvel original qu'il est plus judicieux de considérer comme une deuxième édition pouvant comporter des modifications par rapport à la première. Charnière entre l'éditeur de l'original et celui de la traduction, les traducteurs pragmatiques interviennent au début de la chaîne du livre⁴⁵. L'examen des instructions explicites et implicites dessine un profil de poste où le traducteur collabore à la fabrication d'un livre et pas uniquement à la traduction du texte de celui-ci. Ses responsabilités incluent :

- vérification des contenus selon les rubriques
- corrections des erreurs,
- recherches documentaires,
- adaptation stylistique du texte au lectorat,
- adaptation des contenus informationnels à la culture destinataire du livre
- suggestions de modifications portant sur le texte et sur le livre

Ces actes de médiation participent de l'activité traduisante puisqu'ils visent à améliorer la qualité finale du produit. Traduire reste le cœur de métier, mais un collaborateur performant ne saurait s'enfermer dans une définition étroite de l'activité. Traduire pour les secteurs autres que littéraires de l'édition, c'est être capable d'extraire les contenus informationnels pertinents des rubriques du livre pour les reformuler dans une langue conforme aux caractéristiques de la langue de l'édition. Il s'agit de trier et de séparer les informations pertinentes des autres, celles à omettre suivant des critères culturels extérieurs au livre en traduction qui n'est pas le modèle du livre traduit. Passant d'une langue à l'autre, on

⁴⁵ Comme en littérature, ils peuvent en être les initiateurs et proposer un livre à un éditeur.

s'aperçoit que les livres utilitaires véhiculent de nombreux éléments de la culture dont ils sont issus. Dans leur rôle de médiateurs culturels, les traducteurs évaluent le niveau de formalisme et le registre de l'écriture pour l'adapter au type de rapport entre auteur et lecteurs. Politesse et courtoisie sont toujours de rigueur mais ne s'expriment pas par les mêmes codes d'une culture à l'autre, ce qui se traduit par des registres de langue et une écriture plus ou moins formelle. Les traducteurs de l'anglais sur-traduisent des passages perçus comme trop familiers. Telle qu'elle apparaît à travers les documents de travail étudiés, la culture française demande un recentrage du discours des auteurs étrangers dont les digressions, anecdotes et traits d'humour pourraient ne pas avoir les effets escomptés sur les lecteurs. Le traducteur fait des choix rhétoriques différents de ceux des auteurs étrangers qui ils s'écartent trop des normes en vigueur dans l'édition française. Il gomme des effets de style inappropriés pour produire une langue neutre, mais pas anémique, et bien écrite. Très respectueuse des règles de grammaire et s'interdisant toute familiarité, la langue de l'édition représente une sorte de degré zéro de l'écriture, un zéro qui n'est pas qualitatif. Il désigne un style volontairement dépourvu de traits saillants individualisés. Tatilon parle d'une « écriture blanche » (1987). Il faut que les différents rédacteurs que sont les auteurs et traducteurs collaborant à une collection écrivent de la même manière. Leur prose pourrait être interchangeable. Leur style n'exprime pas leur individualité mais leur rôle social. Leurs écrits viennent se fondre dans le style défini par les commanditaires. C'est celui de nombreux journalistes et rédacteurs qui s'adressent au grand public. L'édition est un milieu professionnel porteur de sa propre culture et de ses valeurs en matière de qualité stylistique.

Quelles que soient les collections auxquelles ils collaborent, les traducteurs n'écrivent jamais dans le style qui est le leur en tant que personne privée. Qu'ils servent un auteur ou une institution, ils écrivent selon le modèle fourni par le texte de l'auteur ou par les codes du milieu dans lequel ils exercent. Ainsi, par rapport aux textes rédigés en anglais, dans un registre souvent proche de l'oralité, les textes français sont sur-traduits sans que la langue devienne littéraire pour autant. La correction recherchée s'accompagne d'une quête de formulation d'autant plus valorisante que le message de certaines rubriques se double d'un message commercial imputable à l'éditeur dont le projet est de vendre le livre. Des remaniements ultérieurs apportés au début de l'introduction de l'ouvrage sur les bouquets commentée plus haut permettent de l'utiliser pour résumer le livre sur le site de l'éditeur :

Oubliez vos préjugés ! Contrairement aux idées reçues, vous ne dénaturerez pas la beauté de votre jardin en cueillant les fleurs. Comme vous le découvrirez dans ce livre, certaines plantes reprennent de la vigueur dès que vous les coupez et n'en fournissent que davantage de fleurs. Non seulement votre jardin restera beau

et coloré plus longtemps, mais vous aurez suffisamment de bouquets pour en décorer la maison et en offrir en toute saison sans dégarnir vos parterres.
<<http://www.eyrolles.com/BTP/Livre/coin-jardin-pour-fleurs-coupees-9782212114881>>

L'image d'un lecteur conservateur dans ses préférences stylistiques conduit à retravailler les textes écrits en anglais afin de donner à leur traduction le degré de formalisme qui sied à la communication entre un auteur et ses lecteurs. Parce qu'ils sont les premiers lecteurs, il incombe aux traducteurs d'informer l'éditeur des écarts qu'ils constatent entre le livre en langue étrangère et les attentes prêtées au lectorat français. Sans être décisionnaires, les traducteurs sont appelés à émettre des suggestions et des propositions pour régler tous problèmes ou erreurs constatés au niveau du texte et de la maquette. Leur force de proposition est d'autant plus grande qu'ils ont su établir un rapport de confiance avec leurs interlocuteurs.

La formation que nous proposons vise à préparer les étudiants à prendre leur place dans un milieu compétitif où la loi de l'offre et de la demande a provoqué une baisse de la rémunération des traducteurs. Mais il ne s'agit pas de se limiter à répondre à des attentes ponctuelles dont l'évolution à terme est imprévisible. On ignore encore par exemple si les liseuses vont durablement s'imposer et changer les manières de lire, auquel cas la réflexion traductive devrait englober l'ergonomie de la lecture à l'écran. Cherchant à former des traducteurs compétents, capables de donner satisfaction à des éditeurs, notre projet pédagogique intègre les volets professionnalisation et traduction. L'insertion professionnelle des étudiants demande des formateurs à l'écoute des différents acteurs de la filière du livre, sans tomber dans le défaut signalé par Ladmiral :

Une troisième attitude irait à « coller au marché ». Il s'agira dès lors de développer des compétences qui correspondent aux attentes du marché telles qu'elles s'expriment ou sont censées s'exprimer. Avec un double risque : celui d'avoir des attentes d'autant plus mal définies que les besoins réels ne sont pas connus du marché lui-même ; ou celui de mettre en œuvre, au bout du compte, des compétences strictement techniques, lesquelles ne sont plus guère des compétences en traduction (Ladmiral, 2005b) §25

Notre utilisation de la critique génétique, qui montre le travail effectué sur les textes par les différents intervenants, aux différentes étapes d'une traduction puis de la préparation du texte pour impression, contribue à préciser les attentes des éditeurs. Les éditeurs sont des donneurs d'ordre qui connaissent parfaitement leurs attentes. Une formation professionnalisante doit donc les transmettre pour que les jeunes diplômés soient « en prise avec le marché » (Froeliger, 2013, 17) sans y être asservi. L'auteur semble répondre, à quelques années de distance à la mise en garde de Ladmiral qui, préfacier cet ouvrage, rappelle que la traduction pragmatique fait souvent figure de « parent pauvre de la traduction » p. xii. L'expression véhicule les stéréotypes culturels traduisant la

méconnaissance d'une activité qui nous semble, avec la traduction des livres pratiques, « emblématique » des métiers du livre.

IV. Pédagogie de la traduction pragmatique spécialisée pour l'édition

L'exercice de rédaction d'un manuel est très formateur pour un formateur... Il oblige à une réflexion théorique et didactique en profondeur, il force les remises en question. C'est un incroyable exercice de rigueur. (Delisle, 2007, 93).

IV.1. Introduction : Transmission d'un savoir-faire

Les chapitres précédents ont présenté le livre et levé le rideau sur la fabrique de l'écriture éditoriale à travers la confrontation de tapuscrits de traducteurs et de leur révision. Ce chapitre aborde l'enseignement de l'écriture éditoriale en mettant cette fois-ci en regard des copies d'étudiants à divers moments de leur formation et les passages correspondants publiés. Il relate des expériences pédagogiques menées dans le cadre d'un atelier d'initiation à la traduction pragmatique dans une formation de traducteurs littéraires. Les informations recueillies en écoutant les étudiants, en lisant leurs travaux et en les accompagnant dans leur progression fournissent une base de réflexion pour développer la spécialisation dans ce domaine. En dix ans, nous avons travaillé avec une centaine d'étudiants, effectif probablement trop restreint pour avancer des généralisations mais suffisant pour baliser le terrain, d'autant plus que nos observations rejoignent celles d'autres chercheurs avec notamment les tendances au littéralisme et au dérapage traductologique déjà évoqués.

Dérage qu'Alvez et Gonzalvez (2007) expliquent en évoquant deux fonctionnements intellectuels chez les traducteurs. Les premiers, ou *narrow band translators*, traduisent le nez sur le texte. Ils manquent de recul et se privent d'une vue d'ensemble plus large susceptible d'éclairer les problèmes ponctuels. C'est le comportement de toute personne dont la réflexion se situe au niveau du transcodage linguistique, qui s'imagine que la traduction des mots va rendre le sens des phrases. Ce littéralisme excessif ou mal à propos conduit à la trahison des objectifs du texte de départ car souvent le sens jaillit de la globalité de la phrase ou des unités de traduction. La traduction mot à mot suggère une approche strictement linguistique mais rien n'indique qu'elle soit délibérée. Ne révèle-t-elle pas simplement l'incapacité à réunir ou à exploiter une documentation pertinente ? Quand des étudiants utilisent des termes inexacts comme « tuteur » à la place de « montant » dans le contexte de la vannerie, ou « mastic » et « vitrier » dans le contexte de l'encadrement, ils montrent leur méconnaissance de la langue traduisante et un manque de connaissance du domaine mais s'agit-il pour autant d'un repli vers le texte de départ ? Pour nous, il s'agit plutôt d'une absence de confrontation de leur traduction en devenir au réel extralinguistique. À l'inverse, les *broadband translators* ont appris à se servir du contexte et à confronter ce qu'ils écrivent avec le réel. Ils vérifient que leurs mots renvoient à des actes concrets et ne restent pas lettres mortes sur la page. Ces opérations s'effectuent après avoir écrit le premier

jet, donc ne portent déjà plus sur la compréhension du texte de départ. L'étudiant qui utilise « tuteur » et non « montant » se trompe de terme, mais peut avoir compris la fonction de l'objet et l'opération à exécuter. Son problème se situe au niveau de la recherche lexicale. L'observation récurrente des mêmes tendances comportementales chez des apprenants issus d'horizons culturels distincts, travaillant avec des couples de langues variés, en traduction littéraire, technique ou pragmatique, indique qu'une part de la formation devrait se donner les moyens d'agir au niveau des comportements pour induire le passage d'une pratique estudiantine à une pratique professionnelle. La professionnalisation exige une réévaluation du métier et de ses exigences et un véritable développement personnel. Comment atteindre des objectifs aussi ambitieux en quelques heures ?

Commencer par dresser un état des lieux des connaissances et idées des étudiants sur la traduction pour établir un profil des apprenants en créant des situations les amenant à formuler les pensées (idées ou *a priori*) et la démarche qui président à leur décision de traduction mais restent souvent dans l'implicite. Leur formulation offre un point de départ à partir duquel s'organise toute progression. Les différents exercices de traduction proposés ont un objectif linguistico-rédactionnel et un objectif comportemental. Ils illustrent les difficultés particulières propres aux différentes rubriques des ouvrages pragmatiques. Pour proposer des traductions satisfaisantes, les étudiants ont besoin de modifier leur conception de la traduction comme une activité uniquement cérébrale.

IV.1.1. La traduction pragmatique : une activité physique

Partant généralement d'une vision de la traduction comme une activité intellectuelle purement linguistique, les étudiants s'aperçoivent des aspects concrets des livres pratiques. Ils ont besoin d'apprendre à se documenter et à aller chercher des informations ailleurs que dans les dictionnaires parce que les ouvrages pragmatiques à contenu fortement technique comportent un vocabulaire spécialisé absent des dictionnaires généralistes et qu'il n'existe pas toujours de dictionnaires spécialisés. La recherche lexicale se transforme en une recherche de documents fiables. Lexiques et glossaires pullulent sur internet. Leurs auteurs sont en général des passionnés du sujet, mais il ne faut pas oublier que leur travail, aussi sérieux soit-il, ne fait l'objet d'aucune vérification. Il est donc souhaitable de trouver des informateurs pour valider des sources non contrôlées. La lecture des copies montre que les auteurs des plus réussies sont souvent ceux qui ont accepté de jouer le jeu et de chercher des « conseillers techniques ». Réputée une activité solitaire, la traduction pragmatique, du moins dans la phase élucidation

et recherche documentaire, qui précède ou accompagne la phase rédactionnelle, bénéficie d'échanges verbaux avec des spécialistes. Les premiers chapitres des livres pratiques présentent des outils et des matériaux. Le début d'une traduction pragmatique est souvent une véritable leçon de choses. La prolifération du vocabulaire spécialisé porte à croire qu'il s'agit de traduction technique mais les livres s'adressent au grand public et restent des ouvrages pragmatiques, quel que soit leur niveau de technicité. Savoir nommer les objets ne résout que partiellement le problème de traduction. Il est souhaitable de manipuler ces objets pour avoir une bonne compréhension des explications techniques qui suivront. Aller chez les fournisseurs pour voir, prendre en main et soupeser les outils utilisés dans le livre, ce sont des opérations qui entrent dans la phase de documentation. Ces gestes concrets facilitent la rédaction d'explications. Toucher les matières travaillées, les tissus par exemple, donne une expérience qui, le moment venu, permet de trouver le mot juste alors que le terme proposé par un dictionnaire n'est pas satisfaisant. Les apprentis traducteurs sont un peu surpris qu'on leur demande de quitter bureaux, bibliothèques et internet et les envoie dans des lieux fréquentés par leurs futurs lecteurs, ne serait-ce que les magasins où ils pourront acheter outils et matériaux nécessaires, ou mieux encore dans un atelier pour observer un artisan à l'œuvre ou s'essayer à l'activité. Si c'est possible, pratiquer l'activité faisant l'objet du livre à traduire est la meilleure des préparations. Sans s'y investir comme si l'on voulait vraiment y exceller, s'initier quelques heures pour avoir l'expérience des gestes, de la prise correcte d'un outil ou du positionnement du corps devant un tour à bois par exemple, tout cela n'est pas du temps perdu. À défaut, et il faut bien reconnaître que c'est le plus souvent le cas, le traducteur pragmatique se contente de conceptualiser tous ces gestes qu'il explique sans les avoir jamais accomplis. C'est beaucoup plus difficile mais à une époque où il faut travailler vite, sinon dans l'urgence, et où l'on est toujours « charrette », c'est ce qui se produit. Il n'est pas sûr que se dispenser des étapes les plus concrètes du travail fasse gagner du temps, surtout pour les étudiants qui débutent avec une expérience limitée des aspects les plus concrets de la vie.

IV.1.2. La traduction, activité cognitive

L'acte traductionnel en lui-même est en fait un processus par essence cognitif. La saisie du sens et sa réexpression dans une autre langue implique des tâches relevant de plusieurs sciences que nous qualifions de cognitives, à savoir les neurosciences, la psychologie cognitive, la psycholinguistique, l'anthropologie, l'intelligence artificielle, etc (Politis, 2007, 2).

Faire faire ! Faire traduire pour faire émerger : 1) ce qui constitue une difficulté (pas les mêmes pour tout le monde) 2) les stratégies à mettre en œuvre pour les résoudre. Analyser

des propositions par rapport aux contraintes hors texte évoquées plus haut. Une démarche qui rejoint en plusieurs points les idées de Reiss mais ici la théorie fonctionnaliste initialement développée pour donner des outils de critique de traduction est utilisée pour accompagner la production de traductions. La division tripartite des textes n'apporte pas une méthode de traduction applicable aux livres selon leur appartenance à un secteur de l'édition mais cette appartenance donne des indications sur les qualités du produit de la traduction. Elle contribue à définir des objectifs précis en matière de qualité de l'écriture et des stratégies rhétoriques. Les stratégies traductives à mettre en place pour l'atteindre varient selon les qualités du livre en traduction. Une plus ou moins forte présence auctoriale dans le texte conduit à modifier la façon d'aborder la traduction, indépendamment des finalités des livres en traduction. L'un pourra être traduit tandis qu'un autre demandera un travail d'adaptation. L'analyse textuelle atteint ses limites quand l'activité traduisante porte à la fois sur le texte et son support. L'approche multisémiotique s'impose alors puisqu'il s'agit d'interpréter les signes non linguistiques, à commencer par la maquette elle-même, pour produire du linguistique. L'emplacement des rubriques, leur dimension, les polices et corps de caractères choisis renseignent sur l'importance accordée par l'éditeur (et non l'auteur) aux différents contenus informationnels et constituent donc de précieuses indications de traduction. Il s'agit aussi de rédiger le texte, s'il est illustré en s'appuyant autant sur l'image que sur le texte de départ. La description du message visuel permet d'aboutir à un meilleur rendu du sens que la traduction du message textuel.

Le jeune traducteur désireux de rendre des textes capables de satisfaire ses commanditaires s'emploie dans un premier temps à définir leur demande, c'est-à-dire à comprendre quels sont leurs critères de qualité. Le formateur est chargé de former des traducteurs et non des traductologues. Il laisse ce soin aux enseignants chercheurs chargés de cours théoriques. Un atelier de traduction pragmatique n'est pas le lieu où lire les théoriciens et discuter de leur point de vue. Il s'assimile plutôt à une séance de travaux dirigés où le formateur propose, corrige et commente des exercices de traduction choisis pour préparer aux exigences de la vie professionnelle.

La théorie est présente dans l'atelier de traduction parce que les étudiants n'arrivent pas vierges de toute théorie. Leurs travaux, avec leurs qualités et leurs faiblesses, donnent à lire les théories qu'ils ont formées par une pratique antérieure dans d'autres contextes ou pour d'autres types de traduction. Mais un atelier n'est pas un cours. Le formateur évite les discussions théoriques au profit d'activités permettant de mettre les théories en œuvre et de

les tester par la critique des productions auxquelles elles donnent lieu. Ses lectures théoriques lui inspirent des activités de formation et il y puise matière à enrichir ses corrections par des explications peut-être plus complètes que s'il se contentait de puiser dans les enseignements de sa pratique. En ce sens, à travers la production de traductions, travaux pratiques, l'atelier est un lieu d'affrontement théorique. Les étudiants qui réussissent le mieux sont ceux qui s'adaptent aux exigences de la nouvelle situation de traduction en renonçant à des comportements appris dans d'autres contextes pour en adopter de nouveaux. À partir de ces expériences diverses, le professionnel dégage des généralités qui lui permettent au fur et à mesure que s'allonge la liste de ses traductions de commencer la suivante en ayant déjà résolu bon nombre de problèmes relevant du hors texte et de la situation. Devenu formateur, il guide ses étudiants en leur proposant une sélection de rubriques représentatives de problèmes de traduction liés à leur fonction communicative et à leur environnement co-textuel. La correction devient collaborative et les commentaires constituent une médiation par laquelle passe la théorie appliquée (voir annexe 4.1). L'atelier offre ensuite le lieu où réagir et discuter les commentaires, non pas dans un dialogue étudiant-formateur, mais dans un échange entre tous les participants. La réflexion collective dépasse la réflexion individuelle et l'expression fait partie intégrante du processus d'apprentissage. Le travail en atelier sur une rubrique, par des exemples empruntés à différents ouvrages, permet la généralisation de ce qui semblait à chacun isolément un cas particulier. Il devient alors possible de trouver des systématicités et de transférer des stratégies d'un livre à l'autre. L'atelier, lieu où s'expriment les raisons et motivations de certains choix, est aussi celui de leur évaluation par les étudiants entre eux. Le formateur facilite la parole des étudiants, leur faisant découvrir par eux-mêmes les comportements traductifs attendus. L'atelier favorise l'expression spontanée des étudiants et incite à une analyse réflexive. L'analyse conversationnelle, même à un stade informel, se met au service de la pédagogie de la traduction, comme le souhaite Tomasziewicz dans un article intitulé « L'analyse conversationnelle au service de la traductologie » (2006). Elle souligne l'intérêt d'une expression plus naturelle que celle recueillie par les *Think Aloud Protocols* pour mettre à jour les processus de pensée en œuvre dans l'opération traduisante.

IV.1.3. Recrutement et profil des groupes.

En France, l'accès aux formations de second cycle est réservé aux détenteurs de diplômes universitaires, ce qui assure une certaine homogénéité. Les postulants passent des tests de traduction vers leur langue maternelle et rédigent un texte en français pour être recrutés. Ces épreuves visent à s'assurer que les lauréats ont une compréhension suffisante de

la langue de départ et des qualités d'écriture dans leur langue maternelle. Les aspirants traducteurs sont dans la tranche des 24/25 ans, et presque exclusivement issus du cursus universitaire littéraire et non de LEA ou pourquoi pas de cursus de lettres. Les candidats ayant pour la plupart passé une année à l'étranger en tant qu'assistants, donc dans le milieu scolaire, ont une petite expérience des différences culturelles. Les rares à pratiquer un sport ou jouer de la musique, déclarent ne lire ni ouvrages ni méthodes sur le sujet. Les activités manuelles leur sont étrangères. Ils ne sont pas utilisateurs d'ouvrages pragmatiques, le genre est donc à découvrir.

Parfois un futur jeune retraité fait un peu remonter la moyenne d'âge. C'est souvent un enseignant dont la formation initiale, comparable à celle des plus jeunes, a été complétée, autant par l'expérience professionnelle que par le vécu. La nécessité d'effectuer quelques petits bricolages ou l'envie de jardiner conduisent à utiliser les ouvrages pragmatiques. Ces lectures participent de la construction d'un excellent bagage cognitif pour aborder la traduction pragmatique qui manque aux plus jeunes. Souvent ces étudiants atypiques réussissent mieux que les autres l'essai proposé en fin de formation. Constat qui renforce l'idée que la réussite professionnelle du traducteur s'appuie aussi sur ce qui fait l'ensemble de sa personnalité, son expérience de la vie.

Il s'ensuit que, même si cela déborde largement l'activité de traduction, un des objectifs de la formation est de donner des moyens aux plus jeunes de compenser leur absence d'expérience pratique. Dans le cadre de leurs études, depuis au moins quatre ans, ils lisent et analysent des œuvres et traduisent des passages littéraires. Ceux qui s'orientent vers les formations de traducteur connaissent mieux les exigences de la traduction littéraire que de la traduction pragmatique. Elle leur fait découvrir des langues dites de spécialité ou à la limite entre langue courante et langue de spécialité. Mais à la différence du public habituel des cours d'anglais s'adressant à des spécialistes d'autres disciplines (le secteur LANSAD) détenteurs d'un bagage cognitif dans cette discipline, ce sont des spécialistes de la langue dite naturelle ou généraliste. La difficulté est donc double. La traduction d'un ouvrage pragmatique passe par l'acquisition dans la langue traduisante d'un lexique et de connaissances dans une spécialité qui n'est pas celle du traducteur. Le traducteur pragmatique évolue dans une situation inconfortable que Froeliger appelle un « différentiel de connaissances » (2013, 33).

Étudiants et traducteurs novices ont à surmonter plusieurs écueils. Le premier, leur manque de familiarité avec les ouvrages pragmatiques, dont on peut considérer qu'ils forment un genre, n'est pas le moindre. Le second, à en juger par des remarques et questions posées

lors des cours, est leur difficulté à cerner ce que l'on attend d'eux. Les erreurs dans les travaux de mise en application rendus suite aux ateliers – sans même parler des véritables fautes de traduction – constituent une matière première riche d'informations qui renseignent le pédagogue attentif sur les contenus dont les étudiants ont besoin. Leurs maladresses révèlent la déstabilisation provisoire inhérente à toute formation puisqu'il s'agit de passer d'un état de non-compétence à un état de compétence. La dernière année d'un master professionnel est celle de la transition, de la traduction, exercice universitaire, à la traduction professionnelle. Les propositions de traduction des apprenants témoignent de leurs efforts pour négocier cette phase difficile qui exige la mise en œuvre de nouveaux savoir-faire. Pour les développer, il faut redessiner les contours de l'activité traduction telle qu'ils sont en train de la redécouvrir. Les difficultés de passage d'une langue à l'autre deviennent secondaires, passant derrière la méconnaissance du discours attendu et de l'inscription du texte dans un livre. L'analyse des difficultés à partir des copies rendues donne un état des lieux. Sachant où en sont les apprenants, le formateur évalue la distance qui sépare son public du but à atteindre. Des commentaires oraux d'étudiants en début de formation suggèrent qu'ils s'attendaient à ce que la traduction pragmatique soit plus facile que la traduction littéraire. Rarement réussies, leurs premières tentatives les détrompent. Ils attribuent alors la difficulté à l'ignorance des lexiques spécialisés. Ce qui est partiellement vrai, mais la difficulté reconnue en masque une autre, d'autant plus redoutable qu'elle est plus difficilement perceptible. Ils n'ont pas encore la maîtrise des différences de registre dans la langue traduisante. Ils utilisent leur langue maternelle comme ils le feraient en privé et écrivent donc du français, mais pas du français publiable. D'autre part, ils ont tendance à rester très proches du texte de départ, se contentant de transférer en conservant la même syntaxe quand les deux langues en présence ne l'interdisent pas. Il est difficile de rédiger un texte de qualité diffusable avant d'appréhender la dynamique communicative interne au livre. La recherche lexicale contribue à résoudre les difficultés de compréhension et prépare la réexpression du contenu informationnel mais n'aide pas à reformuler dans la langue traduisante. La connaissance de termes plus ou moins techniques est une condition nécessaire, mais insuffisante. Il faut de surcroît savoir les employer. C'est en les côtoyant, en visionnant des reportages ou en étudiant des ouvrages similaires que l'on apprend. Quelques livres sur le même sujet, de préférence écrits dans la langue traduisante, apportent une information documentaire sur le sujet et sur l'écriture. Traduire le livre de départ en faisant un **pastiche** de livre écrit en langue d'arrivée est un bon exercice de rédaction. Il fait comprendre que l'élucidation des problèmes lexicaux ne résout pas tout. Rédiger une traduction pragmatique comporte une difficulté supplémentaire par

rapport à la traduction littéraire puisqu'il faut transposer les contenus dans le style de la langue d'arrivée. Les codes culturels en vigueur pour le genre dans les deux cultures en présence peuvent diverger, ou même s'ils sont assez proches, un auteur qui se singularise trop en langue de départ peut nécessiter une réécriture. Le pastiche dissuade de forger de toute pièce une langue qui serait artificielle et incite à s'imprégner des modèles existants pour les reproduire. Un luxueux livre de cuisine destiné à un public averti emploie un lexique spécialisé là où une édition grand public ou un livre pour enfants privilégie une langue simple. L'adéquation entre ces variables finit par former un système cohérent pour les professionnels alors que les débutants voient des problèmes ponctuels. Les maladresses stylistiques ou rhétoriques des futurs traducteurs, et plus encore les écarts par rapport à une norme implicite qui leur échappe encore, montrent la nécessité d'envisager l'apprentissage de l'écriture en reliant la notion de registre de langue à celle de sphère publique. En effet, après les premières traductions pragmatiques qui ne semblent adressées à personne, les suivantes communiquent mieux, mais la langue souvent trop familière relève de la sphère privée. Nous empruntons ces termes de sphère privée et publique, associés à l'école de Francfort, pour opposer la communication entre des personnes connues, avec des registres plus ou moins soutenus pour aller des relations familiales et amicales aux relations professionnelles plus formelles, à la communication avec les inconnus que sont les lecteurs. L'écriture du traducteur n'est pas son écriture en tant que personne, mais l'écriture correspondant à une fonction sociale et c'est aussi en ce sens que la formation professionnelle est une socialisation seconde puisqu'elle touche à l'apprentissage d'une forme d'expression socialement acceptable. Partant du postulat qu'une formation professionnalisante prépare l'intégration professionnelle, l'enseignement dispensé émule la vie professionnelle en scénarisant les activités pédagogiques. Le travail à remettre à la fin de l'atelier est présentée comme un essai. Cette stratégie induit, pour coller au plus près de la réalité du métier, de consacrer du temps à la présentation des critères d'évaluation qui ne sont plus ceux que les étudiants connaissent. Leur production est jugée en tant qu'original ayant une existence autonome indépendante du texte de départ.

Au niveau de la professionnalisation, en fin de parcours, la formation au métier de traducteur rejoint l'apprentissage de l'indépendance. Elle exige développement de la personnalité et maturité sur lesquelles le formateur a peu de prise, mais il peut les favoriser par une rupture avec les méthodes employées dans les premières années. L'introduction des ouvrages pratiques absents des cursus et bibliothèques universitaires est une première rupture. Elle demande de s'intéresser à des ouvrages aux sujets perçus comme techniques et peu

valorisés. C'est paradoxalement en montrant la complexité du travail à accomplir, par l'introduction de la réflexion sur la maquette du livre, que le formateur peut les revaloriser et susciter l'intérêt pour leur traduction. Le transfert progressif de l'évaluation, prérogative des enseignants, vers l'étudiant est un second levier de professionnalisation puisqu'il demande d'endosser un rôle différent de son habitude.

IV.2. La formation

Throughout the 1990's, however a growing number of translator trainers have addressed what Donald Kiraly (*Pathways to translation: Pedagogy and Process*) has called the "pedagogical gap" in translation skill instructions, reflected in the lack of clear objectives, curricular materials and teaching methods. (Baer et Koby, 2003, p. VIII).

Dans les années 1990, les formateurs de traducteurs ont été de plus en plus nombreux à se pencher sur ce que Donald Kiraly (*Pathways to translation: Pedagogy and Process*) a appelé « une lacune pédagogique » dans l'enseignement des compétences traductives, qui est reflétée par l'absence d'objectifs clairs, de support pédagogiques et de méthode d'enseignement [notre trad.]

Après avoir pris en compte les acteurs, formateurs et étudiants, le rapport pédagogique, et la nature de l'activité traduisante en contexte professionnel, il nous revient de reprendre toutes ces informations pour les réexprimer en termes d'objectifs, de choisir des supports pédagogiques et d'exposer les méthodes mises en œuvre.

IV.2.1. Objectifs

L'aboutissement d'une formation est un moment de synthèse où tout le travail préparatoire effectué en amont porte ses fruits. La professionnalisation demande la définition des objectifs en fonction des attentes et du fonctionnement du milieu professionnel visé par les apprenants. En traduction, le moment d'envisager une progression fondée sur le repérage et la segmentation des difficultés linguistiques est passé. Trop souvent, quel que soit le secteur, on entend des employeurs se plaindre que « les jeunes diplômés ne savent rien », ou « ne savent pas travailler ». Jugement sévère et excessif qui exprime cependant un décalage entre l'environnement universitaire et le monde du travail. Il est souhaitable de réduire ce fossé en construisant un parcours de professionnalisation où l'apprenant se confronte à la réalité de son futur métier, réalité où les difficultés se présentent globalement. Il ne s'agit plus de restituer des connaissances ou de faire des exercices mais de mobiliser tous ses acquis théoriques et pratiques pour démontrer ses compétences en traduction, et quel que soit le

métier, ses compétences sociales pour la gestion du relationnel avec ses interlocuteurs, collègues ou supérieurs.

IV.3. Moyens

L'atelier, tel que nous le concevons, dans son fonctionnement et par les activités proposées, est un outil de médiation qui introduit le fonctionnement de l'édition auprès des étudiants pour favoriser cette évolution. En ce sens, le formateur agit comme un traducteur cibliste auprès de ses étudiants. Il traduit pour eux les demandes de leurs futurs donneurs d'ordre en leur faisant découvrir une « culture d'entreprise » et les comportements traductifs et sociaux attendus dans la vie professionnelle. Les connaissances spécifiques à la spécialisation en traduction pragmatique, transférables d'un livre à l'autre, indépendamment de leur contenu, tiennent à la connaissance du livre en lui-même. Il est irréaliste d'envisager de préparer les étudiants à une infinité de sujets mais possible de donner des méthodes de travail qui permettent de répondre à toute demande. Partant de notre conception de la traduction comme une activité cognitive, nous suggérons une organisation du cours qui amène les étudiants à effectuer les différentes étapes du travail de traduction et donc à se forger une méthode utilisable par la suite.

IV.3.1. Supports

À la fin de la première séance, dont l'objectif est la présentation des livres pragmatiques, les étudiants repartent avec un ouvrage de leur choix. Cet ouvrage est à la fois un modèle du genre et la source de passages à traduire dans leur mise en page. Les étudiants ont toute la durée de la formation⁴⁶ pour se familiariser avec le sujet. Ils choisissent pour la troisième séance les deux passages qu'ils traduiront dans leur bout d'essai d'environ cinq feuillets. Le premier passage est représentatif des rubriques d'introduction à fonction d'accroche. La difficulté documentaire est faible. Il teste l'aptitude à rédiger un passage incitatif propre à convaincre le lecteur ou à lui donner envie de se lancer dans une réalisation. Le second, plus technique, pose quelques problèmes de compréhension, la difficulté documentaire est forte. Il nécessite une petite recherche lexicale en amont du travail de

⁴⁶ Suivant les années nous avons dispensé six cours de deux heures toutes les semaines ou toutes les deux semaines. À nombre d'heures de formation égale, la seconde configuration nous semble préférable parce qu'elle donne plus de temps pour effectuer le travail.

rédaction. Il teste l'aptitude à rédiger des instructions clairement. Le formateur valide les choix des étudiants afin d'éviter une trop grande difficulté qui ne leur serait pas perceptible. Lors des séances préparatoires à ce travail final, le travail porte sur des rubriques courtes présentées en contexte qui amènent à décortiquer une maquette et à traduire en tenant compte du dispositif graphique.

IV.3.2. Méthodes

Chaque séance aborde une rubrique spécifique et fait travailler la rhétorique correspondant à sa fonction communicative. Elle couvre les différentes phases du travail de traduction, de l'effort de compréhension avec si nécessaire la recherche documentaire, à la rédaction de la traduction, parfois un texte proche du texte de départ, parfois une réécriture produisant un texte fort éloigné. À travers les activités proposées, l'atelier donne à vivre aux étudiants l'expérience d'un traducteur professionnel au moment où il se voit confier un essai pour un livre dont le sujet lui est parfaitement inconnu. Cette scénarisation veut faire oublier le contexte social réel, une formation universitaire, pour simuler le contexte professionnel afin d'obtenir une modification des comportements. Formateurs et étudiants sont ainsi dans un jeu de rôle constant. Les premiers, sans négliger leur responsabilité d'enseignant, dans le rôle d'un directeur de collection ou secrétaire d'édition, interlocuteurs d'un traducteur en recherche de contrat. Cette attitude émulant la culture d'entreprise vise à favoriser le changement de statut social inhérent au passage de la situation d'étudiant à la situation de jeune professionnel.

Le travail individuel reprend et approfondit le travail effectué collectivement lors des ateliers sur des rubriques présentant des caractéristiques semblables. La qualité des bouts d'essais remis témoigne de l'évolution dans les comportements traductifs des étudiants et d'une intégration progressive des connaissances :

Or il n'est pas rare de constater dans les travaux remis dans le cadre d'un atelier de traduction décrit ci-dessous que le lien à établir entre la « moisson » documentaire et terminologique et la formulation de la traduction reste imparfaite, inachevée. (Plassard, 2009, 402).

Et dans sa conclusion, l'auteur invite à s'interroger sur les raisons pour lesquelles le lien ne se fait pas très bien et à tenter d'y remédier. Nos observations nous permettent de formuler une première hypothèse explicative : si les travaux rendus sont imparfaits et donnent l'impression d'être inachevés, c'est qu'étudiants et enseignants n'ont pas la même notion de ce qu'est un travail abouti. L'étudiant rend un travail qui lui semble terminé là où le formateur voit un premier jet. La seconde hypothèse pour tenter de résoudre le problème est de

réconcilier ces deux notions : le travail faisant l'objet de l'évaluation sommative est remis deux fois. L'enseignant annote et commente la première tentative rendue. Il signale les passages à améliorer et donne des explications et des indications visant à aider l'étudiant à aller plus loin. Véritable cours particulier, cette correction collaborative sur les bouts d'essais permet en général aux étudiants d'accomplir un saut qualitatif pour la remise du deuxième jet (voir annexes 1.1 & 4.1). Cette pratique s'écarte un peu du fonctionnement plus habituel où, une fois un travail noté, quelle que soit la note, on range la copie et on passe à l'exercice suivant. Pour nous, un exercice raté doit être retravaillé et le formateur est dans son rôle en apportant de l'aide. Procéder de la sorte revient à refuser l'échec et induit une progression entre les deux remises. Même si l'étudiant n'utilise pas toutes les remarques, ou n'arrive pas toujours à améliorer certaines phrases, ce fonctionnement favorise l'intégration des connaissances en donnant du temps et des moyens.

Les différents exercices proposés durant les cours et le dispositif pédagogique consistant à présenter le travail à rendre comme un essai, que l'on soumettrait à un éditeur pour décrocher son premier contrat, font découvrir les ouvrages pragmatiques. Les étudiants sont capables de dire ce qui est attendu mais ne sont pas encore en mesure d'y parvenir si l'on en juge par les travaux rendus pendant et parfois à la fin de l'atelier. Les différentes activités de traduction proposées au fil des séances, et surtout les discussions critiques, ont pour but de susciter une réflexion autour des critères de qualité régissant l'évaluation d'une traduction dans la vie professionnelle. L'objectif de la formation est la remise d'une traduction publiable qui intègre pleinement la dimension pragmatique du livre et s'inscrive dans la maquette. Une traduction écrite dans une langue correcte sans contre-sens ni faux-sens, étape préliminaire, ne suffit plus. À la correction de la langue, doit s'ajouter un style rédactionnel en accord avec l'usage éditorial ou le ton particulier d'une collection qui lui confère une identité.

Texte Guide Portugal LP 2005	Copie étudiant	Tapuscrit
<p>Let us all repent and be educated. Admittedly, there aren't many Portuguese restaurants in our sphere. And since the Portuguese are such enthusiastic bibbers there isn't much of their table wines left for export. So start your education here, then go to Portugal for your advanced studies.</p>	<p>Mais la plupart d'entre nous en oublie la gastronomie et nous offrons donc aux repentis une initiation à la nourriture et à la boisson Il faut bien reconnaître que nous ne comptons pas beaucoup de restaurants portugais chez nous et puisqu'il s'agit d'une nation de grands buveurs, il ne leur reste pas beaucoup de vin de table dédié à l'export. Nous ne prétendons pas vous donner un enseignement complet sur le Portugal, alors si vous</p>	<p>Erreur regrettable qu'il va falloir corriger Certes, on trouve assez peu de restaurants portugais à l'étranger et les Portugais sont si amateurs de leurs vins qu'ils consomment presque toute leur production et n'en exportent que très peu. Alors voici une brève initiation, vous irez ensuite poursuivre votre étude sur place.</p>

	souhaitez en savoir plus, nous vous conseillons de vous rendre sur place.	
Rich and creamy custards and cakes come trooping gaily from every Portuguese kitchen.	Les gâteaux riches et crémeux s'attroupent gaiement dans les cuisines portugaises	Crèmes riches et onctueuses et multitudes de gâteaux prolifèrent joyeusement dans toutes les cuisines portugaises

29 (a) Réécriture et adaptation culturelle : Des premiers pas hésitants

La traduction de cet étudiant témoigne d'une bonne compréhension du sens et de la tentative de rédiger dans un style soutenu, que signale l'usage du « nous ». L'étudiant est sensible au problème de l'adaptation culturelle des références religieuses évoquée plus haut. Il a l'adresse de ne pas inviter le lecteur à se repentir de ses fautes sans oser éliminer le terme. Le tapuscrit conserve l'idée et reformule en termes laïques tout en conservant le ton incisif et enjoué de l'anglais. Le syntagme « in our sphere », traduit par « chez nous » produit un faux-sens situationnel. Il n'y a peut-être pas beaucoup de restaurants portugais « chez l'auteur » mais il y en a beaucoup en France, « chez le lecteur ». Ce type d'erreurs sur les déictiques spatio-temporels montre la nécessité d'enseigner comment s'interroger sur la véracité du texte de la traduction à l'épreuve du réel extralinguistique de la culture destinataire de la traduction. L'emploi de « grand buveurs » traduit le sens de « bibbers » mais est maladroit, à la limite de l'insulte et du cliché, au début d'un guide sur le pays. Le traducteur professionnel, avec « amateurs de vin » propose une description plus valorisante. Le calque « s'attroupe » pour traduire « trooping » est maladroit et inexact, la phrase, avec sa métaphore militaire veut dire que des armées de gâteaux sortent des cuisines portugaises, c'est-à-dire que les cuisines produisent quantité de gâteaux crémeux. Le tapuscrit évite le calque sans s'attacher à rendre la métaphore, ce qui n'empêche pas le texte produit de servir sa fonction communicationnelle. Les productions des étudiants en début de formation présentent souvent ces défauts. Il leur manque pour devenir publiables l'étape de la réécriture/adaptation. La remise d'un second jet permet de finaliser l'effort entrepris, guidé par les annotations sur le premier jet. La plupart des étudiants améliorent leur première traduction et produisent des textes plus aptes à communiquer avec les lecteurs. Ils développent un style rédactionnel et apprennent à adapter le registre de langue à la rubrique.

L'organisation du travail durant la formation cherche à reproduire celle du traducteur tout en introduisant une séparation un peu artificielle entre différentes phases du travail qui dans la réalité peuvent être simultanées. Elle tente de transmettre une méthode de travail utilisable par la suite pour le jeune traducteur face à sa première traduction pragmatique. Il

peut y en avoir d'autres. Il appartient ensuite à chacun d'adapter le découpage suggéré à ses propres fonctionnements. Un traducteur peut consacrer ses matinées aux premiers jets et ses après-midis à la relecture (2^e jet) des travaux de la veille. Il en profitera pour procéder aux recherches remises à plus tard lors de la saisie du premier jet, souvent déchiffrement destiné à repérer les difficultés à résoudre. L'intégration du fruit des recherches intervient lors des deuxième et troisième jets. Il faut du temps pour accepter d'utiliser des mots nouveaux. C'est en travaillant à sa traduction que le traducteur s'y habitue et finit par les percevoir comme normaux et donc utilisables. Dans l'idéal, le dernier jet est une relecture portant sur la qualité de la traduction avant remise du tapuscrit. C'est celui des ultimes simplifications syntaxiques où l'on revoit une dernière fois sa prose pour qu'elle ressemble à celle d'ouvrages comparables. C'est là où le traducteur efface les dernières traces de son passage. Aux yeux du relecteur professionnel, premier lecteur de la traduction, la présence de ce travail d'effacement est bien visible. Il permet de reconnaître la qualité d'une traduction et à travers elle, la fiabilité du traducteur.

IV.3.3. Organisation du travail

Le formateur peut concrétiser ces différentes phases en demandant par exemple la remise des différents jets ou brouillons de traduction afin d'obliger les apprenants à identifier et séparer les étapes qui progressivement conduisent du déchiffrement, de l'élucidation des difficultés en langue originale, à la réexpression-rédaction en langue traduisante. Car traduire, c'est accomplir ces trois opérations qui portent sur le texte, avec en plus, pour le traducteur d'ouvrages pragmatiques, la prise en compte de l'ensemble du dispositif graphique. La compétence traductive intègre une compétence sémiotique. Leur maîtrise permet la rédaction de traductions publiables. Les activités de traduction proposées sollicitent les connaissances des étudiants afin de faciliter leur appropriation, qui se manifeste par la qualité des traductions rendues.

Ces opérations décrivent une traduction réalisée en écrasant le texte de départ. En traduction pragmatique, il est de plus en plus courant de travailler directement sur le fichier en langue étrangère et de taper la traduction par-dessus. Procéder ainsi aide à respecter l'encombrement initial. L'utilisation de la fonction « recherche et remplace » permet aussi de traduire les termes techniques qui se répètent, les titres de rubriques ou tout autre élément récurrent en un clic, par exemple, le mot « ingrédients » pour un livre de recettes ou des syntagmes plus longs comme « sortez du four et laissez refroidir ». On peut également créer

des abréviations que l'on invoque à chaque fois qu'apparaît la phrase dans le texte de départ. Ces deux méthodes font gagner beaucoup de temps et résolvent le problème des hésitations qui conduisent à passer d'un terme à un autre quand on est encore en phase de découverte du domaine de la traduction, et donc d'incertitude linguistique. L'utilisation de ces techniques peut céder la place à l'utilisation de logiciel de mémoires de traduction exigée par certains donneurs d'ordre qui récupèrent les fichiers de correspondance de segments de texte ainsi créés pour un usage ultérieur.

Tableau récapitulatif des différentes phases du travail

	Travail	Actions nécessaires	Résultat
Phase 1	Simultanément, lecture et primo traduction phrase par phrase du texte en VO	Défricher/découvrir les problèmes; Repérer, identifier les difficultés, lexicale ou de compréhension	1 ^e jet : Production d'une traduction lacunaire, aucun travail stylistique, des manques au niveau lexical, des fragments de texte en vo dans le texte traduit
Phase 2	Recherche lexicale et documentaire	Constituer un corpus parallèle Rechercher des sources : dictionnaires, lexiques et catalogues spécialisés Vérifier la qualité des sources, les croiser	Retour sur 1 ^e jet Compléter, améliorer la traduction du sens, privilégier les contenus informationnels techniques → 2 ^e jet
Phase 3	Relecture	Se dégager de l'emprise du texte de départ Adapter. Ajouter, expliciter ou éliminer, si nécessaire, des formes d'expression ou des contenus déplacés ou inutiles dans le livre traduit	Retour sur 2 ^e jet : travail stylistique et culturel sur texte en langue d'arrivée. → 3 ^e jet
Phase 4	Dernier lissage du texte	Améliorer la rhétorique, réécrire, travailler la communication. Vérifier adéquation texte/image Repérer et éliminer les passages foisonnants Recontrôler avec livre de départ en cas de doute sur transfert du sens	Reprise du 3 ^e jet afin d'en améliorer les qualités de communication. Réécriture résumante 4 ^e jet
Phase 5	Ultime relecture avant remise du tapuscrit (5 ^e jet)	Vérifier l'orthographe Éliminer les doubles espaces	Reprise du 4 ^e jet (5 ^e jet, tapuscrit définitif)

IV.3.4. La relation pédagogique : un échange

La démarche pédagogique suppose une organisation des savoirs permettant d'établir une progression dans leur communication. Elle se traduit par la conception d'un programme. Quand les élèves découvrent les matières qui leur sont enseignées, les enseignants fractionnent les connaissances à acquérir pour les présenter dans un ordre propice à la construction d'un savoir. Cette démarche est plus aléatoire quand ils s'adressent à des groupes d'étudiants disposant déjà d'un savoir considérable, qu'il s'agit de transformer en savoir-faire. Dans ce contexte, arriver avec un programme préconstruit avant d'avoir établi où en sont les apprenants peut s'avérer contreproductif. Plutôt que de risquer d'ennuyer son auditoire en lui répétant ce qu'il sait déjà, au risque de passer à côté de ce qu'il ne sait pas encore, il vaut mieux construire son programme en dialoguant avec son public. Les ateliers deviennent un lieu d'échanges où la parole circule dans les deux sens. Cette configuration exige une grande réactivité du formateur qui, partant d'un thème et d'un exercice de traduction l'illustrant, construit son enseignement en fonction des travaux des étudiants, lus en préalable à chaque session. L'atelier se mue ainsi spontanément en un laboratoire informel d'ethnotraductologie – « la science qui s'intéresse aux connaissances, au savoir commun et quotidien aux notions naïvement véhiculées par les non-spécialistes face à un texte à traduire » (Bernd et Balacescu, 2009, 291) où il s'agit de faire remonter à la surface les idées de chacun sur la traduction avant de les confronter à la réalité des exigences professionnelles afin de les mettre en accord avec celles-ci. Autant que l'exercice solitaire de la traduction, la parole est un outil pour la construction d'un savoir-faire.

Être chargé d'un enseignement professionnalisant, quelle que soit la profession visée, demande un développement des compétences du cœur de métier et, pour certains métiers qui se confondent avec des pratiques artistiques dont celui de traducteur, un développement personnel. Cet aspect échappe aux formateurs : s'ils ont la moindre prise, elle ne peut qu'être indirecte, à travers un accompagnement car pour améliorer la qualité de leurs traductions, les étudiants ont besoin d'évoluer dans leur comportement traductif. Les exercices remis durant la formation renseignent sur la qualité du produit fini et font entrevoir les processus mis en œuvre pour y parvenir. L'action formatrice amorce l'évolution des processus mais la situation de formation comporte une part d'artificialité susceptible de l'entraver. La signature du premier contrat accélère la fin de cette évolution qui se déroule en situation réelle. Mais pour en arriver là, l'apprenant doit réussir un essai de traduction qui signale son entrée dans le monde du travail. L'objectif de notre atelier est donc de simuler autant que possible les

conditions réelles, ou du moins de les évoquer pour contextualiser l'activité traduisante comme métier, même s'il s'agit encore d'un exercice. Les jeunes apprenants directement issus du premier cycle universitaire ont des pratiques traductives assez homogènes. Les plus âgés échappent à l'emprise d'une formation initiale plus ancienne. Riches de leur expérience de la vie, ils sont mieux armés pour aborder la traduction pragmatique. L'expérience permet au formateur de prévoir ce que ses étudiants savent et d'entrevoir ce qu'il leur reste à découvrir. Il se retrouve en position de médiateur entre deux cultures : la culture estudiantine et la culture professionnelle qui n'est pas sans rappeler sa position de médiateur quand il est traducteur. Il apporte à ses étudiants ce que sa pratique et sa connaissance de l'environnement professionnel lui ont appris. Il peut alors dépasser « le niveau d'une juxtaposition de deux univers (l'univers de 'formation' et l'univers de 'pratique') pour les intégrer et échapper ainsi à la schizophrénie qui selon cet auteur guette les enseignants-traducteurs ou les traducteurs-enseignants (Gouadec, 1991, 544).

IV.4. Expériences pédagogiques

Il faudra aussi que les formateurs s'interrogent davantage sur leurs méthodes d'enseignement et qu'ils conçoivent des instruments pédagogiques originaux pour toutes les matières des programmes. Tout n'a pas été dit en didactique de la traduction. (Delisle, 2007, 93).

Connaissant les profils des personnes que l'on accompagne, ayant fait le point sur leurs connaissances et leur compétence en début de formation, on est en mesure de construire un parcours d'activités pour les amener à développer les compétences attendues des professionnels. Dans le passé, trop de cours de version littéraire en premier cycle se confondaient avec des séances de corrections. L'enseignant terminait en donnant le passage à traduire pour la fois suivante et l'on recommençait en attendant le jour d'une épreuve où on demandait aux étudiants, privés de contexte, de temps et de documents, de produire une bonne traduction, avant de déplorer qu'ils n'y arrivent pas. Ce schéma réducteur est sans doute une exagération et nous espérons qu'il ne perdure pas. Aujourd'hui, on accorde plus d'importance au processus et à la réflexion. L'analyse des textes se fonde sur une analyse linguistique mais ne s'y limite plus et les effets que le texte produit sur le lecteur sont également pris en compte. Quand on travaille avec des livres pour lesquels il existe une traduction publiée, le texte n'est pas donné en tant que corrigé modèle, mais plutôt comme une instanciation de discours éditorial porteuse d'instructions de traduction transférable à d'autres textes appartenant au genre pragmatique. L'analyse du discours reste un outil de

formation, elle se redéploie pour analyser aussi le discours de textes comparables dans la langue d'arrivée. Les études de corpus peuvent apporter des éléments pour caractériser ce discours de manière plus objective, mais n'ont pas vocation à intégrer la composante graphique.

Les étudiants ont autant besoin d'une réflexion sur leurs acquis pour exprimer leur vision théorique du « bien-faire » en traduction, qui mêle des idées sur le processus traductif (le comment faire ?) et sur la qualité du produit (le quoi faire, comment résoudre les problèmes de traduction pour en choisir une ?). Une fois que des échanges oraux ou écrits les ont amenés à poser ce qu'ils pensent être bien, l'écart entre leur conception et celle du milieu professionnel auquel ils aspirent apparaît. Le décalage est prévisible et normal puisque les étudiants arrivent avec une formation servant d'autres objectifs, soit dans le cadre de la traduction comme activité de formation en langue et non comme métier, soit dans le cadre d'autres spécialisations en traduction, traduction littéraire ou technique par exemple. La première étape pour faciliter le passage d'un état à un autre est de rendre cet écart manifeste. Si l'enseignement est un moment d'acquisition de connaissances, la formation est un moment de transition destiné à permettre le passage d'une position sociale à une autre. Les jeunes traducteurs préparent leur entrée dans le monde du travail en apprenant à exploiter les connaissances acquises au préalable tout en continuant à en acquérir de nouvelles. Les quelques expériences de jeux de rôle suivantes ont donné des résultats suffisamment concluants, permettant des sauts qualitatifs dans les traductions rendues, pour mériter d'être partagées.

IV.4.1. Auteur et lecteur

Le premier jeu de rôle consiste à mettre les étudiants en position d'auteurs et de lecteurs les uns des autres. Il n'y a pas de texte à traduire, il suffit de rédiger un court texte d'instructions expliquant comment réaliser un geste quotidien. Une variante, destinée à intégrer les illustrations dans la réflexion traductive, consiste à demander la rédaction d'une explication à partir d'une photo. L'absence de texte a pour objectif de relativiser la place du texte de départ, puisqu'on peut s'en passer. L'« auteur » écrit une explication courte que le « lecteur » tente de suivre. Tout le monde ou presque sait tresser une natte à trois brins. Expliquer comment y parvenir, sans faire de gestes, sans montrer, est beaucoup plus difficile. L'observation des comportements du lecteur, de sa réussite ou de ses moments d'incompréhension fournit une démonstration éclatante de la difficulté à communiquer par

écrit. Cette activité invite à réfléchir sur l'utilité d'une traduction quand le texte traduit sert une fonction de communication.

IV.4.2. Traducteur et lecteur

Un second jeu de rôle possible consiste à mettre les étudiants en position de destinataires et donc de lecteurs les uns des autres. Cette fois-ci, un texte à traduire est donné en préparation à la rencontre en atelier. La traduction d'instructions pour réaliser une tâche à la portée des étudiants, sans qu'ils aient à engager de frais ou besoin de talents artistiques particuliers (origami, pliage de serviette, tresse...), forme la seconde étape de cette initiation. À l'exigence de clarté que requiert toute explication, vue lors du premier jeu de rôle, s'ajoute la difficulté de partir, non du réel, de ses propres connaissances, mais du texte en langue étrangère. Il faut donc commencer par soi-même parfaitement comprendre, c'est-à-dire, devenir capable de suivre les instructions pour ensuite les traduire et transmettre cette aptitude à son lecteur. Le novice qui se dispense de cette appropriation du savoir et entreprend de traduire les instructions sans tenter de les suivre, ne fût-ce que mentalement, traduit des énoncés. Il travaille sur du linguistique, en oubliant que le linguistique ne fait sens qu'en renvoyant au réel extra-linguistique. Le constat que se couper de l'expérience du réel fait écrire des non-sens (absurdités, atteintes au bon sens) n'est pas nouveau, mais signaler et critiquer ce comportement ne suffit ni à l'empêcher, ni à en produire un autre. C'est pour parvenir à ces résultats que notre atelier de traduction commence par des travaux manuels. L'étudiant lecteur tente de suivre les instructions sous les yeux de l'étudiant traducteur. Celui-ci s'aperçoit alors qu'une phrase qu'il croyait claire et univoque induit chez le lecteur une compréhension erronée. Il explique l'erreur et réécrit sa phrase. L'étudiant-lecteur peut poser des questions. Grâce au dialogue, l'étudiant-traducteur s'aperçoit d'ambiguïtés ou de lacunes dans sa prose. Puis les deux étudiants inversent les rôles.

Ensuite chacun s'exprime et éventuellement revoit son texte. En général, cette séance fait percevoir aux étudiants la différence entre une version – qu'ils appellent encore « traduction » – et l'écriture d'une traduction qui soit un texte capable de communiquer des contenus. L'objectif de l'exercice est atteint. Les étudiants relativisent l'importance du texte de départ et leur notion du concept de traduction commence à évoluer, ce qui entraîne des modifications dans les comportements traductifs en même temps qu'une nouvelle appréciation de la tâche à accomplir.

IV.4.3. Traducteur et relecteur

Dans la vie professionnelle, le traducteur n'a ni le temps ni les moyens de se mettre en situation et de suivre les instructions du livre en traduction. Au stade de la formation, il est souhaitable d'offrir au moins une fois cette expérience aux étudiants. L'expérience se poursuit en ajoutant un degré d'abstraction. Le lecteur devient relecteur. Il ne fait pas l'objet mais révisé la traduction proposée. Il ne se contente pas de corriger d'éventuelles fautes ou erreurs, il améliore et complète à chaque fois qu'il lui semblera impossible d'exécuter les instructions. Ce troisième rôle accroît la difficulté ; il prépare à l'effort de traduction et à accepter, par la suite, les corrections sur les tapuscrits.

Ces mises en situation familiarisent les apprentis traducteurs avec ces livres qu'ils connaissent mal, qui sont conçus pour enseigner la maîtrise d'une technique à travers la fabrication d'objets. L'effort de compréhension les conduit à utiliser les illustrations pour tenter de comprendre les traductions encore lacunaires que leur donne leur partenaire. Ils découvrent que l'image peut influencer la rédaction de la traduction. Ils s'aperçoivent aussi que la lecture intégrale de l'ouvrage est inutile. D'ailleurs, dans la vie professionnelle, l'éditeur qui sollicite un traducteur lui présente le livre oralement et lui envoie quelques pages à titre d'essai.

Ces jeux de rôle qui portent sur les guides pratiques préparent à la traduction pragmatique dans les autres domaines de l'édition. Même quand la transmission d'instructions invitant à joindre le geste à la lecture n'est plus leur principal objet, les ouvrages pragmatiques exigent de rédiger des textes où les informations coulent. Écrire des phrases claires et univoques demande souvent une reformulation du livre de départ :

Cut through the elbow line, pivoting the released section downwards by 2cm ($\frac{3}{4}$ in); tape or pin into place. *Notice how the back seam is now longer and the front seam is shorter.* This discrepancy will be eased and stretched during construction, (COUTURE, °122).

Couper sur la ligne du coude, et faire pivoter le bas de la manche de 2 cm, épingler ou fixer avec un adhésif. *Après cette transformation la couture du dos est plus longue que celle du devant.* Cette différence disparaîtra au moment de l'assemblage. [nos italiques]

La traduction syntaxiquement équivalente : « Remarquez que la couture du dos est maintenant plus longue que la couture du devant » est évidemment possible mais la phrase est longue. La répétition de « que » l'alourdit. L'injonction, « Remarquez », fragmente la lecture de l'instruction figurant sous un croquis. La traduction proposée par le traducteur et acceptée par l'éditeur s'appuie sur la phrase précédente, reprise en position initiale par la formule « Après cette transformation, » qui structure les opérations expliquées dans le temps, facilitant

ainsi la compréhension des lecteurs. La reformulation de la dernière phrase, séparée par un point à la place de deux points, évite le passif. Plus courte, la phrase est plus explicite.

Le jeu de rôle permet l'expression orale spontanée en détournant l'attention de la traduction produite, ce qui libère la parole. Souvent difficile à apprécier, la compréhension du lecteur s'évalue à la réussite du projet qu'il se propose d'effectuer. Bien sûr, les projets artistiques exigent souvent un talent qui va au-delà de la compréhension des instructions, mais il est possible de trouver des objectifs réalisables par tout le monde. Le travail en binôme donne lieu à des échanges très concrets puisque l'étudiant-lecteur donne ses difficultés à voir à l'étudiant-traducteur qui découvre l'effet produit par son texte sur autrui. Les difficultés dont il est le témoin l'invitent à revoir sa formulation. Confronté à une véritable situation de communication, il réécrit sa phrase de manière à la rendre compréhensible et s'éloigne ainsi de sa première formulation très littérale. L'échange oral entre les deux étudiants génère des explications. Celui qui est dans le rôle de l'auteur reprend à son compte l'objectif de l'auteur et veut vraiment que son partenaire lecteur parvienne à produire le pliage. L'activité fait passer du vouloir traduire au vouloir faire comprendre. Elle permet de constater que l'explication orale remplace avantageusement la traduction initialement produite. La mise en situation de communication résultant de ces différentes activités en binôme amène les étudiants à assumer le travail de réécriture inhérent à la traduction pragmatique. Témoins des difficultés de compréhension du lecteur, ils osent prendre des initiatives par rapport au texte de départ, pour préciser par exemple des liens de causalité un peu ténus minimisant ainsi l'effort cognitif du lecteur. L'évaluation exacte de l'efficacité de cette activité préliminaire sur la qualité des traductions demanderait de comparer des traductions réalisées par deux groupes d'étudiants ; le premier ferait le jeu de rôle avant de traduire, le groupe témoin traduirait directement. Il ne nous a pas été possible de créer ces conditions expérimentales mais nous avons observé que les étudiants des promotions ayant bénéficié de cet exercice ont rendu de meilleures traductions que celles de leurs prédécesseurs.

IV.4.3.1. Mise en pratique du deuxième jeu de rôles : traduire des instructions et obtenir la réalisation d'un origami

La réalisation d'origami ne demande aucun outil ni matériel coûteux (une feuille de papier suffit). La recherche lexicale se limite à répertorier le nom des différents plis. Aucune préparation particulière n'est nécessaire. L'exercice conduit au cœur de la problématique des traducteurs de manuels pratiques. La traduction d'instructions exige une compréhension des

opérations décrites qui exige de passer du signifiant au signifié pour retrouver le signifiant correspondant en traduction, qui n'est pas toujours le mot que l'on trouve dans un dictionnaire bilingue. L'exercice fait émerger des termes récurrents dans les ouvrages pratiques comme « taille », à éviter au profit de « dimensions » pour traduire « size » ou encore le mot « côté » auquel il faut souvent préférer « face » quand il s'agit de « side » d'un papier ou d'un tissu. Quant au « côté », il vaut mieux le traduire par une localisation précise « bord gauche, droit, supérieur ou inférieur » pour prévenir toute hésitation du lecteur.

Il faut apprendre à se méfier et à repérer ces termes du langage courant dont on ne voit pas la difficulté. Les expressions qui relèvent d'une langue spécialisée sont bien visibles. L'exemple **origami** demande de se familiariser avec la nomenclature des plis : « pli montagne, pli inversé – intérieur/extérieur, pli enfoncé – ouvert/fermé ». Le lexique facilement gérable puisqu'il comporte très peu de termes révèle les techniques de recherche et permet d'évaluer leur efficacité. L'activité donne l'occasion d'inciter à se constituer un corpus d'ouvrages similaires *ad hoc* autant pour se documenter que pour disposer d'une instanciation du discours éditorial pouvant servir de modèle. Les sites fournissent des informations utilisables mais la langue employée ne correspond pas toujours aux attentes éditoriales, un éditeur la qualifiant de « langue sauvage⁴⁷ ». Après la recherche ponctuelle, la rédaction fait découvrir les grandes différences entre traduction littéraire et traduction pragmatique. Il ne s'agit plus de reproduire un style mais de transférer des contenus informationnels. Les modifications syntaxiques constatées en langue traduisante témoignent du réagencement des informations souhaitable pour aboutir à la clarté de rigueur. L'atelier offre aux apprentis traducteurs un lieu où tester la qualité de leur traduction sur leurs camarades de cours, lectorat bienveillant. Les expressions perplexes, les questions et demandes de précisions ou les actions ne correspondant pas à l'instruction que l'étudiant-traducteur a tenté de donner valent mille commentaires du formateur. Très vite, les apprentis traducteurs constatent que les phrases qui leur semblaient si évidentes au moment de la rédaction ne le sont pas pour d'autres personnes.

IV.4.3.2. Jeux de rôle et professionnalisation

En encourageant l'interaction entre les participants, le jeu de rôle incite des étudiants, souvent prêts à entreprendre toute traduction sans poser de questions, à demander des

⁴⁷ Propos tenu par Olivier Bessard-Banquy lors d'un séminaire de l'école doctorale de Bordeaux-Montaigne (2015) sur la notion de collection.

précisions, pratique normale dans la vie professionnelle, surtout en l'absence du livre quand il est encore en fabrication. Les différentes activités proposées sont conçues pour stimuler les comportements attendus dans la vie professionnelle. L'aspect ludique de l'activité instaure une dynamique de groupe favorable au développement des savoir-faire et du savoir-être. Que les étudiants expliquent les raisons de leurs choix pour les défendre ou revenir dessus, ils donnent lors de l'atelier, le type de renseignements que des études empiriques sur les processus traductifs tentent de mettre au jour dans le cadre d'expériences conduites avec les protocoles de verbalisation de la pensée (Think-Aloud Protocol). L'atelier est certes moins structuré mais plus spontané, la parole y est naturelle. Les contributions orales des participants donnent un aperçu de leurs processus traductifs. Le formateur les exploite dans l'instant pour amener à une prise de conscience réflexive de leur fonctionnement. Les étudiants pensent savoir ce qu'est une « bonne » traduction, il ne reste plus qu'à vérifier que c'est aussi le point de vue de l'éditeur.

À ce niveau, en fin de parcours de spécialisation, la formation s'appuie sur les connaissances et l'expérience des étudiants. Le formateur ne fait pas le récit de son expérience mais organise les conditions de sa reproduction en imaginant des dispositifs permettant aux étudiants de vivre en accéléré un parcours représentatif de celui d'un traducteur professionnel, modifiant leur expérience initiale. Pour une formation d'édition, les différents exercices proposés font porter la réflexion traductive sur le livre à travers la traduction de rubriques du dispositif graphique. Pour des formations destinées à préparer à exercer dans d'autres domaines, y compris technique, la démarche peut être reprise avec d'autres supports de traduction si les documents comportent des messages linguistique et visuel. Tout support propre à stimuler la construction du sens à partir de messages hybrides – brochure, affiche, notice – est un matériel pédagogique potentiel. Les activités suivantes intègrent les contraintes spatiales résultant du dispositif graphique et de l'image à des exercices de traduction où les rubriques servent une fonction conative, incitant le lecteur à agir. Après ces jeux de rôle qui introduisent la dimension pragmatique de la traduction, les étudiants sont mieux armés pour aborder la traduction dans des domaines où le passage par la pratique n'est plus envisageable.

Traduction des instructions : style et contrainte spatiale

L'objectif des deux premiers exercices est le travail de rédaction. Le premier, « Tiroir bombé », nous a été suggéré par une situation professionnelle rare en traduction pragmatique puisqu'il s'agissait de reprendre une traduction publiée en vue d'une harmonisation stylistique. Le second, « Pêche à la mouche », ajoute la gestion de la contrainte

spatiale à la réflexion stylistique quand la maquette laisse peu de place au texte, cas fréquent sous les photos des pas à pas. Les deux exercices suivants donnent l'occasion de réinvestir les notions mises en place par l'activité « origami » en ajoutant l'interaction entre deux rubriques et une illustration. Les exigences stylistiques restent inchangées. Pour le premier exercice, le croquis aide à la compréhension du texte, pour le second, il n'est pas certain que les photos soient d'une grande utilité. Après les activités de jeux de rôle, l'exercice ramène vers une activité purement cérébrale plus proche du réel, où les traducteurs n'ont ni le temps ni les moyens de s'initier à tous les domaines qu'ils abordent en traduction.

IV.4.3.3. Tiroir bombé

La révision d'un livre publié en vue de sa réédition en tant que chapitre dans une encyclopédie permet de comparer deux traductions (voir annexe 4.2). L'encyclopédie réunit des livres traduits et publiés quelques années plus tôt et d'autres, à traduire pour l'occasion. La trop grande disparité stylistique entre les anciennes et les nouvelles traductions a conduit l'éditeur à demander aux traducteurs une révision des premières traductions publiées afin d'harmoniser l'écriture des chapitres. La relecture n'était pas une correction puisque les traductions publiées avaient bénéficié du travail éditorial effectué entre la remise d'un tapuscrit et la publication d'un livre. Les interventions d'un validateur technique et d'un relecteur garantissaient l'absence d'erreurs de sens et la qualité de l'écriture. Le texte en anglais n'était pas nécessaire à l'harmonisation stylistique requise. Le travail à effectuer correspond à la dernière relecture d'une traduction avant remise du tapuscrit. En proposant ce travail aux étudiants, nous avons deux objectifs. L'absence du texte de départ visait à en relativiser l'importance et à tenter de dissuader les étudiants de le prendre pour modèle pour les inciter à effectuer le travail stylistique sur le texte en langue d'arrivée. Le passage introductif et les trois légendes des croquis (pas à pas) formaient un ensemble décrivant une opération. Aucune connaissance technique ou lexicale spécialisée n'était nécessaire. L'exercice obligeait à se concentrer sur la clarté et à différencier le chapô et les légendes.

Tiroir bombé

Si vous avez décidé de monter un tiroir à encastrer (plutôt qu'un tiroir à rainures) et que vous vous apercevez, au stade du montage, que les côtés du tiroir sont bombés, intervertissez côté droit et côté gauche. Ainsi, l'aspect bombé se retrouvera à l'intérieur du tiroir. L'alignement des côtés sera rectifié par le fond du tiroir.

1. Les côtés du tiroir sont bombés.
2. Intervertissez les côtés afin que la courbure se retrouve à l'intérieur.
3. Le fond du tiroir rétablit l'alignement.

Les guides du menuisier tome 1 Alan et Gill Bridgewater Eyrolles, 1998, 43

L'absence des croquis fait ressortir leur utilité (voir annexe 4.2). Ils lèvent toute ambiguïté sur le terme « fond ». La dernière phrase du chapô et la troisième légende peuvent laisser le lecteur perplexe, pourtant le texte a été publié. La construction peu élégante « et que vous vous » est passée, ce qui montre que l'acceptabilité n'exige pas la perfection. La réécriture demandait des changements mineurs assimilables à ceux qu'un traducteur effectue avant remise de son tapuscrit, quand il « fait travailler » son texte pour améliorer le style. L'exercice prépare à la dernière étape du processus traductif. La relecture critique est une compétence cruciale. Surtout en traduction pragmatique où le premier jet, qui coïncide avec la lecture du texte, est souvent un simple déchiffrement du message. Confronté à un domaine qu'il maîtrise mal, le traducteur s'efforce de comprendre, c'est-à-dire d'établir le sens pour le transférer dans sa langue de travail. Il est difficile de se préoccuper en même temps du style.

La proposition de l'étudiant 3 correspond bien au type de travail attendu. Son auteur a fait preuve d'initiative en ajoutant une courte explication pertinente et a rédigé un texte qui s'adresse au lecteur.

3. Le conseil du menuisier :

Si au moment du montage de votre tiroir encastré, vous vous apercevez que les côtés du tiroir sont bombés vers l'extérieur, ce qui les empêchera de coulisser correctement, une petite manipulation suffit : intervertissez le côté droit et le côté gauche. Ils seront ainsi bombés vers l'intérieur et la pose du fond du tiroir les redressera.

Les commentaires valorisent l'initiative qui montre que l'étudiant s'engage dans la démarche traductive attendue en situation professionnelle. La version publiée introduit le terme technique « dégauchir » dans la légende 3. Il décrit exactement la correction de la déformation des deux bords du tiroir décrite dans le chapô et illustrée par le croquis. Le lecteur qui ne connaîtrait pas le terme trouve ainsi son explication juste au-dessus et n'a pas de difficulté à le comprendre. Les deux rubriques sont autonomes mais peuvent être mises en relation au moment de la lecture. Il faut en tenir compte en écrivant. L'utilisation du terme participe de l'inscription de l'encyclopédie dans le domaine de spécialité, le bricolage, auquel elle appartient.

Tiroirs bombés

Vous avez décidé de coller le fond d'un tiroir plutôt que de le glisser dans des rainures, vous vous apercevez, au montage, que les côtés du tiroir sont bombés. Dans ce cas, intervertissez les côtés droit et gauche. Ainsi, la déformation se retrouvera à l'intérieur et le fond du tiroir aidera à redresser les côtés.

Les côtés du tiroir sont bombés.

Intervertissez les côtés afin que la courbure se retrouve à l'intérieur.

Le fond du tiroir aide à dégauchir les côtés. p. 495 *Encyclopédie du travail du bois techniques et modèles* Eyrolles, 2003

À ce stade, il était difficile à des étudiants peu familiers avec le travail du bois ou la menuiserie de faire les recherches nécessaires pour trouver ce terme. La conclusion de l'exercice amène à l'étape suivante. Si cette page à traduire s'était trouvée dans un bout d'essai, il aurait peut-être fallu se donner les moyens d'aller au-delà de l'exercice en réunissant une documentation suffisamment complète et précise pour fournir ce terme et donner l'idée de l'utiliser alors même qu'il n'est pas appelé par la formulation en anglais. Traduire, c'est aussi enrichir le texte rédigé à partir du texte de départ en mobilisant les ressources de la langue d'arrivée. La discussion de la synthèse des corrections envoyées aux étudiants avec les travaux de toute la promotion insiste sur l'importance des recherches lexicales grâce auxquelles le traducteur acquiert aussi une compétence technique minimum du sujet. La séance a porté ses fruits quand les étudiants parviennent à conceptualiser des opérations concrètes à partir de leur réalisation linguistique, qui est une abstraction, en langue de départ.

IV.4.3.4. Pêche à la mouche

Le deuxième exercice, d'une plus haute technicité, ajoute la contrainte spatiale au travail stylistique. Il impose la concision : c'est une bonne introduction à la pratique de la traduction résumante. Comme la recherche lexicale n'est pas l'objectif pédagogique, le vocabulaire technique, – les fournitures nécessaires à la réalisation de la mouche – est fourni sur le dessin du leurre légendé en bilingue pour l'activité (voir annexe 4.3a). L'effort consistait à rédiger en employant correctement ce vocabulaire. Les travaux des étudiants, (voir annexe 4.3b) après lecture du formateur montre le rôle pédagogique de sa correction. Les travaux ne sont ni notés, ni corrigés puisqu'il ne s'agit pas encore d'évaluer la compétence des étudiants mais de la construire par la méthode des essais et des erreurs. Les commentaires incitent à réfléchir au passage de la traduction exercice de langue à la traduction activité professionnelle. La pédagogie s'appuie sur une dynamique de groupe. Les étudiants reçoivent leur travail et ceux de leurs camarades. Leur relecture croisée de tous les travaux avec les annotations du formateur, guide leurs futures relectures et les sensibilise à la qualité d'un écrit. Cet échange prépare la discussion prévue au cours suivant. Les étudiants se relisent mutuellement et peuvent tirer les enseignements de l'exercice avant de comparer leurs productions à la traduction publiée et de la critiquer à son tour. Indépendamment de ses mérites et défauts, sa publication atteste qu'elle est jugée acceptable et représente par conséquent un modèle d'écriture éditoriale. Sa critique participe de l'apprentissage en faisant

identifier les critères qualité. Le niveau d'exigence est élevé mais le perfectionnisme ne paie pas. Il faut savoir s'arrêter et rendre son travail dans les temps. L'activité fait constater à la plupart des étudiants qu'ils continuent à mettre en œuvre des stratégies de traduction aboutissant à des versions très littérales, respectueuses de la syntaxe des textes de départ. La réflexion sur le style, premier objectif de l'exercice, appelle une réflexion sur la démarche traductive. En analysant les différences entre leurs travaux et les traductions publiées, les étudiants comprennent mieux vers quel but tendre pour rendre un essai acceptable à un éditeur en recherche de traducteurs.

IV.4.3.5. Bilan

Ces deux exercices font travailler l'écriture et introduisent les illustrations dans la réflexion traductive. Le second comporte une forte contrainte spatiale qui incite à la concision. La lecture des observations du formateur participe à la socialisation seconde du traducteur dans la mesure où leur teneur se rapproche de celle des éditeurs. Il n'est plus question de sanctionner ajout, omission ou réagencement des phrases. À condition d'être motivées par une vraie nécessité éditoriale, les initiatives sont saluées et encouragées (voir commentaires 3, 6, 7, 8, annexe 3b).

IV.4.4. Traduire des introductions : s'adresser aux lecteurs

Les livres pragmatiques commencent par des introductions qui valorisent leur objet, souvent en évoquant son histoire. Nous commentons deux séances de travail sur les introductions, la première tirée d'un beau livre et la seconde d'un guide pratique sur la vannerie, puis deux introductions secondaires tirées d'un autre ouvrage pratique sur la sculpture sur bois qui présentent deux réalisations proposées aux lecteurs. Elles donnent l'occasion de passer de la langue des traductions des étudiants au français des éditeurs.

IV.4.4.1. Introduction générale

Voici quatre traductions réalisées en préparation à un atelier. Il s'agit de l'introduction à un beau livre sur l'architecture mexicaine où le matériel photographique est plus important que le contenu textuel. Les deux premières traductions reproduites ci-dessous sont les moins convaincantes en vue d'une publication. Elles comportent environ 2/3 de texte acceptable pour 1/3 en gras, exigeant, au-delà de la correction, une révision :

<p>1. L'architecte visionnaire Richard Neutra a un jour dépeint le Mexique comme "le pays le plus essentiel d'Amérique."</p> <p>Le Mexique a tout : la mythologie ancienne, les couleurs et l'artisanat indigènes, le silence des couvents et des cloîtres catholiques, la géométrie précise des cultures préhispaniques, la tranquillité des cours des immigrés maures, la taille conséquente des haciendas coloniales, tout cela apposé à la beauté naturelle d'un vaste paysage parsemé de volcans sombres et troublants.</p> <p>Tout comme les pièces d'une mosaïque complexe, ces trésors culturels sont composés d'un héritage exotique et sensuel qui continue de définir le moyen par lequel s'exprime le pays. Cet héritage majestueux n'a pas été relégué dans un coin sombre d'un musée. Au contraire, tous ces éléments "semés par le temps et l'histoire" continuent à jouer un rôle fondamental dans l'art contemporain, l'architecture et la conception. Le résultat en est un acte captivant qui jongle entre innovation et tradition, acte que l'auteur Octavio Paz, Prix Nobel, a un jour décrit comme "un exemple de la façon d'utiliser la tradition populaire avec intelligence."</p> <p><u>Dans un certain sens ce à quoi Octavio Paz fait référence est un processus par étapes.</u> Les artistes et artisans de chaque génération ajoutent une part de leur propre influence et de leurs idées. Dans l'architecture mexicaine, les traits caractéristiques demeurent, comme toujours : les cours, les murs et l'utilisation de couleurs. Mais à ces ingrédients, les architectes et concepteurs ajoutent de nouvelles innovations en matière d'échelle et de</p>	<p>2. « Le pays le plus vital pour le continent américain, » tels sont les mots que l'architecte visionnaire Richard Neutra a choisi pour décrire le Mexique.</p> <p>Le Mexique possède tout. La mythologie ancienne, la savoir-faire et la couleur indigènes, le silence des cloîtres et des couvents catholiques, la géométrie précise de cultures préhispaniques, les tranquillité des cours de maison maures importées jusqu'ici, les incroyables dimensions des haciendas coloniales – et tout cela se dessine dans la beauté naturelle d'un vaste paysage parsemé de sinistres volcans endormis.</p> <p>Comme les éléments d'une mosaïque complexe, ces trésors culturels constituent un patrimoine, alliant sensualité et exotisme, qui reste le cœur de l'expression de cette nation. Ce majestueux héritage n'a pas été remis dans un coin poussiéreux d'un musée quelconque. Tous ces éléments « semés par le temps et l'histoire » continuent de jouer un rôle vital dans l'art, l'architecture et le design contemporains. Le résultat est un savant mélange d'innovation et de tradition que l'auteur Octavio Paz, lauréat du prix Nobel de littérature, désigna un jour comme « un exemple de la manière d'utiliser notre tradition avec intelligence. »</p> <p><u>En un certain sens, Paz fait allusion à la technique qui consiste à superposer plusieurs couches.</u> Une génération d'artistes et d'artisans superposent leur palette d'influences et d'idées à celle de la génération précédente. Les traits caractéristiques de l'architecture mexicaine restent, comme toujours, la cour de maison, le mur ainsi que l'utilisation de la couleur. Mais à ces ingrédients s'ajoutent les innovations qu'architectes et designers ont apportées</p>	<p>3. 'Le pays le plus vivant des deux Amériques'. C'est en ces termes que l'architecte visionnaire Richard Neutra a une fois évoqué le Mexique.</p> <p>Il y a tout au Mexique : mythologies anciennes, artisanat et couleur locales, cloîtres et couvents catholiques silencieux, structures précolombiennes à la géométrie précise, cours mauresques transplantées au charme tranquille, haciendas coloniales aux dimensions colossales – tout cela avec en toile de fond, la beauté naturelle d'un vaste paysage constellé de volcans aux sombres ruminations.</p> <p>Comme les pièces d'une mosaïque élaborée, ces trésors culturels composent un héritage sensuel et exotique qui continue à modeler la façon dont le pays s'exprime. Ce patrimoine majestueux n'a pas été oublié dans le coin poussiéreux d'un musée. Au contraire, ces éléments ayant subi l'épreuve du temps continuent à jouer un rôle essentiel dans l'art moderne, l'architecture et le design. Ainsi, le Mexique jongle en permanence entre innovation et tradition et comme l'a dit Octavio Paz, prix Nobel de littérature :</p> <p>[C'est là] 'l'exemple d'une utilisation intelligente de nos traditions populaires.'</p> <p><u>D'une certaine façon, Paz fait référence à un processus de stratification.</u> Les artistes et les artisans de chaque génération apportent, à travers leurs influences et leurs idées, leur propre pierre à l'édifice. Dans l'architecture mexicaine, les caractéristiques principales restent le patio, les murs, et une certaine utilisation de la couleur. A ces ingrédients, les architectes et les designers ajoutent des innovations en termes d'échelle et de structure en créant des espaces</p>	<p>4. L'architecte visionnaire, Richard Neutra, a un jour décrit le Mexique comme « le pays le plus essentiel du continent américain ».</p> <p>Le Mexique a tout. La mythologie ancienne, l'art et les couleurs indigènes, le silence des cloîtres et des couvents catholiques, la géométrie précise des cultures préhispaniques, la quiétude des cours intérieures d'inspiration maure, les proportions magnifiques des haciendas coloniales – le tout intégré dans la beauté naturelle d'un vaste paysage parsemé de volcans couvant sournoisement.</p> <p>Telles les pièces d'une mosaïque complexe, ces trésors culturels forment un héritage sensuel et exotique qui influence encore beaucoup la création nationale. Ce don majestueux n'a pas été entreposé dans quelque coin poussiéreux d'un musée. Au contraire, tous ces éléments, « semés par le temps et l'histoire », continuent de jouer un rôle prépondérant dans l'art contemporain, l'architecture et le design. Le résultat est une jonglerie captivante entre innovation et tradition que l'écrivain prix Nobel, Octavio Paz, a décrit comme « un exemple d'utilisation intelligente de nos traditions populaires ».</p> <p>Dans un sens, ce à quoi Paz fait référence est un processus de superposition de couches. Les générations successives d'artistes et d'artisans ont ajouté leurs parts d'influences et d'idées. Les traits définatoires de</p>
--	--	---	--

<p>texture, créant des espaces de volume massif, ponctués d'extraordinaires surfaces d'acier rouillé, de pierre volcanique et de bois effrité. En conséquence, les maisons mexicaines sont devenues plus animées visuellement et plus sophistiquées dans l'espace que jamais, sans perdre ni leur caractère ni leur simplicité qui sont le sceau d'une signature nationale unique. Ceci est parfaitement exprimé par les paroles de Marie-Pierre Colle : "Une construction mexicaine est comme un chœur de voix qui chante l'hymne de son héritage."</p> <p>Et la musique qui en découle en est merveilleuse. (330 mots dont 117 en gras) #</p>	<p>aux dimensions et aux structures, donnant ainsi des espaces plus volumineux accompagnés de surfaces extraordinaires en acier rouillé, en pierre volcanique et en bois mûri. Ces innovations ont plus que jamais donné aux maisons mexicaines une apparence plus attrayante et des espaces plus élaborés, sans perdre pour autant ce caractère et cette simplicité qui symbolisent une identité nationale sans égal. « Une construction mexicaine, comme un chœur de voix, chante un hymne à son patrimoine ».</p> <p>Et quelle belle musique avons nous là ! (330 mots dont 106 en gras) #</p>	<p>aux volumes impressionnants, ponctués par des surfaces incroyables d'acier rouillé, de pierre volcanique ou de bois <u>érodé.</u> Ainsi, les maisons mexicaines ont acquis un visuel plus saisissant et un espace plus sophistiqué que jamais sans perdre pour autant le caractère ou la simplicité qui sont la marque de fabrique unique du pays. Comme le dit Marie-Pierre Colle :</p> <p>'Un bâtiment mexicain, tel un chœur, chante un hymne à son héritage'.</p> <p>Et quelle belle musique (313 mots!)#</p>	<p>l'architecture mexicaine restent comme toujours les cours intérieures, les murs et l'utilisation de la couleur. Mais, à ces ingrédients, les architectes et les designers apportent des innovations tant en matière d'échelle que de matériau, créant des espaces de grand volume, recouverts sur des surfaces immenses, de fer rouillé, de pierre volcanique et de bois mûri. En conséquence les maisons mexicaines sont devenues visuellement plus passionnantes et formellement plus sophistiquées que jamais auparavant, sans rien perdre du caractère ou de la simplicité qui sont la marque de fabrique nationale. Pour reprendre les mots de Marie-Pierre Colle, « un immeuble mexicain, comme un chœur, est un hymne à son héritage ».</p> <p>Et quelle belle musique. (311 mots)#</p>
<p>Mexican Contemporary Herbert Ypma introduction (13)</p>			

31. Travail préparatoire collectif : rédiger une introduction

La traduction de la première colonne restitue le sens mais n'est pas publiable. Ses principaux défauts sont :

- la longueur de certaines phrases qui n'évitent pas les redondances, à noter que la phrase de 36 mots dans cette copie correspond à une phrase de 29 mots dans la quatrième ;
- des constructions lourdes « qui continue de définir le moyen par lequel s'exprime le pays », plus élégamment exprimé en trois « qui continue à modeler la façon dont le pays s'exprime », et supprimé en quatre ;
- ou incorrecte, « en est merveilleuse » ;
- une ponctuation parfois défailante ;

- une insensibilité à la dysphonie de « ce à quoi » et la recherche d'une langue soutenue qui aboutit plutôt au maniérisme ;
- des choix malencontreux, « effrité, mûri », qui s'apparentent ici à une erreur lexicale et suggèrent des traducteurs prisonniers du dictionnaire ou de leur connaissance du terme dans une acception figée. L'adjectif choisi, impropre dans ce contexte, peut révéler une mauvaise compréhension de la phrase, ou une difficulté à rendre en langue cible une compréhension juste.

Trouver le mot juste demandait d'échapper à l'emprise du linguistique pour aller au-delà du transfert sémantique. Poursuivre l'analyse du sens conduisait à des termes valorisant le passage du temps en écho à « extraordinaire » dans la phrase précédente. « Effrité » contient des connotations négatives à éviter, « mûri » laisse perplexe, « érodé » confère à ces bois une patine qui les ennoblit et convient mieux dans ce contexte. Les erreurs de transfert de sens sont rares. Il n'y a pas de graves faux-sens. L'intégralité du contenu informationnel est restituée. Si l'on entend par fidélité, le transfert du sens, ces quatre propositions remplissent le contrat. Malgré leurs imperfections, elles attestent de la bonne compréhension du texte de départ par leurs auteurs. La vraie difficulté est bien la réexpression dans une langue française correspondant aux attentes des professionnels. Les deux premières ne répondent pas aux exigences qualitatives d'un éditeur tandis que les deux dernières nous semblent acceptables. Le texte du troisième passage « coule ». L'étudiant évite les articulations maladroitement qui gênent la progression du lecteur dans les passages 1 et 2. C'est en s'éloignant le plus de la syntaxe initiale et en la simplifiant qu'il livre une proposition correspondant aux critères de qualité professionnelle. L'économie de mots perceptible dans la phrase soulignée est l'un des facteurs de la réussite rhétorique de cette proposition.

L'atelier consécutif à cet exercice s'appuie sur les productions des étudiants et invite à affiner la notion de fidélité et à la redéfinir en fonction du contexte professionnel, de manière à s'approcher des critères de qualité. La comparaison des copies démontre que le texte de départ cesse d'être la référence à l'aune de laquelle la traduction est jugée comme c'est le cas en version ou en traduction littéraire. Il vaut mieux lire d'autres quatrièmes de couverture pour s'inspirer de leur style et phraséologie. C'est le moment d'encourager les étudiants à rechercher d'autres livres que celui choisi pour l'exercice afin de s'en inspirer. Ce sont ces autres textes, en langue d'arrivée, qui fournissent sinon un modèle à imiter, du moins des indications sur les normes à respecter pour traduire dans un style comparable.

Une séquence de travail collective sur une traduction préparée par tous révèle la grande homogénéité des comportements traductifs. La comparaison avec la quatrième de couverture publiée et les comportements qu'elle présuppose fait ressortir l'évolution que demande la pratique professionnelle de l'activité. Placée en début de formation, elle prépare la réflexion individuelle à mettre en application par la traduction de l'essai à remettre en fin d'atelier. La traduction de la seconde introduction illustre les deux étapes du travail individuel. L'exemple, emprunté à un autre genre éditorial, souligne la continuité discursive les unissant. Il s'agit de nouer le contact entre l'auteur et ses lecteurs. Ces passages obligés font travailler sur la forme d'un discours à fonction essentiellement phatique qui requiert une adaptation culturelle. Le début du premier jet de traduction atteste du savoir-faire des étudiants à l'issue d'une formation en langue :

Ce livre est né de notre volonté de concevoir un guide pratique à la fois simple et ludique sur les techniques de fabrication d'objets en osier, destiné aussi bien aux professionnels qu'aux aspirants vanniers.

[2 phrases, pour simplifier et rapprocher la dernière partie de la phrase [destiné.../ ...] du nom livre, sur lequel elle porte.]

De plus, l'engouement actuel pour la création d'objets traditionnels du monde rural, ainsi que la fierté engendrée par cette pratique, nécessitent de mettre toute l'information relative aux métiers de la vannerie à la disposition des amateurs de cet artisanat, [Trouver un ton plus enjoué, moins impersonnel.] afin de promouvoir les travaux de qualité et d'encourager le maintien de standards élevés, au bénéfice des artisans comme des utilisateurs [Décrire les aspects entourant la maîtrise Concrètement on parle de quoi ?] d'un artisanat est une tâche compliquée, mais l'on peut cependant affirmer que cela [Ambigu, la tâche de description ou la pratique ?] requiert talent, expérience, connaissances des matériaux et intransigeance [Pas très vendeur ce terme.]

Les annotations entre crochets reproduisent les commentaires effectués sur la copie. Elles suggèrent des améliorations possibles pour que le texte devienne publiable. Le passage intégral avec les commentaires est reproduit (voir annexe 4.4 a). Complétées par un atelier où les étudiants réagissent autant aux commentaires sur leur traduction que sur celles des autres, ce travail permet en fin de formation d'obtenir un deuxième jet (voir annexe 4.4. b,

Introduction (p. 6-7)

Ce guide simple et ludique vous révélera les secrets de fabrication des objets en osier. Professionnel ou débutant, vous y trouverez tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la vannerie. La création d'objets ruraux traditionnels connaît actuellement un fort engouement, et cette pratique engendre une fierté légitime. Il semblait donc nécessaire de réunir toute l'information relative aux métiers entourant cet artisanat pour la mettre à disposition des amateurs. C'est en effet le meilleur moyen de promouvoir les travaux de qualité et d'encourager le maintien de standards élevés, au bénéfice des artisans comme des utilisateurs !

Un véritable savoir-faire

[J'ai ajouté de petits sous-titres comme celui-ci afin d'égayer l'introduction, et de la rendre plus attractive à la lecture.]

La maîtrise de la vannerie requiert talent, expérience et connaissance des matériaux. Les artisans portent une attention toute particulière à la qualité des

créations, et le soin porté à l'esthétique fait partie intégrante du processus. Les objets, réalisés entièrement à la main, sont d'une finesse inégalable.

Une pratique ancestrale

La vannerie est l'un des plus anciens artisanats du monde, précédant même la poterie. Elle s'est perpétuée à travers les âges, notamment grâce à son aspect utilitaire et peu coûteux. Elle nécessite en effet des matériaux d'origine naturelle ayant besoin de très peu de traitement et de préparation.

L'étudiante explique dans un commentaire, reproduit ici entre crochets, son initiative montrant qu'elle s'approprie les contenus du texte et s'emploie à le valoriser. La progression observable entre les deux étapes montre l'efficacité du dispositif pédagogique. Le formateur sort du rôle de correcteur auquel se réduit souvent celui des enseignants au moment des examens pour instaurer une relation de type compagnonnage par une relecture faite pour guider sans pénaliser. Dans la mesure où le calque « standards élevés » semble entré dans la langue à en juger par le nombre d'occurrences trouvées en ligne, et comme le but de cette ultime correction est de saluer une progression, le correcteur s'abstient de le signaler, du moins par écrit. L'auteur de cet essai a réussi à se positionner différemment par rapport au texte de départ entre ses deux tentatives. En guise de conclusion, l'étudiant est invité à comparer son travail avec le texte effectivement publié et/ou avec le tapuscrit remis par le traducteur :

<p>En écrivant ce livre, je souhaitais montrer comment l'association de fibres variées et de techniques de vannerie peut vous offrir l'occasion d'exprimer votre créativité. Chacune des méthodes présentées est un point de départ qui vous permettra d'approfondir votre connaissance des divers types de clôtures. Cet ouvrage a pour vocation de vous encourager et de vous amener à faire vos propres découvertes. Créer un objet utile ou beau, ou les deux à la fois, à partir d'une gerbe de matériaux naturels, que vous serez peut-être allé(e) ramasser vous-même, procure un plaisir non dénué de magie. Que vous les ayez cultivées, récoltées et préparées ou que vous les ayez achetées prêtes à l'emploi, une fois tissées ces matières conserveront leur authenticité et les qualités de chaleur et de séduction propres à ce qui est naturel.</p>	<p>En écrivant ce livre, <u>nous avons deux objectifs. D'abord il manquait un bon ouvrage complet et pratique qui explique aux vanniers de métier confirmés comme aux débutants les techniques, les méthodes et les principes de conception des paniers. Ensuite, compte tenu de l'actuel engouement pour les métiers ruraux traditionnels, les amoureux de la vannerie devaient pouvoir accéder à une source d'information fiable qui fasse apprécier la qualité et invite à une plus grande exigence, pour les plus grand bonheurs des fabricants et des utilisateurs.</u></p>
<p>Tapuscrit</p>	<p><i>Rotin, jonc et osier, Tresser les matériaux naturels, Hilary Burns, Eyrolles 2001, 6</i></p>

32. Réécriture : énonciation éditoriale

En l'occurrence, le travail éditorial réalisé sur le texte de cette introduction n'est pas une correction de la traduction, mais un remaniement de l'introduction. La comparaison montre la part d'énonciation éditoriale dans le texte. Le responsable d'édition a refait ce passage introductif en le recentrant non sur le contenu du livre mais sur le livre lui-même. On

remarque qu'il a préféré utiliser la première personne du pluriel à la première personne du singulier. C'est sans doute un choix plus fréquent, mais pas une règle absolue. Il serait intéressant de disposer de résultats d'études lexicométriques sur un corpus d'ouvrages pragmatiques pour donner une indication plus précise. Le début de cette introduction change le *skopos* puisqu'elle devient un texte de promotion du livre. Ce constat participe de la socialisation seconde du traducteur en montrant le suivi éditorial sur le tapuscrit. L'écart de formulation considérable avec le texte de départ n'empêche pas la restitution des idées principales. L'activité est valorisée ainsi que le lecteur qui est encouragé à exprimer sa créativité, approfondir ses connaissances, découvrir, se faire plaisir, avoir des objets authentiques, chaleureux et séduisants. Les textes publiés sont communiqués comme un des éléments de la correction de l'essai. Ils représentent un exemple de ce qui est jugé acceptable. Il reste toujours des traces de subjectivité dans la préparation d'une copie pour édition, mais plus souvent celle de l'éditeur, à travers ses collaborateurs, que celle du traducteur.

IV.4.4.2. Introduction de chapitres ou projets

L'exercice montre comment dégager le sens, c'est-à-dire le contenu informationnel, de son habillage rhétorique et culturel quand celui-ci, empreint d'une socialisation propre à la langue-culture de départ, est contreproductif en langue d'arrivée.

Les extraits de copies suivants montrent comment une restitution trop fidèle à la lettre du texte de départ, malgré un début d'effort d'adaptation, peut produire l'effet inverse :

<p>Most, if not all, carvers enjoy the outdoor. After all, isn't that where the trees grow that produce such wonderful carving wood as basswood and butternut? As lovers of the outdoors, we are often campers or, at the very least, picnickers. One of life's little challengers for us outdoor types is finding a way to keep the napkins from blowing away as we prepare to enjoy a meal in the wild, or perhaps just in the city park. Fret no more, oh ye woodcarvers, as our napkin holder will not only keep those serviettes in place, but also show off your chip carving skills while doing so. The indoor types among us will find this useful project to be a focal point during meals being enjoyed without mosquito repellent. (p. 83 chap 15, 129 mots)</p>	
Traduction étudiant	Dans le livre
<p>Nous sommes des amoureux de la nature, et nous campons souvent, ou au moins nous pique-niquons. Un des défis qui se présente devant nous, les gars de la nature, est de trouver un moyen d'empêcher les serviettes de s'envoler alors que nous nous préparons à savourer un repas en pleine nature, ou peut-être juste dans un jardin public. Ne vous agitez plus, vous les sculpteurs de bois, car notre porte-serviette va non seulement garder ces serviettes en place, mais sera aussi l'occasion d'exposer vos dons en sculpture. Ceux qui aiment rester chez eux trouveront ce projet utile car il sera un point où se concentrer pendant des repas sans antimoustiques</p>	<p>Les amoureux du bois l'aiment autant en intérieur qu'en extérieur. C'est dehors que poussent tous ces merveilleux arbres qu'ébénistes, menuisiers, charpentiers, sculpteurs, tourneurs transforment en objet d'art. Plus que tout autre peut-être, l'humble artisan qui sculpte avec son couteau aime profiter de la nature, que ce soit dans son jardin ou en pique-nique. Si vous en avez assez de courir après les serviettes au moindre souffle, vous n'hésitez pas à vous fabriquer cet astucieux presse-serviettes, et peut-être même le poserez-vous bien en évidence, sur la table de votre salle à manger. (p. 113, 92 mots)</p>

(110 mots)	
Sculpture au couteau, Chipcarving, <i>Dennis Moor</i> , 2009	

33. Désapprendre la fidélité à l'auteur

Ce premier passage reflète assez bien le contenu du texte anglais mais ne produit pas du tout le même effet. Le recours à la première personne du pluriel signale la tentative de l'étudiant pour inclure le lecteur. L'omission de la seconde phrase peut s'expliquer par le désir de rester concis ou celui d'éviter la difficulté d'une recherche ou simplement l'étourderie. Accordons le bénéfice du doute à cet étudiant, d'autant plus que la phrase est également absente de la version publiée. L'utilisation de « défi » peut prêter à sourire, vu l'enjeu remarquablement peu héroïque développé dans la phrase ; « petits défis quotidiens » plus proche de l'anglais aurait été plus juste pour rendre l'ironie implicite. Acceptons que le contenu du texte publié en anglais soit satisfaisant et convienne aux lecteurs, il n'est pas sûr qu'il produise le même effet sur le lecteur du texte français, même en éliminant les maladresses comme « garder vos serviettes en place ». L'incise « les gars de la nature », outre qu'elle exclut les lectrices, n'évoque pas des personnes susceptibles de courir après leur serviette en papier. « Ne vous agitez plus, vous les sculpteurs de bois » se veut amical mais prend le lecteur à parti et suggère une image peu flatteuse dont il n'est pas sûr qu'elle eût fait sourire les lecteurs si le texte était paru. Comme pour un texte littéraire que l'on juge à « l'épreuve du gueuloir », l'euphonie est un bon révélateur de la qualité d'une traduction. Or, la lecture de ce passage est heurtée.

Le texte publié (col 2) évacue l'ironie contenue dans le texte de départ et accomplit sa fonction communicative : il valorise le presse-serviettes dont la réalisation est proposée aux lecteurs. L'apparent faux-sens de la première phrase est délibéré. Le traducteur s'est servi du texte en anglais comme point de départ à une réécriture en conservant le contraste entre les gens qui aiment bien l'extérieur et les plus casaniers. Et qu'importe si le pique-nique a lieu en pleine nature ou dans un jardin public. Quant à l'allusion aux produits pour éloigner les moustiques, inutile pour le propos, et maladroitement amenée en anglais, mieux vaut l'éliminer. C'est un bel exemple d'information parasite. Nous reprenons une introduction évoquée au chapitre deux utilisée comme exercice :

My work desk is always cluttered. My wife's writing desk at home is always cluttered. My daughter's desk at the bank where she works is always cluttered. Apparently, my entire family lives in clutter. While I am not convinced that this little project will rid us of the problem, it sure will help to keep a few things in order. The shape of this project will start to challenge your design skills. Use the pattern I offer or challenge yourself to create your own. Whichever you choose, your project may help unclutter your life and let you live happily ever after. Moor, 90, 101 mots

Traduction étudiant	Dans le livre
<p>Que cela soit mon bureau, celui de ma femme ou ceux de mes enfants, ils sont toujours encombrés. Apparemment, nous vivons tous dans le désordre. Bien que je ne sois pas convaincu que ce petit objet nous débarrasse de ce problème, il nous aidera au moins à mettre en ordre certaines choses. La forme de cet objet vous permettra de mettre à l'épreuve vos capacités en matière de design. Utilisez le modèle que je donne ou entraînez-vous à / donnez vous comme défi de créer le vôtre. Quel que soit le modèle choisi, votre réalisation pourrait bien vous aider à ordonner votre vie et vous permettre ainsi de vivre heureux jusqu'à la fin des temps. (115 mots)</p>	<p>A-t-on jamais vu un bureau qui ne disparaisse pas sous des piles de papier ? Sans avoir la prétention de régler définitivement le problème, ce range-lettres apportera sa modeste contribution à la lutte contre le chaos. Ses formes arrondies et sa rosace, fort simple en apparence, vous donneront l'occasion de vous surpasser. À moins que votre imagination ou votre déco ne vous suggèrent un tout autre motif. (Moor, 122, 67 mots)</p>

34. Refaire une introduction

L'étudiant traduit le texte en passant à côté de sa dimension pragmatique. Sa traduction suggère qu'il ne voit pas les mécanismes de communication mis en œuvre et est insensible à la différence d'effets produits par les mêmes mécanismes dans les deux cultures en présence. L'analyse textuelle pour donner des informations sur la manière de traduire doit se doubler d'une analyse culturelle contrastive du passage qui fait ressortir la propension de l'auteur, fréquente dans les ouvrages écrits en anglais, à personnaliser son texte en le truffant d'anecdotes familiales (réelles ou inventées) afin d'instaurer une convivialité entre lui et ses lecteurs. La logique implicite présidant à la rédaction de cette introduction peut se gloser : Ça sent le vécu, le lecteur se reconnaît, donc il est tenté de réaliser ce modèle. L'argumentation est recevable mais le résultat ne fonctionne pas. L'effet de cette traduction est moins positif. Qui a envie de s'entendre dire ou de lire, qu'il « vit dans le désordre » ? Quel sculpteur amateur a envie d'une « mise à l'épreuve » ? L'identification recherchée risque de ne pas se produire. Mieux vaut inciter ses lecteurs à se surpasser, sans leur demander systématiquement de relever un défi pour traduire « challenge », que l'auteur emploie deux fois dans cette introduction et une fois dans la précédente. Cette longue phrase maladroite se termine comme un conte. L'intertextualité se veut un clin d'œil au lecteur ; l'effet d'humour est peut-être réussi en anglais mais sûrement raté en français. Le livre s'arrête à l'idée de la phrase précédente, avec une brève allusion pour « suggérer un autre motif » ? Le passage publié fournit un exemple d'adaptation possible à partir de passages présentant ces caractéristiques stylistico-rhétoriques.

IV.4.5. Traduire des passages informatifs : À la recherche des limites de la réécriture

Les encyclopédies, par excellence des livres destinés à transmettre des informations, relèvent aussi de la traduction pragmatique. Les mêmes critères de qualité s'appliquent à leur écriture et demandent l'utilisation d'une démarche traductive axée sur la compréhension-réexpression qui porte sur des unités de traduction hybrides. L'exercice approfondit le travail rédactionnel. La fonction informative du texte prend le pas sur la fonction phatique. La lecture-analyse du texte à traduire permet d'identifier les informations à transmettre. C'est le moment d'ajouter la tâche supplémentaire de vérification de l'information au travail de traduction. Le passage suivant ne comportait pas d'erreurs en anglais mais à moins de maîtriser le sujet, ce qui est rare quand on traduit dans un domaine dont on n'est pas spécialiste, il faut tout vérifier, au moindre doute, voire en l'absence de doute. Cette traduction reflète un problème résultant de la découverte que le texte de départ peut être assez médiocre. Pour certains étudiants, elle ouvre des perspectives vertigineuses. Les omissions injustifiées témoignent de la déstabilisation qui conduit à confondre réécrire pour améliorer et écrire autre chose au mépris des informations données.

IV.4.5.1. Poser des limites de la réécriture

Certains étudiants, tentant de s'adapter à la nouvelle demande, s'affranchissent non seulement de la forme linguistique du texte de départ mais aussi du sens. S'efforçant de réécrire selon les exigences éditoriales, ils écrivent un autre texte, faisant des coupes injustifiées ou, parfois, ajoutant des informations superflues.

Cette peinture murale de Lascaux, en Dordogne, représente nettement une créature ressemblant à un cheval. Elle a été peinte vers 15 000 av. j.-C.

[Présentation : le relecteur ne voit pas qu'il s'agit d'une légende]

Le cheval a mis presque 60 millions d'années pour évoluer depuis sa forme primaire à celle que nous connaissons aujourd'hui [Suppression des noms latins utilisés dans le livre.]

[Suppression d'une partie de la phrase comprenant l'antécédent. Le lecteur ne sait plus de quoi il est question]

Ses premières traces remontent à la période de l'éocène, entre 56 et 34 millions d'années avant notre ère, il serait originaire d'Afrique ou d'Asie. Les fossiles indiquent que le cheval avait alors la taille d'un petit chien et devait peser entre 5 et 6 kilogrammes. [Suppression d'une phrase] C'était un animal des régions forestières, parfaitement adapté à son environnement, sa robe tachetée de brun clair lui fournissant un excellent camouflage et le rendant presque invisible aux prédateurs.

[Faire remarquer les problèmes d'espacement, les fautes d'orthographe et l'impropriété patte au lieu de jambe entre autres problèmes]

Cette copie présente un exemple atypique (voir annexe 4.5) qui signale peut-être que cet apprenant est en pleine « régression positive », une étape « marquée par des erreurs mais signalant le passage imminent au palier supérieur » (Gouadec, 1989, 53). La plupart des copies révèlent plutôt de grandes hésitations devant la réécriture. À la remise du premier jet, les erreurs potentiellement les plus lourdes de conséquence sont signalées. La discussion en atelier suscite une entraide chez les participants. Certains suggèrent des reformulations, d'autres poursuivent la relecture et repèrent des erreurs volontairement laissées de côté par le correcteur pour orienter la discussion sur celles qui permettent de remonter à des problèmes fréquents dans la démarche traductive des débutants et aussi pour stimuler la relecture critique des autres étudiants. Les remarques du correcteur préparent la rencontre suivante en orientant la réflexion du groupe. À l'issue de cette séance de révision collective, chacun revoit individuellement son travail avant de rendre un deuxième jet, qui est évalué comme un essai, par un commentaire de type « Vous pourriez décrocher le contrat » et une notation chiffrée conforme à l'évaluation universitaire. Si l'étudiant a ajusté sa manière d'aborder la traduction et rectifié, il n'y a aucune raison de le pénaliser pour des erreurs passées. La deuxième correction sanctionne un comportement traductif et social inacceptable manifesté par la non prise en compte des remarques et conseils portant sur le premier jet. Elle termine la première correction en signalant ce qui avait été omis si l'étudiant n'a pas entre temps de lui-même corrigé le problème.

IV.4.5.2. De l'utilisation de l'illustration pour comprendre et restituer l'information

Plus loin, cet étudiant écrit : « Les chevaux sauvages n'ont pas besoin de tapis de selle » (voir annexe 4.5). Inutile de se référer au texte original pour savoir que cette phrase pose une affirmation aussi vraie qu'absurde parce qu'elle ne renvoie pas à une possibilité offerte dans l'extra-linguistique. Le terme tapis de selle désigne un tapis qui se place entre le dos du cheval et la selle. L'utilisation d'un tapis de selle se justifie si on selle le cheval pour le monter. Or, il n'est pas possible de seller un cheval sauvage avant de l'avoir dompté, et dans ce cas il n'est plus sauvage. La phrase est donc aussi impossible que le célèbre exemple de Chomsky « Colourless green ideas sleep furiously. » Dans le contexte du livre, où le texte est illustré d'une photo montrant un cheval domestique protégé par une couverture, ce premier faux-sens révèle que l'étudiant n'a pas utilisé l'illustration ou s'il l'a regardée, n'a pas cherché à mettre un nom sur les objets qu'il voyait. Il en est resté à une traduction linguistique du

signifiant « rug » par tapis, ajoutant « de selle » parce qu'il aura trouvé le mot en adéquation avec le contexte cheval, sans savoir quel est son signifié. En se référant à la phrase de départ, « Horses in the wild do not need rugs », on s'aperçoit que « horses in the wild » a été compris comme « wild horses » ce qui suggère un manque d'attention au niveau de la lecture. L'étudiant assimile « cheval au pré ou en liberté » à « cheval sauvage » sans envisager que le cheval en liberté puisse être domestiqué. Il suffisait, en admettant que quelques termes fussent problématiques, de regarder la photo et de chercher le nom de l'objet, par exemple en se rendant dans un magasin ou en consultant le site d'un magasin de fournitures pour cavaliers. Les erreurs de traduction permettent au correcteur d'inférer les méthodes de travail y ayant conduit et de tenter d'agir sur les démarches mises en œuvre par les apprenants pour traduire. Plus qu'une phrase absurde, la correction révèle peut-être moins l'incapacité à réussir l'exercice et à utiliser photo et catalogue pour se documenter que le refus de s'y prêter. Certains étudiants expriment sans ambages leur manque de motivation pour la traduction pragmatique, quelques uns, n'osant pas, l'expriment par un travail peu satisfaisant.

La traduction du texte courant permet de développer les compétences rédactionnelles en conjonction avec les compétences de recherche. Notamment, la vérification des informations données dans le texte de départ et dans le texte d'arrivée où la traduction des références spatiales évoquée plus haut peut aboutir à donner une information fautive. Il en va de même pour la traduction des références temporelles que l'exemple suivant fait ressortir.

IV.4.6. Traduire en changeant la visée du livre

La traduction littéraire demande une recherche pour ne pas introduire d'anachronisme dans le lexique d'un texte historiquement daté, la traduction pragmatique demande de s'interroger sur l'inscription d'un texte ancien dans son époque ou de sa transposition à l'époque de l'écriture de la traduction. Un passage tiré d'un livre de jardinage des années cinquante constitue un test. Proposé aux étudiants dans la continuité du travail stylistique entamé lors des premières séances, ce texte est donné sans consigne afin de vérifier si les étudiants réinvestissent le travail des premières séances. Faute de pouvoir confier un exemplaire du livre à chaque étudiant, la double-page contenant le court extrait choisi est photocopiée. Elle apporte des informations complémentaires facilitant la compréhension du passage que nous reproduisons ci-dessous.

Roses

In a cold house or conservatory also roses can be grown in pots with a modicum of trouble. Maidens, as received from the nurseryman, should have their roots

shortened sufficiently to allow them to be placed in a pot seven to eight inches in diameter. Compost consisting of equal parts of loam — in a rough state — and well-decayed farmyard manure, to which has been added a five-inch potful of coarse bonemeal to every barrow load, should be used. This compost should be consolidated well with a rammer when potting. The point of union of each plant should be just below the soil level, as is the case when planting outside. The pots should be plunged to their rims in soil or ashes until January, when they should be housed in any green-house with a low night temperature — 45° F. is quite sufficient in the early stages of growth.

Now I must deal with pruning. In the minds of many, pruning is an annual chopping back — a ritual which must be performed, or else there would be no roses.

E. R. Janes, *The Flower Garden*, Penguin, 1952, 1953, 292-293

Dans une perspective éditoriale, avant d'entreprendre la traduction, il faut se poser quelques questions ou les poser au donneur d'ordre, en l'occurrence le formateur. L'atelier s'approche autant que possible des conditions de travail dans la vie réelle. Si les étudiants réagissent sur l'ancienneté du livre, comme tout professionnel le ferait, le formateur répond. S'ils ne le font pas, la discussion aura lieu au moment de la révision collective des premiers jets. Depuis 1952, les modes de vie et la façon de jardiner ont évolué. L'évaluation des changements et de leurs conséquences est ici la première opération de traduction. Elle permet de recontextualiser le texte pour les lecteurs contemporains en fonction du type de publication dans lequel la traduction va paraître. C'est la seconde opération de traduction. Traduire, c'est s'interroger sur les raisons conduisant un éditeur à ressortir un ouvrage vieux de plus d'un demi-siècle et sur les lecteurs auxquels il le destine. Ce livre n'est pas maquetté comme les guides pratiques actuels, mais appartient à cette catégorie. Les informations sont-elles encore valables après l'introduction des produits phytosanitaires intervenue entre temps ? Aborder cet extrait sans s'interroger sur la fonction du livre évacue la dimension communicative du texte et condamne à produire une version : un extrait destiné à un professeur correcteur qui compare texte de départ et d'arrivée mais n'est pas un lecteur en recherche d'informations. Le compte-rendu détaillé de la révision des premiers jets de traduction montre comment la pédagogie intègre socialisation et réflexion traduisante.

IV.4.6.1. Confronter les informations au réel

Dans le texte même, « cold house, received from the nurseryman, ashes », constituait des indices révélateurs du fait que le monde du lecteur du milieu du XX^e siècle n'est plus le nôtre. Il y a une soixantaine d'années, la température des intérieurs était plus basse. On peut donc envisager des maisons froides ou fraîches, ou éviter la difficulté en ayant recours à un hyperonyme de type « lieu, ou endroit ». Le chauffage au bois était plus répandu, ce qui explique la disponibilité de grande quantité de cendres, implicite dans la phrase suggérant d'y

enfouir les pots contenant les jeunes plants. Il peut être utile de prendre conscience que les pots étaient à l'époque en terre et pas encore en plastique. Si cette différence de matériel peut compromettre la réussite de l'opération, le traducteur est bien avisé de le signaler. Ici, le travail d'adaptation portait davantage sur l'appréciation des différences de mode de vie liées au décalage temporel qu'à des différences culturelles ou géographiques. Le verbe « received » suggère que le pépiniériste livrait les plants. La présence de « nurseryman » dans la phrase exclut une commande à une entreprise de vente par correspondance puisque dans ce cas, les colis sont apportés par le facteur ou le livreur de la société de transport, mais pas par le pépiniériste. Et à l'époque de l'écriture du livre, on n'allait pas acheter ses plants dans une jardinerie ou une grande surface. Il n'y en avait pas encore.

Ce bref commentaire du contenu informationnel souligne la nécessité de contextualiser les textes en traduction en reliant le message linguistique, c'est-à-dire les informations données à l'extra-linguistique ou plus simplement à l'univers du lecteur. Les différences constatées ressortissent davantage à l'écart temporel qu'aux différences culturelles. Les modes de consommation sont aujourd'hui assez semblables en Grande-Bretagne et en France. Il y a des jardinerie, des marchés, des fleuristes et des entreprises de VPC dans les deux pays. Dans l'hypothèse où l'éditeur veut sortir un manuel de jardinage, le principal effort consiste à traduire en modernisant les informations. Elles doivent rester pertinentes pour des lecteurs vivant dans des maisons ou appartements chauffés entre 19 et 21°C voire plus, à l'électricité, ou au gaz, et sans cheminée ni cendres à leur disposition. Dans l'hypothèse où l'éditeur ressort ce texte pour sa valeur de témoignage historique, d'autres options de traduction sont nécessaires, (voir annexe 4.6) les propositions des étudiants après la correction du premier jet, avec indication d'une option traductive. La révision ajoute à l'exercice le choix entre deux possibilités fictives de contrainte éditoriale : A/ le passage sera publié en tant qu'extrait dans une revue de jardinage moderne, avec une visée informative ; B/ il viendra illustrer la reproduction d'une gravure de rose dans un beau livre, toujours en tant qu'extrait. Il prend une visée documentaire et esthétique.

IV.4.6.2. Traduction et socialisation seconde

La règle de fonctionnement de notre atelier encourage les étudiants à accompagner toutes leurs traductions de commentaires pour les inciter à communiquer avec leurs futurs donneurs d'ordre. Les remarques exprimant les raisons de leurs choix, leur doute, fournissant des solutions alternatives ou d'éventuelles questions à l'éditeur sont bienvenues. La première

évaluation valorise toutes les traces de réflexion sur le travail en cours considéré comme un premier jet de traduction et non comme une proposition définitive à rendre. Cette démarche participe de la socialisation seconde. Il est difficile à des étudiants habitués à rendre des versions aussi abouties que possible d’oser montrer des hésitations et de considérer le relecteur correcteur comme un partenaire et non comme un juge. Le formateur endosse un rôle pour favoriser la mise en place de rapports de travail professionnels.

Quelques heures d’atelier de traduction pragmatique ne suffisent pas, on s’en doute, à modifier des comportements façonnés par des années de formation en langues, et dont certains restent valables pour la traduction littéraire. Prendre le risque de ne pas donner de consigne, afin d’inciter les apprentis à agir en professionnel et à poser des questions avant de produire une traduction, expose le formateur à recevoir des versions et non des traductions susceptibles d’être publiées. Ces travaux maladroits sont l’occasion d’évoquer les comportements professionnels et d’insister sur la nécessité d’entreprendre la réflexion traductive, non à partir du seul texte, mais à partir du contexte de communication dans lequel il intervient. Le donneur d’ordre détient toutes les informations sur le projet de traduction, il faut apprendre à les lui demander. Le donneur d’ordre est aussi souvent à même de donner des sources fiables pour les recherches à effectuer.

IV.4.6.3. Recherche lexicale et comportements traductifs

Il était prévisible que certains termes ne soient pas connus des étudiants. La diversité et l’inexactitude des traductions proposées après recherche invitent à revenir une fois de plus, même à ce niveau avancé des études, sur les techniques de recherche.

Le chiffre indique le nombre de copies sur lesquelles figurait le terme quand il est supérieur à une.

Maidens	Loam – in a rough state	Bonemeal	Rammer
Roses greffées	Terreau sec	Engrais organique	Hie 3
Jeunes plants 3	Terreau assez épais	Engrais ordinaire	Demoiselle 2
Pieds	Terreau dans un état brut	Poudre d’os	Plantoir
Jeunes pousses 3	Terreau brut	Grosse poudre d’os	Bien tasser 3 (omission outil)
Boutures 2	Terreau à l’état brut	Engrais de cendre d’os	Consolider + dameur
	Terreau graveleux	Farine d’os pur	Compacteur

	Terreau non tamisé	Engrais phosphate	Houette
	Terreau assez grossier	Granulé de farine d'os 2	
	Terreau grossier	Farine d'os friable	

35. Tableau illustratif de quelques problèmes de recherche lexicale

Ce tableau, avec toutes ces solutions, dont certaines sont à la fois justes et inadéquates, montre la difficulté à trouver le terme exact convenant à un contexte éditorial précis. Le passage choisi s'avère un très bon support pour justifier un travail approfondi sur les techniques de recherche. Se documenter s'apparente parfois à un véritable travail de détective propre à convaincre les étudiants d'accepter de jouer le jeu. Les dictionnaires fournissent des termes qui ne sont pas toujours utilisables. Travailler sur une langue à la limite de la langue naturelle et de la langue spécialisée, en l'occurrence du jardinage, demande d'avoir une idée précise du référent. La traduction de « maiden » par « bouture » ou « jeunes pousses » suggère que le sens du terme en français n'est pas connu ou une incompréhension du passage. Le terme « greffon » n'apparaît sur aucune copie. C'est pourtant probablement le plus approprié dans ce contexte, comme le confirme la définition du TLF :

GREFFON, subst. masc.

A. — *HORTIC.* Partie d'un végétal (bouton, œil, bourgeon) que l'on greffe sur un autre végétal. Synon. *greffe*² (v. ce mot A 1). *Surveiller avec soin l'affranchissement du greffon* (LEVADOUX, *Vigne*, 1961, p. 63) : <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/affart.exe?19;s=1370374845;?b=0;>

● 1. Le porte-greffe assure la nutrition hydrique et minérale du greffon, d'où son rôle fondamental dans la détermination de la vigueur de l'arbre. BOULAY, *Arboric. et prod. fruit.*, 1961, p. 79

La deuxième colonne montre qu'un adjectif du langage courant, comme « rough » peut poser des problèmes épineux. Les traducteurs pragmatiques apprennent à se méfier des mots simples en apparence. L'apparition de « graveleux » dans ce tableau, suggère lui aussi un défaut de connaissance du français. Avec le terme « bonemeal », et les différentes solutions trouvées, la troisième colonne invite à aborder le problème de la qualité des sources et les moyens de juger de la fiabilité des informations trouvées en ligne. Le dialogue a ensuite porté sur le terme « rammer ». Trouver le mot juste ne résout pas toujours le problème de traduction quand on pense à la finalité de l'ouvrage. À quoi bon indiquer au lecteur un objet introuvable qu'aucun vendeur ne référence ? Quotidiennement confronté à ce problème, le traducteur pragmatique, une fois sa recherche terminée et cette constatation effectuée, poursuit sa réflexion. Comprendre l'usage de l'outil permet de le remplacer par celui qui se trouve à la disposition du lecteur, ou d'expliquer comment réaliser l'opération en s'en passant. Prendre l'initiative d'omettre le terme pour le remplacer par une explication

fournissait ici une bonne solution de traduction qui témoigne d'un comportement traductif professionnel.

Une étudiante du groupe avait fait relire sa traduction par un jardinier. Sa démarche montre qu'elle prenait l'exercice au sérieux et commençait à travailler comme un professionnel mais elle s'en excusait presque, craignant d'avoir triché. Cette crainte très présente chez les étudiants est révélatrice du mode de fonctionnement universitaire où solliciter de l'aide n'est pas toujours acceptable :

J'y ai trouvé deux livres expliquant la fabrication de la Black Pennell ; non pas pour tricher mais à tout hasard. Je voulais voir si les noms des mouches étaient traduits en général (extrait d'une copie où l'étudiant explique sa démarche de recherche préliminaire à la traduction)

Ce scrupule est l'occasion d'insister sur le mode de fonctionnement de l'atelier qui tente d'offrir un contexte pré-professionnel, reflet de la réalité du métier, pour encourager les comportements attendus d'un traducteur professionnel. Comme les traducteurs ne bénéficient pas d'une socialisation « naturelle » induite par la fréquentation des collègues sur le lieu de travail, la formation tente de l'amorcer. Il s'agit d'éviter que des jeunes diplômés aient des comportements socialement déplacés, discutant par exemple chaque correction sur un tapuscrit comme un étudiant désireux de trouver des failles pour remonter sa note, face à un éditeur bienveillant qui a pris le risque de les faire débiter. Ne pas tout savoir est normal, commettre quelques erreurs est pardonnable, mais refuser de les reconnaître est socialement contreproductif. Non seulement l'éditeur ne confiera plus de traduction à cette personne, mais il risque d'hésiter à donner sa chance à un autre débutant.

À l'issue de la séance de révision, les étudiants comprennent que leurs traductions, qu'ils croyaient abouties, correspondent à un premier jet. Les textes produits sont un simple déchiffrement du texte de départ, dont ils font émerger les difficultés sans parvenir à les résoudre. L'atelier apporte les réponses aux problèmes de compréhension et de choix lexicaux. Les étudiants disposent de tous les éléments pour une rédaction finale aboutissant à une réécriture dans le style éditorial attendu en fonction du lectorat visé. Il n'est pas question de rester sur un relatif constat d'échec.

Cette utilisation pédagogique de la théorie fonctionnaliste donne des outils intellectuels aux jeunes traducteurs pour comprendre l'évolution demandée. La deuxième révision insiste sur les critères de qualité incluant l'adaptation du texte à son environnement co-textuel. Proposer plusieurs visées différentes pour un même texte et confronter les traductions qui en résultent conduit les apprentis à mettre la théorie en pratique. L'ancienneté

du passage choisi suscite une médiation historico-culturelle qui pousse la traduction aux limites de l'adaptation. Le travail demandé développe l'aptitude à générer plus d'une traduction possible, et à choisir la meilleure en fonction de la situation de traduction. Il participe de la création de la compétence traductive telle que la décrit Pym :

The ability to generate a series of more than one viable target text (TT₁, TT₂ ... TT_n) for a pertinent source text (ST);

The ability to select only one viable TT from this series, quickly and with justified confidence.

We propose that, together, these two skills form a specifically translational competence; their union concerns translation and nothing but translation. There can be no doubt that translators need to know a fair amount of grammar, rhetoric, terminology, computer skills, Internet savvy, world knowledge, teamwork cooperation, strategies for getting paid correctly, and the rest, but the specifically translational part of their practice is strictly neither linguistic nor solely commercial. It is a process of generation and selection, a problem-solving process that often occurs with apparent automatism (Pym, 2003, §25).

L'aptitude à produire plus d'une traduction acceptable (Texte Traduit₁, TT₂...) à partir d'un même texte source (TS) ;

L'aptitude à choisir rapidement et avec une confiance justifiée une seule traduction acceptable.

Pour nous c'est l'association de ces deux aptitudes qui forme la compétence traductionnelle. Leur réunion est l'acte de traduction et rien que de traduction. Bien évidemment, les traducteurs ont besoin de solides connaissances grammaticales, rhétoriques, terminologiques, de connaissances en informatique,, de savoir naviguer sur le net, de connaissances encyclopédiques, de savoir travailler en équipe et de collaborer ; ils ont besoin de stratégies pour obtenir une rémunération correcte, mais leur cœur de métier, la partie purement traduction n'est ni strictement linguistique, ni strictement commerciale. C'est un processus de production et de sélection, un processus de résolution de problèmes qui souvent semble fonctionner comme un automatisme. [notre trad.]

Les étudiants savent qu'il y a toujours différentes traductions possibles et, si on les sollicite, leurs hésitations le montrent. Mais l'utilisation de corrigé type en premier cycle crée l'illusion qu'il en existe une meilleure que les autres. La production de deux traductions acceptables dans un contexte précis oblige à apprécier la qualité du texte en fonction du contexte de diffusion. Le message pédagogique incite à se méfier d'une exactitude textuelle contre-productive, comme l'illustrent les traductions de « rammer ». Le travail porte sur l'adaptation des choix stylistiques et rhétoriques au lectorat. La révision du deuxième jet fortifie la confiance des étudiants dans leurs choix en leur donnant des arguments pour les justifier en fonction du contexte de circulation de la traduction publiée.

IV.5. Rechercher pour traduire

L'activité précédente montre la nécessité d'affiner les méthodes de recherche et d'encourager les étudiants à multiplier les types de sources d'information. La consultation de dictionnaires bilingues donne des résultats parfois inexploitable. Les guides pratiques ont

toujours un ou deux chapitres consacrés à la présentation des outils et matériaux qui évoquent une « Leçon de choses ». La première recherche à effectuer est souvent une **recherche lexicale**. Dans le meilleur des cas, les photos aident à l'identification des objets sans pour autant fournir le mot juste. Il entre dans les compétences des traducteurs pragmatiques d'évaluer la qualité des sources et de les croiser pour en vérifier l'exactitude. Toutes les traductions proposées en formation contribuent à inciter les apprenants à diversifier et contrôler leurs sources en les croisant. Nous leur demandons de remettre et de s'envoyer entre eux un compte rendu de leur recherche avant la remise de la traduction, recourant ainsi à une étape préliminaire du *Compte rendu intégré des problèmes et décisions* (Gile, 2004b). Cet échange instaure un dialogue avec le formateur, et éventuellement les autres étudiants. Il permet de guider les étudiants et tente de prévenir certaines erreurs en agissant sur le travail en amont de la rédaction. L'éventuelle utilisation par la suite, dans la vie professionnelle, d'une recherche bien faite constitue un argument motivant les étudiants à effectuer ce travail dans un esprit de partage avec les autres apprenants. (voir annexe 4.7). Le premier des deux étudiants devait traduire une explication pour réaliser un objet en carton. Ses recherches montrent que du vocabulaire semblant à première vue appartenir à la langue courante puisqu'il s'agit de matériel de bureau, a été perçu comme spécialisé par l'étudiante qui a recherché les termes de la liste des fournitures. Le second traduisait un livre sur la confection des leurres de pêche. L'étudiante s'est servie de vidéo en ligne pour bien comprendre les manipulations à effectuer, complétant par un lexique avant finalement d'aller dans une boutique. Elle a su se mettre dans le bain, hésitant seulement à lire d'autres livres pour ne pas tricher, ce qui montre bien la difficulté à négocier le passage de l'état d'étudiant à l'état de professionnel.

IV.5.1. Trouver des sources

En dehors des traducteurs qui, de par leur histoire personnelle et/ou vécu professionnel antérieur, ont une expérience du domaine spécialisé de leur prochaine traduction, les traducteurs d'édition découvrent un nouvel univers à la signature de chaque contrat ou presque. Se familiariser avec un domaine de connaissance et le lexique afférent tout en commençant une traduction est une étape habituelle. L'impression de ne pas comprendre accompagne souvent la découverte d'un nouveau livre quand on l'ouvre au hasard :

An easier technique is to *bore* a hole using a *drill bit* mounted in a *morse taper drill chuck* that has been inserted into the *tailstock* (see Fig. 9.17) *Woodturning jewellery*, 67

Cette légende extraite d'une explication sur le tournage illustre une difficulté référentielle. La plupart des étudiants ne connaissent ni ces termes ni les objets qu'ils désignent. Ils apparaissent sur l'illustration voisine, mais à moins d'avoir déjà une idée des pièces et du fonctionnement d'un tour à bois, la regarder ne permet pas de les identifier. La recherche lexicale des quatre termes en italiques est problématique si on ne reconnaît pas deux mots composés : « morse taper » et « drill chuck ». Aborder cette traduction professionnellement demande de commencer par s'intéresser au sujet afin de se construire une connaissance minimum pour entrer dans le livre. Plutôt que de se lancer dans une recherche exclusivement lexicale, il vaut mieux commencer par se procurer une illustration légendée d'un tour à bois, si possible dans les deux langues en présence⁴⁸.

Hors contexte et sans illustration, cet exemple tiré d'un des livres que nous proposons comme supports de travail à nos étudiants peut expliquer un manque d'enthousiasme initial. Dans ce cas, prendre le livre au début facilite une entrée progressive dans l'univers de l'auteur. Trop souvent, les étudiants négligent la valeur documentaire du livre à traduire. Une autre difficulté est liée au lexique spécialisé, souvent inconnu, autant dans la langue de départ que dans la langue d'arrivée, ce qui demande de savoir se documenter efficacement. Il ne suffit pas toujours de trouver le terme juste, il faut aussi découvrir comment il est utilisé en contexte. Quand il s'agit de verbe, leur construction n'est pas toujours évidente pour celui qui ne connaît pas le domaine.

Il ne s'agit plus de chercher des correspondances terme à terme dans des lexiques mais de passer par l'intermédiaire des photos pour identifier les choses. Après la recherche terminologique, l'étape suivante est la **recherche documentaire** dans le domaine de spécialité. Il faut le maîtriser juste assez pour traduire. Comprendre les processus expliqués n'exige pas de savoir les réaliser mais d'imaginer comment les réaliser, ce qui demande une capacité d'abstraction supérieure à celle du lecteur qui comprend parfois en joignant le geste à la parole. C'est souvent plus facile, mais en dehors des cas un peu exceptionnels que nous exploitons en début de formation, le traducteur n'a ni le matériel nécessaire, ni le temps de pour les travaux pratiques, sans parler du budget pour l'éventuel investissement. La

⁴⁸ Le dictionnaire généraliste *Le Visuel français anglais* de Jean-Claude Corbeil présente des planches obsolètes pour la partie technologie, mais la terminologie reste valable. Il n'est pas disponible en ligne en bilingue, mais il suffit d'associer le site IKONET.com et le visual dictionary on line, Merriam-Webster pour le reconstituer. Il donne souvent les termes de base et facilite la prise de contact avec de nombreux sujet même s'il faut rapidement aller au-delà et trouver des sources plus spécialisées.

documentation écrite ne compense pas toujours l'absence d'expérience directe de l'activité, comme l'exprime très bien une étudiante confrontée à la technique du cartonnage :

Je souhaiterais acheter les matériaux nécessaires à la réalisation du carnet de recettes dont je vais traduire le pas-à-pas. Comme l'on ne voit pas grand-chose sur les images, je pourrai suivre les instructions de manière plus concrète.

On note au passage son recours à l'image pour tenter de comprendre et la frustration devant une illustration qui n'apporte pas le complément d'information attendu. Partant de là, il devient possible d'inciter les étudiants à se mettre en quête d'informateurs. Ils ne le font pas spontanément, peut-être parce que leur jeunesse les rend encore assez timides et ils n'osent pas « déranger ». Quelques encouragements et suggestions quant à la manière de se présenter ou solliciter un rendez-vous aident à dépasser ces réticences. C'est une des manières de favoriser l'évolution des comportements sociaux de l'apprenant et l'inciter à aller vers les autres alors qu'il a souvent choisi de devenir traducteur, entre autres raisons, parce que c'est une activité que l'on imagine solitaire.

IV.5.2. Évaluer les sources

Il va de soi qu'un journaliste vérifie ses informations. Le texte en traduction est la première source d'informations du traducteur et peut contenir des inexactitudes. Les traducteurs apprennent à devenir soupçonneux et à vérifier la véracité des informations du texte en traduction puis des autres sources dont ils se servent. À l'ère d'internet, le problème de la qualité des informations se pose d'autant plus qu'elles se multiplient. De nombreux sites dont les auteurs ne sont pas toujours bien identifiés et dont les contenus n'ont fait l'objet d'aucune vérification professionnelle, contrairement aux livres publiés, sont immédiatement accessibles. Il faut apprendre à douter des réponses fournies, même par des sites institutionnels sérieux. Le domaine animalier recèle bien des pièges. Ainsi, la traduction d'une encyclopédie sur les chiens nous a appris que les sociétés canines britannique et française n'ont pas toujours exactement les mêmes normes et donnent des dimensions différentes pour les chiens d'une même race. La différence culturelle s'invite là où on ne l'attend pas. Le traducteur à la recherche du nom d'un oiseau européen qui trouve une traduction du nom sur un site devra vérifier si l'espèce est présente en Europe⁴⁹. Dans le cas

⁴⁹ Nous nous souvenons avoir eu ce type de problème en traduisant les paragraphes « Faune et flore » de plusieurs guides Lonely Planet pour des pays européens, il y a une dizaine d'années. Il ne nous a malheureusement pas été possible de retrouver le nom de ces espèces et les références précises des guides.

contraire, le nom trouvé est probablement inexact. Les livres d'ornithologie sont souvent des traductions, il est prudent de revérifier. Si l'on poursuit la recherche sur internet, les réponses émanant de sites institutionnels très spécialisés, comme en l'occurrence avibase, sont préférables aux nombreux sites répertoriés par le moteur de recherches Google, américano-centré. Pour une recherche pointue, il vaut mieux utiliser un méta-moteur comme Copernic qui aura le mérite de donner des moteurs moins connus, mais plus européens et donc susceptibles d'apporter des adresses de sites plus fiables pour cet exemple. La traduction d'ouvrages utilisant une terminologie botanique demande de passer par l'intermédiaire du latin et il est toujours préférable de chercher la validation d'un spécialiste.

La recherche documentaire conduit successivement à entrer en rapport avec des professionnels des domaines de spécialité concernés par la traduction puis avec d'autres professionnels de la traduction. Le traducteur travaille certes seul chez lui, mais en interaction avec de nombreux interlocuteurs, dont les représentants du donneur d'ordre qui sont aussi des personnes ressources. Ces interactions sociales exigent des compétences relationnelles. Savoir se présenter et solliciter de l'aide sont aussi des compétences du traducteur pragmatique.

IV.5.3. Utiliser sa recherche

L'intégration du fruit de la recherche ne va pas de soi. Gouadec⁵⁰ signale une résistance et Plassard (2009) formule l'hypothèse d'une difficulté à intégrer les connaissances. Cette étudiante exprime au début de sa recherche sur une activité qu'elle ne connaissait pas ses doutes quant à l'existence du mot qu'elle a trouvé :

Cartonnage = cartonage (j'avais des doutes sur l'existence de ce terme en français mais il s'avère que tous les sites l'emploient et il y a même une Fédération Française de Cartonage !)

Elle a besoin de constater son emploi sur de multiples sites pour s'en convaincre. La validation par le formateur de la recherche peut être un moyen de lever ce type de résistance. En attirant l'attention sur des résultats erronés, elle évite à l'étudiant de commencer à traduire avec des informations fausses. Le formateur peut donner quelques pistes mais il est préférable que les étudiants les trouvent par eux-mêmes. Le travail de recherche documentaire et lexicale

⁵⁰ Sait-on, par exemple, qu'il existe chez les apprentis-traducteurs une très forte résistance à l'exploitation des résultats de la recherche documentaire et que ce que l'on prend parfois pour absence de documentation est en fait refus de, ou incapacité à, intégrer les résultats d'une activité effectivement et convenablement conduite ? Gouadec, D. « Comprendre, évaluer, prévenir : pratique, enseignement et recherche face à l'erreur et à la faute en traduction ». *TTR*. 1989 ; 2:35-54.

demande de faire preuve d'une curiosité insatiable et de méthode. Ces deux atouts permettent de déployer rapidement les stratégies nécessaires pour commencer à comprendre et trouver un véritable intérêt intellectuel à découvrir une activité que l'on ne pratiquera probablement jamais. Sur le plan humain, le traducteur peut éprouver quelques satisfactions personnelles s'il est sensible au fait que la connaissance acquise en traduisant lui apporte une meilleure appréciation de la facture des objets créés et du monde qui l'entoure.

IV.6. Traduire quatrième de couverture et chapô

Quatrièmes de couverture et chapô sont des passages chargés de valoriser leur objet. Ces deux rubriques brèves sont utiles pour développer une préférence pour les formulations les plus laudatives possibles.

Quatre traductions de la même quatrième de couverture (voir annexe 4.8) qui en français apparaît sur le rabat de la couverture, et sept autres de l'introduction d'un ouvrage de la collection « Design du monde » sur le Mexique vont permettre d'illustrer ce point. La brièveté de cette rubrique autonome à fonction appellative qui excède rarement 500 mots fait de la quatrième de couverture un excellent support pédagogique pour une activité collective de mise en route. En deux heures, les participants défendent leurs choix ou expriment leurs critiques par rapport aux propositions des autres étudiants. Les échanges permettent de vérifier les hypothèses sur l'origine des erreurs repérées lors de la lecture des travaux rendus au préalable. Cet exemple est représentatif du travail d'écriture que requiert une quatrième de couverture. Les difficultés de compréhension sont peu fréquentes. La contrainte d'encombrement pèse peu. Le foisonnement, pourvu qu'il témoigne de la créativité du traducteur et serve l'objectif de communication, ne pose pas de problème. Le texte recherché se caractérise par son style laudatif destiné à valoriser le contenu du livre pour séduire le consommateur et susciter l'achat. Nous reproduisons ci-dessous la phrase qui est le véritable test de la capacité à traduire puisqu'elle réunit trois unités de traduction résistantes :

The mysterious monolithic architecture of Mexico's pre-Hispanic civilizations, the baroque, tile-clad cathedrals of the Catholic conquistadors and the ruined and massive proportions of the colonial hacienda are all visible in the work of Mexico's new generation of modern masters. (4^e de couv en anglais, rabat en fr)

Sa longueur est la première difficulté. Elle résulte de l'effet d'accumulation recherché pour évoquer la richesse et la diversité architecturales du pays. Sa traduction passe par des remaniements syntaxiques qui vont susciter esprit d'initiative et créativité. Les quelques difficultés lexicales sont d'autant plus redoutables que les termes qui les suscitent

« tile » et « rugged » semblent simples. Le premier est problématique parce qu'il est polysémique et se traduit par tuile ou carreau ; le second, parce qu'il n'existe pas en français un mot qui serait une traduction figée capable de rendre « rugged » dans tous les contextes. Il fait partie de ces termes, comme « pattern », qui demandent une exégèse (Delisle, 1984) et sollicitent toujours la créativité du traducteur.

A travers leurs œuvres, la nouvelle génération de maîtres modernes transmettent ce brassage d'influences culturelles, ce mélange sensuel et exotique, qui caractérise le pays : le mystère de l'architecture monolithique des civilisations pré-hispaniques, le baroque des cathédrales <u>aux toits de tuiles</u> des conquistadors catholiques, et la solidité des haciendas coloniales aux proportions énormes.	Depuis l'architecture monolithique et mystérieuse des civilisations pré-hispaniques, jusqu'aux haciendas immenses de l'époque coloniale, en passant par les cathédrales baroques des conquistadors catholiques, l'héritage historique mexicain constitue une richesse phénoménale pour la nouvelle génération des artistes mexicains	La mystérieuse architecture monolithique du Mexique précolombienne, les cathédrales baroques <u>au toit en tuiles</u> des conquistadors catholiques et les dimensions massives et <u>irrégulières</u> de haciendas coloniales sont toujours présentes dans l'œuvre des maîtres modernes de la nouvelle génération mexicaine.	L'architecture monolithique mystérieuse des civilisations préhispaniques du Mexique, les cathédrales baroques <u>couvertes de tuiles</u> des conquistadors catholiques et les <u>terrains massifs</u> et <u>accidentés</u> des haciendas coloniales, tout cela se retrouve dans le travail de la nouvelle génération de maîtres mexicains modernes.	La mystérieuse architecture monolithique des civilisations pré-hispaniques du Mexique, les cathédrales baroques <u>aux toits de tuiles</u> des conquistadors catholiques, ainsi que les dimensions <u>brutes</u> et massives des haciendas coloniales sont toutes visibles <u>à travers le</u> travail de la nouvelle génération des maîtres de l'art moderne mexicain	.La mystérieuse architecture monolithique des civilisations mexicaines pré-hispaniques, les cathédrales baroques <u>recouvertes de tuiles</u> des conquistadors catholiques, les proportions <u>robustes</u> et massives des haciendas coloniales sont toutes <u>patentes</u> (?) dans les œuvres de la nouvelle génération des maîtres modernes mexicains	On retrouve la mystérieuse architecture monolithique des civilisations pré-hispaniques, les cathédrales baroques <u>et couvertes de tuiles</u> construites par les conquistadores catholiques, et les proportions massives et <u>robustes</u> des haciendas dans les réalisations de la nouvelle génération de maîtres <u>d'œuvres</u> mexicains
+réorganisation Bel effort de réécriture Affaiblissement du sens par le choix de « énorme », adjectif normalisateur par rapport à massif/ve	+réorganisation + omission du problème tile-clad Bel effort de réécriture de la fin	-réorganisation Emploi de précolombien, mais erreur d'accord	- réorganisation Faux sens : terrain massif	-réorganisation	-réorganisation	-réorganisation Faux sens : maîtres d'œuvres

36. Unité de traduction résistante et créativité

La lecture de ces sept phrases signale les unités de traduction problématiques non reconnues comme telles par les étudiants. Le groupe entier produit un faux-sens. Négligeant la polysémie de « tile », supposée connue à ce niveau, ils pensent à « tuiles », mot qui appelle logiquement « toit ». L'absence de connaissance en architecture fait oublier le second sens « carreaux », mot qui pouvait faire penser à mur. « Clad » (et non « covered », plus attendu pour un toit) n'a pas été perçu comme un signal invitant à vérifier ce que l'on croit savoir. Il est intéressant d'exploiter les erreurs collectives de ce type en démontant les processus qui y

conduisent pour inciter à les remplacer par d'autres qui permettraient de les éviter. Aucun des étudiants n'avait eu l'idée de regarder des photos de cathédrales mexicaines malgré l'incitation à se documenter qui accompagnait le passage à traduire. Le premier objectif comportemental de cet exercice préparatoire est atteint. Il révèle aux étudiants leur conditionnement à traduire des mots et à en rester aux mots sans confronter le dit du texte au réel, ce qui condamne à produire des traductions inexactes. Le problème n'est pas le manque de connaissances culturelles. Quelle que soit l'étendue de leur savoir encyclopédique, les traducteurs pragmatiques s'y retrouvent toujours confrontés. Le vrai problème est de ne pas en avoir conscience, ce qui interdit d'y pallier pour aborder le sujet. Le professionnel assume la position inconfortable de l'ignorance, précondition pour y remédier. Ce second objectif – conduire des étudiants à assumer leur ignorance au sein d'une institution qui la pénalise et la construit comme une incompétence – est plus difficile à atteindre. L'évocation de souvenirs de l'expérience du formateur avec des éditeurs peut avoir une valeur pédagogique. Les donneurs d'ordre préfèrent un collaborateur qui expose ses difficultés à celui qui les tait et rend une traduction qui les révèle par un texte fautif. Les donneurs d'ordre sont souvent des personnes de ressource, ce que doit devenir le formateur pour inciter à ce dialogue.

Le choix du calque « préhispanique » par six étudiants sur sept témoigne lui aussi de l'asservissement au texte de départ dont la formation vise à libérer les étudiants. Les décisions de restructuration de cette phrase attestent de l'évolution du comportement traductif de certains apprenants. L'adjectif « rugged », mot dont la traduction se trouve dans tous les dictionnaires, est exactement ce que nous appelons une unité de traduction résistante. L'adjectif « irrégulier » a induit un étudiant à remplacer « haciendas » par « terrain », colocation habituelle, mais qui résulte en un faux-sens car l'adjectif porte bien sur hacienda. Le choix de la réorganisation aboutit à un meilleur résultat au prix d'une omission. C'est celui de l'éditeur que nous reproduisons en signalant les mots non traduits et la reformulation de la fin de la phrase :

De l'architecture monolithique [omission] des civilisations précolombiennes, aux cathédrales baroques élevées par les conquistadors [omission] en passant par les haciendas [omission] [omission] coloniales, [restructuration] l'héritage des civilisations et des cultures qui se sont succédées sur ce sol imprègne les œuvres des créateurs contemporains (rabat de couverture)

La comparaison en atelier avec les propositions produites et les choix de l'éditeur vise à faire sentir les limites de la réécriture souhaitable. La traduction de « modern masters » a donné lieu à un faux-sens « maîtres d'œuvres » et au calque « maîtres modernes ». La première erreur peut signaler une faute de compréhension ou plus probablement un défaut de

connaissance en langue cible. La seconde donne l'occasion d'une vraie réflexion sur l'appropriation du texte de départ qui demande, à partir des mots « maîtres » et « modernes », de s'interroger sur l'identité de ces maîtres, comprendre que ce sont les architectes et designers et trouver un meilleur terme pour les désigner, ce qu'accomplit parfaitement l'hyperonyme « créateur ». On remarque que l'éditeur traduit moderne par contemporain, terme connotant la visée historique sous-jacente dans cette introduction ; c'est l'occasion d'évoquer le sens de moderne en français quand on évoque par exemple la querelle des anciens et des modernes.

Trois étudiants ayant traduit WITH 179 COLOUR PHOTOGRAPHS, leurs propositions ont fait l'objet de commentaires sur l'effet produit par leurs différentes formulations :

avec près de 180 photographies couleur en illustration.	Avec 179 photos couleurs !!!	Plus de 170 photographies couleur
---	------------------------------	-----------------------------------

37. Traduire les chiffres, une illustration de l'effet produit par le texte

Il suffit de les mettre côte à côte pour montrer que l'option consistant à dire « plus de » est plus valorisante que l'inverse. L'emploi déplacé des points d'exclamation a été l'occasion d'insister sur le décalage entre un usage de la langue dans la sphère privée et un usage social, dans la sphère publique. L'effet produit sur le lecteur par le second énoncé – abondance – est sans conteste meilleur que celui produit par le premier – mesquin, pas tout à fait. Et c'est exactement cette impression de largesse, de richesse, de générosité qu'il convient de viser quand on écrit un livre pragmatique. Le déplacement de ce texte à fonction appellative, de la quatrième de couverture dans l'édition en anglais au rabat dans l'édition française est une trace du travail éditorial possible sur un livre pré-maquetté. Il signale que l'éditeur lui accorde une importance moindre, ce que corrobore la disparition de cette information.

IV.7. Adaptation culturelle

La traduction qui met deux langues en contact est réputée mettre deux cultures en contact. C'est souvent le cas mais la pratique de la traduction pragmatique confronte les traducteurs à des situations énonciatives plus complexes rarement étudiées. Les auteurs, et c'est aussi le cas des écrivains, n'écrivent pas exclusivement sur leur propre culture.

IV.7.1. Quand traduire est une médiation entre trois cultures

L'auteur qui destine un livre à ses compatriotes, qui ont la même langue culture que lui, fournit dans son texte un commentaire sur la culture dont il est observateur et rapporteur. Qu'un tel livre soit mis en traduction et son traducteur doit s'interroger sur le traitement de cette médiation. S'il la traduit, il fait une traduction documentaire sur la manière dont l'auteur de la culture A perçoit la culture B. La traduction ajoute alors un niveau qui n'était pas présent dans le livre de départ. Selon la visée du livre, cet ajout peut être souhaitable ou pas. La traduction de guides touristiques écrits par des anglophones étrangers aux pays qu'ils décrivent demande de gommer la trace de cette énonciation première étrangère aux lecteurs du guide en traduction. La médiation auctoriale initiale perd toute pertinence pour les lecteurs de la traduction : elle est donc à traiter comme une information parasite. Si le traducteur n'ose prendre sur lui d'effacer des commentaires intempestifs, l'éditeur s'en charge, comme le montrent les extraits du guide sur le Portugal déjà cité. Un passage supprimé de la traduction illustre très bien ce problème et offre un exercice d'acculturation du jeune traducteur à son milieu d'exercice du métier. Les années où le passage est donné sans avertissement du formateur, les étudiants le traduisent aussi. Au fil du temps, l'exercice est devenu prétexte à une réflexion non suivie de traduction :

Habits & customs from Portugal, lp

Welcome to the most user-friendly tables of Europe. You'll usually get a plate, a knife, a fork, a wine glass and a paper serviette. None of these will be changed in the course of the meal unless you break one. If you ask for it you'll get a water glass. If you order a shot of spirits afterward, as the locals will likely do, you'll receive another glass for that. As for table manners, just try to show how much you are enjoying yourself. Talk boisterously and in a loud voice. Flail your hands about, pointing and gesticulating with your knife and fork, and pound the table once for emphasis. If you use tobacco feel free to light up a ciggie or a stogie and blow smoke in your neighbour's face. He's probably blowing smoke in your face already. If you see a wash basin in a tasca (a working-class restaurant or tavern), avail yourself of it before eating. It's the custom.

There is only one caveat at the Portuguese table: don't ask for salt and pepper. If piri piri is offered you are welcome to use it. But asking for any other kind of seasoning or condiment is to cast aspersions on the cook. And cooks are highly respected people in Portugal. You don't want to get on their bad side. (68, 5^e édition).

IV.7.2. Quand traduire est une médiation au carré entre deux cultures

La traduction de guides touristiques confronte aussi les traducteurs au cas où l'auteur étranger écrit sur leur propre pays. L'expérience peut être assez divertissante pour le traducteur qui lit comment sa culture est expliquée à des visiteurs étrangers, mais l'objectif du

guide n'est pas d'amuser les lecteurs. Le texte ne peut pas être traduit sans intervention visant à enlever toutes explications et commentaires pouvant être contraires à la visée du livre. La traduction d'un guide sur la Bretagne en 2007 pose ainsi le problème de l'adéquation d'une information destinée à des étrangers pour le lectorat français du guide :

The Breton who Would be France's Leader

For a region virtually defined by its fierce spirit of independence, 2002's presidential elections brought a double irony. Not only was there a serious chance of a Breton-born candidate—Jean-Marie le Pen —becoming president of the Republic, but the candidate himself was the most vociferous French nationalist of his generation. National voter apathy and disillusionment with the candidates for the mainstream party meant that the usually fringe far-right Front National party was runner-up in the first round of the election. In order to ensure that the Front's controversial leader, le Pen, did not win the final poll, liberals, socialists and even communists found themselves voting for the less unpopular conservative Jacques Chirac.⁷³⁸

Doutant de la nécessité de conclure un passage sur l'histoire récente de la région en rappelant cet épisode à des lecteurs désireux d'aller passer des vacances en Bretagne, le traducteur propose à l'éditeur par mail, puis en mettant un commentaire en regard du passage non traduit dans le fichier de la traduction « Comme je le suggérais dans un mail on pourrait peut-être parler de Bretons célèbres, ou déplorer l'incendie du Parlement de Bretagne (si ma mémoire est bonne). » L'effacement du paragraphe générant un espace, le traducteur propose des idées pour le remplir. L'éditeur prend la décision finale.

Les guides sont exemplaires de ces cas particuliers où la médiation traductive intervient sur trois cultures, ou prend un tour réflexif quand le traducteur revient vers sa propre culture. Ils offrent des supports pédagogiques propices pour aborder la traduction de la littérature des écrivains voyageurs ou d'écrits dans le domaine des sciences humaines comme par exemple la traduction de *The Meaning of Mary-Magdalene* entreprise pour son mémoire de traduction par une étudiante de la promotion 2015 du master de traduction de l'université de Bordeaux Montaigne (Voir annexe 4.9)

Les traductions réalisées par les étudiants suite à des ateliers préparatoires témoignent des difficultés à intégrer la nouvelle donne professionnelle. Elles laissent entrevoir application et bonne volonté mais aussi parfois un certain désarroi que la seule difficulté linguistique n'explique pas. Tenter de reconstituer les démarches génératrices d'erreurs apparaît utile pour lever les blocages qui ralentissent la progression des étudiants. Dans cette perspective analytique, les erreurs deviennent une matière première de la pédagogie. Elles font donc l'objet de la section suivante. Les erreurs non corrigées constituent la faute dans l'étape suivante. Nous envisageons un traitement différencié de l'erreur, puis de la faute dans la section consacrée à l'évaluation.

IV.8. Traitement de l'erreur

La réflexion sur la traduction et plus encore sur son enseignement conduit à s'intéresser à l'erreur dans le raisonnement et les processus mis en œuvre avant d'aboutir à des fautes se répartissant en deux vastes catégories. Les fautes de sens résultent surtout d'erreurs d'interprétation ou de compréhension, et les fautes d'expression révèlent des faiblesses dans la langue traduisante. La littérature sur le sujet est riche et souvent associée à l'évaluation avec notamment les travaux de Reiss, House, Gouadec, Melis et Gile pour ne citer que ceux auxquels nous sommes le plus redevables. Pour ces chercheurs, l'analyse la plus fine possible des erreurs permet de comprendre leur cause et ainsi d'y remédier. Les erreurs de traduction sont ensuite évaluées en fonction de leur gravité, comprise suivant le cas comme des écarts de sens, des inadéquations, ou en fonction de leur conséquence sur le lecteur, destinataire final de la traduction. En tant que formateur espérant contribuer à favoriser l'insertion professionnelle, l'erreur nous intéresse pour ses conséquences sur l'avenir du traducteur à travers son effet sur le lecteur intermédiaire qu'est le donneur d'ouvrage. Dans cette perspective plus restreinte, les erreurs commises pendant l'apprentissage offrent au formateur l'occasion de donner un feed-back personnalisé aux étudiants. Ce sont des occasions de rappeler les notions théoriques qui sous-tendent son approche en les reliant aux cas concrets que l'erreur illustre. Nos corrections rappellent la dimension pragmatique de la communication et insistent sur la prise en compte du hors-texte, du co-texte et du contexte social dans la prise de décision aboutissant à une proposition de traduction.

IV.8.1. Stratégies de prévention

Avant d'envisager le traitement de l'erreur après la remise d'une traduction, qui dans la vie professionnelle relève de la procédure appelée « contrôle qualité », la pédagogie peut tenter de prévenir l'erreur avant et pendant l'écriture de la traduction. Il s'agit de tenter d'intervenir dans les opérations conduisant à un mauvais choix. Si l'étudiant commet une erreur, c'est qu'il ne sait pas, et la formation a justement pour objectif de lui apprendre ce qu'il ne sait pas, formulation volontairement ambiguë, puisqu'il faut commencer par s'apercevoir d'un manque de savoir pour le combler. Croire savoir est un obstacle à l'apprentissage. Notre conception de l'erreur comme facteur de l'apprentissage rejoint celle qui prévaut « dans le cadre des recherches sur les apprentissages et la psycho-cognition. Dans cette dernière sphère, on considère maintenant clairement que l'erreur est un 'phénomène

consubstantiel à l'apprentissage' » (Collombat, 2009, 47). L'erreur offre un moyen de remonter aux opérations qui précèdent l'écriture de la traduction à partir de la lecture du passage à traduire. Outre que le transfert du sens n'est pas assuré, ou partiellement, les difficultés de compréhension mal résolues aboutissent souvent à la production de textes mal écrits et peu clairs. La préparation, avec la production d'un compte rendu de recherche documentaire, réduit le nombre d'erreurs lexicales. La compréhension globale du passage en traduction est facilitée par la consultation d'autres ouvrages. La vérification du travail documentaire préliminaire valide le lexique, ou renvoie à la recherche documentaire avant la rédaction de la traduction.

Les étudiants abordent la rédaction en disposant d'une banque de termes et de quelques connaissances encyclopédiques glanées sur leur sujet. Cette organisation fragmente en deux moments distincts des tâches pouvant être simultanées dans la vie d'un traducteur. Le traducteur interrompt sa rédaction pour chercher l'information manquante puis revient à l'écriture. La décomposition de ces deux tâches en phase d'apprentissage oblige à améliorer les stratégies de recherche et incite à les systématiser. Elle permet de cibler la relecture du premier jet pour se concentrer sur d'autres aspects de l'écriture. Le repérage des segments peu satisfaisants conduit au travail du texte, expression signifiant la recherche de reformulations claires et concises dans le style éditorial requis. Le signalement des erreurs de transfert de sens renvoie à la compréhension du texte de départ et aux techniques de documentation. Toutes les erreurs permettent de remonter à des raisonnements fautifs ou à des défauts de connaissances, renseignant ainsi sur le moyen d'y remédier. Il y a lieu, sinon de s'en réjouir, du moins de ne pas les sanctionner pour ne pas décourager la prise de risque nécessaire à une écriture de commande qui se démarque de celle de l'original.

IV.8.1.1. Du premier au second jet

La sanction différée diminue le risque que les commentaires ne produisent guère d'effet :

Pour magnanime qu'elle soit, la pratique consistant à signaler simplement une erreur, sans qu'elle ne se traduise dans la notation n'a pas le même impact que, concrètement, soustraire les points correspondant à l'erreur. (Collombat, 2009, 41).

Sans aller jusqu'à encourager les étudiants à commettre des erreurs, nous les incitons à prendre des risques au moment de la rédaction du premier jet pour éviter des traductions littérales, se contentant de calques anémiques. Nous leur conseillons de commenter les

passages qu'ils jugent problématiques afin d'exprimer leurs doutes et leurs difficultés (Voir annexe 4.10)

Cette pratique pédagogique participe de la socialisation en habituant les étudiants à dialoguer avec le donneur d'ordre⁵¹ et à ne pas le considérer comme un professeur-correcteur qui attend une traduction ne présentant aucune alternative. En permettant au formateur de répondre aux questions de l'étudiant lors de l'élaboration de sa traduction, le dialogue améliore son résultat final puisqu'il l'aide à organiser les démarches préparatoires à la rédaction. Souvent l'étudiant rend son premier jet, croyant remettre un travail terminé. Il envisage le deuxième jet comme une correction de fautes « mécaniques » et non comme une réécriture. Les commentaires du formateur l'amènent à revoir ce point de vue et à mieux apprécier la différence entre une traduction encore à l'état de brouillon, et une traduction aboutie. Les commentaires sont souvent volontairement elliptiques pour solliciter des questions en atelier. Les réponses apportées à une question précise font ressortir des aspects plus généraux du processus traductif et s'avèrent bénéfiques pour l'ensemble du groupe. Ces séances de correction collective évitent que les étudiants se retrouvent livrés à eux-mêmes devant des corrections écrites qu'ils ne savent pas toujours interpréter :

.../... long et soumis à des aléas : d'une part, la capacité et la volonté de chacun de généraliser à partir de son expérience sont variables ; d'autre part, la suite de correction et de commentaires que chacun trouvera sur son chemin en fonction des exercices de traduction réalisés et des solutions trouvées est quelque peu aléatoire. (Gile, 2004a, 27).

La discussion collective révèle des défauts rhétorico-stylistiques communs à tous, indépendants des différents livres avec lesquels ils travaillent. Les étudiants prennent conscience de leurs lacunes. Ils développent une vision plus réaliste et plus professionnelle de la qualité éditoriale. Le succès de cette démarche dépend de la personnalité des apprenants. Ceux qui répondent le mieux, moins attachés à la sanction de la note, nous semblent s'engager plus rapidement dans la voie de la professionnalisation. Chez d'autres, la réitération des erreurs signalées qui deviennent alors des fautes, peut indiquer le refus de la démarche, le manque d'intérêt pour l'exercice et/ou de véritables difficultés d'expression. La seule lecture de la copie n'indique pas la cause de toutes les fautes. Il reste possible de la rechercher en discutant avec son auteur. En tenant compte du comportement rendu plus visible par la

⁵¹ Des responsables d'édition demandent aux traducteurs d'expliquer et motiver les choix de traduction qui aboutissent à des modifications ou corrections du texte de départ.

comparaison de deux états successifs de la traduction d'un même passage, la sanction espère générer une évolution du comportement traductif.

IV.8.1.2. Double lecture des traductions et correction finale

Deux lectures sont souhaitables à chacune de ces étapes :

Une première lecture autonome où le formateur assume le rôle d'un relecteur-correcteur qui n'aurait pas accès à la langue de l'original, cas fréquent dans l'édition, et/ou d'un lecteur, selon le type de réaction demandée par l'erreur. Un texte qui se lit bien laisse présager une bonne traduction. L'étudiant maîtrise la partie rédactionnelle. Malheureusement toutes sortes de maladroites, on l'a vu, viennent souvent arrêter la lecture.

Une deuxième lecture en référence au texte de départ :

Elle fait ressortir des erreurs plus directement liées au transfert de sens. Plus pointilleuse, cette lecture s'attache à vérifier l'exactitude des informations transférées et la qualité stylistique de la réécriture. La correction finale compare les traductions des étudiants aux passages correspondants publiés. Ces passages ne sont pas toujours exemplaires et certains étudiants ont le plaisir de voir qu'ils ont fait aussi bien, ou ont eu ponctuellement de meilleures idées qu'un professionnel publié. D'autres découvrent des fautes de style révélatrices d'un défaut de maîtrise de la langue traduisante et de la rhétorique. Un compte rendu de correction synthétique destiné à tous invite à poursuivre la réflexion.

IV.8.2. Plusieurs sources d'erreurs

Beaucoup d'erreurs de rédaction témoignent d'une lecture superficielle du livre de départ. D'autres révèlent des hésitations en langue d'arrivée : barbarismes, gaucheries, calques. D'autres encore témoignent de la difficulté à rédiger la traduction selon les directives des donneurs d'ouvrage. Toute perception d'un écart entre la qualité stylistique du texte et la perception des attentes de la communauté de discours dans laquelle l'étudiant aspire à entrer constitue une erreur. Cette appréciation comporte une part de subjectivité que la mise en commun des corrections permet de réduire. La dimension métalinguistique de l'interaction entre les participants à l'atelier les aide à affiner leur connaissance de la langue traduisante. Les erreurs de rédaction apparaissant à la lecture de la traduction, jugée comme un texte autonome, sans référence au texte de départ, sont des incohérences révélatrices d'un manque de logique, ou du non-exercice de la logique à la relecture :

Tu sais aussi bien que moi que Draenor se meurt. Bientôt elle ne pourra même plus subvenir aux besoins de ceux d'entre nous qui ont quitté leur clan. (Extrait d'une traduction de *Beyond The Dark Portal* présentée en vue de l'obtention du master de traduction de Bordeaux, 2011, 35)

Mais Terenas avait simplement placé l'ancien roi en maison d'arrêt, le confinant dans son palais et plaçant le reste de sa famille sous haute surveillance. (Idem, 205)

Comment la contrée, Draenor, pourrait-elle devoir subvenir aux besoins de ceux qui sont partis (quitté le clan) ? Comment le roi pourrait-il être à la fois en maison d'arrêt et confiné dans son palais ? Même dans le cadre d'une fiction dans le genre de l'héroïque fantaisie, la relecture est le moment de confronter ce que dit la traduction à la vraisemblance de l'affirmation dans l'extra-linguistique, fût-il imaginaire. Ces deux traductions fautives montrent que l'étudiant n'a pas mis ce processus de vérification en place. Alerté, il aurait dû relire le texte en anglais et déceler une erreur, plus probablement de lecture que de compréhension :

You know as well as I that Draenor is dying. Soon it will not be able to sustain even those of us left (34)

Il est difficile d'imputer à l'ignorance de la structure « to be left » chez des aspirants traducteurs, l'erreur première qui semble ici simplement une lecture trop rapide qui conduit à créer l'illusion de la présence du pronom « who » (Soon it will not be able to sustain even those of us who left).

But Terenas had simply placed the former king under house arrest, confining him to his palace and the rest of his family to close watch. (204)

La lecture de la phrase de départ suggère plusieurs causes possibles à l'erreur constatée. La traduction mot à mot de « house arrest », par « maison d'arrêt » peut être imputable à un défaut de connaissance linguistique et/ou référentielle qui empêche l'auteur de penser à « assigné à résidence ». La persistance de l'erreur après la traduction de la suite de la phrase qui établit clairement que le roi reste dans son palais, renvoie à nouveau au problème de la lecture, de l'original, puis de sa propre traduction.

La détection de contradictions internes dans les travaux des étudiants incite à développer les compétences de relecture, puis d'auto-relecture, dans la formation à la traduction. L'exemple suivant, phrase concluant une explication sur l'utilisation de pomme de terre en guise de tampon encreur pour les impressions sur tissu, pose un problème de cohérence :

N'utilisez jamais d'encre ou peinture à l'huile avec votre encreur patate, car l'eau et l'huile ne se mélangent pas. 1^e jet étudiant

L'enseignant fait remarquer qu'à la suite d'une longue explication où le terme encre revient souvent, cette dernière phrase risque de paraître contradictoire. L'auteur reformule et lève l'ambiguïté dans le 2^e jet :

N'utilisez jamais d'encre à l'huile ou de peinture à l'huile avec votre tampon encreur pomme de terre, car l'eau et l'huile ne se mélangent pas.

La répétition clarifie l'instruction. Tous les lecteurs savent qu'il existe de la peinture à l'huile. L'existence d'encre à base d'huile est moins universelle. Un lecteur l'ignorant aurait pu se demander pourquoi l'explication lui parlait d'encre si finalement, il ne fallait pas s'en servir. Une relecture du texte ligne à ligne, ou paragraphe par paragraphe, sans vision globale de l'ensemble, sans référence à l'extralinguistique, et sans pensée pour la communication explique que ces erreurs passent inaperçues. Leur présence révèle un comportement traductif inadapté qu'une relecture guidée peut contribuer à corriger.

IV.8.3. Maîtrise insuffisante de la langue d'arrivée

Un autre étudiant conclut une légende décrivant un coffret en bois, à côté de la photo, en traduisant l'unité de traduction « Easy and impressive » par « Simple mais impressionnant ». La connaissance du sens de ces trois termes ne fait aucun doute, la compréhension du syntagme non plus. Pourtant la traduction n'est pas satisfaisante. Au niveau du transfert, le correcteur peut reprocher la traduction de « and » par l'adversatif « mais », qui introduit une contradiction, et le calque pour rendre l'adjectif. L'usage de « impressionnant » est attesté dans le domaine privé⁵² et acceptable dans le langage courant. Les occurrences sur les sites et les blogs sont multiples. La compréhension est juste, la restitution en français, sans être entièrement impossible, est malencontreuse dans une communication écrite émanant de l'édition, communauté de discours dont les membres s'attribuent un rôle de gardiens de la langue française.

Les étudiants ont conscience des différences de registre mais ignorent que certains usages sont fautifs tant ils sont fréquents. L'étudiant auteur de la traduction ci-dessus ne va pas faire de recherche sur un terme qui lui semble anodin. L'apprentissage de l'écriture demande de se méfier de ce que l'on croit savoir et de vérifier à l'aide d'outils fiables, ce qui renvoie au travail de recherche. En l'occurrence, le site Word Reference fournit une liste de possibilités plus nombreuses qui aurait pu suggérer « Simple et du plus bel effet », traduction

⁵² C'est d'ailleurs la seule proposition de traduction du Larousse en ligne

qui reproduit la structure syntaxique incomplète et est acceptable dans ce contexte. Le correcteur n'aurait pas détecté d'erreur. Le traducteur du livre avait proposé : « Sa simplicité fait toute sa beauté. » que l'éditeur a accepté. La phrase rend l'idée exprimée au moyen d'une reformulation banale qui passe par une recatégorisation de l'adjectif en nom et l'écriture d'une phrase de type Sujet-Verbe-Complément, construction de base en français.

IV.8.3.1. Erreurs rhétoriques

Maladresses stylistiques ou rédactionnelles témoignent de la difficulté de leurs auteurs à appréhender la rhétorique attendue dans la communauté de discours visée. La compréhension du sens ne semble pas à l'origine des formulations maladroites reproduites dans la colonne de gauche :

Proposition étudiant	Traduction publiée
Il y a quelque chose de presque magique lorsqu'on est sur le point d'attraper un poisson avec une mouche artificielle.	Quel instant magique que celui où l'on remonte un poisson trompé avec une mouche artificielle
Ah, les plaisirs du jardin ! Cet endroit qui vous permet de respirer après une longue journée...	Quel plaisir que de se ressourcer en contemplant son jardin après une journée bien remplie !
Des formes, matières, couleurs et textures intéressantes peuvent se trouver n'importe où, que ce soit dans votre jardin, sur le chemin du travail ou bien de vos loisirs. Vous serez surpris par les découvertes que vous allez ainsi faire dès lors que vous y prêterez attention, et ne pourrez bientôt plus vous arrêter. / Cela vous semblera de plus en plus facile /	Malheureusement, nous sommes bien souvent trop occupés à gérer le quotidien en courant d'un endroit à l'autre sans rien remarquer de ce qui nous entoure. Alors, faites une courte pause, ne serait-ce qu'un instant, pour regarder autour de vous, dans votre jardin, en allant au travail ou en faisant vos courses.

38. Erreur rhétorique

Les lire en parallèle avec les traductions publiées montre le décalage entre les deux propositions. Bien qu'exemptes de faux-sens ou non sens ou de fautes de français, ces phrases ne sont pas recevables. Le registre est approprié à un ouvrage pratique, et pourtant ces propositions se démarquent des textes publiés reproduits dans la deuxième colonne. Qu'est-ce qui les différencie ? On remarque les tournures exclamatives choisies pour les deux premières et la simplification de la syntaxe. Le texte en anglais n'est pas nécessaire pour percevoir son influence dans les traductions des étudiants et son effacement des traductions publiées. Les étudiants restent sous l'emprise du texte de départ.

La banalité d'un vocabulaire relevant de la langue courante, sans difficulté, ne peut être invoquée pour expliquer la fidélité mal placée à la syntaxe de l'original. La difficulté à assumer la position d'autorité inhérente à la fonction auctoriale nous semble une meilleure

hypothèse. L'erreur est alors d'ordre psychologique puisqu'elle consiste à ne pas assumer pleinement l'écriture de la traduction en tant que professionnel de l'écriture. Les choix ponctuels, au niveau micro-textuel, ne conviennent pas tout à fait : « Cet endroit qui vous permet de respirer... » ; « ...dès lors que vous y prêterez attention... ». Ces deux segments paraissent corrects, mais le premier résiste mal à la relecture. Un endroit peut-il permettre de respirer ? Le correcteur demande une reformulation. Ces maladresses d'expression ou l'emploi de formules un peu précieuses, comme « dès lors », correspondent à ce que Kim voit comme des défauts d'équivalence rhétorique. Il définit ce concept en s'interrogeant sur l'effet de la traduction des répétitions employées comme figures de style en coréen dans une langue comme le français où la répétition n'est pas un trope (Kim, 2013). Les erreurs de ce type dénotent un manque de sensibilité au niveau de langue ou au discours. Les faiblesses dans la langue traduisante (aux niveaux stylistique et grammatical), langue maternelle s'expliquent en partie sans doute parce que les étudiants en langue la délaissent au profit de l'étude de leur deuxième langue. Les étudiants ont besoin d'être confortés dans l'utilisation de leur propre langue pour assumer l'écriture et développer l'autorité qui leur manque en début de parcours. Les trois phrases reproduites ci-dessus, tirées de l'introduction de trois ouvrages pratiques suggèrent que la maturation nécessaire est en train de se produire.

IV.8.4. Difficultés à suivre les consignes

Les copies d'où proviennent ces exemples reflètent le sérieux des étudiants. La maladresse ne saurait être attribuée à un manque d'effort. Elle semble plutôt imputable à une utilisation de la langue encore inadaptée à un usage éditorial. Ces phrases sont correctes dans la sphère privée où les exigences de correction linguistique sont moindres que dans la sphère publique. Elles indiquent d'une part le positionnement social du discours des apprenants en début de formation et permettent d'autre part d'induire les postures traduisantes qui conduisent à des choix rhétoriques malencontreux. Le dialogue amorcé à partir d'une copie entre un étudiant et le formateur permet un travail ciblé qui s'adresse aux difficultés ponctuelles posées par un passage avant d'enrichir la réflexion collective en atelier. Après remise de leur traduction, les participants relisent celles des autres. La séance de correction utilise la critique et la réécriture pour consolider les compétences en rédaction à travers une sensibilisation à la qualité discursive. Les étudiants en situation d'acteurs ont une tâche à accomplir : améliorer leurs travaux et ceux des autres. Les échanges donnent lieu à une verbalisation de leurs idées, révélatrice de leur notion de la qualité et de leurs critères. Une fois résolues quelques difficultés de compréhension, les incertitudes sur ce qui fait la qualité

du texte produit semblent le principal écueil à la production de traductions recevables. Faute de disposer de critères professionnels pour s'auto-évaluer, les étudiants peuvent difficilement mobiliser leurs connaissances pour mettre en place un savoir-traduire qui englobe un savoir réécrire. L'assimilation des critères éditoriaux extérieurs au texte libère la créativité en la cadrant. Elle s'effectue progressivement au fur et à mesure que les étudiants assument leur future identité professionnelle. Le traitement des erreurs évite de nombreuses fautes mais les essais ne sont pas toujours convaincants. Les maladresses ponctuelles sont plus faciles à corriger que les maladresses relevant de la pragmatique.

IV.8.4.1. Communication maladroite

La comparaison d'un extrait au début d'un essai rédigé par un étudiant et du même passage extrait du livre publié aide à saisir ce que sont les maladresses de communication. Les passages rayés dans le premier paragraphe n'apparaissent pas dans le texte publié ; les passages soulignés sont présents, mais traduits autrement. Les passages surlignés dans le second paragraphe sont ceux signalés par le formateur pour tenter d'amener l'étudiant à prendre un peu de recul et à détecter des erreurs lexicales, stylistiques et rhétoriques visibles sans aucune référence au texte de départ.

Proposition étudiant	L'Encyclopédie du Chien, 46
<p>LES CHIENS A LA MAISON</p> <p>Vous devez sûrement effectuer certains aménagements pour accueillir un chien dans votre maison et ils dépendront, en grande partie, de sa race, de sa taille, de sa vitalité et, aussi surprenant que cela puisse paraître, de la longueur de sa queue. Un chien vif et pourvu d'une grande queue pourrait causer bien des dégâts et casser, par exemple, des bibelots délicatement disposés sur votre table basse : gardez cela en mémoire, et mettez vos objets précieux à l'abri.</p>	<p>Les aménagements à faire dans une maison pour prendre en compte la présence d'un chien dépendent dans une grande mesure, du type d'animal, de sa taille, de son niveau d'activité et, même si cela peut surprendre, du fait qu'il possède ou non une queue. En effet le battement de queue enthousiaste d'un grand chien peut causer des dégâts aux précieux bibelots exposés sur une table basse par exemple. Pensez-y et conservez tous vos objets de valeur hors de portée de l'animal.</p>
<p>SECURITÉ DES CHIENS</p> <p>Quelque soit la taille de votre chien, vous devez cacher tout ce qui pourrait le blesser: rappelez-vous que les chiots sont très fouineurs et qu'ils confondent parfois danger et plaisir. Les câbles électriques doivent être dissimulés car ils peuvent entraîner la mort, tout comme des produits toxiques traînant dans la maison et qui seraient à la portée de votre chien. Souvenez-vous que dans une salle de bain, les chiens trop fouilleurs peuvent tomber sur un tas de produits qui pourraient leur être fatals. N'oubliez jamais que les produits chimiques sont dangereux, que certaines plantes peuvent blesser les animaux domestiques, et que bien souvent, les nettoyants contiennent des</p>	<p>LE CHIEN ET LA SECURITÉ</p> <p>Quelle que soit la taille de votre chien, tout objet susceptible de le blesser doit être tenu hors de sa portée. N'oubliez pas que les chiots sont très curieux et qu'ils n'ont pas conscience de ce qui peut représenter un danger ou de ce qui peut être un amusement. Les câbles électriques doivent être soigneusement cachés car ils peuvent entraîner la mort, comme les produits toxiques qui seraient laissés à sa portée. N'oubliez pas que les chiots peuvent trouver toutes sortes de produits dans la salle de bain, par exemple, qui ne sont pas toujours sans danger. Certaines plantes sont elles aussi nuisibles pour les animaux et les nettoyants ménagers comportent souvent des composés</p>

toxines ; de plus, ils sont dans des bouteilles en plastique qui peuvent être facilement transpercées par des crocs aiguisés. Évitez de placer de lourds objets en hauteur ; votre chien ne doit jamais jouer avec. Il ne doit pas s'emparer d'objet tranchant, ni en avaler. Les bris de glace, ou tout autre objet acéré provoquent la mort lorsqu'ils sont ingurgités, entraînent aussi (et c'est moins grave) une facture exorbitante chez le vétérinaire, et peuvent même entailler les pattes et les coussinets des chiens.

toxiques. De plus, ils sont souvent conditionnés dans des emballages plastique facilement percés par des dents acérées. Veillez aussi à ce que des objets lourds ne puissent être tirés ou renversés ou des objets tranchants volés et mâchonnés. Il ne doit pas s'emparer d'objet tranchant, ni en avaler. Le verre brisé et autres objets coupants peuvent non seulement engendrer des tragédies si le chiot les avale, ou au moins des honoraires de vétérinaire élevés, mais il peuvent aussi blesser les pieds et les coussinets.

39. Dimension communicative

Le texte publié est sans grande qualité littéraire. On a envie de le corriger, mais ses défauts n'empêchent pas sa publication. Le bout d'essai de cet étudiant – dont certaines phrases nous semblent au moins aussi heureuses que celles qui les remplacent dans le texte publié – comporte cependant trop d'erreurs. La principale est la reproduction de la stratégie rhétorique courante dans les livres pragmatiques de l'auteur qui s'adresse directement au lecteur. Elle est possible en français mais de façon plus discrète. Recentrer le début sur les aménagements à prévoir facilite la rédaction d'un texte à la troisième personne plus descriptif et évite d'interpeller directement le lecteur. Le texte publié conserve le verbe à l'impératif à la fin du paragraphe. Plus neutre, le ton correspond mieux au style discursif visé. La traduction de l'étudiant, en étant plus fidèle au texte de départ, en trahit l'objectif car l'effet produit est plus négatif. Il pourrait dissuader le lecteur de s'acheter un chien, ce qui n'est pas le but du message. En omettant la suggestion désobligeante que la maison du lecteur puisse être en désordre, la reformulation témoigne de la politesse souhaitable dans une communication écrite entre un auteur et ses lecteurs, sans modifier le sens.

Les erreurs relevées dans le deuxième paragraphe signalent la difficulté à parler simplement des objets quotidiens, fréquente dans les copies, « nettoyeurs » à la place de « produits d'entretien » par exemple. La compréhension n'est pas en cause. L'emploi de termes impropres, « facture » à la place de « honoraires » ; « toxine » au lieu de « produits toxiques », « bris de glace » attendu sur une police d'assurance à la place de « verre cassé » ; de formulations dévalorisantes pour le lecteur « traînant dans la maison » ou suggérées par l'anglais « qui peuvent facilement être transpercées par des crocs aiguisés ». L'emploi de l'adjectif « inquisitive » répété deux fois en anglais a donné lieu à deux traductions qui ne conviennent pas dans ce contexte. Tentant de diversifier le vocabulaire, l'étudiant ne s'est pas rendu compte qu'il utilisait des adjectifs impropres. Des maladresses de ce type, fréquentes chez les débutants, interdisent d'espérer susciter la confiance d'un éditeur. Elles illustrent les facteurs d'erreurs répertoriés par Daniel Gile (2004a, 213-214,

- Maîtrise insuffisante de la langue d'arrivée ;
- Contamination momentanée de la langue d'arrivée par la langue de départ ;
- Incapacité plus fondamentale du traducteur à se distancier des structures linguistiques du texte de départ lors de la reformulation en langue d'arrivée ;
- Reformulation insuffisamment attentive, et l'absence de vérification de l'acceptabilité de l'énoncé produit en langue d'arrivée.

Ils sont liés : une maîtrise insuffisante de sa propre langue rend l'étudiant vulnérable à la contamination par la langue de départ. Elle le conduit à rester proche des structures du texte de départ. La phrase qui suit nous semble illustrer ces quatre facteurs :

Par exemple, un cheval domestique qui suit une routine quotidienne reconnaîtra l'heure du repas, celle de l'exercice, dans quelle étable il vit, et ainsi de suite.

Nul besoin de se référer au texte de départ pour déceler l'influence de l'anglais « stable » en lisant le mot étable, et la reproduction de la structure linguistique que signale le segment final. Le manque d'attention l'empêche de corriger de lui-même l'étourderie conduisant à ne pas s'apercevoir que le segment « dans quelle étable il vit » est absurde en référence à un animal qui ne « vit » pas dans une étable. Une fois l'erreur signalée, l'étudiant corrige « étable » par « écurie ». La correction supprime l'impropriété mais aboutit quand même à une faute. Cette fois-ci, on peut craindre une ignorance à combler par un travail documentaire bien que cette connaissance relève d'un niveau de culture générale à la portée des étudiants. Les chevaux vivent dans des écuries, mais chacun dans son « box ». Paradoxalement, l'absence d'une terminologie repérée comme technique, qui agit comme un signal d'alerte, masque la difficulté d'un sujet semblant relever de la culture générale. L'étudiant n'a pas conscience de son manque d'information, et il n'est pas le seul. La courtoisie nous interdit de citer notre source, mais nous avons le souvenir d'avoir lu dans une traduction publiée d'un ouvrage sur ce sujet, les termes « bouses » et « déjections », mais pas « crottin » dans les pages consacrées à l'entretien des box.

Les guides pratiques utilisent souvent une langue qu'il serait abusif de qualifier de spécialisée, mais qui se situe dans une zone à l'intersection de la langue spécialisée et de la langue courante. Les jeux de rôle utilisés en début de formation font ressortir des difficultés fréquentes. L'expression des dimensions amène à repreciser quelques notions de géométrie :

Le médaillon comprend un espace en bas pour qu'un ou plusieurs noms y soient gravés. Il est à suspendre sur la porte d'entrée. Il mesure 23 cm de longueur sur 30,50 de largeur. Sa bordure est en bois peint.	L'espace inférieur du médaillon est destiné à recevoir le ou les noms des hôtes de cet accueillant logis. Cette plaque est à suspendre sur la porte d'entrée. Elle fait 30,50 cm de haut et 23 cm de large. Les plumes de la queue de ces oiseaux tiennent lieu de bordure	The plaque is just waiting to have a name or names carved across the bottom and be hung on the door. It is 9" X 12" with a plain edge. Commentaire : NON L(longueur) toujours plus grand que l (largeur), mais ici il vaut mieux parler de hauteur
1 ^{er} jet	Après révision	(Chipcarving, 105)

40. Traduire : C'est aussi faire des maths !

Le renvoi à l'extra-linguistique, et en l'occurrence à la photo qui montre l'orientation de la plaque, fait constater que le terme « hauteur » peut être la meilleure traduction de « longueur » ou « largeur » en fonction du positionnement d'un objet dans l'espace. La réécriture de la première phrase est plus élégante que la traduction littérale produite par cet étudiant. La dernière phrase montre une reformulation qui tient compte de l'image et accentue la cohérence entre message textuel et visuel. Elle élimine l'erreur de compréhension portant sur le segment « with a plain edge », erreur qui montre que l'étudiant n'avait pas fait le lien avec la photo d'une plaque en bois brut, sans peinture. Ce passage rédigé en anglais courant, avec des mots simples s'avère très difficile pour un débutant qui n'utilise pas les informations apportées par l'environnement du texte. La version publiée se rapproche de celle obtenue après une correction soulignant la nécessité de se servir des illustrations comme aide à la compréhension et comme outil de vérification :

L'espace inférieur de cette plaque (30,50X20 cm), à suspendre sur la porte d'entrée, attend le ou les noms des hôtes de cet accueillant logis. Les plumes de la queue des oiseaux forment une bordure naturelle (Moor, 142).

Que le sens ait été transmis ne compense ni les impropriétés ni les maladresses d'expression constatées dans cette description. Toutefois cet étudiant tentait d'éviter le piège du littéralisme, mais ne trouve pas de formulation adéquate. Sa traduction est moins littérale que l'extrait de l'encyclopédie CHIEN (plus haut) qui montre que cet autre étudiant ne perçoit pas le décalage entre le style de l'auteur, qu'il restitue, et le style attendu pour une collection encyclopédique en français. Il leur reste à apprendre à faire travailler leur texte en les comparant à d'autres, tirés de publications similaires, pour s'en inspirer. Les observations du formateur restent parfois volontairement allusives pour mettre l'étudiant sur la bonne voie sans faire le travail à sa place et pour susciter la discussion. Au-delà des remarques sur les aspects linguistiques, d'autres évoquent la future mise en page. La traduction de ce chapô introductif demande une réécriture. Elle s'impose, ne serait-ce que pour le différencier du paragraphe introductif et atténuer l'effet répétitif. La rédaction de la traduction du chapô demande de souligner sa fonction appellative, et celle du paragraphe suivant, sa fonction informative. Cet étudiant ne fait encore aucune distinction stylistique entre les deux paragraphes.

Les premiers jets sont le lieu de la première confrontation entre deux conceptions de la traduction. Les étudiants n'arrivent pas encore à masquer leur traduction par la réécriture. Les remarques individualisées plus ou moins précises, selon la difficulté, réitèrent les

contenus des ateliers préparatoires. Ce sont des invitations à (1) utiliser la fonction communicative de chaque rubrique comme guide de rédaction, (2) enrichir le vocabulaire, (3) s'inspirer de la rhétorique d'autres ouvrages publiés. Le formateur s'appuie sur les erreurs pour obtenir des reformulations ponctuelles. Ainsi encouragés à faire preuve de créativité, les apprenants s'enhardissent et finissent par prendre quelques initiatives de réécriture. Ce changement déstabilisant induit parfois des réactions excessives aboutissant à des changements de sens. L'erreur est d'aller trop loin en cherchant la limite. Le retour à l'analyse du contenu informationnel présent dans le texte de départ est l'étape suivante nécessaire pour la trouver. Toute information pertinente par rapport aux objectifs de l'auteur et de l'éditeur de la traduction doit être transmise. La lecture critique des traductions publiées, en évoquant leur effet sur le lecteur et en renvoyant aux consignes éditoriales, permet de dresser une liste de questions à se poser pour décider d'une suppression ou d'un ajout, et dans ce cas, de sa localisation. L'ajout peut être dans la rubrique, en utilisant le procédé d'incrémentation bien connu, dans une autre rubrique sur la même double-page ou renvoyer dans un glossaire à la fin du livre.

La complexité du texte de départ peut être la source des erreurs de compréhension, qui aboutissent à des fautes dans la traduction. La traduction pragmatique touchant à des domaines spécialisés, la prolifération de termes inconnus rend parfois la compréhension difficile. Les difficultés lexicales se cumulent souvent avec un bagage cognitif trop limité pour appréhender la teneur du message. La formulation même du texte peut laisser à désirer et en rendre la lecture laborieuse.

IV.8.5. Utilisation pédagogique des erreurs

L'utilisation des erreurs demande la mise en place d'une relation collaborative au sein du groupe. L'évocation de quelques-unes de ses propres bévues de débutant met les étudiants à l'aise. Ils sont ensuite moins embarrassés par leurs erreurs. L'absence de notation pénalisante encourage à prendre des risques et à oser des solutions créatives. Souvent signalée, la tendance à rester proche du texte de départ caractéristique des débutants peut résulter de l'effet dissuasif d'une notation qui procède par soustraction :

Ils [les étudiants] pourraient alors être tentés de réduire les risques d'erreurs en restant aussi près que possible du texte de départ et en évitant de prendre des décisions audacieuses. Cette frilosité les empêcherait de déployer toute leur créativité linguistique, et les priverait d'une partie du plaisir que l'on peut éprouver à chercher, trouver et mettre en œuvre des solutions créatives. (Gile, 2004a, 218).

Le premier jet devrait être le lieu de toutes les audaces traductives et stylistiques, un texte où l'étudiant teste les possibilités d'écriture sans se soucier des conséquences. Ce devrait être un travail permettant la proposition de plusieurs solutions et de s'ouvrir de ses doutes afin que le formateur puisse intervenir pendant, et pas seulement après, la réalisation de la traduction. Une telle méthode de travail convient à de petits groupes d'étudiants déjà proches de la professionnalisation. Toutefois, c'est rarement le cas : les étudiants ont besoin des corrections portées sur un premier jet encore proche d'une version pour modifier leur comportement et leur méthode de travail. Les annotations corrigeant les erreurs de langue ou d'écriture servent aussi à les convaincre d'accepter de jouer le jeu, selon les nouvelles règles instituées pour l'atelier, afin de préparer à la vie professionnelle. Le travail attendu au premier jet se produit plus souvent lors de la rédaction du deuxième jet qui, de ce fait, peut présenter certains travers expérimentaux. Le volume horaire de notre atelier, trop limité, ne permet pas de vérifier si la remise d'un troisième jet améliorerait significativement le résultat. Même si le traducteur professionnel revient plusieurs fois sur son travail, il est à craindre que la répétition de l'exercice dans la formation ne provoque un effet de lassitude.

Dans un premier temps, les erreurs sont des indicateurs des questions que se posent les apprenants. Ainsi les premiers brouillons rendus permettent d'aborder les questions suscitées par la traduction d'un texte avec un peu de recul, en leur donnant une formulation plus systématique. La relecture du premier jet n'est pas une correction au sens universitaire du terme. Elle ne donne lieu à aucune évaluation et ne se veut pas exhaustive. La relecture se veut un accompagnement et peut occasionnellement prendre la forme d'une réécriture à l'image de celle d'un relecteur pour une maison d'édition. Sa fonction est d'attirer l'attention des étudiants sur certains problèmes pour leur donner le moyen ensuite de trouver les autres, par eux-mêmes ou avec l'aide de leurs pairs. L'atelier postérieur à la remise des premiers jets annotés prend la forme d'une séance de réécriture collective où chacun peut intervenir sur le travail de tous. Une correction complète à ce stade aurait pour effet de rendre le groupe passif, ce qui n'est pas le but, puisqu'il s'agit au contraire d'amener les étudiants à s'auto-corriger. Les erreurs suscitent des commentaires ponctuels dont les messages rappellent quelques grands principes de la traduction pragmatique pour l'édition tels qu'ils ont pu être inférés de l'étude des consignes et de l'observation de l'usage dans les ouvrages pragmatiques. Pour illustrer, nous reproduisons les premières pages de deux copies corrigées après le premier et le second jet de traduction avec quelques remarques du correcteur. Voir annexe 4.11.

IV.8.5.1. Stratégie de signalisation de l'erreur et utilisation en atelier

Les correcteurs travaillant pour un éditeur n'analysent pas chaque phrase en détail. Ils réagissent aux fautes de langue et à toutes formes d'expression qui arrêtent la lecture : maladresses d'expression, formulations lourdes ou dysphoniques. Dès que l'écriture s'écarte des prescriptions du cahier des charges de l'écriture éditoriale, ils interviennent. Le formateur visant à rendre ses étudiants capables de se corriger eux-mêmes peut opter pour plusieurs niveaux de correction. Dans le cadre du contrôle qualité, la gravité est la conséquence de l'erreur pour le lecteur. Dans le cadre de la formation, la gravité correspond à la difficulté probable que l'étudiant va rencontrer pour la corriger. Un simple signalement de l'erreur, sans commentaire, correspond à une maladresse semblant aisée à rectifier après repérage. Le commentaire explicatif attire l'attention sur les erreurs dont la correction demande un effort de reformulation. Il évoque la réaction du lecteur, pour rappeler la fonction communicative du livre ; ou le jeu des rubriques entre elles, pour rappeler les contraintes liées à la maquette (Voir annexe 4.12). Le formateur réécrit quelques segments pour montrer au jeune traducteur comment se libérer de l'influence du texte de départ. Ces différents niveaux de correction sur les premiers jets rendus en préparation à l'atelier visent à orienter l'effort de réécriture. Les commentaires restent parfois allusifs pour susciter un questionnement lors de l'atelier collectif destiné à faire la synthèse de la correction des premiers jets avant leur remaniement.

C'est le moment de faire apparaître des systématicités. Beaucoup d'erreurs qui se retrouvent de copies en copies, alors que les étudiants traduisent des livres différents, signalent des difficultés dont l'origine ne se situe pas dans la dimension linguistique des textes mais plutôt dans les comportements traductifs. La correction en atelier, avec la mise en commun des commentaires individuels, prend la forme d'une réflexion sur les causes de comportements traductifs généralisables à tous ou presque. Les erreurs de transfert de sens s'expliquent souvent par une lecture trop rapide de l'original, des lacunes dans le savoir linguistique (prolifération de mots inconnus) ou documentaire (ignorance du domaine). Leur correction renvoie à la recherche lexicale et documentaire puis à l'intégration de cette recherche dans la rédaction de la traduction. Certaines apparaissent dès la première lecture sans qu'il soit nécessaire de comparer la traduction à l'original. D'autres à la seconde, quand l'auteur a déjà une assez bonne maîtrise de l'écriture pour faire illusion et masquer certaines lacunes.

IV.8.5.2. Indications professionnelles

La remise de fichiers informatiques permet au formateur de déceler le niveau de maîtrise du logiciel et de reprendre les principales consignes typographiques en les appliquant à des cas concrets. Ces corrections encouragent le développement de compétences informatiques et typographiques nécessaires pour accéder au métier de traducteur. Secondaires dans le cadre de l'atelier de traduction, les corrections info-typographiques visent à intégrer les contenus de cours de formation à l'utilisation des principaux logiciels susceptibles d'être utilisés par les traducteurs.

IV.8.5.3. Indications portant sur la réception

Le rappel de l'existence du lecteur replace la traduction dans le cadre de communication. Des phrases ambiguës sont signalées, avec parfois des indications pour aider à clarifier le message. L'emploi de déictiques spatio-temporels dans le texte de départ est une source d'erreurs intéressantes pour envisager l'adaptation culturelle inhérente à toute traduction pragmatique.

Très attentifs au transfert du sens, les étudiants le sont moins à l'effet produit par les termes utilisés. Un travail sur les connotations plus ou moins valorisantes des termes les aide à affiner leur choix lexicaux. Dans certains contextes « brocante » est préférable à « bric-à-brac » même si les deux termes sont synonymes, leurs connotations sont différentes (voir annexe 4.13). Les loisirs créatifs, souvent des métiers anciens, sont des activités exigeantes ; leur apprentissage s'apparente à un véritable travail, avec des côtés fastidieux. Il peut être adroit d'éviter un usage trop fréquent du mot « travail » dans un ouvrage de loisirs, même si le terme « work » est récurrent dans l'original. La mise en commun des traductions permet de s'apercevoir que les exemples tirés des différents livres servant de support pédagogique ne sont pas des cas d'espèce. Ils se répètent, ce qui permet d'en déduire, sinon des règles de traduction, du moins des guides aidant à la rédaction à condition de se souvenir de tester la validité des phrases produites en les confrontant au réel.

IV.8.5.4. Indications rappelant l'interaction entre les différentes rubriques

Ces commentaires rattachent une critique au contenu d'une autre rubrique. Quand une explication comporte une liste de matériel, outils et fournitures ou ingrédients nécessaires,

le correcteur réagit si les instructions utilisent des objets qui ne sont pas mentionnés. Que l'erreur se trouve dans l'original ne dispense pas de la rectifier. Les commentaires évoquent les autres rubriques ou des illustrations qui apportent des indications à prendre en compte pour la rédaction d'un passage afin d'insister sur la cohésion textuelle et visuelle de l'ensemble dont chaque composante, en apparence indépendante, fait partie.

Le commentaire peut suggérer des méthodes, par exemple inciter à utiliser une photo pour rendre une idée plutôt que de tenter de traduire littéralement la phrase qui l'exprime. Le support visuel aide l'étudiant à déverbaliser et libère sa créativité tout en la cadrant.

IV.8.5.5. Commentaires sur la qualité de la langue

Les textes des livres pragmatiques écrits en anglais sont, on le sait, très répétitifs. Il faut se défaire de l'idée que le traducteur est là pour traduire et non pour améliorer le texte. Dans le domaine pragmatique, il risque de passer pour incompetent s'il ne s'en charge pas. La relecture sur fichier permet d'activer la fonction « recherche et remplace » en surlignant les termes récurrents. Mieux qu'un long discours, l'apparition du surlignage illustre la nécessité de « toiletter » un peu le texte. L'indication visuelle, assortie d'un commentaire visant à dédramatiser en proposant un « jeu de réécriture », semble avoir bien fonctionné pour cette étudiante qui élimine neuf occurrences de « vous pouvez » dans le deuxième jet où il n'en reste que deux. Le procédé de correction utilisé, outre sa fonction première, apporte une technique de relecture ciblée qui permet d'échapper à la linéarité du texte à l'écran. Outre les répétitions, il peut être utilisé pour supprimer des doubles espaces ou pour harmoniser une terminologie qui se construit pendant l'avancée du travail, ce qui conduit à modifier des termes qui semblaient convenir et s'avèrent inadéquats quand le traducteur maîtrise mieux le sujet.

IV.8.5.6. Exploitation de quelques erreurs pour un exercice collectif

Un florilège de passages présentant les principaux problèmes récurrents, assorti d'exemples de commentaires de lecture, peut se transformer en exercice de relecture/réécriture préparatoire (voir annexe 4.15). Cette réflexion sur des premiers jets annotés, sans référence au texte de départ, permet d'isoler quelques difficultés de rédaction fréquentes en français. Elle élimine les interférences avec le texte de départ, causes fréquentes d'erreurs, puisque celui-ci n'est pas donné. Le recours à des traductions rédigées par les

précédentes promotions participe de l'effort de déculpabilisation devant l'erreur et aide les étudiants à redécouvrir leurs propres traductions avec des yeux neufs.

Le traitement des erreurs de français aboutit à la mise en place de stratégies de relecture pour rendre les étudiants autonomes face à leur propre traduction. Le premier extrait illustre le problème omniprésent de la répétition. Comprendre l'origine de l'erreur est la première étape du processus. Le texte en anglais comporte des répétitions, mais moins nombreuses puisque l'anglais dispose des termes « shape » et « form ». Les voyant dans un texte en français, l'apprenant les remarque plus facilement. Libéré de l'emprise du texte de départ, il peut chercher des synonymes ou des reformulations pour les éliminer. La chasse aux répétitions est un excellent point de départ pour inciter à se dégager de l'emprise du texte de départ dont elle montre les faiblesses.

Le travail de relecture du formateur prépare celui de l'étudiant. Il lui fait prendre conscience de ses défauts. À lui de s'organiser pour y remédier. Certains s'aperçoivent d'une tendance à lire trop vite ou à être un peu étourdis, d'autres reconnaissent un manque d'intérêt qui les a empêchés de s'investir. Quelques-uns invoquent le manque de temps, remarque qui donne l'occasion d'intégrer les questions d'organisation et de gestion du temps à la réflexion traductive.

Le début du deuxième passage pose le problème de l'euphonie et de la répétition des pronoms démonstratifs « cela » et « ceci ». À nouveau, il est inutile de se référer au texte de départ, voire souhaitable de ne pas l'avoir pour faire remarquer l'usage inhabituel de l'adjectif « frappante » en référence à l'œuvre ou de l'adverbe « drastiquement ». Ces calques révèlent une écriture suscitée par une traduction et par là-même font réfléchir au travail à accomplir pour masquer cette vérité, compétence nécessaire en traduction pragmatique. Le correcteur signale la longueur de la dernière phrase qui contrevient aux préférences exprimées par les éditeurs.

Le troisième passage pose des problèmes de rédaction, de registre et de contenu. Le commentaire attire l'attention sur l'effet produit sur le lecteur, laissant à son auteur, puis aux étudiants le soin de décider s'il convient faire des modifications, et lesquelles. Le mot « matériaux », traduction de « material » est probablement un faux sens, mais les étudiants ne peuvent le deviner. Ce passage est un bon exercice de style. Il suggère aussi une technique de relecture active consistant à barrer tous les segments contenant des formulations longues avant d'en envisager une réécriture concise.

Déjà commenté plus haut, le quatrième passage témoigne d'une traduction très littérale. Les phrases longues sont abstraites et difficiles à comprendre. On détecte quelques calques « trivial » « standard ». Ce texte s'apparente plus au transcodage qu'à la traduction. Sa réécriture est un bon exercice de syntaxe. Pour le réussir, il faut se concentrer sur les informations transmises, les restructurer puis réécrire. En l'état le lecteur peut comprendre les informations sans comprendre pourquoi on les lui donne. Une bonne réécriture devrait éliminer cet inconfort en établissant la pertinence des informations.

Ces quatre exemples ne contiennent pas toutes les erreurs possibles mais en réunissent un assez grand nombre pour alerter les étudiants sur les défauts qui guettent leurs propres traductions. La mise en garde est rarement suffisante pour éviter aux apprenants de refaire les erreurs de leurs prédécesseurs mais c'est une des étapes du processus favorisant la prise de conscience nécessaire à l'auto-correction. Les quelques copies ayant fourni nos exemples confirment l'excès de littéralisme généralisé bien connu des formateurs de traducteurs. Partant de l'hypothèse qu'il est en partie imputable à des comportements traductifs préexistants, et à la difficulté d'en former de nouveaux pour répondre à la demande des donneurs d'ordre, le formateur fait le lien entre les erreurs et les consignes analysées chapitre 3. Le principal effort étant l'écriture, la correction du premier jet privilégie la compétence rédactionnelle. Les reformulations obtenues sont parfois excessives. Des suppressions abusives témoignent de tentatives maladroites révélatrices de l'effort d'adaptation à fournir. Elles manifestent la déstabilisation ou « déséquilibre cognitif » résultant d'une approche constructiviste (Collombat, 2009, 41). Ces erreurs consécutives à la première correction manifestent le besoin d'un retour vers l'analyse du texte de départ. L'analyse plus fine des informations permet de trier les informations pertinentes à traduire et d'éliminer des informations parasites traduites dans le premier jet. La relecture fait apparaître leur inadéquation au contexte culturel du livre en français. La traduction de ces informations souvent digressives dessert le projet éditorial. L'utilisation de termes non recevables signale l'insuffisance des recherches et des connaissances encyclopédiques nécessaires à la compréhension de l'ouvrage. La plupart du temps, les étudiants améliorent nettement leur premier jet et certains nous semblent capables de rendre des essais convaincants à l'issue de notre atelier. Leurs traductions présentent les caractéristiques du style éditorial. Malgré quelques erreurs à corriger, elles semblent atteindre le seuil d'acceptabilité requis. De l'erreur comme moteur dans la progression de l'étudiant, au moment de l'évaluation finale, ses conséquences, les fautes de traduction restent les principaux critères d'évaluation de la qualité

des traductions. La correction des deuxièmes jets permet de constater si l'étudiant a tenu compte des annotations portées sur le premier jet et si la correction proposée est une amélioration. Cette correction en deux temps permet d'inclure dans l'évaluation finale une appréciation de l'évolution du processus traductif. Cette appréciation reste en partie subjective mais pourrait donner lieu à un chiffrage précis. Pour chaque segment annoté dans le premier jet, une échelle de 0 à 4 permettrait par exemple de rendre compte de la qualité de la modification. La reprise du segment annoté, sans correction correspondant à un 0, puis des modifications peu convaincantes à 1 et 2 et des remaniements permettant un saut qualitatif à 3 ou 4.

IV.9. L'évaluation

Une réflexion sur un enseignement ou une formation qui n'évoquerait pas l'évaluation semblerait incomplète. Toutefois, l'évaluation à elle seule justifie des recherches approfondies qui débordent du cadre de notre sujet. Nous rappelons brièvement les principaux problèmes soulevés par l'évaluation sommative et formative pour nous concentrer sur cet aspect de l'évaluation qui nous semble crucial dans une pédagogie utilisant l'erreur comme un moteur d'apprentissage. Nous proposons deux grilles visant à évaluer le processus et l'intégration des consignes de travail cadrant un projet de traduction éditoriale.

Dans le secteur de l'édition qui nous intéresse, les traductions ne sont pas commercialisées en tant que telles, mais comme des originaux. Les livres sortent parfois simultanément dans plusieurs pays, le nom des différents traducteurs se dissimulant dans l'ours. Une grande partie de leur effort consiste à effacer la trace du texte de départ, produisant ce que House appelle des traductions masquées et que Gutt ne reconnaît pas en tant que traductions. Le texte de départ devient une matière première dont les contenus informationnels sont à extraire pour les restituer dans la forme prescrite par le donneur d'ouvrage. Il s'agit souvent de la charte graphique d'une collection. Cette posture traductive sollicite l'initiative du traducteur appelé à juger et trier les contenus. Elle lui impose aussi des contraintes qui parfois empiètent sur ses décisions comme les listes de vocabulaire fournies par certains éditeurs. Le texte de départ auquel on a l'habitude de comparer une traduction pour évaluer ses qualités devient une référence lointaine pour l'évaluateur. La nécessité de procéder à un travail de médiation culturelle au niveau du macrocosme culturel et du microcosme de la culture professionnelle demande à l'évaluateur d'intégrer des critères pertinents pour rendre compte du suivi des consignes et de l'efficacité de l'adaptation pour le

livre en fabrication. Ces critères d'appréciation, corollaire de la dimension pragmatique de la traduction, permettent d'envisager l'évaluation formative comme un outil de socialisation dans la formation du traducteur. En recentrant l'effort de traduction sur le livre pour mieux appréhender l'activité traduisante dans sa dimension sociale en tant que métier, notre méthode de travail apporte à l'évaluateur des éléments concrets pour évaluer une traduction en ajoutant à la comparaison avec le texte de départ qui sert à contrôler le transfert des contenus informationnels, l'usage de livres comparables, lieux d'instanciation du discours éditorial.

IV.9.1. Bref rappel

Une évaluation se construit en répondant à plusieurs questions :

Veut-on évaluer le produit de la traduction en elle-même ou n'est-elle considérée que comme la trace de surface des raisonnements et actions prises par le traducteur pour la produire ? Et dans ce cas, évalue-t-on le processus tel qu'on peut partiellement le reconstituer ou les capacités de son auteur ? Poser le problème de l'objet de l'évaluation pose en même temps le problème de son objectif. S'agit-il d'une évaluation sommative à valeur de bilan ou formative, destinée à jouer un rôle dans la progression ?

La définition des critères s'adapte au contexte de l'évaluation. Ils diffèrent entre le stade de la formation en langue, qui comporte une part de formation non professionnalisante, et celui de la formation professionnelle. La deuxième année des masters professionnels est une année charnière puisque c'est celle du passage de la condition d'étudiant à celle de professionnel. L'évaluation évalue les compétences des étudiants à travers la qualité de leurs travaux. Passé le cap de la professionnalisation, l'évaluation porte sur la qualité d'une production, en l'occurrence une traduction. Or, effectuée à la demande d'un enseignant ou d'un donneur d'ordre, une même traduction n'a pas la même fonction sociale. Formateurs et éditeurs ne jugent pas la même chose.

IV.9.1.1. Aspect professionnel de l'évaluation

La correction fait partie du processus de fabrication du livre. Tout tapuscrit, de la main d'un auteur autochtone ou d'un traducteur, fait l'objet d'un suivi éditorial. Cette opération a un coût qu'il s'agit de minimiser en recrutant un collaborateur capable de rendre un tapuscrit aussi proche que possible du texte qui sera finalement publié. L'éditeur en recherche de traducteur est particulièrement exigeant sur la qualité du bout d'essai puisque c'est un outil de sélection. Il vérifie :

– la lisibilité du texte, critère qui recouvre la rhétorique, la phraséologie, le registre ou niveau de langue. Pris ensemble, chacun de ces éléments participe de l’inscription de la traduction dans le discours de l’édition et se matérialise par la conformité du texte à un ensemble de normes culturelles et professionnelles définies ou non par des consignes précises,

– l’exactitude des contenus informationnels, opération pouvant nécessiter le recours au texte de départ pour vérification, ou basée sur la cohérence interne de la traduction (seule procédure possible quand la langue de départ est inconnue du relecteur),

– le travail d’adaptation (localisation) effectué sur les contenus et les qualités de communication du texte rédigé.

La signature d’un contrat est l’aboutissement d’un processus de sélection qui fonctionne sur le mode de la prédiction. Un essai répondant aux exigences d’écriture et restituant le sens du message permet d’espérer que le traducteur tiendra la distance et que son tapuscrit aura les mêmes qualités. L’évaluation professionnelle n’est pas une science exacte et les traducteurs sont soumis à la subjectivité des éditeurs.

Pour les futurs traducteurs, la professionnalisation passe par la découverte, l’acceptation et l’intériorisation de pratiques que le milieu universitaire perçoit comme choquantes parce qu’elles sont en contradiction avec les siennes :

Outside the academic context, the evaluation of published translation is generally carried out in the absence of any objective criteria of analysis and, sometimes even a detailed comparison between the translation and the original text. In some translation prizes the jury takes only the translation into account, without consulting the original text. (Albir et Alves, 2009, 273).

En dehors du monde universitaire, l’évaluation des traductions publiées s’effectue en général en l’absence de tout critère d’analyse objectif et, parfois même, sans comparaison détaillée entre la traduction et l’original. Les jurys de certains prix de traduction se basent uniquement sur la traduction, sans consulter le texte original. [notre trad.]

Le commentaire de ces chercheurs indique leur désapprobation. Ils regrettent l’abandon du texte de départ comme comparant de référence. Témoignant de leur attachement à la méthode en usage dans leur propre milieu, ils construisent ces différences comme des oppositions. Un formateur qui partagerait cette attitude se verrait contraint d’adopter un fonctionnement schizophrène pour transmettre les valeurs de l’édition. Nous préférons envisager ces deux manières d’évaluer une traduction comme complémentaires. Leur finalité diffère. Elles ne portent pas sur le même objet puisque pour l’édition, la traduction est une fin en soi tandis que dans l’enseignement, elle n’est que la trace visible de la compétence d’un étudiant jugée à travers son travail.

IV.9.1.2. Aspect universitaire de l'évaluation

L'institution universitaire est plus exigeante et requiert une graduation plus fine que l'acceptation ou le refus puisqu'elle n'est pas un outil de recrutement⁵³, mais dans le cadre d'une formation, un outil. Elle privilégie l'évaluation analytique très employée dans les filières langues que les étudiants connaissent bien. Les erreurs sont réparties en une vingtaine de catégories (sens, faux-sens dans le champ ou hors champ, contresens de mot ou de phrase, impropiété, barbarisme, inexact, mal dit, solécisme, non idiomatique, vocabulaire/lexique, calque, registre, style, grammaire (temps, accords, modaux, conjugaisons..), oublis, omissions, ajouts, orthographe lexicale ou grammaticale, ponctuation). Selon la gravité attribuée à chaque type d'erreur, on déduit un certain nombre de points d'une note maximum théorique pour obtenir la note d'une copie, traditionnellement sur 20 points voir (Anckaert, Eyckmans *et al.* 2013)

IV.9.1.3. Inconvénient de cette procédure

Le texte traduit n'a pas d'existence autonome. Dans le cadre d'un cours, le correcteur l'a en général choisi lui-même pour des raisons précises, puis traduit afin de proposer une correction à l'exercice tout en identifiant ses diverses difficultés. Sa lecture des copies est complètement orientée dans le sens de la correction et laisse peu de place à l'appréciation de la « traduction » produite. Il ne se comporte pas face au texte comme le ferait un lecteur qui le découvrirait en français, sans se reporter à un original utilisé comme élément de comparaison.

Il s'agit d'une évaluation négative puisqu'elle procède par soustraction, avec toutefois la concession de bonus pour les trouvailles ou les passages difficiles (unités de traduction résistantes) qui se détacheraient par la qualité de leur rendu du reste des copies. Ces critères sémantiques et linguistiques utilisés en premier cycle pour évaluer des exercices de traduction dans le cadre d'une formation en langue sont insuffisants pour évaluer la compétence traductive car ils ignorent la dimension communicative et pragmatique des textes. Des opérations de réagencement nécessaires à la lisibilité du texte, pouvant s'accompagner d'incrémentations ou de coupes, seraient pénalisées par l'usage de cette grille puisqu'elles

⁵³ Utilisée lors de concours, c'est un outil de sélection préliminaire à un recrutement. Mais cet aspect ne nous concerne pas directement ici.

tomberaient dans les catégories ajout et omission. Son usage peut donc avoir un effet dissuasif sur les étudiants qui seraient tentés de prendre de telles initiatives.

En outre, la procédure mathématique n'élimine pas complètement la subjectivité des correcteurs. La note chiffrée est un garant illusoire d'impartialité et induit des comportements qui vont à l'encontre de la recherche d'excellence. L'effet inhibant d'une notation pénalisante dans une pédagogie qui s'inscrit dans la filiation des travaux de Piaget et utilise l'erreur comme un moteur de l'apprentissage a été évoqué. Il faut aussi mentionner ce qui nous apparaît comme un effet pervers de son corollaire, le calcul d'une moyenne.

IV.9.1.4. La tyrannie de la moyenne

Le commentaire d'une étudiante qui, ayant rendu un assez bon premier jet, se plie de mauvaise grâce au travail de correction, invoquant que sa « note lui convenait parfaitement » (voir annexe 4.6), est à cet égard édifiant. L'argument invoqué, le manque de temps dû à la multiplicité d'autres travaux pour des cours aux enjeux plus importants, témoigne de bonnes capacités d'organisation et de l'adaptation de l'effort à l'objectif à atteindre. C'est l'aspect positif. Il signale aussi une tendance à se satisfaire d'un résultat assez bon qui permet de « passer » sans chercher à atteindre l'excellence. C'est l'aspect négatif. Réussir un essai demande un peu plus d'exigences qu'atteindre une moyenne réelle (10) ou un seuil un peu supérieur souvent arbitrairement fixé à 12/20. L'objectif d'atteindre la moyenne ne favorise pas l'excellence et ce résultat pose des problèmes d'interprétation.

Les équipes pédagogiques sont tenues de rendre des notes chiffrées car les logiciels de gestion des notes ne savent pas traiter autre chose. L'évaluation mathématique bénéficie d'un *a priori* positif, notamment pour garantir l'impartialité de l'évaluation. Pourtant, le résultat final masque plusieurs aspects qui pourraient être plus significatifs pour juger des capacités du jeune traducteur.

Par exemple un apprenant, étudiant 1, qui obtiendrait successivement, en début, milieu et fin de formation : $6 + 10 + 14 = 30$, aurait une moyenne de 10. Un autre, étudiant 2, qui obtiendrait trois fois un dix aurait la même moyenne. Le premier aurait pourtant progressé de manière spectaculaire alors que le second, vivant sur ses acquis, aurait stagné. La moyenne est impuissante à rendre compte de l'évolution des apprenants. Dans la perspective d'une insertion professionnelle, l'analyse de la composition de la moyenne est plus pertinente. Les notes de l'étudiant 1 suggèrent des capacités d'adaptation supérieures à celles de l'étudiant 2. Ses chances de réussite semblent supérieures puisque lors de la dernière évaluation, il se situe

4 points au dessus de la moyenne et du deuxième étudiant. Ce dernier résultat, reflet de la compétence en fin de formation, est occulté par ceux obtenus en début et en milieu de formation. La moyenne masque les capacités de progression de l'étudiant et il faut réintroduire l'humain et sa subjectivité pour en tenir compte, en jury par exemple.

Les grilles d'évaluation conçues pour le thème et la version sont inadaptées dans une formation de traducteurs professionnels. Leur utilisation risque de prolonger un comportement étudiant retardant d'autant la construction d'une identité professionnelle qui passe par l'adoption des critères en usage dans le milieu professionnel visé. L'identification des fautes a une faible valeur pédagogique car elle ne suffit pas toujours à indiquer comment les corriger. Fournir un corrigé peut l'aider à combler des lacunes lexicales mais n'apporte pas les moyens de produire des reformulations acceptables des unités de traduction résistantes. Tentant de se munir d'outils plus en accord avec les objectifs de la formation, capables de favoriser le processus d'acquisition des savoir-faire, le formateur qui se tourne vers le milieu professionnel et l'évaluation du contrôle qualité découvre de nombreux systèmes utilisés dans les milieux où les traducteurs exercent en profession libérale ou dans le cadre du régime du salariat

IV.9.2. À la recherche d'un système plus adapté

IV.9.2.1. Modèles professionnels

Les institutions internationales dotées de services de traduction comme l'ONU ou la commission européenne ont leur propre système d'évaluation des traductions. La différence d'organisation des professions et de statut se reflète dans leur modalité d'évaluation. Le secteur de l'édition regroupe de nombreux acteurs indépendants qui jusque là n'ont pas envisagé de se doter d'une grille d'évaluation commune aux critères identifiables comme celles en usage dans les services de traduction des organismes internationaux ou au modèle SICAL utilisé par la profession au Canada. La thèse de Dragovic-Drouet (2003) apporte un éclairage intéressant sur l'évaluation éditoriale mais se base sur l'étude d'un corpus de romans historiques. D'après Umberto Eco, ce genre narratif contiendrait tous les types de discours mais peut-être pas en dehors du domaine littéraire. L'étude de ce corpus apporte des critères valides pour l'évaluation de traductions réalisées pour les différents secteurs de l'édition. Toutefois, l'auteur aboutit à la conclusion que la satisfaction exprimée par les relecteurs, selon leurs propres critères, renseigne justement sur leur satisfaction plus que de la

qualité de la traduction. La qualité reste relative par rapport à celui qui l'apprécie. Ce travail apporte une connaissance des processus d'évaluation en usage dans l'édition mais ne fournit pas d'outils pour accompagner et favoriser la progression d'apprentis traducteurs d'édition, et encore moins de ceux se destinant au secteur pragmatique puisque seul le texte est envisagé.

IV.9.2.2. Les apports de la recherche

Les travaux des enseignants chercheurs du groupe TRASILT de l'université de Rennes2 apportent des avancées concrètes exploitables dans les masters de formation à la traduction. Ils constatent à l'issue d'un bref rappel des systèmes d'évaluation en usage dans les milieux professionnels autres que l'édition que :

Cependant là encore, les modèles et les orientations sont multiples et aucun système ne parvient pour l'instant, à rapprocher de façon satisfaisante les exigences de la traduction professionnelle et de la formation des futurs traducteurs.(Toudic *et al.*, 2014, 19).

Ils rappellent que le caractère fonctionnel de la traduction pragmatique oriente la définition de la qualité sur l'usage du document produit, reprenant ainsi la notion d'effet de l'erreur sur le destinataire introduite par Gouadec (1981) dont le modèle fait date dans la recherche sur l'évaluation. Il distingue 675 erreurs possibles divisées en deux grandes catégories, lexicale et syntaxique. Le modèle proposé décharge l'évaluateur de la crainte de laisser sa subjectivité l'emporter, aboutissant à un jugement injuste du travail d'un apprenant. Son auteur est toutefois conscient de l'effet dissuasif de la lourdeur du système :

Il est seulement dommage que l'on ne puisse parvenir à la justesse que par la précision, ni à la précision que par la finesse – et donc la complexité – de l'instrument de mesure. (116)

Ce modèle coûteux en temps, pour le repérage, l'identification puis la comptabilisation des fautes semble difficile à mettre en œuvre sans logiciels spécialement conçus dans ce but. Il présente plus d'intérêt pour la traductologie pure que pour les recherches appliquées à l'enseignement de la traduction. Son principal apport dans une perspective pédagogique de correction orientée sur le processus est la prise en compte de la cause de l'erreur. Dans une perspective professionnelle, la prise en compte de sa conséquence sur les destinataires permet de relativiser la faute qui prend une existence autonome indépendante d'une comparaison à l'original.

Le modèle récemment proposé enrichit l'apport de Gouadec en ajoutant à la notion d'effet de l'erreur ou impact de l'erreur, celle de gravité, qu'ils définissent comme l'importance de l'effet de l'erreur (19). Aux sept erreurs courantes des grilles professionnelles

– sens, grammaire/syntaxe, orthographe/typographie, terminologie, phraséologie, style, omission/ajout – ils en ajoutent deux : erreurs de localisation (adaptation) et les erreurs de PAO (défaut de mise en page et formatage, associé à trois niveaux de gravité, ils aboutissent à neuf types d’erreurs. Chaque erreur peut être associée à quatre effets : précision, fonctionnalité, lisibilité et conformité du texte. Ces effets sont à leur tour affectés d’un niveau de gravité de 0 à 4. La grille ainsi obtenue semble offrir la modularité nécessaire pour servir soit à l’évaluation de la qualité en milieu professionnel et universitaire. L’utilisation d’un protocole commun facilite la transition d’un milieu à l’autre. Le poids accordé à chaque critère peut être pondéré pour l’adapter à l’évaluation de documents selon leur importance pour ce type de document.

Ce système développé et utilisé par les enseignants du Master Métiers de la traduction localisation et de la communication multilingue et multimédia de Rennes2 présente l’avantage de faire le lien entre les besoins de l’institution universitaire et ceux des donneurs d’ordre. Il lui reste à faire ses preuves dans le milieu professionnel. Bien que n’ayant pas été conçu pour la traduction pragmatique dans la perspective de l’édition, après quelques adaptations, cette grille pourrait également convenir à ce débouché, et à d’autres masters formant aux métiers de la traduction. Elle pourrait être testée dans notre atelier. La catégorie « maquette » qui prendrait en compte l’adéquation du texte produit à son environnement graphique pourrait remplacer la catégorie PAO dont nous n’avons pas encore l’utilité. Dans le but d’alléger le dispositif, au moins pour la correction du premier jet, quitte à le redéployer pour celle du deuxième jet, nous pourrions regrouper phraséologie et style dans notre catégorie discours éditorial, et grammaire/syntaxe, orthographe/typographie dans une catégorie plus large appelée par exemple qualité de la langue d’arrivée. En l’état, même si le nombre de critères retenus semble maîtrisable, l’usage manuel de cette grille tridimensionnelle représente sans doute un investissement de temps assez lourd qui justifie d’attendre l’automatisation annoncée d’une partie du processus. Il faut adapter les moyens aux enjeux.

Nous nous intéressons davantage à la valeur de l’évaluation comme outil de formation que comme outil de sanction. Nous nous efforçons de systématiser notre signalement et catégorisation des erreurs pour le rendre immédiatement lisible. Au niveau du premier jet, nous tentons d’intervenir sur les processus, le raisonnement ou les actions effectuées pour résoudre les problèmes. Le surlignage repère les fautes selon un critère de gravité par rapport à l’apprentissage :

- **carton rouge** : faute que l'apprenant ne devrait plus faire, étourderie conduisant à des fautes d'orthographe, de grammaire ou de syntaxe dans l'écriture ou au non-repérage de faux amis, à des erreurs de sens sur des points qui devraient être sans difficulté, mais c'est le traducteur qui fait l'unité de traduction résistante, pas le formateur. Les fautes repérées par un « carton rouge » signalent des faiblesses individuelles à corriger et ne font pas l'objet d'une reprise collective. Leur caractère de gravité dépend de leur fréquence. S'il ne s'agit que d'étourderies occasionnelles, elles ne tirent pas à conséquence et font partie du travail normal du correcteur d'édition. C'est plutôt leur récurrence qui leur confère un caractère de gravité et leur repérage permet à leurs auteurs de se créer une *checklist* de leurs propres faiblesses afin d'y remédier. Apprendre à personnaliser les fonctions de correction automatique de son logiciel apporte une réponse aux fautes de type « coquille », ce qui souligne la nécessité d'intégrer l'utilisation des logiciels à l'apprentissage de l'activité traduisante.

Dans les situations où l'enseignant propose un texte commun à un groupe, il repère les difficultés afin de tester ou de sélectionner. Il émet l'hypothèse que des passages comportent des unités de traduction résistantes pour les candidats. Ce sont elles qui permettent de distinguer les apprentis capables de trouver les meilleures solutions. Dans notre cas, les bouts d'essais sont des exercices individuels. Les moments de mise en commun et de partage permettent d'exposer les étudiants à davantage de problèmes à travers la relecture. Ils favorisent le développement d'une méthode inductive à partir d'instanciations différentes de problèmes appelant des raisonnements communs et des solutions similaires.

- **carton jaune** : fautes prévisibles correspondant à une réelle difficulté à ce stade de l'apprentissage. Ce sont des erreurs de compréhension ou de reformulation intervenant lors de tentatives pour restituer des syntagmes formant des unités de traduction résistantes pour l'ensemble des étudiants. Elles permettent parfois de remonter à une faiblesse dans la méthode de recherche comme l'utilisation de sources peu fiables qui conduit à l'utilisation de termes impropres alors que le sens est compris.

D'autres formes de repérage moins visibles (soulignement ou double soulignement, pour des copies corrigées sous forme de fichier, usage des fonctions de suivi des corrections ou zig-zag en cas de correction sur papier) signalent des faiblesses d'expression imputables à une connaissance de la langue traduisante correspondant à un usage personnel mais encore un peu limité pour un usage professionnel dans la sphère publique. Le sens est passé, mais le lecteur ne saurait se contenter de la formulation. Là où le correcteur de version signale par les initiales « m.d. » un problème d'expression en renvoyant à la correction syntaxique ou

grammaticale, le formateur développe le commentaire en renvoyant à la fonctionnalité du texte et aux exigences des lecteurs telles qu'elles apparaissent à travers le filtre des donneurs d'ordre.

Il suffit parfois de signaler une erreur pour activer un mécanisme de correction chez son auteur ou chez un autre étudiant puisque nous mettons en place des relectures croisées lors des ateliers, ou en dehors par le biais des échanges de courriels. Nous espérons par cette pratique collaborative informelle améliorer la qualité des traductions et faciliter la socialisation en préparant les étudiants à discuter de leur traduction avec un relecteur professionnel.

Quand le correcteur craint que le repérage ne suffise pas, il peut ajouter un commentaire explicatif, ou donner quelques instructions, se faisant le relais de l'éditeur, quitte à assumer un rôle prescriptif, pour guider la réflexion en la cadrant par le rappel de la demande des professionnels. Il peut aussi simplement réécrire, pour montrer par l'exemple, sans que la réécriture suggérée ne doive être nécessairement intégrée en l'état à la prose de l'étudiant. Une phrase proposée par une autre personne est rarement utilisable sans modification pour intégrer l'idée dans son texte. Cette primo-correction qui suspend temporairement la sanction de la note finale permet aux étudiants de tenter d'intégrer les limites de la liberté créatrice du traducteur d'édition d'après l'image qu'ils ont pu se construire du métier lors des séances préparatoires en commun. Ceux qui restent trop fidèles à l'auteur, ou trop littéraux, sont incités à prendre des risques, ceux qui sont allés trop loin, à relire le texte de départ pour bien en analyser le sens, extraire tous les éléments devant être traduits, et reconnaître ceux qui doivent être adaptés. Tout ce qui ressort de la fonction informationnelle est à traduire tandis que les procédés relevant de la fonction phatique sont souvent à effacer ou à atténuer. La mise en commun de ces travaux annotés et les discussions portant sur les points clés permettent à chacun d'envisager la rédaction d'un deuxième jet en ayant mieux analysé ce qui est vraiment attendu. Ce deuxième jet est normalement la dernière étape⁵⁴. L'évaluation formative se mue en évaluation sommative. Un moyen d'aller plus loin, quand on dispose d'une séance pour la correction, est de donner aux étudiants les passages de leur traduction telles qu'ils ont été traduits par un professionnel ou publiés. On s'aperçoit

⁵⁴ Il nous est arrivé de proposer à un ou deux étudiants ayant rendu un travail loin du seuil de recevabilité de faire un troisième jet. Ils ont accepté mais rendu un travail rarement meilleur que le second. Il semblerait que le manque de motivation ou d'intérêt pour l'atelier soit en partie responsable.

parfois de la persistance d'erreurs ou maladresses, ce qui peut avoir un effet salutaire. Tout travail de traduction reste à jamais perfectible, et celui qui lit une traduction d'un œil neuf a souvent de très bonnes idées.

IV.9.3. Dans notre atelier

IV.9.3.1. Évaluation sommative

Dans la perspective fonctionnaliste de notre atelier de traduction pragmatique, l'évaluation sommative exprime la recevabilité d'une traduction ou « bout d'essai ». Elle a pour but d'indiquer au candidat traducteur ses chances de satisfaire un éditeur. Les critères qualitatifs retenus sont suggérés par les documents et commentaires de traduction issus de la profession. L'évaluation est le dernier acte du jeu de rôle instauré pour cadrer les objectifs de l'atelier. Assumant sa subjectivité, le formateur indique si le bout d'essai rendu lui semble susceptible de permettre à l'étudiant de décrocher son premier contrat, sans que cette appréciation indicative n'ait valeur de prédiction. Un commentaire positif encourage l'étudiant à solliciter un essai sans attendre ; un commentaire plus réservé suggère de poursuivre l'effort de réflexion amorcé pendant la formation et sanctionné par un diplôme avant de solliciter des éditeurs pour accroître ses chances de réussite de l'essai qui sera proposé. L'adoption des codes de la vie professionnelle constitue l'ultime effort de socialisation du parcours de formation. L'appréciation holistique détermine un seuil de recevabilité. Souvent défini en termes qualitatifs, il peut aussi se définir en termes économiques. Une mauvaise traduction revient cher. L'éditeur cherche des collaborateurs dont les traductions exigent un minimum de travail de la part du correcteur chargé de leur suivi. Une appréciation indiquant que la traduction demande une réécriture ou une révision en profondeur doit être lue comme un avertissement. Une évaluation chiffrée vient compléter ce signal afin d'aider l'étudiant à l'interpréter. Elle fournit un repère à l'étudiant selon les codes universitaires qu'il connaît mieux et apporte un élément au jury chargé de l'évaluation de l'ensemble du travail d'un étudiant.

IV.9.3.2. Évaluation formative

L'évaluation formative non notée soulage de la sanction de la note finale sans la supprimer. Elle la reporte. Effectuée sur un premier jet de traduction, c'est un accompagnement personnalisé visant en priorité à guider l'effort de reformulation. Cet

objectif s'accompagne de la correction de nombreuses erreurs et aboutit à un saut qualitatif. Dans l'idéal, cette évaluation n'est pas notée afin d'éviter que les étudiants ne se découragent en cas de notes très basses ou ne succombent à la tyrannie de la moyenne. Toutefois quand ils expriment le besoin d'un repère connu et rassurant, elle peut être assortie d'une indication chiffrée globale.

En complément de cette évaluation basée sur le produit de la traduction, il nous semble utile de mettre à la disposition des étudiants un feed-back attirant leur attention sur les actions réalisées ou non dans l'écriture de la traduction, indépendamment de son contenu. Initialement destinées à l'enseignant, les grilles proposées sont rédigées à la troisième personne. Elles pourraient être à la première personne et remises à l'étudiant avec la consigne de répondre aux questions posées en relisant sa traduction avant de la rendre.

Proposition de grilles axées sur les processus

Une grille simplifiée d'évaluation pédagogique pour préparer à l'évaluation d'une traduction en milieu éditorial pourrait ressembler à une liste de micro-tâches reprenant les principales consignes tirées de l'analyse des documents professionnels examinés dans le troisième chapitre :

1. Atteindre l'objectif de clarté

Syntaxe :

Le traducteur simplifie une prose complexe.

Le traducteur coupe les phrases longues.

Le traducteur ne traduit pas littéralement.

Le traducteur réécrit clairement les instructions, si nécessaire.

Le traducteur intervient à bon escient.

Le traducteur intervient à mauvais escient (interventions gratuites)

2. Inscrire la langue de la traduction dans le discours de l'édition

Grammaire :

Le traducteur réécrit les phrases à la voix passive pour les mettre à la voix active

Le traducteur élimine les modalités.

Lexique :

Le traducteur maîtrise le lexique technique approprié.

Le traducteur définit les termes techniques utilisés, propose ajout ou création de glossaire si nécessaire

Le traducteur n'abuse pas du jargon technique

3. Adaptation culturelle

Le traducteur vérifie les conversions des mesures anglo-saxonnes.

L'usage d'une grille de ce type, en tout début de formation, pour la correction du premier jet d'un travail, introduit les critères professionnels. Conjointement à la grille analytique classique, elle offre un moyen de contraster les deux regards sur une traduction. Pour la correction du deuxième jet, une grille plus complète pourrait reprendre et compléter ces critères. Plutôt qu'une évaluation chiffrée, il s'agirait de répondre OUI ou NON pour chaque affirmation. Plus il obtient de OUI, plus l'apprenti traducteur commence à travailler comme un professionnel, même si sa traduction laisse encore à désirer.

A/ Commentaires généraux pour la traduction pragmatique

1. Exactitude du transfert du sens

Le message passe

Le message transmis est très lacunaire

Nombre d'erreurs de sens

2. Qualité de la langue

Style fluide - lisibilité

Le traducteur évite les constructions lourdes

Le traducteur évite les tournures négatives

3. Registre, adaptation au lectorat visé

Le traducteur utilise un registre formel pour s'adresser au lecteur

Adaptations (variables selon les couples de langues en présence)

Le traducteur évacue les interventions autoriales intempestives, (digressions et traits d'humour sans rapport avec le contenu informationnel du livre)

Le traducteur procède à un recentrage du texte sur le contenu informationnel

Le traducteur propose l'ajout d'informations manquantes pour ses lecteurs

Le traducteur supprime une information sans pertinence pour ses lecteurs.

Le traducteur remplace une information sans pertinence pour ses lecteurs par une autre

Le traducteur enrichit son texte (évite une traduction anémique)

4. Bonne maîtrise du traitement de texte/autres logiciels

Qualité du tapuscrit envoyé pour correction

Usage de feuille de style

Suppression des doubles espaces

Utilisation des espaces insécables

Adaptation culturelle/localisation

B/ Commentaires spécifiques traduction pragmatique pour l'édition

5. Prise en compte de la maquette

Le traducteur différencie les pavés de texte par l'adoption d'un style correspondant à leur fonction communicative :

Ton valorisant, laudatif (chapô), voire publicitaire (4^e de couverture)

Respect de l'encombrement (le texte ne chasse pas)

Adéquation pavé de texte et iconographie (légendes, pas à pas)

Respect des normes typographiques

6. Socialisation : Comportements professionnel et éthique

Respect des consignes transmises par le donneur d'ordre (incarné par l'enseignant pendant la formation).

Respect du délai de remise de la traduction

Communication avec le donneur d'ordre pendant la traduction (remarques, suggestions et critique du passage en traduction, repérage d'inexactitude ou problème de mise en page, en marge de la traduction)

Calibrage du texte

Établissement d'un devis

Temps passé et calcul estimatif du gain horaire en situation réelle

Bonne utilisation des annotations de la primo-correction sur premier jet

Cette grille se concentre sur les comportements attendus du traducteur en milieu éditorial. La première partie, sur la qualité du tapuscrit, associe communication et compétence traductionnelle, maîtrise de l'outil informatique et connaissance du livre. La seconde évalue la part d'adaptation dans la traduction rendue et la troisième porte plus particulièrement sur les activités annexes au processus de traduction mais qui font partie du métier. Elle devient donc un outil dans le développement de la compétence traductive et de sa mise en œuvre en contexte professionnel, participant à la socialisation du traducteur. La remise de plusieurs états d'une même traduction échelonnée sur deux à trois semaines facilite l'intégration progressive des connaissances. Les remarques du correcteur influent sur le processus traductif et conduisent une majorité d'étudiants à améliorer leur premier jet avant de remettre le second. Le dialogue instauré prépare à l'éventuelle négociation du texte avec le correcteur et/ou éventuellement à aborder la relecture des épreuves corrigées avant signature du Bon à Tirer⁵⁵.

IV.9.4. L'évaluation : levier pour la professionnalisation

Année charnière, l'année de professionnalisation est celle où les apprenants quittent le statut familial d'étudiant qui a été le leur pour endosser celui de jeune traducteur. Les enseignants qui exercent dans un contexte pour former des étudiants et leur permettre de fonctionner dans un autre sont ainsi appelés à adopter un comportement un peu schizophrénique dans lequel ils entraînent leurs étudiants. Il s'agit de faire comme si l'on était déjà ce que l'on n'est pas encore, d'où l'utilité de la scénarisation et du jeu de rôles.

⁵⁵ Rares sont les éditeurs à faire signer un BAT dans le secteur pragmatique.

La professionnalisation exige la recontextualisation sociale de l'activité traductionnelle. En cours de formation, cet effort se manifeste par les tâtonnements des apprenants, que reflètent leurs choix de traduction. Les erreurs constatées deviennent des indicateurs visibles de la réflexion invisible d'étudiants cherchant à circonscrire les limites du bien-traduire professionnel. Habités à calculer des moyennes dans le contexte d'un système scolaire puis universitaire dont le fonctionnement aboutit à penser la moyenne comme le but à atteindre et non le minimum acceptable, les étudiants doivent apprendre à viser plus haut, sans tomber dans l'écueil du perfectionnisme. Savoir se fixer des critères qualitatifs élevés, sans tomber dans l'excès aussi dommageable que se satisfaire de la médiocrité, est le résultat d'une évolution comportementale qui participe de la socialisation seconde. La mise en place de protocoles d'évaluation successifs, le premier orienté processus et le second orienté produit, puis leur double traitement selon les modalités universitaires connues des étudiants et selon les modalités du secteur professionnel visé par les étudiants, est un moyen de leur donner les repères dont ils ont besoin, et ainsi faciliter leur insertion.

V. CONCLUSION

En effet pour beaucoup de nos confrères enseignants et chercheurs, la question du lien entre formation (y compris professionnelle) et conditions économiques d'exercice n'a même pas à être posée : dépositaire du savoir et creuset d'une réflexion sans entrave, l'université doit se tenir à distance de tout ce qui a trait à la sphère économique, et les universitaires doivent rester libres d'agir au seul service de la science. (Froeliger et Audinot, 2013, 384).

V.1. Bâtir un parcours de formation en traduction autour du livre

Le pari consistant à envisager le texte comme une composante, associée à d'autres éléments porteurs de sens, était peut-être un peu osé. Nous espérons à travers les documents professionnels présentés et les copies de nos étudiants avoir montré que le livre est au cœur de la spécialisation en traduction pragmatique. Les propositions pédagogiques émises tirent les conséquences de ce constat. Nous n'avons peut-être pas mesuré tout ce qui séparerait notre pratique de la traduction pragmatique de la traduction littéraire avant de commencer à l'enseigner. Le contact des étudiants nous a convaincue qu'il s'agissait bien d'une spécialisation au sein de l'édition. Les traducteurs pragmatiques ne font pas tout à fait le même travail que les traducteurs littéraires, et pas non plus tout à fait le même travail que leurs collègues en dehors de l'édition. La nature et la langue des documents traduits diffèrent et appellent des comportements traductifs adaptés à leurs exigences. Il s'agit donc bien d'une spécialisation que cette recherche s'est employée à faire reconnaître. En invitant le lecteur à entrer dans les coulisses de la fabrication du livre et en lui ouvrant la porte de notre atelier de traduction pragmatique, nous espérons avoir apporté quelques pistes susceptibles d'inspirer d'autres formateurs

Si nous avons insisté sur la socialisation des jeunes traducteurs, c'est parce que cet aspect nous semble peu traité en relation à l'enseignement de la traduction. Il nous est apparu fondamental de situer le traducteur dans la chaîne du livre pour définir ce qui s'apparente à un profil de poste. Nous espérons ainsi compléter les approches textuelles plus classiques et donner à nos étudiants des atouts supplémentaires pour entamer leur vie professionnelle. Il nous semble souhaitable de diversifier l'offre de formation en traduction par l'ouverture dans les masters de traduction pour l'édition, de cours ou d'options traduction pragmatique, voire à terme d'un master correspondant à cette spécialisation.

V.2. Les formations et la profession

Cette proposition peut surprendre dans un contexte économique où la multiplication des formations que l'on observe depuis une vingtaine d'années semble avoir fragilisé la profession au lieu de la consolider. L'ambition des créateurs du premier DESS de traduction littéraire était d'améliorer la qualité des traductions, et la qualité de vie des traducteurs. Des

professionnels mieux formés, et donc logiquement plus compétents, auraient dû pouvoir prétendre à une meilleure rémunération. En l'absence de données permettant de se livrer à une évaluation globale de l'évolution de la qualité des traductions dans l'édition, il est impossible de se prononcer sur le premier point. En revanche les chiffres collectés sur les tarifs sont décevants. L'inverse s'est produit. Depuis déjà plusieurs années, les professionnels à travers des associations comme l'ATLF, représentant tous les traducteurs d'édition, s'inquiètent des effets pervers de la multiplication des formations pour l'ensemble de la profession. Leur qualité n'est pas en cause mais force est de constater qu'au lieu de placer les traducteurs en position de force pour négocier, elle semble les avoir affaiblis. Depuis les années 1985, la multiplication des filières professionnalisantes a provoqué un afflux de traducteurs diplômés. L'ambition d'améliorer la condition des traducteurs d'édition en leur décernant un diplôme de niveau Bac+5, qui dans d'autres domaines correspond à un diplôme d'ingénieur, ne s'est pas concrétisée. Les rémunérations des traducteurs restent bien inférieures à celles des ingénieurs. Là comme ailleurs, la loi de l'offre et de la demande joue à plein. L'afflux sur le marché de jeunes traducteurs déterminés à se faire une place est sans doute un des facteurs ayant contribué à la baisse ou à la stagnation constatées. Un autre facteur étant, pour le secteur pragmatique davantage que pour le secteur littéraire, le comptage à la tranche informatique de 1 500 signes qui tend à s'imposer au détriment du feuillet informatique, entraînant une perte de revenu estimée entre 10 et 15%. Et pour les traductions à partir de l'anglais, le feuillet est moins rémunéré qu'à partir des autres langues.

La baisse constatée n'affecte pas seulement l'édition. Une récente étude de l'évolution des rémunérations et des conditions de travail des traducteurs de l'audiovisuel dresse un tableau sans complaisance et reconnaît implicitement la part de responsabilité des universités.

C'est ce que nous proposons de faire en analysant le rapport problématique entre formations et vie professionnelle dans l'audiovisuel depuis une vingtaine d'années, avant de risquer des conclusions plus larges sur le rôle de l'université dans la société et sur la nécessité de mieux articuler enseignement, vie professionnelle et recherche. (Froeliger et Audinot, 2013, 385).

La tendance dégagée dans une étude qui s'appuie sur les données fournies par une association professionnelle est apparente dans les autres secteurs de la traduction. Dans ce contexte social sombre, on peut s'interroger sur le bien-fondé de la création d'une nouvelle spécialisation. La multiplicité des spécialités en traduction peut faire douter de la pertinence d'en créer une supplémentaire. Nous répondons à ces deux objections que la spécialisation en traduction pragmatique peut autant être une option dans la formation du traducteur d'édition

que dans la formation des traducteurs appelés à exercer dans d'autres milieux. Il ne s'agit pas de la proposer afin d'attirer davantage d'aspirants traducteurs vers un secteur où l'avenir est bouché mais au contraire de donner une compétence supplémentaire aux nombreux candidats attirés par les métiers de la traduction. Bien que le marché soit saturé, notamment pour l'anglais, les responsables de collections pragmatiques expriment leur difficulté à trouver des traducteurs compétents et motivés dans ce domaine. Ils déplorent que trop de candidats soient formés exclusivement à la traduction littéraire. Or, « la traduction littéraire ne constitue qu'une part du marché et pas du tout la plus quotidienne » Frías (2014). De nombreux traducteurs abusivement qualifiés de littéraire, parce qu'ils travaillent pour l'édition font de la traduction pragmatique. La plupart se forment en autodidactes, même en anglais. Dans le champ de la traduction éditoriale, la spécialisation en traduction pragmatique permet une diversification d'autant plus salvatrice pour qui veut vivre de la traduction que les techniques qui lui sont propres sont transférables à la littérature de genre⁵⁶, peu lucrative et aux cadences infernales, mais qui offre des débouchés non négligeables en raison du grand nombre de parutions.

V.3. Formateurs et étudiants

Au niveau des formations professionnalisantes, les étudiants sont motivés. Le public des masters de traduction ciblés vers l'édition a fait ce choix par goût de la littérature sans penser à tout le reste de la production éditoriale. Le formateur se trouve donc devant la tâche de construire son enseignement afin de susciter un intérêt, voire d'amener à dépasser quelques *a priori* négatifs. Il présente un volet de la traduction, celles des textes pragmatiques, où les règles du jeu paraissent en contradiction avec celles de la traduction littéraire. Il est donc important de dissocier ces deux modalités pour donner envie de s'engager dans une voie nouvelle. Le parcours que nous venons d'exposer répond à une demande pour un enseignement complémentaire, en fin de formation. Nous avons délibérément insisté sur les différences et les spécificités de la traduction pragmatique pour optimiser le faible volume horaire disponible pour cette formation. Nous avons donc mis en avant dans nos cours et dans cette thèse le livre et l'écriture éditoriale parce que ces angles d'approche nous ont paru sous-

⁵⁶ Comme on parle de films de genre, dans l'édition, l'expression « littérature de genre » renvoie aux collections typées comme les romans à l'eau de rose ou l'héroïque fantasy et plus récemment les nouvelles (écriture d'un roman d'après le script d'un épisode de série). Le feuillet est rémunéré 8 euros, soit moins de la moitié du tarif préconisé par l'ATLF, entre 18 et 20 euros.

représentés dans l'enseignement et dans la recherche. Nous avons introduit une approche communicationnelle passant par des activités manuelles et des jeux de rôles pour souligner la nécessité d'une remise en question complète de l'approche traductive dans ce domaine par rapport au domaine littéraire d'où nos étudiants sont issus. Quand le traducteur littéraire recrée une œuvre, le traducteur pragmatique refait un livre. L'analyse des attentes des éditeurs dans notre cas, mais cela est vrai pour tout donneur d'ordre, nous a semblé un point de départ obligé pour donner aux aspirants traducteurs une vision professionnelle de l'activité traduisante quand traduire est un métier. Dans le domaine pragmatique, le champ d'action reste le texte. Mais le texte de départ devient une matière première d'où extraire la matière du texte d'arrivée. Il est souvent imparfait et incomplet, parfois incompréhensible sans l'environnement graphique qui le donne à lire. Par conséquent, nous insistons sur la prise en compte du dispositif visuel, source de contraintes supplémentaires et espace de négociation d'un texte éclaté en rubriques en interdépendance avec le graphisme. Cette tâche fait du traducteur un collaborateur de l'éditeur et lui demande d'assumer une part de l'énonciation éditoriale en rédigeant le texte de la traduction. Nous espérons ainsi permettre à des traducteurs inexpérimentés d'échapper au malentendu induit par le terme traduction quand le travail vraiment attendu sur le texte est une réécriture et une adaptation. Nous avons insisté sur la dimension collaborative du travail et la communication avec le donneur d'ordre pour donner une image plus réelle de la profession. La capacité critique sollicitée a besoin pour se développer que l'apprenti traducteur évolue dans ses représentations du métier et de son rôle, d'où notre scénarisation de la formation afin d'amorcer le processus de socialisation seconde. Nous nous adressons à un public qui a souvent encore besoin de consolider ses connaissances de la langue de départ pour comprendre et de langue d'arrivée pour rédiger. Nous répondons au premier besoin en insistant sur les techniques de recherches lexicales et documentaires et au second en insistant sur l'écriture. Partant souvent des premiers exercices où l'étudiant retranscrit en français, un texte de départ dont les contenus demandent une adaptation, nous travaillons sur le registre en prenant comme modèle des livres comparables. L'utilisation de ces ouvrages écrits en français et des documents professionnels visent à permettre aux étudiants d'accéder au discours de l'édition. Leurs écrits au départ sont dans une langue, soit trop familière et relevant plutôt de la sphère privée, soit émaillés de formules ampoulées qui trahissent l'effort maladroit pour accéder au discours public. C'est en se forgeant une identité professionnelle de traducteur, et donc en connaissant le milieu dans lequel on traduit, que l'on parvient à rédiger une traduction correspondant aux attentes des donneurs d'ordres et donc à accéder au métier.

Liste des tableaux

Chapitre 1

Traduction technique, traduction pragmatique	49
Utilité de la traduction-audiovisuelle dans la formation à la traduction écrite	54
Harmonisation stylistique	62
Exploitation de la complémentarité des rubriques pour répartir les informations et adapter	73
Traduction fidèle à l'auteur	77
Traduction réécriture fidèle aux normes et style inhérente au genre guide pratique	79
Des traductions exprimant des fidélités diverses	86
Enonciation éditoriale	92
S'adresser au lecteur, en anglais et en français	98

Chapitre 2

Réécriture d'un chapô : la fonction de la rubrique guide la réécriture	129
De l'anglais au français : de la traduction à la réécriture	130
Réécriture : réviser le sémantisme pour restituer le contenu informationnel	132
Redondance des informations d'une rubrique à l'autre	135
Une phrase, deux rubriques, deux traductions	139
Ajout d'une précision motivée par l'iconographie	143
Réécriture : Quand l'image contredit le texte	144
Réécriture : localisation	149

Chapitre 3

Compétences et sous-compétence traductives	174
Réécriture : recentrage thématique	178
Réécriture : à l'initiative du traducteur et prérogative éditoriale	179
Renforcer la cohérence entre message textuel et visuel	179
Vers la langue de l'édition : manipulation d'une phrase	182
Vers la langue de l'édition : tapuscrit, révision et texte publié	192
Vers la langue de l'édition : suivi d'un tapuscrit	217
Vers la langue de l'édition : relecture éditoriale et commentaires	219
Vers la langue de l'édition : relecture éditoriale et commentaires	221
Adaptation culturelle et réécriture : Effacement du religieux	226
Adaptation culturelle et métaphore filée textuelle	230
Adaptation culturelle et métaphore filée textuelle et visuelle	232

Chapitre 4

Réécriture et adaptation culturelle : des premiers pas hésitants	252
Un modèle d'organisation du travail	254
Travail préparatoire collectif : rédiger une introduction	268
Réécriture : énonciation éditoriale	271
Désapprendre la fidélité à l'auteur	273
Refaire une introduction	274
Tableau illustratif de quelques problèmes de recherche lexicale	281
Unité de traduction résistante et créativité	289
Traduire les chiffres, une illustration de l'effet produit par le texte	291
Erreur rhétorique	300
Dimension communicative	303
Traduire : C'est aussi faire des maths !	302

Liste des annexes

Annexes : chapitre 1

Annexe 1.1

Exemple de copie correspondant à la remise d'un premier jet de traduction ayant fait l'objet de deux lectures successives. La première permet de donner un feed-back à l'étudiant sur la qualité de son texte lu de manière autonome ; la seconde sur les difficultés de traduction.

Annexe 1.2

Production éditoriale dans les différents secteurs de l'édition : chiffre du syndicat national de l'édition

Annexe 1.3

Notice technique vs livre pragmatique : fonctionnement d'un appareil photo

Annexe 1.4

Un bel exemple de conscience typographique en traduction pragmatique

Annexes : chapitre 2

Annexe 2.1

Mode d'emploi d'une maquette *Pêche à la mouche ; Tricot*

Annexe 2.2

Intervention du traducteur sur la maquette : Le croquis vierge en anglais est légendé en français, *Encyclopédie du cheval*, Parragon

Annexe 2.3

Exploitation d'un espace vide pour ajouter l'explication d'un terme technique introduit dans la traduction pour rendre une explication donnée sans terme technique dans l'original. *La Vannerie*, Eyrolles

Annexe 2.4

Couverture d'un livre de vannerie : Reflet de l'esprit de deux cultures et indications stylistiques

Annexe 2.5

Couverture d'un livre de tournage sur bois : Portrait du lecteur type, *Tournage de bois vert*, Eyrolles

Annexe 2.6

Présentation d'un auteur : Exemple de révisions motivées par des différences culturelles

Annexe 2.7

Adaptation culturelle : Créer un espace pour ajouter une information, traduire en résumant. *Encyclopédie du cheval*, Parragon

Annexe 2.8

Adaptation culturelle : Contraintes iconographiques sur l'adaptation du contenu. *Encyclopédie du chien*, Parragon

Annexe 2.9

Usage des couleurs dans la maquette et traduction

Annexes : chapitre 3

Annexe 3.1

Traducteur, un métier de contact : Qualités relationnelles, qualités rédactionnelles

Annexe 3.2

Le traducteur est aussi le relecteur-correcteur du livre en traduction

2. a Erreur d'unité

2. b Oubli des dimensions

2. b' Oubli d'une légende

2. c Incohérence entre les informations du chapô et du corps du texte

Annexe 3.3

3. a Paratexte : Dossier documents de travail et consignes éditeurs.

3. b Note aux traducteurs et adaptateur Lonely Planet

Annexe 3.4

Quand les étudiants découvrent les consignes de traduction : première rencontre avec la profession et réactions

Annexe 3.5

Disposition graphique et idéologie : Intervention sur la maquette pour minorer la portée du religieux

Annexe 3.6

Fleur coupées présentation colonne

Annexe 3.7

Disparition d'un élément iconographique illustrant une métaphore filée *Chipcarving*,

Annexes : chapitre 4

Annexe 4.1

Correction collaborative d'un premier jet *Pêche à la mouche*

Annexe 4.2

Révision d'une traduction publiée en vue de sa réédition dans une encyclopédie

Annexe 4.3

3. a Croquis légendé en bilingue et pas à pas à traduire

3. b Intégrer un vocabulaire technique et jouer avec la contrainte spatiale *Pêche à la mouche*

Annexe 4.4

4. a Bout d'essai de fin d'atelier : 1^{er} jet de traduction et commentaires

4. b Bout d'essai de fin d'atelier : 2^e jet de traduction

Annexe 4.5

Un exemple atypique : déstabilisation ou refus de l'exercice ?

Annexe 4.6

Choisir un skopos avant de rédiger une traduction, variation sur un extrait « Rose »

Annexe 4.7

Exemple de travaux préparatoires de recherche annotés, *cartonnage* et *Pêche à la mouche*

Annexe 4.8

Traduire une 4^e de couverture

Annexe 4.9

Quand l'auteur étranger nous parle de notre culture, et la découvrant, ré-évalue la sienne

Annexe 4.10

Saut qualitatif entre le premier et le deuxième jet *Guérir ses plantes*

Annexe 4.11

Premier jet avec commentaire de son auteur

Annexe 4.12

12. a Comparaison du 1^e et 2^e jet : exemple cheval

12. b Comparaison du 1^e et 2^e jet : exemple pêche

Annexe 4.13

Recherche d'un lexique valorisant et utilisation du logiciel

Annexe 4.14

Correction détaillée et « traque » des répétitions

Annexe 4.15

Exercices d'introduction : Mise en place des « règles du jeu »

Lexique

Concepts/termes	Définitions
Auteur (fonction)	Entité juridique abstraite. L'auteur peut se confondre avec un écrivain ou englober plusieurs personnes. Le texte d'un ouvrage pragmatique est rarement identique à celui remis par son auteur. Il est établi collectivement par le signataire du livre qui l'écrit et les membres de la chaîne éditoriale qui le révisent et souvent le réécrivent afin d'offrir aux lecteurs un texte écrit dans un style en adéquation avec ses attentes pour un genre donné. Leur style est davantage celui d'un genre éditorial que celui du signataire d'un ouvrage. Le tapuscrit de la traduction reçoit le même traitement que celui de l'auteur. Le traducteur est le premier scripteur de la traduction mais le dernier mot revient, dans le domaine pragmatique, aux éditeurs à travers la révision des correcteurs ou secrétaires d'édition.
Brouillon	<i>voir Jet</i>
Contexte	Extérieur au livre fonction référentielle dans l'extra-linguistique, le bagage cognitif, & le contexte social dans lequel la traduction est produite, activité sociale.
Co-texte	Tout ce qui entoure le texte forme le co-texte (terme plus précis que contexte que nous empruntons à Adam (2006) qui lui donne un sens strictement linguistique en élargissant ici sa définition aux éléments visuels à gauche ou à droite du texte)
Contenu informationnel	C'est l'information pertinente donnée par le texte. Le contenu informationnel d'un texte ne se confond pas avec celui-ci. Le traducteur doit donc parfois procéder à une extraction pour séparer le contenu informationnel de la manière de le transmettre de l'auteur. Quand, généralement en raison de différences culturelles, la forme d'expression du texte original ne convient pas dans le texte traduit, la traduction passe par la réécriture. Les ouvrages pragmatiques ont pour fonction première de communiquer des informations. La manière dont leurs auteurs s'expriment (forme) reflète leur personnalité et leurs préférences ainsi que leur culture. Le traducteur d'édition ré-exprime les contenus informationnels (fond) en s'éloignant du texte. Il le reformule en évacuant la part imputable au culturel, par exemple, (humour ou un niveau de familiarité) possible dans la culture de départ mais pas dans celle d'arrivée. Qu'il s'agisse de textes d'idées, comme les essais, ou de guides pratiques, les livres pragmatiques ont pour vocation la transmission d'informations. La rédaction d'une traduction peut demander un travail d'adaptation qui s'apparente au travail de relecture éditoriale sur un manuscrit original. Le processus traductif comprend donc une part de travail éditorial qui justifie la réécriture du texte en traduction.

Correction	La correction porte sur une erreur de type faute d'orthographe, de conjugaison, de frappe, oubli d'un mot ou de syntaxe. À la différence de la révision, elle ne porte pas sur des phrases entières. Il ne s'agit pas d'une réécriture.
Dissocier fond et forme	Le texte des œuvres littéraires forme un tout où fond et forme sont indissociables. Le style, la manière d'écrire, et la forme littéraire choisie font partie intégrante de l'œuvre d'un auteur individuel. Le texte d'un ouvrage pragmatique, publié par l'éditeur de l'édition du livre à traduire, peut sembler très mal écrit à l'éditeur acquéreur des droits de traduction. Le style de l'auteur n'est pas une variable à conserver. Il faut lui substituer le style de l'institution commanditaire de la traduction. Une des compétences du traducteur d'édition consiste à extraire les contenus informationnels pour les restituer dans la forme correspondant au style d'écriture exigé d'un rédacteur pour des collections ou plus généralement au style éditorial.
Écrivain	Auteur d'œuvres littéraires caractérisées par un style qui lui est propre et fait partie de la dimension esthétique de l'œuvre, et donc à traduire. Toutes interventions sur le style dénaturent l'œuvre et trahissent donc l'auteur-écrivain. L'écriture de la traduction cherche, autant que faire se peut, à reproduire le style de l'auteur-écrivain. Le traducteur est donc un traducteur-écrivain.
Faire travailler le texte	Le traducteur a besoin de plusieurs étapes ou jets pour produire le texte définitif de la traduction. Le premier jet est un défrichage-découverte de l'ouvrage à traduire. Il s'effectue lors de la première lecture. C'est souvent une traduction assez littérale et lacunaire. Les manques signalent les recherches à effectuer pour résoudre les problèmes de compréhension ou effectuer les recherches lexicologiques nécessaires à l'écriture. Le style de la langue d'arrivée reste très influencé par celui de la langue de départ. Faire travailler le texte consiste à en améliorer l'écriture afin d'en effacer les marques d'étrangeté qui seraient perçues comme des maladresses. Le deuxième jet consiste en une première relecture correction qui va incorporer le résultat des recherches. Le troisième jet, qui devrait se faire sans avoir recours au texte de départ afin de se libérer de son emprise, est celui où le traducteur effectue toutes les interventions nécessaires sur son deuxième jet pour en faire un tapuscrit abouti. La traduction doit sembler rédigée directement dans la langue d'arrivée.
Information pertinente/parasite	Le contenu informationnel d'un texte ne se confond pas avec celui-ci. Le traducteur doit donc parfois procéder à une extraction pour isoler le contenu informationnel. Quand, en raison de différences culturelles, la forme d'expression du texte original ne convient pas dans le texte traduit, la traduction passe par la réécriture. Les ouvrages pragmatiques ont pour fonction première de communiquer des informations. L'information pertinente porte sur le sujet même du livre. L'information parasite est digressive. La manière dont leurs auteurs s'expriment (forme) reflète leur personnalité et leurs préférences personnelles mais sont aussi le reflet de leur culture. Le traducteur d'édition réexprime les

	contenus informationnels (fond) en évacuant la part de discours imputable au culturel, par exemple, l'humour ou un niveau de familiarité possible dans la culture de départ mais pas dans celle d'arrivée. Qu'il s'agisse de texte d'idées, comme les essais, ou de guides pratiques, les livres pragmatiques ont pour vocation la transmission d'informations. La rédaction d'une traduction peut demander un travail d'adaptation qui s'apparente au travail de relecture éditoriale sur un manuscrit original. Le processus traductif comprend déjà une part de travail éditorial qui justifie la réécriture du texte en traduction.
Intervention gratuite	Traduire demande de choisir entre plusieurs possibilités. Toutefois, les choix doivent être motivés par des contraintes précises. Tout choix ne relevant que des préférences personnelles du traducteur (ou du correcteur), et donc gratuit, est à proscrire.
Intervention motivée	Traduire demande de choisir entre plusieurs possibilités, certaines assez éloignées de la formulation du texte de départ. Les choix de réécriture procédant de contraintes linguistiques induites par les différences entre les deux langues en présence se justifient. Ils se justifient aussi quand ils répondent à la nécessité d'adaptation culturelle. Ils se justifient également quand il s'agit de suivre des consignes données par le commanditaire, qu'elles soient d'ordre stylistique ou technique comme par exemple la notion d'encombrement inhérente au format de l'ouvrage en fabrication et à sa maquette. Ce sont des interventions motivées.
Jet	Étape de la traduction : correspond à différentes phases du processus traductif donnant des états non définitifs de la traduction. Le dernier jet est le tapuscrit rendu à l'éditeur.
Rédacteur	Auteur de textes informatifs sans prétention esthétique. Rédacteurs ou traducteurs, ils visent un style consensuel s'apparentant au style journalistique qui ne porte pas la marque de leur personnalité. Cette écriture normée correspond aux critères en vigueur de l'époque et de la culture pour un genre donné. En traduction pragmatique, il est pertinent pour un traducteur d'enlever les marques stylistiques de la culture de départ pour couler le texte dans celles de la culture destinataire de l'ouvrage. On le faisait pour la traduction littéraire à l'époque des « Belles infidèles ». Les critères qualité ont changé. Aujourd'hui, on s'attache à éviter l'infidélité en littérature, pas nécessairement dans le domaine de la fiction ou écrit de genre n'accédant pas au rang de littérature. Le traducteur de ces ouvrages comme le traducteur pragmatique est un traducteur-rédacteur.
Révision	Les révisions, le plus souvent d'ordre stylistique, sont parfois rendues nécessaires par le manque d'espace de la maquette. La révision est la réécriture d'un passage par les correcteurs.
Sens	<i>voir</i> Contenu informationnel
Support du texte	La traductologie s'est beaucoup penchée sur les textes, la langue de départ, la langue d'arrivée, le rôle du traducteur, mais en dehors des études portant sur la traduction publicitaire, très peu portent sur l'influence du support du texte sur l'élaboration de la

	traduction. Le support matériel du texte, la présence d'un co-texte et l'éventuel découpage en rubriques du texte influent sur les contenus. La double-page d'un livre forme un espace visuel où le texte s'organise. Cette organisation spatiale du texte est un vecteur de contraintes à inclure dans le processus traductif.
Tapuscrit	Dernier jet de la traduction, que le traducteur remet au donneur d'ordre. Le tapuscrit évolue sous l'action du correcteur et du maquettiste. On constate souvent des différences entre le tapuscrit et le texte de l'ouvrage publié. Il faut donc avoir accès au tapuscrit pour critiquer un traducteur. À défaut, on critique le travail d'une équipe intégrant plusieurs représentants de la chaîne éditoriale qui interviennent successivement sur le texte.
Unité de traduction	Construction abstraite à ne pas confondre avec un segment du texte de départ. L'unité de traduction se construit par la mise en relation de plusieurs segments du texte de départ et/ou des messages non verbaux, en relation les uns avec les autres susceptibles d'être séparés dans l'espace ou le temps. L'unité de traduction sera dite « résistante » quand elle pose un problème de traduction ne pouvant se résoudre par une traduction littérale. Les unités de traduction résistantes sollicitent la créativité du traducteur et permettent d'évaluer les compétences traductionnelles. Elles peuvent ainsi avoir la fonction des <i>rich points</i> , terme parfois utilisé dans la littérature. L'UT peut se réduire à un segment de phrase, correspondre à une phrase ou en réunir plusieurs, consécutives ou non.
Typographie	éléments de lexique
chapô	Intertitre, entre le titre et l'introduction. Dans les ouvrages pragmatiques, c'est un texte valorisant son objet.
chasser	Un texte chasse quand il comporte trop de caractères pour tenir dans l'espace qui lui est réservé.
drapeau fer à droite/à gauche	Justification à droite ou à gauche.
<i>dummy text</i>	Indique l'emplacement du texte dans une maquette.
écrire au long	écrire en toutes lettres.
ours	Emplacement réservé aux noms et à la fonction des principaux intervenants dans la fabrication du livre, sur la page de copyright.
rubricage	Découpage d'un texte en rubriques.
maquette	Mise en page /dispositif typographique.
titraille	Liste des titres à utiliser pour les rubriques d'un ouvrage d'une collection donnée. Elle est en général fournie par l'éditeur. Le traducteur du premier livre d'une collection peut participer à sa mise au point par ses propositions.

Index

- ajout, 200
- collection, 48, 64, 77, 78, 106, 108, 110, 116, 118, 120, 121, 130, 133, 139, 152, 153, 174, 186, 197, 205, 207, 209, 233, 249
- communauté de discours, 55
- compétence, 29, 30, 56, 57, 72, 88, 90, 96, 106, 109, 112, 113, 159, 161, 164, 169, 170, 171, 174, 178, 185, 194, 199, 225, 231, 244, 251, 254, 262, 263, 281, 314, 316, 325, 330
- compétences, 57, 65, 93, 145, 152, 160, 161, 170, 171, 179, 194, 195, 212, 213, 254
- conscience typographique, 71, 72, 115
- contenu informationnel, 190
 - extraction, 190
 - reformulation, 40, 48, 130, 138, 179, 190, 220, 258, 288
- culture professionnelle, 34, 55, 254
- déroulés, 134, 135, 155
- écriture éditoriale, 109, 238, 263
- enrichissement, 124, 200
- extra-linguistique, 69, 179, 256
- faire travailler la langue, 215
- faire travailler le texte, 231
- fidélité, 68, 79, 104, 116, 125, 145, 194, 204, 226, 267
- fonction phatique, 51, 105, 149, 268
- hors texte, 46
- image, 53, 72, 115, 120, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 143, 144, 151
- informations, 84
 - parasites, 84, 112, 132, 199, 205, 271
 - pertinentes, 84
- intersémiotique, 113
- intervention, 129, 132, 133, 145, 155
 - motivée, 191
- langue culture, 124
- lecteur type, 185, 186
- légende, 124, 135, 137, 138, 139, 140, 141, 144, 156, 157, 180
- micro-culture, 167
- mise en page, 106
- multisémiotique, 103, 113
- normes, 45, 51, 63, 76, 78, 87, 88, 132, 133, 138, 140, 153, 156, 166, 180, 185, 193, 226, 231, 233, 267, 324
- original, 53, 65, 69, 125, 133, 141, 144, 149, 152, 157
- pas à pas, 134, 135, 136, 138, 155, 156, 157
- pragmatique, 45, 83
- prise en charge énonciative, 106
- qualité, 186
 - critères de, 186
- résumante, 197
- sémiotique, 113, 121, 151
- socialisation seconde, 24, 28, 31, 67, 94, 113, 183, 264, 326
- texte, 40, 46, 52, 64, 65, 71, 72, 98, 113, 115, 117, 120, 121, 124, 127, 130, 132, 133, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 145, 147, 149, 151, 153, 154, 155, 156, 157, 161, 166, 179, 242, 256
- texte courant, 117, 124, 132, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 147, 148, 149, 156, 157
- traduction, 45, 47, 48, 60, 62, 75, 91, 124, 145, 250, 252, 262, 326, 330
 - automatique, 38
 - contrat de, 61, 126, 132, 145, 170, 194, 214, 223
 - didactique de la, 254
 - écriture de la, 27, 166
 - éditoriale, 152, 163
 - en aveugle, 59
 - exercices de, 18, 28, 34, 134, 187, 191, 231, 239, 241, 260, 294
 - fabrique d'une, 214
 - instruction, 46, 49, 63, 73, 77, 132, 155, 180, 257, 259
 - juridique, 45
 - littéraire, 26, 27, 28, 32, 33, 37, 38, 44, 68, 91, 99, 103, 107, 120, 133, 141, 145, 154, 155, 164, 167, 185, 192, 193, 197, 206, 207, 213, 230, 233, 243, 255, 259, 267, 271, 330
 - littérale, 51, 54, 190, 191, 192, 258
 - masquée, 84, 85
 - métaphore, 226
 - méthode de, 189, 247, 250
 - pragmatique, 20, 22, 26, 27, 28, 31, 32, 33, 41, 44, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 62, 64, 65, 91, 99, 104, 107, 111, 116, 125, 128, 140, 141, 161, 164, 168, 170, 186, 187, 190, 193, 198, 213, 224, 234, 238, 239, 240, 241, 243, 244, 247, 249, 250, 251, 258, 259, 262, 278, 279, 329, 330
 - procédés de, 185
 - professionnelle, 27, 28, 29, 34, 35, 45, 67, 70, 72, 93, 143, 149, 165, 174, 179, 188, 189, 204, 206, 208, 212, 214, 243, 244, 245, 249, 257, 260, 263, 329
 - publiable, 64, 112, 119, 129, 130, 192, 194, 216, 217, 231, 244, 249, 266, 268
 - publicitaire, 103
 - rédaction de la, 90, 145, 146, 154, 155, 161, 214, 248
 - résumante, 156, 196, 252, 263
 - support de la, 58, 155
 - technique, 18, 24, 30, 33, 38, 39, 47, 48, 49, 50, 54, 59, 60, 61, 65, 68, 104, 111, 116, 117, 123, 130, 140, 165, 170, 187, 197, 214, 226, 240, 255, 261, 262
 - unité de, 158
- unité de traduction, 14, 19, 56, 103, 138, 141, 155, 158, 159, 160, 176, 190
- hybride, 14, 19, 230, 273
- intersémiotique, 230
- problématiques, 287
- résistante, 160, 288

Échantillonnage

Auteurs	Ouvrages utilisés comme support pédagogique	Titre abrégé & traducteurs*
Peter Gathercole	<u>100 mouches et leurres à faire soi-même</u> – <i>Fly-tying Bible</i> , Éditions Eyrolles, 2003	PÊCHE 1
Maryellen Driscoll	<u>Abat-jour et luminaires en papier</u> – <i>The paper Shade book</i> , Éditions Eyrolles, 2002.	ABAT-JOUR 1
Hilary Bowen	<u>Bijoux en bois tourné</u> – <i>Woodturning jewellery</i> , Éditions Eyrolles, 2002	BIJOUX 1 & 2
Heather Luke	<u>Boîtes et objets en carton à réaliser soi-même</u> – <i>The Cartonage Kit</i> , Flammarion, 1996	CARTONNAGE 2
Sarah Raven	<u>Coin jardin pour fleurs coupées</u> – <i>Grow your own cut flowers</i> , Éditions Eyrolles, 2004	FLEURS trad. Hèlène Tordo
Steven Bradley	<u>Comment guérir ses plantes ?</u> – <i>What's wrong with my plants?</i> Éditions Eyrolles, 2002	PLANTES 2 &
Elisabeth Schafer, Jeanette Miller	<u>Desserts de légumes</u> – <i>Vegetable desserts, la plage</i> 2001	DESSERT 2 & Ida Ganci
Andy Parks	<u>Encadrement, les bases</u> – <i>The Picture Framing Handbook</i> , Éditions Eyrolles, 2010	ENCADREMENT2
ouvrage collectif	<u>Encyclopédie du bois</u> – <i>Woodworking</i> , Éditions Eyrolles, 2003 Reprise de <u>Les Guides du menuisier</u> , Éditions Eyrolles, 1997	ENCYCLO BOIS1&2
Tamsin Pickeral	<u>Encyclopédie du cheval et du poney</u> – <i>The Encyclopedia of Horses & Ponies</i> , Parragon, 2003	CHEVAL2
Juliette Cunliffe	<u>Encyclopédie du chien</u> – <i>The Encyclopedia of dogs</i> , Parragon, 2003	CHIEN 1
Andy Engel	<u>Escaliers en bois</u> – <i>Building Stairs</i> , Éditions Eyrolles, 2013	ESCALIER 1 & 2
Andrea Fitzpatrick	<u>Le Monde fascinant des chevaux</u> – <i>The Ultimate Guide to Horsebreeds</i> , Novedit 2003	GUIDE CHEVAL 1
Linda Barker	<u>La Chambre des tout petits</u> – <i>Creative Nursery</i> , Soline, 1995	CHAMBRE 2
Sara Pearch et Geraldine Christy	<u>La Poterie en toute simplicité</u> – <i>Simply Pottery</i> , Soline 99	POTERIE 2
Kate Buller	<u>Le Tricot facile</u> – <i>Knitter's Bible</i> , Soline 2000	TRICOT 2
Sally Swift	<u>L'Équitation centrée</u> – <i>Centered Riding</i> , Zulma, 2006	EQUITATION 2
Herbert Ypma	<u>Mexique contemporain</u> – <i>Mexico</i> , Assouline, 1998	MEXIQUE 2
ouvrage collectif	<u>Portugal guides</u> Lonely Planet, 2005	PORTUGAL 2
Hideo Dekura	<u>Sashimi</u> – <i>Sashimi</i> – Soline 2001	SASHIMI 1
Frank Fox Wilson	<u>Sculpter le Bois animaux, feuilles et fleurs</u> – <i>Carving Nature Wildlife studies in Wood</i> – Éditions Eyrolles, 2001	NATURE 2
Dennis Moor	<u>Sculpture au couteau</u> – <i>Chipcarving</i> , Éditions Eyrolles, 2009	CHIPCARVING 2
Medina Ayllon	<u>Sculpture sur bois</u> – <i>La talla en madera</i> , Éditions Eyrolles, 2007	SCULPTURE 2
Ryuichi Yoshii	<u>Sushi</u> – <i>Sushi</i> , Soline, 1999	SUSHI 1

Auteurs	Ouvrages utilisés comme support pédagogique	Titre abrégé & traducteurs*
Eva Pascual	<u>Techniques de la vannerie</u> – <i>Cesteria</i> , Éditions Eyrolles, 2007	TECHNIQUE VANNERIE2
E. R. Janes	<i>The Flower Garden</i> , Penguin, 1952, 1953, 292-293	ROSE
Hilary Burns	<u>Tressage, cannage et rempaillage</u> – <i>Rush, cane and willows</i> , Éditions Eyrolles, 2002	TRESSAGE2
Sue Gabriel et Sally Goymer	<u>Vannerie</u> – <i>The Complete book of basketing techniques</i> , Éditions Eyrolles, 2000	VANNERIE 2

*1. Traduction Jean Fusi

*2. Traduction Sophie Léchaugnette

Les traductions Lonely Planet et les encyclopédies sont des ouvrages collectifs et ont de multiples traducteurs dont les noms ne sont pas cités car leurs travaux n'entrent pas dans notre exemplier.

Traduction audiovisuelle :

Luxembourg USA Production : Les Films de la Mémoire Diffusion France 3

Traduction de fiction – traduction étudiant non publiée :

Beyond the Dark Portal, Aaron Rosenberg and Christie Golden, Pocket Star Book, New York, Simon and Schuster, 2008

Bibliographie

- ABDELLAH Antar Solhy. « What Every Novice Translator Should Know. » *Translation journal*, 6.3, 2002, < <http://translationjournal.net/journal/21novice.htm>>⁵⁷.
- ABSIRE Alain *et al.* *Le Nouveau Contrat d'édition à l'ère numérique*. Paris : SOFIA, 2015.
- ADAM Jean-Michel. « Texte, contexte et discours en question. » *Pratiques*. 129/130, 2006, 21-34.
- ADVANCED TRANSLATION RESEARCH CENTER (ATRC), Saarland University. « MuTra : Challenges of Multidimensional Translation. » Ed. Heidrun GERZYMISCH-ARBOGAST (Saarbrücken), Sandra NAUERT (Saarbrücken), 2005.
- ANCKAERT Philippe *et al.* « Bon Sens, faux sens, contresens et non-sens sens dessus dessous – pour une évaluation fidèle et valide de la compétence en traduction. » *Le Bon Sens en Traduction*. Ed. Jean-Yves LE DISEZ. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2013. 79-94.
- ANZ Heinrich. « Erwartungshorizont. Ein Diskussionsbeitrag Zu H. R. Jauss' Begründung Einer Rezeptionsästhetik Der Literatur. ('Horizon d'attente'. Contribution à la discussion du fondement d'une esthétique de la réception littéraire), 70.4, 1976, 398-408.
- ARDA Texte coécrit par les chercheurs de l'Assemblée Générale ARDA, à Paris, journées d'octobre SAES 2010. 2011. < <http://www.ardaa.fr/wp-content/uploads/2012/09/R%C3%A9flexions-sur-la-didactique-18juillet20111.pdf>>
- ASSOCIATION des TRADUCTEURS LITTÉRAIRES de FRANCE. « Compte rendu d'assemblée générale. » *Document interne non publié*, 2012.
- AUBRET Jacques. *Reconnaissance et validation des acquis*. Paris : PUF, 1994.
- BADIU, Izabella. « Traductions sur le marché. Éthiques multiples. » (*En*) *Jeux esthétiques de la traduction ; éthiques et pratiques traductionnelles*. Ed. Georgiana LUNGU-BADEA, Alina PELEA, Mirela POP. Timisoara : Editura Universității de Vest, 2010, 125-142.
- BAER Brian James, KOBY Geoffrey S., éd. *Beyond the Ivory Tower: Rethinking Translation Pedagogy*. Amsterdam : John Benjamins, 2003.

⁵⁷ Toutes les adresses URL répertoriées s'ouvraient à la date de révision de cette bibliographie, le 30 septembre 2015. Afin d'alléger cette bibliographie, nous n'indiquons pas d'autres dates de consultation.

- BAILLON Jean-François. « Retraduire la science. Le cas de l'optique de Newton. » *Traduire la science hier et aujourd'hui*. Ed. Pascal DURIS. Pessac : MSHA, 2008, 87-88.
- BAKER Mona. *In Other Words a Coursebook on Translation*. London : Routledge, 1992.
- . *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*. London, New York : Routledge, 1998.
- BALACESCU Ioana, STEFANINK Bernd. « Défense et illustration de la traductologie allemande. » *Atelier de traduction*, 5-6, 2006, 173-197.
- . « La Didactique de la traduction à l'heure allemande. » *Meta : Journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal Enseignement de la traduction dans le monde / Teaching Translation Throughout the World* 50.1, 2005, 173-197.
- . « Nécessité d'une pratico-théorie de la traduction. » *Atelier de traduction*, 3, 2005, 51-70.
- BALDO Sabrina. « Traductologie et enseignement de la traduction sous-titrée. » *Traductologie et enseignement de traduction à l'université*. Ed. Michel BALLARD. Arras : Artois Presses Université, 2009, 157-167.
- BALLARD Michel. « À Propos des procédés de traduction. » *Palimpseste Traduire ou « Vouloir garder un peu de la poussière d'or. »* Ed. Christine RAGUET. Hors série. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2006, 113-130.
- . *De Cicéron à Benjamin : Traducteurs, traductions, réflexions*. 3^e éd. 2007. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 1992.
- . « Histoire et didactique de la traduction. » *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 8.1, 1995, 229-246.
- . *La traduction de la théorie à la didactique : études*. Lille : Université de Lille III ; Diffusion, P.U.L., 1984. Travaux et Recherches.
- . « Opération vérité pour la traduction dans l'enseignement supérieur. » *De La Linguistique à la traductologie*. Ed. Tatiana MILLIARESSI. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 2011. 253-270.
- . *Traductologie et enseignement de traduction à l'université*. Arras : Artois Presses Université, 2009.
- BALLARD Michel, D'HULST Lieven. *La Traduction en France à l'âge classique*. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 1996.
- BARRET-DUCROCQ Françoise. *Traduire l'Europe*. Paris : Payot, 1992.
- BARTHES Roland. *Le Degré zéro de l'écriture*. Paris : Gallimard, 1953.
- . « Rhétorique de l'image. » *Communications* 4, 1964, 40-51.

- BASSNETT Susan, LEFEVERE André. *Constructing Cultures: Essays on Literary Translation*. Clevedon, Philadelphia : Multilingual Matters, 1998. Topics in Translation 11.
- . *Translation, History, and Culture*. London, New York : Pinter Publishers, 1990.
- BASTIN Georges L. *La Notion d'adaptation en traduction*. Thèse : Traductologie : Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III, 1990.
- . « Traduire, adapter, réexprimer. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 35.3, 1990, 470-475.
- BECKER Jacqueline. « Comment amorcer la construction identitaire d'un praticien réflexif par la formation initiale ? » *Recherche et Formation* 46, 2004.
- BEGUIN-VERBRUGGE Annette. *Images en texte, images du texte : dispositifs graphiques et communication écrite*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 2006.
- BENÍTEZ Pamela Faber, JIMÉNEZ HURTADO Catalina. *Traducción, lenguaje y cognición*. Granada : Comares, 2004.
- BENJAMIN Walter. « The Task of the Translator : an introduction to the translation of Baudelaire's Tableaux parisiens. » *The Translation Studies Reader 2nd edition*. Ed. Lawrence VENUTI. Trad. Harry ZOHN. London : Routledge, 1993, 75-85.
- BENSOUSSAN Albert. *Confession d'un traître essai sur la traduction*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 1995.
- BERMAN Antoine. « La Traduction comme épreuve de l'étranger. » *Texte* 4, 1985, 67-81.
- . *L'Épreuve de l'étranger*. Paris : Gallimard, 1984.
- . « Traduction spécialisée et traduction littéraire. » *La Traduction littéraire, scientifique et technique. Colloque international organisé par l'Association Européenne des Linguistes et des Professeurs de Langues (AELPL)*. Paris : La TILV, 1991. 9-15. Collection Paroles et Actes.
- BERND Stefanink, BALACESCU Ioana. « Traduction professionnelle – traduction pédagogique : même combat ! » *Traductologie et Enseignement de Traduction à l'Université*. Arras : Artois Presses Université, 2009. 285.
- BIZZELL Patricia. *Academic Discourse and Critical Consciousness*. Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 1992.
- BLAKEMORE Diane. *Relevance and Linguistic Meaning. The Semantics and Pragmatics of Discourses Makers*. Cambridge : Cambridge University, 2002.

- BOCQUET Claude. « Traduire les textes nobles, traduire les textes ignobles une seule ou deux méthodes ? De Schleiermacher au XXI^e siècle. » *La Traductologie dans tous ses états*. Artois Presses Université, 2007.
- BOISSEAU Maryvonne. « Les Discours de la traductologie en France (1970-2010), analyse et Critique. » *Revue française de linguistique appliquée*, 14.1, 2009, 11-24.
- BOKOR Gabe. « Translation and Typesetting. » *Translation Journal*, 1998, < <http://translationjournal.net/journal/03type.htm>>
- BOLAÑOS-CUÉLLAR Sergio. « Hacia Una Visión integradora de la traducción : propuesta del modelo traductológico dinámico (mtd). » *Revista electronica de estudios filológicos* 8, 2004, < <http://www.um.es/tonosdigital/znum8/estudios/1-bolanios.htm>>
- BOLDUC Michelle. « Le Sens rhétorique de la traduction : perspectives herméneutiques et historiques. » *Le Bon Sens en traduction*. Ed. Jean-Yves LE DISEZ, Winibert SEGERS. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2013.
- BOUTON Charles-Pierre. « Le cerveau du traducteur : de quelques propositions sur ce thème. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, *La traduction des noms propres (1) et Langue, traduction et mondialisation : interactions d'hier, interactions d'aujourd'hui / Language, Translation and Globalization : Interactions from Yesterday, Interactions from Today*, 29.1, 1984, 44-56.
- BOYER Henri. « L'humour comme connivence intraculturelle et comme obstacle interculturel. » *Les Mots Du Rire : Comment Les Traduire ? Essais de Lexicologie Contrastive*. Ed. Anne-Marie LAURIAN, Thomas SZENDE. Bern, New York, Berlin : Centre de recherche Lexiques, cultures, traductions (INALCO) Peter Lang, 2001, 35-41.
- BRISSET Annie. « Les Théories de la traduction et le partage des champs discursifs : fonctionnalisme et caractérisation du littéraire. » *Neonelson* 13.2, 1986, 263-282.
- BRUGIDOU Mathieu *et al.* « Les facteurs de choix et d'utilisation de logiciels d'analyse de données textuelles. » *JADT 2000 : 5^{es} Journées Internationales d'Analyse Statistique des Données Textuelles*, 2000.
- BRUNETTE Louise. « Normes et censure : ne pas confondre. » *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 15.2, 2002, 223-233.
- . « Relecture-Révision, compétences indispensables du traducteur spécialisé. » *Traductions spécialisées : pratiques, théories, formations*. Ed. Elisabeth LAVAULT-OLLÉON. Bern : Peter Lang, 2007.
- CABRE Teresa. « Constituer un corpus de textos de especialidad : condiciones y posibilidades. » *Les Corpus en Linguistique et en Traductologie*. Ed. Michel BALLARD, Carmen Pineira-TRESMONTANT. Arras : Artois Presses Université, 2007, 89-106.

- CANON-ROGER Françoise. « La Traduction. » 11.2, 2006, <texto.net/Repres/Themes/Canon-Roger/Canon-Roger_Traduction.html>
- . « Traduction et réélaboration interprétative. » *Revue française de linguistique appliquée* 14.1, 2009, 25-38.
- CARTELLIER Dominique, DUFRENE Bernadette. « Édition : comment l'échange de droits définit un espace public. » *Intertext « Cercetarea universitară în secolul XXI : provocări și perspective »* 3-4, 2007, 73-81.
- CHARTIER Delphine. *La Traduction journalistique anglais-français*. Toulouse : Presses universitaires du Mirail, 2000.
- . *Traduction - Histoire, théories, pratiques*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 2012.
- CHARTIER Roger. « Culture écrite et littérature à l'âge moderne. » Paris : *Éditions de l'E.H.E.S.S. | Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2001, 783-802.
- . *Le Livre en révolutions*. Paris : Textuel, 1997.
- . *Os Desafios da escrita (trad en portugais de l'italien)* São Paulo : Fundação Editora da Unesp, 2002.
- CHESTERMAN Andrew. « Proposal for a Hieronymic Oath. » *The Translator*, 7.2, 2001, 139-154.
- CICÉRON Marcus Tullius. « De Optimo Genere Oratorum. ». L'orateur ; Du meilleur genre d'orateurs, Paris : les Belles Lettres, 1964.
- Code Des Usages*, 2012. Web. <<http://www.atlf.org/wp-content/uploads/2014/04>>
- COHN Neil. *The Visual Language of Comics: Introduction to the Structure and Cognition of Sequential Images*. London, New Delhi, New York, Sydney : Bloomsbury, 2013.
- COLINA Sonia. « Transfer and Unwarranted Transcoding in the Acquisition of Translational Competence : An Empirical Investigation. » *Translation and the Relocation of Meaning – Selected Papers of the CETRA Research Seminars in Translation Studies*. CETRA, 1999. 375-391.
- COLLOMBAT Isabelle. « Le Discours imagé en vulgarisation scientifique : étude comparée du français et de l'anglais. » *metaphorik.de*, 2003, 36-61.
- . « La Didactique de l'erreur dans l'apprentissage de la traduction. » *Jostrans* 12, 2009, 18.
- COLLOQUE « Tralogy. » LODEL 2011. <<http://lodel.irevues.inist.fr/tralogy/index.p>>
- DAI Vu Van. « Le Savoir-faire en traduction. » *Qu'est-ce que la traductologie?* Ed. Michel BALLARD. Arras : Artois Presses Université, 2006, 61-68.

- DANCETTE Jeanne. « La Faute de sens en traduction. » *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 2.2, 1989, 83-102.
- DARRICAU Stéphane. *Le Livre En Pages*. Paris : CNDP Pyramid, 2006.
- DAVIER Lucile. « Traduction journalistique et illégitimité du traducteur : l'exemple des agences de presse. » *FORUM* 10.1, 2012, 79-114.
- DAVIES Eirlys E. « Shifting Readership in Journalistic Translation. » *Perspectives: Studies in Translatology*, 14.2, 2006.
- DE BRABANTER Philippe. « Traduction et mécanismes pragmatiques. » Ed. Tatiana MILLIARESSI. Lille, Presses Universitaires de l'Université Charles de Gaulle Lille3, 2009, 119-122.
- DELISLE Jean. « La Formation de traducteurs et de terminologues en contexte canadien. » *Intertext « Cercetarea universitară în secolul XXI : provocări și perspective »* 3.4, 2007, 82-95.
- . *L'Analyse du discours comme méthode de traduction théorie et pratique*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 1984.
- . *La Traduction en citations*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 2007.
- . *La Traduction raisonnée*. Ottawa : Presses de l'université d'Ottawa, 2003.
- . *Les Alchimistes des langues*. La Société des Traducteurs du Québec. *Gens de paroles depuis 50 ans*. Ottawa : Presses de l'université d'Ottawa, 1990. (1940-1990).
- . « Les Manuels de traduction : essai de classification ». *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 5.1, 1992, 17-47.
- DEMANUELLI Jean. « Ces Textes de basse extraction : nécessité ou contingence. » *La Traduction à l'université*. Ed. Michel BALLARD. Lille : Presses Universitaires de Lille, 1993. 69-83.
- DEMERS Ginette. « Les Statistiques au service de la pédagogie de la traduction. » *TTR, traduction, terminologie, rédaction*, 5.1, 1992, 101-111.
- DESMOND William. « Le Mystère s'épaissit. » *Translittérature* 46, 2014, 31-44.
- D'HULST Lieven. *Cent ans de théorie française de la traduction : De Batteux à Littré (1748-1847)*. Lille : Presses Universitaires de Lille, 1990.
- DRAGOVIC-DROUET Mila. « L'Apport de la notion de traduction éditoriale à une typologie de l'activité traduisante. » *La Traduction de la théorie à la pratique et retour*. Ed. Jean PEETERS. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2005, 151-158.

- . *L'Évaluation de la qualité des traductions éditoriales*. Thèse : Traductologie : Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III, 2003.
- DUBAR Claude. *La Socialisation*. 4^e ed. Paris : Armand Colin, 2010.
- DUPLAN Pierre, JAUNEAU Roger. *Maquette et mise en page*. Paris : Editions de l'usine, 1986.
- DURIEUX Christine. « L'enseignement de la traduction : enjeux et démarches. » *Meta : Journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal Enseignement de la traduction dans le monde / Teaching Translation Throughout the World*, 50.1, 2005, 36-47.
- DURIS Pascal. *Traduire la science hier et aujourd'hui*. Pessac : Maison des Sciences de l'Homme en Aquitaine, 2008.
- ECO Umberto. *La Structure absente*. Trad. Uccio ESPOSITO-TORRIGIANI. Paris : Mercure de France, 1968.
- ELLIS David. *La Notion d'équivalence en traduction : Les apports de la théorie des actes de parole*. Thèse : Traductologie : E.S.I.T. : Paris 3, 1987.
- EMERY Peter G. « Text Classification and Text Analysis in Advanced Translation Teaching. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 36.4, 1991, 567-577.
- ENACHE Eugenia. « Devoir du traducteur du texte de spécialité. » (*En*)*Jeux esthétiques de la traduction ; éthiques et pratiques traductionnelles*. Ed. Georgiana LUNGU-BADEA, Alina PELEA, Mirela POP. Timisoara : Editura Universității de Vest, 2010, 165-177.
- FADEL Gina Abou. « De l'expérience pratique à la réflexion théorique. » *La Traduction de la théorie à la pratique et retour*. Ed. Jean PEETERS. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2005. 91-98.
- FIOLA André Marco. *La Notion de programme en didactique de la traduction professionnelle, le cas du Canada*. Thèse : Traductologie : Paris 3, 2003.
- FLAMAND Jacques. *Sur la voie de la création, écrire et traduire*. Ottawa : Édition du vermillon, 1983.
- FOLKART Barbara. « A Thing-Bound Approach to the Practice and Teaching of Technical Translation. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 29.3, 1984.
- . *Le Conflit des énonciations traductions et discours rapporté*. Candiac Québec : Les éditions Balzac, 1991.
- FORGES Germaine, BRAUN Alain. *Didactique des langues, traductologie et communication*. Paris, Bruxelles : De Boeck Université, 1998.

- FOUCAUD Vincent. « Texte, Image et Traduction. » *Communication du 02 avril 2009 pour les étudiants d'espagnol du Master 2 professionnel « métiers de la traduction, 2009.*
- FOUCAULT Michel. « Qu'est-ce qu'un auteur ? » *Bulletin de la société française de philosophie*, 3, 1969, 73-104 réédité dans *Dits et Écrits*, ed. Daniel DEFERT, Francis ERWALD, Paris : Gallimard, 1994, 2^e éd. 2011, 817-849
- FOZZA Jean-Claude, GARAT Anne-Marie, PARFAIT Françoise. *Petite Fabrique de l'image*. Baume-les-Dames : Magnard, 1997.
- FRÍAS Jose Yuste. « Leer e interpretar la imagen para traducir. » *Trabalhos em lingüística aplicada* 50.2, 2011, 257-280.
- FRÍAS Jose Yuste. « Au Seuil de la traduction : la paratraduction. » *Event or Incident. Événement ou incident. On the Role of Translation in the Dynamics of Cultural Exchange. Du Rôle des traductions dans les processus d'échanges culturels*. Ed. Ton NAAJKENS. Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt am Main, New York, Oxford, Wien : Peter Lang, 2010. Web.
- FRIEL Brian. *Translations*. Faber and Faber, 1981.
- FROELIGER Nicolas. « À quoi bon enseigner la traduction technique ? » Ed. Colette LAPLACE, Marianne LEDERER, Daniel GILE, Profession : traducteur, Actes du colloque du 50^e anniversaire de l'ESIT, Champollion 2007.
- . « De La Centralité du compromis en traduction et en traductologie. » *La Traduction : de la linguistique à la didactique*, 2010. <http://stl.recherche.univ-lille3.fr/textesenligne/Traduction_Linguistique/presentation.html>
- . « Felix Culpa : congruence et neutralité dans la traduction des textes de réalité. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 49.2, 2004, <<http://id.erudit.org/iderudit/009348ar>>
- . *Les Noces de l'analogique et du numérique : de la traduction pragmatique*. Paris : Les Belles Lettres, 2013. Traductologiques.
- . « Les Points aveugles de la confiance dans la rédaction et la traduction des textes pragmatiques. » *Jostrans*, 3, 2005 < <https://hal-univ-diderot.archives-ouvertes.fr/hal-01222634>>.
- . « Les traducteurs sont-ils des normopathes ? » *Tribune internationale des langues vivantes*, 45, 2008, 5-11.
- . « Placer le traducteur au cœur de la traductologie. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 50.4, 2005.

- . « Pour une traductologie de compromis. » *La Traduction : philosophie, linguistique et didactique*. Lille : Éditions du conseil scientifique de l'université Charles de Gaulle, 2009, 383-385.
- FROELIGER Nicolas, AUDINOT Isabelle. « Marché de la traduction et marché des formations en traductions, ou les conséquences de nos inconséquences. » *Commerces et Traduction*. Ed. Sylvaine HUGHES. Paris : Presses Universitaires de Paris Ouest, 2013. 383.
- FUKARI Alexandra. « Les Maisons d'édition freins ou moteurs du processus de traduction ? » *La Traduction de la théorie à la pratique et retour*. Ed. Jean PEETERS. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2005, 141-149.
- FURNO Martin, MOUREN Raphaele, eds. *Auteur, traducteur, collaborateur, imprimeur... Qui écrit ?* Paris : Garnier, 2012.
- GALLAGHER John. D. « La Théorie fonctionnelle de la traduction. » *Qu'est-ce que la traductologie ?* Ed. Michel BALLARD. Arras : Artois Presses Université, 2006, 145-159.
- GAMBIER Yves. « Adaptation : une ambiguïté à interroger. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 37.3, 1992, 421-425.
- . « La Traductologie a-t-elle encore un avenir sans les traducteurs ? » *Équivalences*, 28.2, 2001, 19-29.
- . « Ouvrage Recensé : Toury, Gideon (1995) *Descriptive Translation Studies and Beyond*, Amsterdam, John Benjamins, 312 P. ISBN 90 272 2145 6 (Europe), 1-55619-495-1 (USA). » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 42.3, 1997, 579-586.
- . *Production de sens : langue et interaction*. Thèse : Traductologie : Rouen, 1986.
- . « Traduction et analyse de discours : Typologie Croisée. » *Studia romanica Posnaniensia Poznan*, 25-26, 2000, 97-108.
- GARRIC Nathalie, CAPDEVIELLE-MOUGNIBAS Valérie, BESSES Marie-Odile. « Intérêts et limites de l'analyse du discours pour la recherche interdisciplinaire et la coproduction de connaissances scientifiques. Le cas d'une analyse lexicométrique d'entretiens avec Lexico3. » JADT 2006, 8^e journées Internationales d'Analyse statistique des Données Textuelles, 2006. < <http://lexicometrica.univ-paris3.fr/jadt/jadt2006/PDF/038.pdf> >
- GÉMAR Jean-Claude. « Séminaire - Atelier de formation de formateurs « Pédagogie de la traduction à l'université », Université de Téhéran 2013. Non publié.
- GENETTE Gérard. *Seuils*. Paris : Seuil, 1987.
- GEPNER Corinna. « Troisième rencontres de la traduction (salon du Livre de Paris). » *Translittérature*, 45, 2013, 91-95.

- GILE Daniel. « Integrated Problem and Decision Reporting as a Translator Training Tool. » *Jostrans*, 2, 2015. < http://www.jostrans.org/issue02/art_gile.php>
- . *La Traduction. La comprendre, l'apprendre*. Paris : Presses universitaires de France, 2004.
- . « Les Fautes de traduction : une analyse pédagogique. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 37.2, 1992, 251-262.
- GOMBERT Emile. *Le Développement métalinguistique*. Paris : Presses Universitaires de France, 1990.
- GOPEN George D., SWAN Judith A. « The Science of Scientific Writing. » *American Scientist* nov-déc, 1990.
- GOUADEC Daniel. « Autrement Dire... pour une redéfinition des stratégies de formation des traducteurs. » *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, 36.4, 1991, 543-557.
- . « Comprendre, évaluer, prévenir : pratique, enseignement et recherche face à l'erreur et à la faute en traduction. » *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 2, 1989, 35-54
- . *Guide des métiers de la traduction, de la localisation & de la communication multimédia* Paris : La maison du dictionnaire, 2009.
- . *Le traducteur, la traduction et l'entreprise*. AFNOR Gestion, 1989.
- . « Modélisation du processus d'exécution des traductions. » *Meta : Journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 50.2, 2005, 643-655.
- . « Paramètre de l'évaluation des traductions. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 26.2, 1981, 99-116. Web.
- . *Profession : Traducteur*. Paris : La maison du dictionnaire, 2002.
- . *Quelle qualification pour les traducteurs ?* Paris : La maison du dictionnaire, 2007.
- . *Stratégie de traduction entre l'anglais et le français - essai de définition d'un modèle de formation des traducteurs*. Paris : Maison du dictionnaire, 2001. Métier Des langues/Langue Des Métiers.
- . « Traduction, rédaction, (franc)isation. » *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 2.1, 1989, 51-58.
- . « Traduction signalétique. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 35.2, 1990, 332-341.
- GOUANVIC Jean-Marc. « Genres littéraires et traductions. » *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 7.1, 1994, 7-9.

- . « La Traduction et le devenir social : le cas de l'irruption de la science-fiction américaine en France après la seconde guerre mondiale ». *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 7.1, 1994, 117-152.
- . *Pratique sociale de la traduction. Le roman réaliste américain dans le champ littéraire français (1920-1960)*. Arras : Artois Presses Université, 2007.
- GRAMMENIDIS Simos P. « Le Concept de loyauté en traduction : d'un principe moral vers une stratégie traductionnelle. » *Forum*, 9.2, 2011, 119-138.
- GRASS Thierry. « La traduction comme appropriation : le cas des toponymes étrangers. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, *La traduction des noms propres (I) et Langue, traduction et mondialisation : interactions d'hier, interactions d'aujourd'hui / Language, Translation and Globalization: Interactions from Yesterday, Interactions from Today*, 51.4, 2006, 660-670.
- GRAVEY Marie. « Traduction littéraire, traduction pragmatique : des points communs. » *La Tribune Internationale des Langues Vivantes*, 45, 2008, 36-48.
- GRBIĆ Nadja, et Michaela Wolf. « La traductologie dans les pays germanophones : état actuel (1996) de la Recherche. » *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 9.1, 1996, 279-299.
- GRELLET Françoise. *Apprendre à traduire. Typologie d'exercices de traduction*. Nancy : Presses Universitaires de Nancy, 1991.
- GRÉSILLON Almuth. *Éléments de critique génétique lire les manuscrits modernes*. Paris : PUF, 1994.
- GROUP, PACTE. « Investigating Translation Competence: Conceptual and Methodological Issues. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 50.2, 2005, 609-619.
- GUIDÈRE Mathieu. « De La Traduction publicitaire à la communication multilingue. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 54.3, 2009, 417-430.
- . « Introduction à la théorie analytique de la traduction et de l'interprétation. » *Babel : Revue Internationale de la Traduction/International Journal of Translation (Babel)*, 56, 2010, 299-312. Web.
- . *Introduction à la traductologie penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain*. Bruxelles : de Boeck, 2010.
- GUILLAUME Astrid. « La Traduction : Théorie(s) et pratique(s), diachronie et synchronie, tice ou non tice ? 1. » *Texte*, 12.3, 2007, < http://www.revue-texto.net/Reperes/Themes/Guillaume_Traduction.pdf>.
- GUILLEMIN-FLESCHER Jacqueline. *Syntaxe comparée du français et de l'anglais. Problèmes de traduction*. Paris : Ophrys, 1981.

- GUTT Ernst-August. « A Theoretical Account of Translation – without a Translation Theory. »
Target : International Journal of Translation Studies, 2.2, 1990, 135-164.
- . *Translation and Relevance Cognition and Context*. Manchester : St Jerome, 2000.
- HADDON Mark. *The Curious Incident of the Dog in the Night-Time*. London : Vintage, 2004.
- HALVERSON Sandra. « Translation Studies and Representative Corpora : Establishing Links between Translation Corpora, Theoretical/Descriptive Categories and a Conception of the Object of Study. » *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, 43, 1998, 494-514.
- HARRIS Brian. « What I Really Meant by “Translatology”. » *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 1.2, 1988,
- HATIM Basil, MASON Ian. *The Translator as Communicator [le traducteur en tant que communicant]*. London : Routledge, 1997.
- HATIM Basil, MUNDAY Jeremy. *Translation: an Advanced Resource Book*. London, New York : Routledge, 2004.
- HEILBRON Johan, SAPIRO Gisèle. « La Traduction littéraire, un objet sociologique traductions : les échanges littéraires internationaux. » *Actes de la recherche en sciences sociales*, 144, 2002, 3-5.
- HENRY Jacqueline. *La traduction des jeux de mots*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 2003.
- HERMANS Theo. « Translation, Ethics, Politics. » *The Routledge Companion to Translation Studies*. Ed. Routledge. New York : Routledge, 2009, 93-105.
- HERNANDEZ Kattel Morin. *La Révision comme clé de la gestion de la qualité en contexte professionnel*. Thèse : Traductologie : Rennes 2, 2009.
- HEWSON Lance, MARTIN Jacky. *Redefining Translation. The Variational Approach. [Redéfinir La Traduction. L'approche Variationnelle]*. London : Routledge, 1991.
- HOLMES James Stratton. *Translated! : Papers on Literary Translation and Translation Studies*. Amsterdam : Rodopi, 1988.
- . *The Nature of Translation*. La Haye : Mouton, 1970.
- HÖNIG Hans G. « Mental Translation Processes. » Ed. Kitty VAN LEUVEN-ZWART. Rodopi, 1991, 77-89.
- HOQUET Thierry. « Traduire Linné aujourd'hui. Texte de science ou objet philosophique et historique ? » *Traduire La Science. Hier et Aujourd'hui*. Ed. Pascal DURIS. Pessac : Maison des Sciences de l'Homme en Aquitaine, 2008, 109-124.

- HOUSE Juliane. « A Model for Assessing Translation Quality. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 22.2, 1977, 103-109.
- . « Covert Translation, Language Contact, Variation and Change. » *SYNAPS*, 19, 2006, 25-47.
- . « Towards a Linguistic Theory of Translation as Re-Contextualisation and a Third Space Phenomenon. » *Linguistica Antverpiensia*, 7, 2008, 149-175.
- . « Translation Quality Assessment : Linguistic Description versus Social Evaluation. » *Meta : Journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 46.2, 2001, 243-257.
- HUBSCHER-DAVIDSON Séverine Emmanuelle. « Personal Diversity and Diverse Personalities in Translation; a Study of Individual Differences. » *Perspectives: Studies in Translatology*, 17.3, 2009, 175-192.
- HUGHES Sylvaine. *Commerces et traduction*. Paris : Presses Universitaires de Paris Ouest, 2013.
- HURTADO ALBIR Amparo, ed. *Enseñar a traducir : Metodología en la formación de traductores e intérpretes*. Madrid : Edelsa, 1999.
- . *La Notion de fidélité en traduction*. Paris : Didier érudition, 1990.
- HURTADO ALBIR, Amparo, ALVES Fabio. « Translation as Cognitive Activity. » *The Routledge Companion to Translation Studies*. Ed. Jeremy MUNDAY. London, New York : Routledge, 2009, 54-73.
- IZQUIERDO Isabel Garcia. « The Concept of Text Type and Its Relevance to Translator Training. » *Target*, 12.2, 2000, 283-295. Web.
- JAKOBSON Roman. « Les Aspects linguistiques de la traduction. » *Essai de Linguistique Générale*. Paris : Mouton, 1959. 260-266.
- JAMES Archibald Ed. *La Localisation problématique de la formation*. Brossard Québec, Linguattech, 2004.
- JAUSS Hans Robert. *Pour une esthétique de la réception*. Paris : Gallimard, 1978.
- JOANJORDI Guilhem. « L'auteur, le texte, le traducteur et le lecteur : François-Michel Durazzo, aux quatre coins d'une esthétique de la traduction. » *Lettres et Images d'Aquitaine*, 97, 2012, 5.
- KASSAI Georges. « Humour et connivence. » *Les mots du rire : comment les traduire ? Essais de Lexicologie Contrastive*. Ed. Thomas SZENDE, Anne-Marie LAURIAN, Bern, New York, Berlin : Centre de recherche Lexiques, cultures, traductions (INALCO) Peter Lang, 2001, 155-163.

- KASTBERG Peter. « Cultural Issues Facing the Technical Translator. » *Jostrans*, 8, 2007, 104-109.
- KATAN David. « Occupation or Profession? A Survey of the Translators' World. » *Translation and Interpreting studies*, 4/2, 23, 2009, 187-209.
- . *Translating Culture - An Introduction for Translators, Interpreters and Mediators*. Manchester : St Jerome, 1999.
- . « Translation as Intercultural Communication. » *The Routledge Companion to Translation Studies*. Ed. Jeremy MUNDAY. London, New York : Routledge, 2009.
- KELLY Louis Grant. *The True Interpreter. A History of Translation Theory and Practice in the West*. Oxford : Blackwell, 1979.
- KEROMNES Yvon. « De la Source à la cible : la fidélité... aux principes ou l'art du compromis ? » <<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00577982/document>>.
- . *Traduction professionnelle et enseignement de la traduction en France*. 2009. <http://stl.recherche.univ-lille3.fr/textesenligne/Traduction_Linguistique/keromnes_yvon.pdf>.
- KIM Jeong-Yeon. « Quand Divergent caractéristiques stylistiques de la langue source et normes linguistiques de la langue cible. » *Forum* 12.2, 2013, 95.
- KIM Ryonhee. « Use of Extralinguistic Knowledge in Translation. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 51, 2006, 284-303.
- KIRALY Donald. *Pathways to Translation: Pedagogy and Process*. Kent : Kent State University Press, 1995.
- KLINKENBERG Jean-Marie. *Précis de sémiotique générale*. Paris : Le Seuil, 2000.
- KOKAS Louis. « Les Longueurs de la traduction. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 14.2, 1969, 93-97.
- KOVACS Susan. « Annette Béguin-Verbrugge : Images en texte, images du texte : Dispositifs graphiques et communication écrite » *Études de communication*, 30, 2011.
- KRISTEVA Irena. « Perspectives herméneutiques de la traduction : du dialogue herméneutique à l'hospitalité langagière. » *Signes, discours, sociétés*, 2009. <<http://www.revue-signes.info/document.php?id=1170>>
- KRYLOSOVA Svetlana. « Sémantique des termes chromatiques et problèmes de traduction (l'exemple du russe et du français). » *La Traduction : philosophie, linguistique et didactique*. Ed. Tatiana MILLIARESSI. Lille : Éditions du conseil scientifique de l'université Charles de Gaulle, 2009.

- KUSSMAUL Paul, TIRKKONEN-CONDIT Sonja. « Think-Aloud Protocol Analysis in Translation Studies. » *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 8.1, 1995, 177-199.
- LADMIRAL Jean-René. « D'une « Langue » l'autre : la médiation traductive. » *Cahiers de l'Ecole*, 56.4, 1991.
- . *Sourcier ou cibliste*. Paris : Les Belles Lettres, 2014.
- . « Formation des traducteurs et traduction philosophique. » *Meta : Journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal Enseignement de la traduction dans le monde / Teaching Translation Throughout the World*, 50.1, 2005, 96-106.
- . « Former des traducteurs : pour qui ? pour quoi ? » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 50.1, 2005, 28-35.
- . « La Traduction dans l'institution pédagogique. » *Langages*, 7.28, 1972, 8-39. Web.
- . « La Traduction : de la linguistique à la philosophie... » *La Traduction : philosophie, linguistique et didactique*. Ed. Tatiana MILLIARESSI. Lille : Éditions du conseil scientifique de l'université Charles de Gaulle, 2009. 29-32.
- . « La Traduction prolifère? — Sur le statut des textes qu'on traduit. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 35.1, 1990, 102-118.
- . « Traductions philosophiques, traductions spécialisées, même combat. » *Traductions spécialisées : pratiques, théories, formations*. Bern : Peter Lang, 2007, 115-145.
- . *Traduire : Théorèmes pour la traduction*. Paris : Payot, 1979.
- LAGARDE Laurent. Le Traducteur professionnel face aux textes techniques et à la recherche documentaire. Thèse : Traductologie : Paris 3, 2013. <http://tel.archives-ouvertes.fr/docs/00/79/70/32/PDF/2009PA030085.pdf>.
- LAGORGETTE Dominique, BERTRAND Olivier. *Études de corpus en diachronie et en synchronie, de la traduction à la variation*. Chambéry : Université de Savoie, 2009.
- LAMBERT José. « Translation, Systems and Research: The Contribution of Polysystem Studies to Translation Studies. » *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 8.1, 1995, 105-152.
- LAMBERT José, LEFEVERE André. *La Traduction dans le développement des littératures*. Bern ; New York Louvain, Belgium : Peter. Lang ; Leuven University Press, 1993. Actes Du XI^e Congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée = Proceedings of the XIth Congress of the International Comparative Literature Association 7.
- LAPLACE Colette, ed. *La Traduction et ses métiers*. Caen : Lettres Modernes Minard, 2009.
- . « Textes, contextes. » Ed. Fortunato ISRAEL. Paris : Didier érudition, 1998, 80-107.

- LARCHET Keltoume. « Le Désir de traduire dans la professionnalisation des traducteurs : Un regard sociologique. » *Forum*, 10, 2012, 273.
- LAROSE Robert. « Méthodologie de l'évaluation des traductions. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 42.2, 1998, 163-186.
- . *Théories Contemporaines de La Traduction*. Québec : Presses de l'université du Québec, 1989.
- LAURIAN Anne-Marie. « Humour et traduction au contact des cultures. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 34.1, 1989, 5-14.
- . « La Compréhension de l'humour : question de langue ou question de culture ? » *Les Mots du rire: comment les traduire ? Essais de Lexicologie Contrastive*. Ed. Thomas SZENDE, Anne-Marie LAURIAN. Bern, New York, Berlin : publication du Centre de recherche Lexiques, cultures, traductions (INALCO) Peter Lang, 2001. 183-201.
- LAURIAN Anne-Marie, SZENDE Thomas, eds. *Les mots du rire : comment les traduire ? Essais de Lexicologie Contrastive*. Publication du Centre de Recherche Lexiques, Cultures, Traductions (INALCO). Bern, New York, Berlin [etc.] : Peter Lang, 2001
- LAVAUT Elisabeth. « Traductologie et/ou professionnalisation. » *Qu'est-ce que la Traductologie ?* Ed. Michel BALLARD. Arras : Artois Presses Université, 2006, 237-249.
- LAVAUT-OLLÉON Elisabeth. « Traductions spécialisées. » *Traductions spécialisées : Pratiques, théories, formations*. Bern : Peter Lang, 2007, 45-71.
- LAVIOSA Sara. « The Corpus-Based Approach: A New Paradigm in Translation Studies. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 43.4, 1998, 474-479.
- LÉCHAUGUETTE Sophie. « La traduction au risque de la vulgarisation. » note de recherche de DEA non publiée, consultable : *DLVP Bordeaux*, 1998.
- . « La Traduction des guides touristiques. » Ed. Bertrand WESTPHAL, Lorenzo FLABBI. Limoges : PULIM, 2008, 261-270.
- . « Les Stratégies de l'humour dans les textes pragmatiques. » *Humoresques*, 34, 2011, 147-161.
- . « Le Traducteur et l'équivoque - ou la nécessité de ne pas choisir. » *Carnets*, 2, 2010.
- . « Le Traitement du nom propre dans la traduction des ouvrages pragmatiques : le cas des guides touristiques. » *Forum*, 9.1, 2011, 59-90.
- . « Traduire pour des collections pratiques. » *Translationes*, 2, 2010, 89-104.
- LEDERER Marianne. « La Théorie interprétative de la traduction - Origines et évolution. » *Qu'est-ce que la traductologie ?* Ed. Michel BALLARD. Arras : Artois Presses Université, 2006, 37-52.

- LE DISEZ Jean-Yves, SEGERS Winibert ed. *Le Bon Sens en traduction*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2013
- LEE Hyang Marina. « Mapping Translation Studies in Korea Using the Holmes Map of Translation Studies. » *Forum*, 13.1, 2015, 65-86.
- LEFEVERE André. « Holy Garbage, Tho by Homer Cook't. » *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 1.2, 1988, 19-27.
- . *Translation - History, Culture : A Sourcebook*. London, New York : Routledge, 1992.
- . *Translation, Rewriting, and the Manipulation of Literary Fame*. London, New York : Routledge, 1992.
- LENZEN Thomas. « Pluralisme des méthodes en traduction juridique. Vers une méthodologie cohérente ? » *De la méthode en traduction et en traductologie*, Ed. Georgiana LUNGU BADEA Timisoara : Editura Eurostampa, 2012, 114-132.
- . *Traductologie pour LEA Anglais, Allemand, Français*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2012.
- LOFFLER-LAURIAN Anne-Marie. *La Traduction automatique*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 1996.
- LUNGU-BADEA Georgiana. « Quelle(s) compétence(s) traductionnelle(s) pour accomplir la tâche de traducteur ? » Ed. Maria PITAR. Uniunea Latină/Union Latine, 2010. 76-84.
- . « Remarques sur le concept de culturème. » *Translationes*, 1.1, 2014,
- LUNGU-BADEA Georgiana, PELEA Alina, POP Mirela. « (En)Jeux esthétiques de la traduction ; éthiques et pratiques traductionnelles. » Timisoara : Editura Universității de Vest, 2010,
- MALMKJÆR Kirsten. « Love Thy Neighbour: Will Parallel Corpora Endear Linguists to Translators? » *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, 43.4, 1998, 433-541.
- MARIAULE Michaël. « L'adaptation à l'épreuve de la traduction. » *La Traductologie dans tous ses états : Mélanges en l'honneur de Michel Ballard*. Ed. Corinne WECKSTEEN, Ahmed EL KALADI. Arras : Artois Presses Université, 2007.
- MARIAULE Michaël, WECKSTEEN Corinne, eds. *Le Double en Traduction ou l'(impossible) Entre-Deux*. Arras : Artois Presses Université, 2011.
- MAROUNIAN Sacha. « Le français d'éditeur pour les nuls. » *Translittérature*, 45, 2013, 27-31.

- MASON Ian, ed. *Textual Practices and Audience Design: An Interactive View of the Tourist Brochure*. Pragmatics at Work : The Translation of Tourist Literature. Bern : Peter Lang, 2004.
- MAYAFFRE Damon. « Effervescence autour des corpus. » *Les Corpus en linguistique et en traductologie*. Ed. Michel BALLARD, Carmen PINEIRA-TRESMONTANT, Arras : Artois Presses Université, 2007, 61-67.
- MELBY Alan. « La Typologie des textes : son importance pour la traduction automatique. » *La Traductique études et recherches*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 1993, 35-45.
- MELIS Nicole Martinez. *Évaluation et didactique de la traduction*. Thèse : Traductologie : Barcelone, Universitat autonoma de Barcelona, 2001.
- MELIS Nicole Martínez, HURTADO ALBIR Amparo. « Assessment in translation studies : research needs. » *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, 46.2, 2001, 272-287.
- MENDOZA Immaculada, PONCE Nuria. « Proposal for the analysis of the source text in the comprehension phase of the translation process: contextualisation, and analysis of extra-linguistic and intra-linguistic aspects. » *redit*, 2, 2009, 128-150.
- MERKLE Denise. « Du Passeur à l'agent de métamorphose : étude exploratoire de quelques représentations du traducteur littéraire. » *TTR : traduction, terminologie, rédaction a 20 ans*, 20.2, 2008, 301-323.
- MERZLJAKOVA Al'fija H. « L'enseignement de la traduction spécialisée (sur l'exemple de textes d'écologie). » *La Traduction : philosophie, linguistique et didactique*, Lille : Presses Universitaires de Lille, 2009, 346-350.
- MESCHONNIC Henri. « Ethique et poétique du traduire. » Paris : Verdier, 2007.
- MILLIARESSI Tatiana, ed. *De la Linguistique à la traductologie*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 2011.
- MIZUBAYASHI Akira. *Une Langue venue d'ailleurs*. Paris : Gallimard, 2011.
- MOMAUER Charlotte. *Le Cerveau des bilingues*. Thèse : Neurolinguistique : Université de Toulouse Le Mirail, 2004.
- MONZO Esther. « El Poder de Una Voz. Oscilaciones Linguistico-Epistemologicas En Torno Al Genero Textual. » *Hermenus. Revista de Traduccion et Interpretacion*, 9, 2007, 1-15.
- MOSSOP Brian. « Translating Institutions : A Missing Factor in Translation Theory. » *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 1.2, 1988, 65-71.

- MOUNIN Georges. *Les Problèmes théoriques de la traduction*. Paris : Gallimard, 1963.
- MUNDAY Jeremy. *Introducing Translation Studies. Theories and Applications*. London, New York : Routledge, 2001.
- . *The Routledge Companion to Translation Studies*. London, New York : Routledge, 2009.
- MYSJKIN Jan H. « Du Procédé avant toute chose. » *Translittérature*, 47, 2014, 36-44.
- NAM Won-jun. « A Discourse on Student-Centered Translators Education: A Literature Review of the Shift from a Teacher-Centered to a Student-Centered Approach in Translator Education. » *Forum*, 13.1, 2015, 87-110.
- NESPOULOUS Jean-Luc. « En Guise d'introduction... Neurolinguistique, psycholinguistique et traduction. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal, La traduction des noms propres (1) et Langue, traduction et mondialisation : interactions d'hier, interactions d'aujourd'hui / Language, Translation and Globalization: Interactions from Yesterday, Interactions from Today*, 29.1, 1984, 5-9.
- NEUMAN Andrés. *Como Viajar Sin Ver*. Madrid : Alfaguara, 2010.
- NEWMARK Peter. *A Textbook of Translation*. London : Prentice Hall, 1987.
- . « Non-Literary in the Light of Literary Translation. » *Jostrans* 1, 2004, < http://www.jostrans.org/issue01/art_newmark.php>.
- . « Pragmatic Translation and Literalism. » *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 1.2, 1988, 133-145.
- . « The Linguistic and Communicative Stages in Translation Theory. » *The Routledge Companion to Translation Studies*. Ed. Jeremy MUNDAY. London, New York : Routledge, 2009.
- NIDA Eugene A. « Principles of Translation Exemplified by Bible Translating. » *On Translation*. Ed. R. A. BROWER. Cambridge : Harvard University Press, 1959.
- NORD Christiane. *La Traduction : Une activité ciblée. Introduction aux approches fonctionnalistes*. Trad. Beverly ADAB. Arras : Artois Presses Université, 2008.
- . *Text Analysis in Translation : Theory, Methodology, and Didactic Application of a Model for Translation-Oriented Text Analysis*. Trad. Christiane NORD. New York, Amsterdam : Rodopi, 2005.
- ORTEGA Y GASSET Jose. « Miseria y esplendor de la traducción. » *Obras Completas Tome V*. Madrid : Revista de Occidente, 1933, 433-452.

- OSIMO Bruno. « Meaning in Translation : A Model Based on Translation Shift. » *Linguistica Antverpiensia*, 7, 2008, 209-226.
- OST François. *Traduire défense et illustration du multilinguisme*. Paris : Fayard, 2009.
- PAGNOULLE Christine, ed. *Les Gens du passage*. Liège : L3 Liège Language and Literature, 1992.
- PALICZKA Anna. « Nom Propre et ses dérivés en traduction. ». N. p < http://el.us.edu.pl/wf/pluginfile.php/271/mod_resource/content/0/paliczka.pdf>
- PAPRASAROVSKI Marija. « Qu'est-ce qu'on sait quand on sait traduire ? » (*En*) *Jeux esthétiques de la traduction ; éthiques et pratiques traductionnelles*. Ed. Georgiana LUNGU-BADEA, Alina PELEA, Mirela POP. Timisoara : Editura Universității de Vest, 2010, 153-164.
- PEETERS Jean. *La Médiation de l'étranger - Une sociolinguistique de la traduction*. Arras : Artois Presses Université, 1999.
- , ed. *La Traduction de la théorie à la pratique et retour*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2005.
- . « L'Hybridité du texte traduit : corpus et inconscient du traducteur. » *Les Corpus en traductologie et linguistique*. Ed. Michel BALLARD. Arras : Artois Presses Université, 2007, 231-244.
- PELEA Alina. « La Traduction pour enfants et son potentiel didactique. » (*En*) *Jeux esthétiques de la traduction ; éthiques et pratiques traductionnelles*. Ed. Georgiana LUNGU-BADEA, Alina PELEA, Mirela POP. Timisoara : Editura Universității de Vest, 2010, 177-192.
- PERRIN Isabelle. *L'Anglais : Comment traduire ?* Paris : Hachette Livre, 1996.
- PETIT Gérard. « Les Mots de l'humour : une catégorie Lexicale ? » *Les Mots du rire : comment les traduire ? Essais de lexicologie contrastive*. Ed. Anne-Marie LAURIAN, Thomas SZENDE. Bern ; New York ; Berlin : Centre de recherche Lexiques, cultures, traductions (INALCO) : Peter Lang, 2001, 309-320.
- PETITJEAN Nadia. « La Socialisation : Construction des identités sociales et professionnelles. » *Les fiches de lecture de la chaire D.S.O.*, 2002, < http://mip-ms.cnam.fr/servlet/com.univ.collaboratif.utils.LectureFichier?ID_FICHER=1295877017955>
- PINCEMIN Bénédicte. « Lexicométrie sur corpus étiquetés. », 2004. < <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00168988>>
- PLASSARD Freddie. « L'intégration des connaissances en didactique de la traduction – étude de cas. » *La Traduction : philosophie, linguistique et didactique*. Lille : Presses Universitaires de Lille, 2009. 401-403.

- . *Lire pour traduire*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 2007.
- . « Traductologues, traducteurs, un dialogue difficile. » *Qu'est-ce que la traductologie*. Ed. Michel BALLARD. Arras : Artois Presses Université, 2006. 251-270.
- PYM Anthony. « European Translation Studies, une science qui dérange, and Why Equivalence Needn't Be a Dirty Word. » *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 8.1, 1995, 153-176.
- . *Pour une Éthique du traducteur*. Arras : Artois Presses Université, 1997.
- . « Propositions on Cross-Cultural Communication and Translation. » *Target*, 16.1, 2004, 1-28. Web.
- . « Redefining Translation Competence in an Electronic Age. In Defence of a Minimalist Approach. » *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 48.4, 2003, 481-497.
- . « Translation Error Analysis and the Interface with Language Teaching. » *The Teaching of Translation*. Ed. Cay DOLLERUP, Anne LODDEGAARD. Amsterdam : John Benjamins, 1992, 279-288.
- QUAQUARELLI Lucia. « Bonnes et Mauvaises Traductions. Où il est question des doutes d'un réviseur. » *Commerce et Traduction*. Ed. Sylvaine HUGHES. Paris : Presses Universitaires de Paris Ouest, 2013, 375-382.
- QUILLARD Geneviève. « Études de certaines différences dans l'organisation collective des textes pragmatiques anglais et français. » *Babel : Revue Internationale de la Traduction/International Journal of Translation (Babel)*, 43.4, 1997, 313-330.
- QUIVY Mireille. *Rapport de Jury Agrégation*. 2009. < http://cache.media.education.gouv.fr/file/agregation_interne/45/6/anglais_118456.pdf>
- RASTIER François. « La Linguistique de corpus permet-elle d'échapper au principe de plaisir ? » *Texte !* 17.1/2, 2012. < <http://www.revue-texto.net/index.php?id=2967>>
- . « La Traduction : Interprétation et genèse du sens. Le sens en traduction. » Ed. LEDERER Marianne, ISRAEL Fortunato. Paris : Minard, 2006.
- . « Sciences de la Culture et Post-Humanité. » *Texte*, inédit, 2004. < http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Post-humanite.html>
- REIGNIER Karine. « Traduire éros pour la littérature sentimentale : le triomphe du genre. Atelier animé par Karine Reignier. » *Traduire Eros*. Arles : Actes Sud / Atlas, 2009, 147-150.
- REISS Katarina, VERMEER Hans J. *Grundlegung Einer Allgemeinen Translationstheorie*. Tübingen : Niemeyer, 1984.

- REISS Katharina. *La Critique des traductions, ses possibilités et ses limites : catégories et critères pour une évaluation pertinente des traductions*. Trad. Catherine BOCQUET Arras : Artois Presses Université, 1971.
- . *Problématiques de la traduction*. Trad. Catherine BOCQUET. Paris : Economica - Anthropos, 1995.
- RENER Frederick M. *Interpretatio : Language and Translation from Cicero to Tytler*. Amsterdam, Atlanta, GA : Rodopi, 1989.
- RICCEUR Paul. *Sur La Traduction*. Paris : Bayard, 2004.
- RIFFAUD Alain, ed. *L'Écrivain et l'imprimeur*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2010.
- ROBIN Christian. *Le Livre et l'édition*. Paris : Nathan, 2003.
- ROBINSON Douglas. *Becoming a Translator An Introduction to the Theory and Practice of Translation*. New York : Routledge, 1997.
- RYAN Richard. « Subtilités écœurantes : Vers une typologie psychosociale du traducteur Professionnel. » *Forum: International Journal of Interpretation and Translation*, 10.1, 2012, 57.
- RYDNING Antin Fougner. « La Créativité traductionnelle - Résultante d'une aptitude à visualiser. » *Forum*, 12.1, 2014, 137.
- SAKHI Mohamed. *Contribution à une didactique de la traduction technique : cas de la formation des enseignants de traduction dans les lycées marocains*. Thèse : Traductologie : Paris 3, 2004.
- SALAMEH Ranya. *La Didactique de la traduction : importance du choix des textes de travail* Thèse : Traductologie : Caen, 2009. <http://www.sudoc.fr/13994480X>.
- SAMOYAUULT Tiphaine. « Traduire pour ne pas comparer. » *Acta Fabula Dossier critique : « Autour de l'oeuvre d'Homi K. Bhabha »*, 2010.
- SANG Zhonggang. « An Activity Theory Approach to Translation for a Pedagogical Purpose. » *Perspectives: Studies in Translatology*, 19.4, 2011, 291-306.
- SANZ Rosa Lores. « The Translation of Tourist Literature: The Case of Connectors. » *Les Cahiers de l'ILCE*, 22.3, 2003, 291-308.
- SARFATI Georges-Elia. *Précis de pragmatique*. Paris : Armand Colin, 2005.
- SCARPA Federica. « Corpus-Based Quality-Assessment of Specialist Translation : A Study Using Parallel and Comparable Corpora in English and Italian. » *Insights into Specialized Translation - Linguistics Insights*. Ed. Maurizio GOTTI, Bern : Peter Lang, 2006, 155-172.

- . *La Traduction spécialisée. Une approche professionnelle à l'enseignement de la traduction.* Ottawa : Presses de l'université d'Ottawa, 2010.
- SCHÄFFNER Christina. *Developing Translation Competence [texte Imprimé]* / Ed. Christina SCHÄFFNER, Beverly ADAB. Amsterdam : Benjamins, 2000.
- SCHLEIERMACHER Friedrich Daniel Ernst. « Des Différentes Méthodes du traduire. » *Les tours de Babel. Essais sur la traduction.* Trad. Antoine BERMAN. Paris : Seuil, 1899.
- SCHOPP Jürgen F. « Typography and Layout as a Translation Problem (trad. John HOPKINS). » Actes du congrès de la Fédération Internationale des Traducteurs, 2002. 271-275. < <http://people.uta.fi/~trjusc/vancouver.htm>>.
- SCHRIJVER Iris. « L'impact des qualités d'écriture sur le procédé et le produit traductif : Bon sens ou mythe ? », Communication non publiée donnée au 1^e forum Traduction et Réalité, Le bon sens en traduction, Brest, 2011.
- SCHUWER Philippe. *L'Édition internationale, co-éditions et co-productions : nouvelles pratiques et stratégies.* Paris : Édition du cercle de la librairie, 1991.
- SCHWIETER John W, FERREIRA Aline. *The Development of Translation Competence : Theories and Methodologies from Psycholinguistics and Cognitive Science.* Cambridge : Cambridge scholar publishing, 2014.
- SELESKOVITCH Danica, LEDERER Marianne. *Interpréter pour traduire.* Paris : Didier, 1984.
- SERRANO Mayor, BLANCA Ma. « Tipología textual pragmática de la comunicación biomédica (teórica) y formación de traductores. » *Lebende Sprachen : Zeitschrift für Fremde Sprachen in Wissenschaft und Praxis*, 49.4, 2004, 168-174.
- SHARKAS Hala. « Translation Quality Assessment of Popular Science Articles Corpus Study of the Scientific American and Its Arabic Version. » *trans-kom*), 2.1, 2009, 42-62.
- SHREAD Carolyn. « Metamorphosis or Metramorphosis? Towards a Feminist Ethics of Difference in Translation. » *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 20.2, 2007, 213-242.
- SHREVE G M. « Cognition and the Evolution of Translation Competence. » *Cognitive Processes in Translation and Interpreting.* Ed. G. M. SHREVE, S. B. FOUNTAIN, M. K. MCBEATH, J. H. DANKKS. Thousand Oaks : Sage, 1997, 120-136.
- . « The Deliberate Practice: Translation and Expertise. » *Journal of translation studies*, 9.1, 2006, 27-42.
- SNELL-HORNBY Mary. « Übersetzen, Sprache, Kultur. » *Übersetzungswissenschaft - Eine Neuorientierung. Zur Integrierung von Theorie Und Praxis.* Tübingen : Francke, 1986, 9-29.

- SOUCHIER Emmanuel. « Formes et pouvoirs de l'énonciation éditoriale. » *Communication et langages*, 2007, 23-38.
- SPERBER Dan, WILSON Deirdre. *Relevance: Communication and Cognition*. Oxford : Blackwell, 1986.
- STEFANINK Bernd. « Bref Aperçu des théories contemporaines de la traduction. » *Le Français dans le monde*, 310, 2000, 23-27.
- . « L'Ethnotraductologie au service d'un enseignement de la traduction centré sur l'apprenant. » *Le langage et l'homme*, 30.4, 1995, 265-293.
- STIG Johansson, THORSTEIN Fretheim. *Seeing through Multilingual Corpora: On the Use of Corpora in Contrastive Studies*. Amsterdam, Netherlands : Benjamins, 2007.
- STORMS C. « Les Grands Voyageurs de Jules Verne et la problématique de la traduction des noms géographiques. » *La Traduction: philosophie, linguistique et didactique*. Lille : Éditions du conseil scientifique de l'université Charles de Gaulle, 2009, 259-261.
- SYNDICAT NATIONAL DE L'ÉDITION. « Dossiers et Enjeux. », 2013. <<http://www.sne.fr/enjeux/accord-auteurs-editeurs-du-21-mars-2013/>>.
- TATILON Claude. « Le Texte publicitaire: Traduction ou adaptation? » *Meta: journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, 35.1, 1990, 243-246.
- . *Traduire pour une pédagogie de la traduction*. Toronto : Groupe de Recherche en études francophones, 1987.
- TATSIS-BOTTON Anne-Marie. « Nous sommes tous des biotraducteurs. », 2013. <<http://www.atlf.org/nous-sommes-tous-des-biotraducteurs/>>
- TAYLOR Christopher. « Which Strategy for Which Text? Translation Strategy for Languages for Special Purposes. » *Insights into Specialized Translation*. Ed. Maurizio GOTTI, Susan SAREVIC. Bern : Peter Lang, 2006. 27-53.
- TENCHEA Maria, Georgiana LUNGU BADEA. « Perspectives roumaines sur la traductologie. » *Qu'est-ce que la traductologie ?* Ed. Michel BALLARD. Arras : Artois Presses Université, 2006. 69-79.
- THOMASSET T. « Tout sur les unités de mesure. », 2013 (copyright 1999). <www.france-université-numérique.fr>
- THOUIN Benoît. « Citation information. Multilingua. » *Journal of Cross-Cultural and Interlanguage Communication*, 1.3, 2009, 159-166. Web.
- TOKE Valelia Muni. « Traduire l'inconscient dans la langue: Signifiant et Intentionnalité. L'exemple de l'*unheimlich* freudien. » *Marges linguistiques*, 8, 2004.

- TOMASZKIEWICZ Teresa. « L'Analyse conversationnelle au service de la traductologie. » *Qu'est-ce que la traductologie ?* Ed. Michel BALLARD. Arras : Artois Presses Université, 2006, 195-211.
- . « La Traduction intersémiotique fait-elle partie de la traductologie ? » *La traduction de la théorie à la pratique et retour*. Ed. Jean PEETERS. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2005, 159-168.
- TORRESI Ira. « Advertising: A Case for Intersemiotic Translation [Plaidoyer pour une traduction intersémiotique]. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 53.1, 2008, 62-75.
- TOUDIC Daniel *et al.* « Du Contexte didactique aux pratiques professionnelles : proposition d'une grille multicritères pour l'évaluation de la qualité en traduction spécialisée. » *ILCEA*, 19, 2014.
- TOURY Gideon. *Descriptive Translation Studies and Beyond*. Amsterdam : John Benjamins, 1995.
- TYMOCZKO Maria. « Trajectories of Research in Translation Studies. » *Meta: Journal des Traducteurs/Translators' Journal*, 50.4, 2005, 1082-1097.
- VAXELAIRE Jean-Louis. « La Traduction des noms propres. » in *Études de corpus en diachronie et en synchronie de la traduction à la variation*. Ed. Olivier BERTRAND, Dominique LAGORGETTE, Chambéry : Université de Savoie, 2009. 283-302.
- VÉNIARD Marie. « Les Dénominations propres de guerre entre stabilité formelle et dynamique référentielle. » *Études de corpus en diachronie et en synchronie de la traduction à la variation*. Chambéry: Université de Savoie, 2009, 283-302.
- VENUTI Lawrence, ed. *Rethinking Translation: Discourse, Subjectivity, Ideology*. London : Routledge, 1992.
- . « Strategies of Translation. » Ed. Mona BAKER. *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, 1998, 240-244.
- VERMEER Hans J. *Das Übersetzen Im Mittelalter (13 und 14 Jahrhundert)*. Heidelberg : Textcon Text, 1996.
- . « La Théorie du skopos et ses possibles développements. » *Traductions spécialisées : Pratiques, théories, formations*. Ed. Elisabeth LAVAULT-OLLÉON. Trad. Claire ALLIGNOL. Bern : Peter Lang, 2007. 16-26.
- . *Skizzen Zu Einer Geschichte Der Translation (THW)*. Frankfurt : Verlag für Interkulturelle Kommunikation, 1992.

- . « Übersetzen Als Kultureller Transfer. » *Übersetzungswissenschaft – Eine Neuorientierung. Zur Integrierung von Theorie Und Praxis*. Ed. Mary SNELL-HORNBY. Tübingen : Francke, 1986, 30-53.
- . *Übersetzung, Translation, Traduction*. Berlin : De Gruyter, 2007.
- VIAGGIO Sergio. *Téoria general de la mediación interlingüe [Théorie générale de la médiation entre les langues]*. Alicante : Universidad de Alicante, 2004.
- VÎLCEANU Titela. « Planning for success. Proactive behaviour in teaching translation skills to Master's students », 5th International Conference EDU-WORLD 2012 - *Education Facing Contemporary World Issues, Procedia - Social and Behavioral Sciences*, 7, 2013, 873-879.
- VINAY Jean-Paul, DARBELNET Jean. *Stylistique comparée du français et de l'anglais. Méthode de traduction*. Paris : Didier, 1958.
- VOLKOVITCH Michel. « Sourciers et Ciblistes. » *Pages d'écriture*, 1, 2003
- VRINAT-NIKOLOV Marie. « Le Traducteur cleptomane de Kosztolanui Dezso ou de l'inconscient du traducteur... et du public. » INALCO, 2001 < <http://litternet.bg/publish1/mvrinat/cleptomane.htm>>.
- WECKSTEEN Corinne, EL KALADI Ahmed, ed. *La Traductologie dans tous ses états : mélanges en l'honneur de Michel Ballard*. Arras : Artois Presses Université, 2007.
- WILLIAMS Malcolm. « Explaining Shortcomings in the Translation Student's Reasoning Process: A Fresh Look at the Etiology of Translation Error. » *Forum*, 9.2, 2011, 67-102.
- . « Plain Language Translation: Principles and Techniques. » *Forum*, 11.2, 2013, 201.
- . « The Application of Argumentation Theory to Translation Quality Assesment. » *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, 46.2, 2001, 326-344.
- WILSS Wolfram. *Knowledge and Skills in Translators Behaviour*. Amsterdam : John Benjamins, 1996.
- . *The Science of Translation*. Tübingen : Spangenberg KG, 1970.
- . *Übersetzungswissenschaft. Probleme Und Methoden La Ciencia de La Traducción. Problemas Y Métodos*. Trad. Gerder OBER, Sandra FRANCO. Stuttgart, México : Ernst-Klett Verlag UNAM, 1977.
- WUILMART Françoise. « Traduction (en relecture). » *Dictionnaire international des termes littéraires, Diti* 2009.
- YAGUELLO Marina. *Le Sexe des mots*. Paris : Belfond, 1989.

YANG Shizuo, XHIMING Sun. « Peter Newmark: Translation Theory and Influence from the Chinese Perspective. » *Forum*, 10.2, 2012, 229-253.

ZABALBEASCOA Patrick. « Aproximaciones a la traducción La Didáctica de La Traducción: Desarrollo de La Competencia Traductora. » Instituto Cervantes, 1997.
< <http://cvc.cervantes.es/lengua/aproximaciones/zabalbeascoa.htm>>

ZAFIO Massiva N. « L'adjectif technique : au delà de la polysémie, l'histoire de l'évolution d'une attitude. » *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 9.2, 1996, 193-212.

ZIMINA Maria. « Repérages lexicométriques des équivalences à basse fréquence dans les corpus bilingues. » *Lexicometrica*, 2002, 1-27.

ZYDATISS, W. « Text Typologies and Translations. » *The Incorporated Linguist*, 22.4, 1983, 212-221.

Sitographie

Un site très complet donnant accès à des informations sur l'exercice de la profession en France et à de nombreuses sources de documentation linguistique :

<http://www.profession-traducteur.net/> © 2009 Daniel Gouadec

Blogs de chercheurs :

<https://seuils.hypotheses.org/> José Yuste Frías

<http://languesdefeu.hypotheses.org/> Claire Placial

Nous devons à l'éditeur Benjamins, spécialisé en traductologie, cette liste de revues que nous complétons et à laquelle nous ajoutons les adresses URL afin de faciliter la recherche

Journals

1611 (Revista de Historia de la Traducción) <http://www.raco.cat/index.php/1611>

AALITRA Review <http://aalitra.org.au/>

Across Languages and Cultures <http://www.ingentaconnect.com/content/akiado/alc>

Atelier de traduction

<http://www.usv.ro/atelierdetraduction/index.php/fr/17/Notre%20revue/496/0>

Babel <http://www.jbe-platform.com/content/journals/15699668>

Cadernos de Tradução <https://periodicos.ufsc.br/index.php/traducao>

Cahier de l'APLIUT <http://apliut.revues.org/1556>

Chinese Translator's Journal

http://www.tac-online.org.cn/en/tran/2009-10/09/content_3175320.htm

Confluências (Revista de Tradução Científica e Técnica)

<https://www.stjerome.co.uk/tsa/journal/390/#summary>

Cultus <http://cultusjournal.com/>

Écran traduit (L') http://ataa.fr/revue/la_revue

Forum <http://psn.univ-paris3.fr/sciences-du-langage-et-traduction/traduction/revue-forum>

Hermeneus <http://www5.uva.es/hermeneus/?p=356>

Hermes

<http://documents.irevues.inist.fr/handle/2042/8538/browse?value=traduction&type=subject>

ILCEA, Revue de l'Institut des langues et cultures d'Europe et d'Amérique

<https://ilcea.revues.org/2455>

Interpreters' Newsletter

Interpreting <http://www.jbe-platform.com/content/journals/1569982x>

Intralinea <http://www.intralinea.org/>

Jostrans (Journal of Specialised Translation) <http://www.jostrans.org/>

Journal of Translation Studies <http://www.tandfonline.com/loi/rtrs20#.Vbtjkm67IU>

Linguistica Antverpiensia <https://lans-tts.uantwerpen.be/index.php/LANS-TTS>

Machine Translation <http://www.mt-archive.info/MTR-TOC.htm>

Meta <http://www.erudit.org/revue/meta/2014/v59/n3/index.html>

MonTI

http://www.ub.edu/cret_transfer/index.php?option=com_content&task=view&id=58&Itemid=67&lang=en

Mutatis Mutandis <http://aprendeenlinea.udea.edu.co/revistas/index.php/mutatismutandis>
 New Voices in Translation Studies
<http://www2.open.ac.uk/ClassicalStudies/GreekPlays/newvoices/>
 Palimpsestes <http://palimpsestes.revues.org/>
 Parallèles http://www.paralleles.unige.ch/revue_fr.html
 Quaderns <http://www.raco.cat/index.php/QuadernsTraduccio>
 Redit - Revista Electrónica de Didáctica de la Traducción y la Interpretación
<http://www.reedit.uma.es/>
 Revista Tradumàtica <http://ddd.uab.cat/record/46>
 RITT - Rivista Internazionale di Tecnica della Traduzione
 Scientia Traductionis <https://periodicos.ufsc.br/index.php/scientia/>
 Skase – Journal of Translation and Interpretation <http://www.skase.sk/>
 T21N <http://www.t21n.com/homepage/>
 Target <https://benjamins.com/#catalog/journals/target/main>
 Terminologie et traduction
 Terminology
 The Interpreter and Translator Trainer
http://www.tandfonline.com/toc/ritt20/current#.VbtrB_m67IU
 → TransLittérature <http://www.translitterature.fr/archives.php>
 The Translator <https://www.stjerome.co.uk/tsa/journal/1/>
 Tradterm <http://www.revistas.usp.br/tradterm>
Tradução em Revista http://www.maxwell.vrac.puc-rio.br/trad_em_revista.php?strSecao=index
 Traduire <http://www.sft.fr/traduire-anciensnumeros.html#.VbttOfm67IU> Numéro spécial
 Technique et pragmatisme <http://traduire.revues.org/195>
 Tralogy <http://lodel.irevues.inist.fr/tralogy/index.php?id=63>
 Trans <http://www.trans.uma.es/>
 Transcultural <http://ejournals.library.ualberta.ca/index.php/TC/index>
 Trans-Kom <http://www.trans-kom.eu/>
 translation
 Translation & Interpreting <http://trans-int.org/index.php/transint>
 Translation & Interpreting Studies <https://benjamins.com/#catalog/journals/tis/main>
 Translation Journal <http://translationjournal.net/>
 Translation Spaces <https://benjamins.com/#catalog/journals/ts.1/main>
 Translation Studies <http://www.tandfonline.com/toc/rtrs20/current#.Vbtkyfm67IU>
 Translation Studies in the New Millennium <https://www.stjerome.co.uk/tsa/journal/358/>
 Translation Today <http://www.anukriti.net/vol2/jhome.asp>
 Translation: Computation, Corpora, Cognition <http://www.t-c3.org/index.php/t-c3>
 TTR <https://ttr.erudit.org/>
 Tusaaji: A Translation Review <http://pi.library.yorku.ca/ojs/index.php/tusaaji>
 Liens valides le 31/07/2015

La traduction pragmatique n'est pas le domaine réservé des traducteurs travaillant dans les secteurs économiques en dehors de l'édition. De nombreux traducteurs d'édition sont aussi des traducteurs pragmatiques. Dans ce domaine, leur spécialisation ne se confond pas avec le domaine dans lequel ils travaillent. Leur métier est méconnu et il n'existe aucune formation pour préparer les aspirants traducteurs à cette spécialisation. Cette recherche s'efforce de combler cette lacune. Elle commence par décrire les ouvrages pragmatiques afin de montrer que dans ce secteur, la réflexion traductive porte sur le texte dans sa mise en page. L'unité de traduction s'hybride, puisqu'elle est composée de rubriques textuelles aux fonctions communicatives précises et d'éléments visuels. Il s'ensuit que la réflexion traductive demande une approche multisémiotique qui s'appuie sur une connaissance approfondie du livre pris comme un espace signifiant dont le texte n'est qu'une composante parmi d'autres.

La connaissance du livre est au cœur de la spécialisation des traducteurs pragmatiques actifs dans l'édition. Le milieu de l'édition attend des auteurs et traducteurs un travail de rédacteurs. Les tapuscrits fournis sont relus et corrigés, voire partiellement réécrits pour les améliorer, par les correcteurs. Il n'y a plus un auteur mais une fonction auteur qui réunit les différents intervenants de la chaîne du livre. L'apprentissage du métier doit donc comporter une part de socialisation seconde, intégrée aux exercices de traduction proposés, pour préparer les aspirants traducteurs à s'insérer dans cette équipe. Tout en se perfectionnant en traduction, les jeunes traducteurs doivent se muer en collaborateurs fiables capables de prendre part au processus de fabrication du livre en agissant en tant que médiateur culturel. Leur action s'exprime principalement par l'écriture de la traduction mais aussi par leurs commentaires sur la fabrication du livre.